

LE DIABLE DANS LES MISSIONS

par PAUL VERDUN

TOME PREMIER

QUELQUES MOTS AU LECTEUR : NOS MOTIFS - NOS TÉMOINS - LES FAITS ET LEUR DIVISION NOS CONCLUSIONS

Voici un ouvrage qui contient des faits extraordinaires, merveilleux, surnaturels, pour tout dire en un mot : diaboliques. Ils paraîtront à peine croyables à beaucoup et seront peut-être même traités de fables par certains. Cependant ces faits, tout merveilleux et surnaturels qu'ils soient, n'en sont pas moins fréquents et publics dans les pays de Missions. Ils ont été vus, examinés et vérifiés par des millions de témoins. Ils sont aussi authentiques que peuvent l'être des faits historiques.

Il y a seulement quelques années, il était de bon ton de traiter de produits d'imagination en délire les apparitions du diable, les obsessions et les possessions, les sorciers, leurs maléfices et toutes les opérations de la magie.

On savait bien qu'il était question de choses semblables dans les auteurs grecs et latins ; mais on se disait que les anciens avaient une façon de parler si poétique, si imagée !...

L'Evangile racontait que Notre Seigneur Jésus-Christ, tenté par le diable, avait été transporté par lui d'abord sur le sommet d'une montagne, puis sur le pinacle du temple de Jérusalem ; qu'il avait délivré des possédés et transmis à ses apôtres, comme signe destiné à confirmer leur prédication, sa puissance sur les démons ; mais il y avait si longtemps que cela s'était passé!... Assurément, si le démon s'était manifesté à cette époque, c'était uniquement pour donner à Jésus-Christ l'occasion de faire éclater sa puissance.

Et l'on insinuait que le récit évangélique, qui contient tant de paraboles, avait peut-être tenu en ces occasions un langage symbolique.

Quant aux sorciers du moyen âge et à leurs maléfices, au sabbat et à ses orgies, tout cela s'était passé dans un temps où nos Pères étaient si ignorants et si crédules !...

Mais peu à peu quelques penseurs réfléchirent que la parole de ceux qui avaient bâti le Parthénon et conquis le monde, affirmé l'authenticité de leurs récits par le témoignage de leur sang, entrepris les croisades et construit les cathédrales valait au moins la peine d'être prise en considération, d'être examinée et discutée. Le sourire de l'incrédulité ignorante fit place aux recherches de la science et aux jugements de la critique. Il n'y a plus que les ignorants pour ricaner sottement quand on parle du démon, de ses ministres et de ses œuvres. Ceux qui possèdent quelque science écoutent les récits, les vérifient et cherchent à découvrir les causes des faits, leurs résultats et leurs conséquences.

De ce revirement de l'opinion sont nés des ouvrages consciencieux et considérables. Malheureusement la plupart, pour ce qui regarde les faits cités, se reproduisent les uns les autres avec une monotonie fatigante. C'est à peine si, de loin en loin, quelque exemple récent de manifestation diabolique est ajouté par un auteur nouveau aux faits décrits par les écrivains qui l'ont précédé. Par contre, les réflexions et les déductions se multiplient à l'infini autour de ces exemples toujours les mêmes. Celui-ci apprécie de telle façon et cet autre d'une manière contraire. Certains même veulent voir l'action du diable partout, même dans les faits le plus naturels. Entraînés sur cette pente, ils manquent parfois de critique.

Il résulte de ces défauts que, malgré l'intérêt du sujet traité, la lecture de ces ouvrages est quelque peu aride et fastidieuse, et ne laisse dans l'esprit, au lieu de conclusions nettes et précises, que des notions confuses et parfois contradictoires sur un sujet déjà obscur de sa nature même .

Ces réflexions nous ont engagé à tenter l'étude de l'action diabolique dans le monde suivant une nouvelle méthode plus agréable à la lecture. En conséquence nous avons formé le projet de donner aux travaux déjà existants leur suite naturelle et leur complément nécessaire en réunissant de nouveaux exemples puisés à des sources négligées par nos devanciers, c'est-à-dire aux récits des missionnaires.

De plus, nos éditeurs et nous, nous sommes efforcés d'éviter le défaut, capital au point de vue pratique, des ouvrages précédents qui sont très gros et qui coûtent très cher. Nous croyons avoir résolu ce côté de la question et réuni le plus grand nombre possible de documents sous la forme la plus accessible à toutes les bourses.

Nous nous sommes étudiés à écrire un livre aussi intéressant pour l'homme du monde qui ne désire consacrer que quelques heures à la question du diabolisme, que utile pour le théologien et l'historien qui veulent étudier à fond ces points si importants.

Ce sont les faits qui prouvent. C'est de leur comparaison que jaillit la lumière. Nous nous sommes inspirés de ce double principe et nous avons recueilli des exemples sur toute la surface de la terre, aussi bien sous les glaces du pôle que sous les feux de l'Equateur, dans les forêts des sources de l'Amazonie que sur les bords du Brahmapoutre, dans les pagodes des immenses villes chinoises que sous les huttes des sauvages de l'Océanie. Notre ouvrage constitue ainsi un voyage autour du monde à travers les peuples les plus divers et les civilisations le plus opposées.

Or, partout nous avons trouvé des missionnaires français à l'avant-garde de la civilisation, repoussant le démon et conquérant le monde à Dieu. Les neuf dixièmes de ces apôtres, en effet, sont nés en vieille terre de France. C'est par eux, plus encore que par nos soldats, que notre patrie fait figure dans le monde.

Mais, constatation qui stupéfiera bien des gens, c'est que les progrès modernes des communications, bateaux à vapeur, chemins de fer et télégraphes, ont permis de recueillir et de comparer un nombre extraordinaire de faits diaboliques tout récents. Il en est résulté que les découvertes d'une science qui se croyait athée ont aidé à la confirmation non seulement des récits de l'Evangile, mais encore des païens de l'antiquité et de nos pères chrétiens du Moyen Age.

Nous espérons qu'après avoir pris connaissance du résultat de nos longues recherches, le lecteur, qu'il soit catholique ou non, partagera notre opinion en bien des points. Nous ne lui demandons que deux choses : la première, de lire cet ouvrage sans parti-pris d'incrédulité et de l'étudier avec bonne foi, comme nous l'avons écrit ; la seconde, de ne pas se

mettre en tête de juger ce qui est arrivé en Amérique, en Afrique, en Asie et en Océanie, par ce qui se passe en Europe.

Ces contrées sont fort différentes des nôtres comme habitants, comme religion et comme mœurs. Par conséquent, les événements ne s'y présentent ni dans les mêmes conditions ni avec les mêmes apparences.

Certes les faits que nous raconterons sont prodigieux et le lecteur partagera bien des fois la surprise que les missionnaires du XVII^e siècle ont ressentie, quand, partis de la France légèrement sceptique d'alors, ils ont débarqué dans les Indes Orientales et se sont trouvés jetés au milieu des manifestations diaboliques le plus étonnantes.

Qu'on nous permette une comparaison. Supposez qu'un Français parle à un Esquimaux de notre raisin, à un Dahoméen de nos chemins de fer, à un insulaire de Noukahiva de la neige, et qu'il ne soit cru par aucun d'eux sous le prétexte qu'il n'existe dans leurs pays ni fruits, ni locomotives, ni frimas. Lequel cependant aurait raison, celui qui raconterait la vérité, ou ceux qui ne le croiraient pas ? L'incrédulité des trois étrangers empêcherait-elle le chasselas de mûrir en France, les express d'y rouler, et le blanc tapis de l'hiver de couvrir nos champs ?

Mais les faits que nous citons ne proviennent pas des récits d'hommes quelconques, d'inconnus peu sérieux dont les paroles puissent être facilement récusées. Ils s'appuient sur les témoignages écrits de missionnaires qui se sont appelés ou s'appellent Monseigneur Augouard, Monseigneur Livinhac, Monseigneur Massaja, Monseigneur Laouënan, Monseigneur Bruguière, Monseigneur Puginier, Monseigneur Retord, Monseigneur Chatagnon, Monseigneur Jouen, Monseigneur Cazet, l'abbé Huc, les Pères Petitot, de Smet, Laliteau, Bouchet, Jean de Brito, François Lainez, Fouquet, Le Gobien, Clavelin, Palatre, Desjacques, de Ventavon, MM. Bringaud, Mesnard, etc., etc...

Nous en passons et des meilleurs. Nous les retrouverons au courant de cet ouvrage.

Mais il est quelques points du caractère du missionnaire, pris en général, que nous tenons à mettre dès à présent en lumière. Ils résultent de l'impression que nous avons ressentie la lecture des nombreuses lettres que depuis deux siècles les missionnaires ont envoyées en France. Comme on peut le penser, leur nombre est considérable ; cependant en dépouillant cette volumineuse correspondance, nous n'avons éprouvé ni ennui, ni fatigue, tellement elle est intéressante.

Ce qui nous a charmés surtout chez ces apôtres, c'est leur vaillance indécourageable, c'est leur bonne humeur inaltérable qui se manifeste au milieu des travaux, des tracas et des privations de toutes sortes, jusqu'en prison, jusque dans les supplices mêmes ; c'est aussi leur habileté à démêler les situations le plus embrouillées et leur adresse à se tirer des plus mauvais pas.

Et avec cela quelle prudence extrême ils déploient, pour ne pas se laisser duper par les fourberies des ministres du diable ! Dès qu'ils se trouvent en présence d'un fait extraordinaire, leur défiance s'éveille. Ils soupçonnent toujours et cherchent la supercherie humaine, avant d'admettre l'intervention diabolique. Ils témoignent de la joie la plus vive quand ils ont surpris un suppôt du diable en flagrant délit d'imposture. Ce ne sont des hommes ni crédules, ni faciles à tromper. Ils ont vu trop de pays et de gens pour tomber dans ces défauts. Aussi, quand ils reconnaissent dans un événement l'action du démon, et surtout qu'ils la reconnaissent par écrit, c'est qu'ils sont vaincus par une évidence surabondante, indéniable.

On admettra qu'il nous est impossible de raconter tous les faits qui nous ont portés à nous former cette opinion du caractère général du missionnaire, il y faudrait consacrer des volumes à remplir une bibliothèque, nous citons cependant quelques exemples.

D'ailleurs, comment ne pas croire aux témoignages d'hommes qui ont tout quitté : relations, amis, famille et patrie, pour aller prêcher au loin le Dieu de vérité dans l'isolement, la haine, les embûches et les persécutions

Quel intérêt auraient-ils à nous tromper, ces apôtres, détachés de tout, qui ne recherchent la satisfaction d'aucun intérêt humain, et dont beaucoup ont donné leur vie pour prouver qu'ils ne savaient pas mentir. Suivant un mot célèbre, « nous croyons les témoins qui se font assassiner ».

C'est grâce à leurs récits que nous avons pu établir cet ouvrage sur des bases authentiques, indiscutables. Que ces vaillants soldats de la lutte de Dieu contre Satan en reçoivent nos plus chaleureux remerciements. D'ailleurs ils savent que nous travaillons dans un but commun.

Dans la grande quantité de faits diaboliques que nous avons relevés - près de sept cents - nous avons choisi les plus typiques, les plus instructifs. Nous n'avons ni diminué leur importance, ni exagéré leur portée en les dramatisant.

Parfois ces événements présentent d'eux-mêmes leur enseignement avec un relief saisissant. Nous leur avons alors laissé leur éloquence un peu brutale, mais décisive.

Mais la plupart du temps nous avons fait suivre l'exposé de chaque exemple de nos réflexions personnelles, de comparaisons avec d'autres faits, de déductions et de conclusions.

D'autres fois, ces faits ont été appréciés par les témoins eux-mêmes. Lorsque ce cas s'est produit, nous nous sommes fait un devoir de rapporter fidèlement ces appréciations avant les nôtres.

Il est même arrivé, mais très rarement, ceci : éclairés par des événements analogues arrivés à d'autres époques et dans d'autres pays, nous n'avons pas été complètement de l'avis de quelques missionnaires relativement aux conclusions à tirer de leurs récits. Dans ce cas, nous avons loyalement reproduit leur jugement sans l'affaiblir ou le dénaturer en quoi que ce soit, puis nous avons exposé à la suite notre manière de voir personnelle.

Enfin, pour quelques-uns de ces exemples, nous prions le lecteur de vouloir bien retarder parfois son appréciation et suspendre son jugement définitif, jusqu'à ce qu'il ait parcouru tout l'ouvrage.

Nous formulons cette demande, parce que certains faits s'expliquent par d'autres événements racontés un peu plus loin, beaucoup plus vite et bien plus clairement qu'il n'eût été possible de le faire à l'aide de raisonnements qui n'en eussent plus fini...

Pour plus de sécurité dans nos appréciations et nos jugements, nous avons soumis notre travail à deux savants religieux, membres d'un ordre qui a fourni aux missions un nombre d'apôtres presque incalculable. Nous n'avons livré notre ouvrage à l'impression qu'après avoir reçu leur approbation.

Nous déclarons de plus que si, malgré tant de précautions, nous avons laissé échapper en ces matières difficiles

quelque erreur involontaire, nous sommes tout prêt à la rectifier, nous soumettant par avance filialement, pleinement et entièrement à l'autorité et à la décision de Notre Sainte Mère l'Église Catholique. Nous ne poursuivons qu'un but : la recherche et l'exposition de la vérité pour la plus grande gloire de Notre Maître Jésus-Christ.

Nous avons divisé cet ouvrage de la façon suivante :

TOME PREMIER

AMÉRIQUE

MEXIQUE

Pérou - Caraïbes - Moxes.

HAITI

Nations indiennes du Canada et des États-Unis.

AFRIQUE

Gabon - Congo - Dahomey - Sénégal - Cafres - Haut-Zambèze - Zanguebar - Éthiopie et Egypte.

ASIE

HINDOUSTAN

TOME SECOND

ASIE (*suite*)

BIRMANIE ET SIAM - CHINE - THIBET ET CORÉE

OCÉANIE

Noukahiva - Iles Sandwichs - Nouvelle-Calédonie - Futuna et Wallis - Nouvelle-Guinée.

MADAGASCAR.

Nous avons fait précéder le récit des faits diaboliques accomplis dans chacune de ces contrées, d'une courte notice indiquant son histoire au point de vue de l'Évangélisation, afin que le lecteur puisse se former une idée exacte du milieu dans lequel les événements se sont produits.

Nous avons divisé chaque chapitre en paragraphes assez courts, se rapportant aux indications du sommaire, pour faciliter les recherches.

Enfin nous avons placé à la fin de chaque tome une «Table des Matières et des Sources» dans laquelle on trouvera, non seulement les renseignements ordinaires des tables, mais encore l'origine de chaque renseignement ; le lieu dans lequel le fait s'est passé et la date à laquelle il s'est accompli, ou à laquelle il a été raconté ; le nom et la situation sociale du narrateur qui s'en porte garant ; enfin l'ouvrage, volume ou publication périodique, dans lequel il a été publié originellement ; le tout afin que le lecteur puisse contrôler facilement par lui-même les assertions de l'auteur.

Des témoignages de tant de missionnaires, relevés dans des contrées si éloignées les unes des autres et à des époques et dans des circonstances si diverses, ressortent des constatations d'ensemble que nous résumons dès à présent pour plus de facilité, sous la forme de propositions.

Tous les peuples chez lesquels les missionnaires ont exercé et exercent encore leur apostolat, croient à la présence des démons dans les idoles, les pierres et les arbres consacrés à leur culte.

Les apparitions, obsessions et possessions diaboliques sont chez eux choses fréquentes, connues et admises de tout le monde.

Les énérgumènes, quand ils agissent sous l'influence du diable, sont presque toujours inconscients de ce qu'ils font et disent. Quand ces démoniaques comprennent ou parlent des langues inconnues, ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils répondent. Ce sont les démons qui s'expriment par leur bouche, qui seuls le savent.

Les cas d'apparitions de revenants, c'est-à-dire d'âmes d'hommes morts, sont excessivement rares.

Sur toute la surface de la terre il existe, chez les peuples qui ne sont pas chrétiens, des sorciers.

Dans toutes les contrées du monde se sont formées des sociétés secrètes qui aboutissent, plus ou moins directement, à la magie et à l'adoration de Satan.

Très fréquemment les pratiques en usage dans la sorcellerie et les sociétés secrètes s'accompagnent de scènes de débauches.

Pour devenir sorcier, il faut toujours subir des épreuves. La plupart sont cruelles et dépassent de beaucoup les pratiques le plus pénibles de la mortification chrétienne.

Dans la majorité de ces initiations, les épreuves physiques se complètent par une manifestation du démon, par laquelle il montre qu'il accepte le candidat comme sien, soit en le possédant, soit en l'enlevant.

Dans, le plus grand nombre des pays païens, on croit que les sorciers ont pour serviteur et pour maître un démon familier, et qu'ils peuvent, soit se transformer eux-mêmes en animaux, soit faire agir en leur lieu et place leur démon familier revêtu d'une apparence de bête.

Les formes dans lesquelles les sorciers sont crus pouvoir se transformer, et dans lesquelles se manifestent générale-

ment les démons, sont celles d'animaux laids ou nuisibles.

Sur toute la surface du globe on croit que les sorciers ont le pouvoir de jeter des sorts et de donner à certains objets - amulettes, fétiches, etc. une vertu bienfaisante ou nuisible. La matière de l'objet semble avoir une importance secondaire, c'est sa consécration au démon qui lui donne sa valeur.

Partout les sorciers se livrent à la divination et leurs révélations de choses cachées sont plus fréquemment inspirées par les démons que produites par des causes naturelles.

Partout aussi les sorciers exercent la médecine à l'aide de pratiques diaboliques.

Enfin toutes les religions païennes procèdent de la magie ou y aboutissent, et celle-ci, malgré la multiplicité et la diversité de ses formes et de ses pratiques, apparaît comme une dans son essence, se manifeste comme le véritable culte de Satan et aboutit à un but funeste à l'humanité : à la dépravation et à l'homicide.

Il en est de même des sociétés secrètes.

Partout les sorciers, quel que soit leur nom, haïssent et craignent les missionnaires, comme l'erreur craint la vérité, mais partout aussi les paroles de Celui qui a dit à ses apôtres: «Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles», continuent de s'accomplir comme aux premiers temps de l'Église.

Au nom de Jésus-Christ les missionnaires catholiques chassent les démons. Et ce ne sont pas seulement les prêtres eux-mêmes qui délivrent du diable les maisons hantées, les obsédés et les possédés, ce sont aussi leurs envoyés, de simples chrétiens, des vierges, des enfants même. La puissance de Satan est brisée par le signe de la Croix, l'eau bénite, les médailles et le chapelet.

Ces faits sont universels et les guérisons des possédés sont les causes le plus fréquentes des conversions des idolâtres.

Il est encore un fait que l'on a pu constater universellement, c'est que fréquemment le baptême guérit les maladies d'une façon instantanée ou très rapide.

Dans beaucoup de localités on a aussi observé que la présence des missionnaires écartait les tigres et les faisait disparaître.

Ainsi Celui qui a dit : «Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne, passeront point !» continue d'affirmer par des miracles la vérité de la religion prêchée par les Missionnaires Catholiques.

D'année en année, l'empire de Satan et de ses ministres sur les nations idolâtres diminue et se restreint, au fur et à mesure que le catholicisme se développe et s'affermir. Ce recul et ces progrès s'accroissent jusqu'au moment où les peuples complètement délivrés, en tant que nations, du joug de l'enfer, voient les manifestations diaboliques devenir de plus en plus rares chez eux, puis disparaître d'une manière générale, ainsi que cela est arrivé en Europe.

Nous espérons que le lecteur trouvera dans cet ouvrage, comme nous avons trouvé nous-mêmes dans les études nécessaires pour l'écrire, d'utiles enseignements non seulement au point de vue religieux, mais aussi au point de vue historique et social.

Combien d'événements de l'antiquité païenne, du moyen âge chrétien et de l'époque moderne s'éclaireront pour lui d'une lumière plus vive, quand il comparera les résultats produits dans l'individu, la famille et la société, d'un côté par la domination funeste de Satan, de l'autre par le règne bienfaisant de Dieu ; quand il touchera du doigt cette vérité que la lutte entre le ciel et l'enfer a été, est et sera le fond de l'histoire, toute l'histoire des nations, des races et de l'humanité tout entière, jusqu'à ce que le règne de Dieu arrive et qu'il n'y ait plus qu'un seul troupeau et qu'un seul Pasteur.

PAUL VERDUN.

LE DIABLE DANS LES MISSIONS

AMÉRIQUE - MEXIQUE

CHAPITRE PREMIER

LA CIVILISATION CHRÉTIENNE ET LA CIVILISATION PAÏENNE. - RESSEMBLANCES ET DIFFÉRENCES. - LES DIEUX EN GUERRE. - FERNAND CORTEZ ET «L'ARBRE DE NOTRE CHAIR ET DE NOTRE SUBSISTANCE». - UN DIEU EN FUITE. - LA CROIX DE FEU ET L'IDOLE SANS VOIX. - VAINCUS MAIS NON CONVERTIS. - LES FRANCISCAINS ET LES TEMPLES DES FAUX DIEUX. - RUSE DE PAÏENS. - L'ORIGINE DU NAGUALISME. - «PRENDRE LE NAGUAL». - RENDEZ-VOUS DIABOLIQUE. - L'ONGUENT MAGIQUE. - L'ENTREVUE AVEC LE DÉMON. - LE PÈRE DIEGO ET LE CAÏMAN-NAGUAL. - UNION INFERNALE. - L'INITIATION NAGUALISTE. - TOUJOURS TROIS. - LE RENIEMENT. - LA «MÈRE DES FOURMIS». - DURANT TREIZE JOURS. - SOUS LA FORME D'UNE BOULE DE FEU. - FASCINATION MAGIQUE. - MYSTÈRES D'INIQUITÉ.

Quand, au commencement du XVI^e siècle, Fernand Cortez, à la tête de sa petite troupe d'héroïques aventuriers, débarqua au Mexique, il y trouva une nation complètement organisée et une société aussi policée que celle de l'Espagne qu'il venait de quitter.

Deux civilisations, l'une païenne régissant seize millions d'individus affinis par les arts, combattant sur leur sol et disposant de toutes leurs ressources ; l'autre chrétienne, représentée par une poignée de six cents rudes soldats, très catholiques au fond, mais subissant les vices inhérents à leur profession et à leur époque, se trouvaient en présence : Malgré cette disproportion énorme, la Croix renversa les idoles et Dieu, une fois de plus, vainquit Satan.

Quand les Espagnols, dit Brasseur de Bourbourg, des savants travaux duquel nous nous inspirerons principalement pour raconter les péripéties de la lutte livrée au Mexique entre le christianisme, ses soldats et ses missionnaires, et les démons, leurs ministres et leurs magiciens ; quand les Espagnols touchèrent pour la première fois le sol de ce vaste empire, ils furent frappés de la ressemblance qu'ils trouvèrent dans les rites de la religion de ce pays avec ceux de la religion

catholique : ils n'en éprouvèrent que plus d'horreur, en voyant la barbarie superstitieuse qui présidait aux sanglants holocaustes des Mexicains.

Malgré la dureté de ce siècle de fer, il y avait de quoi étonner des chrétiens de trouver, à côté d'une espèce de baptême et d'une foule d'institutions et de cérémonies, en apparence empruntées au christianisme, l'immolation des victimes humaines et les festins abominables du cannibalisme.

Des analogies et des dissemblances si remarquables n'ont point échappé aux écrivains qui se sont occupés de l'histoire de l'Amérique : elles ont été pour tous un sujet de graves et de profondes recherches.

Faut-il y voir les vestiges d'un christianisme défiguré semblables à ceux que les missionnaires de la Chine ont retrouvés dans la vie conventuelle et les cérémonies de chœur des lamas du Thibet appartenant à la religion bouddhique réformée ?

Faut-il n'y constater que des imitations du vrai culte inspirées à ses adorateurs par Satan, ce singe de Dieu ?

De longs commentaires ont été écrits à ce sujet sans aboutir, que nous sachions, à aucune conclusion irréfutable.

Au temps où les Espagnols parvinrent au Mexique, ce pays était dominé par les Aztèques de Mexico-Tenochtitlan et reconnaissait pour prince suzerain l'empereur Montézuma. Antérieurement à cette domination, l'histoire de ces contrées n'est qu'un récit continu de guerres et de révolutions causées par l'antagonisme religieux.

Dès l'origine de la civilisation dans ces pays, on voit sans cesse en présence deux religions rivales.

L'une était celle de Quetzalcohuatl, nom qui signifie «Serpent aux plumes vertes ou royales». Cette divinité était le symbole de la douceur, de la justice, de la paix et de l'abondance. Elle avait en horreur les sacrifices humains et ne recevait d'autres offrandes que celles des serpents ou des oiseaux, les parfums des fleurs et du copal.

Elle agréait toutefois les jeûnes et l'abstinence, exigeait la continence des prêtres, avec des macérations corporelles, dont la principale consistait à se piquer volontairement avec de grandes épines, que l'on offrait ensuite teintes de sang sur les autels.

Le pontife suprême de son culte portait le nom de Quetzalcohuatl, comme un titre sacerdotal, ainsi que les vêtements de ce Dieu, dont il était une personification vivante sur la terre.

L'autre religion était celle de Tetzcatlipoca, dont le nom signifie «Miroir ardent ou fumant». Ce dieu était l'adversaire éternel de Quetzalcohuatl. Il était regardé comme le Dieu de la discorde et de la guerre. On le nommait aussi Yaotzin, c'est-à-dire : «l'Ennemi par excellence» ou Necoc-Yaotl, «le Semeur de discorde».

Cet antagonisme rappelle d'une manière frappante celui des deux principes du Manichéisme : le Dieu Bon et le Dieu Mauvais.

Il se retrouve aussi dans la Franc-Maçonnerie actuelle. En effet, au vingt-quatrième degré, celui de Prince du Tabernacle, on explique au récipiendaire le système des deux principes de la divinité figuré par une image appelée «le Grand symbole de Salomon».

On y voit : «les deux vieillards de la Cabale, le Dieu de lumière et le Dieu de reflet, le miséricordieux et le cruel, le Jéhovah blanc et le Jéhovah noir».

Ce grade maçonnique est un grade magique, où l'on s'occupe de sciences occultes.

Chez les Mexicains, ce furent les partisans de Tetzcatlipoca, le dieu cruel, qui finirent par l'emporter sur ceux de son rival Quetzalcohuatl, le dieu de la bonté.

Mais, indépendamment de ces deux divinités, Mexico en comptait un grand nombre d'autres. Par une politique analogue à celle de Rome dans les temps antiques, Mexico admit au droit de cité la plupart des divinités en honneur chez les peuples qu'il soumit. Comme la capitale italienne, la métropole américaine invita des dieux étrangers à venir habiter chez elle en leur promettant des temples magnifiques : c'est ce qu'elle fit pour Mixcohuatl-Xocoyotl, le héros divinisé de Cuicla-huac, dont elle força cette ville à lui céder les reliques, après avoir préalablement fait mettre le feu à son temple. A ces dieux étrangers, pour qui les nations de ces contrées s'étaient tant de fois déchirées dans les horreurs de la guerre civile, les Mexicains élevaient des sanctuaires et assignaient des revenus et des collèges de prêtres nombreux, et l'on vit, par un contraste étrange, ces dieux ennemis se rencontrer dans les mêmes processions, avoir leurs fêtes et leurs sacrifices marqués dans le même rituel.

Cette apparente tolérance pouvait tromper les yeux du peuple. Mais le culte de ces divinités étrangères, quelle que fût leur origine, était invariablement subordonné aux règles du culte national ; comme les rois rendus titulaires par un rival puissant, elles venaient faire cortège autour de Tetzcatlipoca. Le sang humain mettait le sceau à leur admission dans le Panthéon mexicain.

Quetzalcohuatl lui-même eut ainsi un temple superbe à Mexico ; mais là encore Tetzcatlipoca triomphait de son antagoniste antique dans l'immolation des captifs dont on offrait le cœur palpitant sur les autels du dieu de la douceur et de la paix.

En 1521, Fernand Cortez pénétra dans cette ville, devenue le pandémonium, le rendez-vous et l'hôtel de tous les démons de cette partie de la terre.

Sur sa prière, Montezuma l'introduisit dans le sanctuaire de Huitchilopochtli, puis dans celui qui était voisin. Les images monstrueuses des divinités mexicaines n'étaient pas de nature à produire une impression agréable sur les Espagnols.

Les murs, en plusieurs endroits, étaient humides de sang, et une odeur nauséabonde s'en exhalait ; des cœurs humains encore chauds étaient étalés devant ces idoles abominables, restes des victimes immolées peut-être pour les apaiser d'avance et implorer leur pardon pour la profanation qu'on allait commettre en introduisant devant elles les sacrilèges ennemis de leur culte.

Quand la nationalité aztèque s'écroula dans les flammes qui dévoraient les sanctuaires de Mexico, tous les cultes ido-

lâtriques furent enveloppés dans une commune proscription. Ils périrent, en apparence du moins.

Dans quelques grandes villes, et surtout à Tlaxcala, où le nom des Mexicains avait toujours été en horreur, on s'était habitué de bonne heure aux Espagnols, à leurs mœurs et à leur religion.

Fernand Cortez, durant le séjour qu'il fit dans cette ville, logea dans le palais de Xicotencatl, voisin du temple principal ou «teocalli». Un des premiers soins du général fut d'édifier un autel chrétien dans sa demeure et d'y placer une image de la Sainte Vierge, surmontée d'une croix ; les deux aumôniers de l'armée y célébrèrent tour à tour les saints mystères.

Dans une autre salle, où Cortez recevait d'ordinaire les chefs indigènes, il érigea une croix colossale en bois, dont l'aspect ne les étonna pas moins qu'ils ne furent surpris de la douceur et de la simplicité majestueuse des rites du culte chrétien.

Ce symbole leur rappelait en partie celui du dieu. Quetzalcohuatl, et de plus reportait leurs souvenirs aux anciennes traditions conservées par leurs pères sur l'adoration du «Tonaquahualt» ou «l'arbre de notre chair et de notre subsistance», dont le nom resta dès lors au signe de la rédemption. Cortez s'efforça de persuader aux Tlaxcaltèques d'embrasser la religion catholique. Il n'y réussit pas tout d'abord, mais il eut cependant, raconte Brasseur, assez d'empire sur leur volonté pour les déterminer à renoncer à la coutume de verser le sang humain. Ces sacrifices barbares furent légalement abolis dès lors par l'accord des seigneurs de ce pays et si quelquefois, comme on peut bien le penser, ils furent repris, en l'absence des Espagnols, ce ne fut plus qu'à la dérobée et de manière à ce que le bruit n'en arrivât pas aux oreilles du général.

Cette importante concession une fois obtenue, Cortez fit délivrer les captifs qui gémissaient dans les prisons des différents temples de la ville ; et ces misérables purent célébrer, avec les louanges de leurs libérateurs, celles du Dieu des chrétiens qui les arrachait ainsi à une mort cruelle.

Si cette proscription fut proclamée sans secousse, les changements auxquels elle donnait lieu ne pouvaient s'opérer, toutefois, sans émouvoir profondément les esprits.

Au dire des chroniqueurs contemporains, des circonstances merveilleuses accompagnèrent l'exaltation de la croix au palais de Xicotencatl.

L'heure de minuit avait été choisie pour cette cérémonie, quelques jours après l'entrée des conquérants.

Au moment où ce symbole auguste se dressa dans la grande salle, un prêtre idolâtre, qui veillait sur la terrasse du temple voisin, vit sortir du sanctuaire de Macuiltonal, sous la forme d'un tepezcuintli, le démon qui avait reçu si longtemps sous ce nom les hommages du peuple tlaxcaltèque, et qui, après avoir gagné la colline de Moyotepec, alla se perdre dans les bois voisins.

A la nouvelle de ce qui se passait au quartier espagnol, l'Acheauhtliteo, chef des prêtres de Camaxtli, redoutant la destruction de ses idoles, s'était porté au temple de cette divinité, accompagné d'une foule empressée et dévote, dans le dessein de le garder des profanations de l'étranger.

Pendant qu'ils offraient avec l'encens leurs armes propitiatoires, une lueur miraculeuse, semblable à celle de l'éclair, brilla tout à coup dans le ciel du côté de l'Orient, couvrit le firmament en forme de croix immense et finit par disparaître après avoir paru envelopper comme d'un vêtement de feu les prêtres de Camaxtli eux-mêmes.

Ils se jetèrent avec angoisse aux pieds de l'image du dieu : mais ils l'interrogèrent vainement sur la signification de ce prodige, le dieu resta muet, et, dès ce moment, son oracle cessa de parler à ses adorateurs...

Ce que le prestige des armes et l'ascendant moral des soldats de Cortez avaient commencé, la mansuétude des premiers missionnaires, la charité pleine de force, avec laquelle ils défendirent si souvent les intérêts des indigènes contre la rapacité brutale des vainqueurs, l'achevèrent.

Malheureusement, trop souvent les Indiens ne se soumirent qu'en apparence et acceptèrent le baptême, non par conviction, ainsi qu'il l'eût fallu pour un bien durable, mais par peur, dans la crainte d'encourir la défaveur et les vexations des vainqueurs.

Les seigneurs mexicains en particulier, surtout ceux des villes voisines de la capitale, plus directement soumis à l'influence des Espagnols, se plièrent à tout pour conserver leurs biens et les débris de leurs situations.

Ils se firent chrétiens extérieurement ; mais, parmi eux, combien restèrent attachés de cour à leurs anciens dieux !

On se hâta peut-être trop vite de donner le baptême à ces indigènes accoutumés depuis de nombreuses générations au culte le plus sanglant qui ait jamais existé sur la terre.

Les horreurs qui se passaient il y a encore peu de temps au Dahomey, et qui ont été abolies par la conquête française, n'étaient que de bien petits massacres en comparaison des tueries monstrueuses accomplies par les ministres de Telzcatlipoca, quand, dans les grandes fêtes de «l'Homicide dès le commencement», des milliers et des milliers de victimes humaines étaient égorgées sur les autels des temples en pyramides de Mexico, et que le sang tout fumant se précipitait en horribles cascades de leurs plateformes jusqu'au bas de leurs degrés où le peuple, transporté d'une frénésie diabolique, s'en barbouillait les mains et le visage...

En 1487, lors de l'inauguration du temple de Huitchilopochtli, n'avait-on pas vu l'immolation en un seul jour de *soixante mille victimes humaines* !...

Il eût fallu, avant d'admettre ces êtres sanguinaires au sacrement de la régénération, les instruire à fond des croyances et des obligations de la nouvelle Loi ; on eût ainsi évité de les voir mêler les pratiques du christianisme aux superstitions de l'idolâtrie.

Les temples de la ville de Mexico avaient disparu dans le désastre général, mais à Tetzco et dans la plupart des villes qui s'étaient soumises sans combat, ils étaient encore debout et fréquentés pendant la nuit, malgré la défense de Cortez.

Les conquérants, plus occupés du soin d'amasser de l'or que des intérêts spirituels des indigènes, fermaient les yeux sur les infractions de ce genre.

Assurés de l'impunité, les Indiens se contentaient d'assister durant le jour aux instructions des missionnaires ; se dérobant ensuite sous le voile des ténèbres, ils allaient sacrifier à leurs idoles.

Les offices nocturnes des franciscains étaient souvent troublés par les bruits lugubres du *Teponaztli* et le trépignement sourd et cadencé de la danse sacrée qu'on entendait sortir des sanctuaires des faux dieux.

Les franciscains, appuyés sur l'autorité espagnole, résolurent de porter un coup décisif à l'idolâtrie, en renversant les édifices des idoles.

L'œuvre de destruction commença par le grand temple bâti par Nezahualcoyotl, dont la splendeur ne le cédait à aucun autre dans le nouveau monde.

Les religieux, aidés d'une troupe de jeunes Indiens, écoliers de l'école chrétienne, y mirent le feu le 1^{er} janvier 1525. C'était un jour de *tianguiz*, ou foire des indigènes.

À la vue des flammes qui s'élevaient au-dessus de ce bel édifice, peuple et grands accoururent avec leurs prêtres en poussant des cris de fureur.

Mais en apercevant les franciscains debout sur les degrés de la pyramide, le courage leur manqua. Les cris se changèrent en lamentations : ils se contentèrent de gémir tristement sur la ruine de leurs divinités.

Statues, idoles, vases, ornements précieux, meubles et vêtements sacerdotaux, tout s'abîma à la fois dans cet incendie.

Il fut suivi de celui des autres temples de Tetzaco et des villes voisines, où il ne resta bientôt plus de traces de l'ancien culte.

Si des monuments religieux échappèrent à cette destruction, ce furent des édifices isolés dans les bois ou dans les montagnes, et dont on fit descendre les habitants pour les fixer dans la plaine.

Le peu de résistance opposée par les Indiens à l'établissement de la religion catholique, ne trompa que trop les premiers missionnaires sur leurs dispositions.

En peu d'années, des églises nombreuses, de vastes monastères remplacèrent, dans toutes les provinces, les temples idolâtres. Les dominicains, puis les augustins et l'ordre de la Merci se transplantèrent au Mexique, à la suite des franciscains.

Tlaxcala fut érigé en évêché, puis Mexico élevé plus tard au rang de métropole avec de nouveaux sièges suffragants, et, dans le cours d'un très petit nombre d'années, l'église catholique se trouva canoniquement instituée, établie et dotée dans toute l'étendue de la Nouvelle-Espagne.

La force que cet établissement donna au clergé fut d'un grand secours aux indigènes que les lois protectrices, provoquées par les évêques et les supérieurs d'ordre, mirent peu à peu à l'abri de la cupidité de leurs vainqueurs. Mais ils n'en éprouvèrent pas plus de sympathie pour la religion qui les avait dictées.

Quand la première effervescence de la conquête se fut apaisée et qu'ils eurent commencé à respirer, ils retournèrent insensiblement aux pratiques superstitieuses que la terreur du nom espagnol leur avait momentanément fait abandonner.

Les plus hardis, avec cet esprit de ruse qui caractérise l'indien, imaginaient de construire, à l'insu du curé, de petits caveaux sous leurs églises paroissiales, où ils plaçaient leurs idoles. Aussi, quand on les croyait dévotement en prière devant la croix, c'était à leurs anciennes divinités que s'adressaient leurs hommages.

La grande majorité des indigènes parut ainsi avoir passé en peu d'années dans le bercail de l'Église.

La plupart des ministres de l'idolâtrie même avaient été baptisés ; mais, en recevant l'eau sacrée, ils prétendaient ne remplir qu'une formalité nécessaire à leurs yeux pour demeurer en paix avec les conquérants.

Privés des temples où ils avaient été accoutumés auparavant à vénérer les dieux de la patrie, ils s'assemblèrent dans les grottes et les cavernes creusées aux flancs des rochers, dont ils firent autant de sanctuaires. De ces réunions sortirent sans doute les mystères du *nagualisme*.

Ce mot est castillanisé : il vient de *nahuatl* ou *nahual*, nom que les populations de Chiapas et des autres contrées méridionales donnaient aux Mexicains.

À l'époque de la conquête espagnole, le mot *nahuntl* signifiait, dans son acception ordinaire : «homme policé, qui parle sa langue avec pureté».

Dans sa signification primitive, il paraît dériver de *nahual*, «secret, mystérieux, dissimulé» ; de là le mot *nahualli* pour exprimer un sorcier, un magicien, un homme habile dans les sciences astrologiques.

Au temps de Nunez de la Véga, évêque de Chiapas, c'est-à-dire au commencement du XVIII^e siècle, le mot *nagual* ou *nagual* était synonyme du génie ou démon familier : c'était à la fois le démon particulier de tous ceux qui entraient dans le nagualisme, et le démon, dans un sens général, multiplié sous les diverses formes d'animaux, compagnons des nagualistes.

Cette étrange superstition, dont le nom est à peine connu en Europe, tenait à la fois de la magie et des rites secrets auxquels on initiait les nobles mexicains.

Les missionnaires la trouvèrent établie d'un bout à l'autre des royaumes du Mexique et de Guatemala : deux siècles et demi après la conquête, les évêques de la Nouvelle-Espagne déploraient encore les funestes effets de son influence, et jusqu'au milieu du XIX^e siècle, elle ne cessa d'être le plus grand obstacle à la conversion efficace des indigènes.

Les chefs de la secte, appelés en espagnol *nagualistas*, *nagualisles*, appartenaient, selon toute apparence, aux familles sacerdotales.

Leur office extérieur était celui de médecins ou de guérisseurs : c'est dans cette qualité qu'ils se présentaient d'ordinaire dans les maisons, dès qu'il y avait un malade.

Dans celles dont ils étaient sûrs, parce que le chef faisait partie des réunions idolâtres, ils arrivaient dès qu'une femme accouchait, afin de consacrer le nouveau né au *nagual*.

Ils consultaient d'abord leurs livres astrologiques pour comparer le jour et l'heure sous l'influence desquels l'enfant

était né. Ces livres étaient probablement le *Tonalamatl*, ou «Livre au Soleil». Chaque jour y était signalé par un nom différent d'oiseau, de reptile, d'amphibie ou de bête fauve, comme les saints dans le calendrier catholique.

L'enfant recevait le nom correspondant au jour où il était né ; c'est ce qu'on appelait «prendre le nagual».

A son entrée dans la vie, l'enfant était ainsi voué à un animal quelconque, que son imagination superstitieuse croyait surnaturellement animé d'un démon familier, et qu'il devait regarder, suivant l'expression de l'évêque de Chiapas, comme les catholiques regardent leur ange gardien.

Depuis ce moment jusqu'à sa mort, son nagual devenait son protecteur visible ou invisible.

Le maître nagualiste ouvrait ensuite à l'enfant une veine derrière l'oreille, ou au-dessous de la langue, en tirait quelques gouttes de sang à l'aide d'une lancette d'obsidienne, ou avec l'ongle de l'index qu'il laissait à dessein croître démesurément, l'offrait au démon invisible comme une marque de servage et le signe du pacte que l'enfant contractait avec son nagual.

Avant de le quitter, le maître désignait au père de l'enfant la forêt ou la caverne où, à l'âge de raison, celui-ci devait se rendre, afin de ratifier en personne avec son nagual le contrat conclu en son nom.

Ce n'était qu'après le départ du maître nagualiste, qu'on allait avertir le curé de la paroisse de la naissance de l'enfant ; le baptême était considéré par ces sectaires comme une cérémonie sans effet, mais à laquelle on ne pouvait se soustraire.

Quand l'enfant a atteint l'âge de raison, dit le Père Burgoa, le maître nagualiste vient l'instruire. Il lui tient de longs discours, et l'endoctrine d'innombrables erreurs.

Il lui persuade que c'est le même dieu qui lui a donné la vie et marqué le jour de sa naissance, qui vient maintenant le chercher comme un ami et se destine à veiller sur lui sous la figure de son Baguai.

Qu'il s'anime donc de courage, qu'il témoigne à son dieu toute sa gratitude pour ce bienfait signalé, en allant visiter l'animal dont il doit partager le sort et la fortune.

Pour l'ordinaire, le jeune homme donnait son consentement. Alors le maître nagualiste l'emmenait au lieu qui avait été indiqué le jour de sa naissance.

Mais comme les forêts du Mexique sont remplies, ou du moins étaient remplies, à cette époque, d'animaux féroces, et que l'expédition devait avoir lieu la nuit, les maîtres nagualistes prenaient certaines précautions magiques pour se préserver de tout danger.

J. Acosta, cité par Gorres, décrit ces précautions dans son *histoire des Indes Occidentales*.

Lorsqu'ils offrent, raconte-t-il, des sacrifices et de l'encens à leurs idoles sur les plates-formes de leurs temples ou dans des grottes obscures, ils se servent d'un certain onguent, et pratiquent certains usages, afin de se donner du courage et de chasser la peur.

Cet onguent se prépare avec toutes sortes de petites bêtes, des araignées, des scorpions, des chenilles, des salamandres et des vipères.

Ils réduisent en cendres tous ces animaux sur le foyer du temple, devant l'autel. Puis ils mettent ces cendres dans un mortier, y ajoutent beaucoup de tabac, dont ils font en général un usage très fréquent pour assoupir les sens, et en forment un mélange.

Ils ajoutent de nouveau à celui-ci d'autres animaux des mêmes espèces, mais vivants, les poils d'un ver noir et velu, la seule partie de son corps qui soit venimeuse ; puis encore de la farine d'une semence appelée *Ololuchqui*, dont ils savent d'ailleurs préparer un breuvage qui a la propriété d'étourdir les sens et de produire des visions.

Ils broient tout cela avec du noir de poix, mettent dans de petits pots l'onguent qu'ils en composent, l'offrent à leurs idoles et l'appellent la «*nourriture des dieux*».

Cet onguent les rend magiciens, leur fait voir le diable, et parler avec lui.

Lorsqu'ils s'en frottent, ils perdent tout sentiment de crainte, sont comme envahis par un esprit sauvage et cruel qui fait qu'ils tuent sans difficulté les hommes dans leurs sacrifices sanglants, et vont la nuit, sur les montagnes ou dans les grottes les plus obscures, sans craindre les bêtes féroces, certains que les animaux sauvages qui habitent leurs forêts ne peuvent soutenir cet onguent des dieux et qu'à sa vue ils prennent la fuite.

Le maître nagualiste, s'étant donc frotté de cet onguent, emmène son jeune disciple au lieu qui a été indiqué au jour de sa naissance.

Au milieu des forêts, au sein des ténèbres de la nuit, le magicien, dit le Père Burgoa, offre un sacrifice au démon qui fait venir son nagual sous la forme de l'animal dont il porte le nom : lion, serpent ou crocodile, qui se montre si doux, si privé, si docile, que le jeune homme ne peut s'empêcher de le caresser et de lui parler comme à l'ami le plus intime. Cette entrevue pleine de tendresse est comme le sceau du pacte conclu avec le démon.

Dès ce moment, leur sort est tellement lié ensemble que, par une permission de Dieu et par un châtiment positif du ciel sur ces hommes aveugles, ils sont abandonnés entièrement à l'ennemi du salut ; car ils se livrent à lui avec une volonté si complète que Dieu permet que Satan leur fasse sentir le contrecoup des dommages que pourra recevoir leur animal ami et nagual.

Un trait entre un grand nombre d'autres du même genre, ajoute Brasseur, raconté par des religieux et des écrivains sérieux, à des époques et dans des temps et lieux différents, fera comprendre mieux que tout le reste la nature des relations qu'on suppose exister entre le nagual et son protégé.

Le Père Diego, dit encore Burgoa, était un religieux de beaucoup de courage et de sang-froid. Malgré son âge avancé, rien ne l'intimidait ; il reprenait sans crainte tout ce qui lui paraissait répréhensible dans ceux qui l'entouraient.

De ce nombre fut un Indien qui commit un jour une faute très grave que le Père punit avec sévérité.

L'Indien en éprouva un vif ressentiment. Pour se venger, il alla se poster dans une rivière qui sort du lac, par où le re-

ligieux devait passer pour aller confesser un moribond.

Le Père Diégo prit un des chevaux du couvent et partit tranquillement en récitant son office chemin faisant.

A peine fut-il entré dans la rivière, qu'il se sentit arrêté, son cheval faisant de vains efforts pour avancer.

Ayant baissé la tête pour reconnaître la cause de cette résistance, il aperçut un caïman qui cherchait à entraîner l'animal sous l'eau.

A cette vue, le Père Diégo donna des rênes en invoquant le secours divin et lança son cheval avec tant de vigueur qu'il entraîna l'amphibie hors de la rivière.

Les ruades de la monture et quelques coups d'un bâton ferré sur la tête du caïman le forcèrent à lâcher prise, et le religieux continua son chemin, laissant la bête tout étourdie sur le rivage.

En arrivant au lieu où il était attendu, son premier soin fut de raconter ce qui venait d'arriver.

Au moment où il achevait de confesser son malade, on vint lui annoncer que l'Indien qu'il avait châtié quelques jours auparavant venait de mourir des suites, avait-il dit, des coups qu'il avait reçus du cheval du Père Diégo.

Le religieux alla aux informations: on trouva le caïman mort sur le bord de la rivière et on constata que l'Indien portait effectivement les traces des blessures dont son nagual avait péri.

Il m'arriva à moi-même, ajoute plus loin Burgoa, d'examiner à ce sujet un jeune homme : il m'avoua franchement qu'il avait son nagual.

Comme je l'en reprenais vivement, il me répondit : Mon Père, c'est avec ce sort que je suis né ; je ne l'ai pas cherché. Depuis mon enfance je vois sans cesse cet animal auprès de moi ; j'ai coutume de manger de ce qu'il mange, de sentir les dommages qu'il éprouve, et il ne me fait aucun mal.

Ce malheureux était plongé si profondément dans son erreur, ainsi qu'une foule d'autres, et si persuadé que cette société brutale, loin d'être un mal, était au contraire une grâce et une faveur, qu'il n'y avait pas moyen de le désabuser.

Que les ministres de Dieu comprennent bien leurs obligations : c'est à eux qu'il appartient de ruiner les œuvres de Satan qui travaille ainsi à détruire à sa racine la semence de la foi !

Qu'ils s'efforcent de ramener les pères à la croyance au nom de laquelle on baptise leurs enfants : car si les premiers en sont privés et commencent par offrir leurs fils au démon, avec quelle intention pourront-ils ensuite les envoyer à l'église pour les baptiser ?

Les écrivains espagnols du XVII^e et du XVIII^e siècle qui ont parlé du nagualisme en rapportent les choses les plus étranges.

Nunez de la Véga, évêque de Chiapas et l'un des prélats le plus distingués de son époque, en fait la matière d'un grand nombre d'instructions aux curés de son diocèse. Il les exhorte sans cesse à travailler à la destruction de l'idolâtrie.

Dans un mandement particulier sur le nagualisme, adressé aux Indiens, il leur montre qu'il est parfaitement au courant de ces pratiques.

C'est à ce mandement que nous empruntons le détail des rites employés par les maîtres nagualistes pour initier les jeunes gens à leur art.

Cette classe, dit l'évêque, est la pire de toutes. Ils s'introduisent dans les villages sous le titre spécieux de médecins, de guérisseurs de maux, mais en réalité ils ne sont que des donneurs de maléfices, des sorciers et des enchanteurs qui, sous prétexte de guérir, donnent des maladies et tuent les malades, en leur appliquant des herbes, accompagnées d'insufflations, de paroles à l'aide desquelles ils invoquent le démon et lui font exécuter leurs volontés, en vertu du pacte par lequel ils se sont engagés avec lui.

L'office des maîtres nagualistes consistait principalement à présider au culte secret qu'ils imposaient à leurs adeptes, et à consulter l'horoscope des enfants qui venaient de naître : ils se chargeaient en outre de venger de leurs ennemis ceux qui avaient recours à leurs enchantements.

Ce qui est remarquable, c'est que jamais l'initiation n'était conférée à un néophyte seul.

Il faut toujours, ajoute Nunez de la Véga, qu'il y en ait trois, afin qu'on ne puisse découvrir sans une extrême difficulté celui qui aurait jeté un sort sur un village ou sur une maison.

D'un autre côté il est interdit au nagualiste, une fois reçu maître, d'agir sans le concours de ses deux compagnons.

Avant d'admettre le postulant à l'initiation, le maître nagualiste lui faisait renier le Sauveur, et détester l'invocation de la Sainte Vierge et des saints.

Il lui lavait ensuite la tête et les diverses parties du corps où il avait reçu les onctions du baptême, afin d'en effacer, disait-il, toute trace.

Il l'exhortait à s'armer de courage ; la crainte et la pusillanimité pouvant être des obstacles à ce qu'il fût initié à tous les mystères.

A la suite de ces instructions, il amenait son disciple dans une sombre forêt ou dans les profondeurs d'un précipice.

Là il se plaçait avec l'aspirant sur une fourmilière de fourmis de la grande espèce ; puis, à l'aide d'une formule magique, il appelait à lui la couleuvre bigarrée de noir, de blanc et de rouge, de l'espèce qu'on nomme «*mère des fourmis*».

Elle sortait, accompagnée de ces insectes et de plusieurs petites couleuvres.

Toutes ensemble environnaient l'adepte, lui entraient par les jointures de la main gauche et lui sortaient par le nez, les oreilles et les jointures de la main droite.

Cette opération terminée, la grande couleuvre s'élançait d'un bond dans la bouche et sortait par la partie postérieure du corps : les autres tour à tour en faisaient autant, puis toutes ensemble rentraient à mesure dans le trou de la fourmilière.

Le maître menait ensuite son disciple dans un chemin creux et solitaire.

Un monstre d'un aspect terrible, lançant feu et flammes par la gueule et les narines, se présentait devant eux. Il avalait le jeune homme et le rendait par la partie inférieure du corps.

Ces rites se répétaient treize jours de suite, chaque fois de la même manière. Alors seulement le maître lui révélait ses secrets.

Brasseur émet quelques doutes au sujet des détails que nous venons de rapporter d'après Nunez de la Véga.

Il les exprime en ces termes : Dans les ouvrages de l'évêque de Chiapas, il est dit expressément que ce prélat les obtint de plusieurs maîtres nagualistes convertis, avec lesquels il s'entretint familièrement.

Mais le caractère dissimulé de ces sectaires et les événements qui suivirent la mort de Nunez de la Véga, nous font douter de la sincérité de ces conversions et par conséquent de celles des révélations faites par ces prétendus convertis.

Malgré l'activité et les efforts de cet évêque pour déraciner l'idolâtrie et surtout le nagualisme dans les provinces de son vaste diocèse, rien dans ses ouvrages ne nous persuade qu'il ait été au courant de la constitution hiérarchique de cette secte et de l'immense étendue de ses relations.

Nous sommes portés à croire que les nagualistes avec lesquels il conversa cherchèrent, par le récit de ces rites étranges qui offrent tant de rapport avec la sorcellerie au moyen-âge, à détourner l'attention du prélat d'autres initiations plus redoutables dont les traces se trouveraient dans l'histoire d'un certain demi-dieu nommé Hunalym et de son frère Exbalanqui, ainsi que dans le récit d'une descente de Quetzalcohuatl aux Enfers.

Ce qui est certain, toutefois, c'est qu'il en était chez les Mexicains comme chez tous les peuples de l'antiquité et, de nos jours, dans toutes les sociétés secrètes d'Amérique, d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Océanie.

Ce n'était qu'après avoir passé par diverses épreuves, que l'aspirant était admis dans l'assemblée des maîtres nagualistes où il adorait les dieux protecteurs de la secte.

Ce dieu n'était pas partout le même. Dans les provinces de l'intendance de Chiapas on l'appelait *Poxlon* et on le représentait comme une boule de feu ou une comète traversant les airs.

Longtemps après la conquête, les Indiens du bourg d'Oxchue, dans la province où se trouvent les ruines de Palenque, avaient fidèlement conservé un tableau où ce dieu était peint de la sorte. Pour le dérober aux chrétiens ils l'avaient placé, avec d'autres idoles, dans l'église même de la paroisse, au-dessus d'une poutre fort élevée où il recevait de loin leurs hommages à l'insu du curé. Il y resta jusqu'en 1687.

L'évêque de Nunez faisant alors sa seconde visite pastorale découvrit ces idoles ; il les fit descendre, mais non sans peine, par les Indiens eux-mêmes.

Leur ayant ensuite commandé de réciter à haute voix le *Credo*, il les obligea de cracher sur ces signes de leur idolâtrie qu'il livra aux flammes sur la place publique.

Entre les vertus que les maîtres nagualistes communiquaient à leurs adeptes, en leur conférant la maîtrise, était la puissance mystérieuse qu'ils exerçaient sur les personnes directement ou indirectement adonnées aux pratiques de l'idolâtrie.

D'un mot, d'un regard, le maître nagualiste pouvait, en entrant dans une maison, subjuguier la volonté de ses habitants et surtout des femmes.

Les gens ainsi fascinés se sentaient saisis d'un tremblement convulsif dans tout le corps «au point, dit Torquémada, qu'ils paraissaient comme endiablés, ce que, du reste, ils sont bien certainement».

Ils se jetaient par terre, souvent la bouche écumante, et restaient ainsi aussi longtemps qu'il plaisait au maître de les retenir dans cet état.

Il leur faisait accroire alors qu'ils recevaient l'influence divine, objet de leurs désirs, et qu'ils participaient à l'amitié des dieux.

Il ajoutait que celui qui était insensible à ces effets merveilleux, était indigne des biens promis du ciel.

Tant qu'il les maintenait dans cet état singulier, il obtenait d'eux tout ce qu'il lui plaisait de leur demander, et on s'empressait de le lui accorder.

En lisant ces détails, on ne peut s'empêcher d'y voir une certaine analogie avec quelques-unes des merveilles attribuées au magnétisme moderne.

Mais il en est d'autres dans le nagualisme qui rappelleront fréquemment les turpitudes reprochées aux sorciers du moyen âge.

Outre les communications familières avec leurs naguals, les maîtres pouvaient, à leur gré, se transformer sous la figure de l'animal qu'ils avaient pour génie tutélaire, se transporter à des distances immenses et se rendre invisibles à tous les regards.

Incubes ou succubes, ces démons prenaient également toutes les formes qu'il plaisait à leurs amis pour la satisfaction des sens.

Nous rapprocherons des faits qu'on vient de lire deux événements qui se sont accomplis dans des contrées, dans des conditions et à des époques toutes différentes, et qui pourtant présentent avec deux traits du nagualisme une ressemblance frappante.

Les magiciens du Mexique représentaient leur dieu Poxlon sous la forme d'une boule de feu ou d'une comète traversant les airs. Cette représentation du démon a été fréquemment employée. Lui-même s'est souvent manifesté sous cette apparence.

Un médecin chrétien célèbre en Chine, Bruno Kiong, dont nous racontons dans un autre chapitre les aventures aussi extraordinaires qu'authentiques, avait été sorcier avant sa conversion. Lorsque, ayant reconnu la vérité de la religion chrétienne, il se mit à genoux devant un Crucifix et fit son premier signe de croix, un énorme globe de feu lui tomba sur la tête et le renversa évanoui, et si bien évanoui que les gens qui le soignèrent ne purent lui faire reprendre ses sens qu'au bout de deux heures.

Les démons familiers des nagualistes prenaient toutes les formes qui plaisaient à leurs amis pour la satisfaction des sens ; dans l'Annam, parmi les peuplades Jeuleung, les sorciers Beidjaou ont également comme serviteurs et comme maîtres des esprits diaboliques qu'ils appellent l'âng-Grou, et qui apparaissent aux magiciens sous la figure de femmes et

aux sorcières sous la figure d'hommes.

Et que ne pourrait-on pas dire des turpitudes que cachent certaines assemblées de Lucifériens modernes qui ressuscitent en pleine Europe, de nos jours, les mystères d'iniquité que présentaient autrefois à Rome les fêtes de la Bonne Déesse !...

Mais ce n'est ici ni le temps, ni le lieu d'en parler autrement que pour faire remarquer combien le culte de Satan est toujours, au fond, semblable à lui-même, malgré les différences extérieures d'époque, de contrée et de civilisation...

CHAPITRE II

LES DEUX COURANTS SUPERSTITIEUX.

AU PÉROU. - MAGIENS IVRES. - LA MORT D'UNE RÉPROUVÉE. - SAINTE MARIE-MADELEINE ET LE MAURE. - JÉSUS RENIÉ. - PRESTIGES DIABOLIQUES. - PLUIES DE TILES ET D'ARDOISES. - CROIX ARRACHÉE. - FANTÔME DE DAMNÉE. - POUR DES PÉCHÉS CACHÉS... - AU SON DE L'ANGÉLUS. - SOUS LA FORME D'OISEAUX. - ENLEVÉ PAR LES DÉMONS. - COUPE VIDÉE. - AU BORD DU PRÉCIPICE. - GRÊLE DE PIERRES. - LA TÊTE EN BAS. - LES CRACHATS DE L'ENFER. - L'IMPUISSANCE DE SATAN.

CHEZ LES CARAÏBES. - LES PIAYES. - LE NOVICIAT. - L'ÉPREUVE DES FOURMIS, DU JUS DE TABAC, DES DENTS D'ACOUTI. - L'INITIATION SUPRÊME. - LES TROIS HAMACS. - LE FESTIN DU DIABLE. - LA PRÉSENTATION DU NOVICE. - COUP DE TONNERRE. - CONSULTATION MÉDICALE. - L'ESTAMPILLE INFERNALE.

CHEZ LES MOXES. - LA GRIFFE DU TIGRE. - «CELUI QUI A LES YEUX CLAIRS».

Relativement à la religion, Mexico semble avoir joué dans l'Amérique, antérieurement à la découverte espagnole, un rôle prépondérant analogue à celui que la Rome antique joua au sein du paganisme.

De la capitale des Aztèques, comme d'une source commune, paraissent être sortis deux grands courants superstitieux : le premier s'est étendu au midi, d'un côté jusqu'au Pérou ; de l'autre, jusque chez les multiples peuplades de l'intérieur de l'Amérique du Sud, peuplades connues sous la dénomination générique de Caraïbes ; d'un troisième enfin jusqu'aux îles des Antilles et, en particulier, jusqu'à l'île d'Haïti.

Le second courant s'est propagé au nord, à travers les nations indiennes qui parcouraient les terres occupées à notre époque par les États-Unis et le Canada.

Avant l'arrivée des Espagnols en 1525, le Pérou et la Bolivie formaient le vaste et florissant empire des Incas.

En quelques mois Pizarre, à la tête de trois cents soldats, se rendit maître de cet empire sept fois plus grand que la France et le convertit en vice-royauté espagnole.

Après la conquête par les armes, commença la conquête religieuse. Mais les Indiens, pleins de ressentiments pour la cruauté dont avaient fait montre les soldats, reportèrent leur vengeance sur les prêtres européens et mirent à mort plus de cent religieux franciscains, jésuites et dominicains.

Le sang de ces martyrs produisit ses fruits. En moins d'un siècle, tous les Indiens du Pérou étaient convertis au catholicisme.

De ce moment jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, l'église de cette partie du monde brilla du plus vif éclat dans la paix et la sainteté.

Mais en 1821 le Pérou, comme les autres colonies espagnoles du Nouveau Monde, se souleva à la voix de Bolivar contre l'autorité du gouvernement de Madrid et se déclara indépendant. Depuis lors il connut les révolutions incessantes et subit le joug des Loges maçonniques. Religion, commerce, finances, tout y périçlita jusqu'à ce qu'il fût écrasé en ces dernières années par son voisin le Chili.

La Bolivie, qui s'est séparée du Pérou au temps de Bolivar, a vécu beaucoup plus tranquille.

Ces deux pays comptent ensemble un peu plus de 800.000 Indiens, presque tous catholiques, mais imbus trop souvent d'idées superstitieuses, derniers restes de leur religion d'autrefois où la magie jouait le rôle principal. Le Pérou et la Bolivie, comme toutes les autres contrées de l'Amérique du Sud et en particulier celles où vivent les Caraïbes et les Moxes, ont présenté cette particularité de posséder un double clergé et beaucoup d'états le possèdent encore.

A côté du clergé paroissial chargé de l'administration des fidèles nés catholiques, s'est établi dans la plupart des diocèses un groupe de missionnaires relevant soit de l'évêque, soit d'un supérieur d'ordre religieux, qui s'est donné pour tâche d'étendre le domaine de l'Église en convertissant les Indiens autochtones restés idolâtres.

Ces groupes, parfois très peu nombreux, ne sont reliés entre eux que par des liens assez lâches et ne constituent pas un corps unique dont il soit facile de raconter l'histoire et les travaux. Cette division, cette dispersion des forces apostoliques ne permettra peut-être jamais de tracer un tableau d'ensemble exact des conquêtes catholiques dans l'Amérique du Sud depuis l'apparition des Espagnols.

Au Pérou, du temps des Incas, vivait sous leur protection un ordre de magiciens qui pouvaient, croyait-on prendre toutes les formes à leur gré, se transporter en peu de temps à travers les airs, dans les lieux éloignés, et voir tout ce qui s'y passait, parler avec le diable, qui leur répondait par le moyen de certaines pierres ou d'autres objets qu'ils honoraient.

Ils pouvaient raconter ce qui s'était accompli dans les pays le plus lointains avant qu'on en eût la moindre nouvelle dans l'endroit où ils étaient.

Ainsi, depuis que les Espagnols s'étaient emparés du pays, il était arrivé bien souvent qu'à des distances de deux à trois cents milles, ces magiciens avaient vu les événements considérables qui s'y étaient passés, tels que les batailles, les émeutes, les morts de princes ou d'autres personnages importants ; et il se trouvait plus tard que tout était arrivé le

jour même ou le lendemain du jour où ils prétendaient l'avoir vu.

Pour faire leurs prophéties, ils se renfermaient dans une maison, et s'enivraient jusqu'à ce qu'ils eussent perdu l'usage de leurs sens ; puis le lendemain ils répondaient à toutes les questions qu'on leur adressait.

Plusieurs prétendaient qu'ils se servaient, pour cela de certains onguents.

C'étaient surtout de vieilles femmes qui s'adonnaient à ce genre de magie, particulièrement dans les provinces de Coaillo et de Gutirochizi et dans la ville de Manchei.

Elles indiquaient où l'on pouvait trouver les objets qui avaient été volés.

D'autres prédisaient l'avenir, annonçaient d'avance l'issue d'un voyage, si tel ou tel homme tomberait malade, mourrait ou obtiendrait ce qu'il cherchait.

Elles répondaient simplement par oui et non, après avoir parlé avec l'esprit en un lieu secret ; de sorte que ceux qui la consultaient entendaient bien la voix, mais ne voyaient point avec qui elles parlaient, et ne comprenaient point leurs paroles.

Pour arriver à ce commerce, les magiciens pratiquaient beaucoup de cérémonies et de sacrifices, et surtout l'ivresse, qu'ils se procuraient principalement par le moyen d'une herbe appelée *cohoba*, dont ils mêlaient le suc avec leur breuvage nommé *chica*, ou bien qu'ils prenaient d'une autre manière. Parmi les manifestations diaboliques qui se sont produites dans ces contrées, nous en choisirons et raconterons deux très remarquables et très émouvantes. Le premier fait a été rapporté par F. Bencius et E. Spitillus, et tiré par Delrio des *Lettres Péruviennes* de son ordre, recueillies en 1590.

Dans la mission d'Itatina, sous le Père Samaniego, arriva un fait inouï, qui fut connu de tous les habitants de la ville, et certifié par tant de témoins oculaires et auriculaires qu'on ne peut douter de sa vérité.

Dans la maison d'une dame considérable se trouvait une jeune fille de seize ans, qui avait été prise pendant la guerre et que l'on avait nommée Catherine au saint Baptême.

A mesure qu'elle grandissait, elle devenait plus dissolue quoiqu'elle fût punie souvent par sa maîtresse.

Elle en vint à entretenir en secret un commerce criminel avec quelques jeunes libertins.

Cependant elle continua malgré cela d'aller à confesse, mais en cachant par honte ses péchés.

Étant tombée malade en août 1590, elle fit venir un prêtre pour se confesser, mais elle le fit superficiellement.

Comme le Père était venu neuf fois la voir, elle dit devant les autres domestiques qu'elle avait bien été obligée de s'y résigner ; puis elle ajouta d'autres paroles inconvenantes, que les autres, tout scandalisés, rapportèrent à leur maîtresse.

Celle-ci vint et gronda Catherine comme elle le méritait ; puis, prenant une expression et une voix plus douces, elle demanda avec bienveillance à la malade quelle chose elle avait cachée.

Celle-ci lui raconta tout sans difficulté, et ajouta que toutes les fois qu'elle avait appelé son confesseur elle avait aperçu à sa gauche un Maure qui lui conseillait de ne pas déclarer ses péchés, parce qu'ils n'avaient aucune importance, et que le prêtre, si elle les lui disait, la tiendrait pour une personne dissolue ; tandis que sainte Marie-Madeleine était à sa droite et l'engageait à tout dire.

Sa maîtresse fit venir encore une fois le missionnaire et lui raconta ce qui s'était passé. Il fit de son côté ce qu'il put pour exciter Catherine à la pénitence sincère et parfaite, mais tout fut inutile. Plus il l'exhortait, plus elle se montrait rebelle ; de sorte qu'elle ne voulait pas même prononcer le nom de Jésus.

On lui présenta un crucifix pour qu'en le regardant elle se rappelât que Notre Seigneur était mort pour elle.

Mais elle dit avec impatience : Je sais tout cela, que voulez-vous donc ?

Cette dame lui répondit : Que tu t'adresses à Notre Seigneur qui te pardonnera tes péchés, si tu les confesses sincèrement.

Je vous en prie, dit Catherine, ne m'ennuyez plus de ces choses !

Sa maîtresse étant partie, elle se mit à chanter des chansons amoureuses et impures, et cela dura plusieurs jours et plusieurs nuits, jusqu'à ce qu'enfin une nuit elle fit venir près de son lit sa patronne et les autres servantes et leur dit : J'éprouve de cruels remords, surtout à cause de mes confessions sacrilèges.

Depuis ce moment jusqu'à minuit, tous ses membres devinrent raides, de sorte qu'on la crut morte et qu'on se préparait déjà à l'ensevelir.

Elle revint à elle cependant, et le prêtre ayant été appelé de nouveau, elle persévéra dans son impénitence.

Au bout de trois heures, ses camarades l'ayant engagée à prendre dans ses mains le crucifix et le cierge des agonisants en invoquant le nom de Jésus, - Quel est ce Jésus ? dit-elle. Je ne le connais pas.

En même temps elle se cacha dans le fond de son lit, où on l'entendit causer avec un personnage invisible.

Une autre servante qui était au lit, malade, dans la même chambre, pria sa maîtresse de la faire porter dans un autre appartement, parce qu'elle voyait autour d'elle des fantômes noirs qui l'épouvantaient.

Dans la nuit où mourut Catherine, toute la maison fut remplie d'une odeur tellement infecte qu'on fut obligé d'exposer le cadavre en plein air.

Le frère de l'hôtesse fut tiré de sa chambre par le bras.

Une domestique reçut sur ses épaules quelque chose qui ressemblait à de la chaux, de sorte qu'elle en porta les marques pendant plusieurs jours.

Un cheval, très tranquille auparavant, devint furieux et se mit à frapper des pieds les murs de son écurie pendant toute la nuit ; les chiens, de leur côté, ne firent qu'aboyer et courir.

Lorsque le cadavre fut enterré, une des servantes étant entrée dans l'appartement où Catherine avait été malade, vit, sans apercevoir personne, voler vers elle un vase qui était en haut sur une planche.

La ville et les environs virent des tuiles et des ardoises lancées à plus de deux mille pas avec un bruit épouvantable, quoiqu'il n'y en eût point dans la maison, car elle était couverte de feuilles de palmier ; comme presque toutes les autres habitations du pays.

Une domestique fut, en présence de toutes les autres, tirée par la jambe sans qu'on vit personne.

Une autre, étant allée, le 7 octobre, chercher un vêtement dans le vestiaire, vit Catherine se lever et prendre un vase. Comme elle se sauvait épouvantée, le vase frappa derrière elle avec une telle force contre le mur qu'il se brisa en mille morceaux.

Le lendemain une croix, dessinée sur le papier qui était attaché au mur de cette chambre, fut arrachée en présence de tous et déchirée en trois morceaux.

Le même jour, pendant que la maîtresse soupait dans le jardin, une moitié de tuile tomba sur la table et la renversa.

Un petit enfant de quatre ans, qu'elle avait, se mit en même temps à crier : - Maman, maman, Catherine m'étrangle !

On ne put le délivrer qu'en lui suspendant au cou des reliques.

Tout cela contraignit cette dame à quitter sa maison et à se retirer chez une de ses parentes, après y avoir laissé quelques servantes pour la garder.

Le 19 du même mois, comme une de celles-ci entra dans la salle à manger, elle s'entendit appeler trois fois par Catherine. L'épouvante dont elle fut saisie lui ôta toutes ses forces.

Les autres lui ayant conseillé d'invoquer le secours de Dieu et de retourner ensuite avec un cierge allumé au lieu où la voix l'avait appelée, elle le fit, accompagnée de deux autres plus courageuses.

Lorsqu'elles furent arrivées dans la salle, elles entendirent Catherine dire à la première qu'elle devait éloigner ses compagnes, jeter le cierge parce qu'il lui faisait mal, et rester seule.

Le fantôme exhalait une puanteur incroyable, et jetait des flammes de toutes les jointures ; sa tête et ses pieds étaient en feu ; et, comme châtiment symbolique de son libertinage, elle avait autour des reins une ceinture enflammée, large de huit à dix doigts, qui allait jusqu'à terre.

La servante pâlit et trembla lorsqu'elle entendit le spectre lui dire : Approche-toi donc ! Je t'ai déjà appelée tant de fois !

Celle-ci lui répondit sans trop savoir ce qu'elle disait : - Bon Jésus! Comment ne pas être épouvantée en te voyant ?

Comme elles parlaient ensemble, un bel enfant vêtu de blanc apparut à la domestique et lui dit de prendre courage et de bien remarquer ce que Catherine lui dirait, afin de le rapporter aux autres, puis d'aller aussitôt à confesse pour se purifier de toutes ses fautes.

Là dessus Catherine lui dit : Sache que je suis damnée, et que je souffre horriblement, parce que je n'ai déclaré dans mes confessions que les fautes le plus légères, m'accusant par exemple d'avoir trop parlé, d'être portée à la colère, tandis que je cachais les péchés le plus graves, et particulièrement mes relations criminelles. Apprends donc par mon exemple à te confesser mieux que moi et à ne rien cacher. C'est Dieu qui m'ordonne de vous donner cet avertissement, pour que vous le rapportiez aux autres.

On entendit alors sonner l'Angélus, et le spectre se cacha dans un coin et disparut ; mais l'enfant dit à la servante de retourner vers les siens, et elle le fit.

Le démon est apparu fréquemment sous la figure d'un noir, d'un maure, au chevet des mourants, non seulement quand ces mourants avaient mené une vie répréhensible, mais même quand ils avaient passé leur existence dans la pratique de toutes les vertus (voir *le Diable dans la vie des Saints*, par Paul Verdun).

L'odeur dégagée par les cadavres des damnés est un fait observé maintes fois.

Dans les chapitres de cet ouvrage où racontent la lutte du christianisme contre le paganisme au Tonkin, nous relatons un exemple analogue très frappant arrivé en mai 1874.

Par contre, ce n'est pas sans un motif matériel que l'on a pu dire souvent des martyrs et des confesseurs de la foi qu'ils étaient morts en «odeur de sainteté».

Les déplacements de corps lourds et les chutes de tuiles sans moteur naturel ont aussi été observés plusieurs fois dans les maisons témoins des derniers moments des réprouvés. Nous en citons ailleurs des exemples remarquables arrivés dans l'Extrême-Orient.

Il est rare que Dieu permette aux âmes damnées de revenir sur la terre ; quand il le fait, c'est dans le but de porter au bien ceux qui vivent encore, comme cela est arrivé dans l'histoire que nous venons de raconter.

Le mauvais effet produit par la mort scandaleuse d'une débauchée y a été compensé par la révélation des châtements qu'elle endurait.

Le Père Chieza de Léon raconte, dans son *Histoire du Pérou*, un autre fait qui montre d'une façon frappante la lutte que les propagateurs de l'Évangile ont à soutenir contre les démons eux-mêmes dans leurs travaux apostoliques.

Près d'Auzerma, à Pirza, un chef indigène avait un frère nommé Tamaracunga, qui était encore jeune.

Celui-ci, ayant un vif désir du baptême, nourrissait la pensée d'aller trouver les chrétiens pour jouir de cette faveur.

Mais les démons cherchèrent à le retenir par des apparitions singulières, en se rendant visibles à lui sous la forme d'oiseaux.

Le jeune homme, remarquant leur fureur, fit venir un chrétien qui demeurait dans le voisinage.

Ce dernier, ayant appris ce qu'il voulait, fit le signe de la croix sur son front ; mais les malins esprits n'en devinrent que plus furieux, de telle sorte néanmoins qu'ils n'étaient visibles que pour le Péruvien, tandis que le chrétien seul, au contraire, entendait leurs sifflements, et voyait les pierres qu'ils jetaient.

Heureusement il se trouva là par hasard un Espagnol, nommé Pachieco, qui s'adjoignit au fidèle dans cette nécessité.

Ils virent Tamaracunga frémir, pâlir d'effroi, être lancé en l'air en poussant des cris de détresse, au milieu des sifflements et des hurlements des diables.

Une fois, comme il tenait à la main une coupe remplie de vin, celle-ci fut emportée en l'air, vidée du vin qu'elle contenait, après quoi elle fut versée de nouveau d'en haut comme si elle eût été pleine.

Ils virent en même temps l'Indien se cacher le visage pour ne point apercevoir les spectres effrayants qui l'assiégeaient.

Pendant qu'il avait ainsi le visage couvert, les démons, sans écarter son manteau qu'il pressait sur sa bouche, lui remplirent celle-ci de craie afin de l'étouffer.

Les chrétiens, qui priaient pendant ce temps-là, se décidèrent à le conduire à Auzerina, pour qu'il fût baptisé.

Plus de trois cents Indiens l'accompagnèrent, mais avec une telle frayeur qu'ils n'osaient s'approcher de lui.

Le chemin passait par un endroit escarpé et difficile.

Là les esprits, cherchèrent à l'enlever pour le précipiter ensuite du haut en bas ; mais il conjura à haute voix les chrétiens de venir à son secours.

Ceux-ci accoururent et, comme les Indiens s'étaient enfuis de peur, ils le prirent au milieu d'eux, le lièrent fortement avec des cordes qu'ils attachèrent à leurs ceintures, portèrent trois croix devant lui, et ne cessèrent de prier pour sa délivrance.

Ils parvinrent à l'emmener de ce lieu. Mais ils ne furent pas délivrés pour cela des attaques des démons: Tamaracunga fut souvent jeté par terre.

Comme ses conducteurs montaient un endroit escarpé, ils eurent beaucoup de peine à l'arracher aux mains des mauvais esprits qui voulaient l'enlever.

Lorsqu'ils furent arrivés à Auzerma, tous les chrétiens du lieu se rendirent chez Pachieco, et là ils virent une grêle de pierres lancées du haut des toits et entendirent les diables crier : «Hu! Hu ! hu !» et exprimer leur mauvaise humeur par des bruits sauvages et souvent répétés. Ils menacèrent Tamaracunga de mort s'il recevait le baptême.

Les chrétiens, au contraire, priaient Dieu qu'il ne permit pas aux démons de tuer en même temps son âme et son corps.

Pendant qu'ils allèrent à l'église, ils furent accablés continuellement d'une grêle de pierres.

Comme l'église n'était couverte que de branches et de paille, on n'y gardait point l'Eucharistie. Quelques-uns prétendirent qu'avant d'entrer ils avaient entendu comme des pas d'hommes qui marchaient.

Lorsque les portes furent ouvertes, et pendant que la procession entra, l'Indien vit les esprits sous les formes les plus horribles, ayant la tête en bas et les jambes en l'air.

Comme le frère Jean, de l'Ordre de Notre-Dame, se préparait à lui administrer le baptême, les démons, tout en restant invisibles aux fidèles qui étaient présents, l'enlevèrent en l'air sous les yeux de tous, et lui mirent la tête en bas, comme ils l'avaient eux-mêmes.

Les chrétiens, forts dans la foi, crièrent à haute voix : Jésus, secourez-nous !

Et ils l'arrachèrent aux diables qui le retenaient avec force.

On lui mit une étole autour du cou et on l'aspergea d'eau bénite.

Cependant l'église était pleine des sifflements et des hurlements des malins esprits. L'Indien les voyait continuellement. Ils l'accablaient de coups.

Ils lui arrachèrent une fois des mains le chapeau qu'il tenait devant son visage, et lui couvrirent la figure de crachats d'une odeur infecte.

Ceci s'était passé dans la nuit. Mais dès que le prêtre eut revêtu le matin ses ornements pour dire la messe, les sifflements, les hurlements et la fureur des démons cessèrent tout à coup.

Après la fin de la messe, l'Indien demanda le baptême avec sa femme et ses enfants ; et, lorsqu'il l'eut reçu, il se trouva tellement fortifié qu'il pria qu'on le laissât libre, pour voir ce que les diables pouvaient encore contre lui, maintenant qu'il était devenu chrétien.

Il fit trois ou quatre fois le tour de l'église en criant avec joie : Je suis chrétien ! Je suis chrétien !

A partir de ce moment il ne fut plus inquiété.

C'est par milliers que sur toute la surface du monde, à toutes les époques, dans les milieux et les conditions les plus divers, se sont comptés et se comptent encore chaque jour les cas de possédés et d'obsédés délivrés des tracasseries du démon par le Baptême. Nous en rapportons un certain nombre dans cet ouvrage, mais s'il fallait les raconter tous, la vie d'un homme ne suffirait pas à les écrire.

Le courant de pratiques magiques parti du Mexique vers le midi s'est répandu aussi, comme nous l'avons dit un peu plus haut, parmi les multiples peuplades de l'intérieur de l'Amérique du Sud, connues sous la dénomination générique de Caraïbes.

Nomades par tempérament, rebelles à la civilisation européenne importée dans leurs patries primitives par les conquérants espagnols, chassées par la force des armes de leurs territoires héréditaires, ces nations ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles furent ; leurs débris se sont répandus dans toute la zone septentrionale de l'Amérique du Sud.

Au temps de Christophe Colomb, les Caraïbes occupaient toute la chaîne des Petites Antilles ; depuis longtemps ils ont disparu de ces îles, exterminés ou expulsés par les colons européens.

Parfois même on les déplaça en masses, comme cela arriva en 1798, temps auquel les Anglais enlevèrent tous ceux qui se trouvaient dans l'île de Saint-Vincent, et les transportèrent sur la côte des Mosquitos.

A part quelques vestiges épars çà et là, tout ce qui reste de la race caraïbe se trouve actuellement sur la côte baignée par la mer des Antilles, sur plusieurs points du bassin de l'Orénoque et dans les Guyanes.

Ils y sont disséminés sur de vastes espaces, sous un grand nombre de noms différents, qui sont des noms de tribus.

La seule contrée où le nom de Caraïbe, c'est-à-dire le nom propre de la race, subsiste comme désignation d'une peuplade déterminée, est la haute région intérieure d'où sortent les fleuves Orénoque, Esséquebo, Caroni et Parimé.

Tous ces peuples craignent le démon et sont dans une défiance continue de ceux qui peuvent les ensorceler. Ils ont mille pratiques superstitieuses pour détourner l'effet des sorts et se mettre en garde contre les enchantements.

Il n'y a point, parmi eux, de plus mauvaise réputation que celle des sorciers dont la spécialité est de jeter des malé-

fices.

Partout cette réputation, vraie ou calomnieuse, est suivie de la fin tragique du plus grand nombre de ceux qui se la sont faite.

Ces mauvais magiciens, jeteurs de sorts, sont combattus, croient ces pauvres gens, par les bons sorciers, comme si, dans l'empire de Satan, pouvait exister quelque chose de bon, comme si l'enfer pouvait jamais consentir à se combattre lui-même au profit des hommes !...

Celui qui, chez les Caraïbes, aspire à être devin, ou *piaye*, se met tout d'abord sous la direction d'un ancien magicien. Il y demeure fort longtemps, quelquefois dix ans, temps pendant lequel il sert son maître et en apprend les secrets de son art.

Ce noviciat satanique est si rigoureux que l'aspirant sorcier n'a pas, pendant ce long espace, la faculté de voir ses plus proches parents et ses amis et de s'entretenir avec eux ; à moins qu'il n'en reçoive la permission de son maître.

Celui-ci observe attentivement son disciple dans le but de reconnaître s'il possède les qualités requises pour devenir *piaye*. Cette dignité n'est conférée à l'aspirant qu'à l'âge de vingt-cinq ou trente ans.

Quand le temps est venu de lui faire subir les épreuves de l'initiation, on le fait jeûner pendant un an, ne lui donnant pour nourriture que du millet bouilli et un peu de cassave, c'est-à-dire de farine faite avec la racine séchée de l'arbrisseau appelé manioc. Ce régime affaiblit tellement ces jeunes gens qu'il les réduit à l'état de squelettes, n'ayant que la peau sur les os.

Puis les anciens *piayes* se rassemblent, s'enferment avec le novice dans une case loin de toute oreille et de tout œil indiscret et lui apprennent la façon d'appeler le démon et de le consulter. De plus ils le font danser jusqu'à ce qu'ils le voient, épuisé par ses longues privations et par la fatigue, tomber sur la terre, évanoui.

Pour le rappeler à lui, ils lui mettent des ceintures et des colliers de grosses fourmis noires dont la morsure est cruelle.

Puis on lui ouvre la bouche de force, on lui introduit entre les dents une sorte d'entonnoir et on le contraint de cette manière d'avaler un grand vase de jus de tabac.

Cette extraordinaire potion produit à la fois l'effet d'un vomitif et d'un purgatif et fait rendre le sang au malheureux novice de Satan. Cela dure plusieurs jours.

De plus, fréquemment, pendant la nuit, les anciens magiciens le surprennent, s'emparent de lui et lui déchiquètent tout le corps avec des dents d'acouti, tranchantes comme des rasoirs, pour l'accoutumer aux incisions volontaires qu'il devra faire sur lui-même en certaines occasions à l'honneur de Satan.

Si l'infortuné n'est pas découragé par des épreuves aussi cruelles, s'il a supporté ces tourments avec constance, il est enfin admis à subir l'initiation finale.

Le maître vient trouver son disciple à l'entrée de la nuit qui doit couronner sa longue patience. Il lui représente la dignité du rang auquel il va être élevé ; il lui vante l'honneur et les avantages qu'il y trouvera, ayant un démon familier qu'il pourra évoquer quand bon lui semblera et dont il pourra se servir selon ses besoins.

Il lui explique ensuite les événements qui s'accompliront au cours de cette nuit et l'exhorte à ne pas se laisser épouvanter par les choses extraordinaires qui lui arriveront.

Cependant les femmes, par ordre du devin, nettoient une cabane. Elles y suspendent trois lits ou hamacs l'un pour l'esprit, le second pour le *piaye* et le troisième pour le prosélyte.

Elles dressent ensuite, avec des paniers ou de petites tables d'osier ou de latanier, qu'elles mettent les uns sur les autres, une espèce d'autel à l'extrémité de la cabane ; dessus elles placent quelques pains de cassave, et un canari ou vase plein d'*ouicou*, pour le diable à qui on en fera l'offrande ou le sacrifice.

Ordinairement les Caraïbes ont tant de crainte des esprits, surtout la nuit, qu'ils ne s'aventurent jamais dans les ténèbres sans porter avec eux quelque lumière.

Ils regardent le feu comme divin, comme sacré. Ils le considèrent comme une protection efficace contre les attaques des démons. Ils ont soin d'entretenir toute la nuit un feu allumé auprès de leurs hamacs. Les sorciers eux-mêmes, en dehors de leurs opérations magiques, n'oseraient faire un pas dans l'obscurité sans porter un tison ardent d'un bois qu'on appelle pour cette raison « bois de chandelle », moins pour se conduire que pour se garantir de la rencontre des mauvais génies.

Vers le milieu de la nuit, le maître *piaye* et son disciple entrent seuls dans la cabane qui leur a été préparée.

Le premier, après avoir fumé une feuille de tabac roulée, entonne de toutes ses forces, et presque en hurlant, une chanson magique.

Elle est suivie à l'instant, affirment les sauvages, d'un bruit horrible dans les airs, mais encore assez éloigné. Le sorcier, l'ayant entendu, éteint le feu et en couvre jusqu'à la moindre étincelle, parce que les esprits, à ce qu'ils assurent, n'aiment que les ténèbres.

Aussitôt que les feux sont éteints, le démon, ou *maboya*, comme ils l'appellent, entre dans la cabane par le toit avec la même véhémence et le même éclat que la foudre tombant au plus fort d'un violent orage.

Le maître et son disciple lui rendent leurs hommages. Une conversation s'établit entre eux et le diable, assez haut pour que ceux qui sont dans les cabanes voisines, attentifs à ce qui se passe, n'en perdent pas une parole.

L'esprit, dit le Père Lafiteau, commence le premier à parler d'une voix contrefaite. Il demande au devin quel est le sujet pour lequel il l'a évoqué ; il l'assure en même temps qu'il est prêt à l'écouter et à exaucer tous ses désirs.

Le sorcier le remercie et le prie en peu de paroles de prendre place auparavant, et de toucher au festin qui est préparé pour lui, après quoi il garde pendant quelque temps un profond silence.

Le démon, répondant comme il faut à cette invitation, prend d'abord possession de son hamac avec une agitation qui fait trembler toute la cabane ; il se dispose ensuite à manger, et on entend un cliquetis violent de dents et de mâchoires, comme si en effet il mangeait et dévorait tout ce qui lui est présenté.

Ce n'est là cependant qu'un jeu, et on ne manque jamais de trouver, après la cérémonie, les pains aussi entiers et le canari aussi plein qu'il l'était lorsqu'on les a mis sur l'autel.

Les Caraïbes pensent néanmoins que l'esprit en prend ce qui lui convient, et ce qui en reste, et qui paraît entier, est comme sacré, ainsi que l'étaient les pains de proposition qu'on offrait dans le temple au vrai Dieu ; il n'y a que les anciens piayes qui puissent en manger, encore faut-il qu'ils se soient purifiés pour cela, et qu'ils aient une certaine netteté de corps qui les en rende dignes.

Ce bruit de dents étant fini, le devin quitte son hamac et se met à terre en posture de suppliant, assis sur ses talons, à la manière des Caraïbes, et parle de cette manière : Je t'ai appelé, non seulement pour te rendre les devoirs de mon respect et de mon obéissance, mais encore pour mettre sous ta protection ce jeune homme qui est ici présent. Fais donc en sorte qu'il descende ici maintenant un autre esprit semblable à toi, afin que ce jeune homme le serve et s'engage à lui aux mêmes conditions, et pour la même fin pour laquelle je te sers depuis tant d'années.

J'y consens, répond le démon avec des marques d'une joie sensible ; vous allez être exaucés à l'instant.

En effet un second donne immédiatement des signes de sa présence avec un bruit aussi effroyable que celui qu'avait fait le premier à son arrivée.

Les sens des sorciers sont alors fascinés, pendant un assez long temps, par des prestiges sans nombre, qui les mettent hors d'eux-mêmes.

Le jeune prosélyte, effrayé et presque mort de peur, saute ensuite hors de son hamac à terre, et, se mettant dans une posture de suppliant, dit ces paroles d'une voix tremblante : Esprit qui veux bien me prendre sous ta protection, sois favorable, je te prie, à mes desseins ; je suis perdu sans ton secours, ne me laisse pas mourir misérablement, et rends-toi propice à mes demandes, de sorte que je puisse t'évoquer toutes les fois que je voudrai, et que cela sera nécessaire pour le bien de la Nation.

- Prends courage, reprend l'esprit invoqué ; sois-moi fidèle, je ne t'abandonnerai point dans tes voyages de terre et de mer, et je serai à tes côtés dans tous les dangers où tu te trouveras ; mais sache aussi que, si tu ne me sers pas avec fidélité, et de manière à me contenter, tu n'auras pas de plus cruel ennemi que moi.

Cela dit, les démons s'évanouissent, faisant retentir la cabane et tout le voisinage d'un éclatant coup de tonnerre, qui met le comble à l'effroi de ces malheureux esclaves de Satan.

On accourt alors sans perdre de temps des cabanes voisines avec de la lumière ; on entre en foule dans celle où vient de se passer cette scène, et on enlève ces misérables qu'on trouve renversés par terre, tremblants, demi-morts et presque sans connaissance. Leurs parents et leurs amis mettent tout en usage pour les faire revenir ; on les réchauffe auprès d'un grand feu que l'on allume, et on les reconforte en les faisant boire et manger. Mais quelque chose que l'on fasse, on a de la peine à guérir leur imagination blessée par les impressions qu'y a faites le démon. Ils ne sont d'ailleurs, dit-on, aussi servilement attachés au diable que parce qu'ils éprouvent souvent de terribles effets de sa tyrannie.

Cette initiation suprême donne au nouveau piaye la puissance de guérir les maladies et d'évoquer l'esprit.

Mais afin d'acquiescer toute la perfection désirable pour le faire, il doit encore jeûner trois ans. La première année il mange du millet et du pain ; la deuxième, il peut ajouter quelques crabes à son pain ; la troisième enfin, il a la permission d'agrémenter ce frugal ordinaire de quelques petits oiseaux.

Les anciens piayes se dédommagent de leurs jeûnes d'autrefois en faisant bombance, mais les jeunes sont très exacts dans leurs abstinences, car ils craignent, s'ils rompaient le jeûne, de perdre le fruit de leurs précédentes privations et le pouvoir de guérir les malades et de commander à leur démon familial.

De plus ils sont tenus de se priver de temps en temps de certaines choses et d'absorber du jus de tabac..

Ils en boivent quelquefois, assure le Père Lafiteau, autant qu'un grand ivrogne peut boire de vin. Leur estomac sans doute s'accoutume à cette boisson, puisqu'il la supporte.

Lorsque les Caraïbes ont recours à leurs devins, ils leur préparent une case bien propre pour servir à l'entrevue du sorcier avec le diable. Ils y placent une petite table qu'ils nomment *matoutou*, et déposent dessus, comme offrande à *Ma-boya*, c'est-à-dire à l'esprit, l'*Anakri*, le présent composé de cassave et d'*ouicou* et les prémices de leurs jardins, si l'on est à la saison des fruits. De plus ils installent dans cet abri et à l'une de ses extrémités autant de petits sièges qu'il doit y avoir de gens présents au sacrifice.

Ces préparatifs terminés, le sorcier, qui ne se livre jamais à son œuvre de ténèbres que pendant la nuit, fait éteindre soigneusement le feu de la case et ceux des cases voisines. Puis, à la faible lueur d'un bout de tabac allumé qu'il tient à la main, il entre dans la cabane qui lui a été préparée et cherche sa place.

L'ayant trouvée, il prononce d'abord quelques paroles mystérieuses, et frappe ensuite plusieurs fois la terre de son pied gauche. Il met à la bouche le bout de tabac allumé qu'il portait à la main, projette cinq ou six fois au dehors la fumée qu'il produit, puis le prend entre ses mains, le froisse et le jette en l'air en l'éparpillant.

Le diable, évoqué par ces cérémonies, manifeste son arrivée en ébranlant d'une furieuse secousse le faite de la cabane ou en produisant quelque autre bruit épouvantable, puis il apparaît sous la forme d'un fantôme et répond distinctement à toutes les demandes qui lui sont adressées par le sorcier.

Si le démon assure que la maladie de celui pour lequel il est consulté n'est pas mortelle, il s'approche avec le magicien du patient et l'assure de sa prochaine guérison.

Ils touchent doucement les parties le plus douloureuses de son corps, les pressent et en font sortir, ou plutôt feignent d'en faire sortir des épines, des os brisés, des éclats de bois et de pierre qui étaient, prétendent-ils, la cause du mal.

Parfois aussi ils humectent de leur haleine la partie où siège la douleur, la sucent et persuadent au malade qu'ils ont ainsi attiré au dehors le venin qui l'empoisonnait.

Enfin, et comme pour donner au patient l'estampille diabolique, le sorcier lui frotte tout le corps avec le suc d'un fruit appelé *Funipa*, ce qui le teint d'un brun très foncé : c'est la promesse symbolique de la guérison.

Si le malade revient à la santé, il remercie le sorcier en lui offrant un grand banquet. Il ne manque pas d'inviter au festin le diable duquel il croit tenir sa guérison, et lui offre en hommage *l'anakri*.

Mais si le magicien a reçu de son esprit familier une réponse défavorable relativement à l'issue de la maladie, il dit au malade en guise de consolation que le diable, ayant pitié de ses maux, veut l'en délivrer en l'emmenant avec lui.

Cette manière de traiter les affections par la magie est commune, non seulement à tous les peuples sauvages des deux Amériques, mais encore à toutes les nations idolâtres de la terre. Les cérémonies diffèrent, mais le fond est le même.

L'universalité de cette croyance, dont nous aurons l'occasion, au courant de cet ouvrage, de produire des preuves nombreuses, suffirait à démontrer qu'elle s'appuie, non sur des faits imaginaires, mais sur des événements réels bien examinés et constatés.

Elle n'a d'ailleurs rien de contraire à la raison. En mettant de côté la science diagnostique que le sorcier peut posséder par l'étude ou l'expérience, en écartant également les cas probablement très nombreux où cet homme paie d'audace et a recours aux subterfuges mensongers pour en imposer à son client, qu'y a-t-il d'irrationnel à admettre que, éclairé par le démon, il puisse en connaître plus qu'un médecin ordinaire ?

Le diable n'est-il pas plus intelligent, plus savant et plus perspicace que la créature humaine ?

Ne peut-il, lui qui voit ce qui se passe à l'intérieur du corps, annoncer à coup sûr la mort ou la guérison prochaine ?

Il connaît les plantes et leurs vertus mieux que le botaniste le plus érudit. Ne peut-il indiquer au magicien le remède convenable ?

N'est-il même pas capable, lui l'esprit de ruse par excellence, de produire la maladie, ou les apparences de la maladie, pour se donner la gloire de la guérir ou de paraître la guérir ? Cela est arrivé et nous en citerons un exemple fort curieux dont la Birmanie fut le théâtre il y a peu d'années.

De plus les vies des saints sont remplies des récits de malades possédés par le démon qui en est chassé par les serviteurs de Dieu, et sorti des corps qu'il tourmentait, sous les apparences de clous, de pierres, d'éclats de bois, de morceaux de fer.

L'initiation magique chez les Moxes présente certains détails caractéristiques qu'il est bon de relever.

Les Moxes, Moxos ou Mojos, sont cousins des Caraïbes s'ils n'en sont pas frères, car il est fort difficile d'établir la filiation et la parenté de peuples nomades qui vivent au jour le jour, sans écriture, sans monument, et qui ont moins de souci de leur histoire que du plus petit verre de tafia.

Les Moxes habitent les forêts amazoniennes de la Bolivie, sur le versant oriental de la grande chaîne de montagnes des Andes, avec les Itonamas, les Cayuvavas, les Guarayos, les Chiquitos, et beaucoup d'autres petites peuplades qu'il serait trop long d'énumérer.

Ils ont été autrefois réunis en Réductions par les missionnaires de la Compagnie de Jésus. Les coups portés par l'esprit révolutionnaire à leurs maîtres et bienfaiteurs les ont replongés dans la sauvagerie.

Les premiers apôtres qui les évangélisèrent trouvèrent chez eux deux sortes de ministres pour traiter les choses de la religion.

Il y en a, dit Urbain de Matha, évêque de la Paix, qui sont de vrais enchanteurs, dont l'unique fonction est de rendre la santé aux malades ; d'autres sont comme les prêtres destinés à apaiser les dieux.

Les premiers ne sont élevés à ce rang d'honneur qu'après un jeûne rigoureux d'un an, pendant lequel ils s'abstiennent de viande et de poisson.

Il faut avec cela qu'ils aient été blessés par un tigre et qu'ils se soient échappés de ses griffes. C'est alors qu'on les révère comme des hommes d'une vertu rare, parce qu'on juge qu'ils ont été respectés et favorisés du tigre invisible qui les a protégés contre les efforts du tigre visible avec lequel ils ont combattu.

Quand ils ont exercé longtemps cette fonction, on les fait monter au suprême sacerdoce. Mais pour s'en rendre dignes, il faut encore qu'ils jeûnent une année entière avec la même rigueur, et que leur abstinence se produise au dehors par un visage hâve et exténué.

Alors on presse certaines herbes fort piquantes pour en tirer le suc, qu'on leur répand dans les yeux, ce qui leur cause des douleurs très aiguës : et c'est ainsi qu'on leur imprime le caractère du sacerdoce.

Ils prétendent que par ce moyen leur vue s'éclaircit ; ce qui fait qu'ils donnent à ces prêtres le nom de *Tiharaugi*, qui signifie en leur langue : «celui qui a les yeux clairs, le voyant».

CHAPITRE III : HAITI

RETOUR EN ARRIÈRE. - SORCIERS PIACES. - LA CONSULTATION D'UN CACIQUE. - QUESTION EN ESPAGNOL, RÉPONSE EN INDIEN. - LES ÉVÉNEMENTS DE 1791-1792. - SOULOUQUE ET LE VAUDOUX. - ORIGINE AFRICAINE. - LE CULTE DU SERPENT. - «PAPA ET MAMAN». - LE SERMENT DU SECRET. - VAUDOUX MONSTRE. - LES SÉANCES SECRÈTES. - LE COSTUME. - LA REINE INTERPRÈTE DU DIABLE. - L'INITIATION. - L'IMPRÉGNATION DÉMONIAQUE. - LA DANSE DU VAUDOUX. - LA CONTAGION DIABOLIQUE. - LA DANSE À DON PÈDRE.

L'île d'Haïti, l'une des grandes Antilles, appelée par Christophe Colomb, lorsqu'il la découvrit, la Petite Espagne, Hispaniola ; puis connue plus tard sous le nom de Saint-Domingue, fut jadis la plus belle colonie de la France dans le golfe du Mexique.

A la fin de XVIII^e siècle, ses habitants, profitant de la Révolution qui bouleversait la France, se soulevèrent sous la conduite de Toussaint-Louverture. Depuis lors, cette île a passé par un nombre presque incalculable de bouleversements politiques.

En 1843 elle se sépara en deux républiques indépendantes et rivales : la république d'Haïti au nord-ouest et la république de Saint-Domingue au sud-est.

La première se transforma en empire et eut pour souverain, de 1849 à 1859, Soulouque, de cruelle et grotesque mémoire.

Après sa chute, Haïti reprit la forme républicaine et, au lieu de détrôner des empereurs, passa depuis lors son temps à renverser des présidents. Somme toute, depuis cent ans cette malheureuse contrée est dans l'anarchie la plus complète à tous les points de vue.

Ces révolutions continuelles, non seulement ont entravé les travaux des missionnaires, mais encore les ont arrêtés complètement. Des évêques furent exilés, des prêtres jetés en prison, les biens ecclésiastiques volés, le recrutement du sacerdoce tari.

Il en résulta que ce pays, autrefois entièrement catholique, sous la domination française, tomba dans le nihilisme religieux.

Le plus grand nombre des nègres d'Haïti n'appartiennent plus au catholicisme que par le baptême et quelques pratiques religieuses mêlées à beaucoup de superstitions.

Une grande quantité de noirs, originaires d'Afrique par leurs ancêtres, ont même abandonné radicalement le christianisme et sont retournés au paganisme de leurs pères.

Il en est, en plus grand nombre qu'on ne le croirait, qui s'adonnent au culte démoniaque du Vaudou et même pratiquent les sacrifices humains et l'anthropophagie. Ils sont retombés dans l'abîme de la dégradation de toute la hauteur où le catholicisme les avait élevés.

Le fameux Soulouque, bien qu'il ne manquât jamais d'assister en grande pompe à toutes les cérémonies du culte catholique, nourrissait dans son palais un serpent sacré auquel, si l'on en croit le bruit public, il donnait à dévorer des enfants.

De plus, d'après M. Louvet, en 1872, deux femmes et cinq hommes, traduits en jugement, avouèrent cyniquement qu'ils avaient tué et mangé en quelques mois vingt-trois personnes.

Une mère, si l'on peut encore lui donner ce nom, fut condamnée à mort pour avoir dévoré, dans ces festins sacrilèges, huit de ses enfants...

Le grand secret de ce retour en arrière d'un peuple vers la barbarie, le voici : il n'avait plus de prêtres catholiques, il n'en voulait plus...

En 1872, il n'en comptait que soixante pour une population totale de 897.000 âmes.

Depuis lors, la situation s'est un peu améliorée au point de vue religieux, mais le travail restant à accomplir est encore énorme.

La partie orientale de l'île, la République de Saint-Domingue, a commencé son existence politique par trente ans de guerre civile, de 1843 à 1873. A partir de cette époque jusqu'à nos jours, elle a été un peu plus tranquille. Elle compte environ trois cent mille habitants, tous catholiques.

L'île a été le théâtre de faits diaboliques remarquables non seulement en eux-mêmes, mais aussi par les conséquences politiques qu'ils produisirent.

Les premiers missionnaires qui l'évangélisèrent durent lutter contre les ennemis qu'ils rencontrent dans tous les pays idolâtres, contre les magiciens, leur influence et leurs sortilèges.

Gonzalo Ferdinando Ovido, cité par Gorres, raconte, dans son *Histoire générale des Indes*, que les habitants d'Hispaniola avaient parmi eux un ordre de prêtres qui demeuraient dans des lieux solitaires et sauvages, pratiquaient le silence et des privations de toute sorte et menaient une vie bien plus sévère encore que les Pythagoriciens.

Ils s'abstenaient de tout ce qui a du sang, et se contentaient des fruits, des herbes et des racines qui croissent dans leur pays.

Ils étaient connus des indigènes sous le nom de *piaces*.

Ils s'appliquaient surtout à acquérir une connaissance profonde des choses naturelles. Ils étaient, avec cela, habiles dans la magie et possédaient des moyens secrets pour se mettre en rapport avec les esprits toutes les fois qu'ils voulaient prédire l'avenir.

Voici comment les choses se passaient. Lorsqu'un de leurs chefs, un cacique, invitait dans ce but un de ces prêtres du désert, celui-ci venait avec deux de ses disciples, dont l'un apportait un vase plein d'un breuvage mystérieux, tandis que l'autre avait une petite clochette d'argent.

Lorsqu'il était arrivé, il s'asseyait entre ses deux disciples sur un petit siège rond en présence du cacique et de quelques-uns de sa suite seulement.

Puis, le visage tourné vers le désert, il commençait ses conjurations, appelant à haute voix l'esprit avec des noms et des formules qui n'étaient comprises que de lui et de ses disciples.

Si, au bout de quelque temps, le démon ne se montrait pas encore, il buvait de l'eau qu'il avait apportée ; après quoi, exalté et furieux, il était agité par les mouvements le plus violents.

Ses conjurations devenaient plus hautes et plus pressantes ; il se déchirait avec une épine jusqu'au sang, et ne cessait de se démener, comme nous lisons que le faisaient les sibylles dans leurs inspirations, jusqu'à ce qu'enfin l'esprit fût descendu sur lui, et s'en fût emparé, comme le chien se jette sur le gibier qu'il poursuit.

Il paraissait ensuite plongé dans une sorte d'extase et en proie à des douleurs singulières.

Pendant tout le temps que durait la lutte, l'un des disciples agitait sans cesse la petite cloche d'argent.

Une fois que le prêtre avait recouvré le repos, pendant qu'il était étendu à terre, privé de sentiment, le cacique ou un autre lui demandait tout ce qu'il désirait savoir ; et le démon répondait par la bouche de l'inspiré d'une manière parfaitement exacte.

Un jour, comme un Espagnol assistait avec un cacique à une évocation de ce genre, et qu'il avait consulté en espagnol le magicien touchant plusieurs navires qui devaient arriver d'Espagne, l'esprit répondit en indien, nomma le jour et l'heure du départ, le nombre des vaisseaux, leur chargement, et toutes ses réponses se trouvèrent justes.

Lorsque l'on consultait ce magicien sur quelque éclipse de lune ou de soleil, sujet d'effroi pour les habitants du pays, ses réponses étaient aussi d'une exactitude remarquable.

Il prédisait également les tempêtes, la famine ou l'abondance, la paix ou la guerre, etc.

Lorsqu'on le consultait sur toutes ces choses, ses disciples l'appelaient à haute voix, lui sonnaient aux oreilles la sonnette d'argent et lui soufflaient dans les narines une certaine poudre ; après quoi il se réveillait comme d'une léthargie profonde et restait quelque temps encore triste et harassé.

La chose disparut dans l'île avec la propagation du christianisme.

Le mystérieux pouvoir qui, en 1791 et 1792, transforma dans l'espace d'une seule nuit les esclaves disséminés et indifférents de la veille en masses furieuses, et les lança presque désarmés contre les soldats français dans des combats invraisemblables où la stupidité du courage déconcertait la tactique, et où la chair nue finissait par user le fer, c'était le *Vaudoux*, société secrète et culte diabolique.

Le fameux Soulouque, ce nègre qui se fit proclamer empereur de l'île d'Haïti en 1849 sous le nom de Faustin I^{er}, et, durant les dix années d'un règne extravagant, se rendit célèbre par sa sottise et sa cruauté, appartenait lui aussi à cette secte. Il lui dut même une partie de son inexplicable succès.

Le vaudoux est un culte essentiellement satanique, d'origine africaine. Il est, dit-on, originaire du royaume d'Ardra, et c'étaient les nègres, amenés comme esclaves du golfe de Guinée au golfe du Mexique par les «marchands de bois d'ébène», qui en maintenaient les principes et les règles dans l'ancien Saint-Domingue.

Ce culte était aussi en grand honneur au royaume de Juida, actuellement nommé Whydah, auprès du Dahomey, où il subsiste encore, semblable à ce qu'il était autrefois par le fond, mais un peu modifié pour la forme dans ses manifestations extérieures.

Dans l'île d'Haïti, ce culte mystérieux s'exerçait de la façon suivante.

Le dieux Vaudoux, qui n'est autre que le démon, était représenté sous la figure d'une couleuvre non venimeuse enfermée dans une petite caisse garnie de grelots, et percée à claire-voie sur l'un de ses côtés de façon à permettre la vue de l'intérieur aux adorateurs de l'antique serpent.

Mais le dieu ne recevait leurs vœux et leurs offrandes et ne leur transmettait sa vertu que par l'intermédiaire d'un grand-prêtre que les sectateurs élaient eux-mêmes, et d'une grande-prêtresse désignée par celui-ci. Ces deux ministres étaient appelés indifféremment : «roi et reine», ou «maître et maîtresse», ou «papa et maman».

Comme tous les rites primitifs, le vaudoux compte parmi ses cérémonies une danse particulière que les anciens esclaves affectaient d'exécuter quelquefois en public, et qu'ils faisaient suivre d'un repas où l'on ne mangeait que de la volaille, afin de laisser croire à la police que les réunions mystérieuses dont elle s'inquiétait étaient les passe-temps le plus inoffensifs du monde.

Quant au véritable Vaudoux, le secret est rigoureusement observé, et ce secret est garanti par un serment conçu dans les termes et entouré des circonstances qui sont le plus propres à lui donner la sanction de la terreur.

«Quelquefois, dit Moreau de Saint-Mery, dont la description semble écrite d'hier, un vase où est le sang encore chaud d'une chèvre va sceller sur les lèvres des assistants la promesse de souffrir la mort plutôt que de rien révéler, et même de la donner à quiconque oublierait qu'il est solennellement lié.

Vers 1849, le bruit courut dans Haïti d'un vaudou monstre tenu un peu avant ou un peu après la transformation du grotesque Soulouque en empereur. Dans cette réunion, disait-on, au lieu de sang de chèvre on aurait bu le sang d'un bœuf tué séance tenante pour donner plus de solennité à la cérémonie. Et pour que ce breuvage fût plus facilement absorbé par les gosiers nègres, on l'aurait mélangé de tafia ; cette horrible eau-de-vie, fabriquée avec les écumes et le sirop du sucre de canne.

Les assemblées des initiés se tiennent dans un endroit écarté et dans une maison soigneusement close, désignée à la réunion précédente.

En y entrant, disait *la Revue des Deux-Mondes* en 1850, ils mettent des sandales et s'entourent le corps de mouchoirs où la nuance rouge doit dominer, et dont le nombre paraît proportionné au rang de chacun des assistants.

Un autre mouchoir entièrement rouge ceint, en guise de diadème, le front du roi, et une écharpe de même couleur sert d'ordinaire à distinguer la reine.

Tous deux se placent à l'extrémité de la pièce, près d'une espèce d'autel, sur lequel est posée la caisse qui renferme la couleuvre sacrée.

Après l'adoration du serpent et le renouvellement du serment d'obéissance, le roi et la reine prennent tour à tour la parole, vantent les bienfaits dont le Dieu Vaudoux comble ses fidèles, et invitent les assistants à venir le consulter ou l'implorer.

Ceux-ci se présentent par rang d'ancienneté et formulent leurs souhaits où la morale trouverait parfois à reprendre.

A chaque invocation, le roi Vaudoux se recueille et attend venir l'esprit ; puis, posant brusquement par terre la boîte qui renferme la couleuvre, il fait monter dessus la reine qui, à ce contact, est saisie d'un tremblement convulsif et rend des oracles, prodiguant, suivant l'occasion, les promesses ou les menaces.

La consultation finie, chacun des assistants dépose son tribut dans un chapeau recouvert, et le produit de ces collectes forme le budget public et secret de l'association.

Le roi et la reine transmettent ensuite à l'assistance les ordres généraux du Dieu Vaudoux, et un nouveau serment d'obéissance est prêté.

C'est à ce moment que l'on procède, s'il y a lieu, à l'admission de nouveaux membres, admission sur laquelle le Dieu Vaudoux a été préalablement consulté.

Le récipiendaire se place dans un cercle tracé au charbon.

Le roi lui met dans la main un paquet fétiche composé d'herbes, de crins, de morceaux de cornes ou d'ossements, et, le frappant légèrement à la tête avec une palette de bois, entonne cette chanson africaine :

Eh ! Eh ! Bomba, heu ! heu !

Ganga baffio té

Ganga moun de té

Ganga do ki la

Ganga li.

L'assistance répète ce chant en chœur en prononçant très ouverts les deux « Eh ! Eh ! » du commencement et en poussant, au contraire, comme un gémissement sourd, les deux « Heu ! Heu ! »

C'est comme une réminiscence, à travers les temps et l'espace, du cri des Bacchantes antiques.

Pendant ces chants le récipiendaire à l'initiation commence de trembler et de danser. C'est ce que les nègres nomment : « monter vautoux » ; c'est ce que les missionnaires appellent : ressentir l'influence démoniaque, entrer en état de possession diabolique.

Bientôt, le tafia aussi l'aidant, le récipiendaire arrive à un tel paroxysme d'excitation nerveuse qu'il ne reprend quelquefois ses sens et ne cesse de danser que sous l'impression d'un vigoureux coup de nerf de bœuf.

Si, dans les écarts de cette danse de possédé, le récipiendaire franchit le cercle tracé au charbon qui l'entoure, les chanteurs se taisent brusquement et le roi et la reine tournent le dos pour écarter ce mauvais présage.

Le novice ayant été ainsi manifestement accepté par Satan et ayant subi, par la possession, l'imprégnation démoniaque, est admis à prêter serment devant l'autel de la couleuvre et la danse générale du Vaudoux commence.

Le roi touche du pied ou de la main l'asile du reptile et peu à peu sa tête se met en branle et toutes les parties supérieures de son corps tremblent et s'agitent en contre-sens, comme si elles se disloquaient.

Il présente les signes de la possession diabolique.

Peu à peu l'agitation se transmet à tous les assistants.

Chacun d'eux est en proie à un tournoiement vertigineux. La reine, qui le partage, l'entretient en agitant les grelots dont est garnie la botte de la couleuvre.

Des rires nerveux éclatent, inextinguibles. Des sanglots retentissent. Des hurlements se prolongent lugubrement.

Les uns défaillent, tandis que d'autres, comme en proie à un accès de rage, mordent leurs voisins : c'est l'image de l'enfer.

Il est arrivé même que des blancs, qu'on avait surpris épiant les mystères du vaudoux, ont été atteints par cette contagion diabolique.

Cependant les plus faibles de cette danse infernale finissent par tomber comme morts sur la place et la bacchanale les emporte, toujours dansant et tournoyant, dans une pièce voisine où parfois, sous le triple excitant de la promiscuité, de l'ivresse et des ténèbres, se passent des scènes à faire tressaillir tout l'enfer de joie.

Cependant il existe une danse encore plus dévergondée, encore plus funeste dans ses résultats. C'est la *Danse à don Pèdre*, inventée en 1768 par un magicien noir du Petit-Goave, espagnol d'origine. Ses mouvements sont plus saccadés et son effet sur les spectateurs plus contagieux. On en meurt quelquefois.

Pour lui faire produire plus d'effet, les nègres mettent dans le tafia qu'ils boivent en dansant de la poudre à canon bien écrasée.

L'absorption soit de boissons enivrantes, soit de breuvages magiques, est employée fréquemment et dans des contrées fort différentes par les sorciers pour se rendre plus aptes à entrer en communication avec le démon, à être possédés par lui. Plus, en effet, l'homme se dégrade et s'abaisse au niveau de la brute, plus il descend vers la Bête homicide.

L'ascendant que les chefs Vaudoux exercent sur les autres membres de la secte est sans borne.

Il n'est aucun de ces derniers, dit Moreau de Saint-Méry, qui ne préférât tout aux malheurs dont il est menacé, s'il ne va pas assidûment aux assemblées, s'il n'obéit pas aveuglément à ce que le Vaudoux exige de lui. On en a vu que la frayeur avait assez agités pour leur ôter l'usage de la raison, et qui, dans des accès de frénésie, poussaient des hurlements, fuyaient l'aspect des hommes et excitaient la pitié.

Était-ce simplement la frayeur qui produisait ces résultats qui sont fréquemment des manifestations de la possession diabolique ? Ne serait-il pas plus logique de penser, puisqu'il s'agit des sectaires d'un culte satanique, qu'il y avait là exercice sur ces malheureux du droit de domination qu'ils avaient eux-mêmes concédé à l'auteur de tout mal ?...

On comprend que le Vaudoux a fait tous ses efforts pour contrarier l'expansion du christianisme dans l'île d'Haïti et pour détruire les résultats obtenus par le zèle des missionnaires.

En 1850 encore, on voyait souvent dans la même case, dans les campagnes surtout, les baptêmes chrétiens alterner avec les funérailles païennes. Sur plus d'une poitrine le scapulaire catholique pendait au même cordon que le sachet nommé *maman-bila*, contenant de petites pierres calcaires consacrées au démon par les sorciers nationaux. Et les nègres qui redoutaient la visite d'un revenant, d'une ombre, d'un *zombi*, ainsi qu'ils le disaient par corruption dans leur patois créole, comme il en était apparu un sur un palmier voisin du palais de Soulouque, allaient indifféremment demander des messes au curé et des conjurations aux *papas* Vaudoux.

CHAPITRE IV

L'AGONIE DES NATIONS INDIENNES

Ce n'est que vers 1848 que les immenses territoires situés à l'ouest et au nord du Canada ont commencé à se peupler de colons de race européenne. Au commencement du siècle, la compagnie anglaise de la Baie d'Hudson entretenait seulement dans ces parages désolés quelques agents chargés d'acheter aux sauvages les peaux des animaux qu'ils tuaient à la chasse.

Actuellement ce pays est habité par trois races bien distinctes : au sud par les Anglais et les Canadiens d'origine française ; au nord par les anciens maîtres du pays refoulés dans les régions inhabitables du pôle sur les bords désolés de l'Océan Glacial.

Ces infortunés, n'ayant pour soutenir leur vie que la chasse et la pêche, meurent lentement de froid et de faim. Le sol ne produisant aucune récolte, il leur est impossible d'ajouter à leur maigre ordinaire même du pain. De plus, le gibier disparaît rapidement. C'est la fin par la misère à brève échéance.

Ces tribus sont pourtant les restes des grandes nations indiennes qui peuplaient autrefois tout le pays, des rives du Saint-Laurent aux côtes de l'Océan.

Ces peuples dont les Jésuites avaient commencé, il y a deux siècles, l'évangélisation avec tant de succès, ne sont plus aujourd'hui que l'ombre de ce qu'ils furent autrefois. De plus d'un million et demi, ils sont tombés au-dessous de cent mille.

Les Hurons ne sont plus que trois cent soixante ; les Esquimaux, les Algonquins, les Cris, les Montagnais, les Iroquois, toutes ces peuplades dont les membres se comptaient autrefois par centaines de mille, varient aujourd'hui entre deux et trois mille.

Une poignée de sauvages, démoralisés par la misère, abrutis par l'eau-de-vie, voilà tout ce qui reste des grandes agglomérations qui peuplaient autrefois le Canada.

Parmi les missions, celles chez les sauvages de l'Amérique du Nord peuvent être comptées au nombre des plus dures, soit pour le corps, soit pour l'âme.

L'hiver y règne en maître, les moyens de communication n'y existent pas, les choses le plus indispensables à la vie ne s'y fabriquent ni ne s'y importent, et le chemin pour toucher ces cœurs élevés dans la haine des blancs qui ont conquis leur patrie est presque impossible à découvrir et à suivre.

Plus que partout ailleurs la conversion au catholicisme d'un de ces malheureux abrutis apparaît comme un grand miracle.

Aux États-Unis, les Peaux-Rouges, dépouillés, par les colons de race blanche, de leurs terres patrimoniales, refoulés vers les Montagnes-Rocheuses, traqués même, à certaines époques, comme des fauves - chacune de leurs chevelures était mise à prix deux mille cinq cents francs -, empoisonnés par l'abus des liqueurs fortes, par l'inoculation systématique de la petite vérole et même par des distributions de pain mélangé d'arsenic, massacrés en masse, les Peaux-Rouges ne tardèrent pas à voir leur nombre baisser avec une rapidité effrayante.

Pour comble de cruauté, le gouvernement fédéral des États-Unis refusa à ces malheureux les *Robes Noires* catholiques qu'ils réclamaient, et les partagea comme un vil troupeau, au mépris du principe tant vanté de la liberté Yankee, entre les différentes sectes protestantes à court de fidèles.

Cette injustice monstrueuse n'a pas permis aux missionnaires catholiques de travailler, comme ils l'auraient voulu, au relèvement moral et matériel de ces peuplades. Comme leurs frères du Canada, ils ne tarderont pas à disparaître.

Au vingtième siècle, un Peau-Rouge sera devenu une rareté, un phénomène, et les savants d'alors discuteront peut-être sur son existence, comme nous discutons sur celle des pygmées.

Malgré la mauvaise volonté des autorités fédérales, dit M. Louvet dans *les Missions catholiques au XIX^e siècle*, l'Église catholique, la vraie mère des âmes, a fait ce qu'elle a pu pour adoucir, en la sanctifiant, l'agonie des Indiens.

Les anciennes missions des Jésuites du XVII^e et du XVIII^e siècle avaient disparu par suite de la suppression de la Compagnie et des malheurs des temps.

Elles furent vaillamment reprises au cours de ce siècle et les nouveaux Jésuites se montrèrent dignes de leurs aînés. Un d'eux, le R. P. de Smet, dont le nom est resté populaire aux Montagnes-Rocheuses et dans toute l'étendue de la République américaine, a consacré sa longue vie au service des Indiens. Commencé en 1830, son apostolat se continua jusqu'à sa mort, arrivée en 1873. Il se fit, par dévouement, le compagnon inséparable des sauvages, les suivit, avec des fatigues inouïes, dans leurs campements et leurs longues excursions à travers les solitudes du Far-West, soigna leurs malades, intruisit leurs enfants, les domina par l'ascendant de sa vertu, et ouvrit leurs yeux aux clartés de la foi. A trois reprises le gouvernement fédéral dut recourir à son influence pour pacifier les tribus révoltées.

En 1800, le chiffre des Indiens dépassait dix millions ; aujourd'hui on en a tant tués qu'ils ne sont plus que trois cent mille aux États-Unis ; 50.000 habitent au nord dans l'Alaska ; près de 200.000 sont groupés au pied des Montagnes-Rocheuses, dans les plaines sans eau de l'Orégon, de la Névada et de l'Utah ; une autre portion, environ 70.000, qui résidaient dans les États du Centre, ont été parqués par le gouvernement fédéral dans le Territoire Indien, vaste réserve qui mesure environ deux cents lieues de longueur sur cent de largeur.

Là sont groupées, au nombre d'une trentaine, toutes les tribus qui parcouraient autrefois le pays de l'Atlantique aux Montagnes Rocheuses : Apaches, Cherokees, Cheyennes, Comanches, Natchez, Osages, Séminoles, etc.

On estime à près de cinquante mille le nombre des Indiens catholiques sur tout le territoire des États-Unis.

Il y a donc environ un Indien converti pour cinq à convertir.

CHAPITRE V

PIEDS-NOIRS, CRIS, SIOUX ET ESQUIMAUX-INNOÏT. - SOUMIS AUX DÉMONS. - LES MASKIKIWIGINIEST OU MANIVOCKASO CHEZ LES CRIS. - «LA GRANDE MÉDECINE» CHEZ LES POUTOUATOMIS. - LES CONFRÈRES DU OUABANO. - LES AGOLSINMACHENS,

ARENDIOUANNENS ET AGOTKON CHEZ LES IROQUOIS. - BIBELOTS MAGIQUES. – EXTASES ET ENLÈVEMENTS DE JONGLEURS. - LEUR INSENSIBILITÉ. – CHEZ LES HURONS. - UNE SAUVAGESSE QUI JONGLE. - PAQUETS DE BUCHETTES. - BLUETTES DE FEU. - VÉRIFICATION. - LA SUERIE. - CIVILITÉ SAUVAGE. - SAC À «MÉDECINE». - L'OÏARON. – LE COUP DE VENT MAGIQUE. - CHEZ LES SAUVAGES MICMACS. - SINGULIÈRE FAÇON DE SOIGNER LES MALADES. - AU MILIEU DES BRASIERES. - EN CAS DE MORT. - CALOMNIE EXTRAVAGANTE. – LES TAKWEL-OTTINÉS ET L'INKANSÉ. - EN RÊVE... - POUR DEVENIR SORCIER. - LE CHOIX DE L'OÏARON, SYMBOLE DU PACTE SATANIQUE. - SA VERTU. - LA FÊTE DU NOM CHEZ LES POUTOUATOMIS. – LE DODÈME. - LE POWAKAN CHEZ LES ALGONQUINS. - SALMIS D'AIGLONS. - LÉGENDE DES IROQUOIS. - LA TRÈS LONGUE-CHEVELURE. - L'OISEAU FUNÈBRE. - LA FLÈCHE. - VENGEANCE DE MÈRE SAUVAGE.

Les Indiens de l'Amérique du Nord, décimés par les blancs et par leurs propres vices, ne forment plus, avons-nous dit, que des débris de nations et ne possèdent plus que des débris de culte.

A l'époque où les missionnaires français commencèrent à les évangéliser, ils les trouvèrent dans un état de décomposition sociale déjà fort avancée. Vivant à l'état complètement sauvage, c'est-à-dire en nomades, ils étaient divisés en un nombre considérable de petites peuplades constamment en guerre.

Dans ces conditions, il fut impossible de se former une idée d'ensemble bien complète de leurs croyances et de leurs pratiques religieuses et superstitieuses.

L'on put cependant constater qu'en plusieurs points, et non des moins importants, croyances, pratiques et superstitions se rattachaient à celles du Mexique et des sauvages de l'Amérique du Sud, principalement en ce qui concerne le démon familier, son rôle et sa représentation.

Les Pieds-Noirs, qui parcouraient les prairies du Nord-Ouest, rendaient un culte public au soleil. Ils l'appelaient *Natous* ou *Napi*, lui adressaient leurs supplications, lui offraient des présents et des sacrifices sanglants pour être heureux à la guerre, à la chasse, pour vivre longtemps.

Leurs traditions racontaient que c'est du soleil qu'était sorti celui qui les avait faits. Il avait, disaient-ils, passé plusieurs années sur la terre et y avait opéré toutes sortes de merveilles. Ils considéraient plusieurs lieux de leurs prairies comme sacrés, parce qu'ils avaient été les théâtres de prodiges opérés par *Napi*.

C'est de ce personnage que les Pieds-Noirs tenaient leur religion, leurs lois et leurs mœurs.

Les blancs, disaient-ils, ont été créés par un autre Dieu, et nous par celui-là, c'est pour ce motif que nous avons une façon de vivre différente.

D'autres peuplades, comme les Cris, n'avaient aucune idolâtrie proprement dite, mais ils étaient plutôt déistes.

Ils avaient un culte et des cérémonies auxquels ils étaient fortement attachés. Ils faisaient à Dieu des offrandes sanglantes et lui sacrifiaient des rennes et des cerfs, réputés animaux nobles, pour obtenir ses bienfaits. Au démon ils immolaient un chien pour apaiser sa fureur et l'empêcher de leur faire du mal.

Les Sioux adoraient également Dieu sous le nom de *Wakan-Tanka*, ce qui signifiait : «le plus grand Esprit» et le démon sous le nom de *Wakan-Citca*.

Tout en reconnaissant l'existence d'un Dieu bon, ils craignaient la colère de l'esprit mauvais s'ils ne lui faisaient quelques sacrifices.

Quant aux Esquimaux-Innoït, c'est dans le diable qu'ils plaçaient toute leur confiance. Ils l'appelaient *Torn-rark*. C'est à lui que s'adressaient leurs prières et leurs supplications.

Mais tous ces peuples étaient, et sont encore pour la plupart, intimement persuadés qu'ils sont soumis au pouvoir du démon. Ils croient tous à l'efficacité des sorts et à la science de leurs sorciers ou jongleurs pour les reconnaître et pour découvrir ceux qui les ont jetés.

Et le Père Lafiteau, qui a longuement étudié les mœurs, les coutumes et les religions des sauvages américains, se demandait s'il était possible que cette croyance unanime eût subsisté chez eux depuis leur origine, si elle ne s'était appuyée que sur la supercherie et si elle n'avait eu pour base des faits indéniables, de notoriété publique.

Est-il admissible, en effet, que ces hommes, rendus observateurs, soupçonneux et défiants à l'extrême par le genre même de leur vie de chasseurs nomades sans cesse à la poursuite d'un gibier ou d'un ennemi, n'aient pas découvert la fourberie, si les actes de leurs jongleurs n'eussent été que des tours de passe-passe ?

Chacune de ces nations étant peu nombreuse, la fraude y était plus facile à découvrir, et il eût suffi que quelques-uns s'en aperçussent pour détruire la croyance de tous les autres.

Mais cette foi magique était si générale en Amérique et si profondément enracinée parmi les populations autochtones, qu'il n'y avait pas une seule nation dans toute l'étendue de ce vaste continent qui n'eût ses devins ou ses jongleurs, pas une qui n'appréhendât les sorts, pas une où personne refusât de recourir aux jongleurs et ne subît volontiers toutes les épreuves des initiations pour être fait jongleur soi-même.

Les noms sous lesquels les différentes peuplades désignaient ces sorciers variaient beaucoup de forme, mais très peu de fond. C'était la même pensée qui se retrouvait sous des sons dissemblables.

Les Cris les appelaient : *maskikiwiginiest*, c'est-à-dire : «hommes de la médecine, hommes de l'art», ou bien *manivockaso*, mot qui signifie : «celui qui fait le dieu».

Comme docteurs ils prétendaient guérir toute espèce de maladie par le moyen de quelques drogues naturelles administrées au bruit du tambour et accompagnées d'invocations magiques ; comme hommes divins, ils offraient des sacrifices soit à Dieu, soit au diable. Monseigneur Faraut, vicaire apostolique d'Atthabaska et de Mackenzie, affirmait que ces *manivockaso* prouvaient par leurs actes qu'ils agissaient sous l'influence des démons, si toutefois ils n'en étaient pas possédés.

Chez les *Poutouatomis*, disait le Père de Smet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, la caste des sorciers est connue sous le nom de «Grande Médecine» ; ceux qui en sont font bande à part.

Chacun d'eux est muni d'un sac qui contient quelques racines et des plantes médicinales auxquelles ils rendent une espèce de culte.

Ils tiennent leur croyance dans le plus grand secret, et sont très difficiles à admettre des adeptes.

Ils dansent et chantent beaucoup dans leurs réunions, et se donnent de fortes secousses les uns aux autres, en pressant leurs sacs à médecine sous le bras.

Les chefs de cette secte sont craints parmi les sauvages, et en imposent beaucoup à leur crédulité. Ils font accroire aux Indiens qu'ils peuvent prendre à volonté la forme d'un serpent, d'un ours, d'un loup, ou de tout autre animal ; qu'ils peuvent prédire l'avenir et découvrir le meurtre et le vol.

La connaissance des simples leur fait opérer souvent des cures extraordinaires.

Après avoir administré la médecine aux malades, ils poussent des cris, des hurlements, prétendent sucer la maladie du corps par de longs tuyaux, dansent autour de l'infirme et font devant lui les menaces les plus burlesques.

Les jongleurs, membres de la caste de la Grande Médecine, sont aussi connus, écrivait le 14 janvier 1831, M. Badin aîné, missionnaire des Poutouatomis, sous la dénomination de «Confrères du *Ouabano*».

Le *Ouabano* est un festin ou communion à un sacrifice offert aux méchants *manitos*, c'est-à-dire aux démons, accompagné de danses extravagantes, de cris effroyables, d'ivresse et de choses bien plus extraordinaires qui m'ont été rapportées par un bon nombre de témoins oculaires ; et ceux-ci, en général, ne doutent point qu'il n'y ait intervention du démon qu'ils invoquent.

Celui qui offre le sacrifice jeûne seul, tandis que les autres se livrent à la débauche.

Les confrères du *Ouabano*, ou de la Grande Médecine, forment une société qui a des secrets comme les francs-maçons. On leur donne aussi ce nom.

Ils offrent donc ce sacrifice et profèrent des paroles mystérieuses pour que leurs *manitos* rendent la santé aux malades, etc.

Ils mettent leurs mains et leurs bras nus dans les chaudières d'eau bouillantes où cuisent les viandes destinées au culte, et dansent au milieu des grands feux allumés à cette intention. Tout cela se fait (*mirabili dictu* !) sans que les initiés aux mystères souffrent aucune douleur ou brûlure.

Mais tous les sorciers n'ont pas la même puissance ni la même étendue de pouvoirs. Il en est de petits et de grands. Les Hurons, les Iroquois, les Algonquins croient qu'il en est que les esprits favorisent davantage, qui sont plus éclairés et plus savants que le commun, dont l'âme perçoit non seulement ce qui les concerne personnellement, mais voit jusque dans le fond des âmes des autres.

Le Père Lafiteau, qui a compilé et reproduit les lettres et les relations des premiers missionnaires de l'Amérique, explique que c'est pour ce motif que les Iroquois appellent leurs sorciers *Agotsinnachens*, c'est-à-dire «voyants», parce qu'ils voient les hommes dans leur intérieur.

L'Écriture Sainte donne le même nom aux prophètes du Seigneur.

Mais comme ces sorciers ajoutent à cette science des choses cachées, le pouvoir d'opérer d'autres merveilles par le moyen de leurs chansons et de leurs danses, les Indiens Iroquois les désignent aussi sous l'appellation d'*Arendiouannens*, c'est-à-dire de «chantres divins», nom que l'antiquité donnait à Orphée et à tous ceux qui étaient remplis de l'esprit de divination.

Enfin le commerce qu'ils ont avec les démons leur fait attribuer la dénomination d'*agotkon*, la même que celle donnée par les Iroquois aux esprits et aux génies du second ordre avec qui ils supposent que leurs jongleurs ont une étroite liaison.

Ces *Arendiouannens* ou *Agotsinnachens* sont des gens extraordinaires que leur état rend considérables et fait consulter en toutes choses comme des sources de vérité ; car non seulement ils expliquent les songes, et exposent les désirs secrets de l'âme, mais il n'est rien sur quoi leur science ne porte.

Les prédictions de l'avenir, le succès d'une guerre, d'un voyage, les causes secrètes d'une maladie, ce qui peut faire le bonheur d'une chasse ou d'une pêche, les choses détournées par les larcins, les sorts et les maléfices, enfin tout ce qui a rapport à la divination, est de leur ressort, et doit passer par leurs mains, pour qu'ils puissent découvrir la source du mal, le conjurer, le détourner et y appliquer le remède convenable ; aussi ne s'épargnent-ils point à faire valoir leur métier.

Les sorciers désignés sous le nom d'*Agotkon* ou «esprits» sont plus spécialement ceux qui jettent les sorts et les maléfices. Le nombre en est assez grand de l'un et de l'autre sexe. Les femmes surtout sont soupçonnées de se mêler de ce petit métier qui, n'ayant pour but que de faire du mal et d'en donner, les fait regarder avec horreur, les oblige à se cacher pour leurs mystères d'iniquité, et sert à accréditer les devins, dont la principale occupation est de découvrir les sorts, d'en faire connaître les auteurs, et d'y apporter remède.

Leurs sorts et leurs remèdes aux sorts ont le même caractère que ceux des anciens, et la même disproportion avec le mal qu'ils veulent faire ou guérir.

Cueillir des herbes à certaines lunes, à certaines heures de nuit, observer avant de les cueillir, on en les cueillant, mille cérémonies superstitieuses, proférer, en les arrachant, des paroles confuses et magiques, faire des figures de pâte ou de feuilles de blé d'Inde, ou de fil de coton, qu'ils supposent être la personne que le sort regarde ; les percer avec des épines, les frapper avec de petites flèches proportionnées à la grandeur de la figure ; croire que ces sorts ainsi préparés puissent agir, et avoir leur effet par la seule direction de l'intention en les ensevelissant sous un seuil de porte, sous une natte ou même dans des sépulcres ; tout cela est de l'idée et du caractère de ces sorts ; cela en fait comme la propriété essentielle et en est la condition absolument nécessaire.

Cela se trouve en même temps si conforme à ce que nous lisons des sortilèges des anciens, et à ce que nous trouvons dans les livres qui traitent de la nécromancie, que les sauvages ne feraient pas mieux s'ils les avaient étudiés.

Le Père Garnier, continue le Père Lafiteau, avait entre les mains plusieurs de ces sorts, que les sauvages qu'il avait convertis lui avaient remis. Un jour j'excitai en lui une curiosité qu'il n'avait pas encore eue, et je lui demandai que nous les examinassions ensemble.

Il y en avait une assez grande quantité ; c'étaient des paquets de cheveux entrelacés, des os de serpents ou d'animaux extraordinaires, des morceaux de fer ou de cuivre, des figures de pâte ou de feuilles de blé d'Inde, et plusieurs autres choses semblables qui ne pouvaient avoir par elles-mêmes aucun rapport avec l'effet qu'on s'était proposé, et qui ne pouvaient opérer que par une vertu au-dessus des forces humaines, en conséquence de quelque pacte formel ou tacite.

Les jongleurs ont en eux quelque chose qui tient encore plus du divin : on les voit entrer manifestement dans cette extase qui lie tous les sens et les tient suspendus. L'esprit étranger paraît s'emparer d'eux d'une manière palpable et sensible, et se rendre maître de leurs organes pour agir en eux plus immédiatement.

Il les fait entrer dans l'enthousiasme et dans tous les mouvements convulsifs de la sibylle, il leur parle au fond de la poitrine, ce qui fit donner aux pythonisses le nom de «ventriloques», il les enlève quelquefois en l'air, ou les fait paraître plus grands que leur stature naturelle.

Dans cet état d'enthousiasme, leur esprit paraît absorbé dans celui qui les possède ; ils ne sont plus à eux-mêmes, semblables à ces devins dont parle Jamblique, en qui l'esprit étranger opérait de telle sorte que non seulement ils ne se connaissaient point, mais qu'ils ne se sentaient pas même, et ne recevaient aucun dommage de tout le mal qu'on pouvait leur faire pendant ce temps-là ; de manière qu'on pouvait impunément leur appliquer le feu, les percer avec des broches ardentes, leur donner des coups de hache sur les épaules et leur découper les bras avec des rasoirs.

En effet, dans ces extases, on les voit avaler du feu, marcher sur des charbons ardents sans en être blessés, comme ceux dont parle Virgile qui étaient inspirés par Apollon au mont Soracte ; ou comme ceux dont Strabon fait mention, qui devinaient sous l'inspiration de la déesse Féronie ; ou comme les femmes de Castaballe, dans la Cilicie, dont parle le même auteur, lesquelles étaient consacrées à Diane Perasia.

Outre cela, ils enfoncent de longs morceaux de bois dans leurs gosiers, roulent des serpents vivants dans leur sein, et font mille autres choses qui paraissent tenir du merveilleux.

C'est pendant qu'ils font ces merveilles, qu'ils voient les choses au-dedans d'eux-mêmes, ou qu'elles leur sont présentées au-dehors d'une infinité de manières différentes, car ils ont à peu près les mêmes manières de deviner par le feu, l'eau et les autres moyens que l'on peut voir dans les auteurs qui ont traité de la magie et de la divination.

L'esprit agit aussi en eux, comme dans l'antiquité, à certains signaux, tels qu'étaient le son des cymbales d'airain ou de quelque autre instrument de musique, certaines potions, les baguettes divinatoires, la farine, le calcul et le reste.

Un officier français qui parlait la langue huronne comme les Hurons eux-mêmes, parmi lesquels il avait vécu dès son bas âge, et qui connaissait fort bien le caractère des sauvages, a raconté au Père Lafiteau un fait dont il a été témoin. Nous le rapportons ici, parce que le trait est singulier et peut faire juger des autres.

Quelques sauvages, intrigués au sujet d'un parti de sept guerriers de leur village, dont tout le monde commençait à être en peine, prièrent une vieille sauvagesse de *jongler* pour eux.

Cette femme était en grande réputation, et on avait vérifié plusieurs de ses prédictions ; mais on avait beaucoup de peine à la déterminer à faire ces sortes d'opérations, quoiqu'on la payât bien, parce qu'elle souffrait beaucoup.

«Comme elle avait de l'amitié pour moi, raconta cet officier, et que même elle avait jonglé autrefois à mon occasion, je me mis du côté des sauvages, ajoutant néanmoins très peu de foi à ces sortes de choses. Je la priai très fortement, et je fis tant qu'elle s'y résolut.

Elle commença d'abord par préparer un espace de terrain qu'elle nettoya bien, et qu'elle couvrit de farine ou de cendre très bien blutée (je ne me souviens pas exactement laquelle des deux).

Elle disposa sur cette cendre comme une carte géographique, quelques paquets de buchettes, qui représentaient plusieurs villages de diverses nations, observant parfaitement leur position et leur orientation.

Elle entra ensuite dans de grandes convulsions, pendant lesquelles nous vîmes parfaitement sept bluettes de feu sortir des bûchettes qui représentaient notre village, tracer un chemin sur cette cendre ou farine et aller d'un village à l'autre.

Après s'être éclipsées, pendant un assez long temps, ces bluettes reparurent au nombre de neuf, tracèrent un nouveau chemin pour le retour, jusqu'à ce qu'enfin elles s'arrêtèrent assez près du village ou paquet de bûchettes dont les sept premières étaient sorties.

Alors la sauvagesse, toujours en fureur, troubla tout l'ordre des bûchettes et foula aux pieds le terrain qu'elle avait préparé, et où cette scène venait de se passer.

Elle s'assit ensuite et après s'être donné le temps de se tranquilliser et de reprendre ses esprits, elle raconta tout ce qui était arrivé de remarquable aux guerriers, la route qu'ils avaient tenue, les villages par où ils avaient passé, le nombre de prisonniers qu'ils avaient faits ; elle nomma l'endroit où ils étaient en ce moment, et assura qu'ils arriveraient trois jours après : ce qui fut vérifié par l'arrivée des guerriers au village, qui confirmèrent de point en point ce qu'elle avait dit.

Quand les jongleurs indiens opèrent comme médecins, ils le font toujours avec accompagnement de pratiques magiques. Ils se font pour cela construire tout d'abord une *suerie*.

Dans les cas ordinaires, la *suerie* est une petite cabane en ronde ; haute de deux mètres à deux mètres et demi et assez large pour contenir sept ou huit personnes serrées les unes contre les autres.

Cette cabane est couverte de nattes et de fourrures pour la défendre de l'air extérieur. Dans son milieu on dépose à terre des cailloux qu'on a laissés longtemps dans le feu, jusqu'à ce qu'ils aient été pénétrés profondément par la chaleur. Au-dessus on suspend une chaudière pleine d'eau fraîche.

Ceux qui doivent se faire suer entrent dans cette cabane, nus autant que la bienséance peut le permettre. Ayant pris

leurs places, ils commencent à s'agiter extraordinairement et à chanter chacun sa chanson.

Comme souvent elles sont toutes différentes pour l'air et pour les paroles, cela fait la musique la plus désagréable et la plus discordante qu'on puisse entendre.

De temps en temps, lorsque les cailloux commencent à perdre de leur activité, ils la réveillent en les arrosant avec un peu de l'eau froide qui est dans la chaudière. Cette eau n'a pas plutôt touché les pierres qu'elle s'élève en une vapeur qui remplit la cabane, et en augmente la chaleur.

Ils se jettent aussi mutuellement de cette eau fraîche au visage les uns des autres, pour s'empêcher de se trouver mal.

En un instant leur corps ruisselle de toutes parts ; et quand leurs pores sont bien ouverts, et que la sueur est le plus abondante, ils sortent tous en chantant et courent se plonger dans la rivière, où ils nagent et se débattent avec beaucoup de véhémence.

La suerie est non seulement un remède chez les sauvages de l'Amérique du Nord, mais elle est encore un usage de civilité et peut-être de religion pour recevoir les étrangers. Car, dès que l'étranger est arrivé et qu'il a un peu mangé de ce qu'on trouve tout d'abord à portée de la main, tandis que l'on prépare une nouvelle chaudière pour le régaler, et que d'autre part on dresse la suerie et qu'on fait rougir les pierres, on le fait asseoir sur une natte propre ; on lui déchausse ses souliers et ses bas et on graisse ses pieds et ses jambes ; on le fait ensuite entrer dans la suerie, et le maître de la cabane qui l'a reçu y entre avec lui.

Là, comme dans un sanctuaire de vérité, ils traitent des affaires le plus secrètes. Le voyageur expose les motifs de son déplacement et répond ordinairement avec sincérité aux questions qu'on lui pose.

Le jongleur, avant de commencer ses opérations, se fait préparer une cabane semblable à la suerie, sauf en un détail : une ouverture au sommet pour laisser passer l'air et le jour et aussi le démon que le sorcier appellera à son aide.

Cette sorte de petit sanctuaire élevée, le jongleur s'y retire avec son sac à médecine. Ce fameux sac contient, outre son tabac et sa pipe, son *oiaron* ou *manitou*, le talisman, le fétiche en qui réside sa puissance magique.

Souvent, avant d'entrer dans la cabane, il absorbe un breuvage composé de drogues extraordinaires et consacré par des formules diaboliques. Cette boisson a pour but de le disposer à recevoir l'impression de l'esprit. C'est là une préparation usitée chez beaucoup de sorciers non seulement dans l'Amérique du Nord, mais aussi dans celle du Sud, en Afrique, en Asie, et en Océanie, par toute la terre enfin.

Le jongleur, ainsi disposé à subir l'influence démoniaque, commence d'agiter son *oiaron* ou *manitou*, le fétiche symbole de son pacte avec Satan, et de chanter en invoquant le démon et en l'appelant à grands cris.

L'esprit manifeste sa présence par un vent impétueux, une sorte de mugissement, et une agitation violente de la cabane, ou tabernacle, dans laquelle le sorcier est enfermé.

Ce vent impétueux a été fréquemment le signe révélateur de la présence d'un esprit bon ou mauvais.

Le jour de la Pentecôte, c'est sous cette forme que le Saint-Esprit lui-même annonça son arrivée dans le Cénacle. «*Et factus est repente*, lisons-nous dans les Actes des Apôtres, *de caelo sonus, tanquam advenientis spiritus vehementis, et replevit totam domum ubi erant sedentes*. Il se produisit un bruit soudain venant du ciel, comme celui d'un vent violent, et il remplit toute la maison où les apôtres se tenaient».

Dans l'antiquité païenne, les démons ont eux aussi manifesté leur approche d'une façon analogue. Le fait s'est souvent reproduit depuis.

Dans les chapitres de cet ouvrage concernant la Chine, nous parlons d'un vent magique, appelé *kouafong*, qui en 1876, à Nan-King, à Sout-tchéou-fou, à Shang-haï et dans cent autres localités, produisit des résultats merveilleux et accompagna des manifestations diaboliques véritablement stupéfiantes et cependant aussi authentiquement constatées qu'aucun fait historique a jamais pu l'être.

Mais revenons à nos Indiens de l'Amérique du Nord et leurs sorciers.

Le Père Lejeune, qui évangélisa les sauvages Micmacs, les ayant suivis à la chasse, fut témoin d'une opération magique semblable à celle que nous décrivons.

Il se persuada d'abord que c'était le jongleur qui ébranlait la cabane. Néanmoins cela ne laissa pas de lui causer une extrême surprise, ayant vu des jeunes gens suer, en la dressant, de la fatigue et de la peine qu'ils prenaient à l'affermir.

Il ne comprenait pas comment un homme seul pouvait l'agiter si violemment et si longtemps, et comment il trouvait en lui assez de force pour subvenir à de tels efforts.

Mais des sauvages, lui parlant à cœur ouvert, l'assurèrent que le jongleur n'avait aucune part dans cette agitation ; que l'édifice était quelquefois si solide qu'à peine un homme pouvait-il l'ébranler, et que lorsqu'il paraissait le plus puissamment secoué, que le sommet du tabernacle pliait jusqu'à terre, on en voyait sortir par en bas les bras et les jambes du jongleur, de sorte qu'il était évident qu'il n'y touchait pas.

Quoi qu'il en soit, ajoute le Père Lafiteau, c'est alors que le jongleur entre dans cet enthousiasme et dans ces symptômes de fureur divine que les païens voyaient dans leurs pythies, dans leurs sibylles et dans leurs devins ; c'est alors qu'il fait tous les prodiges ou tous les prestiges dont il éblouit les yeux des spectateurs, qui les attribuent à la puissance de l'esprit étranger, lequel anime tous ses ressorts et qui agit par son organe.

C'est aussi au plus fort de ces agitations qu'il prononce sur l'état du malade et sur les remèdes qui lui conviennent.

Ces remèdes, souverains pour rendre la santé, sont des festins accompagnés de chants et de danses de plusieurs sortes, une surtout où ils s'entrejettent des sorts comme pour se faire mourir, et où l'on en voit plusieurs qu'on croirait verser quantité de sang par le nez et par la bouche.

Le malade, qui ordinairement a plus besoin de repos que de tout le reste, est exposé pendant cette cruelle cérémonie, quelque longue qu'elle puisse être, au bruit de ces bacchanales. Le seul étourdissement qu'elles lui causent serait capable de le faire mourir.

C'est peu de chose encore que le bruit ; ces pauvres malheureux sont à la discrétion de ces empiriques qui les souf-

flent, qui les sucent ; qui les pressent avec une violence frénétique dans les parties du corps où ils souffrent le plus de mal, de sorte qu'ils ont plus l'air et l'action de bourreaux que de médecins.

Quelquefois ils les font entrer dans la suerie avec eux ; souvent ils les promènent à pas lents au milieu des brasiers des cabanes sans que le feu les endommage en aucune manière ; enfin ils les fatiguent de telle sorte qu'ils sont plus malades d'avoir été *jonglés* que de leur maladie même.

On attend du sorcier qu'il déclare celui qui a donné le maléfice, qu'il découvre en quoi il consiste, qu'il pronostique sur l'état de la maladie, et, s'il se peut, qu'il la guérisse.

En cas de mort, les jongleurs désignent la personne qu'ils soupçonnent de l'avoir causée et ils la livrent à la vengeance des parents du défunt. C'est exactement la même chose qui se passe en Afrique, comme nous aurons l'occasion de le constater dans la partie de cet ouvrage relative aux indigènes du Continent Noir.

Dans les prairies et les forêts de l'Amérique, d'ailleurs, tout aussi bien que sur les rivages du golfe de Guinée et les bords des grands lacs équatoriaux, les sorciers, tout en livrant au ressentiment des parents d'un défunt des victimes innocentes qui n'ont fréquemment que le tort d'être faibles et pauvres, ou de leur avoir déplu, à eux, suppôts du diable, s'attribuent le pouvoir de procurer la mort à leurs ennemis, à distance, à l'aide de maléfices.

Les études des savants catholiques qui ont approfondi cette question, tant au point de vue de la mystique qu'au point de vue de l'histoire, démontrent que les sorciers, en général, ne se sont pas toujours vantés, sans motifs et sans preuves, de ce pouvoir néfaste.

Il est non moins certain aussi que souvent le fer ou le poison ont aidé à l'accomplissement des menaces de ces misérables, et que les moyens criminels naturels ont suppléé à l'insuffisance de la puissance magique des fils de Lucifer.

En 1868, le Père Petitot évangélisait les Esquimaux-Innoït lorsque des épidémies éclatèrent parmi ces sauvages et les décimèrent.

Le missionnaire fut à ce sujet en butte aux attaques d'une partie des jongleurs de cette nation. Ils l'accusaient d'être la cause des morts survenues chez les Innoït.

Il est vrai qu'une autre partie des sorciers pensaient différemment et soutenaient le contraire. Le tout n'alla pas sans tracasseries pour le Père.

D'ailleurs ce n'était pas la première fois que ce missionnaire avait à réfuter des erreurs extravagantes.

En 1861 il évangélisait la tribu des *Takwel-Ottiné*, qui vivait entre les lacs du Grand-Ours, la rivière Coopermine et les rives de l'Océan Glacial.

Le 22 juin de cette année, il écrivait de la station de Saint-Michel, établie au fort Raë, à l'extrémité du grand lac des Esclaves :

« La tribu des *Takwel-Ottiné* est très portée à l'*inkansé* ou médecine superstitieuse ; j'ai compté chez eux près de soixante jongleurs.

Chose singulière ! Ces sauvages au cœur étroit ont une imagination ardente, dévergondée : tout ce qu'elle leur représente en rêve est tenu pour vrai.

C'est en rêve souvent qu'ils font ce qu'ils appellent la « médecine », pratique ridicule à laquelle ils attachent la guérison des maladies, la réussite d'une entreprise, la mort d'une personne.

Longtemps ils ont cru que le prêtre, à l'instar des jongleurs, n'enseignait que les élucubrations de son cerveau. Tout en ajoutant foi à sa parole, ils étaient persuadés que c'était en rêve que le missionnaire voyait les merveilles dont il les entretenait.

J'entendis un jour un des chefs, bon chrétien du reste, dire à un de ses jeunes gens en parlant de moi : Faut-il qu'il ait de l'esprit pour rêver à de si belles choses ! Et dire que chaque matin il nous fait un discours différent !...

Chez les sauvages de l'Amérique du Nord, de même que chez tous les peuples de la terre, il faut, pour devenir sorcier, passer par une initiation et supporter des épreuves matérielles et symboliques.

Chez les Hurons, les Iroquois et les nations Algonquines, l'initiation commençait avec l'âge de puberté.

Les aspirants magiciens se retiraient alors dans les forêts et s'y plaçaient, les jeunes gens sous la direction d'un devin ancien et expérimenté, et les jeunes filles sous la conduite d'une matrone.

C'est exactement la même chose qui se passe encore actuellement en Afrique, au Dahomey.

Les jeunes indiens et indiennes jeûnaient pendant leur retraite d'une manière fort rigoureuse. Ils se noircissaient aussi le visage, le haut des épaules et de la poitrine, peut-être pour mieux défigurer en eux - et cela inconsciemment sans doute - l'image de Dieu et se rendre plus semblables à l'archange déchu.

Ils observaient en particulier très soigneusement leurs rêves et en faisaient le rapport à ceux qui les dirigeaient.

Ceux-ci examinaient attentivement la conduite de leurs disciples et conféraient souvent à leur sujet avec les anciens devins et les vieilles sorcières. Le but de ces entretiens était de découvrir et de décider ce que les aspirants à l'initiation devaient prendre pour *oïaïon* ou *manitou*.

Ils étaient, en effet, persuadés que de ce choix heureux ou malheureux devait dépendre le bonheur ou le malheur de toute la vie du jeune homme ou de la jeune fille.

Ils tiraient aussi de cet examen de la conduite et des songes, d'autres conséquences, des pronostics sur le rôle auquel l'aspirant était propre.

Cette retraite était donc en quelque sorte un noviciat avec ses épreuves destinées à reconnaître et à éprouver la vocation du futur sorcier.

L'*oïaron* qui leur est montré dans un songe réputé comme mystérieux, et peut-être parfois provoqué réellement par le démon, consiste dans la première bagatelle qui aura passé dans leur imagination déréglée par le sommeil ou altérée par un long jeûne. Ce sera tantôt une pipe, un couteau ; tantôt un animal ou sa peau, ou encore une plante.

En définitive, l'objet et sa nature importent relativement peu ; c'est le sens qu'on y attache, qui en fait toute la valeur et l'unique valeur.

Cet objet, une fois qu'il est découvert et choisi, devient *l'otkon*, *l'oklti*, le *manitou*, c'est-à-dire l'esprit, le démon familier de celui qui le possède.

Non pas que les Iroquois, les Hurons et les Algonquins soient assez sots pour s'imaginer que leur simple choix a transformé un objet, vulgaire par lui-même, en un être surnaturel, non ! mais ils le regardent, cet objet, comme le symbole d'une alliance, la signature d'un pacte contracté entre leur âme et l'esprit qui s'attache à eux.

Cet *oïaron*, ce *manitou* est en quelque sorte pour eux ce qu'est en Europe la bague qu'un fiancé offre à sa bien-aimée, l'anneau nuptial que l'époux passe au doigt de sa jeune femme. Quel que soit le métal de cette bague, de cet anneau, quelle que soit leur valeur « marchande », fiancées et épousées leur en reconnaissent une autre, symbolique, bien autrement considérable.

Les initiés indiens s'imaginent que, par le moyen de leur talisman, ils connaîtront et pourront tout, qu'ils se métamorphosent, se transporteront où ils voudront, et feront tout ce qui leur plaira. *L'oïaron* est la bête qui doit servir à leurs transports, à leurs enchantements.

Tous ces actes sont-ils possibles ? Oui, ils le sont.

Si les Européens sont plus habiles que les Indiens dans la fabrication des instruments qui servent à connaître - lunettes, télescopes, microscopes, presses à imprimer, appareils photographiques, télégraphes et téléphones - ; s'ils sont plus rapides qu'eux dans leurs moyens de transport - locomotives, paquebots - ; s'ils sont plus puissants qu'eux à la guerre - canons, fusils à répétition - ; combien, à plus forte raison, les démons qui connaissent les secrets de la nature, qui ont pénétré les mystères de la chimie, de la physique, de la médecine et de toutes les sciences, peuvent-ils accomplir des merveilles aux yeux des sauvages des forêts et des prairies du Nord de l'Amérique !...

Les faits constatés, prouvés, dus à l'intervention diabolique, accomplis à notre époque quotidiennement dans l'Hindoustan et en Extrême-Orient, démontrent ce que les démons peuvent faire et ont pu faire dans des nations qui vivaient sous leur puissance, les adoraient et se soumettaient à leurs inspirations et à leurs caprices.

Chez les Indiens de l'Amérique, les transports et les métamorphoses se sont-ils produits réellement, matériellement, ou bien n'ont-ils été qu'imaginaires ?

Les sauvages croyaient-ils que c'était l'âme seule des sorciers qui, pendant le sommeil ou l'extase diabolique, se détachait de leur corps, voyageait et voyait ainsi les choses éloignées ?

Pensaient-ils, au contraire, que c'était l'esprit, le démon familier du magicien, qui voyageait, revêtait une apparence de corps humain ou d'animal, et agissait en son lieu et place et suivant son commandement ?...

Les documents nécessaires pour élucider complètement ces différentes questions nous font malheureusement défaut, jusqu'à présent du moins, et il est à présumer que l'absence de monuments écrits dans les débris de nations que sont les Iroquois, les Hurons, les Algonquins, et les peuplades nomades analogues, empêchera de jamais donner de réponses satisfaisantes à ces interrogations.

Chez les *Poutouatomis*, nous trouvons une initiation analogue à celle en usage chez les Hurons, les Iroquois et les Algonquins.

Lorsqu'il s'agit de donner un nom à un enfant, écrivait le Père J. de Smet dans une lettre publiée en 1839, les parents font une grande fête.

Ils envoient à tous les convives, en signe d'invitation, un petit morceau de feuille de tabac ou une petite baguette ; c'est là leur manière d'inviter.

Après le repas, le plus ancien de la famille prononce le nom qui a généralement rapport soit à quelque marque distinctive, soit à quelque songe de l'enfant, ou bien à quelque beau ou vilain trait par lequel il se ferait fait connaître.

Cette cérémonie a lieu pour les enfants quand ils ont dix-sept ans.

Ils doivent subir auparavant un jeûne rigoureux de sept à huit jours. Pendant ce temps les parents recommandent à leur enfant de faire la plus grande attention aux rêves que le Grand Esprit lui envoie, et qui lui révéleront ses destinées futures ; par exemple, s'il sera chef ou grand guerrier par le nombre des animaux que sa hache immolera ou des chevelures qu'il remportera sur ses ennemis dans ses songes.

L'animal qui se sera présenté à lui va devenir son *dodérne*, et pendant toute sa vie il doit en porter une marque sur lui : griffe, dent, queue ou plume, n'importe.

Inutile de faire observer que *dodérne* est un terme désignant la même chose que les mots *oïaron*, *manitou*, etc.

Depuis l'époque où le Père de Smet et la Père Lafiteau écrivaient, jusqu'à nos jours, bien des années se sont écoulées, mais les croyances superstitieuses des sauvages de l'Amérique du Nord restés païens ne se sont pas modifiées pour cela.

En 1875, en effet, nous trouvons dans la Revue *les Missions Catholiques*, placée aux sources pour être bien renseignée, cette affirmation :

Tous les sauvages de la grande famille algonquienne, parvenus à l'âge d'homme, se croient sous l'influence mystérieuse et la garde d'un fétiche qui se révèle à eux dans le rêve sous la forme d'un animal, d'un élément ou d'un objet inanimé qu'ils nomment *powakan*.

Cet animal, cet objet, cet être devient alors pour eux une chose sacrée qu'ils doivent s'abstenir de nommer, de tuer, d'injurier, de manger, etc., sous peine de se voir en butte à la vengeance de l'esprit qui anime le *powakan*.

C'est ce *manitou* qui procure à l'indien des rêves dorés et le pouvoir prétendu de faire des prestiges, de tuer aisément les animaux qui forment sa subsistance, de se défaire de ses ennemis et de se faire aimer des personnes dont il convoite la possession.

Bien plus, ces croyances superstitieuses subsistent même chez les Indiens baptisés. C'est là, il nous semble, une

nouvelle preuve, et non des moins convaincantes que ces croyances sont basées sur des faits sérieux.

Dans une circonstance, écrivait le Père Emile Petitot, dans une lettre datée de la mission Saint-Michel, au Fort Raë, le 22 juin 1861, j'ai pu constater combien l'influence de ces superstitions est persévérante.

J'avais trouvé un nid d'aigles sur les bords du lac, et, comme nous n'avions rien à manger, je voulus goûter de l'aiglon.

Les sauvages me prévinrent qu'ils n'en mangeraient pas, parce que, chez eux, cette viande passait pour immonde.

Je n'en fis pas moins cuire mes oiseaux, et m'apprêtai à les manger ; mais je ne pus en venir à bout, tant cette viande exhalait une odeur nauséabonde, tant la saveur en était âcre et forte.

Sur ces entrefaites, nous nous rembarquâmes. Le vent manqua ce jour-là et le lendemain.

- Ce n'est pas étonnant, me dit un des sauvages ; tu as mangé ma *médecine*.

Ce sauvage avait été autrefois jongleur, et l'aigle était son fétiche. Tout chrétien qu'il était, il croyait encore à la puissance de son ancien génie.

Le Père Lafiteau a recueilli de la bouche des Iroquois une de leurs légendes magiques qui fera connaître très clairement l'idée que ces Indiens se font des sorts, de ceux qui les jettent, et du rôle joué par les *oïarons*.

Voici ce récit tel que le missionnaire l'a rapporté. Nous nous permettrons de le faire suivre de quelques réflexions personnelles :

Il y avait autrefois, racontent donc les Iroquois, un célèbre solitaire nommé *Shonnonkouiretsi* ou *la Très Longue-Chevelure*, dont la mémoire est encore en vénération. De son temps, le village où il était né fut affligé d'une mortalité publique qui s'attaquait aux têtes les plus considérables et les moissonnait les uns après les autres.

Toutes les nuits un oiseau funèbre, volant au-dessus des cabanes, secouait ses ailes avec grand bruit, et poussait plusieurs cris lugubres, ce qui augmentait l'alarme et la consternation.

On ne doutait point que ce ne fût l'*oïaron*, ou la bête de celui qui jetait des maléfices ; mais on ne savait à qui s'en prendre pour aller à la source du mal, et les devins consultés ne voyaient goutte dans leur art.

Dans cette terrible extrémité, le conseil des anciens députa trois des plus considérables à *Shonnonkouiretsi*, pour le prier d'avoir pitié d'eux ; son état ne lui permettait pas de quitter sa retraite, et il ne put jamais condescendre à en sortir pour aller au village.

Il se laissa pourtant fléchir en quelque chose, et il donna jour aux députés, pour venir apprendre de lui sa dernière résolution.

Ils revinrent au temps marqué. Le solitaire leur montra trois flèches qu'il avait préparées, travaillées en leur absence, et, sans leur rien communiquer de son dessein, il leur dit de bien les remarquer afin de pouvoir les reconnaître.

Le soir vers le coucher du soleil, *Shonnonkouiretsi* alla se mettre en embuscade sur un petit coteau qui était assez près du village.

L'oiseau prétendu sortit du tronc d'un arbre à l'entrée de la nuit et, secouant ses ailes comme à l'ordinaire, il nomma distinctement quelques-uns des principaux, qu'il destinait à mourir le lendemain.

Dès que le solitaire l'aperçut, il s'avança peu à peu, lui décocha une de ses flèches, et se retira assuré de l'avoir bien blessé.

Le jour suivant, le bruit se répandit dans le village qu'un certain jeune homme qui vivait seul dans une pauvre cabane, avec sa mère, était fort mal.

Les anciens, attentifs à tout ce qui se passait, l'envoyèrent visiter, secrètement et comme sans dessein, par les trois députés qui avaient été vers *Shonnonkouiretsi*.

Le malade était trop abattu par son mal pour pouvoir dissimuler ; il avait une flèche qui lui entraînait bien avant dans le côté : c'était la flèche du solitaire, on la reconnut.

On avait donné des instructions secrètes à ceux qui devaient traiter le malade ; et ceux-ci, ayant saisi le bois de la flèche comme pour l'enlever, la dirigèrent si bien qu'ils percèrent le cœur de ce misérable.

La vieille, encore plus coupable que son fils, n'ignorait pas d'où partait le coup, et s'aperçut bien de l'office que les anciens lui avaient rendu.

Elle était femme et n'était pas d'humeur à démentir son sexe sur l'article de la vengeance ; elle résolut de s'immoler le solitaire pour première victime.

Son crime ne fut pas conduit avec tant de secret, malgré ses différentes métamorphoses, qu'il ne fût enfin découvert.

On la fit brûler avec tout le raffinement de la cruauté iroquoise ; elle avoua que son fils et elle, irrités, avaient voulu se venger de ce qu'au retour d'une chasse on les avait négligés dans une distribution publique de viande ; elle soutint les tourments le plus affreux en riant, en insultant, en menaçant.

Après sa mort, les maux précédents recommencèrent. Les devins consultés répondirent que cette malheureuse vieille en était la cause, qu'elle avait été métamorphosée en siffleur ou marmotte, qui était son *oïaron*, ou sa bête durant sa vie.

On l'épia et on s'aperçut qu'elle se retirait dans une tanière, au pied du coteau où son fils se métamorphosait lui-même et avait été blessé. On y appliqua le feu, et, la fumée l'ayant contrainte de sortir, on la tua.

Les Iroquois Agniès montrent encore l'entrée de cette tanière toute enfumée, comme un monument authentique de la vérité de ce récit.

Telle est l'histoire que raconte le Père Lafiteau. Il la traite de fable. Peut-être ne l'est-elle pas autant qu'il le croit !...

Mais sans nous prononcer sur ce point, nous ferons remarquer la ressemblance profonde et véritablement frappante qui existe entre le récit iroquois et les légendes mythologiques romaines, et en particulier avec les *Métamorphoses* d'Ovide.

En second lieu, nous ferons observer que cette histoire, vraie ou fausse, exacte ou poétisée, n'en démontre pas moins par sa seule existence la croyance des Indiens aux faits de répercussion. Quelques mots d'explication sur ce terme de «répercussion».

La *répercussion*, en science mystique, est un phénomène en vertu duquel les coups et blessures reçus par le démon familial d'un sorcier, lorsque ce démon est revêtu d'une apparence humaine ou animale, sont ressentis par ce même sorcier.

Nous avons cité des exemples de faits semblables dans les passages de cet ouvrage relatifs aux manifestations diaboliques au Mexique. D'autres faits analogues, parfaitement examinés et prouvés, ont eu lieu en Europe, en France, à notre époque.

Tout dernièrement encore, en août 1895, nous nous trouvions nous-mêmes en Normandie en relation avec le témoin oculaire et auriculaire d'un phénomène diabolique de répercussion arrivé à Cideville, en 1850.

Nous pourrions en citer bien d'autres prouvés même par des procès plaqués au criminel et au civil, mais le cadre de cet ouvrage nous oblige à la concision.

CHAPITRE VI

LE MILEW CHEZ LES CRIS ET LES SAUTEUX. - L'INVITATION. - LE JUGEMENT DES RACINES. - L'INITIATION MAGIQUE. - LE NOVICE FLÉCHÉ. - LE SACRIFICE. - LA FÊTE DU SOLEIL CHEZ LES PIEDS-NOIRS. - LE CHOIX DE LA VESTALE. - LE FAGOT SACRÉ. - LA TÊTE DE BUFFLE. - LA PIPE. - LE SOMMEIL DE LA VESTALE. - LES GRANDES HARANGUES. - L'OFFRANDE SANGLANTE. - CRUELLES MORTIFICATIONS DES SAUVAGES. - SUR LES BORDS DU LAC DU DIABLE. - LA CONFÉRENCE DE L'ARBRE-CROCHE. - LES JONGLEURS VAINCUS. - CHEZ LES CŒURS-D'ALÈNE. - VOIX D'EN HAUT. - MALADES GUÉRIS. - RÉSULTATS MERVEILLEUX. - CHEZ LES OSAGES. - RAPPELÉE À LA VIE PAR LE BAPTÊME. - L'ÉPITAPHE DES NATIONS INDIENNES.

Les sorciers indiens ne se contentent pas d'opérer seuls, ils ont aussi de grandes réunions, des fêtes, qui ne sont plus très probablement que les pâles reflets des cérémonies d'autrefois.

Nous en citerons deux, l'une que l'on pourrait appeler une fête d'invités, une fête pour initiés : le *mitew* qui se célèbre chez les Cris et les Sautaux ; l'autre, qui est officielle et réunit toute la nation : la fête du soleil observée chez les Pieds-Noirs.

Un métis Sautaux a fait au Père Petitot, missionnaire au Mackenzie, le récit de la première de ces cérémonies. C'est de ce récit, reproduit par le Père dans sa lettre du 30 décembre 1873, que nous extrayons la narration suivante :

Le mot «mitew» signifie à la fois : métier, sacrifice et jugement. C'est un acte religieux suivi d'une initiation des adeptes. Il nécessite la convocation des tribus voisines et plusieurs journées passées en commun.

Le principal des jongleurs, ou *shokaskwew*, convoque, à l'équinoxe d'automne, le plus grand nombre possible de Cris, en leur envoyant par ses délégués un bout de tabac en carotte ou en corde.

L'acceptation de ce morceau de tabac par un sauvage équivaut à une promesse de se rendre au mitew ; son refus, au contraire, est considéré comme un mépris de l'invitation ; peu d'Indiens ont le courage de la rejeter, tant ils ont une haute idée de la puissance de leurs jongleurs, tant ils redoutent leur colère.

- Ils pourraient, disent-ils, nous changer en ours ou en cheval ; ils pourraient nous donner la mort sans bouger de place.

Et les malheureux se soumettent humblement à des pratiques dont ils reconnaissent eux-mêmes l'inanité et le ridicule ; ils se prêtent aux mensonges du *shokaskwew*, en donnant à croire à la foule qu'ils sont vraiment sous son pouvoir spirituel et surnaturel.

Depuis quelque temps, ces jongleurs, soit pour se donner plus d'autorité, soit pour singer les Blancs, prennent sacrilègement le titre d'évêques et appellent le *mitew* : leur messe.

Les sauvages étant tous arrivés au lieu du rendez-vous, on construit une case oblongue, ayant une entrée à chaque extrémité. C'est la loge du conseil.

Les Cris, nus, peints et parés, comme pour une fête guerrière, s'y placent sur deux lignes, le long des parois, laissant vide le milieu de la loge.

Alors entrent les jongleurs précédés du grand-prêtre ; tous portent dans leurs mains, d'une manière respectueuse, la peau de l'animal qui leur a apparu en rêve et qui constitue leur esprit familier ou *powakan*.

Ces peaux appartiennent à toutes sortes d'animaux : serpents, blaireaux, loups, visons, bisons, renards, souris, etc. Chacune d'elles, enrichie d'ornements dans le goût sauvage, est placée devant celui qui est à la fois son propriétaire et son protégé.

Cela fait, on apporte toutes les racines médicinales ou virulentes que les sorciers se sont procurées pendant l'été. On les range sur une ligne dans le milieu de la loge, puis on procède à la première partie du *mitew*, qui est le «jugement des racines».

Ce jugement se compose lui-même de deux parties : l'inoculation des vertus médicinales et leur adjudication à telle ou telle racine.

Dans la première partie de cette cérémonie, chaque jongleur ou prêtre, tenant en main la peau de son fétiche ou *powakan*, qui est hantée par le génie, fait le tour des racines en chantant et en dirigeant vers elles la tête de l'animal avec accompagnement de grimaces et de cris.

Dans la seconde partie, le grand-prêtre ou *shokaskwew* seul déclare quelles sont les racines qui viennent de recevoir telle ou telle vertu qu'il lui plaît de désigner.

Il en est qui sont déclarées bonnes contre les crampes, d'autres contre la migraine, celles-ci contre la colique, ces autres contre l'hydropisie, etc.

Telle racine devra être employée seule, et telle autre avec tel ou tel alliage.

Le temps, la méthode de s'en servir sont également déterminés par le grand-prêtre.

On voit par là quelle confiance méritent les médicaments donnés par les Indiens des prairies, puisque leur vertu est, non point intrinsèque, mais purement chimérique et dépend du caprice d'un imposteur. Ces racines sont pourtant vendues très cher.

Le jugement des racines terminé, on procède à l'initiation de ceux d'entre les sauvages qu'on a jugés dignes d'être initiés aux mystères du *maekiwv* ou du *maskikiy*.

Cette initiation se fait à prix d'argent et comporte l'observation du secret et la fidélité aux lois de la magie ; c'est une sorte de franc-maçonnerie.

Les novices étant introduits dans la grande loge, tous les jongleurs les passent en revue avec force chants et grimaces effrayantes, en dardant sur chacun d'eux leurs *powakans*, afin que tous ces génies, entrant à la fois dans l'initié, l'inspirent et le transforment.

Ils accompagnent cette action burlesque de regards terribles et des exclamations : « Wi ! Wi ! » maintes fois répétées.

Tout à coup ils dirigent, d'un commun accord, leurs *manitous* sur un seul novice en s'écriant : « *Wew !* »

Ils sont censés tourner contre la poitrine de l'adepte les flèches de ces puissants génies.

L'initié tombe à la renverse, comme s'il était privé de vie, et demeure sans aucun mouvement.

Tout le monde de s'écrier : - Il est mort !

Et la foule de le croire et de se pâmer d'étonnement.

Inutile de dire que c'est une feinte imposée à l'adepte, et dans laquelle il doit être complice, sous peine de s'attirer l'indignation générale.

Il peut arriver que le novice qui vient d'être *léché* (c'est le terme technique) soit par oubli, soit par surprise, néglige de se laisser choir ; mais alors ses compagnons l'en avertissent charitablement.

- Tu es fléché, lui dit-on.

Et aussitôt il répare sa faute en se laissant tomber.

Le novice est mort ; il s'agit de le ressusciter. c'est en cela que consiste le grand miracle du *maëkiw*.

Chaque jongleur s'approche et fait à l'adepte des passes et des attouchements avec les mains, ainsi qu'avec la peau de son manitou et avec les racines sacrées.

Puis viennent des chants prononcés d'une voix faible, émue et tremblante, des insufflations dirigées avec la main vers la région du cœur du patient, des soupirs et des ordres prononcés d'une voix sévère.

On dirait une parodie satanique de la manière dont les livres saints nous disent que Notre Seigneur faisait des miracles.

Alors il semble que la vie poind et reparaît peu à peu dans ce corps qui naguère ressemblait à un cadavre.

Les invocations redoublent, les jongleurs accolent leurs lèvres sur le corps du patient et se retirent pour cracher du sang, des cailloux, des vers, des clous.

Bref, la vie est revenue. Le mort baille, s'étire, ouvre les yeux qu'il promène d'un air hagard sur la multitude, en comédien habitué de longue main à feindre et à tromper.

Ce n'est pas tout : le ressuscité connaît son rôle et doit le jouer jusqu'au bout, pour la plus grande gloire des sorciers et du diable, leur père.

- Pourquoi m'avoir rappelé dans ce bas monde ? Pourquoi m'avoir arraché aux douceurs de la terre d'en haut et aux chasses célestes ? s'écrie l'initié d'une voix dolente.

- Qu'y as-tu vu, notre frère ? Qu'as-tu vu dans la terre d'en haut ? s'écrie-t-on autour de lui.

On s'empresse de venir écouter sa vision, nouvelle imposture que son imagination a forgée pendant son extase prétendue. Le récit de ces visions est parfois très ridicule.

L'Indien dit et il rentre dans les rangs de la foule qui le félicite et s'empresse autour de lui comme auprès d'un héros.

Après le jugement et l'initiation, a lieu le sacrifice. Un ou plusieurs chiens blancs sont préparés à cet effet.

Ne dirait-on pas que ces blancs animaux remplacent l'agneau immaculé de l'ancienne loi, les Cris et les Sautaux ne possédant ni agneaux ni veaux ?

L'animal est saigné et, de son sang, on teint les poteaux de la grande loge ; le reste est répandu en libation tout autour.

Le chien est alors rôti, puis découpé en quartiers ; mais on prend bien garde de rompre aucun de ses os, ce qui serait un signe néfaste.

L'assemblée tout entière le mange en l'honneur de *kitchi-manito* ou Grand-Esprit.

Suivent les danses, les chants et l'orgie jusqu'au lendemain matin.

Tel est le *mitew* des Cris et des Sautaux.

Nous ferons remarquer dans cette cérémonie d'abord le simulacre de mort joué par un des novices, puis sa feinte résurrection. Une comédie semblable est jouée dans les loges maçonniques d'Europe lorsqu'un compagnon reçoit l'initiation au troisième grade, celui de la Maîtrise.

On doit dire pourtant, à l'avantage ou au désavantage - comme on voudra - des Frères Trois-Points, que les détails de cet acte de leur initiation sont beaucoup plus macabres que chez les Cris et les Sautaux.

Nous indiquerons aussi, mais simplement à titre de jalon pouvant guider d'audacieux chercheurs, un aperçu qui nous est inspiré par les morts apparentes et les fausses résurrections de fakirs accomplies dans l'Hindoustan.

Il se peut que jadis, quand les Cris et les Sautaux formaient des nations nombreuses et fortement organisées, ils aient vu les démons accomplir - soit directement, soit par le moyen des sorciers, leurs ministres, opérant des passes magnétiques- des phénomènes de mort apparente sur les aspirants à l'initiation magique.

Dans ce cas, leurs cérémonies actuelles ne représenteraient plus que le souvenir des prestiges véritable d'autrefois, et le récit ridicule de la fausse vision du récipiendaire tiendrait la place de la narration de l'ancienne extase diabolique.

Enfin tout le monde sera frappé des similitudes qui existent entre le sacrifice qui termine le *mitew* et la Pâque des Juifs.

Qu'en faut-il conclure ?

Est-ce là un souvenir biblique se prolongeant jusqu'aux sauvages de l'Amérique par des voies non encore découvertes, ou bien n'est-ce qu'une sacrilège singerie diabolique comme le festin du Vendredi-Saint des Francs-Maçons Rose-Croix ?...

Tout autre est la fête du Soleil célébrée par les Pieds-Noirs. Nous en empruntons le récit à la correspondance du Père Lacombe, publiée en 1869 dans *les Missions catholiques*. Nous le ferons suivre de quelques réflexions.

Cette fête est annuelle. Au commencement du mois d'août, les sept ordres de la hiérarchie militaire et sacerdotale prennent en main la direction des affaires du camp, sous la présidence du grand-prêtre du soleil.

Quatre jours avant la nouvelle lune d'août, la tribu arrête sa marche, et la suspension des chasses est annoncée. Des détachements de soldats à cheval veillent jour et nuit à l'exécution des ordres du grand-prêtre.

Il ordonne, pour ces quatre jours, des jeûnes et des bains de vapeur. C'est alors que, assisté de son conseil, il fait choix de la vestale qui doit représenter la lune à la fête du soleil.

La vestale est choisie parmi les vierges, ou parmi les femmes qui n'ont eu qu'un mari.

Si après la fête on venait à découvrir qu'elle a rempli les fonctions de vestale sans se trouver dans les conditions prescrites, elle serait mise à mort, et sa famille soumise à la vengeance terrible de toute la nation.

On a vu des vestales égorgées pour ce motif, au milieu même de la fête.

Le troisième jour des préparatifs, après la dernière purification, on construit le temple du soleil, tandis que le grand-prêtre compose le *eketstokisim* ou fagot sacré, faisceau formé de quelques centaines de petites branches de bois sacré, recouvert d'une magnifique peau de buffle. Il doit être placé au sommet du temple.

Cet édifice est de forme circulaire ; il est construit au moyen de pieux enfoncés dans la terre, à six pieds les uns des autres. Entre eux on dispose des traverses qu'on recouvre de feuillage.

Au centre de l'enceinte est le poteau sacré, sur lequel repose principalement la toiture.

L'entrée du temple est à l'orient ; au fond, est le sanctuaire, appelé par les Pieds-Noirs : la *Terre-Sainte*.

On y élève un autel d'un pied carré ; il est entouré d'herbes odoriférantes.

Sur cet autel est posée une tête de buffle, peinte en noir et en rouge. Tout près de là est la place réservée à la vestale.

Lorsque le moment de la fête est venu, le grand-prêtre, accompagné de la vestale et suivi de toute la nation, se rend au temple processionnellement au son de tous les instruments de musique en usage chez les Indiens.

On plante d'abord le poteau sacré, ce qui se fait avec un grand nombre de cérémonies très burlesques ; après quoi le feu sacré est allumé et une pipe préparée.

Cette pipe est présentée au soleil dès qu'il paraît à l'horizon.

Aussitôt tout le monde se jette à terre en poussant de grands cris.

Puis la vestale allume la pipe au feu sacré et le grand-prêtre adresse une prière à l'astre du jour, auquel il demande d'étendre sa protection sur tout le peuple.

Ensuite il impose les mains sur les mets qui doivent servir au repas sacré, et présente au soleil une des langues de buffle destinées à ce festin ; il la dépose sur l'autel, pendant que la vestale sort du temple pour distribuer la portion qui revient à chaque sauvage pour son déjeuner.

Cela fait, la prêtresse quitte sa chaussure, se jette sur un lit préparé et dort, on le prétend du moins, le sommeil de guerre appelé en langue Pied-Noir : *okàn*.

Dès ce moment un vacarme épouvantable se fait entendre : ce sont des chants, des cris, des hurlements ; tous les sauvages rentrent dans l'enceinte du temple et alors commencent les grandes harangues ou le récit des hauts faits d'armes de la nation.

Chacun vient ensuite faire son offrande au soleil. Les sept ordres de soldats exécutent leurs danses et racontent leurs exploits, puis les musiciens entonnent le chant du départ et battent la mesure sur les tambours de combat.

Le chef, la tête ornée d'un diadème de plumes d'aigle, le corps entouré des chevelures enlevées aux ennemis, la figure horriblement tatouée, monte sur son cheval de bataille.

Après avoir frappé de sa lance le poteau sacré, il fait quatre fois le tour du temple en chantant un chant de triomphe.

Ses amis redisent sa bravoure, on l'applaudit, on lui fait des présents.

D'autres chefs après lui viennent recevoir les mêmes hommages.

La fête dure quatre jours. Pendant tout ce temps-là, le grand-prêtre recueille les offrandes des sauvages, et les présente au soleil.

Ces offrandes sont de toutes sortes.

Ces pauvres païens pratiquent en l'honneur du soleil des expiations, au prix desquelles celles que s'imposaient les Pères du Désert, paraissent petites. Il n'est pas très rare, par exemple, de voir des jeunes gens pousser le dévouement jusqu'à lui sacrifier un doigt de leur main.

D'autres se font des incisions larges et profondes dans lesquelles ils passent des courroies qui leur servent à se suspendre au poteau sacré ; le sang ruisselle, et le patient tombe à terre, parce que le poids du corps a déchiré les chairs. Il paraît ravi de joie. S'adressant au soleil :

- Mon père, lui dit-il, tu vois que je ne suis pas avare de mon corps. Fais que je sois heureux dans le chemin de ma vie, que tu tâcheras de rendre long. Obtiens-moi de voir la vieillesse.

Pendant ces sacrifices, la vestale, qui est censée avoir dormi son sommeil de guerre, s'occupe à entretenir le feu sacré au moyen d'herbes odoriférantes, et présente de temps à autre la pipe au soleil son époux, car elle représente la lune.

Elle raconte ensuite au grand-prêtre le rêve qu'elle a eu pendant qu'elle dormait ; et le grand-prêtre le fait connaître solennellement à la nation au son du tambour.

La fête se termine par de longues prières et des chants variés, le quatrième jour, au moment où l'astre de la lumière disparaît de l'horizon .

Telle est la grande fête du soleil en usage chez les Pieds-Noirs.

Elle présente avec d'autres cérémonies en l'honneur de Satan des analogies intéressantes à relever.

Tout d'abord le *eketstokisim* ou fagot sacré, formé de petites branches de bois sacré, rappelle le *caragam*, bouquet composé également de rameaux empruntés à des arbres considérés comme hantés par le démon, en usage chez les Hindous, adorateurs de Vichnou.

Ensuite les couleurs rouge et noire dont est peinte la tête de buffle placée sur l'autel ont été fréquemment employées dans les fêtes célébrées en l'honneur de l'archange déchu.

Mais c'est le choix de la prêtresse, c'est son sommeil allégorique au sortir duquel elle raconte un prétendu songe, qui nous paraissent le plus dignes d'être remarqués.

Cette vestale, chargée d'entretenir le feu sacré, ne rappelle-t-elle pas d'une manière frappante les prêtresses de Rome qui devaient garder la chasteté, ou tout au moins les apparences, sous peine de mort ?

D'autre part, les peuples de l'Asie Occidentale qui adoraient le soleil avaient des temples en pyramides au sommet desquels était construite une chambre contenant un lit. Plusieurs ont pensé que ce lit servait précisément au sommeil sacré des prêtresses, sommeil pendant lequel elles recevaient la visite et les communications du démon.

Il existe entre la cérémonie révélée, croit-on, par l'architecture des anciens monuments d'Asie et celle en usage chez les Pieds-Noirs une similitude qu'il était bon tout au moins de signaler.

Plusieurs autres missionnaires sont d'accord avec le Père Lacombe relativement aux cruelles mortifications que les Indiens de l'Amérique du Nord s'imposent, pour honorer leur irréconciliable ennemi qu'ils prennent, hélas ! pour leur dieu.

Le 14 janvier 1831, M. Badin aîné, missionnaire des Poutouatomis, écrit de Saint-Joseph County dans l'Indiana :

Mes sauvages, accoutumés à une vie dure, ne craignent ni la pénitence, ni le jeûne qu'ils s'imposent tous volontairement, pour invoquer assez ordinairement leurs *manitos*, leurs génies ou les démons qui manifestent leurs volontés par des songes.

Le Père Genin, qui évangélisait les Sioux, dans le diocèse de Saint-Paul de Minnesota, ajoute, à la date du 2 décembre 1868 :

A certaines époques, on les voit se couper eux-mêmes la chair jusqu'au vif, principalement autour du cœur, et en offrir le sang à Satan afin qu'il les épargne.

Dans le même but, ils plantent en terre de grands poteaux, attachent une corde au sommet, puis, se perçant le côté, ils y passent l'autre extrémité de la corde et tirent jusqu'à ce que la chair éclate en lambeaux.

Quelques-uns faiblissent au point de perdre connaissance ; mais alors un parent vient leur jeter de l'eau fraîche à la figure, et, rendus à eux-mêmes, ils poursuivent l'opération commencée.

Trouvez-vous dans toutes les mortifications chrétiennes quelque chose d'aussi cruel que les pénitences inspirées par Satan à ses victimes ? Pauvre peuple ! Que je souffre de le voir si courageux pour plaire à son ennemi.

Le grand lac Saint-Michel, ci-devant appelé *Mini-Wakan* (lac du Diable), était le lieu propre pour ces sortes de sacrifices. Là, en effet, parfois le démon s'était montré sous une forme monstrueuse.

Une chose à remarquer, c'est que les Sioux font ces cérémonies précisément aux jours anniversaires des anciennes fêtes païennes.

Les nouveaux nés sont alors liés par leurs mères selon la forme que ces dernières veulent leur donner. Ainsi, pour me contenter d'un exemple, quelques-unes attachent la tête de l'enfant de telle sorte qu'elle reste complètement plate.

J'ai rencontré des sauvages portant sur le front deux petites cornes noires, semblables à celles que les peintres donnent à l'ennemi du salut.

Où ont-ils pris ce modèle qu'ils copient si affreusement ?

Car enfin jamais de leur vie mes Sioux n'ont vu une image, et ils n'ont eu aucune idée de la peinture.

Il faut nécessairement qu'ils en aient puisé l'idée dans leurs traditions ou dans les formes fantastiques des apparitions de la bête homicide.

Les jongleurs et leur influence ont été parmi les principaux obstacles qui se sont opposés au travail d'évangélisation des missionnaires des Indiens.

En 1828, le 9 septembre, Monsieur J. B. Clicteur, secrétaire de l'évêque de Cincinnati, dans sa lettre datée de l'Arbre-Croche, rapportait les objections contre la religion chrétienne faites à M. Dejean, missionnaire apostolique, en présence de deux cent trente-huit sauvages par un chef ottawas, dans la chapelle de l'Arbre-Croche.

Or, parmi ces objections, il en est de très caractéristiques au point de vue diabolique.

- Pourquoi, demanda le chef au missionnaire, nous défends-tu de souffler sur les malades, avec nos anciennes cérémonies ; de faire un festin à *tout manger*, lorsque le jongleur l'a ordonné, et qu'il nous assure que, sans cela, le malade va mourir ? Il faudra donc laisser ce malheureux sans soulagement ?

A quoi bon nous faire brûler nos sacs de *médecine*, renfermant des peaux de belettes, de serpents, de corbeaux, des chevelures humaines (*macki* ou *mackiki*, en est le nom), où se trouvent tous nos emblèmes magiques, et avec lesquels nous pouvons par vengeance faire mourir nos ennemis ?

(Ils pensent en effet qu'en faisant certaines figures sur l'ombre d'une personne, ou en mettant certaines drogues sur son passage, ils peuvent la faire mourir.)

Par le moyen de nos magies, chantant, dansant, faisant jouer le *chichicouet* (baguette d'un pied de long avec plusieurs cornes de pieds de chevreuil, attachées ensemble, qui, agitées, font un cliquetis désagréable), mettant du tabac au feu, nous faisons tonner, pleuvoir sur nos terres arides ; et si l'on t'écoutait, l'on ne ferait rien de tout cela !

Nous empêcheras-tu de raconter le rêve que l'on aura fait dans le temps d'un jeûne (ils passent deux jours sans rien prendre, et pendant dix jours ils ne prennent qu'une poignée de blé d'Inde ou de maïs bouilli, et s'ils font un mauvais rêve, ils discontinuent leur jeûne) lorsque nous serons dans une tempête, parce que ce moyen est infailible pour calmer l'orage ; ou bien en jetant du tabac dans l'eau, ou bien en faisant au *manitou* du lac un sacrifice de poux en les exposant sur une écorce pour obtenir du vent et calmer la tempête ? Qu'est-ce que cela fait à Dieu ? Y a-t-il là-dedans quelque chose digne de blâme ?

Si nous suivions tes conseils nous serions comme des imbéciles ; tu sais que nous pouvons connaître l'avenir par le moyen de nos superstitions ; nous n'avons qu'à faire une petite cabane où le jongleur s'enferme ; par miracle elle se soulève toute seule ; la lune, les tortues, le hibou viennent y trouver le jongleur et lui annoncer les choses qui doivent arriver ; et dans tout cela quel mal y a-t-il ?

Nous serons certainement détruits si l'ennemi vient nous faire la guerre : tu as fait brûler à tous *ceux qui sont de la prière* (les catholiques ottawas), leurs éperviers desséchés, leurs corbeaux, leurs émerillons, etc., qui étaient nos anges gardiens en temps de guerre, et qui souvent nous ont sauvé la vie en nous avertissant du danger, ou en nous faisant cacher dans de bonnes places. L'expérience nous a prouvé que c'était bon ; pourquoi détruire ces êtres ?

Tu sais que nous faisons des danses où nous passons plusieurs jours et plusieurs nuits pour que le mauvais esprit (*manito*) nous donne une bonne chasse : chanter, danser, jouer du tambour, du chichikouet, manger dans un repas tout ce qu'on a fait cuire, est une chose très agréable : pourquoi ta religion voudrait-elle nous priver de ce plaisir et d'une bonne chasse ?

Il est presque inutile de faire remarquer que, si les opérations des sorciers n'avaient pas produit fréquemment des résultats merveilleux, les Ottawas, si peu civilisés qu'ils fussent, n'eussent pas pris la peine de se réunir en assemblée solennelle pour discuter ces différentes objections avec un missionnaire catholique ?

Si de nos jours des miracles ne se produisaient pas à Lourdes, les pèlerinages et les faits qui les accompagnent ne seraient pas discutés avec tant de passion.

Quand on débat le pour et le contre aussi sérieusement, c'est qu'on se trouve en face, non pas des apparitions fantaisistes d'une lanterne magique, mais en présence de prodiges réels authentiquement constatés.

Inutile aussi d'ajouter que les réponses de Monsieur Dejean produisirent une forte impression sur les assistants qui de temps en temps, au rapport de Monsieur Cliteur, poussaient des cris en signe d'applaudissements.

Une preuve de plus, s'il était nécessaire, de la réalité de l'intervention du démon dans les opérations des jongleurs, se trouve dans une lettre du Père J. de Smet, datée de la nation des Poutouatomis, aux Council-Bluffs, et publiée en 1839.

Une chose très remarquable, dit-il, et que je tiens de plusieurs témoins oculaires, c'est qu'ils s'avouent vaincus et cessent leurs opérations superstitieuses lorsqu'une personne baptisée, portant une marque de sa religion, une croix ou une médaille bénite, s'approche du lieu de leurs assemblées.

Aussi ces magiciens avaient-ils conçu une grande haine contre les missionnaires catholiques.

Une vieille femme sauvage que j'instruis en ce moment, disait dans la même lettre le Père de Smet, et qui a appartenu longtemps à la *Grande Médecine*, a été menacée de mort par les jongleurs, si elle se fait chrétienne ; elle paraît bien ferme cependant dans ses bonnes résolutions. L'exemple de son mari et de ses six enfants, que j'ai baptisés, sert beaucoup à l'encourager.

La puissance des chrétiens pour arrêter les opérations magiques et imposer silence aux démons et à leurs ministres est un fait universellement constaté.

Dans les chapitres de cet ouvrage qui concernent l'Hindoustan et la Chine, nous rapportons des preuves extraordinaires de l'exercice de ce pouvoir. La chose est tellement connue dans ces pays que souvent les catholiques s'y font comme un jeu de se mêler à la foule qui assiste aux exercices des sorciers, et de leur couper la parole au moment le plus intéressant en faisant secrètement le signe de la croix.

Les magiciens confus reconnaissent ce qu'il en est et décampent au plus vite, proclamant ainsi malgré eux la vérité souveraine de notre Religion.

Le pouvoir de chasser les démons est en effet un des principaux signes, et le premier indiqué, parmi ceux auxquels Notre Seigneur Jésus-Christ a déclaré aux Apôtres que le monde reconnaîtrait la vérité de leur mission.

Quand il les a envoyés batailler contre le Prince des ténèbres et conquérir toutes les nations, il leur a dit : « *In nomine meo dæmonia ejicient, linguis loquentur novis, serpentes tollent et si mortiferum quid biberint, non eis nocebit ; super ægros manus imponent et bene habebunt* ».

Et comme dans les temps apostoliques les missionnaires continuent par toute la terre de chasser les démons au nom de Jésus-Christ ; d'apprendre avec une facilité plus qu'humaine des langues qui n'ont ni écriture, ni grammaire, ni dictionnaire ; de débarrasser les peuples, non seulement des monstres infernaux, mais même des animaux féroces ; de subsister dans des pays malsains et dans des conditions d'existence complètement contraires à l'hygiène, dans des contrées où les soldats des expéditions militaires meurent comme des mouches ; d'imposer les mains aux malades et de les guérir subitement ou tout au moins de les soulager.

Dieu, chez les sauvages de l'Amérique du Nord aussi bien que par toute la terre, a en effet opposé, soit directement, soit par l'intermédiaire de ses envoyés, ses miracles bienfaisants aux prestiges malfaisants par essence de l'Homicide.

Vers 1830, au rapport du Père de Smet, les *Cœurs-d'Alêne* entendirent parler du Dieu des chrétiens, de l'Incarnation, de la Rédemption et des principales vérités de la foi.

Ces vérités, écrivait quinze ans plus tard le missionnaire, qui, aux yeux de tant de prétendus sages, ne méritent pas qu'on y réfléchisse, produisirent une autre impression sur nos sauvages.

A ce bruit, toutes leurs bandes dispersées accourent au lieu où se trouve l'apôtre de cette doctrine ; le rassemblement

se fait au déclin du jour ; un conseil se tient pendant la nuit ; les grandes nouvelles se confirment, et on en conclut qu'un Dieu si puissant et si bon mérite les adorations et l'amour de la tribu.

Cependant les familles réunies ne s'étaient pas encore séparées qu'un fléau frappa de mort un grand nombre de sauvages.

Au moment où le mal allait sévir avec plus de force, un des moribonds, nommé ensuite Étienne, entend une voix qui vient d'en haut et qui lui crie :

- Jette tes idoles, adore le Dieu des chrétiens, et tu seras guéri.

Le mourant croit à cette parole, et sa guérison est complète.

Il se rend aussitôt auprès des autres malades, leur raconte ce qui lui est arrivé, et leur persuade d'imiter son exemple. Ils le font, et recouvrent également la santé.

Je tiens ce fait de la bouche même du pieux Étienne, qui pleurait de reconnaissance en me le racontant.

Sa déposition m'a été confirmée par des témoins oculaires qui ont pu dire : « J'en étais ».

Et moi-même j'ai vu de mes yeux la montagne au pied de laquelle les idoles furent brisées.

Tel était l'état de la peuplade des *Cœurs-d'Alêne*, lorsque la Providence m'y conduisit en 1842. J'y baptisai cent vingt-quatre personnes, dont la plupart étaient des enfants.

Ma visite, dont les circonstances sont rapportées dans mes lettres, les disposa si bien en faveur des Robes-Noires, qu'il fut décidé que le Père Point irait à leur secours.

Trois mois après, c'est-à-dire sur la fin de la chasse d'été, ce Père quitta Sainte-Marie avec l'autorisation de placer les nouveaux néophytes sous la protection du Cœur de Jésus.

Le jour où il posa le pied sur les limites de leurs terres était le premier vendredi de novembre. Il fit, avec les trois chefs venus au-devant de lui, la consécration promise, et, le premier vendredi de décembre, l'auguste signe du salut s'élevait au milieu d'un concert de chants et de prières, sur les bords du grand lac où la tribu s'était réunie pour la pêche.

Dès ce moment, grâce à la puissance du Dieu sauveur, on peut dire que l'esprit de foi anime tous les habitants de ces heureuses vallées.

Non seulement les assemblées nocturnes, les cérémonies sacrilèges, les visions diaboliques, si fréquentes auparavant, disparurent tout à fait ; mais le jeu, dont jusque-là ces sauvages avaient fait une de leurs occupations les plus importantes, fut abandonné, et deux semaines après, le mariage qui, depuis bien des siècles peut-être, ne connaissait plus ni bornes, ni indissolubilité, fut rappelé à sa première institution.

Enfin, de Noël à la Purification, le foyer du missionnaire fut alimenté par tout ce qui restait des objets de l'ancien culte.

Il était beau de voir ses principaux suppôts faire, de leurs propres mains, justice des misérables hochets dont l'enfer s'était servi pour tromper leur ignorance et accréditer ses impostures ; aussi dans les longues soirées de cette saison, combien furent sacrifiés de plumes d'oiseaux, de queues de loups, de pieds de biche, de sabots de chevreuils, d'images de bois !...

Quelques années plus tard, en 1850, le Père Bax, missionnaire de la Compagnie de Jésus chez les Osages, dans une lettre datée du 1^{er} juin, écrite du village de Saint-François de Hieronymo, racontait un autre trait merveilleux de la bonté de Dieu, suivi, comme le précédent, de bienfaits spirituels autrement importants que la grâce temporelle.

Le baptême, écrivait-il, est un des sacrements de notre sainte religion que l'Indien comprend le mieux, et celui de tous qu'il est le plus désireux de recevoir.

Des incidents, que j'aime à appeler providentiels, ont beaucoup contribué à augmenter la foi de cette tribu en l'efficacité de cette grâce. Je ne vous en citerai qu'un seul.

Un soir, pendant l'automne de 1818, un Indien arrive à la Mission, la douleur et le trouble peints sur son visage. Aussitôt qu'il m'aperçoit : - Père, me dit-il, viens sans délai, car ma femme se meurt ; tous en désespèrent, et, moi, je la considère comme déjà perdue. Tu nous as dit de t'appeler lorsque quelqu'un de nous serait en danger. Je veux qu'elle entende la parole du Grand Esprit avant de mourir : c'est pour cela que je suis venu te chercher.

Je ne faisais que d'arriver du village de Camva-Shinkaon, à trente milles de distance, et j'étais épuisé de fatigue. Mais comment résister à une invitation si pressante, et surtout dans une occasion semblable ?

Après un moment de repos je partis.

A mon arrivée, la loge était remplie de femmes et d'enfants hurlant la sauvage chanson des morts. Je les priai d'interrompre ces chants lugubres, et je m'approchai de la malade qui était étendue sur une peau de buffle, et couverte à peine de quelques haillons.

Je la trouvai sans connaissance et, comme j'ignorais si elle reviendrait de sa léthargie, je me déterminai à rester là jusqu'au matin.

Un Indien eut la bonté de me prêter sa couverture dont je m'enveloppai, et j'essayai de prendre quelques heures de sommeil.

Mais tout fut inutile, car les voisins recommencèrent de nouveau leur épouvantable vacarme, tandis que les chiens de la loge passaient et repassaient sur moi avec une telle continuité qu'il m'eût été impossible de compter le nombre de leurs visites.

Vers l'aurore, la malade donna quelques signes de vie. Aussitôt qu'elle eut recouvré ses sens, je lui fis les exhortations convenables, auxquelles elle répondit par la plus grande attention et par l'expression d'une véritable joie. Je la baptisai et je partis.

Deux heures après mon départ elle était parfaitement rétablie, elle se leva, prit son enfant et l'allaita.

Étant revenu peu après au même village, je me trouvai immédiatement environné d'hommes, de femmes et d'enfants criant tous d'une voix : - Nous sommes bien contents de te voir !

C'est leur parole de cordiale réception.

Après m'avoir raconté la guérison de la malade, ils m'apportèrent vingt-cinq enfants à baptiser.

Lorsque nous relisons par un jour gris d'automne cette étude sur les sauvages de l'Amérique du Nord, des réflexions mélancoliques tombent en notre esprit comme des larmes.

Débris de nations !... Débris de cultes !... Débris de faits !...

**CI-GIT
CE QUI FUT !...
CE QUI NE SERA PLUS JAMAIS !...**

AFRIQUE

CHAPITRE VII : AVANT LE XIX^e SIÈCLE

La partie du vaste continent africain qui, la première, reçut la lumière de la foi, fut la plus proche de Jérusalem : l'Égypte et la vallée du Nil.

L'Église de cette contrée brilla du plus vif éclat jusqu'au cinquième siècle. Les Pères du Désert l'illustrèrent de leur sainteté et de leur science. Mais elle tomba dans l'hérésie d'Eutychès, se détacha de l'Unité catholique, dépérit, puis disparut presque complètement, recouverte par l'invasion musulmane de 641.

Les explorations et les conquêtes des hardis navigateurs portugais du quinzième siècle permirent au christianisme d'attaquer le continent noir sur ses côtes occidentales, puis sur ses bords orientaux.

L'évangélisation recommença autour des nombreuses colonies que le Portugal fonda du Sahara au cap des Tempêtes, puis de ce promontoire, devenu le cap de Bonne-Espérance, jusqu'à l'embouchure de la mer Rouge.

Sur une longueur de côtes de cinq mille kilomètres, tout le long de l'océan Atlantique, et sur une profondeur dans les terres de douze cents kilomètres environ, la partie ouest de l'Afrique fut évangélisée pendant trois siècles par des légions de missionnaires.

Le centre de la conquête catholique de ce côté fut le Congo. Vers 1100, le roi de ce pays demanda des prêtres et obtint trois Pères Dominicains. En quelques mois ces religieux baptisèrent plus de cent mille noirs.

Ces premiers missionnaires furent suivis d'un nombre considérable d'autres et l'on vit s'établir un grand royaume catholique et se constituer une dynastie de princes chrétiens qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Ces rois se débarrassèrent dans la suite des temps de la tutelle des Portugais, mais ne renoncèrent pas pour cela à leur foi. Ils se mirent en rapport avec le Saint-Siège et en reçurent des missionnaires directement.

Au cour du XVIII^e siècle, il existait en ces contrées deux préfectures apostoliques importantes, celle du Congo proprement dite et celle du Grand Makoco, située à plus de douze cents kilomètres dans l'intérieur des terres.

Il est même prouvé par des lettres et des cartes géographiques que, dès le milieu du XVII^e siècle, les missionnaires capucins avaient exploré le centre de l'Afrique.

Mais dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, Pombal, le ministre philosophe du Portugal, en persécutant les ordres religieux dans sa patrie et dans ses colonies, détruisit les résultats obtenus par trois cents ans d'apostolat.

Par suite des entraves qu'ils rencontraient en Europe pour leur recrutement, les missionnaires virent en Afrique leur nombre diminuer rapidement et leur action civilisatrice se restreindre, puis cesser presque complètement.

Non seulement le gouvernement de Lisbonne, aveuglé par les principes révolutionnaires, tarit chez lui la source des vocations sacerdotales, mais même s'opposa de tout son pouvoir à l'entrée de prêtres originaires d'autres contrées d'Europe dans ses possessions de la côte occidentale d'Afrique. Bientôt celle-ci ne compta plus qu'un seul évêché : celui de Saint-Paul de Loanda, et le nombre des noirs chrétiens, privés des missionnaires qui les enseignaient et les administraient, diminua avec une rapidité désolante.

L'histoire du Catholicisme sur les rivages orientaux, baignés par l'océan Indien, présente et la même marche ascendante et la même dégénérescence, quoique pour des causes plus complexes.

Ce fut en 1498 que le célèbre navigateur Vasco de Gama, ayant doublé la pointe sud de l'Afrique, relâcha pour la première fois au Mozambique. Rapidement le Portugal étendit sa domination sur toutes ces côtes, du cap de Bonne-Espérance au cap Guardafui, situé au sud de la mer Rouge.

Saint François Xavier, se rendant aux Indes, séjourna six mois à Mozambique, en 1542, et y fit plusieurs miracles.

Quelques années plus tard, un autre Jésuite appartenant à une des grandes familles du Portugal, le Père Gonzalve de Sylvira, pénétra à son tour dans ces contrées et y fut martyrisé vers 1560.

Il fut suivi d'un grand nombre d'autres religieux appartenant soit à l'Ordre de Saint Dominique, soit à la Compagnie de Jésus. Bientôt les membres de cette dernière société eurent formé au milieu des populations noires des agglomérations chrétiennes, ou *réductions*, s'échelonnant tout le long du haut et du moyen Zambèze.

Mais vers la fin du XVII^e siècle le roi du Monomotapa expulsa les Portugais du Zambèze et les refoula jusqu'au rivage de l'océan.

A la même époque, les Arabes mahométans attaquèrent les Portugais dans le nord, les vainquirent, s'emparèrent de toute la côte du Zanguebar et substituèrent leur domination à la leur du cap Guardafui au cap Delgado.

Au sud, d'autres ennemis surgirent, mais ceux-là européens et protestants. Les Hollandais d'abord, les Anglais ensuite, s'établirent au Cap et, repoussant les successeurs de Vasco de Gama, étendirent leur autorité de l'extrême pointe sud de l'Afrique jusqu'à la baie Delagoa.

Ces défaites successives réduisirent les possessions portugaises à une étroite bande de terrain courant le long du rivage de l'océan Indien, en face de Madagascar. Les missions catholiques virent leur rayon d'action et leur sphère d'influence diminuer d'autant.

Le néfaste Pombal leur porta le coup décisif en 1759, en arrachant les Jésuites aux noirs qu'ils évangélisaient.

De la même main qui signa le décret de persécution contre les fils de Saint Ignace de Loyola, le ministre philosophe signa la ruine de la puissance coloniale de sa patrie.

C'est là en effet une des leçons le plus terribles et le plus suggestives de l'histoire. Tant que le Portugal accomplit la mission que la Providence lui avait donnée, de soldat du Christ et de propagateur de la civilisation chrétienne, il fut grand, puissant et glorieux parmi les nations.

Du moment où il commença d'abandonner cette noble tâche, il périclita.

Du jour où il y renonça, où il passa, renégat, du camp de Jésus-Christ dans le camp de Satan, il fut jugé par Dieu et condamné à se traîner, petit, faible et sans gloire, à la remorque de l'hérétique Angleterre.

Il est juste en effet que les nations qui n'ont qu'une vie terrestre, soient récompensées ou punies en ce monde suivant leurs mérites ou leurs fautes. Elles sont guérissables, il est vrai, mais combien le sort de celles qui ont renié le Christ doit faire trembler ceux qui aiment leur patrie et la voient glisser sur la pente de l'apostasie !...

Avec le XIX^e siècle a recommencé l'évangélisation de l'Afrique. C'est une constatation que nous aurons à faire, non seulement pour le Continent Noir, mais pour l'Asie. Il semble qu'au sortir de la tourmente révolutionnaire, dont les contre-coups destructeurs se firent sentir jusqu'aux extrémités de la terre, Dieu ait renouvelé les forces de son Église et lui ait communiqué une puissance d'expansion plus grande pour refréner Satan et rejeter les démons jusqu'aux déserts glacés des pôles.

Cette campagne universelle d'évangélisation est la grande œuvre de notre siècle, dont les impies se gardent bien de parler, et que beaucoup n'aperçoivent même pas. Les temps nouveaux se préparent...

Les Missions africaines se divisent de nos jours en cinq groupes :

Celles de l'Ouest ; Celles du Sud ; Celles de l'Est ; Celles du Centre ; Celles de la vallée du Nil ;

Nous signalerons, en suivant cet ordre, les faits diaboliques le plus remarquables qui s'y sont produits.

CHAPITRE VIII

AU GABON. - AVANT DE PARTIR EN VOYAGE. - POUR PLANTER DU MANIOC. - FABRICANTS DE DIVINITÉS. - AVEC LES RESTES DES MORTS. - DANS UN CRÂNE. - EN TEMPS DE DISETTE. - LE FÉTICHE *OKOUNDOU*. - « AVOIR LA TÊTE COMME UN BLANC ».

CHEZ LES PAHOUINS. - MÉDICAMENT DE SORCIER. - ANIMAL MAGIQUE. - « NUL MÉDECIN NE VA À SA BESOIGNE SANS UN SAC ». - LE FÉTICHE DE GUERRE. - L'AFFILIATION À LA SORCELLERIE. - L'ACCEPTATION PAR LE DÉMON. - LE RACHAT. - LES PROHIBITIONS. - ÉCHEC À SATAN. - LE MESSAGER DE MORT. - LES ESPRITS *ABILCU* ET *ELÉRÉ*. - LA VERTU DES CLOCHETTES. - ENFANT MARTYR. - UN RÉCIT NÈGRE.

En 1811 recommença l'évangélisation de la côte occidentale d'Afrique. M. Bessieux débarqua à cette époque au Gabon. il y trouva des Pahouins, des Pongouès, des Bengos, des N'kombés, des Adoumas, tous fétichistes, quelques-uns anthropophages ; mais pas un seul de ces noirs n'était catholique.

En 1874 le missionnaire devenu Monseigneur Bessieux, vicaire apostolique du Gabon, ou des Deux-Guinées, comptait sous sa houlette pastorale deux mille chrétiens. Actuellement les Pères du Saint-Esprit, qui n'ont pas cessé d'administrer cette mission, prodiguent leurs soins à cinq mille fidèles. La population totale du Gabon est évaluée approximativement à cinq ou six millions d'habitants.

Tout le pays appartient à la France, ou du moins est placé sous son protectorat.

C'est du vicariat apostolique des Deux-Guinées que sont sorties successivement, comme d'une souche commune, toutes les missions de la côte occidentale d'Afrique.

Au Gabon, la lutte contre Satan fut vive et les missionnaires eurent fort à faire pour débarrasser petit à petit les noirs de son joug. Dans chaque circonstance de la vie, à tout instant, ils se heurtaient aux pratiques superstitieuses, les plus bizarres en apparence, les plus tristes en réalité pour qui regardait jusqu'au fond des choses.

Entendez-vous, écrivait en 1858 le Père Peureux, ce nègre agitant vigoureusement une sonnette, et parcourant la voie publique suivi de quelques-uns des siens, femmes et enfants, le front, les bras, le corps bariolés de blanc, de noir, de rouge ; car se sont là les couleurs d'un augure favorable ! Que veut-il ? Se préparer pour le lendemain à un voyage de trafic en se plaçant sous la protection des mânes.

Le soleil décline vers son couchant ; c'est le moment pour notre homme de se ménager l'assistance de ses ancêtres. Il se dirige vers le lieu de leur dernière demeure, et là, évoquant solennellement tous ceux dont il a retenu les noms, il les supplie d'abord d'éloigner de son village tout malheur, puis de le combler lui-même de toutes sortes de richesses provenant, non seulement des peuplades voisines, mais aussi de toutes les races qu'il connaît, noires et blanches.

Mais de simples supplications ne lui apporteraient pas tous les avantages qu'il désire, peut-être aussi les âmes qu'il invoque sont-elles dans le besoin ?

Il a pourvu à tout. Par ses soins des aliments ont été apprêtés pour elles, la portion de chacune est respectueusement déposée sur une feuille d'arbuste ou de bananier, au signal de la clochette.

Il se retire ensuite en bredouillant quelques sons inintelligibles avec une pleine confiance que ses aïeux aux quels il vient de rendre hommage, prépareront diligemment les voies à son négoce, en disposant, les noirs avec qui il doit traiter à lui servir à bas prix une grande quantité d'objets de commerce, et les blancs à recevoir de lui ces mêmes articles au prix le plus élevé.

Il s'inquiète peu, du reste, si ces aliments sont dévorés par les chats ou par les crabes si communs en ce pays, pourvu que les siens aient conscience qu'il ne cesse de vénérer leur mémoire.

Voyez cet autre traquant un chevreau qu'il immolera sans pitié tout à l'heure : que croyez-vous qu'il prétende ?

Il aspire aussi à la faveur des *Abambo*. C'est le nom donné aux esprits des défunts.

Un songe lui a révélé qu'ils demandaient de lui un sacrifice, et que c'est uniquement à ce prix qu'il obtiendra leur assistance pour ses plantations de manioc et de bananiers.

En un moment le festin est préparé, les membres de la victime sont aussi dépecés au son d'une clochette et semés dans les champs.

Cela fait, il se retire, persuadé que la disette ne viendra pas l'atteindre, ni lui, ni les siens ; ce qui ne l'empêchera pas de voir assez souvent ses espérances déçues, soit par le dérangement des saisons, soit par la voracité des animaux sauvages.

Cependant le père du mensonge, s'accommodant à l'inculte intelligence [du noir, profite de sa croyance à l'intervention des esprits pour s'attirer ses adorations.

Il lui suggère la pensée de fabriquer des idoles regardées comme le sanctuaire de ces âmes, et auxquelles il a recours comme à des divinités toutes puissantes.

C'est sous ces traits de mille divinités inertes, aux formes les plus étranges et les plus variées, que le démon usurpe les honneurs divins, selon cette parole de l'écriture : «*Dii autem Gentium dæmonia* ; les dieux des païens sont des démons».

Considérez, je vous prie, un instant, cet artiste improvisé. Voyez avec quelle attention il s'exerce sur le bois informe. Que fait-il ? Il façonne un dieu tutélaire.

Vous riez de ces yeux qui ne voient point, de ces pieds tronqués, de cette figure hideuse, de ces éclats de miroir multiples qui lui couvrent le corps, et de ce tatouage qui en fait à vos yeux un sujet horrible.

Cependant cette divinité d'un nouveau genre n'en est pas moins estimée par l'ouvrier comme pourvue d'un grand crédit.

Mais désirez-vous savoir d'où viendra sa vertu principale ? Le voici.

Un *Oganga* - ainsi sont nommés les compositeurs d'amulettes, les féticheurs, qui se donnent aussi comme médecins, et que l'on juge être en relations, avec les *abambo*, ou les mânes - un *Oganga* se rendra au séjour des morts, il réduira en cendres quelques-uns de leurs ossements et en remplira la tête et le ventre du dieu de son invention.

Après cinq jours de cérémonies fantasmagoriques, l'idole rentre au village au bruit redoublé de la fusillade. Dès lors elle est devenue le domicile des âmes qui animaient jadis les cendres qu'elle contient ; c'est d'elles que le propriétaire doit viser à se concilier les faveurs.

Une petite case s'élève non loin de la demeure de celui qui possède l'idole : c'est là qu'elle va être déposée, et c'est à ses pieds que le chef de la famille viendra offrir ses supplications pour en obtenir tous les biens qui sont l'objet de ses vœux.

Il tient en quelque façon à ce dieu abject autant qu'à sa propre vie ; déjà il se considérerait comme ne comptant plus parmi les vivants, s'il lui était ravi. Il ne pénètre jusqu'à lui qu'avec beaucoup de respect, marchant profondément incliné, et ne s'éloigne qu'à reculons.

Il dépose sous sa sauvegarde tous ses instruments de superstition ; c'est là aussi qu'il va se tatouer, se barioler de rouge et de blanc, quand il médite quelque grande entreprise ou qu'il veut éloigner des siens quelque infortune.

Au Gabon le démon parodie en toutes matières, mais à sa façon, les œuvres du Seigneur. Le chrétien, l'enfant de Dieu, s'arme contre son ennemi des images, des reliques de ses serviteurs le plus fidèles ; le démon munira d'amulettes, composées de restes humains, l'infidèle qui est son captif.

Celui-ci place dans ses fétiches une telle confiance, que sur eux repose tout l'espoir de sa postérité, de son bonheur.

Pour satisfaire son extravagante piété, il n'hésitera point à aller troubler les défunts au sien de leur repos.

Il le fera non seulement pour leur dérober des lambeaux de chair, mais encore des membres tout entiers.

Souvent même, d'après le conseil de l'*Oganga*, pour mettre fin à telle maladie et en obtenir la guérison, il ne faut rien moins que la tête d'un mort. Deux hommes se chargent de ce triste message et l'exécutent à la faveur des ténèbres de la plus sombre des nuits.

Une fois en possession de ces funèbres dépouilles, le devin leur fait contracter des vertus diverses. Mélangées avec de la poudre et autres substances, puis renfermées soit dans une corne de chevreau ou d'antilope, soit dans la coquille d'un limaçon, elles procurent à celui-ci l'aptitude de devenir un chasseur habile, à tel autre les moyens d'acquérir une prompte et brillante fortune, etc., selon les capacités qui distinguaient ceux auxquels ces restes ont appartenu.

Chacun possède dans sa demeure plusieurs de ces amulettes. Les unes sont pour la défense de la famille, d'autres pour les bénéfices du commerce.

Les noirs en portent aux bras, aux pieds, au cou, à la ceinture ; leurs fusils mêmes en sont armés. Munis de ces talismans, ils se disent invulnérables, et cependant un rien les fait fuir et les met en émoi.

C'est surtout dans l'intervention de leurs proches qu'ils aiment à placer la confiance la plus marquée.

Ne sont-ce pas eux en effet qui doivent surveiller d'avantage leurs intérêts et éloigner avec plus de sollicitude les dangers qui les menacent ?

Aussi une famille puissante ne cherche-t-elle guère autre part que dans son sein des dieux protecteurs.

Heureuse donc celle qui compte parmi ses aïeux des hommes qui se sont fait un nom, qui ont su accumuler des richesses, s'entourer d'estime, n'importe par quels moyens ; car la voie de la prospérité lui est dès lors ouverte par un droit héréditaire.

Par quels moyens !... Car au Gabon, hélas ! Toute vertu, toute sagesse, toute gloire consiste simplement à savoir gra-

vir le chemin de la fortune. Celui qu'elle favorise sera toujours honoré et respecté, fût-il d'ailleurs le plus criminel des hommes ; après sa mort, ses cendres deviendront pour les siens le meuble le plus précieux, le talisman le plus estimé, par les espérances qu'il leur fait concevoir de son puissant secours et la crainte qu'il inspire à leurs ennemis, lesquels redouteraient d'entreprendre contre ses clients quelque hostile tentative.

On estimerait difficilement les monstrueux égarements où les conduit cette persuasion. On a vu un roi, - c'est le titre donné à tout chef de village -, appréhendant quelque complot de la part de ses sujets, leur faire boire de l'eau-de-vie qu'il avait fait passer d'abord par le crâne de son père, mort depuis peu d'années, convaincu que l'on n'oserait plus rien tenter qui lui fût préjudiciable, de peur d'encourir la soudaine et terrible vengeance de l'esprit irrité.

Mais c'est principalement quand ces peuples sont atteints par la disette et l'indigence, qu'ils s'adonnent à leur culte superstitieux.

Ils ne possèdent que les minces bénéfices qu'ils retirent de leur commerce avec les peuples civilisés. S'il y a quelque retard au retour des vaisseaux, leurs approvisionnements s'épuisent vite en raison surtout de leur imprévoyance.

Vivant au jour le jour, ils dépensent joyeusement en quelques heures le fruit d'un pénible travail. Bientôt le tabac, l'eau-de-vie commencent à manquer, mille choses font défaut.

Ces crises leur rappellent alors l'idée de recourir à leurs protecteurs défunts le plus accrédités.

Voici un fait qui s'est passé sous nos yeux. Depuis plusieurs mois un profond abattement causé par l'absence des navires régnait dans un village. Le roi, qui est l'un des plus considérés, en avait conçu une préoccupation d'autant plus ombrageuse que chacun proclamait déjà sa grandeur déchue.

Soudain il quitte son logis et va fixer pour quelques jours sa demeure sur un promontoire que l'on croit habité par un grand *M'bouïri* ou esprit ; c'est là que fut enseveli son père, le héros de son temps.

Or, ce roi que l'on voit toujours convenablement mis, et souvent drapé de soieries, semble aujourd'hui vouloir abdiquer toute dignité et échanger son faste contre la pénitence ; il a pour logement la case la plus chétive.

Mettez-lui sur la tête un chapeau crasseux, une infecte pipe à la bouche, un lambeau d'étoffe usée à la ceinture, et vous aurez l'idéal de son accoutrement. Satisfait d'une simple natte étendue par terre, il se refusera une chaise, et son chapeau lui tiendra lieu d'assiette, lui dont la table est d'ordinaire servie à la façon des blancs,

Mais tandis qu'il est livré tout entier à l'observation du fétichisme, il apprend par un songe que les esprits méchants, irrités contre ses sujets, veulent affliger son village d'une épidémie.

Or le seul moyen de se soustraire à leur malice et de leur faire prendre la fuite, c'est que chacun porte sur soi l'image des génies bienfaisants.

Dès le lendemain on ne rencontrait plus que des gens armés d'un petit bonhomme, long d'un décimètre et fait de moelle de bambou. Pour plus de sécurité l'un des frères du roi s'était muni de deux fétiches ; ce fut précisément le premier de l'endroit qui mourut.

Quelquefois, c'est un chef seul qui évoque son père ou ses aïeux, afin de se concilier leur secours dans les moments de détresse : mais le plus souvent c'est un village tout entier qui veut fléchir par des expiations publiques les défunts du lieu ou tirer avantage de leur crédit.

D'après l'ordre d'un grand féticheur, d'un Ogariga, qui dit avoir appris des mânes mêmes ce qu'il faut faire pour ramener l'activité du commerce, tous les hommes se rassemblent pour s'acquitter des cérémonies accoutumées envers les morts, et prennent le chemin du cimetière.

On l'approprie, on en arrache les herbes ; une cuisine est improvisée ; on tue des poules, on immole des moutons, des chevreaux.

Les parts offertes à ceux qui ne sont plus sont dispersées çà et là ; le reste est pour les vivants.

Puis viennent les prières publiques ; on supplie les mânes de déposer toute rancune, de ne pas tenir plus longtemps éloignées les pirogues des blancs, et chacun regagne sa demeure, bien persuadé qu'il verra promptement ses vœux réalisés.

Lui objecterez-vous que ce n'est pas en deux ou trois jours qu'un navire peut arriver d'Europe en Afrique.

Il vous répond que cela est vrai, mais que ce navire prenait une autre voie, et que ce sont leurs *abanibo* qui lui ont fait changer de route et l'ont amené chez eux.

Pauvre peuple ! Qu'il avait grand besoin que l'Évangile vînt déchirer le bandeau qui lui couvre les yeux ! Parmi les nations chrétiennes, l'ange des ténèbres craint de se manifester et de paraître au grand jour ; son pouvoir y est enchaîné, et d'ailleurs sa difformité, mise à nu, révolterait même ses esclaves. Mais au milieu des peuples infidèles encore, il est chez lui et n'a pas à se gêner ; sa domination y est si bien établie qu'il peut imposer ouvertement les pratiques les plus absurdes sans risquer de compromettre son empire.

La confiance que les noirs du Congo ont dans les fétiches composés avec les restes des défunts se traduit d'une manière bien fréquente encore par les crimes inouïs qu'elle leur fait commettre contre leurs parents les plus proches, dans l'unique dessein d'en être protégés plus efficacement.

Ainsi le talisman sans égal à leurs yeux est celui qu'ils appellent *Okoundou*. Quiconque veut l'obtenir avec toute sa vertu, doit immoler de ses propres mains, d'une façon ou d'une autre, quelqu'un de sa parenté.

Il y a peu d'années qu'un jeune homme, considérant la grande renommée dont jouissait son père, pensa que, ce qu'il y avait de mieux pour lui, c'était d'attenter à sa vie, afin de s'assurer la possession des mêmes avantages. Mais ayant manqué son coup, il éprouva de sa déception un trouble si violent qu'il en perdit l'esprit.

Le malheureux père s'empressa de consulter l'Oganga afin de savoir comment s'y prendre pour faire recouvrer la raison à ce fils dénaturé. Elle devait se retrouver dans le sang des esclaves ; et ce prince en immola à cette fin jusqu'à trente en quelques mois.

Aujourd'hui ; grâce aux douces influences de l'Evangile qui pénètre peu à peu l'esprit et le cœur de ces peuples, ils rougiraient d'oser commettre encore de pareilles cruautés.

Cependant celui qui ne se défait pas avec trop de maladresse de quelque parent, de l'une de ses femmes, ou même de l'un de ses enfants, n'en est pas moins honoré, si la prospérité suit le crime.

Bien plus, attendu qu'on le tiendra pour l'ami des mânes, il se verra distingué du vulgaire ; c'est beaucoup s'il acquitte un tribut léger, comme prix du sang.

Pour composer cet *Okoundou*, on se rend de nuit au cimetière, on dérobe à la victime quelques morceaux d'ongles, une boucle de cheveux, etc., que le ravisseur dépose dans le lieu de sa case le plus secret et connu de lui seul.

Tous ces objets de superstition sont ordinairement protégés par une sentence de mort prononcée contre l'imprudent qui oserait y porter la main. La crainte d'encourir la vengeance des fétiches rend les vols entre noirs extrêmement rares. Ils se gardent soigneusement de toute recherche, de toute investigation dans une loge étrangère.

La première vertu attribuée à l'*O/coundou*, c'est d'abord de procurer à son propriétaire une grande fortune en favorisant son trafic, c'est ensuite de le revêtir du pouvoir de vie et de mort sur ses ennemis ou simplement ses rivaux. D'où il arrive souvent que ce fétiche, au lieu d'être utile, devient très préjudiciable, par exemple au décès d'un grand personnage, lorsque les divers possesseurs du talisman s'accusent les uns les autres de cette mort par jalousie.

Le plus faible ordinairement succombe, trop heureux s'il obtient la vie sauve et peut s'échapper du village, errant et appauvri.

De même que les hommes au Gabon ont leurs cérémonies censées connues d'eux seuls, les femmes ont aussi les leurs qui cachent de honteux mystères. Quand ce secret est violé, le coupable est mis à mort d'une manière plus ou moins barbare, et ce meurtre est attribué à la vengeance des génies outragés.

Il y a peu d'années encore, un noir imprudent eut le malheur de faire à sa femme quelques confidences indiscrettes au sujet de ces pratiques occultes. Dès que cette révélation devint publique, il fut traîné dans les bois et mis en pièces après de cruelles tortures.

Les Gabonnais ont une estime toute particulière pour les fétiches composés des restes des blancs qu'ils considèrent comme leur étant supérieurs. Vous les entendrez dire de tel d'entre eux plus intelligent que les autres : «qu'il a la tête comme un blanc».

Or, suivant leur croyance, lorsqu'ils peuvent s'approprier l'esprit plus fécond en ressources de quelques-uns de ces étrangers, ils en conçoivent une espérance beaucoup plus ferme qu'ils amasseront promptement de grandes richesses.

Tel est le préjugé auquel il faut rapporter certains meurtres, rares il est vrai, commis sur de pauvres matelots américains délaissés ou infirmes et la violation de plusieurs tombeaux d'Européens.

Mais ces crimes, loin d'avoir profité à leurs auteurs, paraissent plutôt avoir attiré sur eux les châtiments et les fléaux de la vengeance divine.

Ce qui était vrai des habitants du Gabon, en 1858, l'était encore vingt ans plus tard. Il faut bien qu'ils aient éprouvé l'effet des maléfices, puisqu'ils ont la conviction, impossible à déraciner, que les malheurs dont ils souffrent leur sont procurés fréquemment par les sortilèges de leurs ennemis.

Les Pahouins, qui habitent les montagnes du Gabon, désignent les sorts sous le nom d'*Evoushé*. Ils ont recours pour les combattre à des magiciens qu'ils appellent *Ngan*.

Ces sorciers, de même que tous ceux du monde, paraissent mêler beaucoup d'impostures à quelques opérations véritablement démoniaques. Comment en serait-il autrement, puisqu'ils sont les adorateurs du père du mensonge ?...

Quelqu'un tombe-t-il malade chez les Pahouins, aussitôt on fait venir le *Ngan* qui déclare la présence d'un sort jeté par un ennemi. Pour délivrer le patient, il prescrit ordinairement le sang d'un bœuf ou d'une poule, qui doit être bu tout chaud.

Si la maladie n'est pas grave, ce qui arrive le plus souvent, le rusé *Ngan* n'a pas de difficulté à se tirer d'affaire. Après quelque breuvage administré au milieu des chants et au bruit du tam-tam, il se retire triomphant et applaudi par ses crédules clients.

Si au contraire le mal est sérieux et continue à empirer, il affirme que le poison dangereux vient des parents du malade. Alors il n'y a plus de remède à donner.

Quelquefois le sorcier, avant de déclarer cette dernière cause du mal, s'il a affaire à un malade polygame, accuse l'une ou l'autre de ses femmes de l'avoir empoisonné. La malheureuse est aussitôt saisie, mise aux fers et châtiée de la manière la plus cruelle.

Depuis que je suis à Saint-Paul, écrivait en 1880 le Père Delorme, j'ai dû intervenir une fois et faire délivrer une femme ainsi maltraitée pour un prétendu empoisonnement.

Cet empoisonnement, au dire des féticheurs, n'est pas produit par un liquide absorbé, mais par un animal qui vit dans le corps du malade, et s'y meut.

Cet animal magique a tantôt la forme d'un crabe et mange le cœur, tantôt celle d'une grenouille qui circule de l'estomac au larynx, ou bien encore celle d'un petit monstre qui n'a que le ventre, une bouche et deux yeux rouges, et qui, prétendent-ils, s'il était extrait du corps et placé dans un lieu rempli de mouches, les attirerait et les goberait.

Par ces descriptions imagées du mal, les empiriques du Gabon veulent-ils simplement représenter d'une façon saisissante les douleurs mordantes que ressent un homme atteint d'une maladie de cœur, les voyages de la «boule hystérique» chez les femmes trop nerveuses, et les crampes d'estomac ou les souffrances causées par un cancer ?

Cela se peut, mais il convient de reconnaître que ce n'est pas l'opinion des nègres. Ils croient, au contraire, d'une loi ferme que ce sont des esprits, des démons qui, sous ces apparences, tourmentent leurs malades.

Les sorciers des Pahouins, comme leurs congénères de toutes races, sont fort intéressés et savent se faire bien payer. C'est dans leur pays un proverbe que «nul médecin ne va à sa besogne sans un sac».

Quoi qu'il en soit de l'amour du gain chez ces hommes, il semble difficile d'admettre que tout un peuple partage une

croyance, si elle ne s'appuie sur aucun fait réel et authentique.

Il est d'ailleurs arrivé en Europe, dans des conditions de sincérité indiscutables, que des démons, chassés par des saints des corps de possédés malades, en sont sortis sous la forme de petits animaux.

Ce qui s'est passé en France, en Italie, en Belgique, ne peut-il s'être accompli au Gabon, où les adorateurs du démon constituent l'immense majorité de la population ? Il est évident que si les Ngans distribuent des fétiches. Ils sont composés ordinairement d'un peu de poussière noire, tirée des restes des morts et enfermée dans de petits sachets.

Les nègres gardent ces fétiches avec grand soin soit dans leurs cases, soit sur eux. Certains même, pour être plus sûrs de ne pas les perdre, se font introduire cette poudre sous l'épiderme au moyen d'une incision faite par le sorcier au milieu du front, sur la poitrine ou sur la nuque.

Ces talismans n'ont pas tous la même vertu. Celui-ci est destiné à protéger l'habitation, celui-là doit détourner les accidents et les malheurs de toutes sortes ; cet autre attirera les richesses, procurera des femmes, des enfants ; ce dernier enfin rendra invulnérable dans les combats.

Les Pahouins ont dans ces bibelots magiques une confiance aveugle.

Un jour un jeune homme du village de Dongila partait avec des compagnons pour aller attaquer un village voisin. Le Père Delorme, mis au courant de son projet, voulut l'en détourner.

- Malheureux, lui dit-il, tu vas te faire tuer ; ils sont beaucoup plus nombreux que vous.

- Ne crains pas, Père, répondit-il avec assurance. Les balles ne sauraient m'atteindre.

Et il montra une corne d'antilope dans laquelle était enfermé son fétiche de guerre.

Un autre jour le même missionnaire, passant devant un village, entendit plusieurs coups de fusils tirés dans la forêt, accompagnés de chants et du bruit du tam-tam de guerre.

Il demanda à l'un de ses chrétiens, élevé à Sainte-Marie du Gabon, ce que signifiait ce vacarme.

Ce sont, répondit le chrétien, des Pahouins qui se préparent à aller attaquer un village ennemi. Le Ngan leur donne le fétiche qui les rend invulnérables, et ces coups de fusils que tu entends, ce sont eux-mêmes qui les tirent les uns contre les autres, à bout portant, et aucun ne reçoit de blessure.

Le Père Delorme descendit alors de sa pirogue et se dirigea du côté d'où partaient les détonations, pour reconnaître ce qu'il en était. Mais aussitôt les Pahouins qui montaient la garde vinrent l'arrêter et l'empêchèrent d'aller plus loin.

C'est là le fétiche de guerre de ce pays et l'on met en lui pleine et entière confiance. En vain s'efforcerait-on de prouver à ces malheureux qu'un grand nombre d'entre eux, possesseurs du même talisman, ont été tués dans des combats précédents, ils ne voudraient pas admettre qu'une mort pareille puisse les atteindre.

Pour nous, nous basant sur ce qui s'est passé souvent dans les Indes. Orientales et dans les pays chinois où publiquement, entourés par des foules nombreuses, des magiciens se font des blessures qu'ils guérissent instantanément soit par des passes, soit par des ablutions d'eau lustrale diabolique, nous estimons que le démon peut fort bien amortir le choc des balles d'une manière prestigieuse afin de mieux tromper les pauvres Pahouins et de leur inspirer une confiance téméraire qui les conduira sûrement à leur perte.

Celui qui est homicide dès le commencement ne doit logiquement négliger aucun moyen d'augmenter le nombre des damnés. « *Quos vult perdere Jupiter, dementat prius* », disaient déjà les Romains il y a un bon nombre de siècles.

La profession de féticheur étant honorable et lucrative, beaucoup de nègres ont l'ambition de l'exercer, mais on n'y parvient qu'après avoir subi des épreuves et avoir reçu la consécration magique.

Cette initiation se compose de cérémonies qui durent plusieurs jours. Les principales sont l'arrangement des cheveux que l'on rase complètement aux uns, et seulement autour de la tête aux autres, des aspersions d'eau lustrale, l'imposition d'un nom nouveau et de vêtements neufs.

Mais en dehors et à côté du corps des sorciers consacrés au culte public des démons, existent des affiliés qui les honorent d'un culte privé. C'est comme une sorte de tiers-ordre greffé sur un ordre religieux. Satan singe toujours et partout les œuvres de Dieu.

Le nègre de Guinée qui est affilié est préposé au service d'une divinité, mais dans sa demeure particulière.

Les cérémonies de la consécration et de l'affiliation se ressemblent beaucoup. Celles-ci varient elles-mêmes un peu suivant le fétiche auquel le candidat est dévoué, quoiqu'elles soient identiques dans tous les points essentiels. Le démon y manifeste son action d'une façon visible et tangible.

Le candidat, dit le Père Baudin, est généralement un enfant, garçon ou fille, de huit à quinze ans. Comme l'affiliation coûte cher, ce n'est qu'un petit nombre qui peut y aspirer.

Quand la mère de l'enfant a réuni assez de richesses pour acheter le bonheur de voir son fils affilié, elle va de grand matin chez un sorcier qui, avec une bande de ses confrères, se rend processionnellement au bosquet fétiche.

On commence par faire des sacrifices aux dieux auxquels l'affilié doit être consacré.

Quand les esprits ont déjeuné, on rase la tête du néophyte, on le dépouille de ses vêtements, on le lave avec une décoction de cent une plantes (il ne faut pas qu'il en manque une seule), on lui ceint les reins avec une jeune pousse de palmier et on lui fait faire avec les féticheurs une procession autour du bosquet. Pendant cette cérémonie les assistants se prosternent la face contre terre.

Quand tous sont rentrés dans le bosquet, le néophyte est revêtu d'un habit nouveau, et alors a lieu la cérémonie principale. Il s'agit de savoir si le fétiche accepte le nouveau prêtre qu'on lui propose ; cette acceptation est la condition *sine qua non*. Voici comment on consulte le démon :

Le néophyte est assis sur le siège sacré ; les féticheurs lui lavent la tête de nouveau avec la décoction d'herbes et invoquent le dieu.

Trois fois ils renouvellent cette cérémonie et, en même temps, ils dansent et gambadent autour du postulant, pendant que tambours et ferrailles de toutes sortes font un bruit assourdissant. Chez les Noirs rien ne se fait sans musique, et

plus le vacarme est infernal, plus la fête est solennelle.

A la troisième invocation le néophyte commence à s'agiter ; tout son corps tremble, ses yeux deviennent hagards ; bientôt il entre dans une telle surexcitation que souvent il faut le tenir ou l'attacher pour l'empêcher de se faire du mal à lui-même ou aux autres.

Alors tous les sorciers et les personnes présentes acclament le démon en poussant des cris de joie.

- *Oricha ô ! C'est le fétiche ! Orichagun ô !* Le fétiche le possède

Enfin, après quelques heures de vacarme et de frénésie, on retire l'objet fétiche en contact avec le malheureux qui aussitôt reprend ses sens. Son état de surexcitation et de fureur cesse subitement pour faire place à l'abattement et à une extrême lassitude. Il en est qui restent alors immobiles et comme morts pendant un temps assez long.

Les féticheurs et les assistants font cuire les viandes des victimes et il y a grand festin dans le bosquet sacré.

Après qu'on s'est bien réconforté, l'affilié est conduit au milieu des danses et des chants dans une case fétiche où il doit rester pendant sept jours en compagnie du dieu dont il est censé être devenu l'heureux époux ; il lui est alors défendu de parler.

Ce temps écoulé, les sorciers lui ouvrent la bouche et lui donnent ainsi la permission de parler ; on lui impose un nom nouveau, et les parents déposent des cauris - coquillages qui servent en ce pays de monnaie - au pied de l'idole du dieu en disant : - Je rachète mon fils.

On fait encore quelques sacrifices, et le féticheur apprend à l'initié les choses qui lui sont permises, et celles qui lui sont interdites.

Ces choses varient suivant les fétiches ; aux uns, par exemple, il est interdit de manger de la viande de mouton, aux autres de boire du vin de palme.

Enfin, les sorciers enseignent au néophyte le cérémonial à observer dans le culte du dieu auquel il est désormais consacré, et le féticheur va installer l'idole dans la case de l'affilié.

Celui-ci est censé appartenir à la famille du sorcier qui l'a initié. Il ne peut contracter mariage avec un de ses parents et il devient l'héritier du féticheur si celui-ci meurt sans enfant.

Au moment de l'épreuve capitale, si le néophyte n'est pas possédé par le démon, on en conclut que celui-ci n'a pas voulu l'accepter, et alors il n'y a pas d'initiation.

Dans la chrétienté administrée par le Père Baudin, une mère païenne avait un enfant âgé de huit ans qui était baptisé. Le père était également catholique. La mère désira le faire initier à l'insu de son mari. L'enfant ne voulut pas y consentir. Malgré les caresses de la païenne et des féticheurs, malgré les menaces et les coups, il demeura ferme dans sa résistance.

Les sorciers le mirent par force sur le siège sacré de *Chango* et essayèrent leurs incantations.

Mais la puissance de Satan et les manœuvres magiques de ses ministres échouèrent contre cet enfant de huit ans revêtu de l'armure du baptême.

Le fétiche ne vint pas et les sorciers, honteux et confus, durent s'avouer vaincus et laissèrent dès lors le petit chrétien tranquille.

Une des particularités la plus remarquables des croyances des nègres de la côte de Guinée relativement à la magie, c'est qu'ils supposent leurs sorciers doués d'un pouvoir semblable à celui des nagualistes du Mexique, des devins caraïbes et des jongleurs des nations indiennes de l'Amérique du Nord. Le nagual, l'oïaron, le manitou de ceux-ci se retrouvent, de l'autre côté de l'océan Atlantique, sous la forme d'un hibou, et cet oiseau y joue le même rôle de représentant responsable du sorcier et de porteur de sorts funestes.

Les nègres du Gabon considèrent certains arbres comme hantés par les esprits. Ils croient que les sorciers, nommés *Ajé*, se réunissent la nuit au pied de ces arbres pour offrir leurs hommages aux démons qui en ont fait leurs séjours.

Quand ces magiciens veulent se venger de quelqu'un, ils appellent un de ces esprits. Il met à leur disposition son messenger, le hibou, et celui-ci est chargé par les sorciers de porter le maléfice à la victime désignée.

L'oiseau de la nuit, dirigé par un génie inférieur, se rend dans la demeure de la personne dévouée à la mort, et lui dévore le cœur au milieu des ténèbres.

Quand les nègres aperçoivent un hibou dans une case, ils pensent qu'il vient y accomplir sa commission de messenger destructeur. Ils cherchent à s'en emparer. Ils ne le clouent pas au-dessus de la porte de leurs granges, comme les paysans français le faisaient autrefois, mais ils lui brisent les ailes et les pattes. En le suppliciant ainsi, ils croient rompre les bras et les jambes du sorcier qui l'a envoyé.

Les Noirs croient cela si fermement qu'il est fort difficile de leur faire admettre le contraire. Cette croyance devient même souvent la cause de vengeances sanglantes et de crimes atroces.

Les nègres convertis au christianisme eux-mêmes s'en laissent difficilement débarrasser.

Les vieilles femmes surtout sont souvent accusées de recourir aux pratiques des sorciers *Ajé*. On en voit beaucoup obligées, pour se justifier, de subir une sorte d'épreuve judiciaire, de jugement du diable, connu au Gabon sous le nom de *Once*. Si l'épreuve tourne à leur détriment, elles sont condamnées à mort et exécutées la nuit suivante.

Le plus curieux, dit le Père Baudin, c'est que souvent elles croient avoir commis le crime qu'on leur reproche. Sans doute que, pour se venger, ou pour gagner une somme d'argent, elles sont allées au pied de l'arbre sacré demander au génie d'envoyer son messenger tuer celle-ci ou celle-là ; et, quand la victime est morte, elles croient que l'oiseau lui a mangé le cœur petit à petit.

La coïncidence qui existe entre les croyances de peuples n'ayant eu entre eux, au travers de l'Atlantique, aucune relation politique, guerrière ou commerciale, donne lieu de penser que leur opinion se base, non pas sur des productions de leur imagination dévergondée, mais sur des faits réels examinés et prouvés.

Au Mexique, nous avons vu l'événement arrivé au Père Diégo qui, en frappant un caïman tentant de l'entraîner au

fond d'une rivière, l'avait assommé et avait, des mêmes coups, tué le sorcier nagualiste représenté par l'animal. Si le cadre de cet ouvrage nous permettait de plus amples développements, nous pourrions citer des faits analogues arrivés en Europe, notamment en France, au village de Cideville, dans la Seine-Inférieure. Ces faits nous portent à penser qu'il y a dans les exploits attribués par les Noirs de Guinée à leurs sorciers *Ajé* plus de vérité que n'en supposait le Père Baudin.

Saint Luc rapporte en son Evangile ces paroles du Maître Éternel : *«Cum immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem et non inveniens dicit : Revertar in domum meam, unde exivi... Tunc vadit et assumit septem alios spiritus secum, nequiores se, et ingressi habitant ibi. Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.* Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il marche par les lieux arides, cherchant du repos et, n'en trouvant pas, il dit : Je reviendrai dans ma demeure dont je suis sorti... Alors il va et prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, et étant entré dans cette demeure, ils y habitent. Et le dernier sort de cet homme devient pire que le premier».

Ce que les nègres de Guinée croient et racontent de certains esprits mauvais qu'ils nomment *Abiku* et *Eléré* rappelle d'une façon frappante les paroles de Notre Seigneur que nous venons de citer.

Ces démons, disent-ils, ont l'habitude de fixer leur résidence dans le corps des hommes. Ils habitent les forêts et les déserts, souffrent de la disette et ont grande envie de jouir des douceurs que les mortels goûtent en ce bas monde. A cette fin ils guettent le moment de la conception et attendent le passage de l'âme dans le corps. L'un d'eux s'y installe après avoir promis aux autres esprits, ses compagnons, de leur faire part des biens dont il va jouir en ce monde.

Aussi, quand un enfant souffre ou crie plus que de coutume, les noirs croient que les esprits, compagnons de celui qui est dans son corps, le maltraitent afin d'avoir plus de nourriture. Si l'enfant dépérit, c'est qu'il est victime de ces mêmes esprits qui volent tous les aliments qu'il mange.

Pour débarrasser le petit être de ces larrons voraces, on leur tend un piège. On leur offre un sacrifice et, pendant qu'ils se repaissent des mets qu'on leur a abandonnés, on attache aux pieds de l'enfant des clochettes.

Les nègres croient que leurs tintinnabullements écartent les mauvais esprits et les tiennent en respect.

On voit fréquemment des bambins qui, pour ce motif, ont leurs pauvres petites chevilles surchargées de grelots qui leur pèsent et les agacent, quand ils ne les meurtrissent pas.

Si l'enfant que l'on considère comme possédé – et il suffit pour cela qu'il soit malade et chétif – va plus mal, s'il paraît condamné à une mort prochaine, oh ! c'est alors qu'éclate dans toute son horreur la cruauté que Satan inspire à ses malheureux esclaves. La mère du négillon lui fait des incisions sur le corps et y met du piment, croyant ainsi faire souffrir l'esprit mauvais et parvenir à le chasser de son enfant.

Combien les enfants des chrétiens, même les plus pauvres, sont plus heureux que ceux des païens !...

Si le petit meurt, souvent la mère s'acharna sur son cadavre, le frappe à coups de pierre, lui coupe une oreille, un bras, appelant l'esprit scélérat, voleur, menaçant de le maltraiter s'il revient habiter dans un autre de ses fils ; puis finalement elle jette le corps mutilé hors du village pour qu'il soit dévoré par les animaux sauvages. C'est là toute sa sépulture.

Et qu'on ne croie pas que des faits aussi révoltants se passent seulement chez les nègres de l'Afrique ; en Chine, le démon inspire de pareilles horreurs aux pères qui comptaient sur la naissance d'un garçon, et voient une fille venir augmenter le nombre de leurs enfants.

Les esprits mauvais, *Abiku* et *Eléré*, ont, disent les noirs, un très grand pouvoir sur les corps qu'ils possèdent.

On raconte à ce sujet, rapporte le Père Baudin, qu'une femme avait un tout petit enfant, qu'elle avait l'habitude de laisser dans sa case sur une natte lorsqu'elle allait au marché.

Or, il arrivait que, la porte étant bien fermée, sans aucune effraction, tout ce qu'elle laissait de nourriture disparaissait. De plus, une vendeuse voisine lui réclamait des cauris-monnaie, que son fils, disait-elle, était venu lui emprunter.

La négresse lui fit voir son nourrisson couché sur la natte et trop jeune pour marcher.

La voisine affirmait quand même qu'elle l'avait vu, beaucoup plus grand, sortir de la maison, venir près d'elle pour prendre les cauris, acheter de la nourriture et rentrer ensuite au logis.

Pour approfondir ce mystère, le père se cacha soigneusement dans la case. Quand la femme fut partie comme à l'ordinaire en fermant bien la porte, le petit se leva, devint subitement un grand gaillard, et se mit à fureter partout. Il prit les cauris, et se disposait à sortir, quand le père se montra. A sa vue, le drôle redevint un petit enfant, pleurant et gémissant.

Le missionnaire qui rapporte cette histoire la considère comme un conte ridicule ayant pour but et pour résultat d'entretenir les nègres dans leurs superstitions.

Il est très possible en effet qu'il en soit ainsi ; cependant il se peut également que ce récit provienne d'un fait arrivé réellement.

Le démon, qui a transporté Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même sur une haute montagne et sur le sommet du temple de Jérusalem, ne peut-il, à plus forte raison, exercer sa science et son pouvoir au sujet d'un enfant païen et le faire, sinon croître instantanément et agir en chair et en os, tout au moins paraître grandir, marcher, parler, à l'aide d'une illusion d'optique et d'acoustique ? C'est un tour que, sur une scène convenablement truquée, un de nos physiciens accomplirait facilement.

Pourquoi le diable, qui en sait beaucoup plus long que tous les physiciens du monde, n'en ferait-il pas autant pour atteindre un but mauvais et enfoncer plus profondément ses esclaves dans leurs superstitions cruelles ?...

CHAPITRE IX

AU CONGO. - APRÈS UN SIÈCLE D'INTERRUPTION. - «GENS D'ÉGLISE». - L'ORGANISATION DES CADRES. - LA NIÈCE DE TAFIA. - LES GANGAS. - LA CHANSON DES DONS. - L'INVOCATION AU DESTIN. - LE REMÈDE. - NÈGRE ET NÉGRESSE POSSÉDÉS.

AUTOUR DU DAHOMEY. - GRILLADE DE SERPENTS. - FILLE DE CHAM. - LES NOVICES DU DIEU DE LA FOUDRE. - LE TEMPLE DU DIEU DE LA JUSTICE. - L'EFFET DE VERS ALLEMANDS. - L'ÉPREUVE JUDICIAIRE D'ONSÉ. - LES CONDAMNÉS DU DIABLE. - LES INSULTES ET LA FAIM. - «LES PRÊTRES DE DIEU». - LE VOYAGE À «LA MAISON DE DIEU». - L'ANXIÉTÉ DE L'APÔTRE. - LES PETITS CADEAUX ENTRETIENNENT L'AMITIÉ. - LA RÉPONSE DE LA VOIX MYSTÉRIEUSE.

Les missions du Gabon ont poussé des ramifications au nord et au sud. Nous nous occuperons d'abord de ces dernières.

C'est en 1866 que la Congrégation du Saint-Esprit reprit possession du Congo après un siècle d'interruption dans l'évangélisation de ces contrées.

Quand le Congo était le siège de la puissance portugaise, il comptait plus d'un million de chrétiens sur une population totale évaluée à quinze ou seize millions d'habitants.

Lorsque les missionnaires du XIX^e siècle y rentrèrent, ils y retrouvèrent encore quelques chrétientés, mais dans quel état !

Les Congolais n'avaient conservé que des débris de dogmes et de pratiques. Ils n'avaient même pas su garder la formule du baptême, de sorte qu'ils n'étaient chrétiens que de nom et nullement de fait.

Cependant ils se réunissaient dans leurs chapelles en ruines pour prier et chanter devant le Crucifix et les statues de la Sainte Vierge et de saint Antoine de Padoue. De temps à autre ils célébraient une parodie de messe qui consistait surtout à changer fréquemment le missel de place et à faire le plus de bruit possible en agitant vigoureusement un grand nombre de sonnettes.

Les descendants de ceux qui avaient autrefois appartenu à un titre quelconque aux maisons des missionnaires européens, se faisaient appeler «gens d'église» et profitaient de cette sorte de titre de noblesse pour exploiter leurs concitoyens crédules, à la façon des sorciers. Ils avaient la réputation de pouvoir faire tomber la pluie en temps de sécheresse et jeter des sorts à ceux qui voulaient leur nuire.

La polygamie, l'ivrognerie et tous les vices qui accompagnent ceux-là régnaient en maîtres parmi les Congolais.

Telle était la situation que les Pères de la Congrégation du Saint-Esprit trouvèrent en 1866.

Les progrès des missionnaires furent rapides. Tout d'abord ils partagèrent le pays en deux vicariats apostoliques : le Congo proprement dit au nord et la partie méridionale de la colonie portugaise et la Cimbébasie au sud. Des stations furent ouvertes successivement à Landana, Loango, M'bonna, Saint-Antoine de Sogno, Kibanga, Boffa, Stanley-Pool, etc.

En 1884, les délégués des puissances européennes réunis à Bruxelles se partagèrent l'Afrique intérieure.

A la suite de cette convention, le Saint-Siège, se basant sur le partage convenu, jugea préférable de faire évangéliser les noirs par des missionnaires de la nationalité de la puissance européenne qui les prenait sous sa sphère d'action.

En conséquence, le Congo et ses dépendances furent divisés comme suit :

Le vicariat apostolique du Congo français resta confié aux Pères du Saint-Esprit.

Le vicariat apostolique du Congo belge fut attribué aux missionnaires de Scheutz-lès-Bruxelles que vinrent seconder en 1893 les Jésuites de même nationalité.

Le vicariat apostolique du Congo supérieur ou du Tanganika Occidental fut dévolu aux Missionnaires d'Alger.

Enfin la préfecture apostolique du Congo méridional fut confiée aux Pères du Saint-Esprit.

Avec la préfecture apostolique de la Cimbébasie, détachée en 1879 de celle du Congo, et l'évêché de Saint-Paul de Luanda, cela fait six juridictions distinctes dans l'ancienne mission du Congo.

Les cadres étant ainsi fortement organisés, la lutte de l'armée catholique contre l'enfer est menée avec entrain. Cependant le travail apostolique n'ayant repris, dans ces contrées, que depuis une époque relativement récente, les faits diaboliques parvenus à notre connaissance sont peu nombreux.

Le 20 septembre 1886 le Père Visseq, chargé de la mission de Nemlao, à l'embouchure du Congo, s'entretenait avec son confrère, le Père Campana, sous la véranda de leur résidence, lorsqu'il apprit qu'une petite négresse, nièce d'un ouvrier de la mission, vulgairement nommé Tafia, était très malade et allait mourir bientôt, si elle n'était déjà morte. Il partit aussitôt avec Tafia. Quand il arriva à la case, il trouva la jeune fille respirant encore ; sa mère la tenait dans ses bras.

- Laisse-moi baptiser ton enfant, dit le prêtre à la mère.

La négresse ne fit aucune objection. Le missionnaire allait verser l'eau baptismale sur le front de la jeune fille, quand le père survint. Il s'opposa au baptême de la manière la plus formelle.

- Sais-tu, lui dit le Père Visseq, que ce flacon ne renferme aucune drogue, mais seulement de l'eau ? Le sais-tu ?...

- Je ne veux pas le savoir.

- Sais-tu, que je veux seulement marquer ton enfant du signe des chrétiens ?

- C'est précisément ce que je ne veux pas.

- Cette eau ne pourra faire mourir ton enfant.

- La guérira-t-elle ?

- C'est le secret de Dieu ; mais je t'assure qu'elle ne lui nuira pas.

Le nègre dit encore non. Le missionnaire eut bientôt l'explication de ce refus. Si le père de la malade ne voulait pas de son secours, en revanche il avait réclamé l'aide de deux *gangas*. C'est le nom qu'on donne aux sorciers en cet endroit.

Le prêtre demeura pour voir ce qui allait se passer.

On transporta la malade hors de la case et on la déposa par terre sur une natte.

Il y avait là beaucoup de monde, surtout des femmes attirées par la curiosité, car on savait qu'une cérémonie magique allait être faite autour de la mourante pour essayer de la sauver.

L'un des *gangas* prit un paquet d'amulettes et les appliqua sur la tête et la poitrine de la malade. En même temps, il entonna un chant auquel la foule répondit de la même manière que les catholiques chantent les vêpres, c'est-à-dire en al-

ternant par versets et par répons.

Le ganga chanta : - Les yeux ont leur don.

La foule répondit : - Celui de voir les choses.

Le ganga : - Les oreilles ont leur don

La foule : - Celui d'entendre, oui d'entendre.

Le ganga : - Le palais a son don

La foule : - Celui de goûter.

Le ganga : - Et la langue a son don.

La foule : - Celui de parler.

Le ganga : - Nous avons tous ces dons

La foule : - Oui, nous les avons.

Le ganga : - Mais le don de guérir.

La foule : - Don que nous n'avons pas.

Le ganga : - C'est le don, c'est le don.

La foule : - Le don des Esprits.

Le Père Visseque cria au ganga :

- Retire-toi, cède la place au prêtre du vrai Dieu.

- Tout à l'heure ! répondit ironiquement le sorcier.

Et les chants recommencèrent accompagnés de danse. On apporta de l'eau-de-vie. Le ganga en frotta le corps de la malade.

Quand auras-tu fini tes vains efforts ? cria de nouveau le missionnaire au sorcier. Si l'enfant meurt entre tes bras, n'en retireras-tu pas de la confusion ?

Les deux gangas s'arrêtèrent dans leurs opérations magiques et regardèrent le prêtre. Un rictus féroce contractait leur bouche. Leurs dents, plus blanches que l'ivoire, s'entrechoquaient dans un tremblement fiévreux.

Toute la haine des suppôts de Satan pour le ministre de Dieu leur sortait par les yeux.

Indigné, le Père Visseque s'adressa aux femmes qui lui barraient le passage.

Pourquoi ce tumulte ? leur dit-il. Ces chants ? Ces danses ? Pourquoi fatiguer par tout ce bruit l'agonie de cette pauvre enfant ? C'est ridicule ! C'est odieux ! N'en aurez-vous pas pitié ?

Le sorcier, entendant ce que le prêtre disait, se moquait de lui et chantait :

Le ganga fertile en ressources, héhé !

Épuise les secrets multiples de son art, héhé !

Mais le blanc, oui, le blanc, toujours, hoho !

Le blanc ne cesse de se moquer de tout ! hoho !...

La ronde continuait de tourner. Le sorcier excitait les danseurs au bruit.

Chantez en cadence ! criait-il. Chantez ! Le chant est agréable. La cadence plaît aux esprits.

L'enfant ne donnait plus signe de vie.

- Mon Dieu, priait le missionnaire, ne m'avez-vous fait venir ici que pour me briser le cœur au spectacle du triomphe de vos ennemis ?

Évidemment les gangas s'apercevaient que le succès ne répondait pas à leurs efforts.

Il y avait là, présidant à la cérémonie, un fétiche, celui de *Simbi*, l'esprit qui règle les destinées des hommes. Un des sorciers, dépité de l'inutilité de ses diableries, se précipita sur l'idole et l'appliqua sur la malade, peut-être dans l'intention de la faire entrer en état de possession.

- Le tam-tam ! s'écria-t-il. Frappez le tam-tam. Frappez bien ! Frappez fort !

En même temps il entonna un nouveau chant en l'honneur du fétiche *Simbi*.

Le ganga : - Toi que nous invoquons

La foule : - Ne nous trompe pas !

Le ganga : - Tout puissant *Simbi*,

La foule : - Ne nous trompe pas !

Le ganga : - Nous te prions, nous te prions,

La foule : - Ne nous trompe pas !

Le ganga : - Pour cet enfant,

La foule : - Ne nous trompe pas !

De son côté le missionnaire priait Dieu de toute son âme.

- N'as-tu pas fini ? cria-t-il au sorcier.

Puis il se tourna vers le père de l'enfant :

- Tu ne veux donc pas que ta fille aille au ciel ? lui demanda-t-il.

Une voix répondit :

- Non ! Il ne veut pas qu'elle aille au ciel.

Cependant quelques personnes de la foule commençaient à se fatiguer des efforts inutiles des gangas et regardaient le missionnaire d'un œil plus favorable.

Tafia se pencha à l'oreille du Père Visseque : - Allons-nous en ! murmura-t-il. Nous ne réussirons pas. Ce sont tous des damnés.

- Parle donc toi-même à ton frère, répliqua le prêtre.

- C'est inutile. Je le connais ; c'est un démon. Père, allons-nous en !

- Pars si tu veux ; moi, je restes

Le missionnaire reprit sa prière. Cependant le fétiche restait sourd à tous les enchantements. A ce moment une voix, partie de la foule, demanda :

- N'y a-t-il pas de remède chez les Pères ?

Ce fut pour le missionnaire comme un ordre du ciel.

- Oui, le remède !... répondit-il. Je cours le chercher.

Et il se précipita à toutes jambes dans la direction de la mission, tandis que la foule, subitement retournée en faveur du prêtre, répétait :

- Le remède ! le remède !...

Jamais le Père Visseque n'avait couru aussi vite. Il arrive à la mission, y entre en coup de vent, aperçoit une statue de la Sainte Vierge, se jette à genoux et recommande à la Mère de miséricorde le salut de la mourante ; puis il saisit le flacon d'eau baptismale, et du même train revient à la case.

Il est accueilli par des exclamations d'enthousiasme.

- Le remède !... Voilà le remède !...

Le cercle magique formé autour de l'enfant s'était ouvert. Les sorciers, devant le revirement de la foule, avaient plié bagages et disparu.

Le missionnaire s'agenouilla sur la natte et posa la main sur la poitrine de l'enfant pour reconnaître si le cœur battait encore. Il battait...

Le prêtre, tremblant d'émotion, souleva la tête de la petite mourante et versa sur son front le contenu du flacon, en prononçant à haute voix ces paroles : *Maria, ego te baptizo, in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.*

Peu d'instants après, cette âme prédestinée s'envolait au ciel.

- Ne pleurez pas, dit le missionnaire à la mère. Aucun remède ne pouvait guérir votre enfant. Mais si vous voulez être fidèle au Dieu qui l'a appelée en paradis, vous la retrouverez un jour pour ne plus en être séparée.

Satan était vaincu et le ciel comptait une élue de plus.

En 1885, Monseigneur Charbonnier, provicaire apostolique du Tanganika occidental, se plaignait des entraves que le démon apportait à ses travaux par ses manifestations et ses tracasseries.

Dans ces contrées ravagées par les Arabes marchands d'esclaves, les missionnaires n'ont qu'un moyen de constituer des chrétiens. Il est coûteux, mais pratique et sûr comme résultats.

Des quantités de noirs, hommes et femmes, petits garçons et petites filles, sont amenés, par les esclavagistes, de l'intérieur où ils ont été capturés, sur les bords du lac où ils sont mis en vente.

Les missionnaires en achètent autant que leurs ressources pécuniaires le leur permettent, ils les prennent chez eux, les nourrissent, les instruisent de la religion, leur apprennent à travailler soit comme cultivateurs, soit comme artisans, puis, quand ils les voient en âge d'être mariés, ils les unissent et les établissent sur une petite propriété. Ainsi, peu à peu, ils constituent des villages chrétiens, agissant comme l'ont fait les moines qui ont civilisé la Gaule.

Or, en 1882, raconte Monseigneur Charbonnier, il s'est produit dans notre maison de Mouloueva, village du Massanzé, des faits inusités chez deux de nos rachetés, qui nous ont portés à croire que ces pauvres enfants étaient tourmentés par le démon.

D'abord c'est une femme récemment achetée et mariée à un de nos jeunes gens ; un jour elle est violemment secouée, profère des paroles extravagantes, veut s'enfuir ; elle ne paraît plus savoir ce qu'elle dit, sinon qu'elle est possédée par l'esprit.

Quand elle retrouve un peu de calme, elle nous répond :

- Père, j'ai un démon. Il a fait mourir ma sœur. Mon père et ma mère ont rejeté sur moi cet esprit mauvais, et après sont allés me vendre aux blancs. Oh ! Que je souffre ! Par moment je suis saisie à la gorge et je suis étouffée.

L'autre fait s'est produit sur un homme marié.

Un soir, sans rien dire à personne, il quitte secrètement sa maison, il va se coucher dans l'herbe ; le lendemain, non plus que les jours suivants, il ne revient pas ; il va de côté et d'autre, passe dans les cases qu'il rencontre, prend la nourriture qui lui tombe sous la main, sans rien dire et sans que personne songe à l'inquiéter.

Ces malades sont supportés, en effet, par les sauvages, tant qu'ils ne cherchent pas à faire de mal ; mais quand on s'aperçoit qu'ils veulent faire tort aux gens du pays, ils sont traqués et jetés dans le lac.

Notre homme, que nous avions cherché sans pouvoir le trouver, revint de lui-même à la maison après trois jours d'absence et reprit ses occupations comme auparavant.

Les Arabes eux-mêmes croient à la réalité de ces possessions. Pour chasser le démon, ils emploient les moyens en usage dans le pays. Le principal est de frapper du tambour et de danser jusqu'à ce que l'esprit ait disparu.

Plus tard, ajoute Monseigneur Charbonnier, nous pourrions avoir des éclaircissements plus satisfaisants sur cette question ; mais nous ne trouvons rien d'étonnant à ce que le démon, dont nous combattons la puissance, se venge visiblement en mettant la main sur un de nos enfants rachetés, comme il le fait sur d'autres personnes. Un jour viendra où il sera vaincu au Tanganika occidental comme dans les autres contrées, régénérées par la miséricorde divine.

Les missions issues du vicariat apostolique primitif des Deux Guinées, ou, pour parler d'une façon peut-être plus exacte, détachées de lui au fur et à mesure que les travaux de l'apostolat augmentaient et que l'abondance des ouvriers permettait d'y faire face, furent, en se dirigeant vers le nord de l'Afrique, celles de la Côte des Esclaves et celles de la Sénégambie.

Ce fut en 1860, que la Sacrée Congrégation de la Propagande détacha du vicariat apostolique des Deux Guinées le vicariat apostolique du Dahomey, qui prit en 1870 le nom de vicariat de la côte de Bénin. Celui-ci, son tour, donna naissance à trois autres missions : la Préfecture apostolique de la Côte d'Or en 1879, la Préfecture du Dahomey en 1882 et la

Préfecture du Niger en 1884.

Le Dahomey, que la France vient de conquérir, était le royaume d'Afrique le plus barbare, le plus satanique.

Chaque année, pendant plusieurs semaines, à l'époque des grandes coutumes, et aussi lors des funérailles royales, le sang humain y coulait à flots. Des centaines et des milliers de prisonniers capturés dans des guerres qui n'avaient pour but que de s'en emparer y étaient immolés avec une barbarie diabolique.

La classe des féticheurs y était puissamment organisée. Ils parlaient une langue à eux, connue seulement des initiés.

Cette circonstance n'a pas permis de bien pénétrer les mystères de leur religion et de connaître quel rôle y jouait au juste le démon, et sous quelles formes et de quelle manière il s'y manifestait.

La bande de terrain qui sert de limite maritime au sud de ce royaume, le long de l'océan Atlantique, relève du vicariat apostolique du Bénin, et compte parmi ses villes le mieux connues des Européens : Lagos, Porto-Novo et Whydah, autrefois appelée Juida.

La plupart du temps on confond cette bande de terrain avec le Dahomey proprement dit. Il existe pourtant une différence radicale entre les superstitions des deux pays. Les habitants des rivages maritimes adorent le serpent sous toutes ses formes et lui élèvent des temples, tandis que les Dahoméens du nord ni ne vénèrent cette divinité, ni ne la craignent.

On cite même une guerre pendant laquelle les soldats du roi du Dahomey se faisaient un jeu d'éventrer les serpents, de les faire griller et de les manger, autant pour s'en moquer que pour s'en nourrir.

Ce fut en 1868 que, dans notre siècle, les nègres du littoral virent pour la première fois des missionnaires catholiques s'installer à Lagos, puis bientôt à Porto-Novo.

Les temples de la Mort s'y élevaient côte à côte avec ceux des serpents et étaient ornés des crânes des victimes humaines que l'on y avait sacrifiées.

Le temple des serpents de Whydah était très fréquenté et très honoré par les indigènes. Ceux-ci ne tuent jamais les reptiles ; ils les respectent au contraire, les prennent doucement et les portent dans le temple qui en contient des milliers à l'état libre.

S'il arrive à quelqu'un d'être piqué, il s'estime heureux de mourir ainsi.

Une mère, dont l'enfant venait d'être saisi par un énorme serpent, se prosterna pour l'adorer et, lorsque son enfant eut été dévoré, elle eut soin de porter le reptile dans le temple consacré à cet effet.

On dirait vraiment que le démon cherche à unir la malédiction prononcée contre les malheureux enfants de Cham, à celle qui a été portée contre le serpent et contre la première femme, pour les enfoncer davantage dans l'esclavage et l'abrutissement.

La résidence des Missionnaires à Porto-Novo était adossée à un bosquet sacré dans lequel le féticheur et ses dévots criaient et chantaient à longueur d'année.

Il y réunissait une vingtaine de petites filles pour les initier aux mystères d'Onichango, dieu de la foudre.

Trois fois par jour, à peu près aux heures de l'Angelus, elles poussaient de grands cris suivis de longs *hou-hou* ! Elles devaient rester dans ce bois de quinze à dix-huit ans.

Une ou deux fois par mois, les cheveux teints moitié en rouge, moitié en brun, le cou et la poitrine couverts d'une poudre végétale jaune et parfumée, vêtues d'un pagne rouge et d'un autre blanc, ornées de colliers de cauris blancs au cou et aux jambes, elles se rendaient au marché.

Elles sortaient du bois sacré dans un ordre prescrit par les sorciers : les plus jeunes marchaient les premières, et les aînées, les dernières. Elles s'avançaient une à une, dans les étroits sentiers qui servent de rues aux villages noirs, l'index de la main droite posé sur les lèvres et la main gauche appuyée sur la hanche, chantant et se dandinant.

Une vieille féticheuse, le corps couvert de tatouages mystérieux et les yeux injectés de sang, les accompagnait. Lorsque ces jeunes filles arrivaient à l'âge de l'initiation définitive, elles étaient tatouées surtout aux épaules. Ce sont ces marques qui indiquaient de quel fétiche elles étaient les prêtresses.

En 1880, M. Zimmermann, missionnaire en résidence à Porto-Novo, s'en revenait du palais du roi Toffa en compagnie du Père Chautard et de deux enfants de la mission. Ils n'avaient pas rencontré le roi et n'avaient vu qu'une cinquantaine de femmes assises sur des nattes dans la cour de son palais. Ils étaient un peu déconcertés d'avoir fait une démarche inutile et s'en revenaient en causant de cette Majesté africaine.

Tout en conversant, ils arrivèrent à un bosquet touffu qui couvrait de son épais ombrage le temple du fétiche *Onsé*, le dieu de la justice.

C'est une petite rotonde en bambous dont le toit se termine en pain de sucre. Une natte en paille en protège l'entrée et dérobe l'intérieur aux regards profanes. Le féticheur seul peut pénétrer dans ce sanctuaire.

À côté est une autre construction dont le toit, également en paille, repose sur quatre colonnes sur lesquelles sont incrustés avec symétrie des crânes humains.

Poussé par la curiosité, le Père Zimmermann, nouveau venu dans le pays, s'aventura dans le bosquet pour voir plus en détail ce temple original. Çà et là des ossements humains de différentes grandeurs, des lambeaux de chair, restes des derniers sacrifices, jonchaient le sol ; la terre était encore rouge du sang qu'on y avait répandu, et, au milieu, un bloc difforme représentait le dieu *Onsé*.

C'est un cylindre creux, long de deux mètres environ sur cinquante ou soixante centimètres de diamètre. Il est composé d'une couche de terre apportée d'Ifa, ville de l'intérieur, où, selon la tradition des nègres, a été créé le premier homme. Des coquillages enfoncés sur sa tête représentent quelques figures où sont ménagées de petites ouvertures.

L'autre extrémité, ouverte, est dissimulée par de vieux morceaux d'étoffe.

Le missionnaire, tout absorbé dans son examen, n'entendait pas les cris qui retentissaient hors du bosquet, et les commandements qu'on lui faisait de sortir au plus vite de ce lieu sacré, où il avait moins que tout autre le droit de poser le

pied.

Ce fut seulement la voix du Père Chautard l'appelant par son nom qui le tira de sa contemplation.

Il sortit. Il était temps. Déjà plus de soixante personnes s'étaient rassemblées. Tous ces noirs poussaient des cris qui n'étaient rien moins que rassurants, et un gros féticheur, d'un noir d'ébène, couvert d'amulettes, le sabre à la main, gesticulait comme un forcené.

Heureusement le Père Zimmermann ne perdit pas la tête. Il regarda le féticheur avec assurance et s'avança vers lui en débaissant de toutes ses forces des vers allemands, les plus rocailleux qu'il connût, en les accompagnant de grands gestes.

Le sorcier, l'entendant crier presque aussi fort que lui, et le voyant se débattre de la sorte, fut surpris, le considéra avec étonnement et se tut.

Toute la foule l'imita, et le Père profita de ce silence pour rejoindre tranquillement son confrère, qui avait pris le large. Ils rirent tous deux de cet heureux expédient, et le Père Chautard, voulant savoir ce que son compagnon avait déclamé, celui-ci lui avoua que c'étaient simplement des vers imitant ce qu'ils exprimaient, c'est-à-dire les sauts d'une roche qui se détache d'une montagne en Suisse.

Les missionnaires en étaient quittes à bon compte, mais il n'en fut pas de même pour les noirs : pendant toute la soirée, on entendit des cris et le bruit du tam-tam : c'était probablement pour expier la profanation de leur temple.

Le lendemain de cette aventure, le Père Zimmermann eut l'occasion d'assister à une séance publique où eut lieu l'épreuve du fétiche *Onsé*. Six personnes étaient citées ; les délits reprochés étaient, comme d'habitude, plus ou moins absurdes.

Un enfant vient-il à tomber malade, le père accuse son ennemi de s'être changé en hibou pour venir sucer le sang de son fils.

Des poules, des chèvres disparaissent-elles, le propriétaire reproche à son voisin de s'être métamorphosé et de les avoir volées.

Le prévenu a beau se défendre, il doit subir l'épreuve ; et s'il n'a pas eu l'heureuse idée, ou les moyens, de gagner le féticheur par de riches présents, le jugement lui sera fatal.

C'était le 10 mai 1880, à quatre heures de l'après midi, que le dieu de la justice devait se prononcer sur l'innocence ou la culpabilité des six accusés. Les Pères Chautard et Carambaud désiraient, comme le Père Zimmermann, être témoins de cette scène et se convaincre par eux-mêmes de l'aveuglement de ces pauvres noirs que la lumière de l'Évangile n'a pas encore éclairés.

A peine étaient-ils arrivés au bosquet sacré, qu'une longue file de nègres et de négresses débouche sur la place, tout près du temple d'Onsé.

A leur tête, marche le grand féticheur, accompagné de quatre de ses confrères ; puis viennent les accusés suivis par la foule.

Parvenu devant la porte de l'enclos consacré au dieu, le sorcier, tourné vers le temple, se prosterne dans la poussière ; toute la troupe imite son exemple, et après quelques instants, s'assied, non sur des bancs (les noirs se soucient fort peu de ces commodités), mais sur la terre nue.

Alors a lieu l'interrogatoire. En vain ces avocats du diable emploient-ils toutes les ruses, en vain multiplient-ils leurs questions insidieuses et incohérentes, il leur est impossible d'arracher aux malheureux l'aveu de leur prétendu crime.

Alors le grand féticheur se lève et dit d'un ton menaçant :

- Allons consulter le grand Onsé ; à lui vos forfaits ne sont pas cachés ; et, s'il vous déclare coupables, votre châtiment sera exemplaire.

Aussitôt la foule se précipite à la suite du féticheur et des inculpés dans l'enceinte où se trouve l'idole.

Les missionnaires font de même ; mais des voix nombreuses s'écrient : - A la porte, les blancs !

Heureusement le principal sorcier aperçoit les prêtres, et, comme il envoie un de ses enfants à l'école de la mission, il se montre pour eux plein de bienveillance.

D'un geste il les salue et, levant son bâton, il l'étend sur la foule qui livre passage ; puis, s'avançant à la rencontre des missionnaires, il les conduit à une place d'où ils pourront observer à leur aise les moindres détails du jugement.

Le fétiche reposait en face du temple, sur la tête d'une statue en bois, sculptée. Les prévenus étaient dispersés au milieu de la foule ; de chaque côté, les spectateurs s'agitaient, criaient, hurlaient ; mais, sur un signe du sorcier, tout rentra dans le plus profond silence.

Celui-ci, le pagne blanc enroulé à la ceinture, les cheveux en désordre, faisant mille contorsions, trace un petit carré dans le sable tout près du dieu.

Le premier accusé, dépouillé de ses bracelets et de ses amulettes pour ne pas être protégé par ses fétiches particuliers, vient se mettre à genoux dans ce carré ; le sorcier s'avance gravement. Avec un long brin d'herbe sèche il frappe trois fois la tête du patient et celle du fétiche pour les mettre en communication.

Enfin a lieu un dernier interrogatoire. A chaque question le féticheur touche de nouveau l'accusé avec son brin d'herbe et en détache une partie qu'il lance à la tête de l'idole ; puis, après avoir fait asseoir le malheureux, il lui présente dans unealebasse un peu d'huile de palme mêlée à un liquide pour se laver le visage.

Ces cérémonies terminées, le dieu est déposé sur la tête de l'accusé qui le retient avec peine de ses deux mains.

Quatre sorciers s'accroupissent autour de lui pour recevoir la divinité. Si elle, tombe en avant, le prévenu est acquitté ; si elle tombe en arrière, il est déclaré coupable.

Voici le moment critique et solennel. Tous les assistants ont les yeux fixés sur le malheureux qui, baigné de sueur, tremble et n'ose reprendre son haleine ; il fait pitié à voir, cette masse énorme l'écrase.

Tout à coup Onsé s'agite sous une impulsion mystérieuse, oscille tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en avant et

tantôt en arrière ; puis s'arrête...

On espère, on craint ; mais le mouvement s'accroît et le fétiche tombe en arrière.

L'accusé est déclaré coupable, et, les mains fortement liées derrière le dos, est mis sous bonne garde.

C'était un homme d'environ cinquante-cinq ans, aux cheveux grisonnants, à la physionomie franche et ouverte ; il se laissa enchaîner sans résistance, mais son visage parut profondément bouleversé.

La seconde épreuve, qui se faisait sur une femme, fut plus heureuse. Le fétiche tomba en avant et elle fut déclarée innocente.

Vint le tour d'une autre femme d'une trentaine d'années. D'une constitution faible, elle fut écrasée par le poids du dieu.

Quatre fois les féticheurs reviennent à la charge ; quatre fois elle s'affaisse sur elle-même sans pouvoir soutenir le pesant fardeau ; il semble que sa faiblesse aurait dû inspirer de la compassion, mais quelle pitié attendre de ces suppôts de Satan !

Non seulement, disent-ils, le Grand Onsé la déclare coupable, mais il voudrait la tuer lui-même !

Sentiment bien digne de ces dieux qui ont des yeux et ne voient pas, qui ont des oreilles et n'entendent pas, qui ont des pieds et ne marchent pas ! Quel contraste avec le Dieu de toute charité mourant sur la croix en pardonnant aux coupables !

La quatrième épreuve se fit encore sur une femme. Convaincue de son innocence, elle s'assied avec fermeté. D'ailleurs comment aurait-elle pu se changer en hibou ou en chauve-souris, grande et forte comme elle est !

Elle saisit Onsé vigoureusement et le tient très longtemps. Enfin il tombe en avant.

La voilà donc innocente ? Non ! Les féticheurs prétendent qu'elle a usé de ruse.

Elle a beau se défendre, crier et appeler ses parents qui se trouvent dans la foule ; résistance inutile, elle est garrottée, malgré tous ses efforts, et rangée parmi les coupables.

Indignés à la vue d'une pareille injustice, les missionnaires ne purent attendre la fin de cette douloureuse séance.

Ils revinrent à la mission tristes et plongés dans un morne silence. L'image de cette scène ne les quittait plus. Il leur semblait voir continuellement les oscillations du fétiche et les figures désespérées des victimes.

Chacun restait convaincu qu'il y avait du diabolisme ou de la fourberie ; autrement, comment expliquer ces balancements singuliers d'Onsé ?

Le Père Zimmerman croit qu'ils sont dus aux ruses des féticheurs : le moteur serait, dit-il, un enfant introduit dans l'appareil et qui, par les ouvertures pratiquées dans la tête, recevrait les ordres du sorcier principal ; déjà plus d'une fois, en effet, des supercheries de ce genre ont été découvertes.

Onsé ne tue pas, il ne fait que déclarer la culpabilité. Le lendemain le roi fit avertir les blancs de ne pas sortir de six heures du soir à six heures du matin ; autrement, il ne répondait pas de leur vie.

A la tombée de la nuit, on entendit le son lugubre des tam-tams et quelques coups de fusil.

Bientôt une troupe de féticheurs chantèrent leurs refrains monotones devant le temple de Chango (dieu de la foudre) qui s'élève tout près de la mission.

Oh ! que c'était sinistre ! dit le missionnaire. Les ténèbres couvraient la terre, et tout autour la nature semblait plongée dans un morne silence. J'étais sous le coup d'une impression pénible : c'était bien le triomphe du diable. «*Erat autem nox*», disait saint Jean lorsque Judas sortit pour livrer le divin Maître aux suppôts du prince des ténèbres. Le cœur du missionnaire comprend cette réflexion de l'apôtre quand, dans les cités païennes, il entend célébrer ces fêtes nocturnes.

Une heure après le cortège se remit en marche, et sans s'arrêter devant la multitude de divinités secondaires qui se trouvent sur les places et devant les cases, il alla offrir ses hommages à Onsé et à Elegba, c'est-à-dire au diable proprement dit. Ce dernier a son temple un peu en dehors de la ville.

Un jour le Père se décida à y entrer. C'est une vaste rotonde entourée d'une haie de bambous. Ce qu'il y a de plus curieux à voir, c'est la divinité elle-même, composée de morceaux de bois de diverses grandeurs. Elle est recouverte d'un monceau de terre qui affecte la forme d'une pyramide.

Des lambeaux de tissus tout noirs du sang des victimes, de la ferraille, des fragments de pots cassés, des ossements, des plumes de poule, des restes de peaux de chiens, de gros lézards qui s'efforcent d'attraper les nombreuses mouches, voilà tout ce qui se rencontre dans cette rotonde à l'air empesté par les sacrifices anciens et récents.

Les noirs ne demandent jamais rien à ce dieu ; l'apaiser, tel est, l'unique but de leurs nombreuses offrandes.

C'est une divinité funeste et méchante : nul ne la place dans sa case ; ses temples et ses images sont toujours en dehors de la ville, ou du moins en dehors des maisons ; dans les habitations, l'on place même très souvent d'autres divinités chargées de lui en défendre l'entrée. Il est cependant fort en honneur, c'est à lui que l'on offre le plus de sacrifices.

Ce soir-là, les noirs s'arrêtèrent longtemps devant le temple pour répéter leurs chants, leurs danses et leurs fusillades interminables. Puis ils se rapprochèrent de la mission et se rendirent un peu au nord-est de la maison, dans le grand bosquet où se trouvent les tombeaux des rois de Porto-Novo et des membres de la famille royale, et où, par conséquent, s'immolent de nombreuses victimes en leur honneur.

Les Pères pouvaient voir autrefois de la mission même ces terribles sacrifices humains qui alors avaient lieu pendant le jour, mais depuis ils ne se sont plus faits que la nuit. Seul Notre Seigneur peut les abolir à jamais.

Ce fut vers minuit que le cortège arriva dans ce bosquet. Les chants et les sons de tam-tam redoublèrent aussitôt. De temps en temps des voix aiguës et plaintives perçaient le bruit général.

Puis un intervalle de silence succédait à ces clameurs ; le silence de la mort. Les condamnés du diable avaient péri sous les coups de leurs bourreaux.

Les Pères des Missions Africaines de Lyon cherchaient à s'établir à Atakpamé, localité située à l'ouest du Dahomey, au pied des montagnes de Kposo. Mais cette entreprise rencontrait les plus grandes difficultés.

On disait qu'ils avaient été envoyés par le roi du Dahomey, qu'ils étaient des espions et préparaient la conquête du pays, qu'ils avaient pour but premier de faire périr les grands hommes d'Atakpamé et qu'une fois qu'ils auraient privé le peuple de ses chefs ils le réduiraient en esclavage.

Aussi les persécutions de tous genres ne furent-elles pas épargnées aux missionnaires. Ils souffrirent des insultes et de la faim.

À la fin de 1886, les choses allaient si mal que le Père Moran se demandait avec anxiété si, devant ces obstacles multiples suscités par le démon, il ne serait pas obligé de secouer à la porte de cette ville la poussière de ses chaussures et d'aller chercher ailleurs d'autres âmes mieux disposées à recevoir la lumière de l'Évangile.

Mais dans les œuvres de Dieu c'est souvent au moment où tout paraît désespéré au point de vue humain, que le Maître fait éclater sa puissance et remet tout en état pour apprendre à l'homme dont il veut faire son instrument, et l'humilité et la confiance nécessaires aux entreprises du salut.

À Atakpamé, Dieu contraignit Satan à travailler au profit de la mission et à préparer lui-même l'arme qui servirait à le battre. Voici comment.

Il existe en ce pays une caste particulière de féticheurs qui se nomment Maw-nôo, mot qui se prononce *ma-ou-nou* et signifie : «les prêtres de Dieu».

Ces hommes sont regardés comme ayant communication avec la divinité, qui leur manifeste sa volonté pour la transmettre au peuple. Ils jouissent, à cause de ce privilège, d'une grande autorité.

S'agit-il, dit le Père Lecron, de traiter les intérêts généraux du pays, de prévenir un danger, de résoudre une question difficile qui intéresse le peuple dans ses biens et sa santé, de connaître ce qui doit arriver ou être fait dans l'avenir, les Maw-nôo doivent se mettre en route, aller à la «Maison de Dieu» et en rapporter des réponses que le peuple accepte sans discussion.

Ces grands-prêtres sont supérieurs à tous les autres féticheurs, qu'ils établissent eux-mêmes en fixant à chacun ses pouvoirs et ses attributions.

Or en 1886 le peuple d'Atakpamé était privé de roi. Celui nommé Abasa était mort. Il fallait lui donner un successeur, mais ce nouveau souverain devait être l'élu de Dieu.

Au commencement de décembre, douze Maw-nôo se mirent donc en route avec des présents divers pour se rendre à cette «Maison de Dieu».

C'est probablement un temple fétichiste, plus célèbre que d'autres, quelque sanctuaire renommé situé à l'intérieur des terres, dans des contrées que les blancs n'ont pas encore explorées.

En tout cas, cette «Maison de Dieu» est fort éloignée d'Atakpamé, car les envoyés employèrent douze jours pour s'y rendre.

Lorsqu'ils y furent arrivés, ils allèrent trouver un vieillard qui garde le temple, et est l'interprète de la langue de Dieu.

Une voix, racontent les nègres, sort du sanctuaire. Elle frappe les oreilles de tous, mais n'est comprise que du vieux prêtre qui a charge de l'interpréter.

Celui-ci reçoit les présents et fixe l'heure de la cérémonie. Tous les Maw-nôo s'y rendent et le plus ancien adresse successivement au vieillard les différentes questions. Les réponses ne doivent être publiées que dans une assemblée générale du peuplé.

Le Père Moran savait qu'on s'occupait là-bas d'Atakpamé et que la réponse qui sortirait du temple serait ensuite une décision sans appel de vie ou de mort pour la mission. Aussi son anxiété était grande et dura jusqu'au commencement de janvier 1887.

Le 31 décembre, les Maw-nôo attendus faisaient leur entrée à Atakpamé, au commencement de la nuit, et allaient immédiatement saluer tous les grands du pays. Il était à peu près dix heures.

Le Père Moran était encore occupé à causer avec trois ou quatre vieilles femmes parentes du roi défunt, lorsque celles-ci reconnurent la voix des Maw-nôo.

Elles quittent le Père, vont les recevoir en bas dans la cour intérieure et, après les compliments d'usage, l'une d'elles, voyant les Maw-nôo se retirer, leur dit : - N'allez-vous pas saluer aussi le blanc qui est là et vous attend ?

- Non, répond le plus vieux, le jour n'est pas encore venu où nous devons saluer le blanc.

Ce dialogue fut entendu et compris par le Père Moran, qui se tenait sous la petite véranda devant sa porte. Le pauvre missionnaire, le cœur bien gros, se retire et s'allonge sur sa natte, mais le sommeil le fuit toute la nuit.

La réponse du Maw-nôo et son ton de voix résonnaient toujours à ses oreilles, comme un avant-coureur de la ruine de ses plus chères espérances.

Après les longues heures d'une nuit pleine de trouble, le Père se levait avec le jour. Un instant après la vieille Maria, une esclave libérée du Brésil, qui lui faisait sa cuisine, vint le saluer et, le voyant triste :

- Les Maw-nôo, lui dit-elle, ne sont pas encore venus vous voir; mais ne craignez rien, ils viendront, ils viendront.

- Non, Maria, lui répondit le Père, ils sont déjà à cette heure enfermés dans la chambre du Conseil et ils n'en sortiront plus que pour parler au peuple. Mais écoute, prends deux grandes callebasses, va les faire remplir du meilleur *Pilo* que tu pourras trouver, et tu les porteras à ces hommes en leur disant : « Si vous avez des raisons pour n'avoir pas salué le blanc, lui n'en a pas pour ne pas vous envoyer son présent de bienvenue » La vieille comprit et s'acquitta fidèlement de sa commission.

Les Maw-nôo satisfaits répondirent :

- Il est vrai que nous ne sommes pas allés saluer le blanc, mais nous ne le pouvons pas, Dieu ne l'a pas permis. Nous ne pouvons pas encore découvrir au peuple la volonté de Dieu, mais le jour vient et le blanc sera heureux de l'entendre.

Ces dernières paroles furent un baume pour le Père : la joie et l'espérance avaient remplacé la crainte et tous les noirs pressentiments.

Il attendit jusqu'au sixième jour de janvier. Dès le matin, le peuple se réunit aux abords du palais de justice, dont l'enceinte était réservée aux Maw-não, aux chefs et aux anciens du peuple.

Le Père Moran se tenait, lui, sous la petite véranda d'où il pouvait tout entendre.

La vieille cuisinière, moitié assise, moitié à genoux à côté de lui, lui servait d'interprète.

Vers huit heures, la voix du plus vieux prêtre retentit au milieu du silence le plus profond. Elle avait un accent d'autorité qui s'imposait naturellement à la foule et qui était bien en harmonie avec son auguste mission.

Il parla d'abord de choses moins importantes pour l'intérêt général. On indiqua les nouveaux arbres fétiches, on institua, en les marquant au front avec une sorte de teinture qu'on enlève le lendemain, les nouveaux fétiches que Dieu avait acceptés. On traita les affaires du roi défunt.

Enfin, arrivant aux blancs, c'est-à-dire aux Pères, la question suivante fut posée :

- Les blancs qui sont venus s'établir chez nous, sont-ils envoyés par le Dahomey ? Sont-ils venus pour nous faire la guerre et s'emparer de notre pays ? Sont-ils venus pour tuer nos grands hommes, comme quelques-uns les en ont accusés ? En un mot, sont-ils venus ici pour faire quelque mal ?

Le Père Moran tremblait.

- Non ! avait, répondu la voix mystérieuse qui sortait du temple. C'est moi qui les ai envoyés chez vous, car ils sont mes amis. Je veux qu'ils s'y établissent. Que les chefs du peuple leur donnent un terrain pour qu'ils y bâtissent leur maison. Qu'ils fassent librement la médecine pour ceux qui la demanderont. Et malheur à celui, qu'il soit homme, femme ou enfant, en quelque lieu du pays d'Atakpamé qu'il habite, qui dira que les blancs « envoyés » par moi, qui sont chez vous à présent, y sont venus pour faire la guerre ou quelque mal que ce soit ! Je le tuerai de ma main.

Ces paroles furent répétées avec force par la voix solennelle du vieux Maw-não. Tout le peuple les entendit et en fut pénétré. Les amis des Pères triomphaient et leurs ennemis se retirèrent en baissant la tête.

Le Père Lecron termine la lettre dans laquelle il raconte cet événement remarquable par cette réflexion :

«Le diable était vaincu, il avait travaillé contre lui-même. Dieu avait permis que les Pères fussent soumis, dès le principe, à la persécution, aux privations de tout genre, aux plus rudes épreuves, à la faim comme à l'insulte, et juste au moment où tout était le plus décourageant, Dieu force son ennemi à se faire justice lui-même».

Nous aurons plusieurs fois l'occasion, dans le cours de cet ouvrage, de faire cette consolante constatation qui marque une des phases les plus curieuses de la lutte de la vérité contre l'erreur, de Dieu contre Satan dans les pays de missions.

CHAPITRE X

DANS LA SÉNÉGAMBIE. - LA SECTE DES SIMOS. - FRANCS-MAÇONS CANNIBALES. - «SI J'AVAIS SU !...» - BOROM-HAMHAM ET DÉMA. - ENTENTE SATANIQUE. - SUR LA TÊTE D'UN JEUNE RONDIER. - DIVINATION À L'AIDE D'UNE COQUILLE. - LA DESTRUCTION DU SALOUM PRÉDITE UN AN À L'AVANCE. - «ATTACHER AU CANARI». - LES GÉNIES-SERPENTS. - LES VILLAGES DE DAKAN ET DES RONDIERES DÉTRUITS PAR MALÉFICE. - MORTS ATTRIBUÉES AU DÉMON.

Le rejeton le plus septentrional et en même temps le plus occidental des missions du Gabon se compose de deux branches : le vicariat apostolique de la Sénégambie, érigé en 1863, et la préfecture du Sénégal. En 1872 ils furent réunis sous un même supérieur, mais ils gardent néanmoins leurs territoires et leurs juridictions distincts.

Plus on avance dans l'étude des faits diaboliques dont les missions ont été le théâtre, plus on voit s'augmenter le nombre des sociétés secrètes. La société secrète étudiant la magie et utilisant ses procédés, puis aboutissant aux mystères infâmes, voilà la forme qu'a revêtue dans tous les temps et dans tous les lieux le culte de l'esprit des ténèbres.

Des mystères de la Bonne Déesse de Rome aux orgies des nègres d'Afrique de nos jours, il semble à première vue qu'il y ait un abîme.

Quand on y regarde de près, on s'aperçoit qu'au fond c'est la même chose. De même que la vérité, l'erreur est une. Ses apparences seules diffèrent.

Au Rio Pongo, près de Sierra Leone, les membres de la société satanique s'appellent *Simos*. On les distingue à leurs dents limées en pointe, ce qui ne leur donne pas une physionomie des plus rassurantes lorsque leurs grosses lèvres s'écartent pour laisser échapper un rire.

Mais à quoi on reconnaît surtout un *Simos*, c'est à son air insolent et sensuel.

Qu'un missionnaire s'égare dans un village noir, vrai labyrinthe où l'on entre, mais où l'on ne trouve plus par où sortir. Un éclat de rire, dénotant une joie stupide de son embarras, éclate-t-il derrière lui ; le prêtre, en se retournant, est sûr d'apercevoir les dents limées d'un de ces sectaires.

Les longues et profondes cicatrices qu'ils portent sur les épaules et le dos sont d'autres marques distinctives. Ces plaies sont les suites des épreuves qu'ils ont été obligés d'endurer pour prouver aux initiateurs qu'ils seront capables de souffrir même la mort, plutôt que de trahir leurs obligations et surtout celle du secret.

L'initiation dure une année et a lieu à l'âge de dix-huit à vingt ans. Pendant tout ce temps, le jeune homme vit retiré dans les forêts de l'intérieur en dehors de tout commerce avec le monde, sous la seule direction des initiateurs *Simos* qui le soumettent, pour éprouver son courage, aux traitements le plus cruels.

Ces retraites sont inconnues, sauf aux initiés, et tout homme qui, volontairement ou simplement en s'égarant, en foulerait le sol, serait impitoyablement mis à mort. Ces meurtres ne sont pas rares, parce qu'il disparaît quelquefois des personnes sans qu'on puisse savoir ce qu'elles sont devenues.

L'organisation, les statuts, les rites et les chefs de cette société sont inconnus à quiconque n'est pas initié à ses secrets. Mais, malgré le mystère, ou plutôt à cause du mystère dont cette secte s'entoure, il est évident que ses tendances sont vers le mal. Sous ce rapport, comme sous bien d'autres, elle ne diffère en rien des sociétés secrètes d'Europe.

Les *Simos* ont aussi, sous d'autres dénominations, leurs compagnons, leurs maîtres, leurs Chevaliers Kadosch, leur

Grand-Orient, et le reste de la hiérarchie maçonnique.

En un mot, cette association est la franc-maçonnerie africaine.

A la mort des chefs de cette association ténébreuse, on a l'habitude de faire des saturnales durant plusieurs jours et personne n'a le droit d'assister aux funérailles, sauf les porteurs du cercueil et un homme initié aux secrets de la secte. A l'occasion, les Simos ne se gênent guère pour dévorer en commun un ragout de chair humaine.

Un jour, racontait le père Gommenginger, je voulus pénétrer dans le réduit infect où les Simos, à l'ombre d'énormes arbres auxquels on rend un culte, tiennent ordinairement leurs réunions nocturnes.

J'avais compté sans la population presque entièrement composée de Simos ; ses gestes et ses cris me firent comprendre qu'il était plus prudent pour moi de rétrograder.

- Que font-ils là dedans ? dis-je à un musulman que je connaissais déjà, et qui comprend un peu d'anglais.

- N'allez pas là, me répondit-il, on vous ferait un mauvais parti; là les Simos invoquent le diable, il leur apparaît ; ils le questionnent et il leur répond.

Il y avait sans doute de l'exagération dans les paroles de cet homme, mais je crois qu'on ne peut nier absolument les communications directes de ces sectaires avec le démon. Le seul aveu qu'on parvienne à tirer de la bouche d'un certain nombre, qui sont restés par ailleurs d'assez honnêtes gens, est celui-ci : «Si j'avais su ce que sont les Simos, je ne me serais jamais fait Simos ; maintenant je le suis, il faut que je le reste, je ne puis plus en sortir !»

N'est-ce pas, avant le temps, le terrible : «*Ergo erravimus!*» dont les réprouvés feront, au dernier jour, retentir les échos épouvantés de la vallée de Josaphat !...

Dans la Sénégalie, écrivait en 1877 le Père Duby, missionnaire de ces contrées, la magie est pratiquée sous ses diverses formes : maléfices, sortilèges, incantations, lycantropie, etc. Tout ce que nous sommes, en Europe, habitués, plus ou moins, à traiter de fables et de chimères, n'est qu'une chose commune pour ces Africains.

Parmi les étranges phénomènes dont ils sont témoins, ils en signalent parfois de plus frappants que tous les autres.

Un malade, par exemple, parlera des langues qu'il n'a jamais apprises ; il se trouvera en proie à d'horribles tortures, à des contorsions humainement impossibles, sans qu'il en résulte aucune lésion organique ; il vomira des objets dont la présence dans le corps est un vrai mystère, tels que tampons de cheveux, ferrailles, morceaux de bois, longues épines, chiffons, etc.

Ils ont coutume de qualifier l'état du pauvre affligé par ces mots significatifs : Un génie s'est emparé de lui : *Djiné a ko diapa*.

Il peut arriver sans doute que ces indigènes ignorants exagèrent les faits et les attribuent à tort à des causes surnaturelles ; mais vouloir le leur prouver serait perdre son temps. Du reste, il faudrait être absolument aveugle pour ne point reconnaître chez ces peuples, comme chez tous les peuples infidèles, des prodiges inexplicables autrement que par l'intervention des mauvais esprits.

Le démon règne sur ces fétichistes moins par ce qu'on appelle rigoureusement un culte extérieur ou social, que par les pratiques occultes de la magie. Il exerce son action dans la Sénégalie par des ministres de deux sortes : des ministres publics et connus, et des ministres secrets.

Les premiers sont chargés de demander des bienfaits et d'éloigner les maux. Les noirs les qualifient du nom de *Borom hamham* (maîtres de la science, magiciens).

Les autres, appelés *Déma*, prennent à tâche d'empêcher le bien et de nuire aux hommes. Ce sont les sorciers vulgaires.

Toujours en garde contre les sorts et les maléfices, ces peuples ont les *déma* en exécution, et ils leur imputent presque tous les malheurs qui leur arrivent, tous les accidents dont ils ne voient pas la cause.

Les borom-hamham connaissent les déma et aucune de leurs manœuvres ne leur échappe. Plus puissants qu'eux, ils savent les contrarier dans leurs opérations et ils empêchent fréquemment l'exécution de leurs mauvais desseins.

Malgré cela, un borom-hamham ne trahira ni ne dénoncera jamais un déma. Ce serait le perdre sans ressource. Un individu en effet sur lequel plane le moindre soupçon plus ou moins fondé de sorcellerie ne tarde pas à être soumis à une procédure sévère, s'il n'est pas sommairement exécuté par une foule exaspérée.

On a vu de ces malheureux fuir devant une population en émoi et venir, couverts de sang et à demi-morts, implorer auprès des missionnaires ce qu'ils auraient vainement cherché ailleurs : commisération, sécurité et pardon.

Un magicien, qui était en bons termes avec le Père Duby, lui avoua qu'il tenait deux choses de son père : la première, de pouvoir guérir les blessures par un simple attouchement et par quelques passes accompagnées de certaine formule mystérieuse ; la seconde, de découvrir les choses cachées ou qui s'accomplissent à distance.

Il ne se contentait pas de parler de son art, il le mettait au service de qui le demandait, toujours, bien entendu, moyennant finances.

Ceux de ces magiciens que l'on appelle *Guisanekas*, c'est-à-dire «devins voyants», se mêlent aussi de prédire l'avenir. Ils cherchent quelquefois leurs inspirations dans une espèce de somnambulisme ou dans des songes qu'ils se procurent la nuit en prenant pour oreiller la tête d'un jeune rondier enveloppée d'un linge.

Rapprochement curieux : les anciens égyptiens usaient d'un procédé analogue pour obtenir le même résultat.

Ils allaient dormir sur la pointe des obélisques renversés à terre, monuments qui avaient autrefois été consacrés à leurs dieux, et qui avaient une forme symbolique et une signification mystique.

Parmi les procédés de divination qu'emploient les nègres de la Sénégalie, il en est un dont ils usent fréquemment, et par lequel on a vu la ruine de Saloum plus d'un an avant l'événement.

Les magiciens remplirent de farine de mil un coquillage de mer, et, après en avoir soigneusement fermé l'ouverture, ils

le posèrent à terre devant la foule assemblée.

- *Djiné*, dit l'un des croyants en s'adressant à la coquille, *Djiné*, je te connais ! Tu me connais ! Réponds-moi ! Mais, de grâce, dis la vérité et ne ment point !... Parle ! ... Que vois-tu ?

La coquille se tut.

L'opérateur insista.

- Je n'ose dire cela ! Je n'ose dire cela ! répondit à trois reprises une voix grêle et enfantine qui s'échappait du coquillage.

On fit une seconde, puis une troisième interrogation.

Alors la petite voix tremblante se décida.

- Je vois, dit-elle, je vois... une grande troupe... une grande troupe... une armée... Elle vient... Saloum... *Saloum di na tass*. Saloum va être détruit.

Gela s'est passé vers 1862.

Avant la fin de 1863, le Saloum fut envahi par des hordes musulmanes qui mirent tout à feu et à sang.

Aux horreurs d'une guerre de religion et d'extermination, vinrent s'ajouter celles d'une famine qui compte parmi les plus désastreuses dont la tradition ait gardé le souvenir.

Jusqu'en 1877 ce royaume, autrefois riche et puissant, ne put se relever entièrement. Sans cesse menacée et harcelée par le même ennemi, c'est-à-dire par le fanatisme musulman, cette nation si cruellement éprouvée sent le besoin d'un secours supérieur. Une main invisible la rapproche des missionnaires et la pousse vers le christianisme comme vers l'unique port de salut.

Les noirs attribuent aux sorciers *déma* des crimes épouvantables commis par des procédés magiques, et les missionnaires partagent cette opinion.

Ces malfaiteurs se réunissent, comme la plupart de leurs congénères d'Afrique, dans les endroits retirés des forêts ou sur les bords de quelque marais. Ils y vouent aux démons et à leur rage ceux auxquels ils veulent nuire, ou qu'on a désignés à leur haine. Cette opération d'envoûtement s'appelle : «Attacher au canari».

On dit qu'ils donnent à la cérémonie sa signification satanique en offrant un sacrifice aux esprits. L'immolation d'un enfant serait même souvent de rigueur.

Quoi qu'il en soit de ce détail, il est certain qu'on voit des familles entières s'éteindre et disparaître en fort peu de temps, des villages se dépeupler à la suite d'une menace ou d'une prédiction plus ou moins vaguement indiquée.

Un agent secret et insaisissable frappe à des distances considérables les victimes désignées à la vengeance, s'empare de leur esprit et de leurs organes, leur inflige des plaies affreuses et les conduit au tombeau au milieu de langueurs et de convulsions qui n'ont pas de nom dans la science.

Un des missionnaires occupés à prêcher l'évangile aux fétichistes du pays de Saloum émigrés à Saint-Joseph écrivait vers 1876 :

Une des croyances la plus répandues parmi les noirs, c'est celle des génies malfaisants. Il est à remarquer qu'ils se servent, pour les désigner, du terme générique de *diane* ou de serpents, bien que les génies prennent encore, disent-ils, la forme du taureau, du bouc, etc.

Le village de Dakan, non loin de la mission, est actuellement inhabité, et l'on prétend que les génies en ont tué les habitants.

Il en est de même du village des Rondiers, à quelque distance de Saint-Michel, autrefois très considérable et maintenant désert. Le fait est que les habitants dépérissent successivement, et que les derniers, épouvantés, sont allés s'établir dans les villages avoisinants.

Il y a quelques semaines deux cas de mort à Mbodiène ont été attribués aux génies. Deux noirs, atteints de contorsions épouvantables, furent en quelques jours réduits à l'extrémité.

Une de ces pauvres victimes suivait le catéchisme et se préparait au baptême. Grâce à Dieu une des sœurs indigènes a pu le lui administrer à temps.

Mais le démon pousse souvent ces malheureux au suicide. Ainsi dernièrement, dans un de ces villages, un individu s'est fait sauter la cervelle d'un coup de fusil.

Une des filles de l'ancien chef de Saint-Benoît de Mbodiène éprouvait des convulsions que personne ne pouvait calmer. Or dès que les sœurs apparaissaient avec leur chapelet, ou qu'on l'aspergeait d'eau bénite, l'enfant revenait à son calme ordinaire ; ce fait s'est répété à plusieurs reprises.

Ces dépeuplements de villages pourraient, dirait-on, être attribués à une cause toute physique que les noirs n'auraient pas su découvrir, par exemple aux exhalaisons des marécages, à l'usage d'eau insalubre, au mépris de toute règle d'hygiène ; mais si ces causes existaient, comment les missionnaires, rendus observateurs et défiants par leur profession de prêtres et par leur situation d'explorateurs, ne les auraient-ils ni découvertes, ni signalées ?

Non ! La concordance entre les croyances de tous les nègres d'Afrique, les récits de nos vieilles nations d'Europe et l'opinion de tant de peuples d'Amérique, d'Asie et d'Océanie, nous contraignent d'admettre comme vrai que les sorciers peuvent, avec l'aide des démons, jeter des sorts funestes, rendre malades et faire mourir à distance... évidemment toujours sous la condition, *sine qua non*, que Dieu le permette.

Mais la lumière de l'Évangile, au fur et à mesure qu'elle éclaire de nouvelles terres, dissipe les ténèbres, chasse les démons, contrarie les opérations des sorciers et les réduit, les uns et les autres, à l'impuissance.

C'est ce qui s'accomplit dans la Sénégalie, au fur et à mesure que les missionnaires y étendent la sphère de leur prédication et de leur influence.

En 1877, le Père Duby constatait que depuis quelques années les magiciens de ces contrées se plaignaient de ren-

contrer dans leurs opérations des difficultés et des obstacles qui leur étaient inconnus avant que le christianisme y eût pénétré. Ils le désignaient comme leur grand, comme leur principal ennemi. Le signe sacré de la Rédemption, la Croix dont les néophytes ornaient leurs demeures et leurs poitrines, le chapelet, l'eau bénite leur causaient une aversion et une colère qu'ils ne pouvaient dissimuler.

CHAPITRE XI

CHEZ LES CAFRES. - LES CHAMPS EN FRICHES. - DANS LE HAUT ZAMBÈZE. - AFFREUSE RENCONTRE. - LA SŒUR DU ROI. - RIVALITÉ DE FEMMES. - L'ORACLE DU DIEU *MAKALACA*. - LA BOUCHE DE L'ABÎME.

AU ZANGUEBAR. - LES *PÉPO*. - *KINYAMKÉRA* LA MOITIÉ D'HOMME. - L'ARBRE HABILLÉ. - LA RECHERCHE DE L'ESPRIT. - UN VILLAGE D'AMAZONES. - SAC AUX *DAWA*. - POUDRE JAUNE ET PEAU DE CIVETTE. - LE SORCIER COMPARSE ET LE COQ. - DEUX FEMMES ENLEVÉES PAR *KINYAMKÉRA*. - UN SORCIER TRANSPORTÉ. - LA DISPARITION DE *SENGA*. - AU SOMMET D'UN BAOBAB. - L'HYMNE AU *PÉPO*. - L'HERBE CHASSE-DIABLE. - L'OFFRE DU DÉMON. - L'EXORCISME DES SEPT BAGUETTES.

- LA CARAVANE DES PÈRES BLANCS. - UN LÉPANTE AFRICAÎN. - TUÉS AU NOM DES DÉMONS. - L'ÉPREUVE DU *KITI*. - SOUS LE BRAS.

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, l'Afrique méridionale demeura à peu près fermée aux missionnaires catholiques, par la faute des calvinistes hollandais, maîtres du cap de Bonne-Espérance.

Quand les Anglais se furent emparés du Cap, à la fin du XVIII^e siècle, ils continuèrent pendant longtemps à proscrire les prêtres romains. En 1806, trois missionnaires catholiques hollandais ayant pénétré dans le pays, sir David Blair les fit déporter à l'île Maurice sans autre forme de procès. Jusqu'en 1837 ces contrées demeurèrent sans pasteur.

Les missions du sud de l'Afrique sont chargées d'évangéliser la colonie du Cap, Natal, l'État libre d'Orange, le Transvaal, les Cafres, les Basutos, les Zoulous, les Hottentots et les Bushmen.

Les Cafres, ou Kafirs, dont le nom signifie «Infidèles», méritent cette appellation par leur indifférence religieuse et leur matérialisme abject. Ils se partagent en deux types : les Basutos et les Zoulous, tous deux paresseux, dissolus, menteurs, fourbes et voleurs.

C'est en 1862 que commença l'évangélisation des Basutos. Malgré les obstacles opposés par leurs vices, ils se montrèrent dociles aux instructions des missionnaires, et, en 1863, ils comptaient trois cents néophytes et voyaient bénir, le premier novembre de cette année, leur première chapelle catholique. En vingt ans plus d'un millier de noirs se firent baptiser. La nation paraît prête à embrasser en masse la vraie loi.

Les Zoulous sont plus féroces et plus difficiles. Cependant ils commencent à ressentir l'influence de la civilisation chrétienne. En 1880, une mission a été établie chez eux.

Les missionnaires y ont fondé des écoles et des fermes modèles qui transformeront peu à peu les nègres en hommes civilisés par l'instruction et le travail.

Il y a chez les Cafres deux grandes plaies bien difficiles à guérir : la sorcellerie et la polygamie.

Plus ou moins versés dans la connaissance de leur art diabolique, les sorciers ont un grand pouvoir sur le faible esprit de leurs concitoyens. Leurs paroles sont des oracles, chacun étant bien persuadé que ces magiciens connaissent les causes des calamités publiques et des malheurs individuels, font mourir qui bon leur semble, ont la claire vision de l'avenir, etc. Aussi croit-on tout ce qu'ils débitent, et exécute-t-on tout ce qu'ils ordonnent.

En 1861, raconte le Père Sabon, dans la tribu du grand chef Faka, un sorcier fameux annonça qu'il fallait, pour un an, laisser reposer toutes les terres, ne semer ni blé, ni maïs. Repos complet était demandé pour tout le pays.

A cette nouvelle, le prince Faka fit rechercher le prophète, qu'il avait intention de mettre à mort. Il fut impossible de le trouver.

Il ne fut pas moins impossible de faire entendre aux Cafres qu'il fallait mépriser les paroles de l'imposteur qui se jouait d'eux.

On laissa reposer la terre, on se reposa soi-même, et, l'année suivante, la famine fit périr plusieurs milliers de malheureux.

Il est arrivé cependant plusieurs fois au sorcier de payer cher l'empire détestable qu'il exerce sur les Cafres.

En 1867, dans le district de Victoria, un jeune enfant de famille indigène vint à mourir. On accusa d'avoir causé sa mort un magicien voisin. Le père de l'enfant, outré de colère, se rendit avec quelques amis chez cet homme et le fit périr dans les tortures.

Sur le côte orientale d'Afrique, deux missions attireront surtout notre attention : celle du Haut Zambèze et celle du Zanguebar.

En 1879, cent vingt ans après leur expulsion, les Pères de la Compagnie de Jésus purent rentrer au Zambèze, érigé en préfecture apostolique par un décret de la Propagande. Le Père Depelchin, à la tête de dix religieux de sa société, y recommença le travail d'évangélisation et s'établit à Gubulawayo, chez les Matabélés.

Ce fut seulement en 1887, après huit longues années d'attente et de patientes démarches, qu'il obtint la liberté d'annoncer Jésus-Christ aux Cafres de ce pays. Il y trouva la sorcellerie fermement établie et les magiciens tout puissants y accomplissant les œuvres de Satan.

Un dimanche, il se promenait sur les collines voisines de Gubulawayo. Son chien le suivait. Tout à coup cet animal s'arrête et se met à flairer.

Le Père lève la tête et voit de nombreux vautours qui tournoyaient au-dessus d'un arbre voisin. Il s'approche en se frayant un chemin à travers les broussailles, et aperçoit un spectacle affreux.

Un cadavre était suspendu aux premières branches de l'arbre. Il était déjà à moitié dévoré par les vautours et exhalait une affreuse odeur.

C'était, pensa le missionnaire, le cadavre de la femme d'un des huit chefs condamnés et mis à mort quinze jours auparavant, sous l'inculpation d'avoir ensorcelé les parcs à bestiaux du roi.

En Afrique, la sorcellerie est un délit qu'on peut facilement imputer au premier venu dont on désire la mort. Le crime n'a pas besoin de grandes preuves pour être censé démontré, et le coupable, ou prétendu coupable, est mis à mort impitoyablement avec sa femme et ses enfants.

Mais le sang appelle le sang. Les victimes seront vengées par leurs parents, par les fils ou les frères échappés au massacre, et le démon y trouvera toujours son compte.

La sœur du roi de Gubulawayo, Lo Bengula, appelée Njina, avait été l'amie des blancs et la protectrice des missionnaires à leur arrivée chez les Matabélés.

Longtemps elle avait été toute-puissante auprès de son frère. Mais celui-ci se maria avec une certaine Calina, qui devint reine en titre, et dont l'enfant devait être l'héritier présomptif du trône.

Une rivalité éclata entre les deux femmes. Le crédit de la princesse Njina baissa rapidement. Ses ennemis cherchèrent le moyen de s'en débarrasser.

Six mois ne s'étaient pas écoulés depuis le mariage de Lo Bengula avec Calina, que la malheureuse Njina fut accusée d'avoir, de concert avec quelques féticheurs, nommés *Amazisis*, tenté de jeter un sort sur la maison de son frère, dans le but de l'empêcher d'avoir des héritiers mâles.

Tous les frères du roi furent réunis en conseil de famille pour ce cas de haute trahison.

La princesse nia le fait et offrit, pour prouver son innocence, d'aller se soumettre à l'oracle du dieu Makalaka. En attendant elle a dû quitter Gubulawayo et se retirer dans les montagnes.

Les oracles jouent en effet un grand rôle dans la religion et dans la vie des Matabélés, comme il en était autrefois dans le paganisme grec et romain.

Le dieu Makalaka réside à onze milles de Gubulawayo, au fond d'un souterrain, au milieu d'un labyrinthe. Personne ne l'a jamais vu, mais son antre est entouré et desservi par des prêtres et des prêtresses qui se prétendent ses fils et ses filles.

Au milieu de cette caverne, a-t-on rapporté au Père Depelchin, existe un puits très profond et très noir. De ce gouffre sortent de temps en temps, semblables au fracas du tonnerre, des bruits terribles.

Les fidèles vont déposer en tremblant sur le bord de l'abîme des viandes et du blé, des volailles, des gâteaux et d'autres présents qui doivent apaiser la faim du terrible dieu et le rendre favorable.

Après cette offrande, les pauvres suppliants exposent à haute voix l'objet de leurs vœux et le but de leur démarche.

Ils demandent à connaître les choses cachées, l'avenir, les noms de ceux qui leur ont jeté un sort, l'issue de telle ou telle entreprise.

Après quelques moments d'un profond silence, on entend, au milieu du fracas du tonnerre souterrain, des sons inarticulés, des paroles bizarres et entrecoupées, dont on a peine à démêler le sens, et que les *Amazisis*, compères des faiseurs de tonnerre, expliquent à ces crédules dévots.

Ces réponses sont souvent fatales et ces explications coûtent d'ordinaire la vie à plusieurs malheureux.

C'est cet oracle que la princesse Njina voulait aller consulter, pour lui demander de prouver son innocence.

Pauvre femme ! Pauvre esclave du démon !...

A la fin du XVII^e siècle, le Zanguebar avait passé de la domination des Portugais sous celle des Arabes mahométans. Le fétichisme y régnait en maître. La traite des noirs s'y exerçait avec une cruauté épouvantable.

En 1860, Monseigneur Fava, qui était alors l'abbé Fava, vicaire général de Monseigneur Maupoint, évêque de l'île de la Réunion, fut envoyé par celui-ci à Zanzibar pour reconnaître s'il était possible d'y reprendre le travail de l'évangélisation.

Mais les contrées soumises au joug des sectateurs de Mahomet présentent des difficultés telles, à l'apostolat, que l'on est obligé de choisir une circonstance particulièrement favorable pour s'y établir avec quelque chance de succès.

En 1860, cette circonstance ne se présenta pas et il fallut remettre à un peu plus tard la reprise de la conquête catholique de ces régions.

En 1862, le Zanguebar fut confié aux Pères de la Congrégation du Saint-Esprit. Chaque année il se vendait au marché de Zanzibar soixante-cinq mille nègres de tout âge et de tout sexe, amenés des contrées de l'intérieur par les Arabes musulmans qui les y avaient, soit faits prisonniers les armes à la main, soit achetés aux roitelets indigènes, trafiquants eux-mêmes de «bois d'ébène».

Les Pères du Saint-Esprit tirèrent habilement parti de cet infâme commerce pour, le combattre par lui-même. Le succès qui couronna leur méthode prouve qu'elle est bonne et qu'elle est le moyen le plus efficace de mettre un terme aux atrocités de la traite des nègres en mettant ceux-ci en mesure de se défendre contre leurs exploiteurs.

Ils achetèrent des garçons et des filles, les instruisirent, leur firent apprendre un métier, les marièrent et installèrent avec ces jeunes ménages des villages chrétiens à Bagamoyo en 1868, à M'honda en 1877, à Mandéra en 1878, à M'rogoro en 1884, à Tonnoungo en 1885, à Kondoa en 1886, à Longa en 1887, à Sima en 1888.

Après le traité de Berlin, l'Angleterre et l'Allemagne se partagèrent le pays jusqu'aux grands Lacs de l'intérieur.

En 1888 et 1889, les Arabes, trafiquants de chair humaine, se soulevèrent contre les Allemands. Cette révolte fut réprimée.

Telle est, à grands traits, l'histoire de la mission du Zanguebar dans laquelle se sont passés des faits diaboliques véritablement extraordinaires, que nous allons raconter, et dont s'est porté garant le Père Picarda. Ce missionnaire a étudié particulièrement les pays avoisinant le village chrétien de Mandéra, c'est-à-dire l'Ouzigoua, l'Oukivéré et l'Oudoé.

Les nègres de ces provinces, comme tous les habitants de l'Afrique, se préoccupent beaucoup des esprits, c'est-à-dire des démons.

Ils les désignent sous la dénomination générale de *pépo*, mais ils les appellent aussi chacun en particulier d'un nom spécial suivant leurs attributions ou le lieu prétendu de leur résidence. Il est de ces esprits qui président aux fontaines, aux fleuves, comme les nymphes de l'antique paganisme européen ; d'autres habitent les forêts et les déserts, comme les satyres et les sylvaains.

Les nègres Wazigoua parlent très sérieusement d'un de ces démons qui rappelle singulièrement les korrigans et les lutins des vieilles landes bretonnes. On le nomme Kinyamkéra. Il n'a qu'un œil, qu'une oreille, qu'une narine, qu'un bras, qu'une jambe ; c'est, en un mot, une moitié d'homme ; ce qui ne l'empêche pas de danser avec fureur. Il est méchant de sa nature et malheur à qui le rencontre au sein des bois où il fait sa demeure.

Mais on peut se rendre favorable cet esprit si mal bâti et l'empêcher de nuire en l'honorant.

Un noir, voisin de la maison des missionnaires, à Mandéra, avait, dans ce but, entouré le tronc d'un gros arbre d'une pièce de cotonnade blanche. S'il eût été chrétien, il eût fait l'économie de cette dépense considérable pour lui, ou il eût employé plus utilement son argent à s'habiller lui-même et à couvrir ses enfants.

On affirme qu'il y a beaucoup de gens possédés du démon. Mais le Père Picarda fait observer, avec juste raison, qu'il faut se garder de tomber dans une trop grande crédulité à ce sujet et ne pas croire toujours les indigènes sur parole avant de s'être bien renseigné sur les circonstances de l'affaire. Ils attribuent généralement en effet aux esprits toute maladie sortant quelque peu de l'ordinaire. L'épilepsie, l'hystérie, les maladies nerveuses et autres sont ainsi tout expliquées à leurs yeux. L'imagination faible des femmes aidant, on arrive aisément à multiplier les cas de possessions.

Aussitôt qu'une personne est considérée comme possédée du démon, on l'amène au sorcier dont le premier soin est de chercher à découvrir quel est l'esprit auquel on a affaire, car on distingue le *pépo* des Wangwana, celui des Wazigoua, celui des Blancs, etc.

Un jour le missionnaire fut témoin d'une de ces cérémonies.

C'était dans un village qui rappelle par certains côtés ceux des Amazones, de légendaire mémoire. Il ne se compose que de femmes. La vieille qui en est le chef en a décidé ainsi. Parmi ces femmes se trouve naturellement une sorcière.

Le Père Picarda, passant dans ce royaume comme il n'en existe pas beaucoup, vit, à l'entrée de la nuit, cette sorcière allumer un grand feu sur une des places du village.

A côté, sur une sorte de coussinet, elle avait déposé une sacoche pleine de *gris-gris* ou *dawa*. C'est de ces noms que les nègres désignent leurs fétiches, leurs amulettes magiques.

Ces préparatifs terminés, la sorcière alla chercher la possédée et la plaça devant le feu, du côté opposé à celui du sac aux *dawa*.

La femme était accroupie sur elle-même, dans une sorte de prostration. La sacoche fut ouverte et toutes les amulettes exposées devant la malade sur une peau de civette.

La possédée se mit alors à hurler, à vagir, à glousser comme une poule, à imiter en un mot tous les animaux de la création, se tordant devant le feu, en proie à une surexcitation étrange.

La sorcière, debout à côté d'elle, la surveillait avec sollicitude, lui essuyait le visage et demandait à l'esprit de se faire connaître et de manifester ses intentions.

Ce soir-là la malade ne fit que se tordre et crier sans prononcer une syllabe distincte, et la sorcière, après un quart d'heure, fut réduite à rentrer ses *gris-gris*, sans avoir obtenu le résultat qu'elle en attendait.

Le missionnaire examinait la scène avec curiosité, malgré les recommandations d'un catéchumène qui l'accompagnait et lui disait en son français, car pour l'occasion la langue indigène eût été compromettante :

Mon Pê, ça diablerie ça ; ça mensonge. Regarde pas. Mauvais même ça. Ça diable même !

Quand la cérémonie fut terminée, le Père Picarda, s'autorisant de son titre d'étranger, s'approcha, et voulut s'assurer si, vraiment, il avait devant lui une possédée ou une malade, un diable ou une femme.

Il s'avança donc jusqu'à elle et fit sur son front le signe de la croix. La dame n'y parut pas bien sensible, et se contenta de le regarder avec de grands yeux ahuris.

Lorsque, en pareille circonstance, l'esprit a décliné ses titres et qualités, de nouvelles cérémonies, appelées *madogori*, doivent avoir lieu, dans le but de le chasser. On recourt pour cela à d'autres sorciers qui ont la spécialité de délivrer de ces différents esprits, les uns pendant un mois, deux mois, les autres un an, trois ans ou pour toujours.

A cette occasion, le malade fait préparer un festin auquel il invite au moins deux sorciers, et en outre quatre spécialistes pour battre les tam-tams des *madogori*.

Au jour convenu, on amène le possédé au milieu de l'assemblée et on le tatoue avec la poudre jaune d'un certain arbre du nom de mkoumbi, que le difforme Kinyamkéra, le diable à une patte, a déclaré, paraît-il, devoir respecter.

Remarquons, en passant, qu'à Porto-Novo les jeunes filles que l'on initiait aux mystères d'Ochango, dieu de la foudre, se couvraient aussi le cou et la poitrine d'une poudre végétale jaune, quand elles sortaient en procession de leur bosquet sacré pour se rendre au marché.

Le sorcier, ayant donc tatoué son possédé de jaune, ouvre son sac et en tire ses *dawa* qu'il place par terre.

Cela fait, il étend sur le sol une peau de civette et y fait asseoir le malade, le dos tourné à quatre tam-tams sacrés, la tête couverte d'un voile et profondément inclinée.

A deux pas du patient et en face de lui s'assied un des compagnons du sorcier opérateur. Ce compagnon incline, lui aussi, la tête très bas.

Aussitôt les tam-tams résonnent en cadence. Le grand sorcier, passant la main sur tous les membres du malade, fait le geste d'en refouler l'esprit malin et de le rejeter sur son compagnon. Celui-ci est bientôt pris de convulsions, s'agite et

écume ; puis, après un temps plus ou moins long, s'écrie tout à coup :

- Un coq ! Un coq ! Donnez-moi un coq !

On s'empresse d'attraper un coq et de l'apporter au sorcier.

Celui-ci le prend et, d'un solide coup de dents, lui arrache le cou.

On plume l'oiseau, on le dépèce à la hâte, on le cuit dans une terrine et le malade en boit le bouillon : le charme est rompu, le patient est guéri ; le *pépo* l'a quitté pour entrer dans le corps du magicien qui joue le rôle de comparse.

Il est admis que ce jour-là tout le monde s'amuse aux dépens de ce sorcier et l'injurie à son gré. Sa femme et ses enfants eux-mêmes jouissent du privilège de l'insulter.

La raison en est que, ce jour-là, il est censé avoir perdu sa propre personnalité pour revêtir celle du *pépo*.

Le possédé qui est délivré par cette cérémonie de l'esprit devient sorcier à son tour et peut désormais chasser le *pépo* du corps des malades. A cet effet, le jour même de sa délivrance, on se met en devoir de lui faire une sacoche à *dawa* où l'on enferme toutes les diableries ordinaires dans une enveloppe de peau de civette. C'est là son diplôme.

A vrai dire, il nous semble que cette façon de devenir magicien n'est pas sérieuse et qu'elle se prête trop facilement à la supercherie.

A moins que des circonstances diaboliques nettement caractérisées, non rapportées par le Père Picarda, n'établissent le passage du démon du corps du possédé dans celui du compagnon du sorcier, nous estimons que le premier, ambitionnant l'honneur et les profits du métier de magicien, peut, sans être un comédien hors ligne, singer les excentricités ordinaires aux possédés ; et que le second, désirant prendre sa part du festin promis, peut aussi jouer son rôle sans difficulté.

Mais voici quelque chose de plus grave, de si grave même que, dans la crainte de modifier, en quelque détail que ce puisse être, le récit et l'opinion du Père Picarda, nous préférons lui laisser la parole. Nous formulerons seulement ensuite nos appréciations.

Voici ce que ce missionnaire rapporte :

- Il se passe ici des faits singuliers. Quand on m'en parla d'abord, j'en ris volontiers et crus à une exagération certaine ; mais ils me sont revenus depuis avec un tel concours de témoignages, dont je ne saurais récuser la véracité, que je croirais manquer à mon devoir en ne les consignant pas.

Ce que je raconterai en narrateur fidèle, et après de scrupuleuses recherches, n'est d'ailleurs pas article de foi, et libre à chacun de se former là-dessus l'opinion qu'il voudra.

Il s'agit d'enlèvement de personnes par l'esprit du mal.

J'aborde un jour Kingarou, - un, des chrétiens de la mission - et lui dis :

- Kingarou, tu sais que mentir est un péché. J'ai une chose à connaître de toi. Dis-moi sincèrement la vérité. Kinyam-kéra a-t-il quelquefois, à ta connaissance, enlevé des personnes pour les emmener dans les bois ?

- Ecoute, me dit-il, je ne puis pas mentir à mon Père, et je ne lui dirai que ce que j'ai vu de mes yeux. J'ai vu, moi, trois choses extraordinaires enlevées par le *pépo*. La première est F..., belle-sœur du chef de Makénéné.

- Tu la connais, n'est-ce pas ?

- Eh bien ! Nous habitions alors un peu plus haut dans la vallée, du côté de Hondogo. Cette femme était malade et, selon la coutume, nous allions souvent prendre de ses nouvelles et la soigner.

A un moment donné on entre et... plus de malade !

Nous cherchons..., nous cherchons... Personne !

Je me souviens d'avoir, en ce moment-là même, entendu un sifflement aigu et sinistre retentir du côté du bois voisin.

Nous accourons et nous apercevons la femme au haut d'un arbre, liée en tous sens avec une petite liane de la forêt.

Voyant que ses pieds ne reposaient que sur une petite branche à moitié rompue, j'eus peur pour elle et voulus aussitôt monter pour la délivrer.

On me cria de m'en bien garder.

On appela le sorcier qui la fit descendre, la délia et la guérit.

La seconde femme que j'ai vue est Senga, femme de Mwana-Msagata, qu'on trouva aussi liée au haut d'un gros baobab qui se trouve sur le chemin de Loupoungwi, non loin de chez Matona. Tu la connais aussi.

Le troisième fait, que j'ai vu de mes yeux, est celui-ci, et il est vraiment merveilleux :

C'était dans l'Oudoé. Il y avait là alors un tout jeune sorcier, fort habile dans son art, et que, pour cette raison, on appelait toujours pour les *madogori*.

Pauvre garçon ! Il est mort depuis.

Ce jour-là il n'était pas venu ; je ne sais pourquoi ; et pourtant on avait besoin de lui, car le cas était grave.

On commence cependant à battre les tamtams des *madogori*.

Après quelque temps, je vois une sorcière regarder fixement un point de l'horizon et prendre une poignée de riz qu'elle se met à jeter dans la même direction.

En ce moment, moi et tous ceux qui étaient là nous voyons un être rapide comme l'éclair, semblant se détacher du sommet touffu d'un arbre du bois voisin, venir tomber au milieu de l'assistance.

C'était le jeune sorcier qu'on avait appelé !...

Il s'assit là tranquillement, et commença la cérémonie.

Voilà ce que j'ai vu de mes yeux, moi Kingarou ; et, si je mens, regarde !

Et plongeant son doigt noir dans la poussière du chemin, il s'en mit sur la langue, avec cette idée implicite : « Si je ne dis pas la vérité, que cette poussière me soit un poison ! »

On le voit : nos sorciers du moyen âge, à cheval sur un manche à balai pour se rendre à l'inférieur sabbat, n'étaient que des enfants à côté de leur confrère de l'Oudoé.

Qu'il me soit permis maintenant, continue le Père Picarda, de revenir un peu en arrière et de parler plus longuement

de la seconde femme dont Kingarou m'avait entretenu. J'en profiterai pour dire ce qu'on fait dans le pays en pareil cas.

Ici ce sont les paroles de Mwana-Msagata, le mari de l'enlevée, que je rapporte le plus exactement qu'il m'est possible. Après les avoir confrontées avec les témoignages d'autres témoins oculaires, je ne trouve entre leurs récits aucune contradiction notoire.

Mwana Msagata me dit :

- Senga, mère d'Abédi, était un peu indisposée. Pas de fièvre, mais douleur vague dans tous les membres.

C'était à Msangala, mon village d'alors.

Vers huit heures du matin j'entre dans sa case pour la soigner. J'en étais sorti quelques moments seulement auparavant et j'y avais laissé ma femme sur son *Kitanda* (lit du pays).

Quand j'entre dans la case, personne ! Hé ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

Je demande si la malade est partie : on ne l'a pas vue sortir.

Nous nous mettons à sa recherche ; nous l'appelons à grands cris : toujours personne !

J'envoie de suite consulter le sorcier. Celui-ci me fait répondre qu'elle a été enlevée par le *pépo*, mais ne me dit pas où elle a été portée.

Tout le village se remet en course, fouillant les bois les plus sombres, passant en revue les arbres les plus élevés.

Tout ce jour-là nos recherches furent vaines.

Le lendemain, nous continuons à chercher, et nous désespérons de la trouver, quand, vers les trois heures du soir, arrivent au village des hommes de Loupoungwi, qui nous assurent avoir vu Senga, liée au haut du grand baobab, sur le chemin qui mène chez eux.

Nous y allons en toute hâte, hommes, femmes, enfants et étrangers ; car beaucoup d'étrangers étaient accourus au bruit de la triste nouvelle.

Nous arrivons et, en effet, tout au sommet du baobab, nous voyons Senga liée en tout sens avec des lianes de toun-gou-toungou. Ses coudes étaient attachés ensemble derrière le dos, et, en même temps, à la taille par un gros paquet de lianes. Les deux poignets étaient liés également, mais les mains demeuraient libres.

Au-dessous du genou un autre paquet de toun-gou-toungou enserrait les deux jambes.

Elles n'étaient pas liées à l'arbre, mais simplement posées sur une branche.

Il fallait, pour la faire descendre et la délier, deux sorciers qui eux-mêmes eussent été précédemment emportés de la même façon par Kinyamkéra.

On les trouva et ils finirent par arriver au baobab, au son des tamtams frappant la danse des *madogori*.

Pour honorer le *pépo*, ils jettent à pleines mains les grains de riz et chantent ensemble l'hymne consacré en pareil cas :

O arbre sur lequel s'arrêtent les pintades, héhé !

Fais-nous connaître tes secrets, héhé !

Femme, ô toi, viens, héhé ! Femme, ô toi, viens, héhé !

Descends de l'arbre du *pépo*, héhé !

Et reviens te reposer sur le sol, héhé !

Les sorciers répétèrent ces dernières paroles jusqu'à ce que Senga, prenant des deux mains libres une de ces minces lianes de toun-gou-toungou, que le *pépo* avait laissées pendre du sommet de l'arbre jusqu'en bas, descendit tout doucement et arrivât à terre.

Nous tremblions, nous autres, de voir cette petite liane se rompre sous son poids et la femme se briser les membres dans une chute terrible.

Les sorciers la délient, ayant soin de ne pas couper la liane.

Ayant terminé leur travail, ils enferment la liane dans leur gibecière pour la garder précieusement.

Nous, nous rapportons au village la pauvre malade, toujours au son des tam-tams des *madogori*.

Au village on fait bouillir dans l'eau la racine de l'herbe nommée mwinga-dyni (chasse-diable). La décoction est administrée à la malade qui aussitôt se déclare guérie et demande à manger...

J'interrogeai le vieux chef pour savoir si la personne ainsi enlevée avait eu conscience de ce qui s'était passé.

Elle avait conscience, me dit-il, que Kinyamkéra l'avait enlevée ; mais elle n'avait par ailleurs qu'une connaissance assez vague de ce qui s'était passé autour d'elle.

Quand elle eut été liée au baobab, l'esprit lui avait offert de manger des bananes, du riz, du miel.

Pour son bonheur, elle avait refusé, et c'est alors que le *pépo* avait déclaré qu'elle avait été enlevée par lui, pour qu'on la cherchât et qu'elle ne mourût pas de faim.

Si elle avait accepté, Kinyamkéra l'aurait emmenée chez lui !...

Ainsi parla le chef.

La personne, ainsi délivrée du *pépo*, devient à son tour sorcier pour les cas pareils ; et sans doute, en qualité de vieille connaissance de Satan, elle peut se mêler d'en délivrer ses semblables. Elle a aussi le pouvoir d'éloigner le *pépo* des villages et de l'empêcher de nuire aux habitants.

Si elle veut faire cette cérémonie, son rituel lui commande de prendre un faisceau de sept baguettes de cœur de msa-laka quelle allume l'une après l'autre en faisant le tour du village exorcisé et en prononçant des adjurations...

L'Afrique, qu'on se le rappelle, est la citadelle de Satan. Les Africains sont ses sujets héréditaires et volontaires. Quoi d'étonnant que l'esprit des ténèbres se serve de la puissance que Dieu lui a laissée jusqu'au jour où il l'enfermera dans l'abîme, quoi d'étonnant, dis-je, qu'il se serve de sa puissance et de son habileté pour frapper vivement l'esprit des sauvages, pour les tromper et les empêcher ainsi de soumettre leur cœur à la foi qui leur sera prêchée ?

Le Père Picarda ne nous paraît pas un homme crédule, capable d'admettre comme vrai un fait avant de l'avoir exami-

né et de s'être entouré de toutes les précautions nécessaires à en assurer l'authenticité.

L'expérience qu'il a faite sur la prétendue possédée qu'une sorcière cherchait à délivrer du démon, nous est un garant de ses dispositions d'investigateur, aimant à voir les choses de près, à s'en rendre bien compte avant de les admettre comme merveilleuses et diaboliques.

Pour les trois derniers faits que nous venons de rapporter, le missionnaire a usé d'une prudence plus défiant encore qu'à l'ordinaire. Le style de sa narration sent la vérité, comme un vin naturel sent son terroir.

Tout d'abord nous ferons observer que l'enlèvement d'une personne par l'esprit du mal n'est pas un fait aussi rare qu'il le paraît. Sans rappeler les transports exécutés par le démon sur la personne de Notre Seigneur Jésus-Christ après son jeûne dans le désert, transports racontés par l'Evangile, nous ferons souvenir de la croyance générale des indigènes de l'Amérique du Sud et de l'Amérique du Nord ; des tentatives exécutées au Pérou par les démons sur un homme appelé Tamaracunga, tentatives déjouées seulement par la présence et l'intervention des chrétiens ; enfin, nous signalerons par avance une aventure analogue arrivée dans la Cochinchine orientale à un sorcier Jouleung, nommé Meul, aventure que nous raconterons tout au long plus loin.

De plus nous attirerions l'attention sur un point spécial. L'esprit, ayant emporté la femme Senga au sommet d'un arbre et l'y ayant liée, lui offrit à manger. Si elle avait accepté, il l'aurait emmenée chez lui.

N'existe-t-il pas une analogie frappante entre cette offre et celle que l'antique serpent fit à la première femme dans le Paradis terrestre ? Eve accepta et goûta le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Dès lors elle tomba sous la domination de Satan et la Rédemption devint nécessaire pour nous en délivrer.

La mission des Grands-Lacs, dans l'Afrique centrale, fut résolue à la suite de la Conférence de Bruxelles, préparée par Pie IX et exécutée par Léon XIII.

En 1878, une caravane de missionnaires d'Alger, de Pères Blancs, partit de Zanzibar et s'enfonça dans l'intérieur du continent noir.

Cette caravane, chemin faisant, se divisa en deux troupes : la première se dirigea vers le lac Tanganyka ; la seconde, vers le lac Nyanza.

Les missionnaires destinés au Tanganyka arrivèrent sur ses bords, à Oujiji, en 1879, après une année de marche, après avoir surmonté toutes sortes de difficultés provenant soit de la nature, soit des hommes.

La seconde caravane, qui avait pour but le Nyanza, arriva en 1879 chez Mtésa, souverain de l'Ouganda, et s'y installa à Rubaga. En 1880, elle y baptisa pour la première fois quatre nègres.

Le roi Mtésa étant mort, Mouanga lui succéda. Il se montra d'abord favorable au christianisme, mais ensuite il devint persécuteur et fit brûler vif trente et un de ses pages qui avaient embrassé le catholicisme. *Sanguis martyrum, semen christianorum*, a-t-on répété souvent. Cet adage reçut à l'Ouganda une fois de plus sa confirmation.

En 1889, Mouanga fut renversé de son trône par une révolution et remplacé par son frère Karéma, soutenu par les Mahométans. Mais, quelque temps après, Mouanga, appuyé par les chrétiens qui lui avaient pardonné, remporta sur l'usurpateur Karéma une victoire navale qui fut, pour cette partie de l'Afrique, ce que la bataille de Lépante avait été au XVI^e siècle pour l'Europe Méditerranéenne.

Mouanga remonta sur le trône et se montra reconnaissant aux catholiques du secours qu'il en avait reçu.

Il favorisa le travail d'évangélisation des missionnaires. Ceux-ci profitèrent des circonstances et bientôt comptèrent un chiffre considérable de fidèles. L'Ouganda allait devenir un puissant état catholique.

Les Protestants anglais, exaspérés de ces succès, organisèrent un complot, se jetèrent sur les missions et les ruinèrent.

C'est un temps d'arrêt dans les travaux des apôtres, une de ces épreuves comme il en faut toujours prévoir dans les œuvres de la foi et après lesquelles la conquête catholique reprend sa marche en avant avec une nouvelle vigueur.

Ces arrêts sont encore plus facilement explicables en Afrique que partout ailleurs. Ce ne sont pas seulement, en effet, contre des hommes que les missionnaires ont à lutter, mais contre les démons eux-mêmes. Les Nègres le comprennent fort bien, tout bornés que nous les supposons.

Pendant la persécution ordonnée par Mouanga, les bourreaux criaient à leurs victimes ces paroles qui sont rapportées par Monseigneur Livinhac, et qui se passent de commentaires :

- Sachez que ce n'est pas nous qui vous tuons ? C'est Nendé qui vous tue ! C'est Msaka qui vous tue ! C'est Kibouka ! Ce sont nos dieux, nos *Loubari*, qui vous tuent ; eux que vous appeliez avec mépris des démons, des *masitani* !...

Les peuples de ces contrées ont une épreuve judiciaire diabolique que nous citerons simplement à titre de curiosité. Si l'action démoniaque peut y jouer parfois un rôle, la supercherie nous paraît aussi avoir trop de facilité pour s'y exercer. Cette épreuve est celle du *Kiti*, petit siège en bois.

On raconte que, tenu ou pressé par terre par cinq ou six hommes, il part au commandement du sorcier qui l'excite de la voix et lui parle en maître. Il se met en marche, malgré la résistance que lui opposent les bras le plus vigoureux, et va, de lui-même, frapper le coupable qu'il désigne ainsi à la vindicte publique.

Voici comment les choses se passèrent devant un missionnaire de Monseigneur Lavigerie.

L'opérateur avait son *Kiti* que rien ne distinguait des autres. Dans la main il portait une corne de bouc remplie d'un puissant *daoua* (remède de sorcier).

Il dépose son siège sur le parquet, prend avec le pouce de la main droite de ce remède qui n'est autre chose que de la terre rouge, fait une croix transversale en dessus et en dessous du *Kiti*, puis avertit que tout est prêt.

Plusieurs sauvages prennent leur place et pressent le petit siège fortement.

Sur une nouvelle invitation du sorcier, le *Kiti* s'élève majestueusement, malgré la force de résistance, va à droite, à gauche, renverse les hommes qui le retiennent, et fait fuir une partie de la foule.

Mais le missionnaire avait deviné le secret des allées et venues du petit meuble. Il n'en était pas dupe. Et voilà qu'au moment où le fameux *Kiti* se démenait avec le plus de véhémence, le prêtre allonge la main, le saisit sans façon et le place tranquillement sous son bras où il ne bouge plus le moins du monde.

Ce prêtre affirme qu'étant donnée la forme du kiti un seul homme peut, contre six autres, le soulever de terre, et, quand il n'a plus de point d'appui, le diriger comme il le veut.

CHAPITRE XII

EN ETHIOPIE. - AU PAYS DES GALLAS. - LES ARBRES TUTÉLAIRES. - LE DEVIN *CALLICIA*. - L'ESPRIT *CALLO* DES FEMMES CAPRICIEUSES. - LES MÉTAMORPHOSES DES SORCIERS *BUDDA*. - L'ÉPREUVE DE LA DROGUE. - LES *COGIOURS* DES NOUBAS.

EN EGYPTÉ. - LA DEMEURE DU DÉMON ASMODÉE. - LA MONTAGNE DU CHÉIKH-HARIDI. - VESTIBULE D'ENFER. - FAKIR, IDIOT OU GREDIN ?... - CHARMEUR DE SERPENTS. - SORCIER MENDIANT. - LA MAIN DE FER. - LES MÉFAITS DU *ZAR*, L'ENNEMI DES MARIS.

Les missions de la vallée du Nil se divisent en deux groupes qui ont eu des fortunes diverses : les missions de l'Éthiopie, voisines de celles de l'Afrique centrale et septentrionale dont nous parlerons en même temps ; et les missions de l'Égypte.

L'Éthiopie fut convertie au christianisme au cours du IV^e siècle par saint Frumence, qui fut son premier évêque. Comme l'Égypte elle embrassa l'hérésie d'Eutychès, mais, plus heureuse qu'elle, elle ne fut pas submergée par l'invasion mahométane.

Pressée cependant de tous côtés par les Arabes, elle subit jusqu'à un certain point leur influence. Elle resta chrétienne, mais d'un christianisme dégénéré, dépourvu de dogme et de morale, corrompu par la superstition et la polygamie. Bien que plongée dans l'ignorance religieuse la plus grande, la population de ces contrées a conservé l'usage des jeûnes rigoureux et la dévotion à la Sainte Vierge. Trente-trois fêtes annuelles sont célébrées en son honneur.

Un grand nombre de tentatives furent faites de part et d'autre pour ramener ce pays au catholicisme, en 1439, en 1555, en 1624.

A cette époque les Jésuites réussirent à le faire rentrer dans l'Unité romaine ; malheureusement ce ne fut que pour un temps. En 1632, il s'en sépara de nouveau et chassa les Jésuites.

Les Arabes mahométans, en triomphant des Portugais et en s'emparant des rivages de la mer Rouge et de l'océan Indien, fermèrent l'accès de l'Éthiopie aux missionnaires.

En 1702, eurent lieu de nouvelles tentatives d'évangélisation. Elles demeurèrent infructueuses.

Puis jusqu'au XIX^e siècle un silence de mort régna sur ces contrées. On ne sut même pas ce qui s'y passait.

Quelques apôtres réussirent à y pénétrer isolément. On n'en eut plus aucune nouvelle.

Enfin en 1839, M. de Jacobis, de la Congrégation des Missions, entra en Éthiopie et s'y maintint. Il trouva le pays partagé en trois états : le Tigré, au nord ; l'Amhara, au centre ; le Choa et les Gallas au sud. Au-dessus des princes feudataires s'élevait une sorte d'empereur, le Ras Ali, chef souvent tout nominal. Les révolutions, les guerres civiles y existaient à l'état endémique.

En 1816, le Saint-Siège jugea que les résultats acquis nécessitaient la division de l'Éthiopie en deux vicariats apostoliques. Il confia celui d'Abyssinie aux Lazaristes, et celui des Gallas aux Capucins. Monseigneur de Jacobis fut placé à la tête du premier, et Monseigneur Massaja à la tête du second.

Les Gallas avaient été convertis plus ou moins au christianisme au cours du XV^e siècle, mais ils étaient restés païens de croyances et de mœurs. Ils connaissaient bien Dieu, mais ils ne s'en occupaient pas et plaçaient Saint Georges bien au-dessus de lui. Au fond ils étaient, au point de vue religieux, d'une indifférence extrême.

Ménélik, le roi du Choa, s'est toujours montré très favorable aux travaux des missionnaires. Malheureusement il n'est pas souverain absolu, il n'est que feudataire de l'empereur et doit suivre sa direction, notamment en ce qui touche aux questions religieuses.

Mgr Massaja, qui a été l'apôtre des Gallas de 1846 à 1881, est un des hommes de notre époque qui ont eu la vie la plus mouvementée que l'on puisse imaginer.

Expulsé d'Éthiopie un nombre de fois capable de lasser tous les courages, excepté le sien, il y est rentré jusqu'à ce qu'une extrême vieillesse l'ait forcé d'aller se reposer à Rome.

C'est au milieu de ces agitations que, le 8 décembre 1856, il écrivait de Gemma-Lagamara :

Chaque famille ici possède un arbre qui est son dieu tutélaire, et auquel, le croirait-on ? elle donne un de ces noms qui sont l'objet de notre vénération chrétienne.

Dieu, la Sainte Vierge, Saint Michel, voilà ce qu'ils adorent, et ce qu'ils croient présent dans ces arbres.

Il est d'autres végétaux auxquels ils donnent le nom d'*Abbo*, ancienne divinité Abyssinienne ; d'autres enfin qu'ils croient possédés du démon ou du serpent tentateur.

On ne cesse de leur offrir des présents, et chaque famille se réunit une fois par an pour immoler à son dieu des bœufs et des brebis. On dépose à leurs pieds du beurre, du miel et de la bière dans un grand vase.

Malheur à qui néglige ces usages traditionnels ! il expiera sa tiédeur par des calamités de tous genres.

Quelques-uns de ces arbres sont devenus des sanctuaires célèbres, vers lesquels on s'achemine de très loin : de grandes caisses suspendues à leurs branches reçoivent les aumônes des pèlerins.

Pauvres gens ! C'est là, c'est au pied d'un arbre qu'ils viennent chercher une consolation ou un remède quand ils sont dans l'affliction et dans la peine.

Mais si le tribut que les Gallas offrent à ces divinités est lourd pour leur misère, ce qui les épuise totalement, c'est une

classe d'imposteurs nommés : *Callicia*.

Le *Callicia* est un devin qui prétend disposer à son gré de l'avenir. Pour de l'argent, le démon qui le possède tue ceux qui meurent, et rend la vie à ceux qui guérissent. Il fait la paix et la guerre, et rien ne s'entreprend sans qu'on l'ait consulté. Meurt-il un grand personnage

- C'est moi qui l'ai tué, dit le *Callicia*, et j'en ferai mourir un autre bientôt, si l'on ne m'apaise par quelque présent.

Et vite la famille du défunt met aux pieds du devin ce qu'elle a de plus précieux.

Maladie, guerre, voyage sont autant de sources de richesses pour ces adroits sorciers ; aussi fourmillent-ils dans ce pays : j'en compte plus de cent dans mon district de Lagamara.

Il se pratique encore, dans les familles, une autre sorte de mystification. Dès qu'une femme se lasse des soins du ménage, elle se met à prononcer des paroles incohérentes et à faire des gestes extravagants. C'est l'esprit *Gallo* qui est descendu en elle.

Aussitôt son mari se prosterne et l'adore ; elle perd son nom de femme : on l'appelle «seigneur» ; elle n'est plus soumise à aucun devoir domestique, et sa volonté est une loi divine. Je laisse à penser si le nombre de ces *callo* est grand !...

Enfin les Gallas ont une troisième espèce de sorciers qu'on nomme *Budda*. Ceux-là, dit-on, se transforment en bêtes féroces, et surtout en hyènes, et ils ont la puissance de tuer les hommes par le seul regard.

Ils sont l'objet de l'exécration générale ; on les poursuit avec acharnement, et toutes les années on massacre un grand nombre d'innocents accusés de ce crime.

Dernièrement un prince galla, mortellement blessé à la guerre, déclara, sur le point de mourir, qu'il était tué par des *Budda* cachés dans la maison.

Avant qu'il eût rendu le dernier soupir, on avait mis à mort devant lui trois de ses esclaves, après les avoir soumis, pour s'assurer de leur culpabilité, à une épreuve prétendue infaillible.

Voici en quoi elle consiste : on fait avaler à l'accusé un breuvage enivrant, préparé par les docteurs du pays.

Si le prévenu résiste aux effets de cette drogue, il est déclaré innocent ; dans le cas contraire, il tombe dans une sorte d'assoupissement voisin du somnambulisme, il parle au hasard, et il lui arrive de dire qu'il est *budda*. Aussitôt il est mis à mort.

Cette potion se prépare avec une plante qui croît chez les Gallas en abondance ; on la pile et on la renferme hermétiquement dans un vase que l'on enterre à la profondeur de deux ou trois mètres : elle fermente ainsi pendant toute une année.

J'ai goûté, dit Monseigneur Massaja, cette plante à l'état végétal, et j'ai ressenti dans tout le système nerveux une irritation incroyable, puis une tendance à dormir. Si nos chimistes d'Europe pouvaient en faire l'analyse, cette étude révélerait peut-être les mystérieuses propriétés d'un breuvage qui cause tant de maux aux Gallas, et qui peut bien un jour décider de notre mort, s'il plaît à quelqu'un de nous jeter l'accusation de buddisme.

On n'en finirait pas si on voulait énumérer toutes les divinités de ces malheureux peuples. Les routes, les fleuves reçoivent d'eux les honneurs sacrés. Il en est de même des oiseaux et des serpents, auxquels on attribue les tremblements de terre, et qu'on apaise à force de présents et de jeûnes prescrits par les *callicia*. Ces devins, qui ont toute puissance sur les Gallas, ordonnent aussi les fêtes, et leurs lois sont rigoureusement observées.

Les missions de l'Afrique centrale et septentrionale comprennent le vicariat apostolique du Soudan, chargé de l'évangélisation de Kordofan, du Darfour et du Bornou, pays musulmans, fanatiques et esclavagistes.

La période de formation de ces missions fut longue et pénible. Elle commença en 1846 et dura jusqu'en 1861 et même au delà.

En 1880, elles comprenaient sept stations : Scellal et Khartoum dans la Haute Egypte, Berber et Gadaref dans le voisinage de l'Abyssinie, El-Obéid dans le Kordofan, dont cette ville est la capitale, et Delen et Malbès chez les Noubas.

La fondation de l'empire du Mandi dans ces contrées détruisit les travaux des missionnaires, les força de quitter le pays et replongea ces peuples dans les ténèbres et les turpitudes de l'islamisme.

Les habitants du Gebel Noubas, pays qui a pour limites, au nord, le Kordofan, au nord-ouest, le Darfour, au sud, les terres des Schillouks et des Gianghes, et, à l'ouest, les Fertit ; les habitants du Gebel Noubas, disons-nous, ont des prêtres ou sorciers qui entrent en état de possession et rendent des oracles sous l'inspiration des démons.

A Dellen ils sont au nombre de cinq. On les appelle *Cogiours*. Ils président les cérémonies religieuses. L'un d'eux est le chef politique ; il n'officie que dans les grandes solennités intéressant la tribu tout entière.

Ils n'ont point de temple, mais chaque cogiour possède une cabane destinée aux cérémonies religieuses. Dans l'intérieur quatre pieux fichés en terre, d'une hauteur de un mètre, reliés par des planches transversales, forment une étroite estrade. Sur les côtés de la cabane on voit quelques crânes de vache.

Dans toute cérémonie religieuse, la tribu se tient hors de la cabane.

Le cogiour monte sur l'estrade et s'y couche. Il commence à souffler fortement et à se rouler d'un côté et de l'autre ; puis, rougissant son visage et grossissant ses yeux, il rend quelques sourds gémissements ; peu à peu il élève la voix, il crie, il pousse des hurlements étranges, toujours en se démenant, jusqu'à ce que sa bouche jette de l'écume et que sa voix devienne rauque.

A ce moment l'esprit est en pleine possession du cogiour, et la tribu silencieuse attend les oracles. Un représentant du sorcier se tient au milieu de la porte pour recueillir ses paroles.

Alors, d'une voix sourde et saccadée, tantôt basse et tantôt forte, le cogiour commence de parler, selon la circonstance, reprochant au peuple ses fautes, prédisant l'avenir, répondant aux choses pour lesquelles la cérémonie a lieu.

La parole du cogiour possédé de l'esprit est sacrée pour tous ; elle est reçue avec beaucoup de foi et de respect.

Après avoir parlé, il demeure couché quelques minutes, puis il se lève, comme s'il sortait d'un profond sommeil, et écoute de la bouche de son représentant, comme s'il les ignorait, les choses que l'esprit a fait connaître par son intermédiaire.

diaire.

Chaque cogiour a son esprit, et leur chef, outre son l'esprit à lui, est assisté par les ombres des autres cogiours qui peuplent la cabane destinée aux cérémonies.

On termine souvent par de copieuses libations de *merissa*, sorte de bière faite avec du grain fermenté, et fort alcoolique, de sorte que des scènes d'ivresse succèdent aux cérémonies religieuses.

L'Egypte, ainsi que nous avons eu l'occasion de le raconter précédemment, eut une Eglise chrétienne florissante jusqu'au cinquième siècle, mais l'hérésie d'Eutychès, d'abord, l'invasion musulmane de 641 ensuite, la détruisirent.

Jusqu'au XIX^e siècle, les choses restèrent en cet état. Mais sous Mehemet Ali, vice-roi d'Égypte, grâce à l'influence française, la tolérance du gouvernement permit aux missionnaires catholiques de reprendre le travail de l'évangélisation.

Sous Ismaïl Pacha la prédication sous toutes ses formes s'y développa encore plus. Les Jésuites, les Frères des Écoles chrétiennes, les Prêtres des Missions Africaines, les Sœurs de tout ordre et de tout costume y fondèrent des établissements florissants.

Malheureusement, depuis la révolte d'Arabi Pacha et le bombardement d'Alexandrie, l'influence anglaise se substitua à l'influence française.

Ce changement fut défavorable au catholicisme. Il continue de se développer, mais il rencontre dans les protestants des adversaires déclarés et des ennemis secrets désireux de lui nuire en lui suscitant des obstacles.

On sait quelles luttes les anciens Pères du désert, les Antoine, les Pacôme, etc., eurent à soutenir contre les démons qui leur apparaissaient sous les formes les plus séduisantes ou les plus effrayantes, et les rouaient de coups. Les prestiges d'alors ont disparu ; cependant il en reste encore quelques traces.

Une montagne entre autres, celle du Cheikh-Haridi, passe pour être la demeure du démon Asmodée. Cette hauteur, attenant au Gebel Gaou ou Gaf, s'élève sur la rive droite du Nil à peu de distance de la ville de Tahtah qui, elle, est bâtie sur la rive gauche.

On se souvient du récit de la Bible relatif au mariage du jeune Tobie avec Sara. La main de cette jeune fille avait déjà été accordée à sept prétendants, mais le démon Asmodée les avait tués la nuit même de leurs noces.

Il n'osa pas faire subir le même sort à Tobie, parce que celui-ci était protégé par l'ange Raphael.

Or la Bible contient ces mots : « *Tunc Raphaël Angelus apprehendit dæmonium et religavit illud in deserto superioris Egypti* ». Alors l'Ange Raphaël s'empara du démon et le relégua dans le désert de la Haute-Égypte.

Une tradition, conservée parmi les descendants des premiers chrétiens d'Égypte, assigne la montagne du Cheikh-Haridi pour prison à Asmodée.

C'est aussi en ces lieux que la mythologie égyptienne plaçait la victoire remportée par Isis et Horus sur Typhon, le meurtrier d'Osiris.

Plus tard, ce fut ce même endroit que les Grecs indiquèrent comme le théâtre de la lutte dans laquelle Hercule étouffa le géant Antée. Un temple y fut bâti en l'honneur du colosse, ainsi qu'une ville nommée Antéopolis, dont on a retrouvé les ruines de nos jours.

De plus les contes arabes regardent le mont Gaou comme un lieu de désolation et d'exil.

Pour parvenir à l'endroit précis désigné comme la demeure d'Asmodée, on remonte le Nil en barque jusqu'au pied du Gebel-Haridi, puis, mettant pied à terre, on s'engage à travers un champ de faibles dimensions et l'on arrive à l'entrée d'un défilé.

C'est un ravin d'aspect sauvage et désolé, encombré d'énormes blocs calcaires qui semblent disposés là tout exprès pour servir d'embuscades. Ce défilé est un casse cou et un coupe-gorge. L'on dit même que les Arabes qui vivent dans ces parages sont des voleurs et des brigands de grands chemins dans toute la force du terme, et qu'ils mettent fort habilement à profit les accidents de terrain de ce véritable corridor de l'enfer.

On monte au travers de ce ravin pendant environ une demi-heure, puis on entre dans un immense entonnoir de rochers tout nus, d'une aridité, d'une stérilité impressionnantes. Les parois en sont coupées presque à pic. Elles sont d'une grande élévation et percées de cavernes qui s'enfoncent, toutes noires, dans les entrailles de la montagne.

Il est peu de lieux d'un aspect aussi désolé, aussi morne, aussi désespéré. C'est un digne vestibule du royaume de Satan.

C'est bien là une résidence convenable pour l'homicide Asmodée.

Au fond de cet entonnoir s'élèvent deux petits monuments arabes. A gauche du chemin par où l'on pénètre dans ce cirque de rochers, est bâti un oratoire de forme carrée, surmonté d'une coupole blanche : c'est le tombeau du Cheikh Haridi, qui a donné son nom actuel à la Montagne ; à droite se dresse un monument de forme semblable, mais un peu plus petit : c'est celui de Hassan, le fils d'Haridi, et le metteur en œuvre de sa renommée.

Le Cheikh mourut il y a environ deux cents ans. Il fut un fakir, un idiot ou un gredin de la pire espèce, au choix. C'est la triple impression qu'il a produite en ce temps-là dans son pays. Malgré cela, les musulmans, qui ne sont pas très difficiles en fait de moralité, en ont fait un de leurs saints.

Son fils Hassan eut l'idée ingénieuse de battre monnaie avec la sainteté de son père, et voici comment il s'y prit pour s'en faire des rentes.

Il était *Haoui*, c'est-à-dire charmeur de serpents. Il persuada à ses coreligionnaires, au dire du Père Autefage, que le Cheikh vivait toujours au milieu d'eux, et que son âme animait un reptile qui était en sa possession. Ce serpent guérissait les maladies, découvrait les trésors et disait la bonne aventure.

De plus il jouissait de l'immortalité ou, du moins, nul n'avait le pouvoir de mettre un terme à ses jours, avant le moment fixé par Dieu. Pour prouver son dire, Hassan fit couper son serpent en morceaux et le mit dans un pot. Deux heures

après, on ouvrit le pot et le serpent fut retrouvé vivant et intact. Son succès fut immense : les musulmans vinrent en foule vénérer l'esprit de Cheikh.

Encore aujourd'hui, après leurs différentes récoltes, ils vont offrir des corbeilles de fruits, immoler des moutons et suspendre des ex-voto à son tombeau. C'est là la source la plus claire des revenus dont vivent les quelques Arabes qui habitent les environs du tombeau, et s'arrogent le monopole de sa garde.

L'esprit du Cheikh continue à animer quelques serpents, et jouit de la même autorité que le fakir qu'il représente, si bien que le Cheikh actuel, successeur de Haridi, ne se fait pas faute de descendre à Tahtah, les jours de foire, avec son serpent, et d'y faire, au nom du Cheikh et de la terreur qu'il inspire, une ample collecte de fruits, de beurre, d'œufs, de farine, etc.

Ce qui abonde en effet à Tahtah, surtout les jours de marché, ce sont les *haouis*. On les voit courir demi-nus, avec un sac de cuir sur l'épaule.

Ce sac renferme des serpents de toute taille et de toute couleur. Ils les enroulent autour de leurs bras et de leurs cous, et souvent les déchirent à belles dents.

Il n'est pas vrai, comme les incrédules l'assurent, que les crochets aient été enlevés aux reptiles, car si, après l'exercice, on leur donne une poule à mordre, celle-ci meurt en quelques instants.

Les haouis sont surtout habiles à dénicher les serpents qui hantent les maisons ; ils ont pour cela des formules et une manière de siffler particulière qui obligent le reptile à sortir de sa cachette. M^{me} M... a été délivrée, par un de ces jongleurs, d'un serpent qu'on avait plusieurs fois vu se promener dans sa maison.

Tous les faits rapportés par la crédulité populaire ne sont pas également authentiques ; mais, en Egypte, il y en a beaucoup de réels, attestés par les témoins le plus dignes de foi.

Le Cheikh vivant n'a pas toujours de serpent disponible à montrer : cela ne l'empêche pas de faire sa tournée et de réclamer les tributs accoutumés en prétendant que l'esprit d'Haridi est néanmoins présent en sa personne. Il le prouve, et voici comment :

Voici, écrivait en 1887 le Père Autefage, missionnaire en Egypte, un fait que m'a raconté M^{me} M..., fait qui s'est passé chez elle, l'année dernière, dans son jardin, devant la porte de sa maison, à l'endroit même où j'étais assis pendant qu'elle me faisait son récit.

Un jour de foire, le jardinier vint la prévenir que le Cheikh demandait du beurre et des grenades.

M^{me} M..., pour se débarrasser de son quêteur, fit livrer aussitôt ce qu'il réclamait.

Le Cheikh, voyant qu'on était de si bonne composition, se ravise et prétend que l'esprit d'Haridi demande aussi des œufs. Mais M^{me} M... se ravise aussi et refuse carrément.

Le Cheikh s'irrite, il menace ; on essaie en vain de le congédier ; il entre dans le jardin et lance ses malédictions contre la famille. M^{me} M..., pensant que sa parole de maîtresse de maison aurait plus d'efficacité, se présente et somme le Cheikh de partir.

Celui-ci se garde d'obéir, il s'assied sur un banc et annonce qu'il va rendre les personnes présentes témoins de la colère de l'esprit de Haridi.

Là-dessus il lève les bras en l'air et marmotte quelques paroles, et voilà que sa vaste robe se gonfle peu à peu sur sa poitrine et sur ses genoux, de façon à prendre la forme d'un énorme ballon. Puis il interroge l'esprit. On entend une voix étouffée qui réclame des œufs et profère des menaces.

Les personnes présentes riaient. On croyait à de la ventriloquie.

Le Cheikh, tenant toujours les bras levés, dit au jardinier de placer son bâton sur le ballon.

A peine le bâton a-t-il touché le vêtement du Cheikh, qu'il est empoigné comme par un étau de fer.

C'est en vain que le jardinier, homme vigoureux, s'efforça à plusieurs reprises de l'arracher à cette main mystérieuse. Il dut y renoncer jusqu'à ce que l'esprit, radouci par une douzaine d'œufs qu'on se hâta d'apporter, eut la complaisance de le rendre, et le ballon se dégonfla comme il s'était gonflé.

Et comme on traitait le Cheikh de jongleur, il offrit d'entrer dans une chambre et de se dépouiller de ses vêtements en présence de témoins, afin que l'on pût constater qu'il n'avait sur lui aucune espèce d'engin, ni de machines, et que l'esprit de Haridi avait tout fait. Malheureusement, monsieur M... était absent, et madame M... ne put procéder à cette vérification.

Ce monsieur et cette dame M..., dont le missionnaire rapporte le témoignage, appartenaient à la Société des Meuniers Français, et dirigeaient le moulin d'Achmim.

Ils habitaient le pays depuis plus de quinze ans, connaissaient à fond la langue et les mœurs des habitants et n'étaient nullement crédules.

De plus le Père Autefage rapporte des faits qui rappellent exactement ce que Monseigneur Massaja racontait en 1856 des femmes Gallas, dont s'emparait l'esprit Callo.

Il se passe à Tahtah des faits assez singuliers, écrivait le missionnaire de 1885, et qui, dans l'hypothèse où Asmodée serait spécialement fixé à Cheikh-Haridi, montrent que la Providence lui laisse une certaine latitude, et que la ville fait partie de son domaine. Les détails suivants m'ont été, aussi, affirmés par monsieur et madame M...

Les dames musulmanes ont l'habitude de se réunir dans un local particulier, le samedi de chaque semaine et la nuit suivante, pour recevoir la visite du *Zar*. Le *Zar* est un lutin créé et mis au monde pour faire des niches aux maris.

Il s'empare d'une ou de plusieurs des assistantes, les lance dans une sarabande échevelée, semblable à celle des derviches tourneurs ; puis les fait entrer en extase, et les jette à terre, la bouche écumante.

Il demande alors, par la bouche de ces possédées, une somme d'argent ou des bijoux, dont le mari devra faire cadeau à sa femme. Sans cela, la dame demeure malade trois mois, six mois, jusqu'à ce que l'époux crédule se soit exécuté.

M. M... en a vu ainsi garder le lit des mois entiers, en proie à des maladies mystérieuses, et revenir subitement à la santé le jour où elles obtenaient les parures exigées par le Zar. Les maris sont si bien au courant des coutumes de ce dernier que, généralement, ils ne se font pas prier pour faire droit à ses demandes.

Ils s'abstiennent aussi d'aller dans le harem dans la nuit du samedi. Le Zar est jaloux et il pourrait bien leur jouer le tour qu'il joua aux maris de Sara.

Les chrétiennes sont mises par le baptême à l'abri de ces vexations.

Les cas de lycanthropie ne sont pas rares ; mais nous ne sommes pas obligés de croire tout ce qu'on raconte à ce sujet. Le peuple est persuadé, par exemple, que, lorsqu'une femme a deux jumeaux, pendant qu'ils sont encore à la mamelle, ils se changent parfois en chats durant la nuit et vont courir sur les terrasses.

Les mêmes témoins m'ont cité une famille qui possède deux jumeaux. Une femme du voisinage ayant cassé la cuisse à un chat qui venait faire le sabbat chez elle, le lendemain matin l'un des enfants fut retrouvé au berceau, la cuisse cassée.

Est-ce une pure coïncidence ? Y a-t-il quelque action occulte de la part d'Asmodée ?

LES INDES ORIENTALES

CHAPITRE XIII : LA CONQUÊTE CATHOLIQUE

SAINT THOMAS. - LES NESTORIENS. - LES PORTUGAIS. - SAINT FRANÇOIS XAVIER ET LES JÉSUITES. - LE CONTRECoup DE 89 DANS LES INDES. - TIPPO-SAÏB. - LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES ET L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI. - NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE LÉON XIII.

Suivant une tradition très ancienne et très respectable, l'apôtre Saint Thomas aurait été le premier missionnaire des Indes. Il aurait été tué d'un coup de lance par un prêtre des idoles, à Méliapour. On conserve dans cette ville un tombeau que l'on croit être le sien.

Après la chute de l'empire romain, les relations entre les Églises d'Occident et celles des Indes furent brisées par les bouleversements politiques. Les chrétiens de ces contrées lointaines se rapprochèrent alors des Nestoriens, leurs voisins. Ils adoptèrent leurs erreurs.

Il s'accomplit pour eux le phénomène qui, d'époque en époque, s'est reproduit pour toutes les hérésies : le rameau, détaché de l'arbre de l'unité, végète quelque temps, se dessèche peu à peu, puis finalement se corrompt et tombe en poussière.

Les chrétientés des Indes, séparées de Rome par les malheurs des temps et rongées par l'erreur, furent écrasées entre le Brahmanisme et le Bouddhisme, les deux principales religions de ces contrées.

Il n'en subsista quelques débris qu'autour de Méliapour, c'est-à-dire à l'ombre du tombeau de Saint Thomas.

Mais, en 1497, les Portugais, ayant trouvé la route des Indes en contournant l'Afrique, apparurent dans la mer d'Oman et le golfe du Bengale. En moins d'un siècle leurs flottes s'emparèrent du port de Goa, de l'île de Ceylan, et fondèrent des comptoirs commerciaux tout le long des côtes de l'Inde.

Des missionnaires en grand nombre, appartenant aux ordres de Saint Dominique et de Saint François, profitèrent des facilités de communication créées entre l'Europe et l'Asie par les conquêtes du Portugal. Protégés par cet Etat, ils parcoururent les vastes régions ouvertes à leur zèle et y semèrent de nouveau la Bonne Nouvelle.

Bientôt la Compagnie de Jésus naissante y envoya Saint François Xavier, le bienheureux Jean de Brito, les Pères Robert de Nobili, François Lainez, Xavier Borghèse et des centaines d'autres religieux, prêtres et frères.

Leurs prédications produisirent des résultats merveilleux. En moins de deux cents ans, près de trois millions d'Indiens, de toutes castes et de tous rangs, embrassèrent la foi catholique.

Dans la première moitié du XVIII^e siècle, l'Eglise de ces contrées lointaines atteignit un haut degré de prospérité, mais, dans la seconde moitié du même siècle, elle subit cruellement le contrecoup des idées révolutionnaires qui prenaient en Europe une prépondérance de plus en plus désastreuse.

En un seul jour, en 1755, le gouvernement Portugais arracha à leurs missions des Indes cent vingt-sept Jésuites, ses nationaux, les ramena à Lisbonne et les interna dans les cachots du fort Saint-Julien. Ils y moururent dans l'inaction et les privations de toutes sortes, loin des fidèles qu'ils avaient, au prix de tant de travaux, enlevés aux ténèbres de l'idolâtrie.

Quelques années plus tard, les membres français de la Compagnie de Jésus furent, eux aussi, contraints par les événements politiques d'abandonner leurs postes de missionnaires.

Enfin en 1774, le pape Clément XIV supprima l'Ordre des Jésuites par un acte que nous ne voulons pas apprécier ici.

Les conséquences, pour les Indes, de ces mesures furent encore aggravées par les troubles produits en Europe par la Révolution française. Les séminaires et les noviciats fermés, les biens ecclésiastiques confisqués ou vendus, tant en France qu'en Italie, le recrutement des missionnaires de tout ordre fut radicalement suspendu.

Les prêtres européens mouraient les uns après les autres et personne n'arrivait d'Occident pour les remplacer.

Il ne resta plus, pour administrer l'Église des Indes, que les prêtres indigènes de Goa. Ces malheureux, privés de bons exemples et d'une sage direction, ne surent pas se maintenir à la hauteur de leurs devoirs sacerdotaux. Leur ignorance, leur avarice et leur inconduite détachèrent du catholicisme un grand nombre de chrétientés et les jetèrent dans l'apostasie ou dans l'hérésie.

Un prince mahométan, Tippo-Saïb, sultan du royaume de Mysore, rêvait de devenir le Mahomet des Indes et d'y établir l'Islamisme par la force des armes.

Il brûla les églises, dispersa les chrétientés, anéantit le culte du vrai Dieu partout où il passa. En un seul jour il contraignit quarante mille chrétiens du royaume vaincu de Tanjore à se faire mahométans. En 1784, il enleva, dans les terres du Canara, trente mille fidèles et les donna, comme esclaves, aux sectateurs de Mahomet. En vingt ans il fit périr plus de cent mille catholiques dans le sud de la presqu'île hindoustannique. La mort seule de ce tyran, survenue en 1799, arrêta ses persécutions. En même temps que l'Islamisme, l'hérésie s'acharnait contre les infortunés débris de l'église des Indes. Les Hollandais, qui possédaient un certain nombre de territoires dans ces contrées, proscrivirent l'exercice du culte catholique et chassèrent les missionnaires partout où ils exerçaient leur autorité. Les Anglais furent plus humains. Leur puissance, depuis les progrès de leur Compagnie des Indes, s'était accrue d'année en année. Au début de leurs succès, ils suscitèrent, il est vrai, de nombreuses difficultés aux missionnaires français dont ils redoutaient l'influence ; mais, quand ils se virent solidement établis dans leurs possessions, ils se renfermèrent, - du moins comme autorité politique -, dans une neutralité presque toujours bienveillante qu'ils ont conservée depuis ce temps jusqu'à nos jours. Cependant leur voisinage et leur influence se manifestèrent d'une manière funeste pour les chrétientés encore catholiques. Les ministres protestants, nombreux, riches, protégés par l'Angleterre, enlevèrent aux prêtres indigènes de Goa un grand nombre des fidèles qui leur restaient. La situation de l'Église des Indes au commencement du XIX^e siècle était donc des plus précaires. Mais la formation de la Société des Missions Étrangères et la fondation de l'œuvre de la Propagation de la Foi, à Lyon, en 1822, permirent de reprendre la conquête catholique de ces vastes territoires. Les missionnaires européens, et surtout français, arrivèrent de plus en plus nombreux dans l'Hindoustan. Aidés par les subsides des fidèles d'Occident, ils purent fonder des œuvres, étendre leur influence et ressusciter, de la mort de l'idolâtrie et de l'hérésie, des chrétientés d'année en année plus florissantes. Les obstacles ne leur firent pas plus défaut qu'à leurs devanciers du XVI^e siècle. Ils leur furent suscités principalement par les débris du clergé indigène de Goa, que le Portugal soutenait de ses menées diplomatiques et de ses tracasseries indignes. Néanmoins la conquête de l'Inde au catholicisme progressa d'une façon ininterrompue depuis ce moment jusqu'à notre époque, de telle sorte que N. S. Père le Pape Léon XIII put, en 1886, partager ce vaste empire arraché au pouvoir de Satan en huit provinces ecclésiastiques solidement constituées et régulièrement administrées.

L'évangélisation des Indes comporte donc cinq grandes périodes, dont trois périodes de conquêtes et deux de défaites.

La première comprend la conquête de Saint Thomas et de ses disciples. Les documents nous font défaut sur cette époque.

La deuxième, de mort lente, s'étend jusqu'à la fin du XV^e siècle.

La troisième, remplie par un travail apostolique très actif et très fructueux, commence avec les premières années du XV^e siècle et se termine avec le dix-huitième siècle, à la veille de la Révolution française.

La quatrième période, pleine de tristesses et de défections, dure cent ans.

La cinquième enfin, qui semble promettre la conversion totale et définitive des Indes, s'ouvre vers 1820.

Depuis cette année, le mouvement vers le catholicisme s'est accru en effet dans de notables proportions. Les chiffres en font foi.

En 1800, le nombre des catholiques dans les Indes était de 475.000.

En 1850, il progressait à 986.000.

En 1890 enfin il montait à 1.692.337.

La population totale des Indes étant de 257 millions, on y compte en moyenne un catholique sur cent cinquante et un habitants. Il est cependant à remarquer que les chrétiens sont beaucoup plus nombreux dans le sud de la presqu'île hindoustannique que dans le nord.

Telle est, rapidement résumée dans ses grandes lignes, l'histoire de la religion catholique dans ces contrées et de ses luttes contre Satan. Il était nécessaire d'en donner un aperçu en quelques pages pour la parfaite compréhension des faits relatés plus loin. Ces faits se rapportent à la troisième et à la cinquième période ; c'est-à-dire qu'ils se sont passés du XV^e au XIX^e siècle.

CHAPITRE XIV

Saint François Xavier. - Le cimetière de Méliapour. - Les coups des démons. - Des diables qui chantent matines. - Un notable possédé. - Enfants exorcistes. - Dans une ville assiégée. - La promesse du roi. - Le miracle. - Magiciennes impuissantes. - Une idole qui boit.

C'est dans la vie de Saint François Xavier que se rencontrent les premiers faits diaboliques dûment constatés par les Européens dans les Indes ; non pas que le démon ait attendu leur arrivée pour y manifester sa puissance et sa malignité par des prestiges ; loin de là...

Tradition orale, monuments écrits et monuments construits de bois et de pierre, tout, dans les hommes et dans les choses, atteste, démontre, proclame l'empire que Satan exerçait depuis des siècles sur les païens, lorsque les premiers missionnaires y arrivèrent sur les traces des commerçants portugais.

Tout le monde sait que Saint François Xavier naquit en Espagne, au château de Xavier, en 1506 ; qu'il fut un des premiers compagnons de Saint Ignace de Loyola lors de la fondation de la Compagnie de Jésus ; qu'il partit aux Indes,

parcourut en tous sens les côtes de la presqu'île hindoustannique ; visita Ceylan et un grand nombre d'îles, prêchant le nom de Jésus-Christ avec un zèle et un succès admirables, semant les miracles sous ses pas, guérissant les malades, ressuscitant les morts ; que, des Indes, il passa au Japon et l'évangélisa, puis mourut en 1552 dans l'île de Sancian, en face de la Chine, où il désirait planter la Croix, mais dans laquelle il ne put pénétrer.

Il est certain que beaucoup des faits extraordinaires qui remplirent la vie de Saint François Xavier ne sont point parvenus jusqu'à nous. On peut, toutes proportions gardées, lui appliquer ce que Saint Jean, à la fin de son évangile, disait de N. S. Jésus-Christ : « Il a fait beaucoup d'autres choses et en si grand nombre que, si elles étaient racontées par le détail, le monde ne pourrait contenir les livres qui les relateraient ».

Cependant, parmi les événements arrivés au courant des voyages du Saint à travers les Indes, plusieurs nous ont été particulièrement conservés par ses historiens, qui nous le montrent luttant contre le démon, soit pour son propre compte, soit autour des malades et des possédés, directement ou indirectement, soit enfin obtenant de la miséricorde céleste des bienfaits vainement réclamés par les païens à leurs idoles.

En 1515, Saint François Xavier se rendit dans la ville de Méliapour. Son but était d'y faire une sorte de retraite auprès des reliques de Saint Thomas, qui fut tué dans cette localité d'un coup de lance.

Le vicaire de cette ville qui avait entendu parler du Père François, comme on l'appelait, avec grand éloge, alla lui offrir son logis. Le Saint accepta cette proposition parce que la maison était proche de l'église où reposaient les reliques de Saint Thomas. Elle n'en était séparée que par le cimetière.

Les journées du Père étaient si remplies par les travaux du ministère qu'il ne lui restait que la nuit pour se recueillir et prier. Aussi, dès que le vicaire était endormi - il couchait en effet dans la même chambre -, le Saint se levait-il doucement et s'en allait-il à l'église en traversant le cimetière.

Le vicaire s'en aperçut.

- Prenez garde, lui dit-il. La traversée du cimetière n'est pas sûre la nuit. On y a vu plus d'une fois des spectres horribles.

Le Père François crut qu'on ne lui disait cela que pour lui faire peur et pour l'empêcher de se lever avant le jour. Il continua donc de se rendre à l'église à son heure accoutumée. Mais il reconnut bientôt que le vicaire lui avait donné un avis sérieux.

En effet les nuits suivantes, lorsqu'il passa par le cimetière, il vit des fantômes effroyables lui barrer le chemin. Il les évita et s'en moqua même comme de vaines illusions.

Mais une nuit que le Saint priait devant l'image de la Vierge, il fut assailli par une foule de démons. Il le battirent si rudement qu'il demeura tout meurtri des coups, et fut contraint de garder le lit pendant quelques jours.

Toute la vie du missionnaire démontre son endurance contre la souffrance et sa sévérité pour son corps ; si donc il garda le lit plusieurs jours, c'est qu'il n'avait pas été le jouet d'une illusion, mais, au contraire, qu'il avait été frappé par les démons de la plus cruelle façon.

Au reste il ne révéla pas au vicaire sur le moment la cause de ses souffrances. Ce prêtre n'apprit l'aventure que par un jeune malade indien qui couchait près de l'Eglise. Le bruit fait par les démons l'avait éveillé. Il s'était levé, avait prêté l'oreille et avait entendu distinctement, d'une part, les coups des bourreaux et, d'autre part, les invocations que le Père François adressait à la Sainte Vierge en lui demandant son secours contre les puissances infernales.

Il avait si bien entendu et si bien retenu les paroles du missionnaire, qu'il les rapporta au vicaire, et que celui-ci, par une plaisanterie innocente, s'amusa plus d'une fois par la suite à les répéter, au Saint lui-même.

Au bout de quelques jours de repos, le Père François, ayant repris des forces, retourna chaque nuit à l'église.

Mais les démons, retenus sans doute par une défense divine, n'osèrent plus ni le frapper, ni même lui faire peur. Ils firent seulement du bruit pour le distraire pendant qu'il priait. Ils y perdirent leurs peines, tant et si bien qu'une nuit, sur l'heure de minuit, ne sachant plus qu'inventer, ils se déguisèrent en chanoines et chantèrent matines. Ils le firent même avec tant de perfection que saint François Xavier y fut trompé et demanda au vicaire :

- Quels étaient donc ces chantres qui avaient de si belles voix ?...

De tout temps et en tous pays on a considéré certains lieux comme fréquentés par le démon d'une manière spéciale et habituelle, sinon même permanente. Les pièces citées au cours de cet ouvrage établissent cette vérité d'une façon péremptoire et la rendent évidente.

Il n'y a donc rien de surprenant dans le fait d'un cimetière des Indes hanté par des spectres diaboliques.

Quant aux coups frappés par les ministres de Satan sur le corps du serviteur de Dieu, c'est un fait dont on retrouve des exemples nombreux dans la vie de beaucoup de saints ; non pas de saints ayant vécu à des époques légendaires et dans des contrées lointaines, mais d'hommes et de femmes ayant vécu du dixième au dix-neuvième siècle, en France, en Italie, en Espagne, en Belgique, en Allemagne, etc. (voir sur ce sujet, *le Diable dans la vie des Saints*, par Paul Verdun).

Les voies de faits du démon contre le grand missionnaire des Indes ne paraissent pas s'être renouvelées après 1515. La puissance du Père François sur les ministres de l'enfer était d'ailleurs si grande qu'il les chassait, non pas seulement directement par sa présence et son commandement, mais encore par ses envoyés, par des enfants même qu'il chargeait de cette mission.

Il évangélisait en ce temps-là les païens de la côte de la Pêcherie, située sur le rivage oriental de l'extrême pointe sud de l'Hindoustan, en face de l'île de Ceylan.

Un jour qu'il enseignait les mystères de la foi à une grande multitude, survinrent des gens du pays de Manapar pour l'avertir qu'un des hommes le plus considérable de chez eux était possédé du démon. Ils le prièrent de venir à son secours.

Le Père François ne crut pas devoir interrompre son instruction. Il appela seulement quelques jeunes chrétiens, leur donna une croix qu'il portait sur sa poitrine, et les envoya à Manapar avec ordre de chasser le malin esprit.

Ils ne furent pas plus tôt arrivés dans la demeure du possédé que celui-ci devint plus furieux encore qu'à l'ordinaire. Il fit des contorsions épouvantables et jeta des cris effroyables.

Mais les petits envoyés, bien loin d'avoir peur, comme cela arrive aux enfants, chantèrent d'abord autour du possédé les prières de l'Eglise. Ensuite, ils le contraignirent à baiser la croix que le saint leur avait confiée.

Au moment même le démon se retira et le furieux devint calme. Il était délivré.

Plusieurs païens, qui étaient présents, reconnurent le pouvoir de la croix qui venait de se prouver d'une manière aussi manifeste. Ils se convertirent sur-le-champ et devinrent d'excellents chrétiens.

La délivrance des possédés a été un des signes principaux que Notre Seigneur Jésus-Christ a donnés de sa divinité. Dans le cours des âges, de nos jours même, la guérison des malheureux que tourmente le démon a été, est encore chaque jour, en Asie principalement, la preuve la plus convaincante, la plus efficace donnée par les missionnaires de la vérité de la doctrine catholique. Et toujours le même résultat suit le miracle : le prodige bienfaisant motive et détermine de nombreuses conversions.

C'est en effet en faisant le bien que le missionnaire touche les cœurs et amène des âmes au vrai Dieu. Toute la vie de Saint François Xavier n'est qu'un perpétuel renoncement à soi-même et un dévouement de chaque instant au prochain. Mais parfois, quand il s'agit de briser le pouvoir que Satan possède sur toute une nation, l'acte de charité prend une ampleur extraordinaire et devient un miracle, non plus privé, si l'on peut employer cette expression, mais solennel et régional.

Un jour le Père François s'en fut visiter l'île d'Ulate. Il la trouva toute en armes. Le roi était assiégé dans sa ville et il était sur le point de se rendre. Non pas qu'il manquât de courage, d'armes ou de soldats, mais parce qu'il faisait alors une chaleur torride et qu'il n'y avait plus d'eau pour abreuver bêtes et gens. Les ennemis en effet avaient coupé les canaux qui amenaient l'eau à la ville, et détourné le cours des fontaines ; de plus il n'y avait aucune espérance de pluie : pas le plus petit nuage ne tachait l'azur du ciel.

Aussi les assiégés souffraient-ils cruellement de la soif ; les chevaux périssaient les hommes voyaient approcher à pas de géant le moment où il leur faudrait choisir entre mourir dans des tortures épouvantables, ou se rendre à leurs ennemis à discrétion.

L'occasion parut propice au Saint pour gagner à Jésus-Christ les assiégés et peut-être même les assiégeants. Il trouva le moyen de pénétrer dans la ville et, plein d'une généreuse confiance, se présenta devant le roi.

- Je viens, lui dit-il, vous apporter secours et délivrance. Permettez-moi de dresser ici une croix et placez votre espoir et votre confiance dans le Dieu que je viens vous annoncer. Il est le Seigneur et le maître de la nature. Il ouvre, quand il lui plaît, les sources du ciel et en arrose la terre. Mais s'il pleut, promettez-moi de reconnaître sa puissance et d'embrasser sa loi avec vos sujets.

L'extrémité où le roi était réduit le fit consentir sans peine à ce que le Père François désirait. Il s'obligea même par un serment public à se faire chrétien, si la promesse du missionnaire se réalisait.

Alors le Saint fit faire une grande croix. Il la dressa au point le plus élevé de la ville, puis, au milieu d'une multitude de soldats, de femmes et d'enfants, attirés autant par la nouveauté du spectacle que par l'espoir du succès, il se mit à genoux devant le signe de notre Rédemption. Très humblement il représenta à Dieu la mort de son Fils et le conjura, par les mérites de ce Sauveur crucifié, qui avait répandu son sang pour tous les hommes, de ne pas refuser un peu d'eau au salut d'un peuple idolâtre.

A peine le Saint eut-il commencé sa prière que le ciel se couvrit. Dès qu'il l'eut achevée, une pluie abondante commença de tomber. Elle dura jusqu'à ce que les assiégés eussent fait des provisions d'eau suffisantes.

Les ennemis désespérèrent de s'emparer de la ville et levèrent aussitôt le siège.

Le roi, fidèle à sa promesse, reçut, avec tout son peuple, le baptême de la main du Père François. Il désira même que d'autres îles qui relevaient de sa couronne connussent Jésus-Christ, et il engagea le Saint à y aller prêcher la foi chrétienne.

Une autre fois un miracle semblable fut obtenu dans des circonstances encore plus humiliantes pour l'enfer.

La sécheresse était extrême et faisait craindre la famine. Des femmes chrétiennes, qui étaient accoutumées, avant leur baptême, à exécuter des opérations magiques pour obtenir la pluie du démon, oublièrent pour un moment la foi catholique. Elles s'assemblèrent autour d'une idole, adorèrent le diable, bref, exécutèrent tous leurs sortilèges.

Elles y perdirent leur temps et n'obtinrent pas une goutte d'eau.

Une servante, chrétienne fervente, apprenant ce qui se passait, accourut. Elle reprocha vivement leur impiété à ces femmes.

Comment ! leur dit-elle avec indignation, vous espérez quelque chose de vos maléfices ! Ne voyez-vous pas qu'ils sont inefficaces et que celui auquel vous vous adressez, est impuissant à vous soulager. Ne vous souvenez-vous donc pas que nous avons tout près d'ici une Croix à laquelle nous pouvons avoir recours. Le Père François ne nous a-t-il pas promis que tout ce que nous demanderions au pied de cette croix nous serait infailliblement accordé. Allons ! Levez-vous. Venez. Accompagnez-moi.

La servante conduisit les autres femmes auprès d'une rivière sur le bord de laquelle le Saint avait planté une croix de sa main.

Elles se prosternèrent devant ce signe sacré du salut et prièrent Jésus-Christ de leur donner de l'eau, à la honte de l'idole.

Elles priaient encore que des nuées se formèrent de tous les côtés dans le ciel et que la pluie commença de tomber avec abondance.

Immédiatement toutes les femmes revinrent en courant vers l'idole. Elles la renversèrent, la foulèrent aux pieds, puis, finalement, l'apportant sur le bord de l'eau, la jetèrent dans la rivière.

- Ah ! Tu n'as pas pu nous donner une goutte d'eau !... s'écrièrent-elles avec moquerie ; nous sommes plus généreuses que toi : nous te donnons tout un fleuve... Bois à ta soif !

CHAPITRE XV

LES ORACLES DANS LES INDES AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE. - LEUR FRÉQUENCE. - SUPERCHERIES INUTILES. - UN ORACLE QUI PRÉDIT LA VÉRITÉ. - BIJOUX VOLÉS. - L'ÉPREUVE DU CERCLE. - BERCEAUX DE FEUILLAGE, LINCEULS ET VASES DE SANG. - TRANSPORT DE CORPS LOURDS. - SUPPLICE DIABOLIQUE. - LES AUMÔNES DU ROI DE TANJAOUR. - UNE IDOLE QUI PLEURE. - SUPERCHERIE DÉCOUVERTE. - LES BRAHMES À L'AMENDE. - LE TRÉSOR DES DEUX MARCHANDS. - LA VOIX DE L'ARBRE. - UN FOURBE ENFUMÉ. - LES STATUES ANIMÉES. - LE SILENCE DE SATAN. - LES DÉMONS EN FUITE. - L'OBSTACLE DES CASTES. - DEUX CENTS POSSÉDÉS OU OBSÉDÉS. - L'INCONSCIENCE DES DÉMONIAQUES.

Les Français du XVIII^e siècle, surtout les Français instruits, étaient loin d'être facilement crédules. Ils péchaient plutôt par l'excès contraire. Ils étaient sceptiques et n'admettaient que très difficilement les faits merveilleux. Le mot «miracle», pour eux, n'était presque plus d'usage. Tout fait qui sortait de l'ordinaire excitait leur défiance. Il leur fallait voir les choses de près, les regarder sur toutes leurs faces, les examiner à fond, avant de se laisser convaincre... quand ils se laissaient convaincre. Ils ne se rendaient à la vérité que vaincus par une évidence irréfutable.

Les missionnaires français qui, dans ce siècle, allèrent évangéliser les Indiens sortaient d'une société envahie déjà par le doute systématique. Malgré leurs longues études et leur savoir, leur surprise fut grande de se trouver transportés dans des contrées très civilisées où les prodiges diaboliques étaient publics et quotidiens.

Les tournures de langage qu'ils emploient, les expressions dont ils se servent dans leurs récits témoignent surabondamment de cette surprise. Aussi leur témoignage en est-il plus précieux, car on le sent entouré des garanties de la critique la plus sévère.

Or voici ce qu'au commencement du XVIII^e siècle le Père Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jésus aux Indes, écrivait sur les manifestations démoniaques dans ces contrées :

Il est certain, en premier lieu, disait-il, que les démons rendent encore aujourd'hui des oracles aux Indes, et qu'ils les rendent par la bouche des prêtres des idoles, ou quelquefois de ceux qui sont présents, quand on invoque le démon.

En second lieu, il n'est pas moins vrai que les oracles cessent en ce pays, et que les démons y deviennent muets et impuissants à mesure qu'il est éclairé de la lumière de l'Évangile.

Pour être convaincu de ces deux vérités, il suffit d'avoir passé quelque temps dans la mission des Indes.

Et le Père Bouchet, un peu plus loin, renouvelle son affirmation pourtant si précise, pour lui donner une nouvelle force et l'appuyer par des exemples.

C'est, ajoute-t-il, un fait dont personne ne doute aux Indes, et dont l'évidence ne permet pas de douter, que les démons rendent des oracles, et que ces malins esprits se saisissent des prêtres qui les invoquent, ou même indifféremment de quelqu'un de ceux qui assistent et qui participent à ces spectacles.

Les ministres des idoles ont des prières abominables qu'ils adressent au démon, quand on le consulte sur quelque événement.

Mais malheur à celui que le diable choisit pour en faire son organe. Il le met dans une agitation extraordinaire de tous ses membres, et lui fait tourner la tête d'une manière qui effraie.

Quelquefois il lui fait verser des larmes en abondance et le remplit de cette espèce de fureur et d'enthousiasme, qui était autrefois, chez les païens, comme il l'est encore aujourd'hui chez les Indiens, le signe de la présence du démon et le prélude de ses réponses.

Dès qu'on aperçoit, ou dans le prêtre, ou dans quelqu'un des assistants, des signes du succès de l'évocation, on s'approche du possédé et on l'interroge sur le sujet dont il est question. Le diable s'explique alors par la bouche de celui dont il s'est emparé.

Les réponses sont communément assez équivoques, quand les questions qu'on lui pose regardent l'avenir. Il ne laisse pas néanmoins de réussir assez souvent et de répondre avec une justesse qui dépasse de beaucoup les lumières du plus clairvoyant ; mais on trouve également, et dans l'ambiguïté de certaines réponses, et dans la justesse des autres, de quoi se convaincre que le démon en est l'auteur : car, après tout, quelque éclairé qu'il soit, l'avenir, quand il dépend d'une cause libre, ne lui est point certainement connu ; et d'ailleurs ses conjectures étant d'ordinaire fort justes, et ses connaissances de beaucoup supérieures aux nôtres, il n'est pas surprenant qu'il rencontre quelquefois assez bien dans des occasions, où l'homme le plus fin et le plus adroit aurait des pensées bien éloignées des siennes.

Je ne prétends pas qu'à l'imitation des oracles rendus par les démons les prêtres des idoles ne se fassent quelquefois un art de contrefaire les possédés, et de répondre comme ils peuvent à ceux qui les consultent, mais après tout cette dissimulation n'est qu'une imitation de la vérité. Encore le diable est-il communément si fidèle à se rendre à leur évocation que la fraude ne leur est guère nécessaire.

Je ne me propose point de vous rapporter grand nombre d'exemples ; mais en voici un qui se présente à mon esprit, et qui, ce me semble, doit convaincre tout homme sensé que le démon a véritablement part aux oracles qui se rendent aux Indes.

Sur le chemin de Varongapatti à Capaleam on rencontre un fameux temple que les Indiens nomment Changandi. A l'est de ce temple, et à environ une demi-lieue de distance, on trouve une bourgade assez peuplée, et célèbre par l'événement que je vais vous raconter.

Un des habitants de cette bourgade était fort favorisé du démon ; c'était à cet homme qu'il se communiquait le plus volontiers, jusqu'à ce point que toutes les semaines il se saisissait de lui à certain jour marqué, et rendait par sa bouche les oracles le plus surprenants. On accourait en foule à sa maison pour le consulter.

Cependant, malgré l'honneur que lui attirait la distinction que le diable faisait de sa personne, il commençait à se lasser de son emploi. Le démon, qui lui procurait tant de visites, se rendait fort incommode. Il ne le saisissait jamais qu'il ne le fit beaucoup souffrir en le quittant ; et ce malheureux pouvait compter qu'il avait toutes les semaines un jour réglé d'une violente maladie.

Il lui arriva dans la suite quelque chose encore de plus fâcheux, car le diable, qui s'attirait par son moyen la confiance et les adorations d'une multitude innombrable d'Indiens, s'avisait de demeurer plusieurs jours en possession de celui où il se trouvait si fort honoré.

Il ne tarda même guère à revenir, et il semblait ne s'assujettir à aucune espèce d'alternative pour renouveler plus souvent la frayeur qu'il causait à son arrivée, et les tourments qui accompagnaient sa sortie.

Ses fréquentes et longues visites allèrent si loin que ce misérable Indien se trouva absolument hors d'état de prendre soin de sa famille, qui ne pouvait pourtant se passer de lui.

Ses parents consternés allèrent à plusieurs temples pour prier les faux dieux d'arrêter, ou du moins d'adoucir les violences du malin esprit.

Mais ces prétendues divinités s'accordaient trop bien avec le démon contre lequel on implorait leur secours, pour rien faire à son désavantage. On n'obtint donc rien de ce qu'on demandait ; le diable même en devint plus furieux et continua comme auparavant de rendre ses oracles par la bouche de son ancien hôte, avec cette différence qu'il le tourmentait bien plus violemment, et qu'il fit enfin craindre que le pauvre homme n'en mourût.

Les choses étant presque désespérées, on crut qu'il n'y avait d'autre remède que de s'adresser à celui-là même qui faisait tout le mal. On s'imagina qu'il voudrait bien rendre un oracle en faveur d'un malheureux par le moyen duquel il en rendait tant d'autres. On l'interrogea donc un samedi au soir, pour savoir s'il ne se retirerait point, et ce qu'il exigeait, pour diminuer le nombre de ses visites, et pour en adoucir la rigueur.

L'oracle répondit en peu de mots que si, le lundi suivant, on menait le malade à Changandi, il ne serait plus tourmenté et ne recevrait plus ses visites.

On ne manqua pas d'exécuter ses ordres, dans l'espoir qu'on avait de voir le malheureux soulagé. On le porta à Changandi la veille du jour marqué par le démon.

Mais il y fut plus tourmenté que jamais : on l'entendait pousser des cris affreux, comme un homme qui souffre les plus cruels tourments. Cependant rien ne paraissait à l'extérieur, et on se consolait en pensant que le temps marqué par l'oracle n'était pas encore arrivé.

Enfin, le lundi étant venu, l'oracle s'accomplit à la lettre, mais d'une manière bien différente de celle à laquelle on s'attendait.

Le malade expira dans les plus horribles convulsions, après avoir jeté beaucoup de sang par le nez, par les oreilles et par la bouche ; ce qui est aux Indes le signe ordinaire d'une maladie et d'une mort causées par la possession.

C'est ainsi que le diable justifia son oracle par lequel il assurait que ce malheureux cesserait d'être malade et de recevoir ses visites.

Il est aisé de s'imaginer combien les assistants furent effrayés d'un événement si tragique. Personne, je vous assure, ne s'avisait alors de soupçonner qu'il y eût de la fraude dans la possession de cet homme, et dans les oracles qu'il avait rendus si longtemps.

Je ne crois pas même que nos critiques d'Europe les plus difficiles se persuadent qu'on puisse pousser la dissimulation jusque-là.

Du moins la femme de ce malheureux n'en jugea pas de la sorte. Elle fut si frappée de la mort subite et violente de son mari, qu'elle abjura l'idolâtrie et le culte du démon, dont son époux avait été la funeste victime. Elle se fit instruire au plus tôt, et reçut le baptême à Calpaleam. C'est là que je l'ai moi-même confessée plusieurs fois, et que je lui ai fait souvent raconter cet événement en présence des idolâtres, et plus souvent encore en présence des chrétiens qui se rendaient à notre église.

Ceux de tous les diseurs d'oracles en qui l'on a le plus de confiance sont sans contredit certains devins qui se mêlent de découvrir les voleurs dont les vols sont secrets. Après avoir tenté toutes les voies ordinaires et naturelles, on a recours à celle-ci, et, par malheur pour ces pauvres idolâtres, le démon ne les sert que trop bien à leur gré. Il s'est passé de mon temps des choses étonnantes sur ce sujet. En voici une sur laquelle vous pouvez compter.

On avait si subtilement et si secrètement volé des bijoux précieux au général d'armée du Maduré - le Maduré est l'un des plus grands royaumes des Indes - que celui qui en était coupable semblait hors d'atteinte de tout soupçon. Aussi quelque recherche qu'on fit du voleur, on ne put jamais en avoir la moindre connaissance.

On consulta à Ticherapali un jeune homme qui était un des plus fameux devins du pays.

Après avoir évoqué le démon, il dépeignit si bien l'auteur du vol qu'on eut pas de peine à le reconnaître.

Le malheureux, qu'on n'avait même pas soupçonné, tant on était éloigné de jeter les yeux sur lui, ne put tenir contre l'oracle. Il avoua son crime et protesta qu'il n'y avait rien de naturel dans la manière dont son vol avait été découvert.

Quand plusieurs personnes deviennent suspectes d'un vol, et qu'on ne peut en convaincre aucune en particulier, voici le biais qu'on prend pour se déterminer. On écrit les noms de tous ceux qu'on soupçonne sur des billets particuliers et on les dispose en forme de cercle.

On évoque ensuite le diable avec les cérémonies accoutumées ; et on se retire après avoir fermé et couvert le cercle de manière que personne ne puisse y toucher.

On revient quelque temps après, on découvre le cercle et celui dont le nom se trouve hors de rang est censé le cou-

pable.

Cette espèce d'oracle a si souvent et si constamment servi aux Indes à découvrir avec certitude un criminel entre plusieurs innocents que cette unique preuve suffit pour faire le procès à un homme :

Il y a encore une autre manière par laquelle les démons ont coutume de s'expliquer aux Indes et de rendre les réponses qu'on leur demande ; c'est durant la nuit et par le moyen des songes.

Il est vrai que cette manière m'a paru plus sujette à fourberie, mais, après tout, il s'y rencontre des choses si surprenantes, et des circonstances si singulières, qu'on ne peut douter que les diables n'y aient bonne part, et qu'ils n'instruisent en effet par cette voie les prêtres des idoles qui ont soin de les invoquer.

Je rapporte peu d'exemples de tout ce que j'avance, non pas qu'ils soient rares aux Indes, et qu'il ne s'y en trouve fort souvent d'incontestables ; mais la chose est si fort hors de doute dans le pays qu'on ne pense pas même à les recueillir.

Mais, après tout, quelle raison aurait-on de douter que les démons rendent des oracles aux Indes, tandis que nous avons des preuves si convaincantes qu'ils y font une infinité de choses qui sont fort au-dessus du pouvoir des hommes ?

On voit, par exemple, ceux qui évoquent les malins esprits soutenir seuls et sans appui un berceau de branches d'arbres coupées et qui ne sont attachées ensemble à aucun endroit.

D'autres élèvent en l'air une espèce de grand linceul qui se tient étendu dans toute sa largeur ; ils prouvent par là que le diable s'est véritablement communiqué à eux.

Quelques-uns boivent, à la vue de tout le monde, sans en recevoir la moindre incommodité, de grands vases remplis de sang qui contiennent plusieurs pintes de Paris - c'est-à-dire plusieurs litres -, la pinte de Paris ayant à très peu de chose près la même capacité que le litre.

Je sais de plus, par le témoignage d'un homme digne de foi, et sur lequel on peut s'appuyer solidement, qu'il s'est trouvé par hasard dans une assemblée où il fut témoin du fait que je vais vous raconter.

On avait attaché dans un endroit d'une petite chambre un corps solide de la hauteur d'un homme, et on l'avait tellement joint à la muraille qu'on ne pouvait l'en détacher qu'avec de grands efforts : cependant, sans qu'on y touchât, et même sans qu'on s'en approchât, on le vit se détacher de lui-même et s'avancer assez loin hors de l'endroit où il avait été placé.

Ajoutez à cela que le démon, semblable à lui-même en tous les lieux et dans tous les temps, exige souvent de ceux qui l'évoquent les sacrifices les plus abominables et les plus capables d'inspirer de l'horreur aux hommes, mais en même temps les plus propres à satisfaire sa malignité.

Que diraient nos prétendus esprits forts d'Europe - c'est-à-dire ces gens qu'une critique outrée rend incrédules sur les choses le plus avérées, quand ils ont intérêt à ne pas les croire - que diraient-ils, dis-je, s'ils étaient, comme nous, témoins de la cruelle tyrannie que les diables exercent sur les idolâtres des Indes ?

Ces malins esprits leur mettent quelquefois la tête si bas, et leur font plier les bras et les jambes en arrière de telle sorte que leur corps ressemble à une boule, ce qui leur cause les plus cuisantes douleurs.

En vain les porte-t-on aux temples pour y recevoir quelque soulagement ; ce n'est pas là qu'ils doivent s'attendre à le trouver. Nos églises et nos chrétiens sont le seul secours qu'ils puissent opposer à une tyrannie si cruelle, et ce remède, comme vous le verrez dans la suite, prouve d'une manière invincible quels sont les véritables auteurs des douleurs inconcevables que ces malheureux ont à souffrir.

Au reste, il ne s'agit pas ici de cavernes et de lieux souterrains. Ce n'est pas que les prêtres indiens ne soient assez trompeurs pour avoir imaginé tous les moyens capables de surprendre les peuples, et pour supposer de faux oracles au défaut de ceux que les démons leur auraient refusés. Mais en général ils n'ont pas cette peine, et les diables ne leur sont que trop fidèles.

Voici quelques exemples qui vous apprendront de quoi sont capables ces prêtres en matière d'imposture, mais qui vous convaincront, en même temps, qu'ils ont affaire à des gens qui ne sont pas aisément les dupes de leur supercherie. Vous jugerez par là que, puisque c'est une opinion si constante et si universelle aux Indes, que les démons y rendent des oracles, elle n'est certainement pas établie sur la fourberie de quelques particuliers, ni sur la trop grande crédulité du commun du peuple.

Il y a quelques années qu'un roi de Tanjaour, fort affectionné aux Indes, sentit peu à peu refroidir son ancienne dévotion. - Le royaume de Tanjaour est situé sur la côte orientale de la presqu'île indienne. Il est baigné par le golfe du Bengale. - Donc ce roi était, avant ce temps-là, très régulier à visiter tous les mois un temple fameux qu'on nomme Manarcovil. Il y faisait de grosses aumônes aux prêtres de ce sanctuaire.

Vous pouvez juger qu'une dévotion si libérale ne pouvait manquer d'être fort à leur goût.

Mais quelle désolation pour eux, quand ils s'aperçurent que le prince abandonnait leur temple !

Je m'imagine qu'ils se seraient consolés plus aisément de sa désertion, si, du moins, il avait envoyé les sommes qu'il avait coutume de leur distribuer. Le mal fut qu'ils se virent privés tout à la fois, et de l'honneur de voir le roi, et du profit qu'ils tiraient de ses visites.

Sur cela les Brahmes - c'est-à-dire les prêtres des idoles- s'assemblèrent, et, comme la chose était de la dernière importance pour eux, ils délibérèrent longtemps ensemble sur le parti qu'ils avaient à prendre.

La question était d'engager le souverain à visiter selon son ancienne coutume le temple de Manarcovil.

S'ils étaient assez heureux pour y réussir, ils ne doutaient point que les libéralités ne recommençassent comme à l'ordinaire.

Voici donc le stratagème qu'ils imaginèrent, et dont ils convinrent de se servir : ils firent courir le bruit par tout le royaume que Manar - c'est le nom de leur idole - était extrêmement affligé ; qu'on lui voyait répandre de grosses larmes et qu'il était important que le roi en fût instruit. «L'affliction de leur dieu venait, disaient-ils, du mépris que le prince sem-

blait faire de lui» ; que Manar l'avait toujours aimé et protégé ; qu'il se trouvait cependant dans la dure nécessité de le punir de l'outrage qu'il en recevait ; et qu'un reste de tendresse lui arrachait les larmes qu'on lui voyait répandre en abondance.

Le roi de Tanjaour, bon païen et superstitieux à l'excès, fut effrayé de cette nouvelle. Il se crut perdu sans ressource, s'il n'essayait de calmer au plus tôt la colère du dieu Manar.

Il alla donc au temple suivi d'une grande foule de courtisans ; il se prosterna devant l'idole et, voyant qu'effectivement elle versait des pleurs, il conjura le dieu de lui pardonner son oubli, et lui promit de réparer avec usure le tort que sa négligence pouvait avoir fait à son culte dans l'esprit de ses sujets.

Pour accomplir sa parole, il s'y prit de la manière du monde la plus capable de satisfaire les Brahmes, car il leur fit distribuer sur-le-champ mille écus qu'il avait apportés à cette intention.

Le pauvre prince ne s'avisait pas même de soupçonner la moindre supercherie de leur part ; la statue était entièrement séparée de la muraille et placée sur un piédestal : c'était pour le prince une démonstration de la vérité du prodige, et, selon lui, les Brahmes étaient les plus honnêtes gens du monde.

Les officiers qui étaient à la suite du prince ne furent pas tout à fait si crédules.

Un, entre autres, s'approcha du roi comme il sortait du temple, et lui dit qu'il y avait quelque chose de si extraordinaire dans cet événement qu'il y soupçonnait de la supercherie.

Le prince s'emporta d'abord et regarda un pareil doute comme une impiété détestable.

Cependant, à force de lui répéter la même chose, l'officier obtint la permission, qu'il demandait avec instance, d'examiner de près la statue.

Il rentre sur-le-champ dans le temple, il place des gardes à la porte et prend avec lui quelques soldats de confiance.

Il fait enlever la statue d'une espèce d'autel sur lequel elle était placée, il l'examine avec soin de tous côtés, mais il est étrangement surpris de ne trouver rien qui appuie ses conjectures. Il s'était imaginé qu'il y avait un petit tuyau de plomb qui passait de dessus l'autel dans le corps de la statue, et par ce moyen qu'on y seringuait de l'eau qui coulait ensuite par les yeux. Il ne trouva rien de semblable.

Mais comme il s'était si fort avancé, il fit de nouvelles recherches et découvrit enfin, par une petite ligne presque imperceptible, l'union de la partie supérieure de la tête avec la partie inférieure. Il sépara avec violence ces deux morceaux et trouva dans la capacité du crâne un peu de coton trempé dans de l'eau qui tombait goutte à goutte dans les yeux de l'idole.

Quelle joie pour l'officier d'avoir enfin rencontré ce qu'il cherchait !

Mais quelle surprise pour le prince, quand on lui fit voir de ses propres yeux l'imposture des Brahmes qui l'avaient ainsi trompé !

Il entra dans la plus furieuse colère et châtia à l'instant ces fourbes. Il commença par se faire rendre la somme qu'il avait donnée, et les condamna à mille écus d'amende.

Il faudrait connaître combien ces sortes de gens sont attachés à l'argent, pour bien juger de la grandeur de cette peine. Une si grosse amende leur fut sans comparaison plus insupportable que les plus rigoureux supplices.

Ce que j'ai dit sur la manière dont les oracles se rendent aux Indes est si constant dans le pays que, dès qu'un oracle est prononcé par quelqu'autre voie que ce puisse être, on y soupçonne de la fraude et de la supercherie.

Deux marchands, racontent nos Indiens, avaient enterré de concert dans un endroit fort caché un trésor qui leur était commun. Le trésor fut pourtant enlevé.

Celui des deux qui avait fait le coup était le plus hardi à se déclarer innocent et à traiter son associé d'infidèle et de voleur. Il alla même jusqu'à protester qu'il prouverait son innocence par l'oracle d'un dieu célèbre, que les Indiens adorent sous un certain arbre.

Au jour dont on était convenu, on fit les évocations accoutumées, et l'on s'attendait que quelqu'un de l'assemblée serait saisi du dieu ou du démon auquel on s'adressait.

Mais on fut bien surpris lorsqu'on entendit sortir de l'arbre une voix qui déclarait innocent du vol celui qui en était l'auteur, et qui en chargeait au contraire l'infortuné marchand qui n'en avait même pas eu la pensée.

Mais parce que c'est une chose inouïe aux Indes que les oracles se rendent de cette manière, ceux qui avaient été députés par la Cour pour assister à cette cérémonie ordonnèrent qu'avant de procéder contre l'accusé on examinerait avec soin s'il n'y avait point lieu de se délier de ce nouvel oracle.

L'arbre était pourri en dedans. Sur cela, sans autre recherche, on jeta de la paille dans le trou de l'arbre. Ensuite on y mit le feu, afin que la fumée ou l'ardeur de la flamme obligeassent l'oracle à parler un autre langage. On supposait, en effet, que quelqu'un était caché dans le tronc de l'arbre.

L'expérience réussit. Un malheureux, qui ne s'était point attendu à cette épreuve, ne jugea pas à propos de se laisser brûler ; il cria de toute sa force qu'il allait tout déclarer, et qu'on retirât le feu qui commençait à se faire vivement sentir. On eut pitié de lui et la fourberie fut ainsi découverte.

Il arrive quelquefois que les démons font mouvoir de petites idoles, quand les païens le souhaitent avec empressement, et que, pour l'obtenir, ils emploient les moyens nécessaires.

Voici ce que les chrétiens, qui ont eu autrefois de grandes relations avec les idolâtres, ont raconté sur cette espèce de prodige opéré par le démon.

Certains pénitents font des sacrifices sur le bord de l'eau avec beaucoup d'appareil. Ils décrivent un cercle d'une ou deux coudées de diamètre. Autour de ce cercle ils placent leurs idoles, en sorte que leur situation réponde aux huit rums de vent. Les païens croient que huit divinités inférieures président à ces huit points du monde également éloignés les uns des autres.

Ils invoquent ces divinités et il arrive de temps en temps que quelqu'une de ces statues se remue à la vue de tous les assistants, et tourne dans l'endroit même où elle est placée, sans que personne s'en approche. Cela se fait certainement de manière qu'on ne peut attribuer ce mouvement qu'à l'opération invisible du malin esprit.

Les Indiens qui font ces sortes de sortilèges placent aussi quelquefois au centre du cercle la statue de l'idole à laquelle ils veulent sacrifier. Ils se croient favorisés de leurs dieux d'une façon toute particulière, si cette petite statue vient à se mouvoir d'elle-même.

Souvent, après qu'ils ont employé toutes les oraisons sacrilèges destinées à cette opération superstitieuse, les idoles demeurent immobiles ; c'est alors d'un très mauvais augure.

Ce qui est certain, c'est qu'elles s'agitent quelquefois et se mettent dans un assez grand mouvement.

Je sais encore ce fait de personnes qu'on ne peut accuser d'être trop crédules en cette matière, et qui par là n'en sont que plus dignes de foi.

Mais ce qu'il y a de plus intéressant et de plus glorieux pour notre sainte religion, c'est le silence miraculeux des oracles dans les Indes à mesure que Jésus-Christ y est reconnu et adoré. Je dis plus encore, et puisque nous parlons du pouvoir des démons et de la victoire qu'a remportée sur eux la croix de Jésus-Christ, j'ajouterai que cette adorable croix, non seulement ferme la bouche à ces oracles trompeurs, mais qu'elle est encore dans ces pays infidèles le seul rempart qu'on puisse opposer avec succès à la cruelle tyrannie que ces maîtres impérieux exercent sur leurs esclaves.

Je ne prétends pas dire que, du moment que l'étendard de la Croix fut levé dans les Indes par les premiers missionnaires qui y ont planté la foi, on ait vu tout à coup cesser tous les oracles dans toutes les parties de l'Inde idolâtre, et que les démons, depuis ce moment, n'aient plus conservé aucun pouvoir sur les Indiens qui demeuraient dans leur infidélité.

Les oracles du paganisme n'ont cessé qu'à mesure que la doctrine salutaire de l'Évangile s'est répandue dans le monde, et cet événement miraculeux, pour n'être pas arrivé tout d'un coup, en un instant, n'en doit pas moins être attribué à la force toute puissante de Jésus-Christ ; le silence des démons, aussi bien que la destruction de leur tyrannie, n'en est pas moins un effet de l'autorité qu'il a donnée aux chrétiens de les chasser.

C'est de ce pouvoir absolu de Jésus-Christ crucifié, et de ceux qui font profession de l'adorer, que je prétends donner une preuve subsistante par le simple exposé des merveilles dont nous avons le bonheur, nous autres missionnaires des Indes, d'être témoins.

En effet, quand il arrive que quelques chrétiens se trouvent par hasard dans ces assemblées tumultueuses, où le diable parle ordinairement par la bouche de ceux dont il se saisit, il garde alors un profond silence, sans que les prières, les évocations, les sacrifices réitérés soient capables de le lui faire rompre. Ce fait est si commun dans les endroits de la mission de Maduré, où nous avons des habitations, que les idolâtres, avant de commencer leurs cérémonies sacrilèges, ont grand soin d'examiner si quelque chrétien ne se serait point mêlé parmi eux : tant ils sont persuadés qu'un seul fidèle, confondu dans la foule, rendrait leur démon muet et impuissant. En voici quelques exemples.

Il y a peu d'années, dans une procession solennelle où l'on portait en triomphe une des idoles du Maduré, le diable s'empara d'un des spectateurs.

Dès qu'on eut, aperçu en lui les signes qui marquaient la présence du démon, on s'approcha de lui en foule pour être à portée d'entendre les oracles qu'il prononcerait.

Un chrétien passa par hasard en cet endroit. Il n'en fallut pas d'avantage pour imposer silence au malin esprit : il cessa sur-le-champ de répondre à ceux qui l'interrogeaient sur le succès des choses à venir.

Comme on vit que le diable s'obstinait à ne plus parler, quelqu'un de la troupe dit qu'inafailliblement il y avait un chrétien dans l'assemblée. On se mit en devoir de le chercher, mais celui-ci s'échappa et vint en hâte se retirer à notre église.

Un de nos missionnaires, allant dans une bourgade, s'arrêta dans une de ces salles qui sont sur les chemins pour la commodité des passants. Le Père s'était retiré dans un coin de la salle, mais un des chrétiens qui l'accompagnaient s'aperçut que, dans la rue voisine, les habitants environnaient un homme obsédé par le démon, et que chacun interrogeait l'oracle pour savoir de lui plusieurs choses secrètes. Le chrétien se mêla dans la foule, et le fit si adroitement qu'il ne fut point aperçu de ceux même dont il s'approcha le plus près.

Il était absolument impossible qu'il eût été reconnu par celui dont le diable s'était saisi ; mais le démon lui même ressentit bientôt le pouvoir de ce nouveau venu. Il cessa dès le moment même de parler ; on eut beau lui promettre des sacrifices, on n'en put tirer une parole.

Cependant le chrétien se retira à peu près aussi secrètement qu'il était venu. Le malin esprit, délivré de la présence d'un plus puissant que lui, se mit aussitôt à parler comme auparavant, et commença par déclarer à l'assemblée que son silence avait été causé par la présence d'un chrétien, dont on ne s'était pas aperçu et qui pourtant s'était trouvé mêlé parmi eux.

Je ne finirais point si je voulais raconter tout ce que je sais d'événements semblables. Ils confirment tous d'une manière invincible que le pouvoir des esprits des ténèbres ne peut tenir contre la puissance victorieuse que Jésus-Christ communique aux enfants de lumière qui se font les disciples et les adorateurs de sa Croix.

Je puis dire seulement en général que quelques-uns de nos chrétiens des Indes, semblables, en ce point comme en bien d'autres, à ceux de la primitive Église, pourraient appeler en défi sur cet article et mettre à cette épreuve les Indiens les plus entêtés de leurs oracles, et de toutes les superstitions du paganisme.

Mais ce n'est pas seulement en imposant silence aux oracles, que se manifeste le pouvoir de la Croix sur l'empire des démons ; c'est encore, au moins avec autant d'éclat, par la vertu miraculeuse qu'elle a de forcer ces tyrans d'abandonner les malheureux dont ils s'emparent et qu'ils tourmentent de la manière la plus cruelle.

C'est là une vérité dont le s idolâtres et les chrétiens conviennent sans difficultés ; et le bruit est généralement répandu dans le pays, que le moyen sûr de chasser les diables et d'en être délivré, c'est d'embrasser la loi de Jésus-Christ.

L'expérience nous confirme tous les jours cette vérité d'une manière bien consolante pour nous, et bien glorieuse à notre sainte religion.

En effet, ces hommes, si maltraités par Satan, n'ont pas plus tôt commencé de se faire instruire de nos saints mystères qu'ils se sentent soulagés, et, enfin au bout de quinze jours ou d'un mois tout au plus, ils se trouvent entièrement délivrés, et jouissent d'une parfaite santé.

Au reste, jugez combien il faut que cette opinion universelle soit bien fondée, car rien autre chose qu'une certitude infaillible de leur guérison n'engagerait ces malheureux avoir recours un tel remède.

Ce ne sont point ici de ces événements qu'on puisse expliquer à son gré, en supposant de la mauvaise foi dans ceux qui se disent tourmentés, et guéris ensuite par la vertu toute puissante de notre sainte religion.

Quand on est soi-même de bonne foi, et qu'on connaît le caractère des Indiens, on n'est guère tenté de recourir à de pareilles suppositions.

Les idolâtres, et surtout ceux qui sont le plus dévots envers leurs idoles, et qui, par la même raison, sont plus sujets aux insultes du démon, ont d'étranges préjugés contre la religion chrétienne. Ils n'ont aucun avantage à espérer d'une fourberie de cette nature ; ils n'ont rien à craindre des chrétiens et ils ont tout à redouter des infidèles.

Il faut que leurs maux soient bien pressants pour en venir à chercher le remède à l'église. Ils se rendent dès lors infiniment odieux et méprisables à leurs amis et à leurs parents, ils s'exposent à être chassés de leurs castes, à être privés de leurs biens et à être cruellement persécutés par les intendants des provinces.

(On sait que les nations indiennes sont divisées en castes ou classes sociales hiérarchiquement constituées suivant un ordre immuable, étagées les unes au-dessus des autres, et si fermées qu'il est à peu près impossible de passer de l'une à l'autre. Celui qui se fait chasser de sa caste s'expose à des maux analogues à ceux qu'entraînait en Europe l'excommunication au moyen-âge).

Mais ces obstacles - pour les Indiens tourmentés par le démon qui viennent chercher un remède à leurs tourments dans les églises catholiques - sont encore plus terribles à l'égard de ceux qui sont des castes où il y a peu de chrétiens, et où, par conséquent, il leur serait difficile et presque impossible, après cette démarche, de trouver des personnes qui voudraient s'allier à eux.

Il n'y a point de nation où les parents aient un attachement si violent pour leurs enfants. La tendresse des pères et des mères passe à cet égard tout ce que nous en pouvons imaginer. Elle consiste surtout à les établir et à les marier avec avantage ; mais il n'est point permis de contracter aucune alliance hors de sa caste particulière.

Ainsi, embrasser le christianisme quand on est d'une caste où il y a peu de chrétiens, c'est renoncer en quelque sorte à l'établissement de sa famille, et combattre par conséquent les sentiments les plus vifs et les plus naturels.

Cependant les tourments que le démon fait subir à ces malheureux sont si violents qu'ils se trouvent forcés de passer par-dessus ces considérations. Ils viennent à nos églises, et ils y trouvent leur soulagement et leur guérison.

Ce motif de crédibilité joint aux autres, qu'on a grand soin de leur expliquer, et, plus que tout cela, la grâce mystérieuse de Jésus-Christ, les détache peu à peu de leurs anciennes superstitions et leur fait embrasser la loi sainte qui leur procure de si grands avantages dans cette vie, et qui leur en promet d'infiniment plus grands pour l'éternité.

Ce ne sont point là, encore une fois, de ces événements rares et dont vous ne voyez que peu d'exemples ; c'est un miracle qui se renouvelle tous les jours.

J'ai baptisé une fois dans l'espace d'un mois quatre cents idolâtres, dont deux cents au moins avaient été tourmentés par le démon, et avaient été délivrés de sa persécution en se faisant instruire de la doctrine chrétienne.

Nous serions étonnés s'il ne venait incessamment quelqu'un de ces malheureux chercher du secours dans nos églises, et je puis assurer en mon particulier, avec toute sorte de sincérité, qu'il y en a presque toujours quelqu'un à Aour, qui est une de nos principales églises, et où j'ai demeuré plusieurs années.

C'est là, et j'en ai été souvent le témoin, que les chrétiens de tout âge, de tout sexe et de toute condition chassent les démons et délivrent les possédés par la seule invocation du nom de Jésus-Christ, par le signe de la Croix, par l'eau bénite, et par les autres saintes pratiques qu'autorise la religion chrétienne, et dont nos bons Indiens font certainement un meilleur usage que ne font communément nos chrétiens d'Europe ; jusqu'à ce point même qu'ils contraignent souvent les démons à rendre malgré eux témoignage à la force toute puissante de Jésus-Christ ; et qu'on voit tous les jours ces malheureux esprits avouer qu'ils sont cruellement tourmentés dans les enfers, que le même sort attend tous ceux qui les consultent, qu'enfin le seul moyen d'éviter de si grands tourments est d'embrasser et de suivre la loi que prêchent les prêtres catholiques.

Aussi nos néophytes ont-ils un souverain mépris pour les démons, sur lesquels la qualité seule de fidèle leur donne une si grande autorité. Ils les insultent en présence des païens, et les défient avec une généreuse confiance de rien tenter sur leur personne, quand une fois ils se sont armés du signe de notre rédemption.

Néanmoins ce sont souvent ces mêmes Indiens qui ont été le plus maltraités par les malins esprits, et qui les redoutaient le plus tandis qu'ils vivaient dans les ténèbres du paganisme.

J'ai souvent interrogé les plus fervents de nos chrétiens, qui avaient été dans leur jeunesse les victimes de la fureur du démon et lui avaient servi d'instruments pour rendre des oracles.

Il les maltraitait avec tant de furie qu'ils s'étonnaient de n'en être pas morts. Ils n'ont jamais pu se rendre compte des réponses que le démon a rendues par leur bouche, ni de la manière dont les choses se passaient, lorsqu'il était en possession de leur corps.

Alors ils étaient tellement hors d'eux-mêmes qu'ils n'avaient aucun libre usage de leur raison et de leurs sens, et qu'ils n'avaient aucune part à ce que le démon prononçait et opérait par eux.

Peut-être que des esprits prévenus ou incrédules ne jugeront pas à propos d'ajouter grande foi au témoignage de ces Indiens, mais moi qui connais à fond leur innocence et leur sincérité, moi qui suis le témoin et le dépositaire de leurs ver-

tus, et qui ne puis les connaître sans les comparer aux fidèles des premiers siècles, je me ferais un grand scrupule de douter un seul moment de la validité des témoignages qu'ils me rendent.

Ils croiraient faire un grand péché s'ils trompaient leur père spirituel ; et certainement ceux que j'ai interrogés sont d'une conscience si délicate que la seule apparence du péché les jette dans des inquiétudes que nous avons quelquefois bien de la peine à calmer.

CHAPITRE XVI

TRANSPORTS ET COUPS SCIENTIFIQUEMENT INEXPLICABLES. - PUISSANCE DU RÉCIT DE LA PASSION. - UNE POSSÉDÉE QUI A LA MAIN LESTE. - LES REPROCHES DU DIABLE. - UN ENFANT PLUS FORT QU'UN FURIEUX. - LA VÉRITÉ SUR LES FAUX DIEUX - SACRIFICE AU DÉMON. - CHÂTIMENT D'UN APOSTAT. - LE PRINCE DE MARAVAS ESSAIE D'ENVOÛTER LE BIENHEUREUX JEAN DE BRITO. - LA FÊTE DU FEU. - L'OFFRANDE SANGLANTE. - LES ARBRES SACRÉS. - UN INGÉNIEUR PEU CRAINTIF. - UN FILS DANS L'EMBARRAS. - D'UN PORC DANS UN BAUDET.

Les faits racontés par le Père Bouchet et publiés en France en 1711 - faits que nous avons reproduits dans le chapitre précédent - furent très probablement discutés, niés et raillés par des esprits forts sceptiques, et on les mit sur le compte de l'imagination des Indiens et des missionnaires, dont le cerveau était échauffé par un soleil de feu ; en effet, une dizaine d'années après, dans une lettre imprimée en 1722, le Père réplique avec une vivacité garante de sa véracité :

Dira-t-on que le seul effort de l'imagination produit ces effets merveilleux que nous attribuons au démon ?

Mais peut-on croire que ce soit par la force de l'imagination que les uns se voient transportés en un instant d'un lieu dans un autre, de leur village dans un bois fort éloigné ou dans des sentiers inconnus ; que d'autres se couchent le soir pleins de santé, et se lèvent le lendemain matin le corps tout meurtri des coups qu'ils ont reçus, et qui leur ont fait pousser des cris affreux pendant la nuit.

Qu'imaginera-t-on encore ? Que des choses si extraordinaires sont l'effet de quelque maladie particulière aux Indiens et inconnue en Europe ; mais ne serait-il pas plus surprenant de se voir guéri de ces sortes de maladie en se mettant simplement au rang des catéchumènes, que d'être délivré du démon ?

Il n'est pas possible de nier que le diable n'ait un véritable pouvoir sur les païens, et que ce pouvoir cesse aussitôt qu'ils ont fait quelques démarches pour renoncer à l'idolâtrie et pour embrasser le christianisme.

J'ai vu des missionnaires arriver aux Indes fort prévenus contre ces obsessions ; mais ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux les en a bientôt convaincus, et ils étaient les premiers à en faire observer toutes les circonstances.

Le vénérable Père de Brito, qui a eu le bonheur de verser son sang pour la foi, - nous raconterons plus loin son martyre qui présente des particularités fort curieuses au point de vue de la mystique diabolique - le Père de Brito, qui certainement n'avait pas l'esprit faible, m'a dit souvent qu'une des plus grandes grâces que Dieu lui avait faites, c'est de lui avoir fait comme toucher du doigt la vérité de la religion chrétienne dans plusieurs occasions, où les démons avaient été chassés du corps des Indiens au moment où ils demandaient le baptême.

C'est aussi ce qui a fait dire aux missionnaires que le diable est le meilleur catéchiste de la mission, parce qu'il force ainsi plusieurs idolâtres à se convertir, forcé lui-même par la toute puissance de Celui à qui tout est soumis.

Ce qui est constant, c'est qu'il ne se passe point d'années, dans la mission du royaume de Maduré, qu'un grand nombre d'idolâtres, tourmentés cruellement par le démon, n'en soient délivrés, en écoutant les instructions qui les disposent au baptême. Le diable se retire d'ordinaire dans le temps qu'on explique la Passion de Notre Seigneur.

Parmi plusieurs exemples que je pourrais citer, je n'en rapporterai qu'un seul, qui a été la cause de la conversion de plusieurs païens. La femme d'un chef de peuplade, étant fort tourmentée du démon, fut menée dans les principaux temples des faux dieux, où l'on espérait qu'elle trouverait du soulagement.

Comme elle n'en était que plus cruellement tourmentée, on la transporta chez un ministre des idoles célèbre parmi les païens.

Lorsque ce prêtre était dans le fort de son prétendu exorcisme, elle s'approcha de lui insensiblement, et, ayant bien pris son temps, elle lui déchargea un soufflet qui le couvrit de confusion, et dont il ressentit la douleur pendant plusieurs jours. Le prêtre en demeura là, et fit au plus tôt retirer cette femme.

Les idolâtres, ne sachant plus à qui avoir recours, prirent la résolution de la mener au Père des chrétiens. Ils la transportèrent donc à Couttour.

A peine fut-elle présentée au missionnaire, que le diable la tourmenta violemment ; mais quand on eut commencé de lui parler de la Passion de Notre Seigneur, les douleurs cessèrent à l'instant ; enfin elle fut parfaitement guérie, ayant même qu'on eût achevé de l'instruire des autres mystères.

Souvent le démon apparaît aux catéchumènes sous une forme hideuse, et leur fait de sanglants reproches de ce qu'ils abandonnent les dieux adorés dans le pays.

J'ai baptisé un Indien qui fut transporté tout à coup du chemin qui le conduisait à l'église, dans un autre où il vit le diable tenant en main un nerf de bœuf.

Le malin esprit menaçait de le frapper, s'il ne changeait la résolution où il était, de venir me trouver.

Mais ce qu'il y a d'admirable c'est que tout ce qui a quelque rapport avec la religion, le signe de la croix par exemple, l'eau bénite, le chapelet, les médailles de la Vierge et des Saints, ont la vertu de chasser les démons, ou du moins de soulager beaucoup ceux qui en sont tourmentés.

Il y a peu d'années qu'un infidèle, dont le diable s'était saisi, était presque continuellement meurtri de coups. Il entra alors dans des fureurs qui effrayaient tous les habitants de la bourgade, et qui les obligeaient à se renfermer dans leurs maisons sans oser sortir.

Les païens de cette localité me députèrent un exprès à Aour pour me prier de venir au secours de cet infortuné.

Un jeune enfant, qui apprenait alors le catéchisme, ne fut pas plus tôt informé du sujet de cette députation que, sur l'heure, il courut à la bourgade éloignée de trois lieues de mon église.

Il entre dans la maison de ce furieux, il lui met son chapelet au col, et le tire dans le milieu de la rue comme il aurait conduit le plus paisible agneau. Il l'amena le soir même à mon église, au grand étonnement des païens qui le suivaient de loin.

Quelquefois le démon est forcé de rendre témoignage à la vérité de notre sainte religion. Ce qui est arrivé au Père Bernard de Sâ mérite d'être rapporté. Je n'ajoute rien à ce qu'il m'a raconté.

Il gouvernait la chrétienté d'Ariapatti, qui est de la dépendance de la mission du Maduré.

Les païens lui amenèrent un Indien que le diable tourmentait d'une manière cruelle.

Le Père l'interrogea en présence d'un grand nombre d'idolâtres, et ses réponses surprirent fort les assistants.

Il lui demanda d'abord où étaient les dieux qu'adoraient les Indiens : la réponse fut qu'ils étaient dans les enfers, où ils souffraient d'horribles tourments.

Mais que deviennent, poursuivit le Père, ceux qui adorent ces fausses divinités ?

- Ils vont aux enfers, répondit-il, pour y brûler avec les faux dieux qu'ils ont adorés.

Enfin le Père lui demanda quelle était la véritable religion ; et le démon répondit, par la bouche du possédé, qu'il n'y en avait de véritable que celle qui était enseignée par le missionnaire, et que c'était la seule qui conduisait au ciel.

Les obsessions, possessions et autres manifestations diaboliques dans les Indes paraîtront d'autant moins extraordinaires et d'autant plus logiques, qu'on réfléchira d'avantage aux pratiques religieuses des païens.

Ils reconnaissent l'empire de Satan sur eux, ils l'adorent. Qu'y a-t-il de surprenant à les voir sous la domination du maître à l'autorité duquel ils se soumettent, de la puissance duquel ils réclament des prodiges ?

Quand nous disons que les Indiens *adorent* le démon, ce n'est pas simplement une façon de parler, c'est l'expression exacte d'une vérité prouvée par les faits.

La ville de Cotate possède une église dédiée à Saint François Xavier. Au commencement du XVIII^e siècle, elle était déjà fameuse dans toute l'Inde par les miracles continuels qui s'y opéraient par le moyen de l'huile qui brûlait devant l'image du Saint.

Les pèlerins y venaient en foule de très loin, et même de soixante et quatre-vingts lieues, ce qui était une distance considérable à une époque où il n'y avait pas de chemin de fer.

Le Père Tachard, supérieur général des missionnaires français de la Compagnie de Jésus dans les Indes Orientales, y vint aussi en décembre 1701.

Il eut la joie d'y trouver à son arrivée un nombre considérable de chrétiens.

Mais, dit-il, cette joie fut interrompue quelque temps par la défense que le gouverneur de la ville envoya faire de célébrer la fête de Saint François Xavier. Cet ordre, qu'on n'attendait pas, surprit et affligea tout le monde. En voici le sujet.

Une veuve considérable de la ville se préparait depuis trois mois à faire un sacrifice public au démon, par intérêt et par superstition, et peut-être par tous les deux à la fois.

L'envie de chagriner les chrétiens, qu'elle haïssait à mort, et d'assembler plus de monde chez elle, lui fit choisir tout exprès pour cette damnable cérémonie le jour auquel elle savait que se fait la fête de Saint François Xavier, et qu'un nombre infini d'étrangers ne manque jamais de se rendre à Cotate.

Dans une grande salle de sa maison, qui n'était pas éloignée de l'église du saint Apôtre, on voyait déjà trois colonnes de terre de trois à quatre pieds de haut, posées en triangle et éloignées l'une de l'autre d'environ une toise.

Elle engraisait depuis longtemps avec beaucoup de soins un cochon qui devait servir de victime, et qu'elle devait elle-même égorger dans l'enceinte de ces colonnes.

Les principaux de la ville et les personnes les plus riches des environs, qui étaient de sa caste, devaient se rendre auprès d'elle au temps qu'elle indiquerait. Il ne fallait plus qu'un ordre du gouverneur qui permit de faire le sacrifice à un certain jour, et qui détendît aux chrétiens de faire leur fête ce jour-là.

Elle l'obtint et la chose demeura secrète jusqu'au commencement de décembre, époque à laquelle le missionnaire qui a soin de cette église en fut averti.

Il ne perdit pas un moment, et au lieu de s'adresser au gouverneur de la ville qui avait porté l'ordre, il alla droit au gouverneur de la province.

Il lui représenta le mécontentement de tant de peuples, qui étaient venus de loin pour solenniser la fête de Saint François Xavier, et l'injure que l'on ferait à la mémoire de l'Apôtre des Indes si, au lieu de célébrer sa fête, on faisait au démon un de ces abominables sacrifices pour lesquels cet homme miraculeux avait toujours eu tant d'horreur.

La remontrance du Père eut tout l'effet qu'on en attendait. Le gouverneur de la province donna ordre qu'on solennisât la fête à l'ordinaire et que le sacrifice fût rejeté à un autre jour.

Ainsi ce contretemps ne servit qu'à rendre notre cérémonie plus dévote par cette victoire que la vraie religion venait de remporter sur l'idolâtrie.

Je m'informai à cette occasion de la manière dont les prêtresses idolâtres font en ce pays-ci leurs sacrifices, et voici ce que j'en pus apprendre.

Quand tout le monde est assemblé dans la salle dont nous avons parlé, la prêtresse se met au milieu des trois colonnes, et commence à invoquer le diable en prononçant certaines paroles mystérieuses avec de grands hurlements et une agitation effroyable de tout son corps.

Divers instruments de musique l'accompagnent avec des sons qui varient selon la différence des esprits qui semblent tour à tour la posséder.

Enfin il y a un certain air sacré qu'on ne commence pas plus tôt de jouer, que la mégère se lève, prend un couteau, égorge le cochon, et, se jetant sur la plaie, boit de son sang tout fumant encore. Alors elle crie, elle prophétise, elle menace la peuplade et la province des plus terribles châtimens de la part du démon qui l'inspire, ou dont elle feint d'être inspirée, si les assistants ne se déterminent à lui donner ce qu'elle demande, de l'or, de l'argent, des bijoux, du riz, de la toile ; tout lui est bon ; et ces enragées inspirent pour l'ordinaire tant de crainte aux assistants qu'elles en tirent quelque fois jusqu'à la valeur de deux ou trois cents écus.

Le martyr du Père Jean de Brito, dont nous avons eu plus haut l'occasion de citer le témoignage relativement aux guérisons des possédés, se présente, dans ses circonstances, comme le résumé le plus complet et le plus éloquent des luttes des missionnaires contre les puissances des ténèbres.

Le Père annonce la vérité hautement, prêche la vertu dans toute sa pureté, guérit les malades avec bonté, et Satan déchaîne contre lui la femme impudique, les prêtres des idoles menteurs, un tyran sanguinaire, des magiciens armés de leur science infernale.

L'apôtre en triomphe par sa douceur, sa fermeté, sa constance, et donne, à l'exemple de son Divin Maître, à la religion qu'il prêche, le témoignage de son sang.

Le récit de ces événements, de ce drame, a été rédigé dans les Indes mêmes par le Père François Lainez, supérieur de la mission du Maduré, le 10 février 1693, c'est-à-dire quelques jours seulement après la mort du martyr.

Aux environs de 1687, Ranganadadeven, prince du royaume de Maravas, après avoir fait souffrir de très cruels tourmens au Père Jean de Brito, lui défendit, sous peine de la vie, de demeurer et de prêcher dans ses états. Il le menaçait même de le faire écarteler, s'il n'obéissait à ses ordres.

Le serviteur de Dieu, qui était alors supérieur de la mission, pour ne pas irriter ce prince infidèle, se retira du Maravas, dans le dessein pourtant d'y revenir bientôt, car il ne pouvait se résoudre à abandonner entièrement une nombreuse chrétienté qu'il avait établie avec des soins et une fatigue incroyables.

En 1687, il fut envoyé par ses supérieurs à Lisbonne. Il y arriva sur la fin de cette année.

Le roi de Portugal, dont il était connu, et auprès duquel il avait été élevé, témoigna beaucoup de joie de son retour, et voulut le retenir à sa cour par des emplois importants. Mais le Saint, qui ne désirait que la conversion des infidèles, s'en excusa.

- Votre Majesté, dit-il au roi, a dans ses états une infinité de personnes capables des emplois dont elle veut m'honorer. Mais la mission du Maduré a très peu d'ouvriers, et s'il s'en présentait un grand nombre pour cultiver ce vaste champ, j'ai l'avantage, sur ceux qui s'y consacraient, de savoir déjà la langue du pays, de connaître les mœurs et les lois de ces peuples, et d'être accoutumé à leur manière de vie, qui est fort extraordinaire.

Le Père de Brito, ayant ainsi évité le danger où il était, de demeurer à la cour de Portugal, et ayant terminé les affaires dont il était chargé, ne pensa plus qu'à partir de Lisbonne et qu'à retourner aux Indes.

Dès qu'il fut arrivé à Goa, il prit des mesures pour revenir dans sa mission. Il commença par visiter les postes de missionnaires du Maduré. Ensuite il se rendit auprès des habitants du Maravas, ses enfants en Jésus-Christ. Il y a plusieurs églises répandues dans les forêts de ce pays. Ils les parcourut toutes avec un zèle infatigable et avec de grandes incommodités.

Les prêtres des idoles se déchaînèrent contre lui, et leur haine alla si loin, qu'il était chaque jour en danger de perdre la vie, et qu'il ne pouvait demeurer deux jours de suite dans le même lieu, sans courir de grands risques. Mais Dieu le soutenait dans ces dangers et dans ces fatigues, par les bénédictions qu'il daignait répandre sur ses travaux apostoliques.

Dans l'espace de quinze mois qu'il demeura dans le Maravas, depuis son retour d'Europe jusqu'à sa mort, il baptisa huit mille catéchumènes et convertit un des principaux seigneurs du pays, le prince Teriadeven, à qui aurait dû appartenir la principauté de Maravas ; mais ses ancêtres en avaient été dépouillés par la famille de Ranganadadeven.

Comme la naissance et le mérite de Teriadeven le faisaient considérer et aimer de tous ceux de sa nation, sa conversion fit beaucoup de bruit. Elle fut l'occasion de la mort du Père de Brito.

Ce prince était attaqué d'une maladie que les médecins du pays jugeaient mortelle. Réduit à la dernière extrémité, sans espérance de recevoir aucun soulagement de ses faux dieux, il résolut d'employer le secours du Dieu des chrétiens.

A ce dessein il fit plusieurs fois prier le Père de le venir voir, ou du moins de lui envoyer un catéchiste pour lui enseigner la doctrine de l'Evangile, en la vertu duquel il plaçait, disait-il, toute sa confiance.

Le Père ne différa pas de lui accorder ce qu'il demandait. Un catéchiste alla trouver le malade, récita sur lui un évangile, et au même instant le malade se trouva parfaitement guéri.

Un miracle si évident augmenta le désir que Teriadeven avait depuis longtemps, de voir le prédicateur d'une loi si sainte et si merveilleuse ; il eut bientôt cette satisfaction.

Le Père, ne doutant plus de la sincérité des intentions de ce prince, contre lequel il avait été en garde jusqu'alors, se transporta dans les terres de son gouvernement, et comme ce lieu n'était point encore suspect aux prêtres des idoles, il y demeura quelques jours pour y célébrer la fête des Rois.

Cette solennité se passa avec un si grand succès que le Père de Brito baptisa ce jour-là, de sa propre main, deux cents catéchumènes.

Les paroles du serviteur de Dieu, la joie que faisaient paraître les nouveaux chrétiens, la majesté des cérémonies de l'Eglise, et surtout la grâce de Jésus-Christ, qui voulut se servir de cette favorable conjoncture pour la conversion de Teriadeven, pénétrèrent si vivement le cœur de ce prince qu'il demanda sur-le-champ le baptême.

- Vous ne savez pas encore, lui dit le Père, quelle est la pureté de vie qu'il faut garder dans la profession du christianisme. Je me rendrais coupable devant Dieu, si je vous accordais la grâce du baptême avant de vous avoir instruit et disposé à recevoir ce sacrement.

Le Père lui expliqua ensuite ce que l'Évangile prescrit touchant le mariage. Ce point était surtout nécessaire parce que Teriadeven avait cinq femmes et un grand nombre de concubines.

Le discours du missionnaire, bien loin de rebuter le nouveau catéchumène, ne servit qu'à faire paraître sa ferveur et son empressement à recevoir le baptême.

- Cet obstacle sera bientôt levé, dit-il au Père, et vous aurez sujet d'être content de moi.

Au même instant, il retourne à son palais, appelle toutes ses femmes, et après leur avoir parlé de la guérison miraculeuse qu'il avait reçue du vrai Dieu par la vertu du Saint Évangile, il leur déclara qu'il était résolu à employer le reste de sa vie au service d'un si puissant et si bon Maître ; que ce souverain Seigneur défendait d'avoir plus d'une femme ; qu'il voulait lui obéir, et n'en avoir dorénavant qu'une seule.

Il ajouta, pour consoler celles auxquelles il renonçait, qu'il aurait soin d'elles, ne les laisserait manquer de rien et les considérerait toujours comme ses propres sœurs.

Un discours si peu attendu jeta ces femmes dans une terrible consternation ; la plus jeune fut le plus vivement touchée. Elle n'épargna d'abord ni prières, ni larmes pour gagner son mari, et le faire changer de résolution ; mais voyant que ses efforts étaient inutiles, elle ne garda plus de mesure, et résolut de venger sur le Père de Brito et sur les chrétiens l'injustice qu'elle se persuada qu'on lui faisait.

Elle était nièce de Ranganadadeven, prince souverain du Maravas. Elle va le trouver pour se plaindre de la légèreté de son époux. Elle pleure, elle gémit, elle représente le triste état où elle était réduite, et implore l'autorité et la justice de son oncle.

Elle lui dit que la résolution de Teriadeven ne venait que de ce qu'il s'était abandonné à la conduite du plus détestable magicien qui fût dans l'Orient, que cet homme avait ensorcelé son mari, et qu'il lui avait persuadé de la répudier honteusement et toutes ses autres femmes, à la réserve d'une seule.

Mais afin de venir plus heureusement à bout de son dessein, elle parla d'une manière encore plus vive et plus pressante aux prêtres des idoles, qui cherchaient depuis longtemps une occasion favorable pour éclater contre les ministres de l'Évangile.

Il y avait parmi eux un Brahme nommé Pompavanan, fameux par ses impostures et par la haine irréconciliable qu'il portait aux missionnaires, et surtout au Père de Brito.

Ce méchant homme, ravi de trouver une si belle occasion de se venger de celui qui détruisait l'honneur de ses idoles, qui lui enlevait ses disciples, et qui par là le réduisait avec toute sa famille à une extrême pauvreté, assemble les autres Brahmes et délibère avec eux sur les moyens de perdre le saint missionnaire et de ruiner sa nouvelle église.

Ils furent tous d'avis d'aller ensemble parler au prince. Pompavanan se mit à leur tête et porta la parole. Il commença par se plaindre qu'on n'avait plus de respect pour les dieux, que plusieurs idoles étaient renversées et la plupart des temples abandonnés ; qu'on ne faisait plus de sacrifices ni de fêtes, et que tout le peuple suivait l'infime secte des Européens ; que, ne pouvant souffrir plus longtemps les outrages qu'on faisait à leurs dieux, ils allaient tous se retirer dans les royaumes voisins, parce qu'ils ne voulaient pas être spectateurs de la vengeance que ces dieux irrités étaient prêts à prendre, et de leurs déserteurs, et de ceux qui, devant punir ces crimes énormes, les toléraient avec tant de scandale.

Il n'en fallait pas tant pour animer Ranganadadeven qui était déjà prévenu contre le Père de Brito, et vivement pressé par les plaintes et par les larmes de sa nièce, et qui d'ailleurs n'avait pas, à ce qu'il croyait, sujet d'aimer le prince Teriadeven.

Il ordonna sur-le-champ qu'on allât piller toutes les maisons des chrétiens qui se trouvaient sur ses terres ; qu'on fit payer une grosse amende à ceux qui demeureraient fermes dans leur foi, et surtout qu'on brûlât toutes les églises.

Cet ordre rigoureux s'exécuta avec tant d'exactitude qu'un très grand nombre de familles chrétiennes furent entièrement ruinées, parce qu'elles aimèrent mieux perdre tous leurs biens que de renoncer à la foi.

La manière dont on en usa avec le Père de Brito fut encore plus violente. Ranganadadeven, qui le regardait comme l'auteur de tous ces désordres prétendus, commanda expressément qu'on s'en saisît et qu'on le lui amenât. Ce barbare prétendait, par la rigueur avec laquelle il le traiterait, intimider les chrétiens et les faire changer de résolution.

Le 8 du mois de janvier 1693, le saint missionnaire avait administré les sacrements à un grand nombre de fidèles. Quelques heures après on lui vint dire qu'une troupe de soldats s'avancait pour s'assurer de sa personne ; il alla au-devant d'eux avec un visage riant et sans faire paraître le moindre trouble.

Mais ces impies ne l'eurent pas plutôt aperçu qu'ils se jetèrent sur lui impitoyablement et le renversèrent par terre à force de coups.

Ils le garrottèrent et l'emmenèrent. Mais le Père de Brito, qui était d'une complexion délicate, et dont les forces étaient épuisées par de longs et pénibles travaux et par la vie pénitente qu'il avait menée dans le Maduré depuis plus de vingt ans, se sentit alors extrêmement affaibli.

Tout son courage ne put le soutenir que peu de temps. Bientôt il fut si las et si accablé qu'il tombait presque à chaque pas.

Les gardes, qui voulaient faire diligence, le pressaient à force de coups de se relever, et le faisaient marcher, quoiqu'ils vissent ses pieds tout sanglants et horriblement enflés.

En cet état, qui lui rappelait celui où se trouvait son Divin Maître allant au Calvaire, le confesseur de la foi fut mené jusqu'à un gros village nommé Anoumandancouri, où il reçut de nouveaux outrages. Pour faire plaisir au peuple accouru en foule de toutes parts à ce spectacle, on le plaça dans un char élevé sur lequel les Brahmes ont coutume de porter par les rues leurs idoles en triomphe, et on l'y laissa un jour et demi exposé à la risée du public.

Il eut là beaucoup à souffrir, soit de la faim et de la soif, soit de la pesanteur des grosses chaînes de fer dont on l'avait chargé.

Après avoir ainsi contenté la curiosité et la fureur du peuple, les gardes, menant leur prisonnier, continuèrent leur route vers Ramanadabouram, où le prince de Maravas tient ordinairement sa cour.

Ranganadadeven, qui était à quelques lieues de sa ville capitale lorsque le Père de Brito y arriva, ordonna qu'on le mît en prison et qu'on le gardât à vue jusqu'à son retour.

Cependant le prince Teriadeven, qui était l'occasion innocente de toute la persécution, s'était rendu à la Cour pour tenter d'obtenir la grâce de celui à qui il était redevable de la vie du corps et de l'âme.

Ayant appris la cruauté avec laquelle on avait traité le serviteur de Dieu pendant tout le chemin, il pria les gardes d'avoir plus de ménagement pour un prisonnier qu'il considérait.

On eut d'abord quelque égard à la recommandation de ce prince. On ne traita plus le Père avec la même rigueur, mais il souffrit néanmoins encore beaucoup et passa même quelques jours sans prendre d'autre nourriture qu'un peu de lait qu'on lui donnait une fois par jour.

Pendant ce temps, les prêtres des idoles tentèrent de nouveaux efforts pour obliger le prince de Maravas à faire mourir le confesseur de Jésus-Christ. Ils se présentèrent en foule au palais, vomissant des blasphèmes exécrables contre la religion chrétienne, et chargeant le Père de plusieurs crimes énormes. Ils demandèrent au Prince avec grande instance qu'on le fit pendre sur la place publique, afin que personne n'eût la hardiesse de suivre la loi qu'il enseignait.

Le généreux Teriadeven, qui était auprès du prince de Maravas lorsqu'on lui présenta cette injuste requête, en fut outré et s'emporta vivement contre les prêtres des idoles qui en sollicitaient l'exécution. Il s'adressa ensuite à Ranganadadeven, et le pria de faire venir en sa présence les Brahmes le plus habiles pour les faire disputer avec le nouveau docteur de la loi du vrai Dieu, ajoutant que ce serait un moyen sûr et facile de découvrir la vérité.

Le prince se choqua de la liberté de Teriadeven. Il lui reprocha avec colère de soutenir le parti infâme d'un docteur d'une loi étrangère et lui commanda d'adorer sur-le-champ quelques idoles qui étaient dans la salle.

- A Dieu ne plaise, répliqua le généreux catéchumène, que je commette une telle impiété ; il n'y a pas longtemps que j'ai été miraculeusement guéri d'une maladie mortelle par la vertu du saint Evangile ; comment, après cela, oserais-je y renoncer pour adorer les idoles, et perdre en même temps la vie de l'âme et du corps ?

Ces paroles ne firent qu'augmenter la fureur du tyran, mais pour des raisons d'État il ne jugea pas à propos de la faire éclater.

Il s'adressa à un jeune seigneur qu'il aimait, nommé Pouvaroudeven, et lui fit le même commandement.

Celui-ci, qui avait aussi été guéri par le Baptême, quelque temps auparavant, d'une fâcheuse incommodité dont il avait été affligé durant neuf ans, balança d'abord, mais la crainte de déplaire au roi, qu'il voyait furieusement irrité, le porta à lui obéir aveuglément.

Il n'eut pas plus tôt offert son sacrifice qu'il se sentit attaqué de son premier mal, mais avec tant de violence qu'il se vit en peu de temps réduit à la dernière extrémité.

Un châtement si prompt et si terrible le fit rentrer en lui-même ; il eut recours au Dieu qu'il venait d'abandonner. Il pria qu'on lui apportât un crucifix ; il se jeta à ses pieds, lui demanda très humblement pardon du crime qu'il venait de commettre, et conjura le Seigneur d'avoir pitié de son âme en même temps qu'il aurait compassion de son corps.

A peine eut-il achevé sa prière qu'il se sentit exaucé. Son mal cessa tout à coup. Il ne douta point dès lors que Celui qui lui accordait avec tant de bonté la santé du corps ne lui fît aussi miséricorde et ne lui pardonnât sa chute.

Tandis que Pouvaroudeven sacrifiait aux idoles, le prince de Maravas s'adressa une seconde fois à Teriadeven, et lui ordonna avec menaces de suivre l'exemple de ce seigneur, mais Teriadeven lui répartit généreusement qu'il aimerait mieux mourir que de commettre une si grande impiété, et, pour ôter au tyran toute espérance de le gagner, il s'étendit sur la vertu du Saint Evangile et sur les louanges de la religion chrétienne.

Le prince, outré d'une réponse si ferme, l'interrompit, et lui dit d'un ton moqueur :

- Eh bien ! Tu vas voir quelle est la puissance du Dieu que tu adores, et quelle est la vertu de la loi que ton infâme docteur t'a enseignée. Je prétends que dans trois jours ce scélérat expire par la seule force de nos dieux, sans même qu'on touche à sa personne.

A peine eut-il dit ces paroles qu'il commanda que l'on fit à l'honneur des idoles le sacrifice qu'ils appellent *Patiragali-pouti*.

C'est une espèce de sortilège, auquel ces infidèles attribuent une si grande force qu'ils assurent qu'on n'y peut résister, et qu'il faut absolument que celui contre lequel on fait ce sacrifice périsse. De là vient qu'ils le nomment aussi quelquefois *Santourove Sangaram*, c'est-à-dire « destruction totale de l'ennemi ».

Ce prince idolâtre employa trois jours entiers à ces exercices diaboliques, faisant plusieurs sortes de sacrifices, pour ne pas manquer son coup.

Quelques païens qui étaient présents, et qui avaient quelquefois entendu les discours du confesseur de Jésus-Christ, avaient beau lui représenter que toutes ses peines seraient inutiles ; que tous les maléfices n'auraient aucune vertu contre un homme qui se moquait de leurs dieux.

Ces paroles irritèrent furieusement ce prince, et comme le premier sortilège n'avait eu aucun effet, il crut avoir manqué à quelque circonstance et recommença par trois fois le même sacrifice, mais sans pouvoir réussir.

Quelques-uns des principaux ministres des faux dieux, voulant le tirer de rembaras et de l'extrême confusion où il était, lui demandèrent la permission de faire une autre sorte de sacrifice, contre lequel, selon eux, il n'y avait point de ressource.

Ce sortilège est le *Salpechiam*, qui a, disent-ils, une vertu si infaillible qu'il n'y a aucune puissance, soit divine, soit humaine, qui puisse en éluder la force.

Ainsi ils assuraient que le prédicateur mourrait inmanquablement le cinquième jour.

Des assurances si positives calmèrent un peu Ranganadadeven, dans le désespoir où il était de se voir confondu, aussi bien que tous ses dieux, par un seul homme qu'il tenait dans les fers, et qu'il méprisait.

Mais ce fut pour lui et pour les prêtres des idoles une nouvelle confusion, lorsque, les cinq jours du *Salpechiana* étant expirés, le Saint, qui devait être entièrement détruit, n'avait pas perdu un seul de ses cheveux.

Les Brahmes dirent au tyran que ce docteur de la nouvelle loi était un des plus grands magiciens qui fût au monde, et qu'il n'avait résisté à la vertu de tous leurs sacrifices que par la force de ses enchantements.

Ranganadadeven crut aisément ces paroles. Il fit venir devant lui le Père de Brito, et lui demanda, en lui montrant son bréviaire qu'on lui avait ôté, lorsqu'on le fit prisonnier, si ce n'était point de ce livre qu'il tirait cette vertu qui avait rendu jusqu'alors tous leurs enchantements inutiles ? Le saint répondit qu'il n'en fallait pas douter.

- Hé bien ! dit le tyran, je veux voir si ce livre te rendra aussi impénétrable à nos mousquets.

En même temps, il ordonna qu'on lui attachât le bréviaire au col, et qu'on le fit passer par les armes.

Déjà les soldats étaient prêts à tirer, lorsque Teriadeven, avec un courage héroïque, se récria publiquement contre un ordre aussi tyrannique et, se jetant parmi les soldats, il protesta qu'il voulait lui-même mourir, si on ôtait la vie à son cher maître.

Ranganadadeven, qui s'aperçut de quelque émotion parmi les troupes, eut peur d'une révolte, parce qu'il ne doutait pas que Teriadeven ne trouvât encore plusieurs partisans qui ne souffriraient pas qu'en insultât publiquement ce prince.

Ces considérations arrêtaient l'emportement de Ranganadadeven, il fit même semblant de révoquer l'ordre qu'il avait donné, et commanda qu'on remît le confesseur de Jésus-Christ en prison.

Dès ce jour-là même, néanmoins, il prononça la sentence de mort contre lui ; et, afin qu'elle fût exécutée sans obstacle, il fit partir le Père secrètement sous une bonne garde avec ordre de le mener à Ouriardeven, son frère, chef d'une peuplade située à deux journées de la Cour, pour le faire mourir sans délai.

Le missionnaire partit sur le soir avec les gardes qu'on lui donna ; mais son épuisement étant plus grand encore qu'au voyage précédent, ce ne fut qu'après des peines incroyables qu'il arriva au lieu de son martyre.

On ne sait si ce fut la crainte de le voir expirer avant son supplice, qui fit qu'on le mit d'abord à cheval ; mais on l'en descendit bientôt après. Il marchait nu pieds et ses chutes fréquentes lui déchirèrent tellement les jambes, qu'il avait fort enflées, qu'on eût pu suivre ses pas à la trace de son sang.

Il faisait effort cependant pour avancer, jusqu'à ce que ses gardes, voyant qu'il ne pouvait plus du tout se soutenir, se mirent à le traîner impitoyablement le long du chemin.

Outre ces fatigues horribles et ce traitement plein de cruauté, on ne lui donna pour toute nourriture, durant le voyage qui fut de trois jours, qu'une petite mesure de lait ; de sorte que les païens mêmes s'étonnèrent qu'il eût pu se soutenir jusqu'au terme de sa course, et que les chrétiens attribuèrent la chose à une faveur particulière de Dieu.

Ce fut en ce pitoyable état que cet homme vraiment apostolique arriva, le 31 janvier 1693, à Orejour, où devait s'accomplir son martyre.

Orejour est une grande bourgade située sur le bord de la rivière de Pambarou, aux confins de la principauté de Maravas, et du royaume de Tanjaour.

Dès que Ouriardeven, frère du cruel Ranganadadeven, et encore plus inhumain que lui, eut appris l'arrivée du serviteur de Dieu, il ordonna qu'on le lui amenât.

Ce barbare lui fit d'abord un accueil assez favorable. Il était depuis quelques années devenu aveugle et paralytique des pieds et des mains, et comme il avait souvent ouï parler des merveilles que Dieu opérait par le saint Evangile, il conçut quelque espérance que le docteur de la nouvelle loi, étant en son pouvoir, ne lui refuserait pas une grâce que tant d'autres avaient reçue.

C'est pourquoi, après lui avoir témoigné assez de douceur dans cette première audience où l'on ne parla que de religion, il lui envoya le lendemain toutes ses femmes qui se prosternèrent aux pieds du confesseur de Jésus-Christ, pour le conjurer de rendre la santé à leur mari.

Le Père de Brito les ayant renvoyées sans leur rien promettre, Ouriardeven le fit appeler en particulier pour l'engager, à quelque prix que ce fût, à faire ce miracle en sa faveur.

D'abord il promit, s'il lui accordait ce qu'il lui demandait, que non seulement il le tirerait de prison et le délivrerait de la mort, mais encore qu'il le comblerait de riches présents.

- Ce ne sont pas de semblables promesses, lui répartit le fervent missionnaire, qui pourraient m'obliger à vous rendre la santé, si j'en étais le maître ; ne pensez pas aussi que la crainte de la mort puisse m'y contraindre. Il n'y a que Dieu seul, dont la puissance est infinie, qui puisse vous accorder cette grâce.

Le barbare, choqué de cette réponse, commanda aussitôt qu'on ramenât le prisonnier à son cachot, et qu'on préparât incessamment les instruments de son supplice.

L'exécution fut pourtant encore différée de trois jours pendant lesquels on donna au confesseur de la foi beaucoup moins de nourriture qu'à l'ordinaire ; en sorte que, si l'on ne se fût pas pressé de le faire mourir par le fer, apparemment il fût mort de faim et de misère.

Enfin, le 4 février, le tyran, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir pour sa guérison, mit le Père de Brito entre les mains de cinq bourreaux pour le couper en pièces et l'exposer à la vue du peuple après l'avoir fait mourir.

A une portée de mousquet de la peuplade, on avait planté un grand pieu au milieu d'une vaste campagne.

Sur le midi on y amena le serviteur de Dieu pour y achever son sacrifice en présence d'une grande multitude de peuple accourue de toutes parts.

Etant arrivé auprès du poteau, le missionnaire pria les bourreaux de lui donner un moment pour se recueillir, ce qui lui fut accordé. Alors, s'étant mis à genoux en présence de tout ce grand peuple et, s'étant tourné vers le poteau auquel son corps séparé de sa tête devait être attaché, il parut entrer dans une profonde contemplation.

Après environ un quart d'heure de prière, il se leva avec un visage riant qui montrait la tranquillité et la paix de son âme. S'approchant des bourreaux qui s'étaient un peu retirés, il les embrassa tous à genoux avec une affection et une joie qui les surprit. Ensuite s'étant relevé :

- Vous pouvez, à présent, mes frères, leur dit-il, faire de moi ce qu'il vous plaira.

Les bourreaux à demi ivres se jetèrent sur lui et déchirèrent sa robe, ne voulant pas se donner la peine, ni le temps de

la détacher. Mais ayant aperçu le reliquaire qu'il avait coutume de porter au cou, ils se retirèrent en arrière, saisis de frayeur, se disant les uns aux autres que c'était assurément dans cette boîte qu'étaient les charmes dont le Saint enchantait ceux de leur nation qui suivaient sa doctrine, et qu'il fallait bien se garder de le toucher, pour n'être pas séduit comme les autres.

Dans cette ridicule pensée, l'un d'eux, prenant son sabre pour couper le cordon qui tenait le reliquaire, fit au Père une large plaie dont il sortit beaucoup de sang.

Enfin ces barbares, persuadés que les charmes magiques des chrétiens étaient assez puissants pour résister au tranchant de leurs épées, se firent apporter une grosse hache dont on se servait dans leurs temples pour égorger les victimes qu'on immolait aux idoles ; après quoi ils lui attachèrent une corde à la barbe et la lui passèrent autour du corps pour tenir la tête penchée sur la poitrine pendant qu'on lui déchargerait le coup.

L'homme de Dieu se mit à genoux et les bourreaux lui coupèrent la tête.

Le corps tomba à la renverse avec la tête qui y tenait encore, les yeux ouverts et tournés vers le ciel. Les bourreaux se pressèrent de la séparer du tronc, de peur, disaient-ils, que le Père, par ses enchantements, ne trouvât le moyen de l'y réunir. Ils lui coupèrent ensuite les mains et les pieds et attachèrent le corps, avec la tête, au poteau qui était dressé, afin qu'il fut exposé à la vue et aux insultes des passants.

Si, de la fin du XVII^e siècle et du commencement du XVIII^e, nous passons au XIX^e, nous trouvons dans l'Inde la même croyance à la puissance du démon, les mêmes sacrifices en son honneur, les mêmes opinions sur les lieux qu'il aime à fréquenter, la même peur de sa malignité et aussi la même fourberie chez ses ministres.

En 1831, M. Pacreau, missionnaire apostolique à Pondichéry, constatait que les fêtes païennes se célébraient toujours avec beaucoup de magnificence dans la contrée, et qu'aucune dépense n'était épargnée pour en rehausser l'éclat.

La fête du feu surtout, écrivait-il à la date du 8 septembre, est une des plus solennelles ; il y en a beaucoup ce jour-là qui marchent pieds nus sur des charbons, sans se brûler ; on dit que leurs prêtres leur frottent les pieds avec quelques drogues qui ont la vertu d'empêcher l'action du feu ; il se pourrait bien, néanmoins, que le démon fût la-dedans pour quelque chose.

A une autre fête, il n'est pas rare de voir un Indien sacrifier sa vie en l'honneur de ses fausses divinités.

Les détails de ce sacrifice abominable sont horribles.

On le couche à terre ; et quand, à force de coups, on lui a fait enfler tout le dos, on enfonce des crochets de fer jusque dans les côtes du malheureux ; alors, avec une corde qui tient aux crochets, on le suspend à un poteau autour duquel on le fait tourner longtemps.

Pendant ce supplice, on lui jette des fleurs, on lui offre de grands présents, et, s'il en revient, sa fortune est faite.

On dit qu'il ne souffre point et qu'il ne pousse pas un soupir ; le fait est que les cris affreux de la multitude, pendant toute cette atroce cérémonie, sont bien de nature à étouffer les gémissements de la victime.

Ce sacrifice, auquel on donne le nom de *Siddy-Mahry*, est institué en l'honneur de la déesse infernale Mahry ; elle est pratiquée par des fanatiques qui, à l'occasion de quelque maladie ou autre événement fâcheux, ont fait vœu de la subir.

Fidèles à nos habitudes d'impartialité, nous avons tenu à donner l'opinion du missionnaire telle qu'il l'a lui-même énoncée, sans en augmenter la force ni dans un sens, ni dans l'autre, au risque de lui faire dire plus ou moins qu'il n'a voulu dire.

Nous nous contenterons seulement de faire remarquer que la fête du feu est, par essence, une des fêtes diaboliques la plus fréquemment observées. On la trouve en usage, non seulement dans tout l'ancien paganisme, mais encore dans la très grande majorité, pour ne pas dire la totalité, des religions idolâtriques et fétichistes actuelles.

Ceux qui ont étudié les doctrines secrètes des plus hauts grades de la franc maçonnerie européenne et américaine pourront faire à ce propos d'intéressantes comparaisons entre les pratiques des païens et celles des chevaliers Kadosch et Rose-Croix. Le cadre du présent ouvrage tout spécial ne nous permet pas de nous étendre pour le moment sur ce sujet ; nous y reviendrons peut-être quelque jour.

Vers 1854, le Père Duffo parcourait l'île de Ceylan

Or - au rapport du Père Le Bescou, oblat de Marie Immaculée, dans sa lettre datée de Jaffna, 4 janvier 1855 -, dans le village qu'il visitait, il vit en face de l'église, sur un petit plateau, un arbre séculaire magnifique au feuillage touffu et noir.

Les habitants de l'endroit, chrétiens aussi bien que bouddhistes, étaient persuadés que cet arbre était l'habitation et comme le trône du roi de leur pays, du démon qui, disaient-ils, rendait fécondes ou stériles les vastes rizières de toute la contrée, selon son bon plaisir, c'est-à-dire selon qu'il était satisfait ou non des offrandes de ses adeptes.

L'arbre et le plateau qu'il dominait étaient regardés comme sacrés. On ne pouvait s'en approcher qu'avec respect et la tête découverte, sous peine de s'attirer l'indignation du diable, ou bien d'encourir les plus mauvais traitements de la part de ses adorateurs..

Chacun apportait en ce lieu ses présents selon sa dévotion et ses moyens, les uns fournissaient de l'huile pour y entretenir, à certains jours, une lampe allumée ; les autres offraient des fleurs et des feuilles de cocotiers tressées avec art que l'on suspendait aux branches du végétal sacré.

Plusieurs y apportaient du riz cuit pour en faire hommage à celui de qui ils présumaient l'avoir reçu, et pour le distribuer ensuite aux pauvres du pays. Enfin on se rendait d'assez loin à ce lieu vénéré pour invoquer le démon, pour lui demander la guérison des malades, la cessation des fléaux, la réussite des affaires importantes, la fertilité des campagnes.

Et le missionnaire se plaignait de voir plusieurs chrétiens, au mépris de leur baptême, imiter les bouddhistes dans la pratique de ces grossières superstitions.

Cette croyance aux arbres possédés, vieille comme le monde et répandue par toute la terre, admise autrefois par les

Grecs et les Romains, et maintenant par les sauvages de l'Afrique et de l'Océanie, aussi bien que par les nations civilisées des Indes et de la Chine, suscite parfois des obstacles imprévus... qui le croirait ?... aux ingénieurs !...

Le Frère Coremans aidait dans leur tâche les missionnaires du vicariat apostolique du Bengale occidental. Il s'était acquis, par son habileté dans les travaux publics, la réputation d'un habile ingénieur. Aucune entreprise importante ne se faisait dans cette partie de l'Inde, sans qu'on vînt le consulter. Or, vers 1875 – on voit que le fait est récent - il fut chargé par le Rajah - c'est-à-dire par le roi du pays - de tracer des routes et de construire des ponts à Jhargram et dans les environs.

Jhargram est une ville importante située sur le territoire des Santhals, à vingt-cinq kilomètres à l'ouest de Midnapoor.

Le Frère Coremans, en vue de ses travaux, avait été autorisé à faire abattre dans les forêts de l'État tous les arbres qu'il jugerait nécessaires. Il se mit donc à parcourir les bois immenses qui environnent Jhargram, et arrêta son choix sur une cinquantaine d'arbres magnifiques.

Mais la partie de la forêt dans laquelle l'ingénieur avait pénétré était réputée sainte et inviolable. On voyait au pied de chaque arbre une pierre, barbouillée de rouge, devant laquelle les prêtres des idoles venaient de temps à autre offrir des sacrifices.

Ces pierres, ainsi que les arbres, étaient regardées par les indigènes comme les séjours d'autant de démons.

Aussi lorsque le Frère ordonna d'abattre ces arbres, les ouvriers se récrièrent :

- Monsieur, vous n'y pensez pas ? Ces arbres sont des dieux ; si vous y touchez, la foudre vous écrasera.

- Ah! c'est comme cela ! répliqua l'ingénieur. Eh bien ! vous allez voir !

Aussitôt, saisissant une hache, il en déchargea un grand coup sur une des pierres le plus barbouillées.

Elle vola en éclats. D'un coup de pied, le Frère en dispersa les morceaux dans toutes les directions.

Les ouvriers, dit celui qui rapporte ces faits, étaient glacés d'épouvante, mais voyant que trois de ces prétendues divinités avaient volé en éclats sans que la foudre eût frappé le coupable, ils reprirent courage et commencèrent de couper les arbres, bien persuadés que le Frère était plus puissant que leurs dieux.

Le mensonge est le caractère distinctif des œuvres de Satan et de ses ministres. A côté d'un prodige véritable : oracle, apparition, transport, maléfice, possession, etc., apparaît fréquemment la supercherie. Au commencement du XVIII^e siècle, les prêtres de Manartovil essayaient d'escroquer des aumônes au roi de Tanjaour en faisant pleurer une idole au moyen d'une éponge placée dans sa tête ; de nos jours, les brahmes atteignent le même but en exploitant l'affection filiale et la croyance des Indiens naïfs à la métempsycose, c'est-à-dire à la transmigration des âmes d'un corps dans un autre.

Quand les missionnaires se trouvent en présence de faits de ce genre, ils ne manquent pas de dévoiler les supercheries des prêtres des idoles et de se moquer de leurs impostures.

Il y a quelques années, écrivait de Sindeamangalam, le 15 janvier 1860, M. Gouyoi, missionnaire apostolique de Sélam, dans le vicariat apostolique de Pondichéry, un riche païen mourut.

Son héritier, en bon fils, voulut lui faire de splendides obsèques. Le cadavre du défunt fut couvert d'un drap précieux. Un grand char funèbre, superbement orné de draperies et enguirlandé de fleurs, fut préparé pour le porter au bûcher où il devait être consumé, suivant la coutume du pays. Ce bûcher lui-même fut en partie composé de bois aromatiques.

Grande fut la foule, grand fut le tintamarre. Enfin le vieillard fut brûlé et ses cendres furent jetées à la rivière.

Quelques jours après, les brahmes les plus sorciers des environs se réunirent pour savoir où était passée l'âme du défunt. On fit des sacrifices et force jongleries, et l'on prétendit qu'ayant lésiné pendant cette vie cette infortunée avait passé dans le ventre d'un cochon.

Que faire ? On ne peut pas laisser cette âme dans une prison si immonde, il faut l'en tirer coûte que coûte, et comme il n'y a que les brahmes capables d'un semblable tour de force, on doit recourir aux offrandes dont ces fourbes seront les premiers à s'engraisser.

Sacrifices et grimaces sont réitérés si bien qu'à la fin la pauvre recluse sort du ventre du cochon, mais pour passer dans la peau d'un âne d'où elle ne s'échappera qu'au bout de cinq ans, quelques sacrifices que l'on fasse.

Seulement, pour qu'elle soit moins malheureuse dans cette nouvelle prison, on devra distribuer d'abondantes largesses, ce que fait dévotement l'héritier du défunt, au grand profit des brahmes.

Qui plus est, comme les boudets n'ont pas d'écurie dans ce pays pour s'abriter contre la pluie et le soleil, le bon fils, en considération de son vieux père, a fait construire une étable pour les aliborons du village dans le ventre d'un desquels l'âme du défunt est censée captive, et les maîtres des ânes ont recommandation de ne point maltraiter leurs bêtes.

Après tant de peines et tant de dépenses, si du moins ce dévot fils pouvait être assuré qu'au bout de ses cinq ans d'expiation l'esprit du vieillard montera tout droit au ciel !..

Mais ce n'est pas sûr du tout ; on dit qu'il y aura peut-être encore quelqu'autre transformation à subir : sans doute, si les brahmes ne sont pas encore satisfaits.

Toujours est-il qu'en attendant les imposteurs exploitent la naïveté de leur dupe.

CHAPITRE XVII

LA FEMME DU POÈTE. - GUÉRI PAR LE BAPTÊME. - LA FONDATION D'UNE STATION CHRÉTIENNE. - LE DIABLE INCENDIAIRE. - LA FAMINE DANS L'INDE. - LES PAÏENS ABANDONNÉS PAR LEURS DIEUX. - LES CHRÉTIENS ET LA PLUIE. - L'ÉPREUVE DU FEU. - LE NOM DE MARIE. - LA MALADIE DES BŒUFS. - LA NEUVAINES DES ENFANTS PARIAS À LA SAINTE VIERGE ET LES PRIÈRES DES AUTORITÉS AUX IDOLES. - DIABLE BOITEUX : DIABLE MENTEUR. - N. D. DES VICTOIRES ET N. D. DE LOURDES DANS LES INDES. - LE PAIN DE VIE ET LE PAIN DE MORT. - VOLEUR DE BIEN D'ÉGLISE. - ARBITRE VENDU. - VENGEANCE DE DIEU. - UN FAUTEUR DE SCANDALE. - LA MALÉDICTION DU PRÊTRE. - L'EXPIATION.

La lutte entre Dieu et Satan, entre les ministres de la vérité et les suppôts du mensonge, revêt dans les missions un caractère que depuis de longs siècles elle a perdu en Europe. Elle se passe, pour ainsi dire, plus à ciel ouvert et, comme dans les temps apostoliques, les tenants de chaque parti luttent à coups de prodiges.

Le démon cause des maladies étranges, le missionnaire les guérit ; le Mauvais incendie, le prêtre reconstruit ; l'Ennemi des hommes se réjouit des calamités publiques et les augmente ; le ciel, en particulier la Sainte Vierge, intervient et les fait cesser.

Mais Dieu n'étend pas seulement le bras pour bénir et délivrer, il l'étend aussi pour maudire et punir, et son geste frappe avec la soudaineté et la rapidité de la foudre.

Le Père Martin, missionnaire de la Compagnie de Jésus aux Indes, racontait, au commencement du XVII^e siècle, l'une de ces luttes qui se livra entre le ciel et l'enfer au sujet de la Femme d'un poète.

Parmi le grand nombre de personnes qui reçurent la grâce du baptême, dit-il, il y en a une que je ne puis omettre. C'est la femme d'un poète.

Elle était depuis longtemps fort tourmentée du démon ; il lui prenait des accès de folie qui n'avaient rien de naturel.

Quelquefois cette folie se changeait dans les transports de la plus violente fureur : d'autres fois cette infortunée perdait tout à coup l'usage de la parole, ou bien elle devenait paralytique de la moitié du corps.

Son mari, qui l'aimait tendrement, n'avait rien épargné pour sa délivrance et l'avait promenée dans tous les temples les plus célèbres ; il avait fait une infinité de vers en l'honneur de ses dieux, il avait chargé leurs autels d'offrandes et de présents, il avait même distribué de grosses sommes aux prêtres des idoles qui passaient pour avoir de l'empire sur les démons ; cependant la maladie, loin de diminuer, empirait tous les jours.

Six ans se passèrent ainsi en vœux, en pèlerinages, en offrandes inutiles.

Les chrétiens lui conseillèrent d'avoir recours au Dieu qu'ils adorent, et l'assurèrent que sa femme devait en attendre une guérison parfaite, si elle promettait d'un cœur sincère d'embrasser sa loi.

Le poète, qui avait le christianisme en horreur, rejeta d'abord un conseil si salutaire, mais, comme une disgrâce persistante ouvre peu à peu les yeux des plus opiniâtres, l'inutilité des remèdes qu'il avait employés lui fit faire une attention sérieuse aux exhortations qu'il avait reçues ; son entêtement cessa, et il se détermina enfin à mener sa femme à l'église de Tanjaour, gouvernée alors par le Père Carvalho.

Mais on fut bien surpris de trouver dans la femme encore plus de résistance que n'en avait fait paraître le mari.

Ce qui parut extraordinaire, c'est que ses jambes se replièrent tout à coup sous elle, se raidirent et se collèrent si fortement contre les cuisses qu'on fit de vains efforts pour les en détacher.

Le poète ne se rebuta point, il crut au contraire que l'esprit malin ne faisait naître cet obstacle que parce qu'il sentait déjà la force du Dieu qu'on se mettait en devoir d'implorer. Il fit placer sa femme dans un *douai* (c'est une voiture moins honorable que le palanquin) et il la fit transporter à l'église.

Dès que le Père Carvalho la vit approcher, il se disposa à réciter sur elle quelques prières. Il n'avait pas encore commencé, qu'elle se leva tout à coup de dessus le *douai*, et, marchant droit vers le Père qui était assez loin, elle se jeta à ses pieds, sans pourtant prononcer aucune parole.

Le mari, qui la vit marcher d'un pas si ferme et si assuré, ne put retenir ses larmes ; il se jeta comme elle aux pieds du Père et publia hautement la puissance du Dieu que nous invoquons.

C'était un spectacle bien consolant pour le missionnaire, de voir le témoignage que le démon était forcé de rendre à la vérité de notre sainte foi.

Il fit sur elle les exorcismes de l'Eglise et le diable ne donna plus aucun signe d'obsession.

Dès lors elle se sentit comme déchargée d'un pesant fardeau ; elle avoua même qu'elle n'avait jamais goûté une joie aussi pure que celle qu'elle ressentait.

Ne pouvant résister à une conviction si forte de la vérité de notre religion, elle pressa extrêmement le Père de l'admettre au rang des fidèles.

Mais le missionnaire, ne croyant pas devoir se rendre si tôt à ses empressements, lui répondit qu'il ne fallait rien précipiter dans une affaire de cette conséquence, qu'elle devait auparavant se faire instruire, et que si, dans deux ou trois mois, elle persévérerait dans sa résolution, il lui accorderait la grâce qu'elle demandait avec tant d'instance.

En même temps lui il donna quelques médailles, en l'assurant qu'elle n'avait rien à craindre des attaques du démon, pourvu qu'elle persistât dans les bons sentiments où il la laissait.

Cette réponse la désola ; elle obéit pourtant, et s'en retourna dans sa peuplade, le cœur serré de la plus vive douleur.

Quelques mois après, son mari jugeant à ses manières que le diable ne l'avait pas tout à fait abandonnée, me l'amena à Counampaty, où j'étais.

Je l'examinai de nouveau, et je la trouvai inébranlable dans ses premiers sentiments. Cependant, à son air interdit et effaré, je reconnus qu'elle était encore agitée de troubles intérieurs.

Aussi m'avoua-t-elle qu'à la vérité, depuis la première fois qu'elle était venue à l'église, elle n'était plus inquiétée de ces horribles fantômes qui auparavant la tourmentaient presque à toute heure, mais qu'elle se sentait de temps en temps saisie de certaines frayeurs subites dont elle ignorait la cause ; qu'outre cela des songes affreux troublaient son sommeil presque toutes les nuits, et qu'elle en demeurerait stupide le jour suivant ; mais qu'enfin elle espérait être entièrement délivrée par le baptême de tous ces restes de l'esclavage du démon.

Comme elle était parfaitement instruite de nos mystères, je ne différai pas davantage de lui accorder la grâce après laquelle elle soupirait depuis tant de mois.

Il arriva une chose assez extraordinaire tandis que je faisais sur elle les exorcismes et les autres cérémonies du baptême.

Il lui prit un balancement de tête à peu près semblable à celui du pendule d'une horloge qui est en mouvement.

Je lui jetai de l'eau bénite, et tout à coup ces balancements cessèrent et elle revint à sa première situation.
J'achevai en repos le reste des cérémonies et la néophyte donna des marques durables d'une grande tranquillité d'esprit.

En 1862 arriva à l'orphelinat de Trichinopoly, dans le Maduré, un pauvre orphelin âgé de neuf à dix ans.
Il avait longuement souffert toutes les douleurs de l'extrême misère et les tourments de la faim. Il était couvert de hideux boutons. Ses jambes étaient démesurément enflées. Son corps n'était, plus qu'un squelette à l'aspect lamentable.
Tout en lui présageait une fin prochaine. Et l'on voyait qu'il avait tant souffert que l'on avait, en le regardant, plutôt la pensée de se réjouir que de s'affliger de la prompte cessation de son martyre.
Le missionnaire qui le baptisait se disait en le voyant devant lui: Heureux enfant ! Tu seras bientôt au ciel.
Mais voilà que, le jour même où il reçut le sacrement de régénération, cet enfant se trouva mieux. L'enflure de ses jambes disparut complètement. Ses boutons commencèrent de se guérir.
Trois jours après il n'était plus reconnaissable. L'eau sainte, en purifiant son âme, avait rendu la santé à son corps.
Il le proclamait lui-même et, à ceux qui lui parlaient, il se plaisait à répéter : - Je suis celui que le saint baptême a guéri.
La puissance curative du baptême s'est manifestée dans les missions à tant d'époques, dans tant de pays et de circonstances, qu'elle peut être considérée comme une des preuves le plus palpables de la vérité de la religion catholique.

Une des objections que les ignorants allèguent fréquemment pour nier les prestiges diaboliques est celle-ci : «Je n'en ai jamais vu. Je n'en ai jamais entendu parler autour de moi en France, en Belgique, en Italie, en Espagne, en Suisse, en Allemagne, en Angleterre... Donc les manifestations du démon sont à reléguer dans le domaine des contes pour faire peur aux enfants».

Il serait facile de répondre et de prouver que des manifestations diaboliques se produisent encore en grand nombre dans les pays dénommés, et même que, dans ces dernières années, elles redoublent de fréquence ; cependant il faut convenir que ces manifestations y sont beaucoup moins nombreuses que dans les pays idolâtres, et qu'elles ne l'étaient même en Europe dans les siècles précédents, par exemple aux treizième, quatorzième et quinzième siècles ; elles sont surtout beaucoup moins publiques, beaucoup moins éclatantes. On sent que les démons ont peur de se montrer et ne le font qu'en se cachant à demi.

- «A quoi cela tient-il ? » demandera-t-on.

A la multiplication des fidèles, des prêtres, des religieux, des églises et surtout des tabernacles. L'Eucharistie et la présence d'âmes en état de grâce, des reliques, des objets consacrés ou bénits chassent les esprits mauvais, brisent leur puissance et paralysent leurs entreprises.

Un fait très curieux qui s'est passé à Manalour, l'une des quatre circonscriptions ou *vicaranci*, comme on dit en langue tamoule, du district de Combacônâ, dans le vicariat apostolique de Pondichéry, fera comprendre ce qui s'est passé autrefois graduellement en Europe, et ce qui s'accomplit d'année en année dans les pays de missions.

L'événement a été raconté par Monseigneur Laouënan, vicaire apostolique de Pondichéry, dans une lettre publiée en 1875.

Au village de Manalour donc, les chrétiens avaient acheté un terrain et bâti une église dans de telles conditions que les païens n'avaient pas pu s'opposer directement à sa construction. Ils cherchèrent cependant ce qu'ils pourraient faire, autant pour narguer les catholiques, que pour entraver l'exercice de leur culte.

Voici ce qu'ils imaginèrent. Ils dressèrent en face de l'église une pierre et la frottèrent d'huile.

C'est, avec la récitation de formules magiques, une cérémonie, une sorte de consécration qui a pour but et pour résultat de forcer un démon à prendre cette pierre pour demeure.

De plus ils suspendirent à un arbre voisin une cloche et des chaînes en fer.

Dès qu'ils voyaient les chrétiens se réunir pour faire leurs prières ou entendre la messe, ils se rassemblaient, eux aussi, de leur côté, offraient un sacrifice à leur idole et faisaient un vacarme de tous les diables... c'est le cas de le dire.

Les choses duraient ainsi depuis plusieurs années, au grand déplaisir des fidèles, lorsque la chrétienté de Méliapour fut érigée en chef-lieu de circonscription. Un prêtre vint y établir sa résidence principale.

Il n'y était pas plus tôt installé, que le démon s'empara de l'individu qui remplissait l'office de sacrificateur, et déclara par sa bouche qu'il ne pouvait plus rester en ce lieu. Il souffrait, disait-il, des tourments horribles depuis que le prêtre des chrétiens était venu habiter à Méliapour, et surtout lorsqu'il célébrait la messe ; il demandait à être transporté dans un temple d'idoles isolé, une pagode qu'il désigna.

Nos païens, qui n'avaient eu d'autre but que de tracasser les chrétiens en opposant leur culte au nôtre, furent bien déconcertés par cette déclaration.

Ils ne voulurent pas céder et allèrent consulter une autre idole. Ils reçurent la même réponse. De plus, le diable, s'étant emparé d'un autre païen, leur déclara que, s'ils n'obéissaient pas, il se vengerait.

Déjà il leur avait envoyé le choléra, leur dit-il, et détruit toutes leurs récoltes l'année précédente ; cette année il ferait fondre sur eux une nouvelle épidémie, plus meurtrière encore.

La frayeur de ces pauvres gens fut grande. Ils revinrent avec les deux possédés auprès de la pierre dressée en face de l'église, et, ne pouvant se résigner à un échec, se mirent à délibérer.

Sur ces entrefaites, un troisième individu fut saisi d'un transport diabolique. Il détacha de l'arbre les chaînes qui y étaient suspendues, les enroula autour de ses bras, de ses jambes et de son corps, s'empara de la pierre-idole et la transporta dans le lieu indiqué par le démon.

Depuis lors le prêtre catholique et les chrétiens, débarrassés de ce voisinage bruyant, accomplirent en toute tranquillité les exercices du culte.

C'est ainsi, conclut le missionnaire qui raconte ces faits, qu'ont été fondées et se fondent encore la plupart de nos sta-

tions.

Parfois, avec la permission de Dieu qui l'autorise à perfectionner la vertu de ses ministres et de ses fidèles par ses persécutions, comme cela arriva sous l'Ancien Testament pour le Saint Homme Job, le démon déploie sa malignité en toute liberté, du moins pour un temps.

Le Père Larmey, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Kodeïkanel, dans le Maduré, écrivait le 23 août 1891.

Le diable est furieux de voir que nos chrétiens deviennent de plus en plus dociles à la voix du missionnaire. Aussi il vient de manifester sa rage en causant des désastres.

Le 11 juin, il a mis le feu à ma provision de fourrage et a fait périr un de mes bœufs dans les flammes.

Le lundi 22 juin, il a incendié l'église et a causé beaucoup de dommages.

Le lendemain, c'était le tour de mon école ; les flammes ont paru tout à coup d'une manière tout à fait inexplicable. Ensuite le démon est allé la nuit faire du vacarme chez mes deux catéchistes.

Le 6 juillet, l'école d'Attour a brûlé, et l'incendie s'est communiqué à onze maisons de chrétiens. Vous concevez dans quel état je suis, ayant eu quatre incendies en moins d'un mois et me trouvant maintenant sans église et sans école.

Les païens triomphent. Ils disent que c'est un de leurs dieux, Ancy-Carouppen, qui a causé ces incendies pour se venger de quelque manque de respect. Ils l'ont raconté dans les journaux anglais et tamouls.

- Nous avons, disent-ils, défiguré une idole et jeté à sa face des peaux de bananes.

Ces assertions sont fausses. Mais il fallait bien trouver une cause à ces incendies.

Tout mûrement examiné, je ne crois pas qu'on puisse attribuer ces sinistres à un autre qu'à Satan. Ce que je dis pour- ra étonner bien des personnes qui me taxeront de crédulité ; mais les incendies de villages entiers, causés par le diable, sont choses fréquentes dans l'Inde et si bien prouvées qu'il est impossible de les révoquer en doute.

Mais Dieu ne permet pas toujours à Satan d'exercer sa rage sur les hommes. Il l'arrête et le comprime tantôt par un prodige de miséricorde, tantôt par un arrêt de sa justice.

Durant la persécution de Tippo-Sahib, au XVIII^e siècle, une sécheresse épouvantable désola les Indes. Elle dura trois ans.

Les fontaines tarirent. L'herbe et les céréales tombèrent en poussière. Les arbres périrent. Les animaux moururent. Une disette terrible se fit sentir. Les hommes souffrirent cruellement de la faim, puis, à bout de forces, se couchèrent pour ne plus se relever.

Dans cette désolation les païens s'efforcèrent de conjurer le fléau en invoquant leurs idoles. ils firent processions sur processions, sacrifices sur sacrifices. Ce fut en vain .

La famine faisait trop bien les affaires du démon en peuplant son empire, pour qu'il l'arrêtât par quelques gouttes d'eau.

A cette époque, le représentant du gouvernement de Madoogoonhally s'appelait Tannadar Pouttappa.

Bien qu'il fût Brahme, c'est-à-dire prêtre des idoles, il éprouvait du respect pour les chrétiens.

En homme de bon sens, il réfléchit que, puisqu'il ne trouvait aucun secours auprès de ses dieux, il ferait sagement d'en chercher ailleurs.

Il envoya donc guérir les chefs des villages des chrétiens. Parmi eux était un nommé Aroulappa, de la caste des Pal- lys, homme d'une foi à toute épreuve et d'une dévotion solide.

Poutappa leur parla en ces termes :

- Depuis longtemps nous sommes sans pluie. Nous avons essayé de nous rendre les dieux propices par des proces- sions, des prières et des sacrifices ; mais tout cela n'a servi à rien . Vous dites que votre religion est la vraie et qu'il n'y a pas d'autre Dieu que le vôtre ; priez-le donc de nous envoyer la pluie, et nous nous engageons à vous donner tout ce qui vous plaira.

Aroulappa répondit : - Tu as dit vrai. Notre Dieu est le maître de la pluie, mais nous ne pouvons le forcer à l'envoyer sur la terre contre sa volonté.

La réplique déplut au Brahme.

- Jusqu'ici, dit-il, je vous ai laissés en paix, persuadé que votre religion était la vraie ; mais puisque vous refusez de demander la pluie à votre Dieu, je vais vous dénoncer à Tippo-Sahib.

La menace était terrible, car cette dénonciation eût entraîné, non seulement la ruine matérielle des chrétiens et la mort de plusieurs, mais probablement aussi l'apostasie de quelques-uns. Aroulappa reprit donc :

- Puisqu'il en est ainsi, nous allons invoquer notre Dieu ; mais, pécheurs comme nous sommes, nous n'osons pro- mettre de réussir, malgré sa Toute-Puissance.

Or la chrétienté de Madoogoonhally possédait un beau crucifix d'ivoire qui lui avait été donné par un prêtre de Goa. Aroulappa alla le chercher.

Tous les catholiques se réunirent sous un bouquet d'arbres auprès d'un puits, au sud du village.

On étendit une pièce d'étoffe blanche, Aroulappa y déposa le Crucifix, puis, prenant sur sa tête une lourde pierre et, s'imposant ce fardeau comme une pénitence, il tomba à genoux et s'écria :

- Grand Dieu des Chrétiens, si tu n'écoutes pas notre prière et si tu ne nous accordes pas notre demande, réfléchis que par là tu nous abandonnes, nous qui t'appartenons ; réfléchis que tu nous livres toi-même aux mains de nos ennemis. Sois bon comme tu l'es toujours, et aie pitié de nous.

A peine achevait-il ces paroles, qu'on aperçut un léger nuage au ciel. Aroulappa déposa la grosse pierre qu'il tenait sur sa tête, renvoya les païens qui l'entouraient, puis récita, avec ses compagnons, les prières ordinaires des chrétiens.

Aussitôt les nuages grossirent à l'horizon. Cependant les chrétiens, avant de se séparer, prirent leur repas en com- mun, un maigre repas, un souper de temps de disette. Avant même qu'ils l'aient achevé, le tonnerre gronda et la pluie

tomba à torrent. Les étangs d'alentour en furent remplis jusqu'aux bords. La végétation pouvait renaître. La famine était conjurée.

Les païens, pleins de reconnaissance, demandèrent aux chrétiens ce qui leur serait agréable.

- Nous ne désirons, répondirent ces derniers, qu'une pièce de terre pour bâtir une chapelle.

Le terrain fut accordé et les fidèles y construisirent une chapelle, bien modeste, il est vrai, puisque les murs étaient de terre et le toit de bambou, mais enfin un abri suffisant pour s'y réunir, prier et célébrer les Saints Mystères.

Les païens du pays se montrèrent à l'égard des chrétiens, en cette circonstance, d'une honnêteté digne des plus grands éloges. Ils gardèrent strictement le secret sur l'établissement et le maintien de cette chapelle tant que Tipposahib vécut, c'est-à-dire jusqu'en 1799. De telle sorte que, tandis que le cruel persécuteur mahométan faisait abattre les églises d'Anékallou, de Tigalarahally et de Kankanally, l'humble sanctuaire de Madoogoonhally resta le seul lieu de la contrée où il fût permis aux Chrétiens d'adorer en toute liberté le Dieu qui les avait sauvés de la famine, eux et leurs compatriotes.

A un siècle de distance, un bienfait semblable fut obtenu du ciel par les Indiens du Bengale Occidental, mais avec cette circonstance toute particulière qu'il le fut par les prières des païens eux-mêmes. Au XIX^e siècle, d'ailleurs, comme au XVIII^e, la vérité était en lutte avec le mensonge, et la Vierge Marie l'emporta sur les démons.

Le fait se produisit au village de Manapadam. La chrétienté de cette localité est isolée au milieu d'un pays entièrement païen. Elle est peu nombreuse, mais fervente, et possède une chapelle dédiée à la Mère de Dieu.

Depuis longtemps, écrivait le Frère Kopper, de la Société de Jésus, dans une lettre publiée en 1871, il n'était pas tombé une goutte de pluie sur tout le territoire de Manapadam ; la sécheresse était extrême et partout la récolte gravement compromise.

Les Hindous avaient bien eu recours à toutes leurs pratiques superstitieuses, mais en vain ; le ciel demeurait fermé et la terre stérile.

Ils se décidèrent à tenter un dernier assaut. L'embarras était de savoir à laquelle de leurs divinités ils adresseraient leur suprême appel. Dans leur perplexité, le sort fut chargé de prononcer.

Ils prirent donc onze feuilles de papier et inscrivent sur chacune d'elles le nom de l'une de leurs principales divinités.

Quelques Hindous proposèrent d'ajouter une douzième feuille sur laquelle on inscrirait le nom de Marie, la protectrice des chrétiens. Le conseil fut adopté.

On allume un grand feu sur la place publique, et, en présence de tout le peuple, on y jette les douze feuilles de palmier, en déclarant « que la divinité dont le nom serait respecté par les flammes serait seule invoquée ».

A peine les feuilles ont-elles touché les flammes, qu'elles sont dévorées et réduites en cendres. Une seule, ô prodige ! demeure intacte au milieu du brasier. C'est celle qui porte le nom de Marie.

Plus de doute ! C'est Marie qu'il faut invoquer. Le peuple se précipite vers le petit sanctuaire de la Vierge, en criant :

- Le Dieu des chrétiens seul existe, et sa Mère est toute puissante !

Et chacun d'invoquer Marie à sa manière.

Ces hommages intéressés ne déplurent pas à la Mère de miséricorde. Les Hindous avaient à peine quitté la chapelle, que des nuages se formèrent au ciel, et une pluie abondante vint féconder la terre. Les moissons étaient sauvées.

Marie fit plus encore, elle fit descendre la rosée de la grâce sur ces cœurs stériles, et un grand nombre de païens, frappés du prodige, se convertirent.

La feuille, miraculeusement préservée des flammes, est conservée dans la chapelle de la Sainte Vierge à Manapadam.

A la fin de janvier et au commencement de février 1891, M. Fourcade, missionnaire à Allady, dans l'archidiocèse de Pondichéry, fut témoin de faits miraculeux où se manifestèrent et la bonté Divine et la malignité diabolique.

Et, comme autrefois en Judée, le Maître Tout Puissant se montra favorable aux petits enfants, pauvres et innocents, tandis qu'il permit au démon de se jouer, par des oracles trompeurs, des riches qui se croyaient des sages.

Une épidémie sévissait sur les troupeaux. Elle faisait des ravages énormes. Dans un village voisin, trois cents bœufs étaient morts. Il faut avoir habité la campagne, pour bien comprendre quelle ruine et quelle désolation causaient des pertes aussi considérables.

A la fin de janvier 1891, le fléau fit son apparition à Allady dans des troupeaux appartenant à des cultivateurs chrétiens. Plusieurs bêtes tombèrent malades. Deux moururent.

Or ces troupeaux étaient confiés à la garde de petits pâtres parias, c'est-à-dire d'enfants appartenant à la dernière classe de la société, à la classe rejetée et méprisée de tous dans les Indes.

Ces enfants se consultent entre eux et cherchent le moyen d'arrêter le fléau. Or voici ce que, dans leur foi et leur simplicité, ils imaginèrent.

Ils se procurent, Dieu sait où, une toute petite statue de la Sainte Vierge, haute d'une vingtaine de centimètres. Ils fabriquent un autel portatif, placent la statuette dessus, l'entourent de fleurs et de flambeaux rustiques, et, le soir venu, se mettent en route vers l'église. En tête du cortège, l'un d'eux bat du tambour et les autres chantent le chapelet.

Aux Indes le respect humain n'existe pas et une dévotion qui ne s'exprimerait pas par des chants et de la musique paraîtrait de mauvais aloi.

Au bruit le missionnaire sort de sa demeure.

- Qu'y a-t-il ? demande-t-il surpris. Que signifie cet appareil triomphal ?

Ah ! Père, deux bœufs sont morts ; nous faisons une neuvaine en l'honneur de la Sainte Vierge pour la prier d'arrêter la maladie.

- Oh ! très bien ! Vous êtes de braves enfants ! Notre Mère aura pitié de vous. Entrez à la chapelle ; la prière va commencer.

Le lendemain soir ce fut la répétition de la même scène, et ainsi de suite durant neuf jours. Mais de soir en soir la procession devenait plus nombreuse, plus belle, plus solennelle. Les grandes personnes s'étaient jointes aux enfants. Elles contribuaient aux frais de la cérémonie. Devant chaque maison chrétienne on versait un peu d'huile sur les torches, pour les faire flamber plus hautes, plus éclatantes, et les prières aussi montaient plus ferventes, plus pressantes vers Celle qu'on n'a jamais invoquée en vain.

Dès les premiers jours de la semaine, les bœufs malades allèrent mieux et les chrétiens n'eurent pas depuis d'autres pertes à déplorer. Les petits parias avaient trouvé le remède efficace.

De leur côté les païens riches, les gros bonnets de la localité, appartenant aux hautes castes, s'étaient réunis pour parer au danger, ou, du moins, pour essayer, de le conjurer.

Les fonds ne leur manquant pas, ils avaient résolu de faire plus et mieux que les chrétiens. Ils se cotisèrent donc et vinrent chaque soir jouer d'une musique tintamaresque devant un *Poulleyar*.

Un poulleyar est une idole à corps d'homme surmonté d'une monstrueuse tête d'éléphant.

Celui-là était en pierre et tout noir.

Les païens lui offrirent, en guise de sacrifice, de la farine cuite dans du beurre.

Mais très probablement l'idole fut peu satisfaite de la vue de ce plat, quelque appétissant qu'il parût, car les bœufs des païens continuèrent de tomber malades, d'aller de mal en pis et finalement de passer de vie à trépas.

Evidemment la farine cuite dans du beurre n'était pas suffisante ; il fallait faire une autre grimace pour mériter les faveurs du démon.

On creusa donc devant l'idole un trou, on apporta une trentaine de cruches d'eau et on les jeta sur le corps, la trompe et les oreilles du poulleyar, en les lançant de façon que l'eau retombât dans le bassin. Puis, de cette eau, on aspergea les bœufs.

Cette cérémonie, toute ridicule qu'elle paraisse, a une signification diabolique très sérieuse.

Les païens, nous l'avons dit en plusieurs circonstances, considèrent leurs idoles comme les demeures de leurs dieux ; en se prosternant devant elles, ce n'est pas la statue qu'ils adorent, mais le démon qu'ils savent y être enfermé.

En jetant de l'eau sur leur poulleyar, en la faisant couler sur cette pierre possédée, les païens d'Alladhy la soumettaient à une imprégnation démoniaque.

En aspergeant leurs bœufs de cette eau lustrale, ils singeaient l'usage de l'eau bénite, ou encore des liquides devenus miraculeusement guérisseurs au contact des reliques des Saints ou des médailles de la Sainte Vierge et de Saint Benoît.

Mais, hélas ! cette cérémonie n'eut pas l'effet que les gros bonnets du village, en attendaient, et sept bœufs aspergés crevèrent avec une rapidité désespérante. Décidément, l'idole à tête d'éléphant était moins puissante que le Dieu des chrétiens.

Il ne fallait pas pourtant que celui-ci eût le dernier mot dans une affaire aussi importante, aussi publique.

Le maire et les notables se réunirent de nouveau et décidèrent un pèlerinage à une vieille pagode à demi ruinée, située au fond des bois.

Cette pagode se nomme Jejouratel, mot qui signifie «la mère des sept villages».

Au jour convenu, vers les quatre heures de l'après-midi, le cortège, composé d'hommes et d'enfants, se mit en marche.

Arrivés à la pagode, ils firent cuire du riz, l'offrirent à la déesse, puis, se prosternant la face contre terre, l'invoquèrent avec une foi digne d'un meilleur objet.

- Madame notre Mère, nous avons confiance en vous, ne nous abandonnez pas dans notre détresse.

Leurs prières faites, ils se mirent en devoir «d'orner le carragam».

Les Indiens d'Alladhy, de même que beaucoup d'autres païens, ont des arbres qu'ils considèrent comme sacrés, ou pour mieux dire, comme hantés par les démons.

Pour «orner le carragam» ils cueillirent sur un arbre sacré des fleurs et de petites branches vertes et en composèrent un bouquet qu'ils plantèrent dans une petite cruche neuve, en disposant la verdure de telle sorte qu'elle retombât en festons tout autour du vase. «Orner le carragam» c'est en définitive faire un bouquet sacré.

Un homme de la procession prit ce bouquet sur sa tête et tous les assistants accompagnèrent ce geste des cris mille fois répétés de «Covinda ! Covinda !...».

Ce nom est une des appellations de Krichna, la huitième incarnation du grand dieu indien Vichnou.

Là-dessus les joueurs de tambours frappent leurs instruments avec rage, les enfants font carillonner les clochettes des bœufs, et le cortège reprend le chemin d'Alladhy, au milieu d'un désordre indescriptible et d'un tapage infernal coupé des cris lancés à tue-tête : Covindal... Covindal...Covindal...

M. Fourcade soupait au moment où la procession arrivait devant son domicile. .

- Sont-ils fous? demanda-t-il à son disciple.

- Ils courent, répondit ce dernier, après le démon qui cause la maladie ; ils frappent l'air à coups de pieds, à coups de poings, pour lui faire peur et le mettre en fuite.

Ces paroles n'étaient pas achevées que M. Fourcade entendit des cris étranges. Ce furent d'abord des glapissements, puis des hurlements saccadés épouvantables.

Le démon s'était emparé de celui qui portait le vase de fleur, le carragam, et il vociférait :

- Ha ! Ha ! Je vais détruire ce village. Vengeance et malédiction!

- Seigneur, dit un des principaux habitants d'Alladhy, ne parlez pas ainsi. Si nous vous avons fait quelque offense, nous sommes prêts à en faire amende honorable.

- Non ! Non ! Ma patience est à bout. Vous ne me faites pas les sacrifices que vous me faisiez autrefois.

- Seigneur, nous les ferons. Ordonnez ; nous sommes vos serviteurs.

- Eh bien ! Que demain on m'immole des victimes et j'arrêterai le fléau.

- Oui, Seigneur. Nous n'aurons garde d'y manquer.

Le soir de cette scène, le maire eut un songe. Un diable lui apparut et lui dit :

- Nous étions sept démons à Alladhy. Les autres sont partis. Comme je suis boiteux et ne peux marcher, ils m'ont laissé dans ces parages. Tes trois bœufs malades guériront. Je m'en vais à Coudhelour, à Vavalcour, Villamadevi et Jerampettrou.

Le lendemain, le maire, tout fier de sa vision, raconta le songe à ses bons amis.

La joie fut générale. L'épidémie était vaincue. C'était le cas où jamais de se souvenir de la promesse faite la veille au démon.

Immédiatement on courut acheter un petit coq, un jeune mouton et un cochon de lait.

Tandis qu'on les couronnait de fleurs, comme dans l'antique Rome, les tambours recommencèrent leur vacarme.

Aussitôt tous les païens, hommes, femmes, enfants, accourent se ranger devant l'idole à trompe d'éléphant.

On amène aussi les bœufs qui n'en peuvent mais, et on les groupe sous les yeux de celui qui veut bien les délivrer de la maladie.

Puis le sacrifice s'accomplit. Le prêtre des idoles coupe le cou au poulet, à l'agneau et au petit cochon de lait et les offre à l'idole, tandis que les musiciens redoublent leur vacarme et que la foule répète à satiété son invocation : Covinda !... Covinda !...

On étend les victimes par terre et l'on fait passer les bœufs dessus. On a soin qu'ils les foulent aux pieds en passant.

Si l'aspersion de l'eau lustrale ne les a pas guéris, il faut espérer qu'au moins le contact de ces viandes offertes en sacrifice au démon leur sera profitable.

Puis avec grand soin on creuse trois petites fosses, on y enfouit le coq, le mouton et le cochon de lait, et on les couvre avec une grosse pierre. Il n'est pas permis en effet - du moins dans ce cas - de manger ces viandes consacrées.

Ces cérémonies achevées, les païens se séparent et rentrent chacun chez soi. Ils se bercent de la douce espérance qu'enfin l'épidémie est vaincue.

Dans la soirée, le disciple du missionnaire s'en va chez le maire. Il y trouve son fils et lui demande avec intérêt :

- Comment vont vos bœufs malades ?

Et le jeune homme fait une réponse caractéristique qui fait songer au terrible : *Ergo erravimus !* au «Donc nous nous sommes trompés !» des damnés. Il répond avec désespoir :

- Même le dieu a menti !... Un de nos veaux vient de mourir.

Le lendemain, un des bœufs périssait de la même manière.

A la date du 17 février 1891, sept ou huit de ses bêtes étaient malades et donnaient à leur propriétaire de sérieuses inquiétudes.

Mais comment en aurait-il été autrement ? Comment le démon procurerait-il à ses adorateurs un bien véritable, lui qui est le père du mal ?...

C'est d'une manière bien différente que se manifeste l'action divine, soit directement, soit par l'intermédiaire des saints et surtout de la Vierge Mère.

En 1862, le choléra sévissait à Maduré. A l'hôpital catholique se trouvait la mère d'un des enfants de l'orphelinat de la même ville.

Atteint par le fléau, l'enfant fut promptement réduit à la dernière extrémité et resta pendant trois jours entre la vie et la mort.

Durant tout ce temps, sa mère se faisait transporter chaque jour sur sa petite couchette à la porte de l'église d'où elle pouvait voir la statue de Notre-Dame-des-Victoires exposée sur l'autel. Sa prière durant ces trois longs jours était :

- O ma Mère! Vous n'avez qu'un fils ; moi aussi, je n'en ai qu'un ; seriez-vous bien contente qu'on vous enlevât le vôtre ? Non ! sans doute ! Eh bien ! Ne permettez pas que le mien me soit ravi.

Cette prière si ingénue, si pleine de foi, eut son effet : l'enfant revint du bord de la tombe ; et sa guérison fut regardée comme un vrai miracle accordé à la confiance de sa mère.

En 1887, dans un village situé auprès de Catinga, non loin de Vizagapatam, une femme païenne était très malade.

Le missionnaire, le Père Dupont, lui envoya de l'eau de Lourdes par son catéchiste en lui recommandant de cesser toute pratique superstitieuse. Elle obéit et guérit sans autre remède.

Une jeune fille était à toute extrémité. Le même prêtre, averti aussitôt, accourut auprès d'elle. Il la trouva sans connaissance, sans parole, sans pouls.

Il lui administra quelques remèdes qui la firent revenir à elle, mais bientôt elle retomba dans son premier état. Déjà se manifestaient les symptômes d'une mort prochaine.

En présence de la foule qui pleurait alentour, le Père Dupont versa quelques gouttes d'eau de Lourdes sur les lèvres entr'ouvertes de la mourante. Aussitôt elle donna signe de vie et recouvra une parfaite santé.

Mais sur cette terre des prodiges qu'est l'Inde, Dieu juge parfois à propos de manifester aussi sa justice.

Tantôt il frappe légèrement et donne, par une punition subite, un avertissement salutaire à l'homme capable d'en profiter pour devenir plus ferme dans la foi ; tantôt au contraire, quand il a affaire à des hommes obstinés dans le mal, il frappe avec une sévérité et un éclat qui servent de leçons aux témoins de sa juste vengeance.

Cheptet est un gros village du North-Arcot situé à dix sept milles de Vellantanguel et à une centaine de kilomètres, au nord-ouest, de Pondichéry. Une chrétienté s'y est établie sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes.

Dans ces dernières années, en 1887, y vivait un catéchumène du nom de Pérouman. La manière dont cet homme de-

vint chrétien a quelque chose de miraculeux.

Il la raconta au missionnaire, le Père Darras, en ces termes :

Une nuit, je vis le terrain où se trouve actuellement l'église de Chetpet, tout illuminé par une lumière éclatante. Une foule de gens décharnés étaient assis par terre, ayant l'air d'attendre quelqu'un.

Tout à coup, au sud, apparaît un homme à l'air grave, revêtu d'une longue robe blanche. Il s'avance au milieu de plusieurs disciples, distribuant des aumônes, encourageant, fortifiant ceux qui se pressent autour de lui. Chacun écoute ses avis et se retire consolé.

Pendant que, saisi d'étonnement, je considérais cette scène touchante, j'entendis une voix disant :

- Et toi, pourquoi restes-tu ainsi à l'écart ? Lève-toi et va chercher le pain de vie.

Le matin, à mon réveil, la première pensée qui se présenta à mon esprit fut celle du spectacle que j'avais vu pendant la nuit. Je tâchais de me persuader que ce n'était qu'un songe, mais une voix intérieure me disait le contraire, et je me décidai à partir sur-le-champ pour Chetpet.

Quand je vis tout le monde étudiant les prières et que je reconnus en vous le religieux qui m'était apparu, je me sentis tout bouleversé et je compris que tout ce qui s'était passé était un avertissement du ciel.

Pendant que, tout ému, je me demandais ce que je devais faire, mon frère vint à moi et me dit que vous m'appeliez. A cette nouvelle toute hésitation disparut, et je vins me faire inscrire, ainsi que ma famille, au nombre des catéchumènes.

Pérouman était néophyte, lorsqu'une fête païenne fut organisée à Chetpet. Il n'y prit naturellement aucune part directe. Mais comme sa position lui faisait un devoir de veiller au bon ordre, il s'acquitta au mieux de cette obligation.

Pendant la fête, écrit M. Baulez, missionnaire à Pondichéry, d'après les notes de M. Darras, l'un des organisateurs lui donna par politesse une portion de la nourriture offerte au démon.

Le pauvre homme l'accepta par respect humain, puis il la jeta en cachette.

La nuit même sa main enfla horriblement et un abcès fort large s'y forma.

Comprenant sa faute et honteux de l'avoir commise, il se retira chez lui sans plus oser se présenter devant le Père Darras.

Celui-ci cependant finit par apprendre ce qui s'était passé. Il fit appeler le pauvre pécheur dont les souffrances augmentaient de jour en jour, il lui montra la bonté de Dieu qui, comme un tendre père, l'avait puni pour le bien de son âme, et il l'engagea à réparer sans retard la faute qu'il avait commise.

Ces paroles touchèrent vivement ce cœur plein de noblesse. Il voulut que la réparation fût publique, et, le dimanche suivant, il s'humilia devant les chrétiens et demanda pardon à Dieu et à ses frères.

Après cette touchante réparation, l'abcès s'ouvrit et la plaie fut guérie au bout de quelques jours.

Nous avons raconté un peu plus haut comment fut construite au XVIII^e siècle la chapelle de Madoogoonhally, à la suite de la pluie obtenue miraculeusement par les prières des chrétiens.

Trente ans après la fondation de ce sanctuaire vivait à Madoogoonhally un homme riche appelé Papaya Gowda.

Cet homme était le chef d'une nombreuse famille et, comme il arrive en tous pays, il était fort considéré de tous, fidèles et païens, parce qu'il était riche.

Il était chrétien, mais chrétien fort tiède. S'il respectait le vrai Dieu, il adorait l'argent.

On cite même de lui une habitude caractéristique. Les prêtres, à cette époque, étaient rares dans l'Inde. C'était après la grande persécution de Tippto Sahib et au temps où les troubles, causés en Europe par la Révolution de 89, empêchaient le recrutement des missionnaires.

Les prêtres survivants de l'Inde se trouvaient donc chargés de l'administration de territoires d'une immense étendue au milieu de difficultés de toutes sortes.

Le pasteur à qui était confié le soin de la chrétienté de Madoogoonhally ne la pouvait visiter qu'à des intervalles fort éloignés.

Or, quand la messe pouvait être célébrée dans son village, le riche Papaya Gowda y venait bien comme les autres, mais il avait une façon toute particulière d'y assister. Il s'asseyait sur le seuil de la chapelle, suivant d'un œil distrait les cérémonies et gardant l'autre sur sa maison et ses champs, qu'il couvait d'un regard d'avare.

A la fin, l'amour des richesses l'emporta dans son cœur sur les principes de la religion et il devint voleur.

Profitant d'une des longues absences du prêtre, il s'empara d'une partie du terrain de l'église et l'ajouta à ses propres champs.

Le Père Vagappah fut informé de cette spoliation. Sans prévenir personne, il quitta Bangalore, où il se trouvait alors, et survint à l'improviste à Madoogoonhally. Aussitôt il fit appeler Gowda et lui expose le sujet qui l'amène.

Mais le voleur se récrie avec une indignation bien jouée :

- C'est une calomnie ! Jamais je n'oserais m'approprier ce qui appartient à Dieu !...

- Puisqu'il en est ainsi, reprend le Père, qu'on aille chercher le secrétaire qui tient les comptes du village, et qu'on mesure les deux terrains sous mes yeux.

Mais le pot-de-vin n'est pas une invention moderne et les accommodements avec la justice sont de tous les pays.

Papaya Gowda ne perdit pas de temps. Il courut chez le secrétaire du village et lui fit entendre des raisons sonnantes qui le persuadèrent de la bonté de sa cause.

Aussi l'arbitre déclara-t-il avec impudence que le terrain de l'église était intact et le voleur innocent.

Le Père Vagappah ne voulut pas cependant, pour l'honneur de l'équité, que cet expert, tout inique qu'il se fût montré, eût perdu son temps pour rien. Il lui remit quatre pièces d'argent comme rémunération de son dérangement.

Le païen, en les recevant, fut stupéfié. Il n'avait pas l'idée d'une justice aussi scrupuleuse, ni d'une pareille générosité.

Alors, comme Judas, il se repentit de ce qu'il avait fait, mais trop tard.

En se retirant, il murmura :

- Oh ! Je ne savais pas que ce fût un homme si droit ! J'ai été bien injuste envers lui !

Ce propos fut rapporté au prêtre. Éclairé par une inspiration divine, il répondit :

- Avant longtemps il aura son châtiment.

En effet, quelques mois après cette prédiction, le secrétaire chevauchait sur la route de Madoogoonhally, à Ossoor. Son pied s'embarrassa dans l'étrier, et il tomba de cheval. Sa monture s'emporta, et le traîna le long de la route jusqu'à ce qu'il fût mort et que son cadavre fût mis en pièces.

Cependant l'injuste arbitre une fois parti, le Père Vagappah interrogea de nouveau Papaya Gowda.

Est-il bien vrai, lui demanda-t-il, que tu n'as pas volé l'Eglise ?

- Comment ! répondit Gowda en colère, vous avez fait mesurer mon champ, et vous en revenez toujours à vos soupçons ! Faut-il le répéter ? Je n'ai rien à faire avec ce maudit terrain. Je m'en lave les mains ! Voilà ma dernière parole.

- Prends garde ! lui répliqua le prêtre ; si tu es un parjure et si tu as volé Dieu, avant longtemps, le souvenir de la maison que tu habites aura pour jamais disparu.

Quelque temps après le choléra éclata à Madoogoonhally. Papaya Gowda fut frappé et mourut. Sa femme fut frappée et mourut. Vingt-deux membres de sa famille périrent...

Seule une petite fille, nommée Chelvamma, sortit saine et sauve de l'épidémie. Elle survécut et demeura comme un vivant témoignage chargé de rappeler à tous ceux qui la voyaient l'impiété de Papaya Gowda, le voleur de bien d'église.

Quant à la maison de l'avare, elle s'écroula. Et ses champs, ces champs qu'il voulait agrandir par tous les moyens, furent frappés de stérilité. Ils devinrent, pour ainsi dire, un désert, jusqu'au jour où la mission racheta de Chelvamma les propriétés de Gowda le maudit.

Vers 1848 s'élevait près de Madoogoonhally un petit village chrétien nommé Silouvei-Kapalou. Le chef de leurs habitants s'appelait Keuchou Chinnapah. Il était parent plus ou moins rapproché à quelque degré avec tous ses administrés. Il possédait donc sur eux une grande influence, soit pour le bien, soit pour le mal.

Sa conduite privée malheureusement était loin d'être irréprochable. Du vivant même de sa femme, il avait des mœurs répréhensibles. C'était un scandale public permanent.

C'était alors le Père Montandraud qui était chargé de l'administration de cette paroisse, Un jour qu'il était en visite pastorale à Madoogoonhally, il prit avec lui le catéchiste de cette église, nommé Anthappa, et se rendit à Silouvei-Kapalou.

Keuchou Chinnapah travaillait dans ses champs avec ses ouvriers. Le prêtre l'y rejoignit et, le prenant à part, lui reprocha sa conduite, lui exposa la honte qu'il attirait sur lui, et le mauvais exemple qu'il donnait à ses administrés.

Le débauché répondit avec rudesse :

- Retire-toi, prêtre ! Retire-toi sans tarder. Le ciel donne la pluie, et la terre, la moisson. Je paie l'impôt au gouvernement et je vis à l'aise. Quel besoin ai-je de tes avis et quel profit peut me revenir d'écouter tes sermons ?

Ce disant, il s'assied sans plus faire attention au prêtre et se met à mâcher sa chique de bétel.

Le Père Montandraud ne s'attendait pas à cette réception. Un moment il demeure immobile et muet ; puis ces mots, comme s'ils lui étaient dictés par Dieu même, tombent de sa bouche :

- Chinnapah, tu as traité avec mépris la parole de ton prêtre ; du haut du ciel, Dieu te maudit.

- Que m'importe ta malédiction ? reprit le misérable ; crois-tu qu'elle saurait m'empêcher de dormir en paix ?

Le prêtre répondit, toujours sous l'influence d'un pouvoir mystérieux :

- Pécheur sans repentir, écoute ! Dans quinze jours ta langue sera muette ; dans un mois tes yeux se fermeront pour toujours à la lumière ; dans trois mois ta propriété sera détruite et tu mourras toi-même en hurlant comme un chien.

Le Père Montandraud revint tristement à Madoogoonhally. Il s'y enferma dans sa chambre et pleura amèrement.

Anthappa, son catéchiste, qui l'entendit, entra tout inquiet et lui demanda la cause de ses larmes.

- Je pleure, répondit le prêtre, sur le sort de ce pécheur endurci. Comme l'eau des torrents coule naturellement au fleuve, ainsi s'accomplira la malédiction du Maître du ciel.

Quinze jours s'écoulèrent, et Chinnapah devint muet.

Un mois se passa, et ses yeux se fermèrent pour ne pus se rouvrir...

Le village le vit. L'épouvante tomba sur les habitants.

Ils prirent Chinnapah et le conduisirent à Madoogoonhally dans l'intention de lui faire demander pardon au Père Montandraud.

Mais celui-ci, éclairé très probablement par une illumination d'en haut, connut que le cœur du coupable n'avait pas changé et demeurait enchaîné à son affection coupable.

La faute subsistait, le châtiment ne pouvait être aboli. Il refusa de recevoir le scandaleux.

Mais enfin les amis du malheureux le supplièrent avec tant d'insistance qu'il se laissa toucher. Il imposa une pénitence au pécheur et lui pardonna.

Mais le scandale avait été trop grand et le ciel refusa de ratifier le pardon du missionnaire, sachant bien que le repentir du coupable n'était pas sincère.

Chinnapah gardait son argent dans un grenier à millet. Ce grenier prit feu et fut réduit en cendres tout à coup.

Son bétail fut attaqué par la maladie. Les animaux grands et petits périrent tous jusqu'au dernier.

Le chef de village avait des débiteurs. Ils refusèrent de lui payer leurs dettes, et, cet homme, si riche un mois auparavant, vit son crédit mourir. Il ne put trouver la valeur de sept cent cinquante francs.

Cependant le pasteur souffrait, non pas tant des malheurs matériels de celui dont le salut lui avait été confié par la Providence, que de l'endurcissement de son cœur.

Il donna l'ordre à son catéchiste de préparer ses bagages pour un voyage, mais il ne voulut lui confier, ni le but de son déplacement, ni ses projets.

Tout étant disposé pour une absence assez longue, le Père Montandraud prit la route de Silouvei-Kapalou.

Arrivé dans ce village, il s'enferma dans une maison particulière et y fit élever un autel.

Chaque matin, pendant plus de trois semaines, il offrit le Saint Sacrifice en expiation du scandale, priant Dieu d'avoir pitié du pécheur.

Les chrétiens du village assistaient à la messe. Parfois même Chinnapah, muet et aveugle, y fut conduit par ses amis.

Pendant tout ce temps le missionnaire ne se permit pas une promenade.

Les trois semaines écoulées, il se rendit à la maison du maudit et l'exhorta à la pénitence. Ce fut en vain. Le malheureux refusa de se confesser.

Chaque jour le prêtre revint à la charge ; chaque jour il dut quitter la maison de ce pécheur endurci sans avoir rien obtenu.

Une nuit que le catéchiste dormait à côté du Père, il fut réveillé en sursaut par un coup sur les épaules et il entendit une voix dire :

- Sors avec le prêtre sans tarder.

Certain qu'aucun malfaiteur n'avait pu s'introduire dans la maison, Anthappa se dit :

- J'ai rêvé.

Et il se rendormit. Mais de nouveau il est frappé dans le dos et il entend la voix redire :

- Sors avec le prêtre sans tarder.

Pour le coup Anthappa effrayé réveille le Père Montandraud. Ils se lèvent à la hâte, et, encore à moitié endormis, sortent de la maison.

A peine en ont-ils franchi le seuil que la maison est ébranlée avec un grand fracas.

C'est une ruse du diable, pense le missionnaire.

Raison de plus pour ne pas abandonner l'âme pour laquelle je pleure et je prie.

Là-dessus il va établir sa demeure dans une autre maison.

La troisième nuit, Anthappa est encore réveillé par un coup sur les épaules. La voix se fait entendre de nouveau, mais cette fois elle dit :

- L'homme se meurt.

Le catéchiste réveille le missionnaire et tous deux se précipitent vers la demeure de Chinnapah.

L'avertissement était exact. Le pécheur était à l'agonie, mais son cœur était changé. Il reçut avec une grande piété les derniers sacrements.

Aussitôt que les cérémonies de l'Église furent achevées, Chinnapah se mit à aboyer comme un chien, puis expira dans d'épouvantables convulsions.

Le village disparut, ruiné, détruit de fond en comble.

Plusieurs fois on essaya par la suite d'en cultiver les terres. Toute moisson refusa de croître en ce lieu maudit. Une croix de pierre sur une tombe rappelle seule l'emplacement où s'élevait Silouvei-Kapalou.

CHAPITRE XVIII

AU CORPS DE GARDE. - UN SINGULIER MAGNÉTISEUR. - VOLEURS D'ENFANTS. - UN FAKIR ENTERRÉ VIVANT. - DIX MOIS DANS LA TOMBE. - RÉSURRECTION PRODIGIEUSE. - AUTRE ENTERRÉ VIVANT. - LA CONFIANCE DES BRAHMINES. - L'OUVERTURE DU CERCUEIL. - LE DÉSAPOINTEMENT DES AUTORITÉS ANGLAISES.

Nous terminerons l'exposé des prodiges diaboliques dans les Indes par trois faits très curieux à différents points de vue. Nous laisserons les témoins oculaires les rapporter tels qu'ils les ont vus, puis nous dirons ce que nous en pensons personnellement.

Le Docteur Esdaille, chirurgien civil au service de la Compagnie des Indes orientales, cité par de Mirville, raconte en ces termes le premier :

Dans les premiers jours de juin 1815, je vis, en traversant le bazar de Hoogly, un rassemblement considérable devant le bureau de police.

J'en demandai la cause : on me dit qu'on venait d'arrêter un homme qui volait un enfant, et que les parties étaient dans le corps de garde ; ce qu'entendant j'entrai aussi et je vis un garçon de dix à douze ans assis sur les genoux d'un homme qu'on disait son libérateur.

Il avait l'air hébété, à moitié stupide, et un œil gonflé, c'est pourquoi j'ordonnai de le conduire à l'hôpital.

Alors on me montra l'accusé. Il me dit qu'il était barbier, et, à l'appui de son assertion, me présenta un paquet qui contenait ses outils. J'examinai très soigneusement ce paquet, mais je n'y trouvai rien autre chose que les instruments ordinaires du barbier.

Le garçon reprit bientôt connaissance et me raconta, avec l'apparence de la plus grande bonne foi, et sans hésiter nullement, le fait suivant : ce récit, je le lui ai entendu répéter devant le magistrat et sans aucune variation.

Il déclara qu'étant allé le matin dans un champ voisin un étranger quitta le chemin pour venir à lui et l'aborda en marquant des charmes, lui prit la main et, presque aussitôt, lui passa l'autre *transversalement* devant les yeux.

Là dessus il perdit connaissance, et il se souvient seulement que l'étranger l'emmena, mais sans contrainte ; il se sentait obligé de le suivre.

Quand il revint à lui, il était à la porte de Chandernagor, à deux milles du lieu où cet homme l'avait accosté. Il n'en savait pas davantage.

Il n'avait ni bu, ni mangé, ni fumé avec cet homme, et son maître et ses amis disent tous que c'était un garçon adroit et d'une conduite régulière, n'ayant jamais eu d'attaques de nerfs, ni de promenades nocturnes.

Ceci, ajoute de Mirville, va trouver sa confirmation et en partie son explication dans le fait suivant, rapporté par le *Gla-*

neur *Indochinois*, journal de Malacca, de juillet 1820.

«La curiosité publique a été vivement excitée depuis quelques jours par la découverte d'une bande de voleurs d'enfants des deux sexes. Cette découverte a été faite par le zèle d'un tisserand en soie, qui, en se promenant dans les rues de Canton, reconnut l'enfant de son maître perdu depuis quelques jours. L'enfant tourna vers lui un regard stupide et refusa de le reconnaître.

Le tisserand l'emmena de force chez son père. Il restait toujours comme sous le charme de la stupidité ; mais on n'eut pas plus tôt appelé les prêtres de Bouddha et pratiqué les cérémonies efficaces, célébrées en pareilles occasions, que le charme disparut, et que l'enfant, en versant des larmes abondantes, reconnut son maître et son père.

L'affaire et le miracle furent immédiatement communiqués au gouvernement qui fit cerner le rendez-vous des voleurs d'enfants. On trouva six hommes et trois femmes qui faisaient ce métier depuis plus de vingt ans. Ils avaient enlevé pendant cette époque plusieurs milliers d'enfants, il n'en restait plus que dix dans la maison, tous sous l'influence du même charme stupéfiant, qui, comme celui jeté sur l'enfant du tisserand, disparut par les prières et les cérémonies des prêtres de Bouddha».

Les faits que nous venons de rapporter n'ont rien de surprenant pour nous autres Français et Européens. En mettant de côté les séances à réclame tapageuse organisées par des saltimbanques en habit noir, tous ceux qui l'ont voulu ont pu voir, dans ces dernières années, des phénomènes magnétiques beaucoup plus remarquables que ceux exécutés par les voleurs d'enfants de Hoogly et de Canton.

Nous-mêmes nous avons vu bien autre chose dans des réunions où toutes les chances de fraude étaient écartées avec une défiance scrupuleuse, et toutes les garanties de sincérité complète réunies.

Ce n'est pas dans le fait pour un magnétiseur de se faire suivre par un enfant que nous trouvons l'intérêt de ce récit, mais c'est dans l'explication qu'en donne le *Glaneur Indochinois*.

Le magnétisme a été le sujet de controverses passionnées. Les opinions le plus opposées ont été soutenues par des hommes très savants. Il serait donc téméraire de regarder la question comme élucidée ; cependant ne paraît pas imprudent de croire :

Premièrement : que très souvent ces phénomènes sont produits par l'emploi de forces naturelles encore imparfaitement connues ;

Deuxièmement : que parfois ils sont le résultat d'une action démoniaque ;

Troisièmement : que dans certains cas ils présentent, mêlées l'une à l'autre et masquées l'une par l'autre, l'action des forces naturelles et l'action de la puissance diabolique.

Les habitants de Canton croyaient évidemment à une intervention surnaturelle, puisqu'ils eurent recours aux prêtres des démons pour faire cesser un état qu'ils attribuaient au démon, et ils ne se trompaient pas, puisque ce moyen réussit.

Mais le prodige le plus stupéfiant du diable dans les Indes, le plus difficile à expliquer, le plus capable aussi de séduire les foules et de les maintenir dans l'idolâtrie, c'est la résurrection - du moins la résurrection apparente - d'hommes enterrés vivants et enfermés dans leurs tombeaux pendant plusieurs jours ou même plusieurs mois.

Un officier anglais de l'armée des Indes, M. Osborne, a raconté l'un de ces rappels à la vie dans un livre dont il est l'auteur. Nous le citons d'après de Mirville.

Le-6 juin 1838, raconte M. Osborne, la monotonie de notre vie de camp fut heureusement interrompue par l'arrivée d'un individu célèbre dans le Pendjah. Il jouit parmi les Sikhs - peuple de l'Hindoustan soumis par les Anglais en 1819 - d'une grande vénération à cause de la faculté qu'il a de rester enseveli sous terre aussi longtemps qu'il lui plaît.

On rapportait dans le pays des faits extraordinaires sur cet homme, et tant de personnes respectables en garantissaient l'authenticité, que nous étions extrêmement désireux de le voir.

Il nous raconta qu'il exerçait ce qu'il appelle son métier, depuis plusieurs années. On l'a vu, en effet, répéter cette étrange expérience sur plusieurs points de l'Inde.

Parmi les hommes graves et dignes de foi qui en rendent témoignage, je dois citer le capitaine Wade, agent politique à Londhiana. Cet officier m'a affirmé très sérieusement avoir assisté lui-même à la résurrection de ce fakir - c'est ainsi qu'on désigne cette sorte d'individus - après un enterrement qui avait eu lieu quelques mois auparavant en présence du général Ventura, du Maharadjah - ou prince des Indiens - et des principaux chefs sikhs.

Voici les détails qu'on lui avait donnés sur cet enterrement, et ceux qu'il ajoutait de sa propre autorité sur l'exhumation.

A la suite de quelques préparatifs qui avaient duré quelques jours, et qu'il répugnerait d'énumérer, le fakir s'était déclaré prêt à subir l'épreuve.

Le Maharadjah, les chefs sikhs et le général Ventura se réunirent près d'une tombe en maçonnerie construite exprès pour le recevoir.

Sous leurs yeux, le fakir ferma avec de la cire, à l'exception de sa bouche, toutes les ouvertures de son corps qui pouvaient donner entrée à l'air. Puis il se dépouilla des vêtements qu'il portait.

On l'enveloppa alors dans un sac de toile, et, suivant son désir, on lui retourna la langue en arrière de manière à lui boucher l'entrée du gosier ; aussitôt après cette opération, le fakir tomba dans une espèce de léthargie.

Le sac qui le contenait fut fermé et un cachet y fut apposé par le Maharadjah.

On plaça ensuite le sac dans une caisse en bois cadénassée et scellée qui fut descendue dans la tombe : on jeta une grande quantité de terre dessus, on foula cette terre longtemps et on y sema de l'orge ; enfin des sentinelles furent placées tout à l'entour avec ordre de veiller jour et nuit.

Malgré toutes ces précautions, le Maharadjah conservait des doutes ; il vint deux fois dans l'espace de dix mois, temps pendant lequel le fakir resta enterré, et il fit ouvrir devant lui la tombe ; le fakir était dans le sac tel qu'on l'avait mis, c'est-à-dire froid et inanimé.

Les dix mois expirés, on procéda à son exhumation définitive.

Le général Ventura et le capitaine Wade virent ouvrir les cadenas, briser les scellés et élever la caisse hors de la tombe.

On retira le fakir. Nulle pulsation, soit au cœur, soit au pouls, n'indiquait la présence de la vie.

Comme première mesure destinée à le ranimer, une personne lui introduisit le doigt dans la bouche, très doucement, et replaça la langue dans sa position naturelle.

Le sommet de la tête était seul demeuré le siège d'une chaleur sensible.

En versant lentement de l'eau chaude sur le corps, on obtint peu à peu quelques signes de vie.

Après deux heures de soins, le fakir se releva et se mit à marcher en souriant.

Cet homme vraiment extraordinaire raconte que, durant son ensevelissement, il a des rêves délicieux, mais que le moment du réveil lui est toujours pénible.

Avant de revenir à la conscience de son existence, il éprouve des vertiges.

Il est âgé de trente ans ; sa figure est désagréable et a une certaine expression de ruse.

De Mirville a recueilli lui-même, d'un témoin oculaire à qui il en emprunte la rédaction, le récit d'un fait semblable, mais beaucoup plus circonstancié.

Je fus un jour invité, raconte ce témoin, à Tangore dans le Dekkan méridional, à la plus singulière cérémonie ; il ne s'agissait de rien moins que de l'exhumation d'un fakir enterré vivant depuis vingt jours.

Un Saniassi - sorte de prêtre ou de religieux - de la secte de Vichnou, avait prétendu qu'il pouvait vivre un temps illimité sans boire et sans manger, et, de plus, enfermé dans un tombeau.

Ayant accompli à plusieurs reprises ce tour merveilleux, il était devenu pour les Hindous un saint personnage placé sous la protection directe du dieu conservateur.

L'autorité anglaise, voulant profiter de l'occasion, qui lui était offerte, de porter un coup mortel à la superstition, - elle le croyait du moins -, proposa au fakir de l'enterrer elle-même.

À l'étonnement de chacun, cet homme accepta.

En présence d'officiers anglais et d'une foule immense d'Européens et d'indigènes, il fut descendu dans son tombeau qu'on recouvrit de terre, qu'on entourra de factionnaires, et qu'on ne devait ouvrir que lorsque le vingtième jour serait écoulé.

Ce délai expiré, en présence des autorités, devrait avoir lieu l'ouverture du tombeau, où l'on croyait bien ne retrouver qu'un cadavre.

Lorsque j'arrivai à la porte du cimetière hindou, je vis une foule d'Indiens réunis depuis la veille ; ce ne fut pas sans peine que je pus me glisser au milieu de cette masse compacte.

Grâce à un officier de mes amis qui m'aperçut, je finis cependant par arriver au premier rang des assistants, dont les physionomies mobiles, animées par l'impatience, la crainte et la curiosité, n'étaient pas la moins intéressante partie du spectacle.

Les Brahmines, - ou prêtres des idoles - gravement enveloppés dans leurs longues robes jaunes, paraissaient très convaincus que le fakir était vivant ; les officiers anglais levaient les épaules et souriaient avec incrédulité.

Le délégué du gouvernement arriva enfin ; le silence se fit.

Les fossoyeurs, saisissant leurs pelles, commencèrent de dégager le tombeau de la terre et des herbes qui le couvraient ; puis, après avoir passé de longs bambous dans les boucles scellées aux angles de la large pierre qui en fermait l'entrée, huit solides Indiens la soulevèrent, et, la faisant glisser, laissèrent béante l'ouverture du caveau, d'où s'échappa un air lourd et méphitique.

Au fond de ce trou maçonné, de six pieds carrés, était un long coffre de bois de teck, solidement joint avec des vis de cuivre. Sur chacune des parois étaient ménagées de petites ouvertures de quelques centimètres pour que l'air pût pénétrer.

On glissa des cordes sous les extrémités de la bière, on la hissa sur le sol, et la partie intéressante de l'exhumation commença.

Dans cette foule de huit à dix mille individus appartenant à toutes les classes, à tous les rangs, de toutes les castes, s'était fait un silence de mort.

On n'entendait que le grincement des vis dans le bois et les psalmodies des brahmines pour lesquels ce qui se passait avait un caractère essentiellement religieux.

Si habitué que je fusse moi-même aux mœurs indigènes, j'éprouvais une vive émotion.

Le cercle s'était resserré autour des cipayes, ou soldats indigènes, qui formaient la haie ; tous les regards étaient fixés sur la bière.

Le couvercle sauta enfin sous un dernier effort des travailleurs et je pus voir, couché sur des nattes, un long corps maigre, à demi-nu, dont la face cadavéreuse ne donnait plus aucun signe d'existence.

Un brahmine s'approcha et souleva hors du coffre une tête décharnée, momifiée et dans un état incompréhensible de conservation après un aussi long séjour dans la terre.

C'était la tête d'un cataleptique et non pas celle d'un mort.

Elle avait gardé la position que lui avait donnée le prêtre, après avoir, à plusieurs reprises, passé la main sur les yeux qui étaient ouverts, fixes, dirigés en avant. On eût dit un visage de cire.

Deux hommes soulevèrent le corps, et, le tirant du coffre, le posèrent à terre sur une natte.

Je n'avais jamais vu une semblable maigreur. La peau sèche et ridée du fakir était collée sur ses os ; on eût certainement pu faire sur lui un cours d'anatomie.

À chacun des mouvements que les porteurs imprimaient à ses membres couverts de taches livides, scorbutiques, je

les entendais craquer comme s'ils eussent été liés les uns aux autres par des charnières rouillées.

Lorsque le désenseveli fut assis, le brahmine lui ouvrit la bouche et lui introduisit entre les lèvres à peu près un demi-verre d'eau ; puis il l'étendit de nouveau et se mit à le frictionner de la tête aux pieds, doucement d'abord, plus rapidement ensuite.

Pendant près d'une heure le corps ne fit aucun mouvement ; mais, au moment où les Anglais incrédules commençaient à se moquer de l'Hindou, le fakir ferma les yeux, puis les rouvrit aussitôt en poussant un soupir.

Un hurrah s'éleva parmi les indigènes ; le brahmine recommença ses frictions.

Bientôt l'enterré remua un bras, une jambe, et, presque sans secours, se souleva sur son séant en portant autour de lui un regard morne et vitreux. Il ouvrit la bouche, remua les lèvres, mais ne put prononcer un mot.

On lui donna encore à boire et dix minutes ne s'étaient pas écoulées que le Lazare Indien, soutenu par le brahmine, s'éloigna à pas lents de son tombeau, au milieu de la multitude qui s'agenouillait sur son passage, tandis que les autorités avaient peine à cacher leur désappointement.

Les officiers anglais faisaient la plus singulière figure, et traitaient le fakir de jongleur, ne trouvant à cette bizarre résurrection aucune explication raisonnable.

Après le départ du fakir, des curieux s'étaient précipités dans le caveau, mais ils avaient eu beau en sonder toutes les parois, en démolir la maçonnerie, en creuser le sol, rien n'était venu donner aux incrédules la clef de l'énigme. Il avait été matériellement impossible à l'Hindou de sortir de son tombeau ; aucune issue n'existait et les factionnaires n'avaient pas cessé, pendant les vingt jours qu'il y avait été enfermé, de le garder jour et nuit.

Je demandai quels avaient été ces factionnaires ; on me répondit qu'on n'avait admis aucun cipaye, et qu'ils avaient été pris tous parmi les soldats anglais.

Comment alors le fakir n'était-il pas mort de cette longue privation d'air et d'aliments ?

Les médecins de l'armée, ceux du moins qui étaient assez savants pour avoir le droit d'avouer qu'ils ignoraient quelque chose, discutaient sérieusement ; les autres, et ils étaient en plus grand nombre, ne parlaient de rien moins que de pendre haut et court le pauvre homme, pour voir si son adresse lui permettrait d'échapper à la potence, comme elle lui avait permis de sortir de la tombe.

Heureusement qu'il avait disparu du côté de la ville noire, car on aurait pu terminer la cérémonie en le réintégrant dans son cercueil.

Je laissai mes compagnons discuter, les fossoyeurs combler le caveau, les Hindous se disputer les débris des nattes qui avaient enveloppé le mort vivant, et je repris le chemin de mon hôtel, cherchant à m'expliquer ce dont je venais d'être témoin.

Les deux faits de retour apparent à la vie que nous venons de raconter sont assurément fort extraordinaires. Nous n'en avons pas d'autres témoignages que ceux que nous avons cités, mais ces témoignages nous paraissent suffisamment sérieux pour valoir aux faits eux-mêmes la peine d'être examinés avec attention, puis discutés.

Tout d'abord les conditions dans lesquelles se sont opérés les deux enterrements et les deux exhumations semblent de nature à écarter toute supposition de supercherie de la part des ensevelis et de leurs comparses possibles. Ces conditions paraissent établir également que, dans les deux cas, il n'y eut que mort apparente, et même apparente seulement pour les spectateurs trop éloignés ou trop crédules.

Il ne reste donc plus à examiner que le fait vraiment remarquable du long séjour sous la terre de deux hommes privés de nourriture et de boisson.

Mais entre les deux cas existent plusieurs différences qu'il importe de mettre en lumière.

Le premier fakir resta enterré dix mois. Il avait bouché toutes les ouvertures de son corps susceptibles de donner entrée à l'air, il était tombé dans une espèce de léthargie, et fut enfermé dans une caisse hermétiquement close.

A son exhumation le sommet de sa tête était demeuré le siège d'une chaleur sensible.

Il revint à son état ordinaire après deux heures d'ablutions chaudes et de soins.

Le second fakir resta enterré seulement vingt jours. Il reposait dans un cercueil percé de trous sur les côtés pour le passage de l'air.

A l'ouverture de son tombeau, son corps était desséché, ses membres couverts de taches livides, sa tête, semblable à celle d'un cataleptique, avait gardé la position que lui avait donnée le brahmine, après plusieurs passes sur les yeux. Ceux-ci étaient ouverts, fixes, dirigés en avant.

Il revint à lui après environ une heure de frictions et son premier acte fut de fermer les yeux, puis de les rouvrir en poussant un soupir.

Laissant de côté toute explication trop spéciale, trop médicale sur les mystères du sommeil naturel ou provoqué, nous nous contenterons de faire observer que la longue privation de nourriture, toute contraire qu'elle soit à la conservation de la vie humaine, n'est cependant pas radicalement opposée à la nature animale.

De nos jours nous avons vu des hommes, tels que le Docteur Tanner et Succi, s'abstenir d'aliments solides pendant de longues semaines.

Les loirs, les marmottes, les serpents, beaucoup d'autres animaux qu'il serait trop long d'énumérer, passent l'hiver engourdis sans boire ni manger. Certains insectes subsistent plus longtemps encore dans les mêmes conditions. Enfin l'on cite des crapauds qui ont vécu des années moulés dans du plâtre.

Pour nous, nous pensons que, dans les deux cas de fausses résurrections qui nous occupent, il y a eu utilisation de forces naturelles, encore inconnues aux hommes, par une science surnaturelle inspirée aux fakirs ou aux brahmines par le démon.

C'est bien ainsi d'ailleurs que le pensaient les prêtres des idoles, puisqu'ils accompagnaient la cérémonie de leurs psalmodies religieuses.

TABLE DES MATIÈRES ET DES SOURCES

QUELQUES MOTS AU LECTEUR : Nos motifs. - Nos témoins. - Les faits et leur division. - Nos conclusions.

MEXIQUE

CHAPITRE PREMIER

La civilisation chrétienne et la civilisation païenne. - Ressemblances et différences. - Les dieux en guerre. - Fernand Cortez et «l'arbre de notre chair et de notre subsistance». - Un dieu en fuite. - La croix de feu et l'idole sans voix. - Vaincus mais non convertis. - Les Franciscains et les temples des faux dieux. - Ruses de païens. - L'origine du Nagualisme. - «Prendre le nagual». - Rendez-vous diabolique. - L'onguent magique. - L'entrevue avec le démon. - Le Père Diego et le caïman-nagual. - Union infernale. - L'initiation nagualiste. - Toujours trois. - Le reniement. - La «Mère des fourmis». - Durant treize jours. - Sous la forme d'une boule de feu. - Fascination magique. - Mystères d'iniquité.

(Les faits racontés dans ce chapitre se sont passés principalement dans les villes de Mexico, de Tlaxcala, de Tetzco-co, l'intendance de Chiapas, etc. Ils ont cité puisés aux sources suivantes :

Un article de Brasseur de Bourbourg paru dans le *Moniteur Universel*, numéros des 16 et 17 mars 1854.

L'Histoire des nations civilisées du Mexique par le même auteur.

Historia de la conquista, par Bernal Dias.

Les instructions de Nunez de la Vega, évêque de Chiapas. aux curés de son diocèse.

Un mandement du même évêque, spécial au Nagualisme, adressé aux Indiens.

Les écrits du Père Burgoa.

L'Histoire des Indes Occidentales de J. Acosta).

L'AMÉRIQUE DU SUD

CHAPITRE II

Les deux courants superstitieux.

Au Pérou : Magiciens ivres.

(Fait raconté par Gonzalo Ferdinando Ovido, dans son *histoire générale des Indes*).

La mort d'une réprouvée. - Sainte Marie-Madeleine et le Maure. - Jésus renié. - Prestiges diaboliques. - Pluie de tuiles et d'ardoises. - Croix arrachée. - Fantôme de damnée. - Peur des péchés cachés. - Au son de l'angélus.

(Faits arrivés dans la mission d'Itatina en 1590, rapportés par F. Bencius et E. Spitillus, et tirés par Delrio des *Lettres Péruviennes* de son ordre réunies en 1590).

Sous la forme d'oiseaux. - Enlevé par les démons. - Coupe vidée. - Au bord du précipice. - Grêle de pierres. - La tête en bas. - Les crachats de l'enfer. - L'impuissance de Satan.

(Faits arrivés à Pirza et à Auzerma et racontés par le Père Chieza de Léon dans son *Histoire du Pérou*.)

Chez les Caraïbes : Les *piayes*. - Le noviciat. - L'épreuve des fourmis, du jus de tabac, des dents d'acouti. - L'initiation suprême. - Les trois hamacs. - Le festin du diable. - La présentation du novice. - Coup de tonnerre. - Consultation médicale. - L'estampille infernale.

Chez les Moxes : La griffe du tigre. - «Celui qui a les yeux clairs»

(Faits racontés par le Père Lafiteau dans *les Mœurs des sauvages américains*.

Par le ministre Rochefort dans son *histoire morale des Antilles*.

Par l'auteur du *Voyage de la France Equinoxiale*.)

HAITI

CHAPITRE III

Retour en arrière. - Sorciers *piaces*. - La consultation d'un cacique. - Question en espagnol, réponse en indien.

(Faits racontés par Gonzalo Ferdinando Ovido dans son *Histoire générale des Indes*).

Les événements de 1791-1792. - Soulouque et le *Vaudoux*. - Origine africaine. - Le culte du serpent. - «Papa et man». - Le serment du secret. - Vaudoux monstre. - Les séances secrètes. - Le costume. - La reine interprète du diable. - L'initiation. - L'imprégnation démoniaque. - La danse du *Vaudoux*. - La contagion diabolique. - *La danse à don Père*.

(Faits extraits de *l'Empereur Soulouque et son Empire*, par Gustave d'Aleux, publié dans la *Revue des Deux-Mondes* en 1850 ; et d'un récit de Moreau de Saint-Méry.)

L'AMÉRIQUE DU NORD

CHAPITRE IV

L'agonie des nations indiennes.

CHAPITRE V

Pieds-Noirs, Cris, Sioux et Esquimaux-Innoït. - Soumis aux démons.

Les *Maskikiwiniest* ou *manivockaso* chez les Cris. - «La grande médecine», chez les Poutouatomis. - Les confrères du *Ouabano*.

(Les faits relatifs aux Pieds-Noirs sont extraits de la correspondance du Père Lacombe, missionnaire de la Congrégation

tion des Oblats de Marie Immaculée, publiée en 1869 par les *Missions Catholiques*.

Ceux relatifs aux Cris proviennent d'un rapport de Monseigneur Faraud, vicaire apostolique d'Atthabaska et de Mackensie, aux Directeurs de l'œuvre de la Propagation de la Foi, publié dans le tome XXXVI des *Annales de la Propagation de la Foi*.

La note sur les Sioux est tirée d'une lettre du Père Genin, missionnaire au diocèse de Saint-Paul de Minnesota, dans les Etats-Unis, écrite le 2 décembre 1868 et publiée l'année suivante dans les *Missions Catholiques*.

Le trait concernant les Esquimaux-Innoït est détaché d'une lettre du Père Emile Petitot, missionnaire Oblat de Marie Immaculée, datée du 30 juillet 1868, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1871.

Le passage sur «la Grande Médecine» s'appuie sur une lettre du Père J. de Smet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, publiée en 1839 dans les *Annales de la Propagation de la Foi*.

Les renseignements sur les confrères du *Ouahano* ont été transmis par M. Badin aîné, missionnaire chez les Poutouatorcis, dans sa lettre datée de Saint-Joseph County, dans l'État d'Indiana, le 14 janvier 1831, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi*.

Les *Agotsinnachens*, *Arendiouannens* et *Agotkon* chez les Iroquois. - Bibelots magiques. - Extases et enlèvements de Jongleurs. - Leur insensibilité.

Chez les Hurons. - Une sauvagesse qui jongle. - Paquets de hachettes. - Bluettes de feu. - Vérification. - La *suerie*. - Civilité sauvage. - «Sac à médecine». - *L'ofaron*. - Le coup de vent magique.

Chez les Sauvages Micmacs. - Singulière façon de soigner les malades. - Au milieu des brasiers. - En cas de mort. - Calomnie extravagante. - Les Takwel-Ottinés et *l'inkansé*. - En rêve. - Pour devenir sorcier. - Le choix de *l'oraron*, symbole du pacte satanique. - Sa vertu. - La fête du nom chez les Poutouatomis. - Le *dodème*. - Le *Powakan* chez les Algonquins. - Salmis d'aiglons. - Légende magique des Iroquois. - *La Très Longue Chevelure*. - L'oiseau funèbre. - La flèche. - Vengeance de mère sauvage.

(Les faits ci-dessus sont tirés des *Mœurs des sauvages Américains*, par le Père Lafiteau.

Des relations du Père Garnier et du Père Lejeune.

D'une lettre du Père Petitot, cité précédemment, écrite le 24 juin 1868 et publiée en 1871 dans les *Annales de la Propagation de la Foi*.

D'une autre lettre du même missionnaire, datée de la Mission de Saint-Michel, fort Raë, le 22 juin 1864, et imprimée l'année suivante dans les mêmes *Annales*.

D'une lettre du Père J. de Smet, datée de la Nation des Poutouatomis aux Council-Bluffs, et publiée dans le même périodique en 1839).

CHAPITRE VI

Le *Mitew* chez les Cris et les Sauteux. - L'invitation. - Le jugement des racines. - L'initiation magique. - Le novice fléché. - Le sacrifice.

(Faits rapportés par le Père Petitot, missionnaire au Mackensie, dans sa lettre datée du 30 décembre 1873, adressée au supérieur général des Oblats de Marie Immaculée et publiée dans les *Missions Catholiques* en 1875.)

La fête du soleil chez les Pieds-Noirs. - Le choix de la Vestale. - Le fagot sacré. - La tête de buffle. - La pipe. - Le sommeil de la Vestale. - Les grandes harangues. - L'offrande sanglante.

(Faits tirés de la correspondance du Père Lacombe, de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, publiée en 1869 dans les *Missions Catholiques*).

Cruelles mortifications des sauvages. - Sur les bords du *Lac du diable*.

(Faits extraits d'une lettre du 14 janvier 1831 de M. Badin aîné, et d'une autre, du 2 décembre 1868, du Père Genin, citées toutes deux précédemment).

La conférence de l'Arbre-Croche.

(D'après la lettre de M. J.-B. Cliteur, secrétaire de l'évêque de Cincinnati, datée de l'Arbre-Croche, chez les Ottawas, le 11 septembre 1828, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1830).

Les jongleurs vaincus. - Chez les Cœurs-d'Alène. - Voix d'en haut. - Malades guéris. - Résultats merveilleux.

(Ces faits ont été rapportés par le Père de Smet : le premier, dans sa lettre publiée en 1839 ; les autres, dans sa lettre, datée de la Mission des Montagnes-Rocheuses, publiée en 1846 dans les *Annales de la Propagation de la Foi*).

Chez les Osages. - Rappelée à la vie par le baptême. - L'épithaphe des nations indiennes.

(Faits arrivés en 1848 et relatés par le Père Bax, missionnaire apostolique de la Compagnie de Jésus, dans sa lettre datée du village de Saint François Hieronymo, parmi les Osages, le 1^{er} juin 1850, adressée au Père de Smet et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1852).

AFRIQUE

CHAPITRE VII : Avant le XIX^e siècle.

CHAPITRE VIII

Au Gabon. - Avant de partir en voyage. - Pour planter du manioc. - Fabricants de divinités. - Avec les restes des

morts. - Dans un crâne. – En temps de disette. - Le fétiche *Okoundou*. - «Avoir la tête comme un blanc».

(Faits rapportés par le Père Peureux dans sa lettre, datée du Gabon, le 5 mars 1858, adressée au Père Schwindenhamer, supérieur général de la congrégation du Saint Esprit et du Saint Cœur de Marie, et publiée dans le tome XXXII des *Annales de la Propagation de la Foi*).

Chez les Pahouins. - Médication de sorcier. - Animal magique. - «Nul médecin ne va à sa besogne sans un sac». - Le fétiche de guerre.

(Faits rapportés par le Père Delorme, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, dans sa lettre datée de Saint Paul de Dongila, le 16 janvier 1880, adressée à Monseigneur Le Berre, évêque d'Archis, vicaire apostolique des Deux-Guinées, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1880).

L'affiliation à la sorcellerie. - L'acceptation par le démon. - Le rachat. - Les prohibitions. - Echec à Satan. - Le messager de mort. - Les esprit *Abiku* et *Eléré*. - La vertu des clochettes. - Enfant martyr. – Un récit nègre.

(Faits rapportés par le Père Baudin, missionnaire apostolique de la Société des missions africaines de Lyon, dans les *Missions Catholiques* en 1884).

CHAPITRE IX

Au Congo. - Après un siècle d'interruption. - «Gens d'église». - L'organisation des cadres. - La nièce de Tafia. - Les *Gangas*. - La chanson des dons. - L'invocation au destin. - Le remède.

(Faits arrivés à Nemlao, le 20 septembre 1886, et rapportés par le Père Visseq, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, dans sa lettre datée de la même localité, le 18 octobre 1886, adressée au Père Emonet, supérieur général de sa Congrégation, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1887).

Nègre et négresse possédés.

(Faits arrivés à Mouloueva en 1882 et publiés dans les *Missions Catholiques*, en 1885).

Autour du Dahomey. - Grillade de serpents. – Fille de Cham.

(Le dernier fait est rapporté par le Père Augouard, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie, missionnaire au Gabon, dans sa lettre écrite de Sainte-Marie du Gabon, adressée au Père Hubert, de la même Congrégation, supérieur du séminaire de Cellule, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1880).

Les novices du dieu de la foudre. - Le temple du dieu de la justice. - L'effet de vers allemands. - L'épreuve judiciaire de *Onsé*. - Les condamnés du diable.

(Faits arrivés en 1880, à Porto-Novo, et racontés par M. Zimmermann, missionnaire à la côte de Bénin, dans sa lettre datée de la même localité, le 17 mai 1880, adressée M. Planque, supérieur de la Société des missions Africaines de Lyon, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1881).

Les insultes et la faim. - «Les Prêtres de Dieu». - Le voyage à «La Maison de Dieu». - L'anxiété de l'apôtre. - Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. - La réponse de la voix mystérieuse.

(Faits arrivés à Atalspamé, en 1886 et 1887, et racontés par le Père Lecron, missionnaire au Dahomey, dans sa lettre au Père Planque, publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1889).

CHAPITRE X

Dans la Sénégambie. - La secte des Simos, Francs-Maçons cannibales. - Si j'avais su !

(Faits racontés par le Père Gommenginger et par le Père Lutz, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, dans sa lettre, datée de Rio-Ponto, le 28 décembre 1882, adressée au Père Barillec, secrétaire général de sa Congrégation, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1883).

Borum-Hamham et *Dénia*. - Entente satanique. - Sur la tête d'un jeune rondier. - Divination à l'aide d'une coquille. - La destruction du Saloum prédite un an à l'avance. - «Attacher au Canari». - Les génies-serpents. - Les villages de Dakan et des Rondiers détruits par maléfices. - Morts attribuées au démon.

(Faits tirés des notes du Père Duby, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire en Sénégambie, publiées dans les *Missions Catholiques* en 1877).

CHAPITRE XI

Chez les Cafres. - Les champs en friches.

(Le premier fait est arrivé, en 1861, dans la tribu du grand chef Faka ; le second, en 1867, dans le district de Victoria. Ils ont été relatés par le Père Sabon, Oblat de Marie Immaculée, dans les *Missions Catholiques* en 1869).

Dans le Haut-Zambèze. - Affreuse rencontre. – La sœur du roi. - Rivalité de lemnes. - L'oracle du dieu *Makalaca*. - La bouche de l'abime.

(Faits arrivés à Gubulawayo et rapportés par le Père Depelchin, de la Compagnie de Jésus, dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1880).

Au Zanguebar. - Les *Pépo*. - *Kinyamkéra* la moitié d'homme. - L'arbre habillé. - La recherche de l'esprit. - Un village

d'amazones. - Sac aux *Dawa*. - Poudre jaune et peau de civette. - Le sorcier comparse et le coq. - Deux femmes enlevées par *Kinyamkéra*. - Un sorcier transporté. - La disparition de Senga. - Au sommet d'un baobab. - L'hymne au *Pépo*. - L'herbe chasse-diable. - L'offre du démon. - L'exorcisme des sept baguettes.

(Les faits de transport diabolique se sont accomplis dû côté de Hondogo, près de Loupoungwi, et dans l'Oudoé. Tous ont été rapportés par le Père Picarda, de la Congrégation du Saint Esprit et du Saint Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar, et publiés dans les *Missions Catholiques* en 1886).

La caravane des Pères Blancs. - Un Lépante africain. - Tués au nom des démons.

(Le dernier trait a été rapporté par Monseigneur Livinhac, dans les *Missions Catholiques* en 1887).

L'épreuve du *Kiti*. - Sous le bras.

(Fait rapporté dans une lettre envoyée, le 25 septembre 1882, par un missionnaire de l'Afrique Equatoriale à Monseigneur Lavigerie, archevêque d'Alger).

CHAPITRE XII

En Ethiopie. - Au pays des Gallas. - Les arbres tutélaires. - Le devin *Callicia*. - L'esprit *Callo* des femmes capricieuses. - Les métamorphoses des sorciers *Budda*. - L'épreuve de la drogue.

(Faits rapportés par Monseigneur Massaja, dans sa lettre, datée de Gemma-Lagamara, le 8 décembre 1856, adressée au président du conseil central de la Propagation de la Foi, et publiée, traduite de l'italien en français, dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1858).

Les *Cogjours* des Noubas.

(Fait rapporté par M. Janvier-Martini, dans sa lettre datée de Delen, le 5 août 1875, adressée à Monseigneur Comboni, provicaire de l'Afrique Centrale, et publiée, la même année, dans les *Missions Catholiques*).

En Egypte. - La demeure du démon Asmodée. - La montagne du Cheikh-Haridi. - Vestibule d'enfer. - Fakir, idiot ou gredin ? - Charmeurs de serpents. - Sorcier mendiant. - La main de fer. - — Les méfaits du *Zar*, l'ennemi des maris.

(Faits racontés par le Père Autefage, de la Compagnie de Jésus, missionnaire en Egypte, dans les *Missions Catholiques* en 1887).

LES INDES

CHAPITRE XIII : LA CONQUÊTE CATHOLIQUE

Saint Thomas. - Les Nestoriens. - Les Portugais. - Saint-François-Xavier et les Jésuites. - Le contrecoup de 89 dans les Indes. - Tippto-Saïb. - - La Société des Missions Etrangères et l'œuvre de la Propagation de la Foi. - Notre Saint Père le Pape Léon XIII.

CHAPITRE XIV

Saint François-Xavier. - Le cimetière de Méliapour. - Les coups des démons. - Des diables qui chantent matines. - Un notable possédé. - Enfants exorcistes. - Dans une ville assiégée. - La promesse du roi. - Le miracle. - Magiciennes impuissantes. - Une idole qui boit.

(Faits consignés par le R. P. Bouhours, dans sa *Vie de Saint François Xavier*.)

CHAPITRE XV

Les oracles dans les Indes au dix-huitième siècle. - Leur fréquence. - Supercheries inutiles. - Un oracle qui prédit la vérité. - Bijoux volés. - L'épreuve du cercle. - Berceaux de feuillage, linceuls et vases de sang. - Transport de corps lourds. - Supplice diabolique. - Les aumônes du roi de Tanjaour. - Une idole qui pleure. - Supercherie découverte. - Les Brahmes à l'amende. - Le trésor des deux marchands. - La voix de l'arbre. - Un fourbe enfumé. - Les statues animées. - Le silence de Satan. - Les démons en fuite. - L'obstacle des castes. - Deux cents possédés ou obsédés. - L'inconscience des démoniaques.

(Faits arrivés au Maduré et rapportés par le R. P. Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jésus aux Indes, dans sa lettre au R. P. Baltus, de la même Compagnie, publiée dans les *Lettres édifiantes et curieuses* en 1711).

CHAPITRE XVI

Transports et coups scientifiquement inexplicables. - Puissance du récit de la Passion. - Une possédée qui a la main leste. - Les reproches du diable. - Un enfant plus fort qu'un furieux. - La vérité sur les faux dieux.

(Faits arrivés au Maduré et rapportés par le R. P. Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jésus aux Indes, dans une lettre publiée dans les *Lettres édifiantes et curieuses* en 1722).

Sacrifice au démon.

(Fait arrivé à Cotate, dans le Malabar, et rapporté par le R. P. Tachard, supérieur général des missionnaires français de la Compagnie de Jésus dans les Indes Orientales, dans sa lettre, datée de Pondichéry le 16 février 1702, au R. P. de la Chaize, de la même Compagnie, confesseur du roi Louis XIV, et publiée dans le tome 1^{er} des *Lettres édifiantes et curieuses*).

Châtiment d'un apostat. - Le prince de Maravas essaie d'envoûter le Bienheureux Jean de Brito.

(Faits arrivés dans la ville de Ramanadabouram, dans le Maravas, et rapportés le R. P. François Lainez, de la Compagnie de Jésus, dans sa lettre du 10 février 1693, rédigée en Portugais et publiée, traduite en français, dans les *Lettres édifiantes et curieuses en 1703*).

La Fête du feu. - L'offrande sanglante.

(Faits rapportés par M. Pacreau, missionnaire apostolique, dans sa lettre datée de Pondichéry, le 8 septembre 1834, adressée à MM. les curés de Chanteloup et de Mail, au diocèse de Poitiers, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1836).

Les arbres sacrés. - Un ingénieur peu craintif.

(Le premier fait, accompli à Jafna, actuellement Djafnapatam, au nord de l'île de Ceylan, a été rapporté dans une lettre datée de la même localité, le 4 janvier 1855, par le R. P. Le Bescou, Oblat de Marie Immaculée, à Monseigneur de Mazenod, fondateur et supérieur général de la même Congrégation, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1856.

Le second fait, arrivé dans le vicariat apostolique du Bengale Occidental, a été raconté dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1876).

Un fils dans l'embarras. - D'un porc dans un baudet

(Faits rapportés par M. Gouyon, missionnaire apostolique de Sélam, dans sa lettre, datée de Sindeamangalam, dans le vicariat apostolique de Pondichéry, adressée à M. Tesson, directeur du séminaire des Missions Etrangères, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1860).

CHAPITRE XVII

La femme du poète.

(Fait arrivé à Tanjaour et rapporté par le R. P. Martin, missionnaire de la Compagnie de Jésus aux Indes, dans une lettre adressée au Père de Villette de la même Compagnie, et publiée dans les *Lettres édifiantes et curieuses en 1711*).

Guéri par le baptême.

(Fait arrivé à Trichinopoly, dans le Maduré, et relaté dans le rapport annuel de Monseigneur Canoz, évêque de Tamase et vicaire apostolique du Maduré, daté de Trichinopoly, le 8 décembre 1862, et publié dans le tome XXXVI des *Annales de la Propagation de la Foi*.)

La Fondation d'une station chrétienne.

(Fait arrivé à Manâlour, dans le district de Combacônâ et rapporté par Monseigneur Laouënan, vicaire apostolique de Pondichéry, dans une lettre publiée en 1875 par les *Missions Catholiques*).

Le Diable incendiaire.

(Faits arrivés à Kiodeikanel, dans le Maduré, en juin et juillet 1891, et rapportés par le R. P. Larmey, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Kodéikanel, dans sa lettre du 23 août 1891 publiée la même année dans les *Missions Catholiques*).

La famine dans l'Inde. - Les païens abandonnés par leurs dieux. - Les chrétiens et la pluie.

(Faits arrivés au XVIII^e siècle, à Madoogoonhally, dans le Mysore, et rapportés par le prêtre indigène John Naronha dans sa lettre, écrite en langue canara, à Monseigneur Coadou, évêque de Mysore, et publiée, traduite en français, dans les *Missions Catholiques* en 1888).

L'épreuve du feu. - Le nom de Marie.

(Fait arrivé au village de Manapadam et rapporté par le Frère Kopper, de la Compagnie de Jésus, dans une lettre publiée en 1871 par les *Annales de la Propagation de la Foi*).

La maladie des bœufs. - La neuvaine des enfants parias à la Sainte Vierge et les prières des autorités aux idoles. - Diable boiteux, diable menteur.

(Faits arrivés à Alladhy, dans l'archidiocèse de Pondichéry, en janvier et février 1891, et rapportés par M. Fourcade dans sa lettre, datée de la même localité, le 17 février 1891, et publiée peu de temps après dans les *Annales de la Propagation de la Foi*).

Notre-Dame des Victoires et Notre-Dame de Lourdes dans les Indes.

(Le premier de ces faits, arrivé à Maduré, est extrait du rapport annuel de Monseigneur Canoz, évêque de Tamase et vicaire apostolique du Maduré, daté de Trichinopoly le 8 décembre 1862, et publié en 1864 dans les *Annales de la Propagation de la Foi*.

Le second fait, arrivé près de Catinga en 1887, a été rapporté par le R. P. Dupont, dans une lettre écrite de la même localité, adressée au T. R. P. Tissot, supérieur des missionnaires de Saint François de Sales d'Annecy, et publiée par les *Missions Catholiques* en 1887).

Le pain de vie et le pain de mort.

(Fait arrivé à Cheptet, raconté par l'abbé Darras, confirmé par M. Baulez, missionnaire à Pondichéry, et publié dans les *Missions Catholiques* en 1887).

Voleur de bien d'église. - Arbitre vendu. - Vengeance de Dieu.

(Faits arrivés à Madoogoonhally, racontés par le prêtre indigène Jhon Naronha dans sa lettre, écrite en langue canara, à Monseigneur Coadou, évêque de Mysore, et publiée, traduite en français, dans les *Missions Catholiques* en 1888).

Un fauteur de scandale. - La malédiction du prêtre. - L'expiation.

(Faits arrivés à Silouvei-Kapalou, vers 1848, et racontés dans la même lettre que les faits cités plus haut accomplis à Madoogoonhally.)

CHAPITRE XVIII

Au corps de garde. - Un singulier magnétiseur. - Voleurs d'enfants.

(Le premier de ces faits est arrivé à Hoogly en 1845, et a été raconté par le docteur Esdaille, chirurgien civil au service de la Compagnie des Indes Orientales.

Le second s'est passé à Canton en 1820 et a été rapporté, dans son numéro du 2 juillet 1820, par le *Glaneur Indochinois*, journal publié à Malacca.

L'un et l'autre événements ont été cités par de Mirville dans son ouvrage intitulé : *Des Esprits*).

Un fakir enterré vivant. - Dix mois dans la tombe. - Résurrection prodigieuse.

(Fait arrivé un peu avant 1838 dans le Pendjah, raconté par Osborne et reproduit par de Mirville dans *Des Esprits*).

Autre enterré vivant. - La confiance des Brahmines. - L'ouverture du cercueil. - Le désappointement des autorités anglaises.

(Fait arrivé à Tangore, recueilli par de Mirville d'un témoin oculaire, et raconté dans son ouvrage *Des Esprits*).

NOTE : Pour les dates relatives à la fondation des missions et à leur histoire, ainsi que pour le nombre des chrétiens dans chacune d'elles, nous avons suivi les indications données par M. Louvet dans son remarquable ouvrage : «*Les Missions catholiques au XIX^e siècle*» estimant que cet auteur était le mieux placé, par sa situation personnelle et par ses relations, pour avoir les documents les plus exacts.

LE DIABLE DANS LES MISSIONS

PAR PAUL VERDUN

TOME II

ASIE (suite)
BIRMANIE - SIAM

CHAPITRE PREMIER EVANGELISATION

Sur la route maritime qui conduit d'Europe en Chine et au Japon, le navigateur qui suit les côtes rencontre, après la presqu'île de l'Hindoustan, celle de l'Indo-Chine. Le nom de cette péninsule rappelle ceux des races qui l'occupent. A l'occident, elle nourrit les Birmans et les Siamois qui se rattachent au groupe indien ; à l'orient, elle est cultivée par les Cochinchinois, les Annamites et les Tonkinois, qui ont subi l'influence de leurs voisins les Chinois.

C'est seulement dans les premières années du XVII^e siècle, en 1722, que commença l'évangélisation des Birmans. Ils formaient alors plusieurs petits royaumes, notamment ceux d'Ava et de Pégou. Ils étaient constamment en guerre soit entre eux, soit avec leur voisin, le Siam.

Ces troubles perpétuels, l'entêtement des habitants dans le bouddhisme, qui était leur principale religion, ainsi que le petit nombre des missionnaires - à deux reprises ils furent réduits par la mort à un seul - rendirent les progrès de la mission très difficiles et très lents. Cependant, en 1800, le chiffre des catholiques de ce vicariat apostolique s'élevait à cinq mille.

Mais en Birmanie, comme dans les Indes, la Révolution française eut un contre-coup désastreux. Les sources des vocations étant taries, et l'éducation des prêtres impossible en Europe, les missionnaires se firent de plus en plus rares dans l'Extrême-Orient, et, en 1832, le dernier pasteur des Birmans, le Père d'Amato, mourut et ne fut pas remplacé. Le chiffre des catholiques fut alors réduit à trois mille.

Les troubles de l'Europe s'étant apaisés et le nouvel état de choses s'étant consolidé, le recrutement des missionnaires redevint possible.

Malgré l'entêtement de ces populations dans les erreurs du Bouddhisme, le chiffre des chrétiens se releva et, en 1850, il atteignit de nouveau cinq mille, comme au début du XVII^e siècle.

Mais une persécution terrible menaça de tout ruiner.

Le gouvernement birman avait jusqu'alors laissé les missionnaires assez libres de prêcher leur religion.

Lorsqu'en 1852 il vit les Anglais s'emparer d'une partie considérable du pays, il prit peur de tout ce qui sentait l'Europe, sa civilisation et sa religion. Il se vengea de ses désastres sur les chrétiens. Les églises, les écoles, les presbytères furent détruits ; plusieurs missionnaires furent jetés en prison, un d'eux fut mis à mort, un autre devint fou à la suite des mauvais traitements endurés.

Peu à peu cependant la rage des persécuteurs s'apaisa. Le voisinage menaçant des Anglais contribua beaucoup à comprimer les sentiments hostiles et les désirs sanguinaires du gouvernement birman contre les missionnaires. Ceux-ci travaillèrent donc tranquillement à leur œuvre d'évangélisation. Depuis 1857 jusqu'à nos jours, ils ont joui d'une paix profonde dont ils ont profité avec grand fruit. Les recensements des catholiques, faits en 1870 et 1890, accusent, à la première date, 8.581 fidèles, et, à la seconde, 31.980.

Les progrès accomplis en vingt ans sont donc des plus consolants. Néanmoins il reste encore beaucoup à faire pour amener tout ce pays à la vraie foi. La population totale étant en effet de sept millions, on ne rencontre qu'un catholique sur deux cent vingt habitants.

Cette proportion, espèrent les missionnaires, s'améliorera rapidement sous la domination bienveillante de l'Angleterre ; car, depuis le recensement de 1890, elle s'est annexé la partie de la Birmanie qu'elle n'avait pas conquise en 1852.

L'évangélisation du royaume de Siam a commencé une cinquantaine d'années plus tôt que celle de la Birmanie, en 1673. Les progrès du Catholicisme y ont été plus entravés que dans l'état voisin, et ce pays n'a pas encore subi l'influence prépondérante d'une nation européenne ; aussi le chiffre des catholiques s'y est-il accru avec plus de lenteur. En 1800 il était de 2.300 ; en 1820 de 2.500 ; en 1840, de 7.000 ; en 1870, de 10.000 ; en 1890, date du dernier recensement, de 18.200.

La population totale du royaume étant d'environ huit millions d'âmes, on trouve un catholique sur quatre cent trente-neuf habitants. Comme on le voit, cette proportion est très faible, comparée à celle de l'Inde et de la Birmanie.

CHAPITRE II

DANS LA BIRMANIE : - LE REVENANT. - SORT JETÉ. - L'EFFET D'UN MALÉFICE. - CHARMEUR DE SERPENTS.

DANS LE ROYAUME DE SIAM : - LES *Phi*. - DIABLES CUIITS ET DIABLES CRUS. - LES STATUES DES IDOLES HABITATIONS DES DÉMONS. - LE DIEU D'OR ET LE DIEU DE VERRE. - UNE IDOLE ENCHAÎNÉE.

Dans la partie sud de la Birmanie habitent les Karins ou Carians. Ils ont une peur extrême des revenants. Semblables en cela à un grand nombre d'Européens, ils ne passent qu'avec la plus grande répugnance auprès des cimetières et des

lieux témoins d'un accident ou d'un meurtre.

Le diable, paraît-il, fait, de son côté, tout ce qui lui est possible et permis, pour les maintenir dans cette terreur. Ils disent voir souvent des spectres leur apparaître et entendre des bruits terrifiants retentir à leurs oreilles.

Au témoignage de M. Bringaud, leur missionnaire, qui les évangélise depuis 1863, ces apparitions et ces bruits ne sont pas toujours les résultats de leur imagination.

Il y a quelques années, ce prêtre avait à visiter une petite chrétienté située à sept milles au nord-ouest de Mittagou. La veille du jour où il devait s'y rendre lui-même, il y envoya trois enfants de l'école, âgés de douze à quinze ans. Ils emportèrent quelques objets nécessaires au culte et devaient l'assister dans les cérémonies.

Le lendemain matin, en arrivant à son tour dans cette chrétienté, M. Bringaud trouva le village tout en émoi. Les trois enfants, en plein jour, à quatre heures de l'après-midi, en passant auprès d'un cimetière birman, avaient vu un spectre. Ils en faisaient tous les trois le même portrait et ne variaient pas dans leur description.

Ce qui les avait frappés, c'étaient les grands yeux du spectre ; il n'y avait de visible en lui que les yeux et la tête ; le corps était caché par les buissons et de la fumée.

Au retour le missionnaire voulait, comme à l'aller, faire prendre les devants aux enfants. Il ne put les y décider : ils avaient trop peur de revoir l'apparition, ils ne consentirent à partir que dans la compagnie du prêtre.

On arriva à l'endroit où le spectre s'était montré. Les enfants l'indiquèrent de loin à M. Bringaud, mais ils refusèrent de le suivre lorsqu'il alla, avec son cheval, fouler la place et les broussailles aux alentours.

Le missionnaire ne vit en ce lieu rien d'extraordinaire, ni de suspect. Il le fit observer à ses jeunes compagnons, mais il ne put leur persuader qu'ils avaient été le jouet de leur imagination.

- Les revenants ont peur de vous, lui répondaient-ils, parce que vous êtes le ministre du Dieu Eternel.

D'ailleurs ils ne sont pas toujours visibles et changent souvent d'endroit.

Le prêtre resta persuadé que les enfants avaient parlé avec bonne foi et qu'effectivement ils avaient vu un spectre.

Chemin faisant il profita de la circonstance pour leur expliquer comment le démon, pour tromper les vivants, prenait quelquefois la forme de l'homme, des monstres ou des animaux, mais que les âmes ne revenaient jamais, après les avoir quittés, reprendre et animer leurs corps.

Les Birmans ont des sorciers, non pas des charlatans opérateurs de tours de passe-passe plus ou moins ingénieux, mais des magiciens ayant conclu un pacte avec le démon et se servant de la puissance qu'ils en ont reçue, pour faire le mal.

Et M. Bringaud, qui vivait au milieu de ces peuples depuis 1863, intimement mêlé à leur existence, déclarait en 1888 par écrit :

- Pour moi, j'ai vécu trop longtemps dans un milieu où Satan règne en maître, et j'ai été témoin de trop de choses extraordinaires, pour ne pas croire à l'action des démons sur les hommes par l'intermédiaire des sorciers et de la magie. S'étant donné au diable, ces individus en ont obtenu, en retour, le pouvoir de le commander et de le faire agir.

Il est impossible d'être plus explicite et plus affirmatif.

Un jour, M. Bringaud fut appelé dans un village pour bénir un puits. Dans cette localité habitaient des chrétiens et des païens. Quelques minutes après la cérémonie, on vint l'informer qu'une sorcière birmane avait jeté un sort à une femme païenne habitant une maison voisine.

- Le diable, lui dit-on, s'est emparé de cette malheureuse. Elle se tord, se lamente, pousse des cris déchirants. Elle vous supplie d'aller la voir et la délivrer.

- Appelez le médecin voisin, conseilla le prêtre.

- Il ne veut pas venir, il se cache. Le démon a déclaré n'avoir pas peur de lui. Il a menacé de lui jouer un mauvais tour s'il se présentait.

Le missionnaire céda aux instances et se rendit chez la malade, accompagné de quelques chrétiens et des enfants qui l'avaient accompagné depuis Mittagou.

Au moment où M. Bringaud mettait le pied dans la maison de cette femme, elle fut délivrée. Elle était toute troublée, essoufflée et s'exprimait avec difficulté.

Elle tendit ses poignets au prêtre.

- Voyez, lui dit-elle, ils portent l'empreinte des cordes avec lesquelles le diable m'a liée... Il est parti, mais il n'est pas loin. Il est caché dans cet arbre. Vous l'avez mis en fuite, mais, dès que vous serez sorti, il reviendra et me tourmentera de nouveau. Restez ici, gardez-moi de ce-monstre.

Elle avait saisi le missionnaire par son vêtement et ne voulait pas le laisser partir.

Il la rassura de son mieux et lui fit donner de l'eau bénite, lui recommandant de s'en servir pour chasser son persécuteur s'il osait se représenter. Mais elle supplia M. Bringaud d'aller passer sous l'arbre où elle voyait le fantôme. Il y consentit et cette femme vit le spectre s'enfuir à l'approche du ministre du vrai Dieu.

Elle fut rassurée et depuis lors se conserva en bonne santé.

Lorsque les sorciers birmans veulent effrayer les gens, soit pour leur extorquer de l'argent, soit pour en obtenir quelque autre avantage, ils envoient le démon qui les possède frapper telle ou telle personne d'une maladie. Pour la faire disparaître, ils n'ont qu'à rappeler le mauvais messager ; la cure est instantanée et prodigieuse.

Un chrétien voyageait un jour, raconte M. Bringaud, avec un sorcier qu'il ne connaissait pas. Celui-ci lui demanda si, dans un village encore éloigné où ils devaient souper et passer la nuit, il avait des connaissances pour les recevoir et les héberger.

- Je n'y connais personne, répondit-il, je suis moi-même étranger dans ce canton, mais en payant ou donnant quelque chose, nous serons certainement reçus.

- Laisse-moi faire, lui dit alors le magicien, et s'il y a des frais à payer, tu ne t'en prendras qu'à moi.

Il s'accroupit près d'un buisson, fit quelques signes à droite et à gauche, cracha par terre en décrivant un cercle, et se leva en murmurant quelque chose d'inintelligible.

Le chrétien et le sorcier continuèrent leur route en parlant d'autre chose. Grande fut la surprise du premier, en entrant dans le village, de le trouver sens dessus dessous. Partout ce n'étaient que des cris, des larmes, des gémissements.

Le magicien, qui savait cependant fort bien à quoi s'en tenir, demanda avec un feint intérêt la cause de cette émotion.

- C'est, lui répondit-on, que tous les enfants viennent d'être frappés subitement de la fièvre et nous ne savons que faire pour la chasser.

- Montrez-moi les malades, répliqua l'autre.

On les lui présenta ; il les examina.

- Cette maladie, déclara-t-il, est produite par un esprit invisible.

Il ajouta qu'il avait le pouvoir de le chasser.

En entendant cela, toutes les mères prièrent le sorcier de délivrer leurs enfants, puisqu'il le pouvait. Ils lui offrirent des présents et de l'argent.

Mais le rusé, qui voulait autre chose, refusa. On ne l'en supplia qu'avec plus d'instance.

Paraissant enfin céder par charité, l'enchanteur s'accroupit auprès d'une colonne et répéta les signes qu'il avait faits sur le chemin une heure auparavant. Instantanément les enfants furent guéris.

Les parents reconnaissants s'empressèrent de tuer quelques poules et de préparer un confortable souper au sorcier et à son compagnon, puis, le moment du coucher venu, ils leur apportèrent des nattes et des couvertures.

Le lendemain ils gratifièrent encore les voyageurs de provisions pour la route, et ne les laissèrent partir qu'en les priant de repasser une autre fois par leur village.

Ainsi ce magicien, par une duplicité infernale bien digne de celui qu'il servait, après avoir rendu malades les enfants, s'était fait remercier, héberger et nourrir par leurs parents.

Si les malheureux qui font pacte avec Satan ne remplissent pas les conditions de leur engagement, ils sont, dit-on, frappés par le démon et même très cruellement. Sur ce point la croyance générale des Birmans s'accorde pour le fond avec nos vieilles légendes d'Occident, qui, après tout, ne sont peut-être pas des légendes, mais simplement des faits historiques quelque peu poétisés.

M. Bringaud a connu un sorcier charmeur de serpents, aussi pauvre que grossier, nommé Alambé.

Après la moisson, il se promenait de village en village, portant des serpents qu'il faisait danser. Il n'en montrait que de l'espèce la plus dangereuse, le nau ou le cobra. Les paysans lui donnaient pour sa peine du riz ou quelques menues monnaies. Il vivait de ces gains.

Entre lui et le démon, représenté par le reptile, existait une convention. Il devait garder le serpent, mais ne jamais l'injurier, ni le battre, ni le maltraiter d'aucune façon.

Or un jour il montrait un cobra. Il était à demi-ivre et il injuria l'animal. Celui-ci agissant, non pas en bête à qui les paroles déplaisantes eussent été peu sensibles, mais en démon blessé dans son orgueil, refusa de danser.

Le sorcier furieux le saisit et fut assez imprudent pour le mordre. Quelques minutes après le charmeur tombait mort.

Avait-il été à son tour mordu par le serpent qui se défendait ? C'est probable ; mais ce qui est certain, c'est que personne n'estima sa mort naturelle, et que tout le monde pensa qu'elle était la punition de son manquement au pacte qui le liait à Satan.

Les Siamois, tout comme les Birmans, croient aux revenants et en ont grand-peur. Indépendamment des démons qui sont dans l'enfer, ils reconnaissent une autre espèce de diables répandus dans les airs ; ils les appellent *Phi*. Ce sont, disent-ils, les démons qui font du mal aux hommes et qui apparaissent quelquefois sous des figures horribles.

Ils mettent sur le compte de ces malins esprits toutes les calamités qui arrivent dans le monde. Une mère perd-elle son enfant, c'est Phi qui a fait ce mauvais coup ; un malade est-il désespéré, c'est Phi qui en est la cause.

Pour l'apaiser ils l'invoquent et lui font des offrandes qu'ils suspendent dans les lieux déserts ; ils ne croient pas que ces esprits soient des dieux, mais ils disent qu'ils sont très puissants, et qu'il est bon de les ménager ; ils leur offrent souvent des gâteaux, des noix de coco, du riz, du bétel ; ils sont persuadés que ces dieux aériens viennent en respirer l'odeur.

Mgr Bruguière, évêque de Capse, écrivait de Bangkok, en 1829, qu'il avait trouvé, en voyageant, quelques-unes de ces offrandes suspendues aux arbres. Il demanda à son guide ce qu'étaient ces corbeilles.

- C'est, lui répondit-il, un don que l'on fait à Phi.

Les Siamois pensent que les maladies contagieuses, comme la peste, le choléra-morbus, sont des êtres réels, que ce sont des démons. Ils les conjurent et les chassent des villes et des villages. Quelques-uns les poursuivent avec un poignard à la main ; ils appellent cela « tuer la peste ».

On trouve parmi les Siamois un bon nombre d'hommes assez pervers pour prier le diable de faire du mal à leurs ennemis.

Toute espèce de superstition est connue à Siam ; les sortilèges, les enchantements, les maléfices, les philtres, les évocations des morts, en un mot tous les affreux secrets de la magie noire sont mis en usage, quand on ne trouve pas d'autres moyens pour parvenir à ses fins, et tout cela se fait avec le secours de ces esprits qu'ils appellent Phi.

Ces opérations diaboliques produisent des effets si extraordinaires qu'il est impossible de les expliquer naturellement ; les apparitions du démon ont lieu si fréquemment, et d'une manière si publique, qu'il y aurait de la mauvaise foi si l'on s'obstinait à les nier ; il faudrait pour cela accuser d'imposture les vicaires apostoliques et les missionnaires qui témoignent, non seulement avoir vu de leurs propres yeux les effets des opérations du diable, mais encore les avoir examinés avec toute l'attention dont des hommes instruits et prudents peuvent être capables.

Mais un signe de croix, quelques gouttes d'eau bénite, la seule présence d'un chrétien qui passe par hasard, rend tous les effets de l'enchanteur inutiles, suffit pour faire fuir tous les spectres et rend nulle toute la science des magiciens.

Les Siamois sont persuadés que les démons Phi ne sont pas autre chose que les âmes de ceux qui n'ont point été brûlés.

Ils distinguent deux sortes de Phi. Les uns, qu'ils appellent Phi-Suk, c'est-à-dire «Diabes cuits», sont les âmes de ceux dont les corps ont été brûlés. Ces âmes ne font point de mal, elles ne sont pas même sur la terre.

Les autres, qu'ils appellent Phi-Dep, c'est-à-dire «Diabes crus», sont les âmes de ceux dont les corps n'ont pas été incinérés.

Les corps que, d'après leurs lois, on ne peut pas brûler sont les corps des femmes enceintes, ceux des personnes décédées de mort violente ou d'une attaque d'apoplexie foudroyante, ou par quelque autre accident semblable.

Tous ces corps sont déposés dans une petite maison découverte qu'ils appellent Paxa. C'est le lieu où se rendent les sorciers pour faire leurs opérations diaboliques.

Les Siamois ont des temples et des idoles qui sont, disent-ils, les images de leurs dieux. Ils pensent que ces statues, dès qu'elles sont inaugurées dans les temples, deviennent de vraies divinités. Ils ne leur font pas de sacrifices proprement dits ; ils leur font seulement des offrandes de fleurs et de bougies quatre fois le mois, le 1^{er}, le 8, le 14 et le 21 de la lune.

Quelquefois le peuple s'assemble dans le temple pour jouer des instruments de musique.

Dans les grandes calamités ils portent en procession quelques-unes de leurs idoles le plus célèbres. Quand ils ont besoin de pluie, ils les exposent au soleil. Si la pluie est trop abondante, ils découvrent le toit du temple. Ils s'imaginent que l'idole, incommodée par l'eau, rendra la sérénité au ciel.

Plusieurs de ces idoles n'ont d'autre nom que celui de la matière dont elles sont composées. Ainsi ils diront : «le Dieu Or», «le Dieu Verre».

Mgr Bruguière se plaignait de voir, en 1829, les Siamois convertir toutes les représentations de la personne humaine en divinités, ou, pour parler plus exactement, les consacrer aux démons pour qu'ils en fissent leurs demeures et comme leurs autels où ils recevaient les hommages de leurs adorateurs.

De quelque part que vienne une statue, disait-il, elle sera bien reçue à Siam, on fera son apothéose.

Quelques années auparavant, on avait apporté du royaume de Laos une statue de verre. Consacrée aussitôt au démon, elle devint en grande considération à la Cour.

En 1828, on en apporta une autre qui était d'or. Elle ne tarda pas à acquérir autant de crédit que celle de verre. Mais on crut s'apercevoir que le Dieu de verre avait conçu des sentiments de jalousie contre son rival.

On craignit que le dépit lui fit prendre quelque résolution désespérée, et que le démon qui habitait cette statue ne la ramenât, par un prodige, dans le Laos, d'où elle venait. Or cet événement, s'il s'était produit, eût eu des conséquences politiques graves, les Laotiens étant précisément, à cette époque, révoltés contre le Siam.

Le roi de ce pays n'avait jamais étudié l'histoire religieuse de la Rome païenne, il ignorait probablement même jusqu'au nom de cette ville d'Occident, et cependant, instruit sans doute par des prestiges arrivés dans sa propre patrie, il eut recours aux mêmes précautions que les anciens Romains avaient prises dans des circonstances semblables : il fit enchaîner le Dieu de verre et lui donna des gardes.

Maintenant il se trouvera peut-être des gens pour prétendre que des hommes capables d'élever les monuments magnifiques qui existent au Siam sont des imbeciles, et que les conquérants du vieux monde étaient des cerveaux faibles !...

Entre les juges et les jugés, le lecteur décidera...

ANNAM ET TONKIN

CHAPITRE III LE SANG DES MARTYRS

Si jamais il fut à propos de rappeler le fameux : *Sanguis martyrum, semen christianorum*, c'est bien au sujet de cette terre des martyrs que fut l'Annam. Dans ce sol tourné et retourné par le fer de la persécution, la semence de vérité, arrosée par des ruisseaux de sang chrétien, poussa de profondes racines.

Mais, sujet digne aussi d'être remarqué, c'est, que dans ces contrées la lutte entre Dieu et Satan se personnifia dans la France, ses missionnaires, ses marins et ses soldats d'une part, et les souverains persécuteurs Minh-Mang, Thieu-Tri et Tu-Duc d'autre part.

L'Évangile et l'idolâtrie combattirent, et la Fille aînée de l'Église, fidèle - bien qu'à certaines époques d'une façon inconsciente - fidèle, malgré tout, à sa mission civilisatrice, accomplit, dans l'Annam, la Cochinchine et le Tonkin, la volonté de Dieu sur le monde.

Jusqu'à la moitié du XVIII^e siècle, l'évangélisation de l'Annam suivit une marche généralement ascendante, mais une persécution cruelle, qui dura cinquante ans sans interruption, arrêta ces progrès. Les églises furent détruites, les œuvres anéanties, les chrétientés dispersées.

De plus la guerre civile, causée par des compétitions au trône, ajouta pendant vingt-cinq ans ses horreurs aux désastres précédents.

Pour mettre fin à ces troubles, l'évêque d'Adran appela à son aide quelques Français. Ceux-ci prêtèrent leur puissant concours au roi Gia-long et l'aidèrent à remonter sur le trône de ses ancêtres.

Le souverain rétabli se montra reconnaissant pour les chrétiens qui l'avaient soutenu. Durant trente ans, de 1790 à

1820, il fit régner dans ses états une paix profonde et se montra favorable à la religion catholique. Les ruines accumulées par la guerre et la persécution furent relevées, mais les progrès de l'évangélisation chez les infidèles furent à peine sensibles. La cause en était là, comme partout, la pénurie de missionnaires amenée par la Révolution Française.

C'est en effet une constatation curieuse à faire que le contrecoup des événements accomplis en France se répercute jusqu'aux extrémités de la terre. Quand la France est en danger, le monde catholique est en péril.

Malgré les troubles par lesquels elle était passée durant le XVIII^e siècle, l'Eglise d'Annam comptait cependant, au début du XIX^e, 310.000 fidèles. Mais la persécution n'allait pas tarder à augmenter ce chiffre dans des proportions considérables.

Au roi pacifique Gia-long succéda, en 1820, Minh-Mang, dont le caractère était tout autre. Asiatique jusqu'au fond de l'âme, il détestait l'Europe et tout ce qui en vient : hommes et religion. Il était persuadé que le seul moyen pour l'Annam de conserver sa civilisation propre, pour le moment, et son indépendance, dans l'avenir, était de repousser les idées et l'influence de l'Occident.

Il commença par renvoyer les Français qui avaient replacé Gia-long sur le trône, et lui avaient procuré un règne si long et si paisible. Cet acte d'ingratitude commis, il disposa dans le plus grand secret les mesures capables, s'imaginait-il, de débarrasser son pays des missionnaires européens et de leur religion.

Le 6 janvier 1833 éclata, comme un coup de foudre, le premier édit de persécution générale. L'ère sanglante était ouverte. Elle devait durer longtemps.

Le 17 octobre 1833, M. François Isidore Gagelin, prêtre de la mission de Cochinchine, fut condamné à mort et étranglé.

En 1835, le Père Odorico, Franciscain, missionnaire en Cochinchine, fait prisonnier, mourut en captivité.

Le 30 novembre de la même année, M. Marchand, missionnaire, arrêté à Saigon, expira lentement dans l'affreux supplice des cents plaies, c'est-à-dire qu'il vit les bourreaux lui tenailler, couper, arracher, brûler la chair sur cent parties du corps...

Le 21 septembre 1837, M. Cornay, missionnaire du Tonkin occidental, fut coupé en morceaux.

Le 21 septembre 1838, M. Jaccard, provicaire de la mission de Cochinchine, détenu depuis cinq ans en prison, fut étranglé.

Le 24 novembre de la même année, M. Borie, vicaire apostolique du Tonkin occidental, fut décapité.

En 1839, M. Delamotte, missionnaire en Cochinchine, mourut en prison ; Mgr Delgado, dominicain, vicaire apostolique du Tonkin oriental ; Mgr Hénarès, également enfant de Saint Dominique, coadjuteur du précédent ; le Père Fernandez, provicaire de la même mission, furent décapités.

Tandis que leurs frères rendaient à Jésus-Christ le témoignage sanglant sous la main du bourreau, Mgr Havard, du Tonkin occidental, MM. Candalh et Vial, missionnaires de la Cochinchine, périssaient d'une façon peut-être encore plus cruelle. Ils mouraient de misère et de faim dans les forêts où la persécution les avait forcés de chercher un refuge.

Encouragés par l'exemple des missionnaires européens, les prêtres indigènes, au nombre d'une vingtaine, et les fidèles annamites, au nombre de plusieurs centaines, versèrent aussi courageusement leur sang pour affirmer leur foi chrétienne.

Mais la parole de ces témoins qui se faisaient tuer avait une puissance de persuasion extraordinaire. Les païens, enthousiasmés par tant d'héroïsme, se convertissaient par milliers.

En 1841, Minh-Mang mourut, mais auparavant il put constater les résultats de sa politique sanguinaire. Il avait juré d'exterminer dans ses états la religion des Européens... Lors du recensement fait en 1840, elle comptait 420.000 fidèles, cent dix mille de plus qu'en 1800 !...

La persécution avait accru le chiffre des chrétiens de plus de cent mille !...

Initium sapientiæ, timor Domini ! Le commencement de la sagesse, pour les tyrans de l'Asie, est souvent la crainte de l'Europe.

Thieu-Tri, fils et successeur de Minh-Mang, s'il craignait peu la colère de Dieu, redoutait beaucoup les canons de la France. Aussi laissa-t-il les chrétiens de ses états respirer quelque peu.

Il y eut bien sous son règne quelques Annamites martyrisés, mais la vie des missionnaires fut épargnée.

Ce n'était pourtant pas l'envie de verser leur sang qui manquait à Thieu-Tri ; c'était l'audace.

Au commencement de 1843, il détenait en prison cinq prêtres français qui avaient été légalement condamnés à mort : Messieurs Galy, Berneux, Charrier, Miche et Duclos, mais il n'osait pas donner l'ordre d'exécuter la sentence.

Il fit sagement, car il lui en aurait coûté fort cher. La corvette française *l'Héroïne* venait en effet d'arriver dans les eaux du port de Tourane. Le commandant Lévêque apprit la captivité de ses cinq compatriotes. Il les réclama et eut la joie de les recevoir avec honneur à son bord le 19 mars 1843.

En 1844, un fait semblable vint confirmer le tyran annamite dans la pensée qu'il est dangereux de porter la main sur un Français. Monseigneur Lefebvre ayant été pris et condamné à mort, le contre-amiral Cécile, commandant les forces navales de la France dans les mers de Chine, exigea et obtint qu'il lui fût remis.

Cette intervention blessa cruellement Thieu-Tri dans son orgueil. Il se promit de profiter de la première occasion pour se débarrasser de la surveillance de la France. En 1847 il crut qu'elle s'offrait favorable.

Le commandant Lapierre était venu, au nom du gouvernement de Louis-Philippe, demander officiellement au gouvernement annamite la sécurité pour les Français et la liberté religieuse pour les chrétiens. Thieu-Tri essaya de l'attirer, lui et ses officiers, dans un guet-apens.

Le commandant s'aperçut à temps de la duplicité du tyran. Il recourut aux moyens énergiques, bombarda ses forts et détruisit sa flotte. Ce fut l'affaire de quelques heures.

Thieu-Tri en mourut de honte et de rage.

Son fils Tu-Duc, monté sur le trône en 1847, prit à cœur de venger son père sur les missionnaires et les chrétiens. La

persécution reprit aussi violente que sous Minh-Mang.

Le 1^{er} mai 1851, M. Schœffler fut décapité. Le 1^{er} mai 1852, M. Bonnard subit le même sort. La tête des autres missionnaires fut mise à prix deux mille quatre cents francs. Tout prêtre saisi, européen ou indigène, devait être coupé en morceaux.

Cette conduite sanguinaire était une insulte à la France. En 1856, M. de Montigny se rendit en Cochinchine pour traiter à la fois des intérêts commerciaux et des intérêts religieux.

Ne fut-il pas assez adroit ou assez ferme ? Ses paroles eussent-elles dû être appuyées auprès du prince barbare par la vue d'une escadre ?... C'est présumable. Ce qui est certain, c'est que M. de Montigny ne réussit pas, et que son intervention n'eut d'autre résultat que d'augmenter la fureur des persécuteurs.

L'église d'Annam se vit dans une situation si critique que Monseigneur Pellerin, vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale, se décida, en 1857, à faire le voyage de France et vint demander à Napoléon III sa protection pour ses chrétiens. Il fut si éloquent, si persuasif, que l'expédition de Cochinchine fut décidée. Elle débuta en 1858.

Mais dès la prise de possession du port de Tourane, la persécution dans l'Annam redoubla d'intensité. Pour Tu-Duc, massacrer les missionnaires et les chrétiens, c'était diminuer le nombre des Français et de leurs alliés de l'intérieur.

A la première nouvelle de l'expédition, Monseigneur Diaz avait été arrêté et martyrisé. En 1858 ce fut le tour de Monseigneur Garcia.

La même année Mgr Retord, vicaire apostolique du Tonkin occidental, obligé de fuir dans les forêts, y mourut de privations.

En 1860, M. Néron, missionnaire, fut martyrisé. En 1861, Mgr Hermosilla, Mgr Ochoa, Mgr Cuenot, M. Vénard et le Père d'Almato subirent le même sort.

Cent seize prêtres annamites, plus de cent religieuses, la plupart des catéchistes et des élèves des écoles furent tués en haine de la foi et de la France.

Les notables des villages chrétiens furent arrêtés au nombre de dix mille ; plus de cinq mille furent mis à mort.

Deux mille chrétientés furent saccagées, pillées, incendiées. Leurs maisons, leurs rizières, leurs jardins furent donnés en cadeaux aux païens du voisinage.

Les cinq cent mille fidèles qui composaient le troupeau de l'Eglise annamite, arrachés violemment à leurs foyers détruits, furent dispersés au milieu des villages païens.

Par un raffinement de cruauté inouï, les persécuteurs eurent soin d'envoyer le mari dans une province et la femme dans une autre, afin qu'ils ne pussent plus se réunir et se soutenir dans la foi, et que le lien familial fût à tout jamais rompu.

Quant aux enfants, privés de leurs parents séparés, ils furent abandonnés, comme un vil bétail, aux païens qui voulurent les prendre, pour ainsi dire à titre d'esclaves.

On estime que quarante mille chrétiens, de tout âge et de toute condition, périrent pendant l'année de la dispersion, par suite des fatigues, des coups, des privations, de la faim.

Ceux qui survécurent à tant de désastres ne sauvèrent que leur existence. Bestiaux, champs, maisons, argent, vêtements, parents, femme, enfants, ils perdirent tout... absolument tout.

Enfin, cette tourmente dont il est peu d'exemple, même dans l'histoire des persécutions, prit fin avec la guerre extérieure.

Tu-Duc vaincu fut contraint, en juin 1862, de céder la Cochinchine à la France et de promettre la sécurité aux missionnaires et la liberté religieuse aux catholiques.

Une fois de plus, l'épée de la France venait de venger le sang chrétien.

Mais en 1867 la haine des païens annamites contre la Religion fut plus forte que leur peur de la France. Des massacres partiels de fidèles eurent lieu. Ils se renouvelèrent en 1869 et 1873.

Enfin, tout récemment, ainsi que chacun le sait, le gouvernement d'Annam fut définitivement mis à la raison par la conquête du Tonkin.

Malheureusement la prise de Hué en 1885 fut le prétexte de nouveaux massacres. Une vingtaine de missionnaires européens, trente prêtres annamites, près de cinquante mille chrétiens furent martyrisés. Quant aux pertes matérielles, elles furent incalculables.

Depuis ce dernier effort de Satan pour détruire l'Eglise d'Annam, la conquête française s'est consolidée.

Peu à peu les chrétientés se sont reconstituées, les églises se sont rebâties, de nouveaux prêtres ont été ordonnés et les conversions ont augmenté par milliers le nombre des fidèles.

Gia-Long, l'ami des Français et trente ans de paix ; Minh-Mang, le persécuteur ; Thieu-Tri, le craintif ; Tu-Duc l'exterminateur ; l'expédition de Cochinchine ; la conquête du Tonkin : toute l'histoire de l'Annam de 1800 à nos jours peut se résumer en ces quelques mots.

Et durant ce siècle, dont la moitié au moins s'est écoulée dans les périls et les terreurs de la persécution, le vieil agape : *Sanguis martyrum, semen Christianorum* a reçu de nouveau une sanction éclatante. Les chiffres le démontrent.

En 1800, l'Annam comptait 310.000 catholiques ; en 1840, il en comptait 450.000 ; enfin en 1890 le chiffre du commencement du siècle avait plus que doublé : il s'élevait à 628.000. La population totale étant de 28.200.000 âmes, c'est dire que l'on trouve un chrétien sur 45 idolâtres.

CHAPITRE IV

CONSULTATION SOLENNELLE DU DÉMON. - A QUI APPARTIENNENT LES PAÏENS ? - SORCIERS PENAUDS. - UN ENFANT TONKINOIS DE CINQ ANS QUI COMPREND LE LATIN. - COMMENT L'ON DEVIENT SORCIER. - L'INITIATION ORDINAIRE. - L'ENLÈVEMENTS PAR LE DÉMON. - L'ESPRIT FAMILIER. - L'ÉVOCATION DES NYMPHES. - DIVINATION À L'AIDE D'UNE COURGE. - FORMULE D'ÉVOCATION. -

TREIZE CATÉCHUMÈNES ATTAQUÉS. - LE DIABLE CATÉCHISTE. - A LA CIME D'UN ARBRE. - LES CHRÉTIENS ET LES PAÏENS PENDANT LES CHOLÉRAS DE 1832 ET DE 1887. - LE RÉSULTAT IMMÉDIAT D'UN VŒU AU DÉMON. - INCENDIES ATTRIBUÉS À DES MALÉFICES. - LA SAINTE VIERGE ET LES ANGES AU SIÈGE DE TRA-KIEU. - STATUETTE MIRACULEUSE. - LA PERSÉCUTION DE 1874 SOUS L'EMPEREUR TU-DUC. - LES CORPS DES MARTYRS. - LE RESPECT DES TIGRES. - PUNITION PROVIDENTIELLE DE DESTRUCTEURS D'ÉGLISES. - LA MAISON D'UN PERSÉCUTEUR LAPIDÉE PAR LES DÉMONS.

On comprendra facilement que dans un pays comme l'Annam, où les persécutions furent aussi- longues et violentes, Satan, rencontrant de fanatiques adorateurs, se soit manifesté de mille manières,

On l'y consultait d'ailleurs, non seulement en particulier pour des intérêts privés, mais en public, d'une manière solennelle, pour des affaires considérables.

En 1828, c'est-à-dire pendant le règne de Minh-Mang, cette consultation, au rapport de M. Masson, missionnaire apostolique au Tonkin se faisait de la manière suivante.

Tout le village s'assemblait dans la pagode et priait le démon d'entrer dans le corps d'un des assistants et de vouloir bien répondre aux questions qui lui seraient posées. Alors celui ou celle que le village avait choisi pour cela s'asseyait sur une natte par terre, faisant des contorsions épouvantables, grinçant des dents, les yeux enflammés, la bouche écumante, les cheveux tout hérissés, tel à peu près que Virgile dépeint la Sybille de Cumes.

Ces préludes duraient jusqu'à l'arrivée du démon, qui souvent se faisait attendre plusieurs heures ; mais à peine était-il entré dans le corps de l'élu que tout à coup les fureurs de celui-ci augmentaient ; il s'élançait d'un seul bond sur un siège très élevé qui lui était préparé à l'avance ; ce qui, disait-on, surpassait évidemment les forces de la nature.

Tout le monde à l'instant se prosternait pour saluer le diable qui rendait alors ses oracles d'un ton emphatique, d'un style coupé et souvent très obscur.

Dernièrement, ajoutait le missionnaire dans une lettre datée de Nhàn-Hol, le 2 juillet 1828, les mandarins avaient fait une levée considérable d'hommes pour porter jusqu'aux confins du royaume de Laos du riz aux troupes qui s'y trouvaient. Comme l'air de ce pays est extrêmement malsain, et que les hommes, désignés pour ce transport, craignaient de périr, la désolation était générale dans tout le pays.

Un petit village, voisin de celui où je me trouvais alors, fut obligé de fournir, pour son contingent, quatorze hommes, dont douze païens et deux chrétiens.

Après leur départ, les autres habitants du village, qui ne renferme que cinq familles chrétiennes, prirent le parti de consulter le démon.

Les cérémonies étant achevées, le diable répondit que, sur les quatorze personnes dont on lui demandait compte, il n'en reconnaissait pour siennes que douze, qu'il ramènerait saines et sauvées ; que, quant aux deux autres, il ne s'en mêlait pas.

Le lendemain de cette cérémonie, les épouses de ces deux hommes, bonnes chrétiennes, vinrent me prier de dire une messe pour leurs maris, et me racontèrent l'aventure que je savais déjà ; elles s'amusèrent beaucoup de ce que le démon n'avait pas voulu prendre leurs maris sous sa protection.

J'attendais avec impatience le résultat de cette affaire, lorsque les mandarins, après deux journées de marche seulement, renvoyèrent chacun chez soi tous ceux qui avaient été de l'expédition ; ils y arrivèrent tous sains et saufs et la prédiction fut ainsi vérifiée.

On m'a assuré qu'un jour un chrétien s'étant caché parmi les païens dans une de ces cérémonies, l'oracle resta muet, et dit seulement qu'il y avait là des profanes qui l'empêchaient de parler.

En 1831, au mois d'avril, le même missionnaire se trouvait dans une chrétienté peu nombreuse et mêlée avec les païens. La maison voisine de celle où il logeait venait de perdre un enfant qui était mort sur la mer, le jour de Pâques, par suite d'un ouragan terrible.

Ses parents voulurent faire une invocation solennelle au démon pour savoir pourquoi leur enfant était mort, où était son corps, et faire revenir son âme à la maison, afin de participer aux sacrifices solennels offerts aux mânes des défunts.

En conséquence on fit venir ceux qui font ce métier. - Ce n'étaient pas des bonzes -. Ils étaient sept ou huit, tant hommes que femmes. Ils firent un tintamarre épouvantable pendant trois jours et trois nuits consécutifs, sans aucune relâche.

Pendant le jour, le prêtre n'osait aller les regarder, de peur d'être vu par les païens et de scandaliser les chrétiens ; mais, pendant la nuit, il alla plusieurs fois regarder à travers une haie de bambous.

Il les aperçut qui frappaient du tambour et du tambourin, chantaient d'un ton lugubre et dansaient. Le missionnaire attendait avec impatience le résultat de tout cela, mais après trois jours et trois nuits le démon ne donna aucun signe de sa présence, en sorte que ces gens furent obligés de s'en retourner tout honteux.

Très probablement le voisinage du prêtre avait empêché Satan de se manifester.

Le samedi saint de 1831, M. Masson baptisa une femme qui avait servi trois fois de possédée-médium au diable pour rendre ses oracles. Elle lui dit que, lorsque le démon entrait dans son corps, elle était absolument hors d'elle-même, ne disant que ce que le diable lui faisait dire, et qu'après qu'il était sorti elle était encore pendant plusieurs jours dans un état de fatigue et de lassitude extrêmes.

Les possessions sont fréquentes dans l'Annam, comme dans tous les pays soumis au joug de Satan ; mais elle s'y présentent parfois dans des circonstances qui les rendent encore plus dignes d'observation qu'ailleurs.

M. Marette, missionnaire apostolique au Tonkin, a été témoin en 1830 d'un de ces cas rares. Il l'a raconté dans une lettre datée du 17 octobre de la même année.

Voici, écrit-il, un trait singulier qui se passe actuellement assez près de ma résidence.

Un enfant né de parent païens, gens pauvres, et seulement âgé de cinq ans, attire l'admiration de tout le monde : sans études, il sait les caractères chinois mieux que les plus fameux lettrés.

Le monde accourt de tous côtés pour considérer ce phénomène et l'interroger sur différentes choses secrètes.

Dans ses manières il n'a rien qui le distingue des autres petits garçons. S'il explique quelque livre, c'est avec les manières puériles. Il aime à s'amuser avec les enfants de son âge.

Ses parents ignorent eux-mêmes la cause de cette opération merveilleuse.

L'an passé il ne faisait pas encore paraître ces connaissances extraordinaires.

Un de nos élèves latinistes lui a présenté un billet en latin dont la conclusion était : *Satanas es tu ?*

Arrivé à cet endroit, l'enfant a déchiré le papier.

Je ne crois pas possible d'expliquer ce fait singulier autrement que par l'opération du démon ; néanmoins, vu le jeune âge du sujet, on ne peut supposer de pacte avec Satan.

Ce phénomène n'est point inouï ici ; des témoins oculaires attestent avoir déjà rencontré des cas semblables.

Il est à remarquer que ces individus sont toujours des enfants ; on les dit d'un orgueil insupportable.

Devant les premiers mandarins même, ils s'arrogent les premières places ; au point que, dans une pareille circonstance, le roi d'Annam, offensé de l'insolence d'un *Trang* (c'est le nom qu'on leur donne), voulut le tuer : mais un de ses premiers ministres s'intéressa au sort de ce petit garçon et lui épargna la mort.

Je ne sais ce que deviennent ces êtres extraordinaires. Ils disparaissent bientôt, soit que le gouvernement s'en débasse par appréhension que ces génies ne nuisent à l'état, soit qu'ils meurent promptement.

Un pays qui réclame et suit les conseils du démon dans ses affaires privées et publiques est évidemment une patrie bienveillante pour les ministres de l'enfer, quels que soient leurs grades et les noms dont ils s'affublent. Aussi magiciens, sorciers, devins et autres imposteurs, qui reconnaissent un certain Laotsé pour fondateur et père, ont-ils toujours pullulé dans le royaume d'Annam.

Que ce soit habileté de leur part, disait, en octobre 1854, Monseigneur Retord, vicaire apostolique du Tonkin occidental, ou intervention diabolique, toujours est-il certain qu'ils font beaucoup de choses étonnantes. Ils produisent, entre autres, les phénomènes du magnétisme et dû somnambulisme dans un degré, je crois, bien supérieur à tout ce que font en France les opérateurs le plus vantés.

Attirons en passant l'attention sur cette opinion de Monseigneur Retord qui range sous une influence démoniaque - du moins pour ce qui regarde les phénomènes observés dans sa mission - les opérations du magnétisme, avec celles de la magie.

En Extrême-Orient, pas plus que partout ailleurs, n'est sorcier qui veut. Mais en Annam la façon dont on reconnaît les hommes ou les femmes, car le sexe importe peu, susceptibles de devenir sorciers est assez bizarre.

Les Annanites sont d'intrépides mangeurs. Tout ce qui est susceptible de passer par le gosier leur est bon.

Ils ne reculent pas devant certains mets que nous sommes peu accoutumés en Europe à voir sur nos tables. La viande de chien est pour eux un aliment coutumier, les souris, les fouines et les lézards font leurs délices.

Or si un homme ou une femme, après avoir mangé certains de ces-aliments ou d'autres, inoffensifs pour tout le monde, tombe malade et est saisi par la fièvre, c'est un signe que le démon a des vues sur lui, ou sur elle, et veut en faire son ministre et son ami particulier.

Cette fièvre mystérieuse est-elle simplement un prestige diabolique s'accomplissant au moment même sans résulter réellement de l'ingestion de certains aliments ?

Suit-elle, au contraire, la manducation de certaines viandes, comme l'effet suit logiquement sa cause ?

Dans ce cas, ces viandes, revêtues secrètement de l'imprégnation démoniaque, soit par le diable lui-même, soit par un autre sorcier, serviraient-elles de véhicules à des sorts, seraient-elles devenues des sortes de sacramentaux de l'enfer ?... Nous pencherions plutôt vers cette dernière opinion.

D'ailleurs, quelque explication que l'on donne du fait, il n'en existe pas moins de nos jours et produit ses conséquences.

Quand le choisi du démon a reconnu l'appel, il sait qu'il peut être sorcier, et, dès lors, il se préoccupe des moyens d'y parvenir, c'est-à-dire de recevoir l'initiation magique.

Chez les Annamites des peuplades Jeuleung, il va trouver un Beidjaou-Keh, ou sorcier-parfait, maître-sorcier, qui a fait ses preuves, et possède la renommée d'être un magicien véritable et non un vulgaire faiseur de tours. Il lui demande l'initiation.

Le maître-sorcier présente au postulant un petit cierge allumé, puis lui soulève les paupières en prononçant cette formule :

«Je te fais tenir ce feu ; je t'ouvre les yeux afin que tu sois clairvoyant comme moi, afin que tu connaisses comme moi les maladies causées par les maléfices, le mal de genou, les douleurs envoyées par les fantômes, le chancre, les maladies nerveuses, le *Beudrong* ; afin que tu guérisses ; que tu sois, comme moi, habile à réparer le mal, à déterminer les guérisons, habile à parler».

La cérémonie de la présentation du cierge se nomme : *peuthièpe*, et celle de l'ouverture des paupières *plôkmât*.

Le mot *Beudrong* désigne un insecte imaginaire qui est censé s'introduire dans le corps par le gros intestin et causer des maladies mortelles. Les sorciers et les sorcières prétendent posséder seuls le pouvoir de reconnaître ces hôtes mal-faisants, de les trouver et de les extraire du corps en les saisissant entre le pouce et l'index.

Peut-être n'est-ce là qu'une supercherie destinée à extraire de l'argent de la-bourse des malades. Peut-être aussi ce terme *Beudrong* désigne-t-il quelque maléfice diabolique cause de maladie. Quoi qu'il en soit au juste, le résultat est le même pour le médecin: il se traduit par des honoraires.

On rapprochera avec intérêt les cérémonies essentielles de l'initiation chez les Jeuleung de celles en usage chez les

peuples anciens, et même de celles qui accompagnent, chez les francs-maçons, la réception au premier grade, celui d'Apprenti.

Quand l'aspirant sorcier a reçu l'initiation, il a droit aux bons offices d'un *lang Grou*, c'est-à-dire d'un démon familier qui est en même temps son serviteur et son maître.

Ce lang Grou habite dans les forêts, et il apparaît à celui qu'il protège, sous une forme humaine, au sorcier sous la figure d'une femme, et à la sorcière sous la figure d'un homme ; or il se montre sans aucun vêtement.

Nous ne nous appesantirons pas sur ce détail caractéristique, nous nous contenterons de l'indiquer et d'ajouter que l'initiation magique devient ainsi une sorte de mariage infernal.

Dès qu'il a reçu ses pouvoirs, le nouveau sorcier s'empresse de chercher des malades à guérir et à exploiter et, le jour où il opère sa première cure vraie ou simulée, il offre à son initiateur, comme rémunération de ses bons offices, quelques petits cadeaux : généralement du vin et une poule.

La réception dans la magie ne se produit pas toujours dans ces formes et avec ces cérémonies, c'est-à-dire par transmission de pouvoir d'un sorcier-maitre à un aspirant. Le plus souvent même elle revêt les apparences d'une véritable possession.

Voici ce que M. Guerlach, missionnaire en Cochinchine Orientale, apprit d'un témoin oculaire touchant un sorcier Jeu-leung, nommé Meul.

Celui qui me raconta cette histoire, écrivait-il dans les *Missions Catholiques* en 1887, est le plus intelligent et le meilleur des chrétiens de mon village. On peut ajouter foi à ses paroles, car il rapporte les faits tels qu'il les a vus, sans aucune exagération.

Meul était désigné par les esprits pour devenir l'interprète des dieux. Voici à quels signes il le reconnut. S'il mangeait du chien, il était malade ; des souris, des grenouilles, la fièvre le prenait. Aussi lui dit-on :

- Ne mange pas ainsi à tort et à travers tout ce qui se présente. Bientôt tu vas devenir sorcier.

En effet, peu de jours après, il fut saisi d'une espèce de transport, de délire diabolique.

Fuyant la société des hommes, il s'enfonçait dans les bois, grimpa sur les arbres, et semblait suivre un être invisible qui l'entraînait vers des régions inconnues. Avant de quitter sa case, il criait :

- Je vais suivre le génie qui m'appelle, et qui m'emmène au Dak-Teunoueng (région du sud).

Cinq jours se passèrent sans que l'on pût savoir où il était allé. Enfin il revint à sa case dans un état de surexcitation extraordinaire. Il avait le visage contracté et le blanc des yeux couleur rouge-sang.

On lui présenta à manger, niais il refusa, en disant :

- Que me donnez-vous-là ? Ce n'est pas de riz que je vis ; ma nourriture, ce sont les fleurs des arbres.

Cette espace de folie se continua pendant deux jours et deux nuits, que Meul passa sans manger, ni dormir.

Il entretenait avec son lang Grou des conversations passionnées et, souvent licencieuses.

Durant ces deux jours, les habitants du village vinrent se montrer au nouveau sorcier, lui demandant :

- Suis-je atteint de quelque maladie ? Ai-je quelque malheur à craindre ?

A l'un d'eux Meul répondit :

- Toi, tu as une corde au cou et au poignet ; si je ne te les enlève pas, tu seras fait prisonnier par les ennemis ; mais ne crains rien, je vais les dénouer et tu n'auras plus rien à redouter.

Cela dit, Meul tira du cou et du poignet de cet homme une cordelette très solide, semblable à celle dont on lie les prisonniers.

Notez bien que cet homme ne portait sur lui rien autre chose que son langouti - c'est-à-dire une pièce d'étoffe lui ceignant les reins - ; il n'avait ni corde, ni collier de perles. Comment alors expliquer ce fait ?

Je ne vois aucune explication naturelle, car toute chance de fourberie se trouvait écartée.

Le chrétien de qui je tiens ces détails m'affirma que le sorcier enleva successivement ces cordelettes sous ses yeux, et qu'elles semblaient sortir du cou et du poignet de l'opéré.

Quand tout le village eut ainsi défilé devant Meul, celui-ci recommença ses invocations au lang-Grou.

Après deux fois quarante-huit heures, le sorcier sembla sortir d'une longue ivresse.

- Oh ! disait-il, que je suis fatigué de suivre les Esprits !

Puis il demanda un peu de riz qu'il mangea de grand appétit, et raconta que le lang l'avait conduit au Dak-Teunoueng pour lui remettre le tabac et les cailloux fétiches, marques de sa puissance. Ces marques, ou *Deumôngs*, sont petites et au nombre de cinq.

Pendant plusieurs mois après son initiation, à l'époque de la pleine lune, Meul fut repris périodiquement de ce que j'appellerai : des accès de délire diabolique.

Avec le temps, ces phénomènes extraordinaires ont cessé de se produire, et le sorcier vit maintenant comme les autres mortels. Toutefois il doit se priver, sous peine de maladie et même de mort, de manger certains aliments, tels que grenouilles, chiens, souris, fouines, lézards, etc., etc.

Les Annamites ne consultent pas seulement le démon par le moyen des possédés et des sorciers ; ils ont aussi, pour le faire, des procédés plus simples et plus facilement praticables qui rappellent nos tables tournantes au pied desquelles on attache un crayon.

Vers 1867, Mgr Croc, visitant les montagnes du Tonkin, dut sévir contre un abus qui venait de s'introduire parmi les chrétiens.

Sur les terres relevant géographiquement et politiquement de l'Annam, vivent des peuplades à peu près totalement indépendantes qui ne se rattachent à ce royaume que d'une façon nominale.

Un montagnard païen avait fait un voyage parmi ces peuplades et en avait rapporté une formule d'évocation de douze nymphes des fontaines et des bois. A l'aide de cette formule, on appelait à volonté un ou plusieurs de ces démons en les

désignant par leur numéro d'ordre. On les interrogeait et ils répondaient par écrit.

Pour pratiquer cette opération, on plaçait horizontalement entre le pouce et l'index de chaque main une petite courge traversée verticalement par une baguette. On tenait l'appareil suspendu au-dessus de la terre ou du sable, de façon qu'il l'effleurât de l'extrémité de la baguette, et qu'il eût une certaine liberté de mouvement.

On choisissait de préférence, pour tenir la courge, des ignorants ne sachant ni lire, ni écrire.

L'évocateur commençait alors son appel en ces termes :

- J'invoque les douze nymphes, divinités protectrices ! De quel côté avez-vous dirigé vos pas ?

Vos habits sont étincelants, garnis de franges et ornés de pourpre. Les sœurs aînées ont suspendu leurs vêtements et les plus jeunes sœurs s'en sont revêtues. Ils ont l'incarnat de la fleur *bông-but*, ils sont gracieux comme la corolle du *Bang* ; les zéphirs les agitent en tous sens et mon cœur en est ému.

Je n'ose invoquer aucune autre divinité. J'implore la protection des douze sœurs qui résident dans leur palais de cristal.

Tout à l'heure elles folâtraient sur la montagne voisine, sur la colline de la Mère, la colline de l'Enfant, la colline des Petits-Fils.

Le chemin du ciel et de la terre verdoyante a été battu de leur course répétée, et elles ont fendu l'onde amère.

Divinités ! O divinités ! Quittez vos nuages empourprés, livrez-vous passage à travers la voûte azurée, et, dédaignant la demeure du riche, visitez la chaumière de l'indigent.

Vous accourez du Nord au Midi, fendant le ciel bleu, les ondes azurées, et agitant votre oriflamme dans les airs.

Tous les matins, du premier au quinze de chaque lune, vous, nymphes qui séjournez sur les bords des fleuves et des ruisseaux, écoutez mes soupirs et mes vœux.

O Nymphes, venez à moi...

Quand l'esprit arrivait, il manifestait sa présence en balançant la courge. On l'interrogeait alors et, pour répondre, il mettait le fruit en mouvement de façon à faire tracer par la baguette, sur la terre ou le sable, des caractères chinois ou latins.

Il faut noter que, pour éloigner tout soupçon de supercherie, on choisissait, comme nous l'avons déjà dit, des personnes notoirement ignorantes pour tenir l'appareil.

Si l'on désirait une réponse en vers, on évoquait une ou deux nymphes désignées sous les numéros 7 et 10.

Le démon indiquait, parmi les personnes présentes, celles qui étaient malades, et écrivait les noms des remèdes à employer.

Ces esprits, invoqués sous le nom de nymphes, n'obéissaient pas également et indistinctement à tout le monde.

Quelques évocateurs avaient à peine récité une partie de la formule que la courge se balançait. C'étaient les plus puissants.

D'autres devaient réciter l'évocation tout entière avant d'obtenir une manifestation.

D'autres enfin avaient beau la réciter et la recommencer plusieurs fois, ils n'aboutissaient à aucun résultat.

Il se produisait aussi, pour cette sorte de divination, ce qui arrive pour les crayons des tables tournantes : si, pendant l'opération, quelqu'un avait l'air de tourner la chose en dérision, la mécanique s'arrêtait.

On disait alors que les nymphes, blessées dans leur orgueil, s'étaient retirées.

Au moment de la visite de Mgr Croc, cette sorcellerie était devenue si commune que des enfants de neuf à douze ans s'y amusaient. Or personne, pas plus les chrétiens que les païens, ne doutait que le moteur de la courge ne fût le diable.

Une des choses le plus remarquables dans cette forme d'interrogation du démon est, sans contredit, la formule même de l'évocation. Elle rappelle les plus beaux passages de la littérature grecque, aussi bien par ses idées que par ses images. Elle est totalement différente, comme pensées et comme expressions, du génie annamite et de ses manifestations artistiques.

Comment cette poétique composition, d'une origine hellénique évidente, a-t-elle pénétré, à travers l'Asie, jusqu'aux montagnes du Tonkin ? Comment s'y est-elle conservée ?

L'histoire, guidée par une découverte imprévue, répondra-t-elle quelque jour à cette question ? Il est permis d'en douter.

Mais où l'histoire se tait, la Mystique peut fournir une explication plausible.

Les démons, adorés autrefois dans la Grèce et ses colonies, ont été chassés, par les progrès du christianisme, des idoles qui leur servaient de demeures, comme à notre époque ils sont chassés chaque jour des idoles asiatiques. Ils ne sont pas morts pour cela, puisqu'ils sont immortels : pour eux, le temps n'est plus et les distances ne comptent pas.

Ne pourrait-il pas se faire que certains esprits, vénérés comme des dieux à Sparte ou dans Athènes, aient choisi pour séjour les montagnes du Tonkin et aient inspiré à leurs nouveaux adorateurs des formules d'évocation identiques à celles auxquelles ils avaient jadis coutume d'obéir ?...

Pourquoi pas, après tout ?...

Comme bien on peut le penser, ce n'est pas sans lutte que le démon se laisse enlever son empire sur ses adorateurs. Quand il les quitte, c'est qu'il n'a plus la force de résister aux missionnaires, aux chrétiens, et aux sacramentaux auxquels ils ont recours.

Mgr Puginier, apôtre du Tonkin occidental, a rapporté plusieurs faits de ce genre qui se sont passés du mois d'août au 16 octobre 1876.

Satan, voyant un grand nombre de catéchumènes étudier la doctrine catholique, commença de les tourmenter d'abord par de simples obsessions, c'est-à-dire par des apparitions, des bruits, etc., puis, surtout à l'approche du jour du baptême, par de véritables possessions.

Un jour dix-sept personnes, réunies dans une même salle, apprenaient le catéchisme. Treize furent attaquées par le démon. Son action était visible et avait évidemment pour but d'effrayer les catéchumènes et de les détourner de leur pro-

jet d'embrasser le christianisme.

Mais le signe de la croix et l'eau bénite chassèrent le diable et délivrèrent ceux qui étaient tourmentés.

L'invention de Satan tourna à sa confusion, car ceux qui étudiaient, constatant la puissance des sacramentaux, sentirent leur foi s'affermir et désirèrent, encore plus vivement qu'auparavant, recevoir le baptême.

En général, dans ces circonstances, les enfants et les jeunes gens de douze à vingt ans étaient plus sujets aux attaques du démon ; cependant quelques personnes âgées furent aussi en butte à ses tracasseries.

Souvent les missionnaires ou les catéchistes forcèrent le diable à confesser la vérité et à les aider, malgré lui, dans leur œuvre de salut.

Un jour on lui demanda de déclarer qui il était. Il répondit, par la bouche de la personne possédée, qu'il était le serviteur de Lucifer. Une autre fois il avoua qu'il était Satan.

Ces réponses étaient fort remarquables en ce sens que les catéchumènes n'avaient jamais entendu appeler le diable sous le nom de Lucifer et de Satan, et que, de plus, ces mots étaient prononcés en latin, langue que les Annamites ignorent naturellement. Il n'y avait donc pas à douter que le Mauvais seul parlait par la bouche de la personne interrogée.

Dans une autre circonstance, il confessa la vérité de la religion catholique. Il dit aux catéchumènes qu'ils faisaient bien de l'embrasser, mais il ajouta qu'il leur susciterait des embarras jusqu'à leur baptême.

- D'ailleurs, ajouta-t-il, il ne manque pas d'autres endroits dans le monde où me retirer...

Une autre fois il avoua que Dieu était le premier, mais, regrettant ce qu'il venait de dire, il reprit avec l'orgueil qui causa sa perte : - Mais moi, je suis le second !...

Dès que les catéchumènes eurent reçu le baptême, ils virent disparaître obsessions et possessions.

Le Tonkin méridional fut le théâtre de faits semblables, mais encore plus remarquables, s'il est possible.

La campagne apostolique de 1880-1881 fut particulièrement fructueuse. En douze mois, les missionnaires baptisèrent six cents adultes, ce qui est un chiffre considérable.

Le diable fit tout ce qu'il put pour effrayer les néophytes et enrayer ce mouvement de conversions.

Les chefs d'un petit village, raconte, dans une lettre du 15 août 1881, Mgr Croc, devenu à cette époque vicaire apostolique de cette partie de l'Annam, étaient venus me demander des catéchistes et j'avais accueilli leur prière.

Les habitants étudiaient déjà avec ardeur et se préparaient au baptême, lorsque le démon s'empara d'une femme qu'il se mit à torturer, afin d'épouvanter les autres catéchumènes.

Comme la malheureuse possédée savait déjà les premiers principes de la doctrine, un prêtre la baptisa.

Au moment où l'eau sainte coulait sur son front, le diable la jeta par terre et s'enfuit.

Mais il ne cessa pas de tourmenter de mille manières les autres catéchumènes.

Enfin arriva le jour solennel du baptême général et de la Première Communion.

Chassé de tous les cœurs, le tentateur entra dans le corps d'un homme à la fin de la cérémonie. Il le porta à la cime d'un grand arbre, et, le tenant suspendu, cria par la bouche de sa victime :

- Si vous me chassez du village, au moins laissez-moi cet arbre.

Un catéchiste lui répondit aussitôt :

- Tu n'auras rien du tout.

Aussitôt l'esprit des ténèbres poussa un cri effroyable et laissa retomber le pauvre néophyte qui, au grand étonnement de tous les assistants, ne se fit aucun mal dans sa chute.

La protection de Dieu sur les chrétiens s'est manifestée plusieurs fois dans l'Annam d'une manière toute providentielle et même, dans certains cas, miraculeuse.

Par contre, ceux qui ont eu recours au démon n'ont pas eu lieu de s'en féliciter.

Cette année 1832, écrivait, le 20 août de la même année, M. Masson, le choléra-morbus a fait des ravages incroyables au Tonkin.

Les païens qui ont été victimes de ce fléau sont beaucoup plus nombreux que les chrétiens, toute proportion gardée ; ce n'est pas que j'y voie du miracle, mais c'est que les païens, au lieu de médecine, ont recours aux sortilèges et aux enchantements auxquels ils ont une grande confiance ; et même c'est à peu près le seul point auquel ils croient fortement.

J'ai été témoin, avant-hier, de la manière dont ils administrent ces sortilèges.

Je montais une barque arrêtée près de l'endroit où un cholérique était couché par terre, au milieu d'une cour. Plusieurs individus frappaient de toutes leurs forces sur le tambour, sonnaient des clochettes et chantaient à gorge déployée en dansant autour du malade.

De temps en temps ils lui faisaient avaler de l'eau dans laquelle se trouvait le filtre enchanté. En vérité, il y avait de quoi rendre malade une personne bien portante !

Il y a encore plusieurs autres manières d'exorciser les malades, mais je n'ai été témoin que de celle-là.

A cinquante-cinq ans de distance, le 2 août 1887, M. J. Robert, missionnaire au Tonkin occidental, faisait la même constatation en écrivant de la ville de Ké-Sô :

Le choléra a fait partout de nombreuses victimes et il exerce encore ses ravages dans plusieurs localités.

Fait digne de remarque, les chrétiens ont été proportionnellement moins éprouvés que les païens.

Je connais des villages où les idolâtres ont eu recours à des cérémonies superstitieuses pour éloigner le fléau : les victimes ont été là plus nombreuses qu'ailleurs.

Je dirai plus : en certains endroits les ennemis de notre religion ont accepté des talismans donnés par le sorcier. Tout ceux qui, déjà atteints par l'épidémie, ont accepté ces talismans sont morts sans exception aucune.

M. Pallegoix avait déjà cité auparavant, le 10 octobre 1832, un exemple aussi caractéristique des effets produits par le recours au démon.

Dans une cabane, dit-il, je trouvai un enfant empoisonné pour avoir mangé des racines sauvages crues.

La mère en pleurs me fit asseoir sur une natte usée. Je donnai une médecine à l'enfant qui commença à ouvrir les yeux et à prononcer deux ou trois mots.

La mère, voyant qu'il y avait espérance de guérison, alluma une petite bougie sur le bout de ses grands ongles et, l'ayant portée aux pieds d'un petit diable de bois noir, se mit à crier d'une voix forte qui me stupéfia :

Phoutô ! Phoutô ! - c'est le nom de l'idole – si tu guéris ma fille, je t'offrirai une bouteille de vin de riz.

A l'instant sa fille ferma les yeux et retomba en léthargie.

Tout autre est l'action divine : son essence est d'être bienfaisante comme Celui dont elle émane.

Dans le Tonkin occidental se trouve un village nommé Dink-Chang. En 1852, il comptait cinq cents âmes. Or, depuis plusieurs mois, il était tous les jours l'objet de quelque tentative d'incendie.

Déjà, rapporte Mgr Retord, treize maisons avaient été entièrement brûlées, sans qu'on pût savoir par quelle cause, ni de quelle manière le feu avait pris.

Les idolâtres attribuèrent cette calamité à des maléfices ; ils avaient en conséquence fait plusieurs superstitions et beaucoup de dépenses pour s'en délivrer, mais toujours inutilement.

Alors ils firent prier le prêtre annamite, qu'ils savaient être dans les environs, de venir bénir leur village, promettant de se faire chrétiens s'ils étaient préservés du feu.

Je ne voulus point permettre au prêtre annamite d'aller faire en personne la bénédiction de ce village, mais je lui ordonnai de choisir quinze vieilles femmes chrétiennes des plus dévotes, avec autant de petites filles qui eussent nouvellement fait leur première communion, puis de les faire confesser, communier et jeûner, et de les envoyer chacune avec un vase d'eau bénite, asperger toutes les rues et toutes les maisons du hameau en récitant le Chemin de la Croix et différentes autres prières que j'indiquai.

Je prescrivis de renouveler cette cérémonie pendant trois jours en l'honneur de la Sainte Trinité.

Mes ordres furent exécutés de point en point et toute trace d'incendie cessa aussitôt dans le village.

Ceci est un fait public, dont tous les païens des environs et même les mandarins ont beaucoup parlé en admirant la puissance de l'Évangile.

- Si de vieilles femmes et de petites filles ont tant de puissance, disaient-ils, quel doit donc être le pouvoir des prêtres et des évêques dans cette religion !

L'année dernière je suis allé sur les lieux où ce fait s'était passé, trois ou quatre mois auparavant.

J'ai questionné plusieurs païens du hameau, interrogé quelques-unes des femmes et des enfants qui ont opéré cette merveille, et je puis assurer qu'elle est incontestable.

En septembre 1885, à Tra-Kieu, la protection divine se manifesta d'une façon encore plus éclatante.

C'était au commencement de l'expédition du Tonkin. Le gouvernement annamite, humilié par ses défaites, avait donné carte blanche à tous les brigands, voleurs et assassins du pays contre les chrétiens. Leurs bestiaux, leurs champs, leurs maisons, leurs enfants, leurs existences mêmes, tout était à prendre pour qui voulait s'en emparer.

Il n'y avait aucune justice à craindre ; au contraire, il y avait plutôt des récompenses à espérer pour les bandits qui se seraient montrés le plus sanguinaires.

Tra-Kieu est situé au centre de la province du Quàng-Nan. On savait que c'était un village chrétien, c'est-à-dire bon à être pillé et incendié. Tout ce que la province comptait de gens sans aveu se réunit donc un beau jour et s'avança contre cette localité, espérant y faire un riche butin et y assouvir ses instincts cruels sans rencontrer de résistance.

Mais ils avaient compté sans un missionnaire, le Père Brugère, qui portait sous sa robe de prêtre le tempérament d'un homme de guerre. Il se dit que l'arrivée des Français avait changé bien des choses au Tonkin ; qu'il y a une grande différence entre la violence légale qu'on est forcé de subir en temps de persécution, et l'attaque d'une bande d'assassins qu'on peut et doit repousser. Le temps n'était plus de se laisser égorger placidement comme martyrs, mais de se battre vaillamment comme soldats.

Eu égard aux circonstances dans lesquelles il se trouvait placé, et la sphère peu étendue dans laquelle il dut se mouvoir, le Père Brugère se conduisit comme un grand capitaine et un habile stratège.

Dès que l'approche de l'ennemi lui fut signalée, il mit Tra-Kieu en état de défense.

La plus grande difficulté pour lui ne fut pas de construire des retranchements, ce fut de transformer en soldats de paisibles villageois annamites, et de les armer.

Que l'on place un des plus habiles de nos officiers dans de pareilles conditions, et, qu'au lieu de fusils à répétition et de canons à tir rapide on lui fournisse de vieux mousquets et... une forêt de bambous avec lesquels on pourra façonner des lances... et l'on verra quel mal il aura pour s'en tirer.

Ce fut cependant ce tour de force qu'accomplit le Père Brugère. Il soutint un siège dont le récit détaillé est un des épisodes le plus émotionnants des guerres modernes, et il le soutint avec tant de vigueur, que les assiégeants, désespérant de venir à bout de sa résistance, s'enfuirent honteusement.

Il est juste d'ajouter, pour tout expliquer, que le ciel lui-même vint au secours du missionnaire et de ses villageois catholiques, et, chose curieuse, ce furent les païens assiégeants qui le virent et le proclamèrent.

Les assaillants étaient assez bien armés ; ils possédaient même des canons et en particulier un fort gros d'un calibre énorme. Ils l'avaient établi sur une colline qui dominait Tra-Kieu, et avaient pris pour but l'église dédiée au Cœur Immaculé de Marie.

Le pointeur de cette pièce était un ancien mandarin militaire. Sans être une célébrité, il passait cependant pour assez

adroit.

De plus les assiégeants serraient le village de si près qu'entre le gros canon et l'église la distance était de moins de cent mètres. Dans ces conditions le sanctuaire eût dû s'effondrer aux premiers coups.

Eh bien ! Pas du tout ! Tous les coups portèrent trop haut. Un seul - pas deux, un seul ! - creva la petite rosace qui se trouvait au-dessus de l'autel.

Le Père Brugère n'y comprenait rien, car l'artillerie faisait rage et le gros canon en particulier ne chômait pas.

Les combattants étaient fort rapprochés les uns des autres, ils en venaient même souvent à des luttes corps à corps, de telle sorte que l'on entendait du village ce qui se disait un peu haut dans le camp des assiégeants.

Or voilà que les chrétiens entendirent les artilleurs païens debout sur la colline de Kim-Son se crier les uns aux autres :
- C'est bien extraordinaire que cette femme se tienne toujours sur le haut de l'église ! On a beau la viser, on ne l'atteint jamais !...

Les villageois, surpris de ces paroles, regardèrent le toit de leur église. Le missionnaire regarda aussi. Mais ils eurent beau ouvrir leurs yeux tout grands, ils n'aperçurent aucune femme.

Cependant, pendant deux jours entiers, les païens ne cessèrent de répéter qu'ils voyaient une femme debout sur l'église. Tantôt, comme frappés malgré eux de respect, ils l'appelaient : «une belle dame vêtue de blanc», et tantôt, dépités de ne pouvoir l'atteindre, ils l'insultaient et recommençaient de plus belle à la viser, mais toujours inutilement.

Le Père Brugère et les chrétiens pensèrent alors que la Très Sainte Vierge avait voulu protéger en personne le temple qui lui était dédié, et ils la remercièrent de sa protection.

D'ailleurs ce ne fut pas là le seul fait extraordinaire qui se passa au siège de Tra-Kieu.

Les villageois durent exécuter de fréquentes sorties pour repousser leurs agresseurs. Les païens proclamèrent que, dans deux ou trois de ces rencontres, ils n'avaient pas eu à lutter seulement contre des hommes, mais encore contre des milliers d'enfants, vêtus de blanc, qui venaient d'en haut, descendaient le long des bambous quand les chrétiens sortaient, et combattaient avec eux.

Mgr Puginier, vicaire apostolique du Tonkin Occidental, racontait, le 8 mai 1873, qu'un catéchiste, fuyant l'approche d'une bande de brigands, avait emporté, avec quelques-uns de ses effets le plus nécessaires, une petite statue de la Sainte Vierge qu'on portait dans les processions. Cette statuette avait traversé toutes les persécutions, depuis Minh-Mang jusqu'à nos jours, circonstance qui la rendait précieuse aux fidèles.

Le coffret de bois où elle était enfermée fut placé par le catéchiste dans une caisse remplie de hardes, et la caisse elle-même fut cachée par lui dans une cabane au milieu des forêts.

Les brigands passèrent par là et mirent le feu à la cabane.

Lorsque le catéchiste revint visiter ses effets, il les trouva consumés par le feu.

Poussé par un mouvement intérieur dont il ne se rendait pas bien compte, il écarta les cendres.

Le coffret était intact et la statuette en aussi bon état qu'auparavant ; tandis que la grande caisse et tous les autres effets qu'elle contenait avaient été entièrement consumés.

Au milieu des persécutions, les chrétiens de l'Annam avaient besoin de grâces spéciales. Dieu ne leur a pas ménagé les preuves de son amour pour les soutenir, augmenter leur foi et leur donner la force qui leur était nécessaire, pour la confesser courageusement.

La province apostolique du Tonkin méridional subit, du 25 février 1874 à la fin d'août de la même année, une terrible persécution. L'héroïsme des Annamites chrétiens y fut glorifié par le ciel, d'une manière toute particulière et vraiment miraculeuse, par un fait public fréquemment répété.

Un père de famille fut décapité en récitant ses prières. Ses bourreaux, voyant qu'il continuait de prier après avoir reçu un premier coup de sabre, entrèrent en fureur. Ils le couchèrent sur le dos et achevèrent de lui trancher le cou.

Ce chrétien avait pour compagnons de supplice deux hommes avec leurs jeunes femmes, tous quatre récemment baptisés, et un enfant. Tous moururent avec joie.

Or les corps des fidèles ainsi massacrés, même après avoir subi la loi de la décomposition, ne répandirent aucune odeur, au grand étonnement de tous et surtout des païens.

La sous-préfecture d'Hong-Sou était alors le principal théâtre des massacres et de la guerre.

Des cadavres de chrétiens, tués en haine de la foi, et de païens ayant péri victimes de bandits pillards ou des mandarins, descendaient en grand nombre le fleuve, entraînés par le courant.

Les uns et les autres étaient facilement reconnaissables : les corps des catholiques flottaient par faisceaux de deux, quatre, cinq ou six ; ceux des idolâtres, au contraire, s'en allaient à la dérive isolément.

Mais les cadavres des chrétiens, malgré leur état de décomposition, n'exhalaient aucune odeur ; de telle sorte que, le jour, leurs coreligionnaires, qui les guettaient au passage, pouvaient aller les chercher en barque, pour les ramener à terre et leur donner une sépulture honorable ; tandis que la nuit, comme ils ne répandaient aucune émanation révélatrice, on ne put en découvrir aucun.

Tout au contraire les cadavres des païens infectaient tellement l'atmosphère que le passage d'un seul suffisait pour faire fuir les abords du fleuve.

Ce dernier fait a été attesté verbalement et par écrit à Mgr Gauthier, vicaire apostolique du Tonkin méridional, par deux prêtres, un diacre et plusieurs catéchistes qui, dans le courant de mai 1874, assistèrent ou travaillèrent de leurs mains à l'inhumation de trente corps de ces chrétiens noyés en haine de la foi.

Des témoins très nombreux, et d'une véracité irrécusable, attestèrent en outre que le même fait s'était produit sur tous les points de la province de Nghé-an.

Durant la même persécution, dit Mgr Gauthier, ces chrétiens, obligés de se réfugier dans les montagnes, furent aussi

l'objet de la vigilante sollicitude de Celui pour la cause de qui ils étaient poursuivis.

Les bêtes sauvages, qui abondent sur ces hauteurs, se montrèrent envers eux plus clémentes que les hommes. Les tigres à leur vue semblèrent avoir perdu leur férocité.

Le fait devint si notoire que des païens, voulant sauver des amis chrétiens, leur disaient :

- Comme vous n'avez rien à craindre des bêtes, faites-vous un abri dans la forêt, où nous pourrions vous faire parvenir les choses nécessaires à la vie, sans nous compromettre vis-à-vis des autorités.

Vers la même époque, plusieurs centaines de rebelles, poursuivis par les troupes royales, cherchèrent, eux aussi, un refuge dans les montagnes. Malgré les armes dont ils étaient munis, ils furent, au bout de quelques jours, forcés par les tigres de quitter leur asile, car ils perdaient en moyenne quinze hommes par vingt-quatre heures.

Ils se réfugièrent dans les villages de la plaine, où ils ne tardèrent pas à tomber entre les mains des mandarins.

Ce respect des animaux sauvages pour les chrétiens n'a pas été observé seulement dans l'Annam : à différentes époques et sur des points du globe très éloignés les uns des autres, il a été également constaté par des faits notoires et prouvés d'une façon irréfutable.

Sans prétendre donner à notre remarque une importance exagérée, nous rappellerons qu'un très grand nombre de peuples païens ont regardé et regardent encore les bêtes les plus féroces et les plus dangereuses, tigres, serpents, crocodiles, etc., comme des animaux sacrés, c'est à-dire possédés par des démons ; que beaucoup d'explorateurs européens, de race chrétienne, ont constaté que, dans une chasse, les fauves s'attaquent de préférence aux indigènes idolâtres ; enfin que les contrées du globe où les bêtes malfaisantes sont en plus grand nombre, sont les pays païens ; tandis que celles où elles ont presque complètement disparu sont occupées par des nations chrétiennes.

Les persécuteurs des chrétiens n'ont pas toujours beau jeu . Un jour arrive où il leur faut rendre leurs comptes à la justice de Dieu.

Il étale à son tour des revers équitables

Par qui les grands sont confondus,

Et les glaives, qu'il tient suspendus

Sur les plus fortunés coupables,

Sont d'autant plus inévitables

Que leurs coups sont moins attendus.

Les rois d'Annam Thieu-Tri et Tu-Duc ont expérimenté à leurs dépens la vérité des vers du grand Corneille. Ils ne furent pas les seuls.

Pendant les cruelles persécutions décrétées par Minh-Mang, après 1833, M. Retord écrivait :

A Ké-Ngà, petite chrétienté appartenant à mon district, les païens qui, dans le village, forment la majorité, avaient grandement inquiété les chrétiens pour leur faire prendre part aux superstitions ; ils leur avaient enlevé une partie du bois de leur église et extorqué beaucoup d'argent ; mais voilà qu'un de leurs notables, celui qui précisément s'était montré le plus acharné, a été frappé de mort subite.

Eux aussitôt de consulter le démon pour savoir pourquoi cet homme était mort d'une manière si extraordinaire ; mais, par une permission divine, l'oracle répondit que c'était parce qu'il avait persécuté les chrétiens et qu'il s'était emparé du bois de leur église ; que, si l'on voulait éviter de plus grands malheurs, il fallait réparer le tort fait aux fidèles et les prier d'aller chercher le prêtre pour faire la mission comme auparavant.

Les païens obéirent et le prêtre annamite put aller visiter ses administrés.

Dans une autre chrétienté de mon district à Bât-boat, un riche païen avait forcé les chrétiens de lui vendre leur église dont il avait fait un hangar ; or ce païen est tombé dangereusement malade et le sorcier qu'il a consulté lui a répondu que sa maladie venait de ce qu'il possédait le sanctuaire des catholiques.

Ce païen, craignant de mourir, a bien vite rendu cette église, sans même oser redemander l'argent qu'il avait donné pour l'acheter.

Dans un autre endroit, peu éloigné de mon district, à Ké-Roua, les païens s'étaient mis à abattre une église, quand tout à coup une partie de l'édifice tomba sur eux, leur tua deux hommes et en blessa grièvement deux autres.

Plus terrible encore fut la mort du Cu-dien, le grand organisateur des massacres des chrétiens dans la province de Ha-tint pendant la lutte entre la France et l'Annam.

Il était le fils d'un ancien ministre des rites, Le Tuan, premier signataire du traité conclu entre la France et l'Annam en 1874. Il était un ennemi déclaré des catholiques et des Européens.

Ses sentiments bien connus le firent choisir pour diriger la persécution de 1885. Il s'acquitta de cette tâche avec un zèle diabolique. Par ses ordres, plus de onze cents néophytes furent massacrés, brûlés ou noyés. Il fit poursuivre ceux qui s'enfuirent dans les montagnes. Pendant plus de deux mois, il les traqua comme des bêtes fauves.

Cependant - cela est incompréhensible et à peine croyable - quand la colonne française que commandait le colonel Mignot passa par la province de Ha-ting, celui qui fut nommé assesseur du préfet de Ky-anh, ce fut précisément le grand ennemi de la France, de sa religion et de son influence ; ce fut le Cu-dien en personne.

Cette faveur, à la rigueur, eût pu passer pour une mesure politique, ayant pour but d'enchaîner par la reconnaissance un ancien ennemi contrit et repentant.

Si elle eût produit un apaisement dans les sentiments hostiles du persécuteur, elle eût été excusable, explicable même.

Il en fut tout autrement. Le Cu-dien témoigna sa gratitude à la France d'une étrange façon.

Un détachement de soldats français étant allé créer un poste à Vung-lieu, dans les montagnes, le fourbe le suivit sous

prétexte de le renseigner sur les menées des rebelles.

Il en profita pour empoisonner la source qui alimentait le poste... Quatre soldats moururent.

Enfin ce misérable tomba malade et revint chez lui.

A peine fut-il rentré dans sa demeure que le démon lui fit voir qu'il le regardait comme sien, et ne tarderait pas à le récompenser de ses services.

Il fit entendre un vacarme effroyable autour de sa maison. Pendant près d'un mois une grêle de pierres et de mottes de terre tomba, presque sans discontinuer, tantôt sur le toit, tantôt jusque dans les appartements.

Le Cu-dien se souvint alors des maux et des tourments qu'il avait fait endurer aux chrétiens ; mais ce retour s'arrêta là, et il mourut païen, comme il avait vécu.

Nunc erudimini !...

LA CHINE

CHAPITRE V LES QUATRE CAMPAGNES

La campagne actuelle d'évangélisation de la Chine est la quatrième tentée par le catholicisme pour arracher le plus vaste empire de la terre au pouvoir du démon.

Aboutira-t-elle à une conversion totale des peuples, si nombreux et si différents, réunis, au moins nominalement, sous la direction politique du Fils du Ciel ?

C'est le secret de Dieu.

Plusieurs fois déjà on crut toucher au résultat désiré.

Le vingtième siècle verra-t-il s'accomplir un événement qui modifierait le monde ?... Ou bien entendra-t-il une nouvelle fois la Chine s'écrier : «Je ne veux pas obéir au Christ !... *Nolumus hunc super nos regnare !...*»

Ces questions sont autrement intéressantes que celles relatives aux courses de toutes sortes ; mais qui donc en France s'occupe encore de politique étrangère ? ...

Ce fut aux premiers siècles que la Chine reçut la Bonne Nouvelle. L'apôtre Saint Thomas l'évangélisa probablement en personne. Cependant c'est un fait dont il n'existe pas de preuves historiques certaines. Du moins, si la Chine ne reçut pas sa prédication, elle admit celle de ses disciples immédiats. Une église s'y forma, puis disparut sans laisser aucune trace,

Au XIII^e siècle, deuxième tentative. Le Franciscain Monte-Corvino arrive à Péking. Pendant un siècle les fils de Saint François évangélisent la Chine. Le Pape établit à Péking un archevêché avec quatre évêchés suffragants.

Au XIV^e siècle le christianisme disparut de nouveau de l'Empire du Milieu ; du moins quand les Jésuites, à la fin du XVI^e siècle, y pénétrèrent, ils n'y trouvèrent plus aucun vestige de la prédication des Franciscains.

Ce fut en 1583 exactement que le célèbre Père Mathieu Ricci entra en Chine pour tenter de nouveau, avec quelques compagnons, la conquête de cet empire.

Ils profitèrent habilement de leurs vastes connaissances et se firent apprécier à la Cour comme astronomes et mathématiciens, avant de prêcher ouvertement l'Evangile au peuple.

Leur apostolat, mené avec prudence et persévérance, produisit des résultats merveilleux. Une impératrice et plusieurs membres de la famille impériale embrassèrent le christianisme : l'empereur Khan-hi le loua dans des pièces officielles ; des envoyés du Pape furent reçus à la Cour avec des honneurs extraordinaires. Le peuple suivit l'impulsion venue de ses maîtres. Douze cents chrétientés se formèrent. Elles comptaient près de huit cent mille fidèles.

L'on pouvait espérer des succès beaucoup plus importants encore, lorsque l'œuvre d'évangélisation fut attaquée de différents côtés, intérieurement et extérieurement.

La fameuse question des Rites jeta la division parmi les missionnaires et parmi les chrétiens ; cette division fut une première cause d'affaiblissement interne pour l'Eglise chinoise ; une deuxième fut la suppression momentanée de la Compagnie de Jésus au XVIII^e siècle.

Enfin la Révolution de 89, en supprimant, pour la Chine comme pour les autres nations d'Orient, les sources des vocations apostoliques, acheva l'œuvre de destruction.

Le gouvernement chinois, d'ailleurs, dont les sentiments depuis l'empereur Khan-hi s'étaient profondément modifiés, avait fait de son côté tous ses efforts pour détruire la religion chrétienne à l'aide de la persécution.

Cette attaque extérieure, s'ajoutant aux autres difficultés, réduisit dans des proportions considérables le nombre des fidèles. En 1800 il n'était plus que de deux cent deux mille.

La campagne d'évangélisation reprit pour la quatrième fois avec le XIX^e siècle.

Tout d'abord ses étapes furent indiquées par des sacrifices sanglants. En 1814, le Vénérable Dufresse, vicaire apostolique de la province du Su-Tchuen, fut mis à mort. En 1820, ce fut le tour du Vénérable Clet dans la province du Hou-pé. Dans la même contrée, le Bienheureux Perboyre versa son sang en 1810. Puis, en 1856, le Vénérable Chapdelaine ; en 1862, le Vénérable Néel ; en 1865, M. Mabileau au Su-Tchuen ; en 1869, M. Rigaud, dans la même province, périrent de la main du bourreau.

En juin 1870 le massacre de Tien-Tsin engloba dans une même hécatombe le consul de France, tous les résidents français, deux missionnaires lazaristes et neuf Sœurs de charité. M. Hue, en 1873, au Su-Tchuen, et, en 1885, M. Terrasse, au Yun-nan, rendirent à Jésus-Christ le témoignage sanglant.

Depuis la reprise de la campagne actuelle d'évangélisation, presque aucune année ne s'écoula sans que des missionnaires européens ne fussent emprisonnés, blessés ou tués, et des chrétiens chinois mis à mort.

Malgré ces pertes, ou plutôt à cause même de ces pertes, la conquête chrétienne de la Chine progressa rapidement. En 1850, l'Église catholique comptait dans l'Empire du Milieu 330.000 adhérents ; d'après le dernier recensement effectué en 1890, elle en possède 576.440.

Étant donné que la Chine est habitée par environ quatre cent vingt-six millions d'âmes, on y compte donc un chrétien sur sept cent trente-sept idolâtres ou sectateurs de fausses religions : c'est dire que les catholiques ne sont encore qu'une infime minorité perdue au milieu de populations soumises au joug de Satan.

Nous tenons à faire remarquer, pour la parfaite appréciation des faits que nous allons raconter, que l'immense territoire de la Chine est occupé par une multitude humaine supérieure de cent vingt-deux millions à l'ensemble de toutes les nations européennes ; que certaines provinces de l'Empire du Milieu, plus grandes que la France, ont une population aussi dense que le département du Nord et que la Belgique ; tandis que d'autres sont occupées par des déserts à perte de vue ; enfin que ces provinces nourrissent des habitants de races et de mœurs différentes ; sont autonomes sous beaucoup de rapports, sont à peu près indépendantes les unes des autres, et ont été, pour la plupart, bouleversées fréquemment par des révolutions terribles.

CHAPITRE VI

LE CÉLÈBRE PÈRE RICCI ET LE PALAIS HANTÉ DE NANKING. - LA PRÉDICTION D'UNE POSSÉDÉE. - LE DOCTEUR CÉLESTE. - LE BÂTON MAGIQUE. - ÉPIDÉMIE DE POSSESSIONS DANS UNE FAMILLE. - CE QU'IL Y A DANS LE VENTRE D'UNE IDOLE. - CONVERSIONS. - INSCRIPTION COMMÉMORATIVE. - MEUBLES BRISÉS, FEU MYSTÉRIeux, IMAGES MONSTRUEUSES. - L'ORGUEIL DES BONZES BAFOUÉ. - L'HUMILITÉ VICTORIEUSE D'UN CHRÉTIEN. - FAITS MIRACULEUX. - LA CRAINTE DES DÉMONS. - LE SIGNE DE LA CROIX ET LES ENCHANTEMENTS. - CINQUANTE MAISONS HANTÉES.

Dès que les Jésuites pénétrèrent en Chine à la fin du XIV^e siècle, ils s'y trouvèrent en lutte avec les prestiges diaboliques.

Le célèbre Père Ricci et ses compagnons venaient d'émerveiller la société de Nanking par leur science dans une discussion publique.

Quelques jours après cette séance solennelle, le ministre des Travaux Publics vint visiter les missionnaires. Lorsqu'il eut complimenté le Père Ricci sur le triomphe qu'il avait obtenu, il lui exprima combien les magistrats de Nanking désiraient le voir se fixer pour toujours dans leur ville.

Tels étaient aussi les vœux du P. Ricci, et, pour les réaliser, il n'attendait que l'occasion d'acheter une maison à sa convenance.

Le ministre des Travaux Publics lui dit qu'il lui vendrait volontiers, au nom de l'Etat, un palais qu'il avait fait construire depuis quelques années pour la résidence d'un magistrat, mais qui, jusqu'à ce jour, était inhabité, parce qu'il était hanté par les Kouy ou esprits malins.

Les bonzes et les Docteurs de la Raison s'y étaient rendus plusieurs fois pour y pratiquer leurs cérémonies d'exorcisme ; diverses personnes avaient essayé d'y habiter ; mais elles avaient été forcées de déloger bien vite, parce qu'on y entendait des bruits étranges, des voix plaintives, et que, pendant la nuit, il y avait des apparitions d'épouvantables fantômes. La ville entière savait que ce palais était devenu la demeure favorite des Kouy, et tout le voisinage en était consterné de terreur.

Le P. Ricci dit au ministre des Travaux Publics qu'il irait visiter cette résidence, et que, si elle était à sa convenance, il ne ferait pas de difficulté de l'acheter, parce qu'il était persuadé que les malins esprits, s'il y en avait, s'enfuiraient aussitôt qu'il y aurait placé l'image du vrai Dieu.

Ce palais, tout récemment construit, pouvait loger dix missionnaires, et la distribution des appartements convenait merveilleusement une maison religieuse. Le prix de vente ayant été fixé à la moitié des frais de construction, le P. Ricci ne balança pas un instant à en faire l'acquisition, sans se troubler nullement des apparitions diaboliques.

Outre le bon marché, il était d'un immense intérêt, pour la sécurité de la mission, d'avoir un établissement vendu, par acte authentique, au P. Ricci lui-même, par le président de la cour souveraine des Travaux Publics.

Ce fait seul valait une autorisation légale, et coupait court aux chicanes à venir des petits mandarins malveillants.

Le contrat de vente fut signé et scellé par le ministre des Travaux Publics, et les missionnaires s'installèrent très à l'aise dans ce palais, non sans l'avoir auparavant bien aspergé d'eau bénite.

On n'y entendit ni bruits, ni gémissements, on n'y vit pas même l'ombre d'un fantôme.

Dès lors, on parla dans tout Nanking, non seulement de la science des docteurs étrangers, mais encore de leur puissance sur les esprits, et de la sainteté de leur religion, puisque leur présence seule suffisait pour faire taire et s'enfuir toute une armée de démons.

Cet événement fit une profonde sensation parmi les Chinois, et ne contribua pas peu à les disposer en faveur des Européens.

Un siècle plus tard, le Père Fouquet, missionnaire de la Compagnie de Jésus comme le Père Ricci, se félicitait de pareils résultats favorables à la religion produits par des manifestations diaboliques.

Dans une lettre datée du 26 novembre 1702 et adressée de la ville de Nan-tchang-fou, capitale de la province de Kiamsi, au duc de la Force, Pair de France, il disait :

Dieu, dont les bontés sont infinies, fait ici, de temps en temps, des coups surprenants pour amener les infidèles à la connaissance de la vérité ; et, quoique je sois en garde contre une crédulité trop facile, j'avoue qu'en certains cas je ne puis m'empêcher de croire.

En voici un arrivé depuis quelques mois, dont le Père de Chavagnac m'écrit lui-même les circonstances qu'il a pris

soin de vérifier.

Dans un village voisin de la ville de Fou-tchéou, une jeune femme de dix-sept à dix-huit ans fut atteinte d'une maladie si extraordinaire que personne n'y connaissait rien. Elle se portait bien quant au corps, buvant et mangeant avec appétit, vaquant aux affaires de la maison, et agissant à son ordinaire. Mais à l'heure qu'on y pensait le moins, elle se trouvait saisie d'un accès de fureur pendant lequel elle parlait de choses éloignées et absentes comme si elles eussent été présentes, et qu'elle les eût vues de ses yeux.

Elle dit, dans un de ces accès, qu'un homme qui était à la campagne arriverait bientôt, et qu'il lui parlerait de la religion chrétienne.

Une autre fois elle dit que deux catéchistes arriveraient à un certain jour qu'elle indiqua, et qu'ils jetteraient je ne sais quelle eau sur elle et par toute sa maison.

Elle fit en même temps des signes de croix, et commença de contrefaire ceux qui aspergent le peuple d'eau bénite.

Un des assistants lui ayant demandé pourquoi elle paraissait inquiète sur cette eau et sur ces signes de croix :

- C'est, lui répondit-elle, que je les crains comme la mort.

Ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans cette aventure, c'est que quatre hommes ou jeunes garçons, frères ou parents de cette jeune femme, avaient été atteints de la même maladie cinq ou six mois auparavant.

Leur furie devenait si grande, dans des moments, qu'on était obligé de les lier, parce qu'ils se battaient rudement les uns les autres, et faisaient des extravagances dont on avait lieu d'appréhender les funestes suites.

Ces pauvres gens cherchèrent toutes sortes de remèdes pour se délivrer d'un mal si fâcheux.

Tcham, chef des Tao-ssée, qui se faisait appeler Tien-Ssée, ou «le Docteur Céleste», vint alors à Fou-tchéou.

Ce beau nom est héréditaire à sa famille, en sorte que son fils, fût-il le plus ignorant et le plus stupide des hommes, aura le nom de «Docteur Céleste» comme son père.

Celui qui gouverne aujourd'hui le Tao-Ssée est un homme d'environ trente ans, fort agréable et fort bien fait. Il est superbement vêtu, et il se fait porter sur les épaules de huit hommes dans une magnifique chaise.

C'est ainsi qu'il parcourt de temps en temps toute la Chine pour visiter ses bonzes, et pour faire une abondante récolte d'argent. Car comme les Tao-Ssée dépendent de lui, ils sont obligés de lui faire des présents considérables, pour recevoir son approbation, et pour être maintenus dans leurs privilèges.

Le Tcham Tien-Ssée vint donc à Fout-chéou avec une suite nombreuse, et dans l'équipage dont je viens de parler.

Les Tao-Ssée, fiers de l'arrivée de leur chef, firent courir le bruit, par toute la ville, que les prédicateurs de la Loi chrétienne n'osaient paraître, et qu'ils avaient pris la fuite. Cependant nous étions tous deux à Fout-chéou, le Père de Chavagnac et moi, et je demeurai encore plus de deux mois dans cette ville.

Tous les malades de Fou-tchéou, et tous ceux à qui il était arrivé quelque infortune vinrent trouver le Docteur Céleste, pour être soulagés de leurs maux.

Le docteur prononçait gravement ce peu de mots : «Niam tching hoam tcha pao», qui signifient : «Levez les yeux vers l'esprit tutélaire de votre ville, afin qu'il connaisse vos maux, et qu'il m'en fasse son rapport».

La famille dont je viens de parler ne manqua pas de se présenter au Docteur Céleste, comme les autres, dans l'espérance de trouver quelque remède au furieux mal qui les désolait. A force de *taëls*, c'est-à-dire de pièces d'argent, ils obtinrent du Docteur Céleste et de ses disciples un bâton couvert de caractères diaboliques, et long à peu près comme l'avant-bras.

Toutes les fois qu'ils seraient tourmentés, ils devaient s'en servir, en pratiquant certaines cérémonies. Mais bien loin d'être soulagé, leur mal en devenait plus violent.

La jeune femme eut jusqu'à trois fois recours à ces imposteurs. Ils vinrent à trois reprises différentes dans sa maison, firent à chaque fois un sacrifice, où ils égorgèrent un coq, un chien et un cochon.

Ces sacrifices ne furent pas inutiles à ces misérables, car ils se régalerent fort bien ensuite de la chair de ces animaux ; mais ils le furent entièrement à cette pauvre femme, aussi bien que le bâton et les caractères : elle n'en fut soulagée en aucune manière.

Sa mère, touchée de l'état pitoyable où elle la voyait, la fit changer de demeure et la mena dans sa maison.

A peine y eut-elle été quelques jours, que son mal se communiqua encore à quatre jeunes gens âgés de quinze, de vingt, et de vingt-cinq-ans. Ceci arriva au mois de juin.

Un chrétien nommé Jean Teng, ami de cette famille, alla voir les malades. Il les assura que leur mal était une infestation visible des démons, qu'ils devaient avoir recours à Dieu et embrasser sa sainte loi ; que c'était le seul remède qui pût les délivrer du mal horrible qui les tourmentait.

Les paroles de ce fervent chrétien eurent leur effet. Les malades implorèrent le secours de Dieu et envoyèrent prier le Père de Chavagnac de vouloir bien les assister.

Le missionnaire ne crut pas devoir faire aucune démarche qu'ils n'eussent renoncé à leur idolâtrie et à leurs malheureuses superstitions.

L'infidèle s'en retourna chez lui assez satisfait. Dès le lendemain il revint à l'église et apporta au Père de Chavagnac¹ un sac dont il tira cinq idoles, un petit bâton long environ d'un pied et épais d'un pouce carré, - c'est-à-dire mesurant environ trente-trois centimètres de longueur sur trois d'épaisseur -. Une quantité de caractères chinois étaient gravés dessus.

Il tira aussi de son sac un autre morceau de bois haut de cinq pouces et large de deux, qui était semé partout de caractères, excepté d'un côté où l'on voyait la figure du diable transpercée d'une épée dont la pointe était piquée dans un cube de bois, qui était aussi tout couvert de caractères mystérieux.

Ce païen donna ensuite au missionnaire un livre d'environ dix-huit feuillets, qui contenait des ordres exprès du Tcham-

¹ A partir de cet endroit nous complétons le récit du Père Fouquet par les détails que le Père de Chavagnac a donnés lui-même dans une de ses lettres, datée de Fou-tchéou le 10 février 1703.

Tien-Ssée, par lesquels il était défendu au démon, sous de grosses peines, d'inquiéter d'avantage les personnes dont il s'agissait. Ces arrêts étaient scellés du sceau du Tcham-Tien-Ssée, signés de lui et de deux bonzes.

Les idoles étaient faites d'un bois doré et peint assez délicatement.

Il y avait des figures d'hommes et de femmes ; les hommes avaient la physionomie chinoise, mais les femmes avaient les traits du visage européens.

Chaque statuette avait dans le dos une ouverture fermée d'une petite planche. Le Père de Chavagnac la leva et constata que la cavité était assez étroite à son orifice, mais qu'elle allait en s'élargissant vers l'estomac.

Il y avait dedans des entrailles de soie et au bout un petit sac de la figure du foie de l'homme. Ce sac était rempli de riz et de thé, apparemment pour la subsistance de l'idole.

A la place du cœur, se trouvait un papier plié fort proprement. Le missionnaire se le fit lire. Il contenait le catalogue des membres de la famille. Leurs noms, leurs surnoms, le jour de leur naissance, tout y était marqué. On y lisait aussi des actes de consécration et des prières superstitieuses. Les figures de femmes avaient, outre cela, dans le fond de cette petite chambre, un peloton de cordon, plus long que gros, lié proprement avec du fil et à peu près de la figure d'un enfant emmaillotté.

L'infidèle, qui vit le Père jeter au feu toutes ces idoles, crut qu'il ne ferait plus de difficulté d'aller chez lui. Plusieurs chrétiens, qui se trouvèrent présents, se joignirent à lui pour en prier le missionnaire, mais celui-ci, connaissant parfaitement le caractère des Chinois, se contenta d'envoyer quelques-uns de ses disciples dans cette maison.

Ils partirent pleins de foi et emportèrent avec eux un crucifix, de l'eau bénite, leurs chapelets et les autres symboles de la religion. Plusieurs infidèles, un bonze entre autres qui se trouva là, les suivirent par curiosité.

Dès qu'ils furent arrivés dans la maison, ils firent mettre toute la famille à genoux. Ensuite un d'eux prit le crucifix en main, un autre l'eau bénite, un troisième commença d'expliquer le Symbole des apôtres.

Après l'explication, il demanda aux malades s'ils croyaient tous ces articles de foi des chrétiens, s'ils espéraient en la toute-puissance de Dieu, et aux mérites de Jésus-Christ crucifié, s'ils étaient prêts à renoncer à tout ce qui pouvait déplaire au vrai Dieu, s'ils voulaient observer ses commandements, vivre et mourir dans la pratique de sa loi ?

Quand ils eurent répondu qu'ils étaient dans ces sentiments, il leur fit faire à tous le signe de la croix, il leur fit adorer le crucifix, et commença les prières avec les autres chrétiens. Tout le reste du jour ils n'eurent aucune attaque de leur mal.

Les infidèles, qui étaient accourus en foule, furent extrêmement surpris de ce changement ; les uns l'attribuaient à la toute puissance du Dieu des chrétiens ; les autres, et surtout le bonze, disaient hautement que c'était un pur effet du hasard.

Dieu, pour les détromper, permit que le lendemain les malades ressentissent de nouvelles attaques de leur mal ; le bonze et ses partisans triomphèrent. Mais ils furent bien surpris de voir qu'autant de fois qu'ils étaient saisis de ces transports violents de fureur, autant de fois un peu d'eau bénite qu'on leur jetait, un chapelet qu'on leur mettait au cou, un signe de croix que l'on faisait sur eux, le nom de Jésus qu'on leur faisait prononcer, les calmait sur l'heure, et les mettait dans une situation tranquille ; et cela, non pas peu à peu, mais dans l'instant ; non pas une seule fois, mais à dix ou douze reprises en un même jour.

Ce prodige ferma la bouche aux bonzes et aux infidèles ; presque tous, convinrent que le Dieu des chrétiens était le seul véritable Dieu. Il y en eut même plus de trente qui dès lors se convertirent. Le lendemain un des chrétiens plaça une croix fort propre dans le lieu le plus apparent de la maison ; il mit aussi de l'eau bénite dans toutes les chambres et, depuis ce temps- là, toute cette famille ne s'est plus aucunement ressentie de son mal et jouit d'une santé parfaite.

En outre la croix et l'eau bénite firent cesser un grand fracas qu'on entendait souvent auparavant dans cette maison.

La famille, charmée de plus en plus de cette continuité de miracles si surprenants, demanda le saint Baptême. Le Père ne voulut leur accorder cette grâce qu'après qu'ils sauraient parfaitement la doctrine chrétienne et les prières ordinaires. Ils les apprirent avec une ardeur dont le missionnaire fut si pénétré qu'il en baptisa trois le seize juillet, et quatre autres quatre jours après.

Le huitième de la troupe, moins docile aux attraites de la grâce, différa de se convertir. Mais Dieu qui voulait l'attirer comme les autres, le punit du retardement qu'il apportait. Un serpent l'ayant mordu au pied, en moins d'un jour il enfla jusqu'à la ceinture. On eut recours au Père qui lui envoya un remède. Dès le lendemain l'enflure cessa, et le malade, saisi de frayeur et pénétré de reconnaissance, embrassa la religion à laquelle il se sentait déjà redevable de tant de biens.

Pour éterniser la mémoire de faveurs si remarquables, la famille, guérie et convertie, plaça dans la salle destinée à recevoir les étrangers une grande image de Notre Seigneur, dont le Père de Chavagnac leur fit présent.

Au-dessous ils gravèrent cette inscription en gros caractères :

«En telle année et tel mois, cette famille fut affligée de tel mal ; les bonzes et les dieux du pays furent inutilement employés. Les chrétiens vinrent tel jour, invoquèrent leur vrai Dieu, et le mal cessa à l'instant. C'est pour reconnaître ce bienfait, que nous avons embrassé sa sainte loi ; et malheur à celui de nos descendants qui serait assez ingrat pour adorer d'autre Dieu que le Dieu des chrétiens».

A la suite de cette inscription furent gravés le Symbole et les Commandements de Dieu.

Une famille païenne, de la petite ville de Cham-ham dépendante de Tcham-tchéou, souffrait une persécution dont le démon seul pouvait être l'auteur.

Des mains invisibles renversaient et brisaient les meubles de la maison à l'heure qu'on y pensait le moins.

Tantôt on voyait un grand feu allumé dans une chambre où un moment auparavant il n'y avait pas une étincelle, et tantôt des figures humaines, monstrueuses et capables d'inspirer la terreur, paraissaient peintes sur du papier et attachées aux murailles, sans qu'on pût deviner qui les y avait mises.

Il se passait beaucoup d'autres choses aussi surprenantes, auxquelles on ne croyait pas que les hommes pussent

avoir aucune part.

Le chef de cette famille, inquiet et impatient de se voir ainsi tourmenté, n'oublia de ce que la superstition la plus aveugle peut suggérer, pour se délivrer de ces mauvais hôtes.

Il s'adressa d'abord à une espèce de bonzes qu'on appelle : Hochans. Ce sont les adorateurs de l'idole Foé, les prédicateurs de la métempsycose et les auteurs de cent ridicules fables qu'ils ont apportées en Chine avec leurs idoles, soixante ou quatre-vingts ans après Jésus-Christ.

Les Hoéhans n'ayant pu donner de secours à cette famille affligée, on fit venir une autre espèce de bonzes, qu'on appelle Ssée-Congs.

Ceux-ci firent dans la maison infestée plusieurs cérémonies mystérieuses, mais ce fut à leur confusion.

Ils attribuèrent à leur petit nombre le mauvais succès de leurs opérations diaboliques. Aussi, de trois qu'ils étaient d'abord, ils y vinrent dix pour être plus forts, disaient-ils, contre l'esprit qu'ils voulaient chasser.

C'était chaque jour une comédie nouvelle ; le peuple y accourait en foule et la maison était toujours pleine de toute sorte de gens.

Un chrétien s'y trouva par hasard ; il ne put voir toutes les extravagances que faisaient les Ssée-Congs, sans être touché de l'aveuglement de ceux qui se laissaient tromper par ces malheureux.

- Qu'on est à plaindre dans cette maison ! dit assez haut le fidèle. On y fait bien des dépenses inutilement.

Si on avait recours au Dieu des chrétiens, qui est le souverain seigneur du ciel et de la terre et la terreur des démons, on aurait bientôt la paix, sans qu'il en coûtât la moindre chose.

Personne ne parut faire attention à ce que le chrétien venait de dire. On le remarqua cependant.

Les bonzes continuèrent leurs jongleries ; l'esprit malaisant tint ferme et s'en moqua, de sorte que les Ssée Congs n'en pouvant venir à bout, il fallut appeler les Tao-Ssée.

Ceux-ci, fiers de se voir recherchés dans une si heureuse conjoncture, entrèrent orgueilleusement dans cette maison, promettant d'un air fanfaron qu'ils sauraient bientôt réduire le malin esprit.

Leur fierté ne dura pas ; car, à peine eurent-ils mis les pieds dans la demeure, qu'une grêle de pierres fondit sur eux, sans qu'on pût découvrir ceux qui les lançaient.

Les Tao-Ssée, peu accoutumés à un pareil traitement, se retirèrent plus vite qu'ils n'étaient venus, et laissèrent ces pauvres affligés dans un nouveau trouble.

Le chef de famille, voyant que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors était inutile, s'avisa de changer de demeure, croyant qu'il pourrait ainsi trouver le repos qu'il cherchait depuis si longtemps. Il alla donc loger dans une nouvelle maison ; l'esprit mauvais l'y poursuivit, ce qui le jeta dans le désespoir.

Accablé de chagrin et de tourments, il rencontra dans la rue le chrétien dont j'ai parlé.

- N'est-ce pas vous, lui dit-il, mon ami, qui vous moquiez dernièrement des bonzes dans ma maison et qui prétendiez que le Dieu des chrétiens pouvait seul me secourir ?

- C'est moi-même, répondit le fidèle, et il ne tiendra qu'à vous d'éprouver la vérité de ce que je vous ai dit. Ici y a dans votre voisinage des catholiques pleins de piété et de ferveur ; invitez-les à se joindre aux autres chrétiens de cette ville et à venir chez vous prier tous ensemble le Dieu que nous adorons. J'espère que ce Dieu plein de bonté exaucera les vœux qui lui seront offerts pour vous. Pécheur et nouvellement catholique que je suis, je n'ose pas aller seul chez vous parce que je ne mérite pas d'être écouté. Mais, pour mes frères, leurs prières seront agréables, et vous en sentirez sûrement les effets. Au reste, que la multitude ne vous épouvante pas ; il ne vous en coûtera ni repas ni argent ; car, dans la loi que nous professons, le désintéressement est parfait.

L'infidèle écouta ce que le chrétien lui disait, et parut en être content, mais le moment de sa conversion n'était pas encore venu ; Dieu l'y disposait seulement par cette entrevue.

Quelques jours après, les vexations du démon ayant redoublé, le pauvre homme, tout hors de lui, se lève à minuit, court à la maison du fidèle qui lui avait donné de si salutaires conseils, le force de lui ouvrir sa porte et le conjure, au nom du Dieu qu'il adore, de lui donner promptement quelque assistance.

Le chrétien voulut attendre le jour ; mais le païen fit de si grandes instances que l'autre fut obligé de le suivre.

Après s'être recommandé à Dieu, il prit son chapelet et de l'eau bénite, et se confiant uniquement en la miséricorde de Notre Seigneur, il entra dans la maison de l'infidèle et y fit sa prière à genoux et le visage contre terre.

Il arracha ensuite les affiches et les écrits des bonzes, foula aux pieds ces figures monstrueuses, auxquelles personne n'osait toucher, les jeta au feu, et, après avoir fait enlever tout ce qu'il y avait de superstitieux, il procura à cette maison une paix et une tranquillité si parfaites, qu'elle n'a point été troublée depuis ce temps-là.

Le chef de cette famille, pénétré d'une vive reconnaissance de la grâce qu'il venait de recevoir, déclara qu'il voulait être chrétien.

Il commença dès lors à garder les jeûnes et les abstinences de l'Eglise, et à faire en commun, le matin et le soir, les prières des fidèles que sa famille apprit en peu de temps. Il en ajouta encore plusieurs autres à l'honneur de Notre Seigneur et de la Sainte Vierge.

Le Père Baborier étant venu à Cham-ham, on lui présenta ce fervent catéchumène, et il eut la consolation de le baptiser avec toute sa famille.

La conversion que je viens de raconter, ajoute le Père Fouquet, n'est pas la seule merveille que Dieu ait faite dans cette maison. Le Père Baborier raconte, dans la relation qu'il m'a envoyée, d'autres faits assez remarquables : plusieurs malades guéris par l'invocation du nom de Dieu ; un infidèle âgé de vingt-six ans, de furieux qu'il était, rendu traitable et remis en son bon sens au moment qu'un chrétien lui jette de l'eau bénite, et lui fait prononcer les noms de Jésus et de Marie ; deux femmes en travail tout à coup délivrées par l'application de saintes reliques qu'on leur attache au col ; un enfant chrétien, âgé de onze ans, qui était tombé dans un puits profond, soutenu par une main invisible, qui le porte, d'une

manière dont il s'aperçoit lui-même, sur un rebord pratiqué à côté de la surface de l'eau, d'où on le retire ensuite sans le moindre mal.

Enfin je trouve une maison conservée au milieu d'un violent incendie qui en consume cent cinquante et une autres.

Cette habitation appartenait à un chrétien ; le feu l'effraya, il s'enfuit et abandonna sa maison.

Un autre fidèle de ses amis, plein de courage et de foi, y va, y jette de l'eau bénite, et préserve cette demeure par les ferventes prières qu'il fait à Dieu.

Le Père Baborier, qui a été sur les lieux et qui a vu cette maison, assure que le feu l'épargna seule, et que toutes les autres qui la touchaient, et qui l'environnaient, ont été entièrement détruites et consumées.

Et le Père Fouquet, connaissant fort bien l'état des esprits en France au commencement de ce XVIII^e siècle, travaillé déjà par les doctrines des philosophes sceptiques, précurseurs de la Révolution et du culte de la déesse Raison, termine sa relation en disant à son correspondant, le duc de la Force :

J'aurais un peu de peine à raconter tant de prodiges à ces hommes profanes qui se font gloire de leur incrédulité ; mais à vous, Monseigneur, dont je connais depuis si longtemps la foi et la religion, je me ferais un scrupule de vous en rien cacher, afin qu'admirant avec nous les miséricordes du Seigneur, vous nous aidiez à le remercier de ce qu'il veut bien encore, en ces derniers temps, faire éclater sa puissance pour animer la foi des néophytes.

Les faits que nous venons de reproduire reçoivent une nouvelle confirmation de ceux relatés dans le *Mémoire sur l'état des Missions de la Chine*, rédigé en latin, et présenté au Général de la Compagnie de Jésus, à Rome, en 1703, par le Père François Noël.

On m'a souvent demandé, dit ce missionnaire, s'il se fait des miracles en Chine et quelle sorte de miracles. Comme nous ne sommes pas crédules, et que nous ne donnons le nom de miracles qu'à des choses qui le méritent dans la plus grande rigueur, nous nous contentons d'appeler «événements miraculeux» certains faits qu'on ne peut guère attribuer qu'à quelque opération extraordinaire de la vertu divine. Les lettres, les relations de nos Pères se trouvent toutes remplies de ces sortes d'événements.

En voici quelques-uns plus récents pour servir d'exemples d'une infinité d'autres que je pourrais rapporter.

Une jeune femme païenne, mais qui avait toute sa famille chrétienne, étant allée voir ses parents, tomba malade d'une maladie violente. Sa famille alarmée envoya aussitôt quérir un catéchiste nommé Paul, homme d'une vie très innocente et d'un zèle ardent pour le salut des âmes et pour la conversion des infidèles.

Au nom de Paul, la malade transportée s'écria :

- Vous allez chercher Paul avec un grand empressement ; mais tenez-vous pour certains qu'il ne se pressera pas et qu'il sera longtemps à venir.

En effet, les occupations du catéchiste ne lui permirent pas de se rendre où on l'appelait, aussi promptement qu'on l'aurait désiré.

On était incertain du jour et de l'heure de son arrivée, quand, au moment qu'on y pensait le moins, la malade parut troublée et cria par deux fois de toute sa force :

- Retirons-nous ! Retirons-nous ! Le voilà qui approche !

On sortit de la maison, et comme on courut à la rivière, par où le catéchiste devait venir, on fut fort étonné de le voir arriver : mais on le fut d'avantage quand, à son entrée dans la maison, la jeune femme se sentit entièrement guérie.

Paul l'ayant interrogée sur ce qu'elle pensait d'une guérison si prompte et si extraordinaire, elle répondit que des hommes d'un regard affreux et capables d'inspirer de la terreur, l'avaient saisie et la tenaient liée si fortement avec des chaînes qu'elle était hors d'état d'agir : mais que, dès que Paul s'était montré, ils avaient pris la fuite et l'avaient laissée en liberté. Elle ajouta qu'elle souhaitait être chrétienne et qu'elle priait instamment qu'on la baptisât au plus tôt. Le catéchiste l'instruisit et la baptisa avec son mari.

La magie et l'infestation des démons sont très communes en Chine ; mais les néophytes s'en délivrent aisément par le signe de la croix et parla vertu de l'eau bénite.

Un catéchumène, quoique persuadé de la vérité de la religion chrétienne, différait de se faire baptiser, parce qu'il avait commerce avec un magicien et qu'il était attaché à quelques superstitions qui l'aidaient à gagner sa vie.

Instruit du pouvoir du signe de croix sur les démons, il voulut éprouver un jour si, par ce moyen, il arrêterait l'effet des enchantements de son maître.

Au milieu d'une opération diabolique du magicien, le catéchumène fit le signe de la croix en secret, sans qu'on s'en aperçût, et arrêta l'enchantement.

Le magicien recommença l'opération une seconde fois, mais il ne fut pas plus heureux, et le signe de la croix empêcha l'effet pour la seconde fois.

Le catéchumène en fut si vivement touché que, de ce moment, il renonça à toutes ses superstitions et demanda le baptême qu'il reçut avec beaucoup de foi et de piété.

Abordant la question des maisons hantées, le Père François Noël signale un fait qui confirme celui arrivé au Père Ricci dans le palais de Nanking. Il déclare qu'il n'y a pas longtemps, dans un village de la dépendance de la ville de Chim-tin, dans la province de Petchili, plus de cinquante maisons furent délivrées de l'infestation des démons par la vertu de l'eau bénite.

CHAPITRE VII

LES GUÉRISONS DES POSSÉDÉS SONT DES CAUSES FRÉQUENTES DE CONVERSIONS. - «IL N'Y A QUE LES CHRÉTIENS QUI PUISSENT LA GUÉRIR !» - BATTU PAR LES DÉMONS. - POSSÉDÉE DEPUIS QUATRE ANS, DÉLIVRÉE PAR UNE VIERGE. - OUVRIER TRACAS-

SÉ PAR LE DIABLE DEPUIS DEUX ANS. - OBSÉDÉE À L'AGONIE. - L'INSTITUTRICE DU VILLAGE DE SINENTI. - CATÉCHUMÈNES POSSÉDÉS. - UNE PROCESSION PAÏENNE. - LE TONG-TSE PORTE-PAROLE DES IDOLES. - LE TAPU INTERPRÈTE. - LA VERTU DE L'EAU BÉNITE. - DIABLES MANDARINS. - LE COMMANDEMENT D'UNE APPARITION. - PEUT-ÊTRE TROP RICHE !... - UNE SORCIÈRE RUINÉE. - LA FEMME D'UN LABOUREUR. - LES BONZES IMPUISSANTS ; LE DÉVOUEMENT DES PARENTS INUTILE ; LA CHASSE AUX DÉMONS. - LA VIERGE SONG-KIEU-KOU VICTORIEUSE. - LE DIABLE CALOMNIATEUR. - UN PEINTRE IDOLE VIVANTE. - DEUX PETITES FILLES ÉTRANGLÉES PAR LE DIABLE. - LA PAIX NOCTURNE RÉTABLIE. - L'ORIGINE DE LA STATION DE NGAN-LIN-TCHÉOU. - DÉLIVRANCE D'UNE JEUNE FILLE DE DOUZE ANS. - POSSÉDÉE DEPUIS HUIT ANS.

Les guérisons des possédés sont, en Chine comme ailleurs, des causes fréquentes de conversions. Ainsi Satan, le toujours vaincu, travaille malgré lui à l'extension du règne de Dieu sur la terre et repeuple le ciel.

En 1859, le Père Stanislas Clavelin, missionnaire à Kiang-in, ville de la province du Kiang-nan, affirmait que «les maladies du diable» avaient été l'occasion, sinon la cause, des trois quarts des conversions sur trois mille qu'il indiquait.

Après tout, disait-il, ces faits sont semblables à ceux que l'on rencontre dans l'Évangile. Notre prédication ressemble à celle de Notre Seigneur, de ses Apôtres, de Saint François Xavier et des anciens missionnaires des Indes, de la Chine et du Japon.

Il ajoutait que les conversions opérées dans ces circonstances étaient ordinairement solides et durables.

Ce que le Père Clavelin écrivait il y a dix ans sur le district de Kiang-in est encore vrai aujourd'hui, disait le Père Royer dans sa lettre du 15 janvier 1869. Les mêmes faits diaboliques continuent à se produire. Depuis deux ans j'en ai constaté quatre-vingt-trois...

C'est aussi le même résultat final, c'est-à-dire la conversion d'un grand nombre de païens, témoins des guérisons miraculeuses obtenues par les mêmes moyens : l'eau bénite, le signe de la croix, le baptême, la promesse de se faire chrétien. Souvent le démon est chassé instantanément, et instantanément le malade est guéri.

Le Père Royer confirmait ses paroles par des exemples.

Du 12 au 16 mars 1867, il avait administré le baptême à quarante-six adultes dans la paroisse centrale de Saint-Joseph, près de Kiang-in, chrétienté de deux cent trente-trois néophytes et deux cents catéchumènes.

Parmi ces quarante-six baptisés, il comptait cinq malades du diable, dont deux de la ville même de Kiang-in : une mère de famille et son quatrième fils. Obsédée des diables appelés *Ou-chen*, cette femme allait depuis plusieurs années dans les pagodes, faisait prier les bonzes, dépensait sa fortune ; tout cela en pure perte. Les médecins finirent par se déclarer impuissants et les bonzes eux-mêmes lui dirent :

- Il n'y a que les chrétiens qui puissent vous guérir.

Elle n'hésite pas, elle fait appeler une chrétienne qui l'instruit. Elle croit en Dieu, renonce au culte des idoles, fait le signe de la croix ; elle est guérie sur-le-champ.

Son vieux père, âgé de quatre-vingts ans, trois de ses fils, sa fille, témoins de la guérison, se déclarent catéchumènes. Son quatrième fils et sa bru refusent de croire ; le diable s'empare d'eux et les amène à la foi malgré lui.

Le quatrième fils, le plus obstiné, était le plus tourmenté.

Le démon lui apparaissait et le frappait. Dans la nuit du 15 au 16 mars 1867, il le battit si fort qu'on l'apporta à l'église en conjurant le missionnaire de lui administrer le baptême.

Le Père entendit sa confession préparatoire et le baptisa avec quinze autres adultes. Après le baptême, le malade se trouva mieux.

Le prêtre lui donna un chapelet qu'il se mit aussitôt à réciter avec sa mère et son troisième frère, catéchumène fervent. Une heure après ils priaient encore dans l'église.

- Retournez à votre maison, leur dit le missionnaire.

- Père, répondit le malade, je veux y retourner sur mes pieds.

On les laissa continuer leurs prières et, sur les dix heures, l'obsédé était complètement guéri.

Parmi ceux que le Père Royer baptisa du 12 au 16 mars, se trouvaient seize adultes de Tchen-kia-wei, village situé au pied de la plus haute colline du Kiang-in.

Ils appartenaient à une même famille convertie six mois auparavant par la guérison subite d'une maladie qui durait depuis quatre ans. La mère n'était plus qu'un squelette, tant le démon la faisait souffrir. On avait dépensé force argent dans les pagodes et chez les médecins. Dépenses inutiles.

- Les chrétiens seuls, leur avouèrent les bonzes et les médecins, ont la puissance de guérir de semblables maladies.

Une vierge chrétienne demeurait à un kilomètre de Tchen-kia-wei ; on la pria de venir.

Ce n'était pas la première fois qu'elle avait affaire au diable. Elle arriva, instruisit la malade, obtint d'elle la promesse qu'elle se ferait chrétienne.

- Avant tout, dit-elle, il faut jeter au feu toutes les idoles qui se trouvent dans la maison.

On obéit. La vierge fit alors une aspersion d'eau bénite et à l'instant la malade fut guérie.

Toute la famille se déclara catéchumène avec quelques familles voisines que la vierge instruisit, et qui, six mois après, reçurent le baptême.

En mai et en novembre 1868, le Père Royer baptisa dans cette même famille quatorze personnes. Ce fut donc un total de trente chrétiens et de soixante catéchumènes amenés à la foi en un seul village à la suite de manifestations diaboliques. Le démon n'avait pas trop mal travaillé pour Dieu. Il n'en fut ni plus content, ni mieux récompensé.

Le 19 mars 1867, fête de Saint Joseph, le Père Royer vit passer un ouvrier d'une maigreur effrayante et d'une pâleur cadavérique. C'était un païen.

- Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-il avec intérêt.

- Ah ! répondit cet homme en déposant son petit fardeau, je n'en puis plus, je suis à bout de forces.
 Le missionnaire le fit asseoir, puis l'interrogea sur sa maladie. L'ouvrier demanda un remède qui pût le guérir.
 - Oh ! répondit le prêtre en hochant la tête, croyez en Dieu ; votre mal est incurable. Songez à sauver votre âme, ce sera le meilleur remède.
 - Eh bien ! Je crois, reprit cet homme d'un ton convaincu, et si Dieu me guérit, ma famille et beaucoup d'autres croiront. Voilà deux ans que je suis en butte aux tracasseries du Zié-pin (maladie du diable).
 Le missionnaire l'encouragea, lui donna le petit livre de prières nécessaires et lui recommanda de prier Saint Joseph, puis de venir dans cinq jours à Jed-Kiao, où les chrétiens devaient célébrer la fête de l'Annonciation.
 L'ouvrier fut fidèle au rendez-vous. Du plus loin qu'il aperçut le Père il s'écria :
 - Je suis guéri. Depuis cinq jours le diable n'est plus revenu.
 Sa figure était rayonnante de joie. Le missionnaire lui remit quelques livres de religion pour lui et ses enfants.
 Le quatre avril, le Père Royer commençait la mission de Jed-Kiao, lorsque cet homme lui amena son second fils âgé de onze ans ; cet enfant savait déjà lire les prières et le catéchisme.
 - Je suis bien content de vous, lui dit le prêtre.
 - Si le Père veut venir chez moi, répliqua cet homme, il y trouvera beaucoup de personnes disposées à croire en Dieu à cause de ma guérison.
 Le missionnaire se rendit à ses désirs. Il fut ravi de la disposition des païens et de toute la famille. Il baptisa le plus jeune des enfants et le nomma Joseph, en reconnaissance du bienfait accordé par ce saint Patriarche.
 Ce fut le premier baptisé d'une chrétienté qui, au 15 janvier 1869, comptait déjà plus de vingt familles catéchumènes.

Au mois d'octobre 1867, une païenne de Sinenti fut visitée par le diable ; il restait invisible, mais sa funeste présence se manifestait par des effets terribles.

A la nouvelle année chinoise, c'est-à-dire suivant nous : en février 1868, des parents éloignés venus pour offrir leurs souhaits et prendre part aux réjouissances de la famille, trouvèrent la malheureuse à l'agonie. Elle ne mangeait plus ; elle était étendue sans mouvement sur son lit, subissant depuis cinq mois de cruelles tortures.

Sur le conseil des parents, on appela un chrétien.

Celui-ci demanda que toutes les images du diable fussent brûlées, que la malade crût en Dieu et désirât le baptême.

La malade, son mari, ses enfants, tous déclarèrent qu'ils étaient prêts à embrasser le christianisme.

Le chrétien arracha alors l'image du diable de famille, la jeta au feu et la remplaça par l'image de Notre Seigneur, puis, plein de foi, prit de l'eau bénite et en aspergea la malade. Sur-le-champ elle fut délivrée.

Le 31 mars suivant, le Père Royer se rendit dans cette nouvelle chrétienté où il baptisa douze adultes.

Quelque temps après, cette femme vint en pèlerinage remercier Saint Joseph dans son église de Kiang-in, à cinq lieues de Sinenti.

L'institutrice de ce village de Sinenti était une pauvre veuve qui avait appartenu autrefois à la secte des Jeûneurs, ou Mangeurs d'herbes. Elle avait, elle aussi, été délivrée de la maladie du diable par le baptême. Le démon ne se tint pas pour battu ; il lui apparut de nouveau pour la tourmenter.

Une chose l'arrêtait : le scapulaire de la nouvelle chrétienne.

- Si tu veux enlever ton scapulaire, lui dit-il, je te donnerai ce lingot.

Et il lui montra un lingot d'argent.

Sur son refus il reprit :

' Jette au moins ton scapulaire sur ton dos, je ne puis en supporter la vue.

La néophyte saisit de ses deux mains son scapulaire et récita les invocations :

- Jésus, Marie, sauvez-moi !

- De grâce, répliqua le diable, ne récite pas cette prière, ne prononce pas ces noms qui font mon tourment.

Mais elle répéta encore plus fort :

- *Jesou ! Malia ! Kieou ouo !*

Le démon la saisit alors à la gorge pour l'étrangler et l'empêcher de prononcer ces noms bénis.

- Tu auras beau faire, répliqua-t-elle courageusement, je les prononcerai de cœur, je ne te crains pas.

Le diable vaincu s'enfuit.

Cette pauvre femme était devenue presque aveugle et sourde par suite des obsessions démoniaques. Depuis elle alla mieux. En 1869 elle enseignait la doctrine aux chrétiens du village de Sinenti.

L'emploi de l'eau bénite suffit généralement pour faire cesser les possessions diaboliques. Parfois, cependant, les missionnaires rencontrent des démons plus rétifs qui refusent d'abandonner leur poste et déclarent qu'ils n'ont pas peur de l'eau dont on les asperge. Les contorsions des possédés montrent bien pourtant que l'eau sainte ne leur est pas inoffensive et les fait cruellement souffrir.

Mais le résultat que l'aspersion de l'eau bénite n'atteint pas, le contact du crucifix, et plus particulièrement de la croix que les évêques portent sur la poitrine, l'obtient.

Monseigneur Anouilh, vicaire apostolique de la province du Pé-tché-ly occidental, l'a constaté par sa propre expérience ; il a aussi éprouvé la terreur et les tourments que les démons ressentent au récit des souffrances et de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Il a fait cette constatation au cours d'une épidémie de possessions, qui s'était déclarée parmi des catéchumènes qu'on instruisait, et qu'on préparait à recevoir le baptême.

Un jour, qui était la fête de l'Épiphanie, raconte-t-il, dans une lettre datée du 16 janvier 1866 et écrite à l'Hôtel de la

Grande Miséricorde, dans la ville de Pao-ting-fou, on m'apporta un possédé qu'il avait fallu garrotter parce qu'il refusait de venir voir l'évêque.

Je tenais ma croix à la main et je dis au possédé d'invoquer le nom de Jésus.

Il détourna la tête en s'écriant :

- Pourquoi m'a-t-il précipité dans l'enfer ?... Il est injuste !... / est injuste !... Il est injuste !...

- Dieu est juste ! répondis-je. S'il t'a précipité dans l'enfer, c'est à cause de ton orgueil.

Le démon avoua alors devant tout le monde que Dieu était juste, mais il ajouta que Jésus-Christ ne pouvait pas le sauver. En même temps, il poussait des hurlements entrecoupés d'éclats de rire.

Je lui ordonnai de partir. Il déclara qu'il ne partirait point.

Faisant alors tenir ferme le possédé, je lui posai la croix sur les lèvres. Un instant après le démon avait disparu.

Le possédé apprit avec ardeur la doctrine et les prières ; maintenant il est baptisé, et le diable n'a plus d'empire sur lui.

Un autre jour, on amena à Monseigneur Anouilh une vieille catéchumène que l'eau bénite n'avait pas délivrée de sa possession. En voyant l'évêque elle s'écria épouvantée :

- J'ai peur !... J'ai peur !...

- De quoi as-tu peur ?

- J'ai peur du crucifix.

Elle indiquait la croix pastorale. Après lui avoir posé les interrogations prescrites au Rituel, Mgr Anouilh la lui fit baiser. La possédée fut immédiatement délivrée.

En peu de temps, les obsessions et possessions qui affligeaient les catéchumènes disparurent. L'ennemi des âmes avait constaté que ses manœuvres tournaient à sa confusion en faisant toucher du doigt aux infidèles la vérité et la puissance du christianisme.

Ce n'est pas seulement dans les circonstances de la vie privée que le démon manifeste son pouvoir en Chine ; de même qu'au Tonkin, il se plaît à faire montre de son empire dans la vie publique, dans les occasions solennelles, et à exprimer sa volonté à ses adorateurs par la bouche des possédés qui lui servent de médiums de leur plein gré ou même contre leur volonté.

La ville de Song-kiang-fou est une grande ville située sur le fleuve Ouang-pou. Elle est le chef-lieu d'une préfecture de premier ordre dans la partie la plus méridionale de la sous-province du Kiang-sou.

Comme toutes les villes chinoises, elle possède un certain nombre de pagodes. L'une des plus grandes est consacrée en même temps à trois idoles : à Ouang-ti, ce qui veut dire «roi du ciel», - ce dieu est appelé encore par le peuple Gno-ti et Seu-di -, à Lieu-Kiong-ouang, et à Yan-he-tse.

D'autres temples sont dédiés à Se-Siang-Kiong, à Zé-zeu, à Hou-liang-ouang, à Confucius et à d'autres personnages plus ou moins illustres, qui sont pour la plupart des célébrités locales.

Song-kiang-fou est connu chez les païens de la contrée par trois processions solennelles qui s'y font tous les ans à époques fixes : le 26 ou le 28 de la troisième lune, le 7 de la septième et le 10 de la huitième. Les Chinois, on le sait, ne divisent pas leur année comme nous, mais par mois lunaires.

A ces dates quelques unes des idoles de la ville sortent processionnellement de leurs pagodes pour se rendre, portées ou traînées par leurs adorateurs, en un lieu que le démon a lui-même désigné pour y recevoir leurs hommages.

Ce qu'il y a en effet de plus remarquable dans ces fêtes, ce ne sont pas leurs cérémonies, bien qu'il s'y dépense beaucoup d'argent et qu'elles s'accomplissent au milieu d'un concours énorme de peuple, c'est la manière dont le diable indique lui-même le but de la procession, et les idoles qui devront y prendre part.

Quelque temps avant la fête, un païen quelconque, tantôt un riche, tantôt un pauvre, un ouvrier ou un patron, un petit cultivateur ou un gros négociant, est saisi par le démon. Il quitte son palais ou son taudis, ses outils ou ses employés, ses bœufs ou ses clients, et se précipite par la ville comme un fou, les yeux lui roulant dans les orbites d'une manière effrayante. Il est entraîné par une force irrésistible et il va, indifférent à ce qui l'entoure, ignorant de son but.

Les habitants de Sang-kiang-fou, habitués à pareils spectacles, reconnaissent l'inspiré à son air hagard ; ils savent ce qui va se passer. Pour en être témoins, ils sortent en toute hâte de leurs maisons et se précipitent en foule sur les traces du malheureux en criant :

- Le Tong-tsé est arrivé !... Le Tong-tsé est arrivé !... Voilà le possédé ! ... Voilà le possédé !...

Ils le suivent. Tout à coup le Tong-tsé pénètre dans une pagode.

Il n'en a pas plus tôt franchi le seuil qu'il est renversé par terre sur le dos. L'écume lui sort de la bouche. Ses yeux qui, pendant qu'il marchait, roulaient sans arrêt, se fixent en haut, dirigés vers le toit de la pagode, et s'immobilisent...

Rigide, muet, il demeure dans cet état de prostration pendant environ une heure. Puis il reprend ses sens et va s'asseoir dans un fauteuil.

Un silence profond s'établit. Le tong-tsé parle à haute voix, mais ses paroles sont étranges. Les mots dont il se sert sont inconnus du peuple du Kiang-sou méridional. Ils en sont de lui-même. Il ne comprend pas les phrases que le démon profère par ses lèvres, car il parle en langue mandarine qu'il a toujours ignorée.

Mais un homme a été prévenu de l'arrivée du tong-tsé, un sorcier de profession, le Capo, comme le peuple l'appelle. Il se tient à côté du possédé et traduit ses paroles à la foule.

La plupart du temps, le démon déclare tout de suite que l'idole adorée dans la pagode où l'on se trouve désire être conduite en procession à tel endroit. Parfois il joue la coquetterie et annonce qu'il ne veut pas sortir de son temple. Dans ce cas, les administrateurs des pagodes se jettent à genoux devant le tong-tsé, implorent son aide, le supplient de toucher le cœur de l'idole et de la déterminer à accepter les honneurs qu'on veut lui rendre.

Le possédé se recueille pendant un instant en silence, prie mentalement, puis donne une réponse définitive.

Si cette réponse est favorable, le démon désigne la pagode où il veut que sa statue soit transportée pour y recevoir

les hommages du peuple.

Mais quelquefois, au beau milieu de ses discours, le tong-tsé s'arrête tout court, interdit. C'est qu'un chrétien est entré dans la pagode. Le démon a senti l'effet de sa présence. De frayeur il en a perdu la voix.

Le possédé déclare alors qu'il a deviné un adorateur du Maître du Ciel parmi la foule, et il avoue piteusement qu'il ne peut faire aucune réponse en sa présence.

Le diable ne saurait confesser son impuissance d'une façon plus humiliante. Comme il chasserait avec bonheur cet intrus de l'assemblée !... Mais il n'en a pas le pouvoir et, pour obtenir le départ du chrétien plus fort que lui, cet orgueilleux l'implore platement, obséquieusement. Le tong-tsé fait un grand salut devant la foule et prie le fidèle inconnu de lui faire la grâce de se retirer.

Une fois sa mission de porte-parole de l'enfer remplie, le possédé, rendu au calme, descend de son siège, sort de la pagode, et regagne sa demeure, comme si rien d'extraordinaire ne venait de lui arriver.

En 1869, avant la procession du 28 de la troisième lune, date qui correspondait à notre 9 mai, quatre tong-tsé entrèrent dans quatre pagodes de Song-kiang-fou. L'un se rendit à la pagode commune aux idoles Ouang-ti, Lieu-Kiong-ouang et Yan-he-tsé ; le deuxième à la pagode de Se-Siang-Kong ; le troisième, à celle de Zé-zeu ; et le dernier, à celle de Hou-lian-ouang.

Toutes les idoles déclarèrent qu'elles accepteraient les honneurs qu'on désirait leur rendre, et elles désignèrent comme but de la procession un temple situé hors de la ville, près de la porte de l'Est.

Dès que la volonté de ces démons fut connue, commencèrent les préparatifs de la fête. Les administrateurs des pagodes, munis de registres, se rendirent dans chaque maison, demandèrent quelle somme le chef de la famille consentait à donner pour subvenir aux frais de la cérémonie, et l'inscrivirent... sans la toucher.

Leur tournée par la ville achevée, les administrateurs remirent le registre aux bonzes qui se chargèrent d'encaisser le montant des souscriptions promises.

Ces braves gens ont en effet toujours préféré recueillir l'argent eux-mêmes que s'en rapporter sur ce point à la bonne foi de leurs comparses dans l'art de duper les sots.

De cette façon d'ailleurs chaque donateur a la permission de s'imaginer que son aumône a servi tout entière aux dépenses de la procession. Cette illusion est toujours une petite compensation à l'argent qu'ils déboursent.

Les souscriptions de cette nature ont été fréquemment, en Chine, la cause de graves ennuis, et même de persécutions pour les chrétiens. Ils ne pouvaient en effet prendre part de leurs deniers à une fête païenne.

Interrogés directement sur le motif de leur abstention, questionnés sur la religion qu'ils pratiquaient, ils devaient faire profession de catholicisme.

Souvent alors c'étaient pour eux l'amende, l'emprisonnement, les coups, quand ce n'était pas la mort.

En 1703, le Père François Noël racontait comment cinquante maisons de la ville de Chim-tin avaient été infestées par les démons. En 1807 M. Mercusot, missionnaire au Kouy-tchéou, fit une constatation analogue.

A la station de Saint-Etienne-hors-les-murs un enfant de treize ans, simple adorateur, - c'est-à-dire ayant seulement fait la première profession de foi chrétienne en se mettant à genoux devant la Croix - nommé Gau-té-cheu, vint trouver M. Mercusot avec mystère et lui présenta une petite cruche remplie d'eau.

- Que veux-tu faire de cette eau ? lui demanda le missionnaire.

- Je prie le Père de la bénir. Le diable est installé dans la maison de mon père.

Chaque soir on entend sous le sol des cris effroyables. La terreur règne chez nous et déjà l'on parle de déménager. Mais j'ai donné ma parole que le diable délogera aujourd'hui même et que chacun dormira tranquille.

Je prie donc le Père de bien bénir cette eau. Peut-être que mes parents encore païens, en voyant que le Maître du Ciel est plus fort que le diable, consentiront-ils à embrasser la foi.

Comme bien on pense, M. Mercusot, touché de cette confiance en Dieu, fit de grand cœur ce que l'enfant demandait.

Le petit Gau-té-cheu s'en alla tout joyeux, portant précieusement sa petite cruche.

Arrivé dans la maison de son père, il en arrose le sol d'eau bénite, en présence de toute sa famille, et promet avec assurance que tout le monde passera une bonne nuit.

Et il en fut comme le petit garçon l'avait dit. Le ciel, voulant récompenser sa foi, ratifia sa promesse. Ce soir-là on n'entendit pas le plus petit cri. Il en fut de même les nuits suivantes. Et tout le monde reconnut la vertu de l'eau bénite et admira la puissance bienfaisante du Dieu des chrétiens.

Parfois l'infestation des démons se manifeste dans des formes qui n'ont rien d'horrible. Nous en citerons un exemple d'autant plus remarquable qu'il fut accompagné d'une vision envoyée évidemment par le ciel.

En juillet 1869, un jeune négociant de Nanking alla trouver dans sa résidence le Père Colombel, de la Société de Jésus, et lui raconta que depuis dix-sept jours il n'avait pu fermer l'œil.

Quand, le soir, après avoir congédié ses ouvriers, lui et sa mère essayaient de dormir, cinq ou six démons venaient s'établir dans la chambre. Ils avaient la figure, le langage et les manières des mandarins. Ils causaient de toutes choses, faisaient beaucoup de bruit et s'en allaient le matin comme ils étaient entrés.

Ce jeune homme s'était adressé à toutes les pagodes, avait brûlé de l'encens, fait mille prostrations. C'avait été peine perdue. D'ailleurs les esprits lui avaient déclaré qu'il ne serait délivré de leurs visites que s'il allait au tien-tchu-dam.

Il ignorait ce que c'était que le tien-tchu-dam. Il s'informa et apprit que c'était la résidence des missionnaires.

Il y alla, la regarda de tous ses yeux, puis s'en retourna.

La nuit suivante les diables revinrent. Ils lui renouvelèrent leur déclaration. Ils ne l'abandonneraient que s'il allait au tien-tchu-dam.

Le jeune homme revient à la résidence, franchit la première porte, regarde et se retire.

Le soir venu, nouvelle visite des démons. Nouvelle déclaration.

Pour le coup, le commerçant se dit qu'il lui faudra aborder les prêtres européens. Ce n'est pas une petite affaire pour lui, car il a entendu dire, et il croit, que ces étrangers sont des sorciers redoutables, qu'ils font périr les enfants, et arrachent les yeux pour en composer des philtres magiques. Il a entendu raconter et il estime vraies bien d'autres sottises calomnies encore.

Cependant il prend son courage à deux mains, pénètre dans le tien-tchu-dam, demande à parler à quelqu'un, est reçu par le Père Colombel et lui raconte son histoire.

Le missionnaire l'assura qu'effectivement les prêtres catholiques possédaient le pouvoir de chasser les démons.. Il lui promit d'en débarrasser sa demeure, si, de son côté, il faisait ce qui lui serait indiqué.

Le visiteur y acquiesça et le Père chargea un catéchiste de l'accompagner et de débarrasser tout d'abord la maison de tous les objets superstitieux.

Mais en route le jeune homme, qui décidément n'était pas d'un caractère généreux et devait avoir l'habitude de couper les liards de son pays en quatre, fit cette réflexion, :

- Les esprits ont dit qu'ils partiraient si j'allais au tien-tchu-dam. J'y suis allé ; ils partiront. Le reste est inutile.

Là-dessus il renvoya le catéchiste.

Le lendemain le Père Colombel vit revenir tout joyeux le commerçant qui avait passé une nuit excellente.

Il avait vu en songe une longue procession où l'on emportait en chaise mandarinale tous les diables qui venaient auparavant le visiter.

Puis le matin, à l'heure de la messe, il avait été réveillé ainsi que sa mère par une vision d'un caractère tout différent. Un étranger leur était apparu, la tête nue, le visage orné d'une longue barbe, le corps couvert d'un vêtement inconnu au commerçant.

A la description le Père Colombel reconnut une chape ou une chasuble blanche semée de fleurs.

Ce personnage lui dit qu'il commandait aux démons, qu'il avait le pouvoir de les chasser, et qu'il les chasserait lorsque le temps en serait venu, mais qu'il fallait auparavant que lui, jeune homme, allât de nouveau voir le missionnaire et suivît toutes ses prescriptions.

Le Père Colombel expliqua donc à son visiteur ce qu'exige la religion chrétienne, lui remit un livre de doctrine et le congédia en lui donnant un catéchiste pour l'accompagner à sa demeure et jeter à la porte les idoles et leurs ustensiles.

La conversion de ce jeune homme paraissait donc en bonne voie ; malheureusement pour lui, son caractère mercantile reprit le dessus. Il marchanda avec la grâce. Il voulut ménager la chèvre et le chou.

- Adorer Dieu, se dit-il, c'est très bien sans doute, mais ne plus adorer les esprits au point de s'en faire des ennemis, est-ce possible ? Le démon des tempêtes me fera naufrager quand je traverserai le fleuve. Le démon du commerce ruinera ma maison de négoce...

Et d'autres réflexions encore plus absurdes, issues de ses préjugés de Chinois ignorant contre les Européens et le christianisme, se présentèrent à son esprit.

- Changer de religion, embrasser celle d'étrangers, n'est-ce pas renoncer à son pays pour devenir un barbare ? Ensuite, si j'embrasse le christianisme, je ne pourrai plus honorer mes parents défunts en leur faisant des sacrifices... Après ma mort les prêtres des chrétiens m'arracheront les yeux...

Il réfléchit tant et si bien qu'il fléchit dans son dessein et congédia une nouvelle fois son compagnon.

Il revint pourtant encore plusieurs fois rendre visite au missionnaire. La même apparition lui avait renouvelé ses précédentes recommandations. Mais le jeune homme s'en tenait à son premier raisonnement.

- Puisque, disait-il, il m'a suffi de visiter le Père pour être délivré des diables, je n'ai que faire du reste.

Il importuna tant et si bien le missionnaire de ses visites, qui n'aboutissaient jamais à un résultat, que le prêtre lui déclara qu'il n'était pas venu en Chine simplement pour le plaisir de bavarder, qu'il serait toujours à sa disposition le jour où il voudrait obéir à Dieu, mais qu'il n'avait pas de temps à perdre en frivolités.

Le jeune commerçant ne reparut plus à la résidence.

Le Père Colombel, en terminant ce récit, ajoute : «J'ai souvent prié pour ce pauvre jeune homme ; il habite le quartier riche de la ville...»

Il habite le quartier riche ! c'est là toute l'explication de l'histoire. Notre Seigneur n'a-t-il pas déclaré qu'il était plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par la basse porte de Jérusalem, que l'on appelait le Trou de l'Aiguille ?...

Mais le Dieu de Bethléem se penche avec compassion vers les petits de ce monde tombés dans l'ornière de l'erreur, il leur tend la main, les soulève et leur dit, comme au paralytique de l'Évangile : «Lève-toi et marche dans le chemin de la foi et de la vérité !»

Les faits qui suivent affirment une fois de plus la miséricorde de Dieu sur les déshérités de la terre et forment un frappant contraste avec les hésitations mercantiles du commerçant de Nanking. Ils se sont passés à la pointe occidentale de l'île de Pé-hai-tso, dépendant du vicariat apostolique du Kiang-nan, et ont eu leur dénouement le 7 mai 1870.

La femme d'un pauvre cultivateur, mère de famille, poussée très probablement par le désir d'augmenter ses maigres ressources, s'était donnée, corps et âme, au démon. Celui-ci, en retour, l'avait rendue voyante habile et sorcière renommée. Pour s'achalander davantage, elle acheta cinq idoles qu'elle rangea au fond de sa chaumière.

Son commerce de sorcière marchait à merveille, lorsque la construction d'une pagode dans le voisinage vint le ruiner. Un beau matin même les bonzes enlevèrent à la magicienne ses précieuses idoles.

Délaissée du public, privée par conséquent de tout bénéfice, elle voulut se débarrasser du malin esprit auquel elle s'était donnée.

Fais-toi bonzesse, lui conseilla le diable, et tu gagneras autant qu'avant.

Mais pour suivre cet avis, il lui eût fallu quitter son mari ; l'affection qu'elle lui portait l'empêcha de commettre cette sottise.

Dès lors le démon tourmenta cette pauvre femme au point qu'elle en perdit la santé et presque la raison.

Elle se déchirait elle-même, brisait la vaisselle et brûlait son mobilier.

Le mari fit venir à grands frais des preneurs de diables, mais ils ne réussirent qu'à emporter les dernières pièces de monnaie du malheureux ménage.

Sur les pressants conseils d'un voisin, qui pourtant était lui aussi païen, le mari se résolut à conduire sa femme chez les chrétiens pour obtenir sa guérison.

De son côté la pauvre femme vit elle-même lui apparaître en songe une Dame blanche qui lui dit :

- Mets au feu la planchette du fourneau et fais-toi baptiser.

Les Chinois gardent, suspendues dans leurs demeures, plusieurs planchettes sur lesquelles sont peintes ou gravées des inscriptions. Ces inscriptions contiennent, soit les noms de leurs ancêtres, soit le récit de quelque événement important pour la famille, soit des invocations aux esprits.

Les planchettes qui portent ces dernières sont considérées comme consacrées aux démons au même titre que les idoles. Comme les statuettes aussi, elles sont regardées comme le siège, la demeure des mauvais esprits. Elles sont en Chine ce que les dieux lares étaient à Rome.

L'apparition, en commandant à la Chinoise de jeter au feu la planchette pendue au-dessus de son fourneau, lui ordonnait donc de brûler la représentation visible de l'esprit invisible, c'est-à-dire de renoncer à Satan par un acte matériel.

Fidèles à la voix de la grâce, les deux époux brûlèrent leurs dieux du foyer et se dirigèrent vers la première famille catholique qu'on leur indiqua.

Arrivée auprès de la maison de ces chrétiens, l'ex-sorcière se retrouva en face des cinq diables qu'elle avait autrefois installés chez elle sous la figure des idoles. Ils lui barrèrent le passage, en sorte, dit le Père Bourdilleau, que les fidèles durent, pour ainsi dire, la leur enlever.

Pendant trois nuits consécutives, les meubles et les murs de la maison furent agités et ébranlés par la puissance vengeresse de ces mêmes démons. Les chrétiens passèrent tout ce temps en prière. Enfin cette infestation, vaincue par les supplications ardentes des catholiques, cessa.

L'ex-sorcière devint une fervente chrétienne. La Sainte Vierge lui avait dit : «Fais-toi baptiser». Elle obéit avec simplicité, et, le 7 du mois de mai 1870, elle fut régénérée dans les eaux du baptême avec toute sa famille.

Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes !...

La situation de «dieu du foyer» ou, si l'on aime mieux, de «diable domestique» est exposée à bien des mésaventures. En voici encore une, racontée en 1872, par le Père Desjacques, de la Compagnie de Jésus, missionnaire dans la préfecture de Song-kiang, au Kiang-sou, partie orientale de la province du Kiang-nan.

Une jeune femme païenne, affligée de la maladie du diable, avait, pour obtenir sa guérison, dépensé beaucoup d'argent, brûlé beaucoup d'encens, fait beaucoup de prostrations sans l'ombre du succès.

Elle finit par s'irriter, brisa son Pou-ssah, ou dieu domestique, détruisit la niche située au-dessus du foyer, où il était installé et recevait les hommages de la famille, et courut se réfugier dans une chapelle du voisinage où les vierges chrétiennes la reçurent charitablement.

Le missionnaire informé recommanda aux vierges de lui enseigner la doctrine et les prières, et promit de repasser dans une huitaine de jours.

Je revins en effet, dit-il. Une foule de païens, attirés par la curiosité, remplissaient la chapelle.

Le mari de l'obsédée est présent. Non seulement il permet à sa femme de se faire chrétienne, mais il promet d'étudier la religion pour recevoir le baptême.

Après une courte allocution au peuple, je commence les exorcismes.

L'obsédée se prend à trembler de tous ses membres.

Elle fait cependant le signe de la croix, énonce clairement sa profession de foi jusqu'à ce que je l'interroge sur la croyance au Saint-Esprit. Ici elle répond formellement :

- Non ! Il ne me permet pas de dire ce mot.

Je l'exhorte de mon mieux, j'emploie l'eau bénite, je suspends la cérémonie pour réciter avec les chrétiens une dizaine de chapelet, je lui fais faire plusieurs fois le signe de la croix.

Je ne puis venir à bout de lui faire dire : «Je crois au Saint-Esprit».

Pressé de me rendre dans une autre chrétienté, je promis d'envoyer au plus tôt un Père. Celui-ci arriva dès le lendemain ; il obtint sans peine la profession de foi désirée.

La malade va aujourd'hui beaucoup mieux, quoique non encore entièrement guérie. Dans ses crises, elle baise le crucifix et une médaille de la Sainte Vierge ; j'espère pouvoir bientôt lui conférer le baptême.

Et le Père Desjacques ajoute :

- C'est la troisième personne convertie de la sorte, que je rencontre depuis deux ans.

La première a reçu le baptême ; elle fut parfaitement délivrée de son mal, et demeura fervente chrétienne au milieu de sa famille encore païenne.

J'avais fait sur la seconde les exorcismes marqués dans le rituel pour le baptême des adultes, jusqu'à l'onction des saintes huiles exclusivement. Je me réservais de lui conférer le sacrement après une plus solide instruction des vérités fondamentales et des prières chrétiennes. Je devais revenir dans deux mois ; le malade se trouva parfaitement guéri et retourna dans sa famille qui demeure à une grande distance.

Pendant de longues années, des hommes qui se déclaraient savants, et s'imposaient par leur suffisance et leurs titres

honorifiques, déclarèrent que les manifestations diaboliques n'étaient que les songes creux d'esprits affolés par leur imagination ; mais voici que, pour les contredire et leur prouver leur ignorance, le XIX^e siècle, le siècle des lumières, nous offre une surabondance de faits démoniaques bien vus, fidèlement observés, scrupuleusement critiqués par des témoins que leur position sociale, leur caractère, leur science rendent irréfutables.

Bien mieux ! Plus ce siècle avance vers son déclin, plus les exemples nous sont rapportés avec des détails mieux circonstanciés.

Le 7 janvier 1873, dans une lettre datée de Talekiao, district de Tsinpou, dans la préfecture de Song-kiang, par conséquent dans la même partie du Kiang-nan qu'évangélisait aussi le Père Desjacques cité dans le fait précédent, le Père Palaire, de la Compagnie de Jésus, raconte la conversion d'une païenne nommée Tang-seu-zé, que le démon tourmentait d'une manière particulièrement pénible.

Cette femme habitait un petit hameau connu sous le nom de Si-ouang-kaong, bâti dans le district de Tsin-pou, non loin de l'église de Talékiao. Elle avait grandi sans aucune instruction religieuse et s'était mariée, à vingt-deux ans, à un cultivateur dont elle eut deux enfants.

Elle souffrait de la poitrine et était soignée pour cette affection. Mais bientôt elle fut atteinte d'une autre maladie étrange à laquelle les médecins ne comprenaient rien, et contre laquelle leurs remèdes étaient impuissants. Peu à peu les symptômes de cette maladie s'accrochèrent et ne laissèrent malheureusement plus de doute sur sa nature et son origine.

- C'est la maladie du diable ! se dirent tristement les gens de la famille.

Tang-seu-zé était obsédée. Cette seconde maladie fit oublier la première. Les médecins et les pharmaciens n'avaient plus rien à voir dans cette affaire ; on leur donna congé et les paysans allèrent immédiatement demander du secours aux bonzes et aux sorciers.

Bonzes et sorciers consultèrent tous leurs grimoires afin d'y trouver quelque remède efficace contre le mal en question.

Le démon rendit leurs efforts inutiles ; et, pour les humilier, il houspillait la malade de la plus triste façon.

La pauvre femme avait des visions épouvantables. Le diable lui apparaissait avec sa plus laide figure d'enfer ; braquait sur elle ses yeux dont le regard n'était rien moins que rassurant. Elle poussait des cris de frayeur et troublait le sommeil de la famille.

Sa belle-mère, sa belle-sœur et deux ou trois autres femmes passèrent successivement quelques nuits auprès de son lit pour la calmer et lui procurer quelques moments de repos.

Leur dévouement fut inutile. Le démon arrivait dans la chambre, sautait sur le lit de la malade qui seule l'apercevait, s'asseyait sur ses épaules, sur sa poitrine et la harcelait tout à l'aise.

Quelquefois il lui saisissait les mains et les liait fortement l'une sur l'autre, sans qu'on put apercevoir aucun lien, et les efforts réunis de plusieurs personnes ne pouvaient les disjoindre, ni les replacer dans leur position normale.

La pauvre femme criait, appelait au secours. Ses gardiennes, tout aussi effrayées qu'elle, tremblaient et n'osaient remuer.

Pareilles veilles n'étaient pas de leur goût ; aussi y renoncèrent-elles promptement.

Les hommes tinrent conseil.

- Le diable a peur du fer, dit l'un d'eux ; il me semble que, si nous faisons la garde près de la malade criant à la main des couteaux de cuisine, à son entrée dans la chambre la vue de ces instruments l'effrayerait, et il prendrait la fuite.

- Et puis, reprit un autre, s'il ne fuit pas, nous lui donnerons des coups de couteau, et tout sera fini.

Aux yeux de ces bonnes gens, cette réflexion tranchait clairement la question, et promettait le succès.

Il fut donc décidé que, le soir même, six hommes, munis de grands couteaux de cuisine, viendraient dans la chambre de la malade faire la chasse au démon.

Après leur souper, six paysans vinrent se poster près du lit de Tang-seu-zé. Le diable arriva à son heure accoutumée et commença ses gambades.

Tang-seu-zé se mit à pousser des cris d'effroi, et nos sentinelles manœuvrèrent immédiatement.

Les uns brandissaient leurs couteaux au-dessus du lit de la malade, sans pouvoir atteindre leur invisible ennemi ; les autres, rôdant dans tous les coins de la chambre, frappaient l'air à coups redoublés d'une manière fort inoffensive.

Pendant qu'ils accomplissaient ce beau fait d'armes, la malade redoublait ses cris ; le diable la vexait à son ordinaire ; et finalement il se retira sans avoir reçu la moindre chiquenaude.

Les paysans étaient tout déconcertés, et se demandaient comment l'esprit avait pu échapper à d'aussi terribles coups.

- Il est inutile de renouveler cette tentative, dit l'un d'eux. Nous ne pourrions jamais frapper plus rudement qu'aujourd'hui, si donc le diable a pu se retirer sain et sauf d'une pareille attaque, je ne vois aucune chance de succès à la renouveler.

- Tu ne te trompes pas, répondirent les autres ; la nuit prochaine nous ne retournerons pas chez Tang-seu-zé.

Dans la famille même de l'obsédée, on ne se résignait pas encore complètement à battre en retraite devant l'ennemi. On essaya d'autres moyens pour effrayer le mauvais esprit ; aucun ne roussit.

Cette série d'insuccès n'épuisa pas la patience des païens. Ils tinrent de nouveau conseil ; car il fallait se débarrasser du diable à tout prix.

- Tang-seu-zé, dit-on alors à la pauvre femme, si tu veux y consentir, nous te transporterons dans l'étable à bœufs, aujourd'hui dans l'après-midi.

Lorsque ce soir le démon viendra dans ta chambre, il trouvera ton lit vide, croira peut-être que tu es morte, et ne songera plus à te tracasser ; tu trouveras ainsi la paix.

Une lueur d'espoir brilla dans les yeux de Tang-seu-zé ; elle accepta avec confiance ce changement de domicile, et elle se flattait de voir enfin revenir ces nuits tranquilles, qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps.

Cette ruse enfantine eut le sort des autres. En effet, le soir même, sans se tromper de porte, l'esprit arriva droit à

l'étable, et les cris de l'obsédée avertirent ses parents que leurs espérances étaient trompées.

Grande fut alors la consternation des païens. Ils transportèrent de nouveau Tang-seu-zé dans son premier lieu de souffrance, et ne surent plus à quel expédient recourir.

Ils avaient entendu dire que les chrétiens, à l'aide de médailles et d'eau bénite, tenaient le diable en échec et l'empêchaient de leur nuire. Malgré leur antipathie pour le christianisme et en désespoir de cause, ils résolurent d'aller à l'église de Talékiao, et de demander aux vierges qui en prennent soin une médaille et un peu d'eau bénite.

Le lendemain même de la dernière scène que je viens de raconter, dit le Père Paire, la belle-rare et la belle-sœur de la malade se rendirent en barque chez la vierge Song-Kieu-Kou, gardienne principale de l'église de Talékiao, et lui firent part des obsessions diaboliques dont Tang-seu-zé était la victime, et de l'inutilité de tous les moyens employés jusqu'à ce jour pour y mettre fin.

- Pourrais-tu nous donner de l'eau bénite et une médaille ? lui demandèrent-elles. Tang-seu-zé boirait l'eau bénite, on lui suspendrait la médaille au cou, et peut-être qu'alors le démon lâcherait prise.

- Volontiers, répondit Song-Kieu-Kou, rien ne s'oppose à ce que je vous rende ce service.

Elle alla chercher de l'eau bénite, et la leur présenta avec une médaille.

Il y eut alors un mouvement d'hésitation chez les deux femmes païennes ; elles ne semblaient prendre qu'à regret ce qu'elles venaient de demander.

- Prenez sans crainte, leur dit la vierge, et lorsque vous serez de retour près de la malade, vous lui donnerez l'eau bénite à boire, et vous lui suspendrez la médaille au cou.

- Ne pourrais-tu pas venir toi-même lui faire boire l'eau bénite et lui suspendre la médaille ?

- Cela n'est nullement nécessaire. Le mauvais esprit craint bien plus l'eau bénite et la médaille que ceux qui les portent.

- Si tu ne viens pas toi-même, nous n'aboutirons à rien, et en voici la raison ; si nous nous en retournons seules, le diable va certainement venir sur notre barque ; il enlèvera à l'eau bénite et à la médaille toute leur puissance ; à l'arrivée à la maison nous n'aurons plus entre les mains qu'une eau ordinaire et un morceau de cuivre. La substance sainte ayant disparu, le démon se moquera de ces vaines apparences. Il est nécessaire que tu conserves toi-même et l'eau bénite et la médaille ; entre tes mains elles sont en sûreté, et le diable ne leur nuira pas.

Ces idées superstitieuses firent sourire Song-Kieu-Kou. Elle aurait perdu son temps à vouloir en montrer le ridicule à ces deux pauvres païennes ; elle eut la charité de condescendre à leur demande, et, prenant eau bénite et médaille, elle monta sur leur barque et se dirigea avec elles vers le hameau de Si-ouang-kaong.

Au bout d'un quart d'heure elles étaient auprès de la malade.

Tang-seu-zé, agenouillée sur son lit, y faisait des prostrations et répétait sans cesse :

- *O mi tou vé ! O mi tou vé !*

C'est là une prière bouddhique dont les païens eux-mêmes ignorent le sens, mais qui leur sort continuellement de la bouche aux jours de souffrance et de malheur.

- Seu-zé, lui dit sa belle-mère en entrant dans sa chambre, voici Song-Kieu-Kou, de Talékiao. Elle t'apporte de l'eau sainte et une médaille pour faire cesser la maladie du diable. Remercie-la bien.

La pauvre obsédée se redressa, salua la vierge et la pria de lui donner de l'eau bénite et de lui suspendre la médaille au cou.

La chambre était remplie de curieux ; et tous les champions qui, les jours précédents, avaient combattu le diable avec si peu de succès se demandaient quel résultat la vierge chrétienne obtiendrait avec son eau bénite et sa médaille.

La malade, fatiguée par ses douleurs de poitrine, ses longues insomnies et d'étranges peines physiques et morales, était dans un état de santé fort précaire, et l'on craignait pour sa vie.

Pour ne pas compromettre l'honneur de la religion, Song-Kieu-Kou avertit les païens de ne pas confondre la maladie corporelle de Tang-seu-zé avec l'obsession diabolique dont elle était victime.

- L'eau bénite et la médaille, leur dit-elle, empêcheront certainement le démon de tourmenter la malade, et désormais il ne mettra plus le pied dans sa chambre. Je puis vous l'assurer. Quant à la guérison du corps, c'est l'affaire des médecins. Mes remèdes à moi sont pour l'âme et non pas pour le corps.

Puis s'adressant à Tang-seu-zé :

- Au moment où j'entrais dans ta chambre, je t'entendais répéter : « *O mi tou vé ! O mi tou vé !* » Ce sont là de vraies paroles diaboliques et qui ne sont bonnes qu'à empêcher l'effet des remèdes surnaturels que je t'apporte. Si donc tu désires que je te jette de l'eau bénite sur le corps et que je te suspende une médaille au cou, il faut que tu me promettes de ne pas les répéter.

Tang-seu-zé eut d'autant moins de peine à céder aux désirs de Song-Kieu-Kou que son oraison jaculatoire à l'adresse du diable était jusque-là demeurée sans succès.

La vierge prit alors l'eau bénite, en aspergea la malade et son lit, lui suspendit une médaille au cou, et lui laissa entre les mains le flacon d'eau bénite qu'elle avait apporté.

La lutte allait désormais s'engager entre Notre Seigneur et Satan, entre la Sainte Vierge et le serpent dont elle a écrasé la tête ; il n'y avait plus de doute sur l'issue du combat ; il était facile de deviner à qui appartiendrait la victoire.

Aussi, après avoir parlé à tous ces païens des vérités de notre sainte religion, la Vierge Song-Kieu-Kou, sans redouter un échec, leur dit avec assurance :

- Venez demain m'avertir de l'état de la malade.

Elle remonta alors en barque et on la reconduisit à Talékiao.

Dans la chambre de Tang-seu-zé, la journée fut calme, et le diable ne parut pas. La joie commençait à renaître dans la famille ; on n'était cependant pas sans crainte pour la nuit, car c'était alors que les attaques de l'esprit des ténèbres étaient le plus redoutables.

A la chute du jour, les aspersions d'eau bénite ne furent pas épargnées, et chacun était dans l'attente de ce qui allait arriver.

La nuit fut d'un calme parlait et Tang-seu-zé dormit d'un sommeil paisible, qu'elle n'avait pas goûté depuis plusieurs semaines.

Les chrétiens, se disaient entre eux les paysans, ont vraiment un bon remède contre le diable !

Là s'arrêtait tout leur raisonnement. Ils ne songeaient pas même à se demander si cette religion, qui avait le pouvoir de réduire à néant la puissance des esprits nuisibles, n'était pas la véritable et la seule à laquelle on peut donner sa créance. Pour eux, une religion n'est rien ; et, quand ils ont pu se délivrer des vexations du démon, ou se le rendre favorable, ils ne se soucient ordinairement pas d'autre chose.

La famille de Tang-seu-zé avait une dette de reconnaissance à acquitter envers Song-Kieu-Kou. Deux ou trois de ses membres se rendirent à Talékiao pour l'informer et la remercier de l'heureux état de la malade.

Le diable ne reparut plus dans la chambre de la femme païenne de Si-ouang-kaong. Les forces physiques de Tang-seu-zé commencèrent à renaître et elle sembla décidément tourner le dos à la mort. Ce n'était là qu'une faveur bien petite en comparaison de celle que Notre Seigneur lui réservait.

Chaque jour, la vierge Song-Kieu-Kou lui apprenait quelques phrases des prières chrétiennes, et lui expliquait les vérités de notre sainte religion. Puis, le lendemain, elle lui faisait répéter ces mêmes phrases, ainsi que l'explication des vérités enseignées la veille, l'aidant avec charité quand la mémoire venait à faire défaut.

Ce dévouement quotidien toucha le cœur de Tang-seu-zé ; elle voua dès lors à Song-Kieu-Kou une affection qui depuis ne s'est jamais démentie.

Celle-ci en profita pour la questionner sur ses obsessions diaboliques. Tang-seu-zé n'en parlait qu'avec une réputation extrême et un sentiment de profonde humiliation. Pour ne pas froisser Song-Kieu-Kou à qui elle devait de la reconnaissance, elle consentit à lui raconter les scènes étranges dont j'ai fait le récit. Ce récit je l'ai recueilli moi-même de la bouche de la vierge de Talékiao.

- Père, me disait-elle, voilà bien des choses extraordinaires, et cependant je ne sais pas tout. La pauvre femme éprouvait une telle peine à répondre aux questions que je lui adressais sur les apparitions démoniaques que, par charité pour elle, je dus imposer des limites à ma curiosité, et je n'abordai plus pareil sujet.

Nous avons tenu à citer, aussi textuellement que possible, le récit du Père Palaise afin de lui laisser toute sa force et aussi parce qu'il aborde, dans les détails de cette obsession, certains faits de nature très délicate. En les rapportant sous une autre forme, nous aurions craint de trahir sa pensée, et de l'exagérer ou de l'amoindrir, dans la question si difficile du rôle d'incube joué parfois par le père de l'impureté. *Intelligenti pauca !...*

L'année même où se passait le fait que nous venons de raconter, c'est-à-dire en 1873, un missionnaire de la province du Hou-pé sud-ouest, le Père Jean Frasoni eut, lui aussi, affaire avec le démon, mais dans de tout autres circonstances. Il fut calomnié par le grand menteur et dut se défendre contre ses accusations. Voici comment l'événement se produisit.

Ce missionnaire était en voyage et était descendu dans une auberge située au pied d'une montagne, et fréquentée par des contrebandiers. Il passa, pour dire son bréviaire, dans un petit jardin situé derrière la maison. Il y récita son office aux derniers rayons du crépuscule.

L'hôtelier observait tous ses mouvements avec curiosité. Il paraissait surtout intrigué par les grands signes de croix de son client. Il avait l'attitude embarrassée d'un homme qui désire interroger, et n'ose pas.

Le missionnaire, son office terminé, rentra dans l'auberge et soupa de bon appétit, de patates, d'épices et d'herbages. L'hôtelier le suivait constamment et ne le quittait pas des yeux. A la fin cependant il dompta sa timidité et osa parler.

- Ma mère est au lit, dit-il, atteinte d'une maladie chronique ; j'ai fait vœu d'aller à une certaine pagode pour prier l'idole miraculeuse et lui offrir mes dons : des baguettes odorantes et du papier à brûler. Jusqu'ici je n'ai pu remplir mon vœu, l'état de ma mère ne m'ayant pas permis de m'absenter, mais je le ferai bientôt. A ce qu'il me semble, vous devez vous entendre en fait de médecine et de sorcellerie. Auriez-vous quelque moyen de guérir ma pauvre mère et de me délier ainsi de mon vœu ?

- Je comprends ! se dit le missionnaire. Ce sont mon bréviaire et mes signes de croix qui lui ont fait concevoir cette opinion de ma personne.

Je ne suis ni médecin, ni sorcier, répondit-il, et je m'étonne que vous ayez eu cette pensée, puisqu'en entrant dans cette maison je vous ai dit que je suis chrétien. Cependant je vous enseignerai un remède pour guérir votre mère, sinon des maladies corporelles, au moins des maladies spirituelles, remède beaucoup plus efficace que tous ceux que votre diable, dont vous espérez le secours, pourrait vous donner. Le remède consiste en ce que votre mère, vous et votre famille, croyiez en ce Dieu que tout le monde adore avec moi.

La conversation sur ce sujet se prolongea bien avant dans la nuit. Lorsque le Père Jean Frasoni se retira pour aller se coucher, il se félicitait de l'occasion qui lui avait été offerte, d'exercer son ministère et espérait la conversion de son hôtelier.

Mais voilà-t-il pas qu'au milieu de la nuit toute la maison est réveillée par des cris épouvantables. C'est la vieille malade qui vient d'être envahie par le démon, et qui crie à tue-tête :

- Chassez de la maison ce Père des chrétiens, c'est un chef de rebelles ; il dit qu'il est seul, ce n'est pas vrai ; il a caché, à peu de distance d'ici, cinq mille soldats qui vont nous attaquer à l'improviste, nous crèveront les yeux et nous massacreront tous : nous deviendrons certainement leurs victimes.

- Allons ! Bon ! se dit le missionnaire ; tout à l'heure l'hôtelier me prenait pour un sorcier. Voilà à présent que sa mère prétend que je suis un chef de bande !...

Cependant les contrebandiers, croyant aux paroles de la vieille, se préparaient à se défendre.

Les murs des auberges chinoises ne sont pas souvent font épais. Cette circonstance permit au Père Jean Fraisoni d'entendre une intéressante conversation.

Les contrebandiers parlaient de lui. Après une courte délibération, ils décidèrent que la première mesure de défense à prendre était de s'emparer du perfide chef des cinq mille soldats, de le lier et d'aller lui faire faire le plongeon dans le fleuve qui passe près du village.

Cette perspective n'était pas, comme bien on pense, de nature à sourire au missionnaire. Verser son sang pour confesser sa foi, c'est le but auquel tend tout apôtre ; mais périr sottement, sans utilité, parce qu'une vieille possédée débite sur votre compte une fable absurde ; c'est une tout autre affaire...

Cependant comment se défendre contre tant de monde ?...

Le missionnaire dans l'embarras eut recours à la Sainte Vierge et commença à réciter le rosaire avec ferveur. Il n'avait pas encore terminé la première dizaine, que la malade poussa un cri d'épouvante et assura que les soldats arrivaient au seuil de la porte.

La frayeur redouble. Hommes et femmes font chorus avec la possédée. La maison est sens dessus dessous.

Au beau milieu du vacarme le Père Jean Franson, confiant en Dieu et fort de son innocence, sort de sa chambre et s'avance au milieu des contrebandiers. Il cherche à les rassurer et à leur faire recouvrer leur sang-froid en les assurant que les craintes de la malade sont l'œuvre du démon, père du mensonge.

Mais ces affolés n'écoutent pas les paroles de la raison. Ils s'en tiennent à leur première opinion et disposent des cordes pour attacher les mains du Père derrière son dos.

Cependant celui-ci parvient un instant à dominer le tumulte :

- Venez avec moi au-devant des prétendus soldats.

Il ouvre la porte extérieure. Son sang-froid leur en impose, et tous le suivent... de loin. Le Père Jean Franson les rassure :

- Venez ! Venez ! N'ayez pas peur et vous verrez si je dis la vérité :

Il fait un clair de lune magnifique. On y voit comme en plein jour. Donc pas d'embuscade à craindre.

Le missionnaire, précédant les gens de l'hôtel, se dirige vers la colline la plus élevée du pays. Les autres le suivent avec précaution.

Arrivé au sommet, tout le monde s'arrête. La vue s'étend au loin. Chaque détail du paysage apparaît distinctement.

On regarde à droite, à gauche, devant, derrière ; on scrute l'horizon. On n'aperçoit rien de suspect.

Tout le monde aux environs dort d'un profond sommeil. Personne sur les routes, personne dans les champs...

On tend l'oreille, on écoute attentivement... Seul le bruit du fleuve voisin rythme le silence de la nuit.

Enfin las d'attendre et, comme sœur Anne, de ne voir rien venir, les contrebandiers se décident à quitter leur poste d'observation et à revenir à l'hôtel.

Le retour est bien différent de l'aller. Les promeneurs nocturnes, persuadés que le missionnaire a dit la vérité, ne parlent plus d'aller le jeter à l'eau, mais ils s'emportent contre la vieille, ou plutôt contre le démon qui a troublé leur sommeil par ses sottes criailleries, et retournent dormir.

Les prestiges de Satan tournent souvent à sa confusion ; nous en avons déjà raconté de nombreux exemples ; mais que peut penser l'éternel dupé, lorsqu'il voit une de ses idoles vivantes transformée en confesseur de la foi ?...

«Une de ses idoles vivantes», nous avons bien dit, et nous avons, pour prouver cette appellation, une lettre toute récente du Père Pascal Billi, des Frères Mineurs réformés, vicaire apostolique du Hou-pé septentrional.

Cette lettre, écrite à Lao-ho-kou, est datée du 29 septembre 1876.

Un jeune peintre, baptisé en 1875, avait été avant sa conversion plusieurs fois possédé du démon. Les païens se servaient de lui dans les temps de calamité, de sécheresse et d'inondation, pour implorer les faveurs de leurs dieux.

On le conduisait dans une pagode, et on le klaçait sur l'autel.

Il y restait assis, immobile, quelquefois pendant plus de quinze jours, les yeux horriblement contournés, le visage d'une couleur sinistre, et le corps dans une attitude qui ressemblait à celle des idoles.

Il ne prenait aucune nourriture. Quand on lui présentait une tasse en porcelaine, il la brisait et en avalait les fragments.

Parfois il sortait de la pagode et marchait avec une vitesse extraordinaire, entraînant cinq ou six hommes, impuissants à l'arrêter.

Emerveillés de ces prodiges, le peuple, les grands, les mandarins lui rendaient les mêmes hommages qu'à leurs divinités : ils multipliaient leurs prostrations et, brûlaient de l'encens en sa présence. Ils lui élevèrent même des statues dans les pagodes de deux grandes villes des environs.

Il entra dans les desseins de Dieu de faire de cette idole vivante un confesseur de la foi. Appelé à la résidence des missionnaires pour des travaux de son art, le jeune peintre écouta d'abord avec indifférence les exhortations du prêtre ; puis il y prit goût, s'instruisit, fut baptisé et se montra aussi fervent chrétien qu'il s'était fait voir fanatique idolâtre.

L'occasion ne tarda pas à se présenter à lui de confesser sa nouvelle foi.

Au mois de juin 1876, une grande sécheresse faisait craindre la disette. Les païens multiplièrent leurs superstitions pour obtenir la pluie. Le mandarin de Lao-ho-hou ordonna même des prières et des jeûnes, et prohiba, sous les peines les plus sévères, les injustices et les vexations.

Comme on peut le penser, ces ordonnances restèrent lettre morte, et le ciel demeura d'un azur implacable.

Ce que voyant, les commissaires subalternes réunirent le peuple, battirent du tam-tam et recueillirent des souscriptions pour faire des cérémonies dans les pagodes.

Malheureusement pour le jeune peintre, ils se souvinrent de lui et se rendirent au nombre de plus de mille, à la mission où il résidait. Ils le réclamèrent à grands cris.

Le missionnaire essaya de faire entendre raison à ces fanatiques. Ce fut en vain.

Le jeune peintre, pour éviter de plus grands malheurs de la part de ces gens capables de tout, fut contraint de se remettre entre leurs mains.

Les païens, s'en étant donc emparés, le conduisirent dans une pagode bâtie par les marchands de la province du Kouang-si.

Ils lui demandèrent pourquoi il ne voulait plus accorder au peuple la faveur qu'il lui faisait autrefois.

- Maintenant, répondit le néophyte, je ne crois plus aux idoles, je crois au Dieu du ciel.

Et il fit le signe de la croix.

Les païens lui jetèrent de l'eau au visage et, comme il frissonnait au contact de l'eau.

- Voici qu'il nous écoute, dirent-ils ; il parle avec le Lao-ye (l'idole).

Mais le néophyte continuait à faire le signe de la croix et à répéter les noms de Jésus et de Marie.

Les païens, croyant qu'il blasphémait, le plongèrent jusqu'à la ceinture dans un vase d'eau où ils le tinrent deux heures durant.

Ils l'en retirèrent ensuite en l'invitant à apostasier, lui promettant une forte somme d'argent. Il leur répondit qu'on pouvait le tuer, mais qu'il n'apostasierait pas.

Ses bourreaux renouvelèrent pendant plusieurs heures la torture, de sorte qu'il vomissait du sang.

Cependant le missionnaire, immédiatement après le départ du jeune peintre, s'était empressé de prendre les mesures nécessaires pour qu'il ne lui arrivât pas malheur. Il avertit de ce qui venait de se passer le préfet de la ville.

Ce mandarin se rendit à la pagode à la tête d'une escorte et rétablit l'ordre. Il fit reconduire le jeune homme à la mission, garrotter les seize païens qui se trouvaient dans la pagode, et jeter dans le fleuve l'idole du temple.

Tous les coupables furent emprisonnés et, quinze jours après, le magistrat rendit la sentence suivante :

«Tous ceux qui ont coopéré à forcer le jeune chrétien d'agir contre sa religion seront battus de cinq cents coups de verge ; ceux qui ont aidé à lui infliger le supplice de l'eau, en recevront mille. Les officiers subalternes qui ont toléré une telle transgression à mes ordres recevront deux mille coups, et, pendant un mois circuleront sur la voie publique, chargés d'une cangue de cinquante livres, et confessant à haute voix leur faute.

La sentence portait en outre que les deux officiers subalternes, coupables de ce méfait, se rendraient, chargés de leur cangue, à la mission pour demander pardon de leur faute au missionnaire et au jeune peintre.

Pour la parfaite intelligence de ce récit, nous rappellerons ce qu'est l'instrument de supplice appelé «cangue».

Il en est de plusieurs formes et de plusieurs poids.

La cangue ordinaire est une sorte d'échelle qui se porte en équilibre sur les épaules. Le cou du patient se trouve enchaîné entre les deux gros montants et deux petites traverses qui relient ces montants, sous la menton et derrière la nuque.

Cet instrument de supplice se porte constamment, la nuit comme le jour. On comprend sans peine combien, indépendamment de son poids, il gêne tous les mouvements, la marche, le repos assis, ou couché, etc.

Il est d'autres variétés de cangues, pleines, carrées, rondes ou octogonales, dans lesquelles le cou du patient est enchaîné comme dans une collerette.

Ces cangues sont beaucoup plus gênantes que celles ayant la forme d'une échelle, parce qu'elles sont d'un si grand diamètre que le bras du supplicié ne peut en faire le tour pour atteindre la bouche. Il faut qu'il soit nourri par une autre personne, comme un enfant ; sans quoi il meurt de faim.

Les missionnaires ont été condamnés à toutes ces variétés de cangues.

La même année 1876, sur l'extrême frontière nord de la Chine, en Mandchourie, dans la province militaire du fleuve Amour, M. Noirjean, missionnaire à Païen-sousou, signale une femme tourmentée toutes les nuits par le démon qui l'arrachait de son lit, et la jetait par terre.

Ayant entendu sa sœur, qui était catholique, parler de la religion et de sa puissance, elle alla voir le missionnaire avec son mari, et s'en retourna chrétienne. Depuis ce jour le diable la laissa en repos.

Toute sa famille, frappée de cette guérison, fut amenée peu à peu par elle à la Foi.

- Le démon qui est «homicide dès le commencement» peut-il faire périr les hommes de mort violente à la façon d'un assassin, c'est-à-dire autrement qu'en leur conseillant le suicide, et les y poussant par le désespoir ?

Les théologiens se sont souvent posé cette question.

Voici un fait qui apporte une réponse à cette question capitale. Il s'est passé en 1879, à Tien-kum, dans le vicariat apostolique du Chan-si. Le Père François de Montereio en a été témoin, et y a été mêlé comme acteur.

Une famille païenne, écrit ce missionnaire- son supérieur hiérarchique, Mgr Louis Moccagatta des Mineurs Observantins, était depuis de longues années tourmentée par le démon, et bien qu'elle fit des dépenses considérables pour s'en débarrasser, elle se trouva dernièrement dans la plus grande misère, et, de plus, privée de son chef, mort de faim quelques mois auparavant.

Un de ces derniers soirs, nous allions nous coucher, quand la malheureuse veuve vint frapper à notre porte et, sur notre demande, nous répondit en sanglotant que le diable venait d'entrer dans sa maison et d'étrangler ses deux filles, une de cinq ans et l'autre de dix ans ; elle nous pria de venir à son aide, car on lui avait dit que nous avions le pouvoir de chasser les démons.

Nous lui répondîmes que nous allions la suivre, si elle promettait de se faire chrétienne avec toute sa famille, car, sans la confiance en Dieu, nous ne pouvions la délivrer. Elle le promit.

Nous partons avec de l'eau bénite. Arrivés à sa case, nous lui ordonnons de briser ses idoles, ce qu'elle fait immédiatement.

Après avoir aspergé la maison et dit quelques prières, nous nous approchons des enfants qui gisaient sur le sol, ne donnant plus signe de vie.

Mettant en Dieu toute notre confiance, je baptise la plus jeune, qui, ô miracle ! la formule du baptême à peine terminée, se lève et court embrasser sa mère.

Je baptise alors l'autre, mais sans effet, ce dont nous restons surpris.

Je me tourne vers la mère :

- Ne craignez rien, lui dis-je, priez et espérez, et vous verrez bientôt cette enfant délivrée.

En effet, quelques heures après elle était revenue à la vie.

Cinq jours après, le Père François de Monteregio retourna à Tien-kum pourvoir et, encourager cette nouvelle famille de catéchumènes. Sa surprise fut grande d'apercevoir autour du cou des deux enfants un cercle noir, comme si, le jour même, on venait d'en enlever un lien.

Il résulte de ce fait que le démon peut assassiner, ou tout au moins produire les phénomènes extérieurs de la mort, quand Dieu le permet expressément pour l'accomplissement de l'œuvre de salut, comme cela est arrivé dans le fait précité.

Il paraît aussi évident que, dans d'autres circonstances, Dieu livre à Satan des pécheurs endurcis pour les châtier. Dans ces cas, le démon concourt encore à l'accomplissement du plan divin en devenant l'exécuteur des hautes œuvres de la justice céleste.

Quelques pages auparavant, en racontant la conversion d'une sorcière de l'île de Pé-hai-tso, nous expliquions que les statuettes représentant des idoles, et les planchettes portant leurs noms étaient considérées avec raison comme les demeures des mauvais esprits.

Un fait, rapporté par un missionnaire du district de Kieou-tsin-foû, fait dont le supérieur de ce missionnaire, Mgr Ponsot, vicaire apostolique de la province du Yun-nan, s'est porté garant en 1881, confirme une fois de plus ce que nous disions.

Des néophytes étudiaient la doctrine chrétienne. Le diable, pour les détourner de leur entreprise, les épouvanta par des apparitions nocturnes. Il ne laissa tranquille aucune famille. Leurs demeures retentissaient de bruits extraordinaires effrayants. Pendant qu'ils dormaient, ils étaient comme suffoqués.

Aussi ces pauvres gens, dès que les ténèbres commençaient de se répandre, étaient-ils saisis de frayeur dans l'attente des maux dont ils étaient menacés. Le missionnaire avait toutes les peines du monde à les rassurer.

Une famille surtout fut plus particulièrement en butte à ces épreuves. Elle avait fait son adoration : le premier acte de foi des païens qui se convertissent, leur reconnaissance de la vérité catholique. Le soir même de cette cérémonie, le chef de cette famille jeta au feu ses dieux du foyer.

A peine fut-il couché, que toute la maison fut mise en émoi par des cris sauvages. Pendant quelques instants ce fut un tintamarre épouvantable.

Enfin une voix s'éleva, plus puissante que les autres :

- Partons !... Partons !... cria-t-elle. Nous n'avons plus rien à faire ici.

Le lendemain ce chef de famille accourt chez le missionnaire.

- Père, c'est le diable à coup sûr... Je ne veux plus coucher chez moi... Ma femme et mes enfants meurent d'épouvante...

Le missionnaire se mit à rire.

- Puisque le diable est parti, répliqua-t-il, tu n'as plus rien à craindre.

Mais la frayeur de cet homme avait été trop grande.

Il ne voulait pas se rendre à ce raisonnement. Alors le dimanche, après la messe, le prêtre fit prendre le bénitier à son catéchiste et, revêtu du surplis, s'en alla à travers le village bénir les maisons des chrétiens.

A partir de ce moment les apparitions et les bruits nocturnes cessèrent et tout le monde dormit en paix.

En Europe les médecins sont assez souvent des matérialistes : en Chine il en va de même ; parfois pourtant on en rencontre qui ne sont pas de cette sorte ; on en trouve même qui fondent des chrétientés.

Dans cette même province du Yun-nan, le docteur Lan-sein-seu jeta les premières bases d'une station catholique. Il est vrai que, dans cette circonstance, il eut le courage d'avouer l'impuissance de sa science humaine et de déployer le pouvoir de sa foi dans le Christ.

Au cours de ses visites médicales, il arriva un jour, Ngan-lin théou, dans une famille païenne dont plusieurs membres souffraient de la maladie du diable. Le démon s'emparait souvent de ces malheureux et les jetait, pour les faire périr, soit dans l'eau, soit dans le feu. Ils avaient eu recours aux sorciers. Ceux-ci, avec leurs singeries, n'avaient apporté du soulagement qu'à la bourse de ces malades, tant et si bien qu'ils leur avaient dévoré la plus grande partie de leur petite fortune.

Dans cette extrémité, ils demandèrent conseil et remède au docteur Lan.

S'il avait été membre d'une faculté célèbre d'Europe, il eût peut-être ordonné gravement un long séjour dans quelque ville d'eau célèbre, d'où les infortunés seraient revenus non guéris, mais pauvres comme Job...

Heureusement pour eux, ces malheureux avaient affaire à un savant, modeste et profondément chrétien, qui leur répondit franchement :

- Votre guérison serait facile, si vous étiez chrétiens comme moi, car notre Dieu est grand. Il voit clair et ne souffre pas qu'on le trompe.

Continuant son discours, il les engagea à renoncer à leurs idoles et à se convertir.

Ce ne fut pas facile. Les païens opposèrent une quantité d'objections. A la fin, après bien des pourparlers, ils consentirent à promettre tout ce que le docteur Lan voulut.

Celui-ci, confiant en la miséricorde de Dieu, se mit alors en prière. Le ciel daigna exaucer l'exorciste improvisé. Les malades revinrent instantanément et complètement à la santé, et ne furent plus désormais tracassés par le démon.

Ils tinrent fidèlement leurs promesses et se firent instruire dans la Foi.

Cette guérison, aussi subite que radicale, fit sensation dans tout le pays. Les témoins de ce fait se convertirent presque tous et formèrent un premier noyau d'où sortit plus tard la chrétienté de Ngan-lin-tchéou.

Au printemps de 1889, une guérison analogue, due également aux prières d'un simple chrétien, produisit le même résultat dans un village du district de Pin-tim-ciu, dans la province de Chan-si.

Dans ce village vivait une fille de douze ans, que le démon possédait depuis plusieurs années et tourmentait cruellement. Il ne lui laissait de repos ni le jour, ni la nuit.

Or la mère de cet enfant était sorcière. Elle eut recours, pour délivrer sa fille, à tous ses enchantements.

On peut être certain que dans son amour maternel, bien qu'il fût aveugle, elle fit tout ce qu'il lui était magiquement possible de faire, pour donner du soulagement à son enfant.

Elle n'y réussit pas, le démon n'étant pas assez absurde pour se chasser lui-même, quand il ne doit pas y trouver un plus grand avantage.

Au printemps, un fervent chrétien, passant par ce village, entendit parler de la jeune possédée. Il assura aux parents que, s'ils promettaient de renoncer à leurs superstitions et de se faire chrétiens, leur fille serait délivrée.

Ils acceptèrent et engagèrent leur parole.

Le chrétien fit alors une prière, traça le signe de la croix sur le front de la jeune fille et lui passa son chapelet autour du cou.

A l'instant elle tomba en convulsions, se tordit en poussant des cris de douleur, puis s'évanouit. Mais au même moment le démon s'enfuit avec grand bruit¹.

Sur le soir, le chrétien, voulant réciter son chapelet suivant son habitude, le retira du cou de la jeune fille.

Aussitôt le diable rentra dans le corps de sa victime et lui fit plus de mal qu'auparavant.

Ce que voyant, le fidèle détacha de son chapelet une médaille de l'Immaculée-Conception, l'attacha à un cordon et la suspendit au cou de la possédée. De nouveau elle fut délivrée. Depuis lors elle ne quitta jamais sa médaille et ne fut plus tourmentée par le démon.

Presque tous les païens du village étaient présents à cette scène. A la vue des résultats prodigieux obtenus par le chrétien, ils s'écrièrent :

- La religion du Maître du Ciel est vraie. Nous voulons la professer.

En effet, beaucoup d'entre eux commencèrent dès lors d'apprendre les prières et le catéchisme. De plus, ils déléguèrent une députation au missionnaire pour le prier de leur envoyer un catéchiste pour les instruire.

Voilà donc encore une chrétienté issue d'une victoire remportée par un fidèle sur Satan.

Dans les pays d'Europe, le nombre des possessions et des obsessions a diminué au fur et à mesure que diminuait le culte rendu à Satan soit par les idolâtres, soit par les magiciens ; il a fini par devenir très petit. La Chine n'en est pas encore là, et les manifestations diaboliques continuent, et continueront sans doute encore fort longtemps de s'y produire.

En 1889, à Nan-kali, ville du district de Te-ngan-fou, dans le Hou-pé oriental, le Père Surisini cite une famille dont un des membres avait la maladie du diable. Cette famille, après avoir eu recours aux idoles et aux bonzes, et dépensé beaucoup d'argent en pure perte, se convertit tout entière pour obtenir la guérison du malade et elle l'obtint.

La même année, au Yun-nan, M. Maire, des Missions Étrangères, arrive, le soir du 17 octobre, dans un gros village nommé Siao-hô-tang. Il est entouré de curieux, et pressé de questions. Il saisit l'occasion et commence de prêcher l'Evangile.

Mais à peine a-t-il dit quelques mots, que des hurlements affreux retentissent derrière lui. Il se retourne et aperçoit une femme de quarante à cinquante ans, la maîtresse du logis, qui se roule en proie à d'épouvantables convulsions.

Elle pousse d'abord des hurlements, puis siffle, aboie.

Subitement soulevée, entraînée par une force mystérieuse et irrésistible, elle commence une ronde folle en riant aux éclats.

Cette scène pénible dure longtemps. Au bout de vingt minutes, la malheureuse, haletante, tombe épuisée par terre. Elle a conscience des excentricités qu'elle vient de commettre malgré elle. Honteuse, elle pleure amèrement.

Le mari, presque aussi honteux qu'elle-même, raconte au missionnaire que sa femme est ainsi malade depuis huit ans, qu'elle a des accès fréquents, qu'elle est la victime du démon qui l'obsède. Il a eu recours aux sorciers. Il n'y a gagné que le soulagement de sa bourse, mais non celui de la malheureuse.

Il sait que le Père Sonsini vient d'Occident, et lui demande si l'on ne connaît pas dans son pays quelque remède contre la maladie du diable.

Le missionnaire lui répond qu'il en possède un dont l'efficacité est certaine : se faire chrétien.

Mais ce mot sonne mal aux oreilles de cet homme.

Il préfère garder chez lui le démon et la maladie, que les chasser tous deux en se convertissant.

Le lendemain le missionnaire, secouant au seuil de cette maison la poussière de ses chaussures, partait plus loin à la recherche de cœurs mieux disposés à recevoir la semence des célestes vérités.

CHAPITRE VIII

¹ La fuite du démon s'est accomplie très fréquemment dans des conditions semblables en France, en Italie, en Belgique, etc. Voir à ce sujet : *le Diable dans la vie des Saints*, par Paul Verdun.

Un Français devenu divinité chinoise. - Les bijoux d'un chrétien. - La sécheresse. - La promesse des chrétiens. - Anxiété. - Triomphe. - Au foyer de l'ennemi - Le miracle ou la mort. - La protection de la Providence. - Un autel respecté par l'inondation. - Un franc-maçon chinois. - Le vœu la Sainte Vierge. - La source miraculeuse. - Une apparition au Kiang-nan. - Le Père Jean-Pierre Néel, martyr. - Insensibilité aux coups : M. Verchère. - Le catéchumène Joseph Tchang-kouang-tsay, martyr. - Le néophyte Yu- yen-hou, martyr. - Fils d'apostats. - Un châtiment qui s'accomplit de génération en génération. - La main de Dieu. - Le peintre et l'image de la Vierge. - «Tu n'iras pas plus loin !»

En Chine, de même que dans les Indes et l'Annam, Dieu, répondant aux prestiges diaboliques, se plait à glorifier ses missionnaires et ses fidèles en les protégeant miraculeusement. Parfois aussi, pour donner aux peuples de salutaires leçons, il appesantit sa main vengeresse sur les suppôts de l'enfer.

Nous citerons quelques-uns des faits le plus remarquables qui, du XVI^e au XIX^e siècle, ont marqué les différentes étapes des pionniers de la Foi chrétienne.

Lorsque Saint François-Xavier arriva dans l'île de Sancian, il la trouva infestée par les tigres. Ces animaux sortaient la nuit des bois en troupes nombreuses et dévoraient non seulement les enfants, mais même les hommes qui s'écartaient trop des retranchements élevés autour des villages pour arrêter les incursions des fauves.

Une nuit, le serviteur de Dieu alla au devant des tigres, et, les voyant près de lui, leur jeta de l'eau bénite, leur commandant de se retirer et de ne reparaitre jamais. Les animaux obéirent. Toute la troupe prit la fuite et depuis on ne vit plus de tigres dans l'île de Sancian.

Le Père Étienne Fabre, un Avignonnais entré dans la Compagnie de Jésus, renouvela les mêmes exploits au XVII^e siècle. Il vint en Chine en 1630 et l'évangélisa jusqu'au jour de l'Ascension de l'an 1639, date à laquelle il mourut comme il l'avait prédit peu auparavant à ses disciples.

Ce missionnaire, connu des Chinois sous le nom de Fang, fut le premier qui prêcha l'évangile dans la province du Chan -si. Il convertit à la foi une foule innombrable de païens, et fonda de nombreuses chrétientés. Il se rendit surtout célèbre par la multitude et l'éclat des miracles qu'il semait partout sur sa route.

Son tombeau se voit encore près de Siaô-tsai-tse, chrétienté du Hang-tchong-fou, dont il fut le fondateur.

C'est précisément à l'époque où il fut invité à venir évangéliser les populations du Hang-tchong-fou, qu'il accomplit un exploit semblable à celui de Saint François Xavier dans l'île de Sancian.

Pour se rendre à l'appel des païens qui désiraient l'entendre, le père Fang avait à traverser le massif montagneux qui se dresse entre les villes de Fong-siang et de Hang-tchong ; et qui est dominé par le pic de Ta-ling .

Ces sommets étaient infestés d'animaux féroces et principalement de tigres qui dévoraient les voyageurs assez imprudents pour se risquer dans ces solitudes.

Les compagnons de voyage du missionnaire l'avertirent du danger qu'il y avait à tenter cette traversée, et le supplièrent de ne pas l'entreprendre.

Le Père Fang répliqua avec fermeté :

- Je vais où m'appellent, non des intérêts humains et terrestres, mais ceux de la plus grande gloire de Dieu : je n'ai donc rien à redouter des griffes et des dents des tigres.

Il poursuivit son chemin sans crainte. Peu après, il se trouva inopinément en face d'une bande de tigres.

Il leur ordonna, au nom du Dieu tout-puissant, de ne plus attaquer les voyageurs à l'avenir. Les tigres obéirent au Père Fang comme ils avaient obéi à Saint François-Xavier. Ils s'enfuirent et, depuis lors, ne reparurent plus dans ces parages ou, du moins, n'y firent plus aucun mal aux voyageurs. Les traditions du pays affirment que, depuis l'intervention miraculeuse du saint missionnaire, on ne connaît pas un seul homme tué par les tigres dans la traversée de ces montagnes.

En reconnaissance de ce bienfait, les Chinois élevèrent un temple à leur protecteur au sommet du pic de Ta-ling. Ils l'ont représenté dans cette pagode sous la forme d'une statue revêtue des ornements sacerdotaux des prêtres catholiques, la tête couverte du bonnet du sacrifice que, par une dispense spéciale, les missionnaires portent en Chine pendant qu'ils célèbrent la messe. Ils appellent le Père Fabre : Fang-tou-ti, et lui rendent un culte comme à un dieu, ou, si l'on aime mieux, comme à un saint.

Le Père Clavelin, de la Compagnie de Jésus, dans une lettre datée de la ville de Ou-ho, le 24 mai 1855, adressée au consul de France à Chang-haï, raconte un trait fort touchant dans lequel Dieu se montre bien le Père par excellence, le père de tous les hommes, des païens aussi bien que des chrétiens.

Il va au devant ; d'eux, les prévient par ses bontés, les attire à la connaissance de lui-même par des miracles renouvelés.

La caractéristique en effet du miracle divin – sauf évidemment quelques cas rares relevant de la Justice - la caractéristique, disons-nous, du miracle divin est la bienfaisance, la production du bien soit physique, soit moral. La marque, au contraire, du prestige diabolique, est la malfaisance, la production du mal soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel.

Le chef d'une famille, dit le Père Clavelin, avait reçu le baptême dans son enfance ; mais dans un âge plus avancé, avait entièrement négligé les obligations qu'il impose ; et, comme il s'était marié avec une femme païenne, tous ses enfants avaient été élevés dans le paganisme.

Cependant ce vieux pécheur, touché de la grâce et des exhortations de je ne sais quel chrétien, voulut revenir sérieusement à la pratique de la religion de ses pères. Son fils aîné, mis dans la confiance, prit la même résolution. A cette nouvelle, la vieille mère entra dans une telle fureur qu'on eût dit un diable incarné. Il n'est rien qu'elle ne mît en jeu, pour les détourner de leur dessein.

La grâce néanmoins fut la plus forte. Avec une patience et une persévérance vraiment admirables, le père et le fils

apprirent toutes leurs prières et tout le catéchisme, puis se présentèrent devant le missionnaire, demandant à être admis, le premier à la pénitence, et le second au baptême.

Ils furent bientôt au comble de leurs vœux et s'en retournèrent, la joie dans le cœur, emportant, l'un et l'autre, un chapelet et une petite médaille, et se promettant bien de ne pas laisser tomber ces objets entre les mains de la vieille mégère.

Celle-ci les découvrit néanmoins, et s'imagina que ce devait être des objets bien précieux, puisqu'on mettait tant de soins à les dérober à ses regards.

Sur ces entrefaites, étant tombée malade du typhus, elle se dit à elle-même qu'elle en guérirait sans doute si elle pouvait parvenir à toucher ces bijoux, comme elle les appelait ; car on ne les garderait pas avec tant de sollicitude, s'ils ne renfermaient pas quelque vertu secrète.

Une nuit donc elle mit la main sur le chapelet de son fils, le pendit soigneusement à son côté, s'endormit ensuite et, le lendemain, se réveilla guérie.

Le matin elle replaça simplement le chapelet où elle l'avait pris, mais elle ne dit rien de ce qui s'était passé.

Quelques jours après, apprenant qu'une de ses voisines était violemment attaquée du même mal, elle se rend auprès d'elle avec le même chapelet, lui raconte ce qui lui est arrivé à elle-même, et lui demande si elle veut user d'un remède aussi merveilleux.

Quand on parle de guérison à un malade, comment n'être pas cru ?

Le fait est que le chapelet, ayant été suspendu au cou de cette femme, lui rendit aussitôt la santé.

De retour chez elle, après ces deux guérisons extraordinaires, cette païenne obstinée se contenta de dire à son fils :

- Dorénavant, tu pourras réciter tes prières tant que tu voudras: je ne m'en inquiète plus.

Puis elle lui raconta ce qui était arrivé, mais elle ne voulut pas, ainsi que sa voisine, entendre parler de conversion.

N'ai-je pas vu moi-même, ajoute le Pire Clavelin, des païens guéris par l'eau bénite ou par le simple attouchement de quelques objets pieux qu'ils avaient obtenus des fidèles, se rendre le même jour à leur pagode pour remercier les idoles de cette guérison qu'ils reconnaissaient devoir au Dieu des chrétiens ?

Les autres membres de cette famille ne furent pas si rebelles à la grâce ; ils s'empressèrent tous de recevoir le baptême. Leurs ferventes prières finirent par faire violence au ciel.

La vieille mère étant de nouveau tombée malade, ils la supplièrent tant qu'elle se rendit enfin à leurs instances. Elle fut instruite, reçut le sacrement de régénération, et mourut presque immédiatement après son baptême, dans de grands sentiments de contrition et d'abandon à la volonté de Dieu.

Quelques années avant le fait que nous venons de raconter, les fidèles de la chrétienté administrée par M. Vachal, dans la province du Yun-nan, remportèrent une victoire décisive sur les idoles et leurs superstitions dans une circonstance publique et très importante.

Le M. Vachal dont il est ici question eut la gloire de verser son sang pour Jésus-Christ sur la frontière du Tonkin : Les faits ont été rapportés par M. Huot, des Missions étrangères, provicaire apostolique du Yun-nan, à la date du 10 mai 1851.

La sécheresse était telle, dans le Yun-nan, que beaucoup de villages manquaient de l'eau nécessaire pour boire. La récolte surtout courait grand danger d'être complètement anéantie, dans une plaine immense qui produit plus de la moitié du riz de la capitale.

Les païens demandaient la pluie à leurs idoles depuis cinquante jours, faisant des processions, offrant des sacrifices auxquels grands et petits, pauvres et riches, depuis le dernier mendiant jusqu'au premier mandarin, prenaient part. De tous côtés on se prosternait, on criait comme autrefois : « *Baal, exaudi nos* ». Mais en Chine, pas plus qu'ailleurs, Baal n'a des oreilles pour entendre.

Les chrétiens seuls ne prenaient aucune part à ces manifestations extérieures. A la fin, les païens, fatigués de l'inutilité de leurs peines, consultent pour savoir quelle est la cause d'une telle calamité.

Ils croient comprendre que la réponse de l'oracle leur indique les fidèles, et que, pour la faire cesser, il faut qu'eux aussi prennent part aux superstitions et tâchent de fléchir le Génie de la pluie.

Aussitôt cette rumeur, passe de bouche en bouche avec la rapidité de l'éclair. On court vers le marché voisin. On s'y rassemble par milliers.

Là les avis sont bien vite pris : il faut que les chrétiens se joignent aux autres pour demander la pluie, ou bien ils seront brûlés vifs, avec leur maître de religion, M. Vachal, sans autre forme de procès.

- Evidemment, disait-on, ce sont eux qui empêchent de pleuvoir, qui sont cause de la sécheresse. Avant ces dernières années, cette religion du Seigneur du Ciel était inconnue dans toute la plaine, aussi n'avait-on jamais ressenti de pareils effets de la colère des génies.

L'opinion populaire en était là, lorsqu'un respectable vieillard, octogénaire, fervent catholique, et surtout plein de cet esprit de foi qui peut tout obtenir, se présente tranquillement à la foule, et s'adressant aux principaux, leur dit :

- Soyez donc sans crainte. Oui, c'est le Seigneur du Ciel, et lui seul, qui peut vous donner cette pluie désirée. Je vous demande seulement trois jours pour que nous, chrétiens, puissions la demander et l'obtenir par de ferventes prières. Vous, de votre côté, vous y contribuerez en nous donnant le nécessaire pendant ce temps. Préparez-nous, en outre, un lieu convenable pour nous rassembler, car il faut que chacun de vous puisse nous rendre témoignage qu'il n'y a rien que d'honnête dans notre culte.

- Nos pagodes peuvent-elles vous convenir ? répondent aussitôt les païens.

- Oui, mais à condition que les idoles feront place à la croix.

La proposition est aussitôt acceptée. En un instant tout est prêt. On court à la pagode la plus voisine, et les pauvres dieux qui s'y trouvaient passent par la porte et par les fenêtres sans grandes précautions de la part des porteurs. Ce n'était point jour de fête pour eux. Ils sont aussitôt remplacés par les emblèmes des chrétiens. On convient, séance tenante, que les prières commenceront dès le lendemain.

L'affaire étant ainsi conclue, on en vint prévenir M. Vachal. Celui-ci, après avoir bien interrogé et compris, fut fort inquiet. Personne n'ignorait sa présence. Il se trouvait engagé avec tous les fidèles. Cependant il n'y avait pas à l'horizon le plus petit nuage qui pût faire espérer cette pluie si solennellement promise.

Toutefois le missionnaire, confiant en la Providence et en la Sainte Vierge, prit avec tranquillité les dispositions nécessaires.

Le lendemain, jeûne général. Après la sainte messe, célébrée dans l'oratoire des chrétiens, on sort en procession, en chantant les litanies des saints. La croix précède, portée avec un profond respect par un néophyte en habit de fête et avec le globule de bachelier.

Tous les fidèles le suivent, et M. Vachal ferme la marche, revêtu du rochet et de l'étole.

Les païens sont tout autour en silence. Arrivé à la pagode transformée, on récite solennellement les prières ordinaires pour demander la pluie. Ensuite chacun suit sa dévotion jusqu'au moment du repas.

Alors vient le tour des païens. Ils servent eux-mêmes les chrétiens qui mangent tous en commun, excepté M. Vachal, auquel on a préparé une table particulière. Ils ne se retirent que lorsque tout est terminé.

Pendant le ciel n'a pas changé.

Le second jour, le troisième, mêmes exercices et même concours des païens, mais aussi même sécheresse. Les plus pressés commencent déjà à murmurer.

Quelques fidèles conseillent à M. Vachal de se retirer ailleurs. C'eût été exposer ses néophytes au danger de courir sur le-champ aux superstitions, ou de se voir victimes d'une populace qui les eût peut-être massacrés, en proférant toutes sortes de blasphèmes contre l'Évangile.

Le missionnaire répondit avec foi et simplicité :

- Notre Dieu n'a jamais abandonné ceux qui espèrent en lui ; je suis entre ses mains.

Un instant après l'atmosphère commence à se charger de vapeurs ; un violent orage éclate ; la pluie tombe par torrents, et, le lendemain, tous les païens de la plaine peuvent planter leurs rizières, bénissent le nom chrétien et rendent gloire au Vrai Dieu.

«Notre Dieu n'a jamais abandonné ceux qui espèrent en lui ; je suis entre ses mains». Combien de fois chaque missionnaire n'a-t-il pas eu l'occasion, comme M. Vachal, de redire ces paroles !...

M. Krick, de la société des Missions Étrangères, voyageant au Thibet, se trouva, entre le village de Sommeu et le fleuve du Brahmapoutre, dans le plus grand danger, dont il ne sortit que par une protection miraculeuse de la Providence.

Son chemin l'obligeait à passer sur les domaines d'un homme lui était son ennemi mortel. En approchant du village de cet homme, M. Krick rencontra un vieillard qui l'avertit charitablement.

- Prends garde, lui dit-il, tu entres dans une région où l'on t'attaquera. Il y aura du sang !

J'étais, dit le missionnaire dans la relation de son voyage écrite en août 1852, sur les terres de Jingsha, le chef qui m'avait député deux sicaires à mon premier passage, et je devais forcément m'arrêter chez lui.

Mes guides s'enfuirent à la vue de ce lieu redouté.

Il était nuit close quand je frappai à sa porte.

- Est-ce ici la demeure de Jingsha ? demandai-je en entrant.

- Oui ! me répondit une femme qu'à son cou chargé de colliers je reconnus pour la maîtresse du logis. Jingsha est en compagnie, il boit du tcho (boisson faite avec du riz fermenté) ; mais il va venir.

Puis elle m'apporta du riz. Pendant que je le faisais cuire, j'entendis derrière moi des gémissements. Je m'informai s'il y avait un malade dans la maison, et sans me répondre les personnes assises auprès du feu se levèrent et me montrèrent, couché sur une natte, un homme qui avait un pied affreux.

Quinze jours auparavant, un arbre qu'il abattait, lui avait en tombant fait une blessure profonde. Pour le guérir, on avait entassé remèdes sur remèdes, se figurant qu'en cachant et en murant. pour ainsi dire, la plaie, on la fait disparaître. Mais le mal avait fait son chemin quoiqu'en prison ; les chairs s'en allaient déjà par lambeaux et répandaient une puanteur insupportable.

En cet état, la pauvre blessé était en proie à une fièvre qui ne lui laissait pas un instant de repos.

Mon hôte me demanda si je ne pouvais rien pour sa guérison ; je lui répondis que j'allais essayer. En ce moment Jingsha entra dans la salle.

Au lieu de me saluer, il se plaça en face de moi, l'air furieux, et me dit d'un ton criard comme si j'avais été à un kilomètre de distance :

- Ah ! Te voilà ! Je t'attendais. Tu m'as échappé la première fois, maintenant je te tiens, c'est à mon tour. De quel droit as-tu violé mon territoire malgré ma défense ? Tu sauras ce qu'il en coûte à un Bengal de passer par mon royaume. Voyons, parle, qu'es-tu venu faire ici ? Tu es entré sur mes terres, tu n'en sortiras pas, tu n'auras pas la satisfaction d'emporter dans ton pays le résultat de ton espionnage. Tu vas mourir. Je ne te couperai pas le cou dans ma maison, elle serait souillée par ton sang, mais je vais te faire trainer dans les jungles (broussailles) et là tu seras égorgé.

Je répondis que le but de mon voyage était tout religieux ; que, si je me trouvais sur ses terres, c'était parce que ses terres étaient sur mon chemin ; que j'avais du reste, pour me protéger, un sauf-conduit d'loung, son chef hiérarchique, et je lui tendis mon passeport.

La vue de ce papier redoubla sa fureur.

- Que m'importe loung ! s'écria-t-il. Il est roi chez lui ; je suis maître chez moi. Prosterne-toi à ses pieds, si tu veux ; c'est bon pour un esclave. Ici personne ne commande et ne protège que moi. Donne, donne cet écrit, que je le jette au feu.

Je le retirai à temps et je le remis dans mon portefeuille.

Il fallait en finir. Je dis à ce sauvage :

- Je suis entre tes mains et sans défense ; fais de moi ce que tu voudras.

- Oui ! Tu auras la tête coupée.

- Eh bien ! Coupe !

Et j'achevai mon riz ; car, pendant tout son discours, j'avais continué tranquillement de manger.

A ce moment, son épouse lui dit quelques mots à l'oreille. Je crus que son cœur de femme frémissait à l'idée d'un meurtre et qu'elle intercédait en ma faveur.

Quand elle eut fini, il se tourna vers moi, et, sans baisser le ton, il me vociféra cette sentence

- Je te donne trois jours pour guérir ce pied. Entends-tu bien, trois jours !

Puis il disparut.

Durant toute la nuit, les cris et les plaintes du malade nous tinrent éveillés. Chacun de ses gémissements me rappelait que je n'avais plus que trois jours à vivre ; car comment guérir en si peu de temps un pied mort et pourri ? Le plus habile chirurgien eût crié à l'impossible.

Mais Jingsha, comme tous les sauvages, croyait qu'un prêtre, un Lama comme ils appellent les ministres de leur religion, a, pour tous les maux, des remèdes souverains, et qu'il lui suffit de souffler sur une plaie pour qu'elle se cicatrise.

Si donc la cure n'avait pas lieu dans le délai fixé, c'est qu'évidemment je n'avais pas voulu ; et dès lors je pouvais compter sur les raffinements de sa vengeance.

Mais enfin, j'avais trois jours devant moi pour me préparer à la mort et pour m'ouvrir les bras de la miséricorde divine ; j'en profitai, sans toutefois négliger mon malade.

Vers les huit heures du matin, je m'approchai en tremblant de ce pied qui allait décider de mon sort ; j'en détachai avec précaution l'épaisse couche de sang caillé qui l'enveloppait ; je coupai toutes les chairs putréfiées, et je découvris une plaie hideuse, profonde, large comme la main, et qui faisait le tour du pied.

Je lavai bien la blessure avec de l'eau fraîche, j'y versai de l'huile de térébenthine, je la couvris d'une application de cérat et de charpie, je bandai le tout et m'en allai prier Dieu ; c'était ce que j'avais de mieux à faire.

A peine avais-je fini le pansement que le malade s'endormit d'un profond sommeil qui dura au moins quatre heures.

Dès qu'il s'éveilla, je lui tâtai le pouls : plus de fièvre, plus de soupirs, plus de cris.

Le moment venu de débander le pied, je n'osais lever l'appareil, craignant de retrouver les choses dans le premier état.

Quelle ne fut pas ma joie et ma surprise quand je découvris la plus jolie plaie possible ! Les chairs étaient roses, les lèvres vivifiées, l'enflure réduite.

Jingsha, qui n'avait pas reparu depuis le menaçant bonsoir de la veille, assistait à ce pansement. Pour la première fois je le vis sourire ; il courut me chercher deux œufs qu'il m'offrit pour salaire et, me frappant sur l'épaule en signe de satisfaction, il me dit :

- *Tchiou gechik !* (tu es un brave homme).

Le lendemain, même progrès ; la guérison avançait à vue d'œil ; la vie me revenait avec la santé du malade. Celui-ci, le croirait-on ! me reconnut mes soins qu'en me volant. Je le surpris me dérochant deux pièces de monnaie, qu'il cacha sous la natte où je venais de le panser.

Quant à Jingsha, j'étais devenu son ami, et à mon départ, il me fournit généreusement trois porteurs.

Ce n'est pas seulement contre les animaux sauvages et contre les hommes, que Dieu préserve les missionnaires et les chrétiens en Chine, c'est aussi contre les éléments et les périls naturels de toutes sortes.

Le 1^{er} août 1879, se produisit, dans la Mandchourie, au village de lang-kouan, une inondation terrible.

Le village est situé au pied même d'une montagne. Cette position fut la cause d'un désastre plus grand. Les demeures de quatre-vingts familles furent détruites.

Seule, l'église catholique, la résidence du missionnaire et deux autres habitations chinoises, bien que fort éprouvées, restèrent néanmoins debout.

Dans l'église le niveau de l'eau atteignit une hauteur de quatre-vingts centimètres. Dans tout l'édifice elle monta à cette hauteur. Dans la sacristie elle souleva une armoire, la renversa et la transporta à une longue distance de son emplacement primitif.

Mais, fait extraordinaire, inexplicable ! tandis que l'église et ses dépendances étaient envahies et dévastées par le torrent furieux, l'autel principal, où était conservé le Saint-Sacrement, fut respecté. Il resta à sec, avec ses deux gradins et une partie du parquet du sanctuaire, sur une distance de un mètre cinquante en avant de l'autel.

Une foule de païens et de chrétiens furent témoins de ce fait. Aucun ne put l'expliquer et tous le déclarèrent merveilleux.

Pour en conserver la mémoire, un rapport fut rédigé en chinois et en français, signé par les missionnaires de Mandchourie et de Corée, témoins du miracle, et par tous les chefs de famille présents à lang-Kouan, puis déposé dans les archives de la mission.

Depuis cette époque, chaque année, le 1^{er} août, les chrétiens de lang-kouan célèbrent par des exercices particuliers de piété la mémoire de ce fait prodigieux, qu'ils considèrent comme une marque sensible de la protection divine.

En 1884 les chrétiens de Héou-chan, dans le vicariat apostolique du Kouy-tcheou, fuyant la persécution, furent obligés de se réfugier dans la montagne de Nieou-sin-chan.

Le chef de cette chrétienté avait autrefois appartenu à la secte du Nénuphar. Cette secte est une sorte de franc-maçonnerie qui ressemble beaucoup à celle d'Europe.

Comme celle-ci, elle se cache sous les apparences d'une société d'appui mutuel. Elle possède un système analogue d'initiations successives aux différents degrés, à ses mystères et à ses secrets.

Elle a ses réunions fermées, où le diable est consulté à l'aide d'un pinceau magique, mode de divination analogue au

crayon de nos tables tournantes.

Elle poursuit un but secret qui, est le bouleversement de la Chine et le renversement de la dynastie régnante.

Elle a déjà causé plusieurs rébellions. Elles ont avorté et n'ont pas amené de révolution radicale. Mais les sectaires ne désarment pas et espèrent atteindre leur but tôt ou tard.

Pendant longtemps le chef de cette franc-maçonnerie fut Lieou-tsou-tsou, qui organisa la rébellion dans la province du Kouy-tcheou et la ravagea par ses pillages et ses déprédations de toutes sortes.

Le chef de la chrétienté de Wou-chan avait été amené à la foi catholique par un chemin fort indirect.

Pendant dix ans et même plus, il avait suivi la fortune de Lieou-tsou-tsou et pris part à ses rapines. Il avait conquis ses grades dans la secte du Nénuphar jusqu'à celui de *ta-lao-pan*, mot qui signifie «Grand maître de la maison» et présente une ressemblance frappante avec les titres de plusieurs degrés des rites français et écossais de la franc-maçonnerie d'Europe.

Il apprit alors, de la bouche même de Lieou-tsou-tsou, le but réel de l'association. Son honnêteté native en fut effrayée.

Or, circonstance vraiment remarquable et qui montre comment Dieu sait tirer le bien du mal, ce fut le chef même de la secte du Nénuphar qui lui suggéra, sans y penser évidemment, l'idée de connaître la religion chrétienne et de l'embrasser. Ce suppôt de l'enfer lui dit en effet à plusieurs reprises :

- Toutes les religions sont fausses, même la nôtre. Je puis les réfuter toutes. Il n'y en a qu'une à laquelle il est impossible de répondre : c'est la religion du Maître du Ciel, la religion chrétienne.

N'avons-nous pas vu aussi le démon forcé de confesser la vérité du catholicisme par la bouche des possédés ?

Ces paroles de Lieou-tsou-tsou firent réfléchir le «Grand maître de la maison» et furent la première cause de sa conversion.

Les chrétiens de Héou-chan s'étaient donc réfugiés à mi-côte de la montagne fort élevée de Nieou-sin-chan, en un lieu qu'on appela «le Camp de Nicou».

Malheureusement, cet endroit, aussi bien que toutes les pentes environnantes, ne possédait aucune source.

De plus la sécheresse ayant été longue cette année-là dans la province du Kouy-tchéou, il n'y avait pas le plus petit filet d'eau dans les vallées voisines. Toutes les fontaines étaient tarées.

Les chrétiens se demandaient avec anxiété ce qu'ils deviendraient. Comment faire cuire leur riz ? Comment se désaltérer ?

Faudrait-il donc retourner dans la plaine avec la certitude de tomber aux mains des infidèles et d'endurer de cruels supplices ?...

Or le jour où le chef du village monta au Camp de Nicou, il se mit à genou et fit vœu à la Sainte Vierge de lui élever un sanctuaire, si elle préservait la chrétienté de Héou-chan de l'apostasie et du pillage.

Le chef avait grand-soif. Il regarda autour de lui, cherchant de l'eau. Précisément à l'endroit où il venait de s'agenouiller, il remarqua que le sol était un peu humide. Il creusa avec son doigt dans le sable.

O prodige ! En ce lieu auparavant aride une source jaillit. Il put y recueillir assez d'eau pour s'y désaltérer.

Cependant la famille de ce chef vint le rejoindre au camp ce jour-là même.

Le lendemain matin le débit de la fontaine miraculeuse s'accrut. Elle fournit assez de liquide pour la cuisson du riz nécessaire à toutes les personnes à nourrir.

Dans cette journée du lendemain cinq ou six familles arrivèrent à leur tour au Camp de Nicou. Le débit de la source augmenta avec l'accroissement de la population et suffit à tous les besoins.

Les jours suivants, le même prodige se continua, tant et si bien que plus de cent familles vinrent se grouper autour de cette fontaine, et toujours elles y trouvèrent, sans l'épuiser, toute la quantité d'eau dont elles eurent besoin.

Au bout d'un mois, la tranquillité s'étant rétablie, les chrétiens descendirent de la montagne et rentrèrent à Héou-chan.

Quelques jours après l'eau avait cessé de couler. Le petit bassin que l'on avait creusé à côté de la source, et qu'elle remplissait incessamment, était complètement à sec. Il n'y avait même plus trace d'une fontaine.

Le Père Chaffanjon, qui vécut avec ses chrétiens au Camp de Nicou, et fut témoin du prodige, affirme, dans une lettre datée du 1^{er} janvier 1885, qu'avant le vœu du chef du village, il n'y avait point de source connue sur la montagne de Nicou-sin-chan ; que la source a coulé abondamment tant que les chrétiens sont restés en ce lieu ; enfin qu'elle s'est desséchée après leur départ.

N'est-ce pas le cas de répéter la parole de M. Vachal : «Dieu n'abandonne jamais ceux qui ont confiance en lui !»

Dans une localité de la Sibérie Poutonnaise, à Tsouo-keu-deû, l'intervention divine s'est montrée d'une autre façon. Satan, pour retenir ses esclaves, leur apparaît le plus souvent sous des formes horribles et les frappe de terreur. Dieu, au contraire, attire les égarés par des apparitions bienveillantes et par la douceur.

La Sibérie Poutonnaise appartient à la province du Kiang-nan. Elle forme la partie occidentale du Pou-tong, langue de terre de trois mille kilomètres carrés, enclavée entre le fleuve Bleu, la rivière de Shang-haï, et la mer.

Tsouo-lieu-deû est habité par des païens rebelles à toute prédication, du moins jusqu'en 1886. Néanmoins le Père Yang y vient cinq ou six fois par an célébrer la messe. Quelques païens y assistent par curiosité, mais leur mouvement vers le catholicisme s'arrête là.

Or, en 1886, l'un d'eux, au moment où le prêtre, après la consécration, élevait l'Hostie, aperçut soudain la Très Sainte Vierge qui lui montrait son Divin Fils se manifestant dans le sacrement sous les traits d'un enfant. En même temps, la Mère de Dieu exhortait ce païen à se faire chrétien.

Le jour même en effet cet homme se déclara catéchumène et commença d'apprendre les prières. Malheureusement il manqua de courage et de persévérance, recula devant les obstacles, surtout devant l'opposition de son frère et d'un de ses oncles, et refusa de revenir à l'église.

Ces défections lâches sont les croix le plus pesantes qu'aient à porter les missionnaires. Combien préféreraient endu-

rer les plus cruels supplices de la main du bourreau, que de voir leurs efforts, secondés par de tels miracles, échouer devant un pareil endurcissement !... Le démon, en Chine, tient bien ceux qu'il tient !...

Nous avons vu, dans le royaume d'Annam, en mai 1874, durant la persécution, les corps des chrétiens martyrisés ne répandre aucune odeur, bien qu'atteints déjà par la corruption. En Chine, des faits encore plus extraordinaires se sont produits pour la glorification des confesseurs de la foi.

Le mardi, 18 février 1862, un missionnaire français, né à Sainte-Catherine-sur-Riverie, dans le diocèse de Lyon, âgé de trente ans, Jean-Pierre Néel, eut le bonheur de verser son sang pour l'honneur du Christ, son Maître, à Kay-tchéou, dans la province du Kouy-tchéou.

Au moment où la tête du martyr roulait sur le sol, une nuée lumineuse descendit rapidement du ciel, resta immobile quelques instants au-dessus de son corps, puis s'évanouit. La foule des païens en fut effrayée et le bourreau plus que les autres.

Eux aussi, comme les assassins de Jeanne d'Arc, se disaient en leur langage : «Nous avons tué un saint !»

M. Verchère, le 26 octobre 1867, raconte un fait humainement inexplicable. Il venait d'être arrêté en sa qualité de missionnaire à Tai-yong.

Le Chinois qui s'était emparé de mon bâton de voyage, dit-il, me frappe avec fureur et à plusieurs reprises. Ses coups furent tels qu'au dire des païens, j'en deviendrais certainement impotent, si je n'en mourais pas. Fût-ce une illusion de ma part, ou bien les coups portèrent-ils sur mon scapulaire, toujours est-il qu'en appliquant alors la main sur ma poitrine je ne pus en découvrir les traces.

Les païens, surpris de l'insensibilité de M. Verchère, supposèrent qu'il connaissait la magie *taoun-tae*, science au moyen de laquelle celui qui reçoit les coups n'a qu'à fixer son attention sur un objet quelconque. Dès lors ce n'est plus sur lui, mais sur cet objet que tombent les coups.

Pour nous, nous voyons dans ce fait, comme le missionnaire lui-même, un effet de la protection du ciel qui réservait les forces de M. Verchère pour l'accomplissement de plus grands travaux.

A Ku-tsin-fou, localité située à l'est de la province du Yun-nan, sur les confins du Kouy-tchéou, s'était formée, par les soins de M. Fenouil, une chrétienté nombreuse et fervente.

Les chefs des villages voisins, poussés par le démon, accusèrent les chrétiens de Ku-tsin-fou de tous les méfaits qui leur passèrent par la tête. Leurs calomnies furent flétries devant les tribunaux. Ces succès les rendirent furieux.

Le 23 août 1867, ils s'emparèrent d'un catéchumène nommé Joseph Tchang-kouang-tsay, le premier-né à la grâce de M. Fenouil dans ce pays.

Comme s'il avait pressenti ce qui devait lui arriver, ce catéchumène s'était fait instruire quelque temps auparavant des conditions et des avantages du martyre.

Les païens le tuèrent et six d'entre eux restèrent pour garder son corps. Alors ils furent témoins d'un prodige que virent aussi les habitants des maisons proches du lieu du meurtre.

Aux pieds du martyr, une lumière brilla. Elle fut d'abord de couleur verte, puis devint rouge et dura pendant la plus grande partie de la nuit. Ce que voyant, les témoins se dirent :

- Quoi qu'on prétende, les chrétiens ne sont pas sans espérance !

Le 8 décembre 1869, dans la circonscription de la sous-préfecture de Kien-tee, au Ngan-hoei, faisant partie de la province du Kiang-nan, un chrétien nommé Yu-yen-hou, zélé propagateur de la foi, fut saisi par les païens.

Ils prétendirent lui faire fouler aux pieds une image du Sauveur. Pour toute réponse, il tomba à genoux devant l'image, protestant qu'il mourrait plutôt que de la profaner.

Les infidèles, furieux, l'attachèrent à un pieu dans sa propre maison et l'entourèrent de paille à laquelle ils mirent le feu.

Tandis qu'on le liait, Yu-yen-hou faisait éclater sa joie devant tout le monde. Pendant qu'on le brûlait, il invoquait les saints noms de Jésus et de Marie.

A l'instant où il cessa de vivre, un tourbillon de flammes s'éleva bien haut dans les airs, à l'admiration des païens qui s'écrièrent :

- Voilà qu'il monte au ciel !

Et, par une contradiction surprenante, ces hommes, dont les uns venaient de commettre un crime, et dont les autres n'avaient pas empêché le forfait, exaltaient la religion chrétienne et ses martyrs !

Si Dieu glorifie ses martyrs par des prodiges, il sait aussi châtier ceux qui l'ont renié, et ceux qui l'ont persécuté dans ses saints. Parfois ce sont ceux-là mêmes qu'il frappe, qu'il veut convertir et qu'il convertit ; parfois il fait servir la punition des méchants endurcis à la conversion des hésitants et au perfectionnement des justes.

Sous l'empereur Yong-tcheu, qui régna de 1724 à 1735, la persécution sévit dans toutes les provinces de la Chine et presque tous les missionnaires furent exilés.

Il en fut de même à Kiang-yn, ville du Riang-nan, située sur la rive droite du fleuve Yang-tsé-kiang, à l'est de Tchang-tcheou. Or, non loin de Kiang-yn, s'élevait le petit village de Kin-tong-kio. Là vivait un chrétien nommé Kin. Ses vertus et sa prudente fermeté l'avaient fait choisir, lui et ses deux parents, pour être, en ces temps de trouble, les soutiens des chrétientés environnantes, durant l'exil des missionnaires. Ils s'acquittèrent de leur mission du mieux qu'ils purent. Bientôt connus, ils furent déferés au mandarin de Kiang-yn, qui les fit jeter en prison.

Après divers interrogatoires d'où ils sortirent vainqueurs, le magistrat les soumit à la question du chevet. Kin eut les jambes et les bras brisés. Ses deux parents effrayés apostasièrent ; ils furent remis en liberté, tandis que lui fut reporté

dans sa prison. Durant trois années entières il résista à toutes les obsessions.

Peu à peu les circonstances changèrent. La persécution s'apaisa. Les chrétiens jouirent de plus de liberté.

Le mandarin qui avait fait supplicier Kin n'osait plus le mettre à mort, ni le faire même passer en jugement. Il chercha tous les moyens de s'en débarrasser et proposa au confesseur de la foi des subterfuges que celui-ci repoussa avec indignation.

A la fin, ne sachant plus comment s'en tirer, il le fit prendre et transporter de force dans sa maison de Kin-tong-kio.

A peine Kin y fut-il, que tous les chrétiens du voisinage accoururent pour le voir. Ils lui demandèrent ce qu'il fallait faire pour persévérer dans la vraie religion.

- Priez tous les jours en commun matin et soir dans vos familles, leur répondit-il.

Cette pratique était encore observée fidèlement à Kin-tong-kio et dans les environs, en 1869.

Les apostats vinrent à leur tour se présenter à Kin.

Ils lui demandèrent pardon et le prièrent d'intercéder pour eux.

- Ce n'est pas à moi, leur dit-il, que vous devez demander pardon, mais à Dieu que vous avez trahi. Il est infiniment miséricordieux ; si vous vous repentez, il vous pardonnera. Néanmoins, afin que tout le monde sache quel grand péché c'est que l'apostasie, jamais, dans vos familles, les enfants ne pourront connaître leurs parents.

Suivant le témoignage que le Père Pfister en donna en 1870, cette prédiction, cent trente-cinq ans après qu'elle fut faite, s'accomplissait encore au su et vu de tous. Avant que l'aîné de la famille ait atteint l'âge de raison, il se voyait enlever par la mort son père et sa mère.

Le vingt-deuxième jour de la première lune de la première année de l'empereur Ham-fong, jour qui correspond au mercredi 29 février 1856, le missionnaire Augustin Chapdelaine, né en France, dans le diocèse de Coutances, au village de la Rochelle, le 6 janvier 1814, rendit à Jésus-Christ le témoignage sanglant.

Il était le premier apôtre de la ville de Si-liu-hien et de ses environs, et résidait à Zao-chon. - D'autres missionnaires écrivent Yao-chan. Il est souvent très difficile de traduire en lettres et en mots européens les noms chinois ; de là proviennent certaines différences de formes dans les traductions.

M. Chapdelaine fut arrêté le 24 février à Zao-chon.

Dans la soirée de ce jour, après le départ du missionnaire pour Si-liu-hien, on vit à Zao-chon apparaître une grande lumière. Tous les habitants du village la virent.

Dans la soirée du 25, le confesseur de la foi fut flagellé avec une barbarie épouvantable. Il ne pouvait plus tenir sur ses jambes. On dut le porter pour le ramener dans sa prison. Or, le lendemain, il marchait facilement. Il est présumable que, pendant la nuit, il fut guéri miraculeusement.

Après l'accomplissement de son martyre, le troisième jour de la troisième lune, par conséquent en avril 1856, un vent terrible, accompagné de coups de tonnerre, renversa les deux extrémités du tribunal de Si-liu-hien et arracha les grandes portes d'entrée avec leurs gonds.

Le mandarin Tchan-min-fong, épouvanté, se cacha sous son lit, en criant qu'il avait offensé le ciel par un procès et une condamnation injustes.

Le même jour, l'idole Tcheu-Ouang, appelée aussi Gnien-Ouang, arbitre de la vie et de la mort des criminels, eut le bras droit cassé. Or la main de ce bras tenait un pinceau, comme pour signer la sentence. On sait que les Chinois ne se servent pas de plume comme nous pour écrire, mais usent d'un pinceau. Celui que tenait l'idole Tcheu-Ouang équivalait au sceptre que nos sculpteurs placent dans la main des statues personnifiant la Justice.

En voyant le bras de l'idole cassé, les habitants de Si-liu-hien dirent, eux aussi, comme le magistrat Tchan-min-fong, que le procès du missionnaire avait été injuste et qu'il attirait la colère du ciel.

Depuis lors en effet la malédiction de Dieu affligea ce pays.

L'arbre auquel avait été suspendue la tête du confesseur de la foi fut frappé de la foudre.

Les rebelles ravagèrent la province. La ville de Si-liu-hien fut pillée. Le village de Zao-thon fut détruit presque complètement. Il n'en subsista que quelques cabanes.

Seul l'autel sur lequel le vénérable Chapdelaine célébrait la sainte messe resta debout au milieu de tant de ruines.

Quant à la petite chrétienté que le serviteur de Dieu avait formée, bien que privée de pasteur pendant douze ans, elle demeura ferme dans la foi. Plusieurs des fidèles qui la composaient gardèrent de longues années les traces des coups de rotin qu'ils avaient reçus pour la religion. Ils s'en glorifiaient comme de titres de noblesse.

Ils avaient conservé leurs pratiques religieuses avec tant de soin qu'ils avaient observé inviolablement le repos du dimanche. Bien que ne possédant pas de calendrier divisé en semaines, comme le nôtre, ils ne s'étaient pas trompés d'un jour en douze ans. L'un d'eux était chargé de compter les jours. Quant aux fêtes, ils les avaient classées comme ils avaient pu.

Cette fidélité extraordinaire n'a-t-elle pas, elle aussi, quelque chose de providentiel et de presque miraculeux ?

Un païen nommé Kien-tse-ho avait été l'auteur principal de la persécution de Tseu-y, qui avait fait périr vingt-cinq chrétiens de mort violente, et forcé pendant neuf mois plus de mille familles à errer sans abri, sans vêtement, sans nourriture. Cette misère avait, comme il est facile de se l'imaginer, causé des décès.

En 1870, la main de Dieu commença de s'appesantir sur les coupables. Kien-tse-ho avait deux fils. Ils se rendirent à la capitale de la province pour y passer les examens du baccalauréat chinois. Ils réussirent et obtinrent le globule de bachelier. En Chine, ce globule équivaut à la «peau d'âne» de France. Le lendemain de sa promotion, l'un deux mourut. La mort a frappé également le père et la mère du persécuteur.

Un païen, du nom de Yang, avait mortellement frappé le missionnaire M. Gilles. Il fut emporté par une mort violente.

Au Thibet, c'est le commandant militaire de Bathang, nommé Ma-tchen-pin, qui, le 15 octobre 1873, fait beaucoup de

mal aux chrétiens, et qui peu après, déplacé et cassé de son grade, meurt à soixante quinze ans, après un jour et une nuit de souffrance, abandonné de tout le monde, dans un pays perdu, au petit village de Lamaya, à quatre journées de chemin de Bathang.

Mgr Chauveau, vicaire apostolique du Thibet, après avoir rapporté ce trait de la vengeance céleste, ajoute dans sa lettre du 17 décembre 1874, datée de Tà-tzien-loû :

De tous ceux qui nous ont attaqués à Bonga, à Kio-na-tong, à Kiang-ka, depuis quinze ans, il ne reste plus personne. Tous sont morts et morts misérablement, en sorte que, si nous étions assez forts pour recommencer la lutte, nous ne saurions plus qui accuser.

Parfois même le châtement est encore plus prompt.

A Tchong-kin, localité du Su-tchuen oriental, un peintre, étant entré dans la maison d'un chrétien pour la piller, vit attachée au mur une image de la Sainte Vierge. Il se fit un plaisir de la percer de mille coups avec une aiguille.

Il peignit ensuite un portrait représentant un Européen la tête en bas, et renouvela sur lui l'opération qu'il avait faite sur l'image de la Sainte Vierge.

Le lendemain ce peintre expira.

Le fait a été rapporté par M. L. Blettery, provicaire du Su-tchuen oriental, le 27 octobre 1876.

Dans le district de Kieou-tsin-foû, dans le Yun-nan, deux petits mandarins militaires avaient décidé de conquérir quelque célébrité guerrière en attaquant des ennemis qui ne se défendraient pas, c'est-à-dire en persécutant les chrétiens.

L'un de ces vaillants s'appelait du nom belliqueux de Tchao-ta-kang-tsé, assemblage de mots qui signifie «Tchao-la-grande-lance».

Pour se mieux mettre en avant et acquérir plus de gloire, il résolut de porter les premiers coups. Il annonce en conséquence à grand bruit qu'il partirait tel jour à la tête de nombreux soldats, qu'il s'emparerait du vilage de Tao-kia-yu, et exterminerait jusqu'au dernier des chrétiens.

A cette annonce les villageois sont saisis de frayeur. Païens comme chrétiens s'attendent, sinon à être massacrés, tout au moins à être consciencieusement pillés. Rien n'est en effet plus à craindre pour les gens paisibles, cultivateurs ou commerçants, que ces chefs de bandes. L'extermination des fidèles leur sert de prétexte pour s'emparer de tout ce qui leur paraît bon à emporter. Malheur à l'idolâtre qui possède quelque chose susceptible d'être volé. Il n'est pas plus en sécurité qu'un chrétien.

La veille du jour indiqué par Tchao-la-grande lance lui-même pour l'attaque, les habitants de Tsao-kia-yu, païens et chrétiens, se sauvent dans les montagnes et les forêts. Ils y passent la nuit dans de mortelles inquiétudes. Le soleil, en se levant, les redouble. Sera-ce ce jour qui verra la ruine de leur village ?

Dès que l'aube a blanchi l'horizon, les fugitifs inquiets se blottissent dans des cachettes, l'oreille dressée, l'œil au guet.

Au moindre bruit, ils croient entendre les cris de soldats qui s'avancent. Au plus petit rayon de soleil qui miroite dans la plaine, ils s'imaginent apercevoir la première étincelle du feu mis à leurs demeures.

Cependant les heures du matin s'écoulent, puis celles de l'après-midi... Aucun soldat ne s'est montré à l'horizon... Qu'est-ce que cela veut dire ? Ne se préparerait-il pas un piège dans le secret ?

A la tombée de la nuit, quelques-uns des fugitifs, talonnés par l'inquiétude, n'y tiennent plus. Ils descendent de la montagne et se glissent, en se dissimulant du mieux possible, jusqu'à Tsao-kia-yu. Ils y pénètrent.

O surprise ! Tout y est tranquille comme à l'ordinaire. Comment cela se fait-il ?

Bientôt un messenger arrive. Il apporte l'explication : l'exécution d'un arrêt de la justice divine.

Tchao-la-grande-lance n'est plus de ce monde. Atteint subitement de la peste, il est mort juste à l'heure où il devait commencer le massacre des chrétiens. Ceux-ci remercient le ciel avec effusion et sentent croître leur foi et leur espérance.

La plupart des païens reconnaissent aussi dans cette mort foudroyante un châtement providentiel, et plusieurs se rapprochent des catholiques...

Une fois de plus Dieu avait dit à un persécuteur :

Tu n'iras pas plus loin !...

CHAPITRE IX

FABLES ABSURDES DÉBITÉES SUR LES MISSIONNAIRES. - LA VERTU DU SANG DE CHIEN. - ACCUSATION DE MAGIE. - UN BRAVE À TROIS POILS. - JUSTIFICATION MIRACULEUSE. - DOUZE ENQUÊTES OFFICIELLES. - UN MEMBRE DE LA FAMILLE IMPÉRIALE S'EN MÊLE. - EAU LUSTRALE DIABOLIQUE. - BLESSURES GUÉRIES PAR SORTILÈGE. - CHARBONS QUI NE BRÛLENT PAS. - CHUTE D'UN GLOBE DE FEU. - LES PROCÉDÉS MAGIQUES. - LE KWO. - UN VOLEUR DÉCOUVERT. - LE VILAIN DIABLE. - LA VENTE DE L'ÂME. - SANS REMÈDE. - LES DEVINERESSES. - LE TABERNACLE. - LE PLAT DE RIZ. - LE JEU-KOUANG. - LA PETITE COMMISSION. - UN CÉRÉMONIAL COMPLIQUÉ. - LE MAGICIEN DANS L'EMBARRAS. - SECONDE SÉANCE. - LE MOT DE L'AFFAIRE. - LA SECTE DE LA BONNE CHÈRE. - UN SORCIER ESCLAVE DE SA SCIENCE. - LA RÉPONSE DU SORT. - LA CLAIRVOYANCE D'UN AVEUGLE.

La Chine est peut-être le pays de la terre où la magie est le plus florissante. Elle y produit des résultats si extraordinaires que tout ce qui n'est pas explicable de prime abord pour les Chinois leur paraît devoir être attribué à la sorcellerie.

Les miracles qui ont accompagné de tout temps la prédication des messagers de l'évangile ont fait croire aux païens que les missionnaires étaient des magiciens possesseurs de secrets redoutables.

Les fables absurdes, débitées sur les prêtres catholiques, leur ont suscité souvent de grands ennuis. Parfois même

elles ont été pour eux l'occasion de souffrances.

C'est ce qui est arrivé au Bienheureux Gabriel Perboyre. Il était directeur du noviciat des Lazaristes en France, lorsqu'il apprit que son frère Louis, prêtre également et missionnaire, avait été surpris par la mort dans le détroit de la Sonde, en se rendant en Chine au poste qui lui avait été désigné. Il partit pour le remplacer. Son départ eut lieu en 1835.

En ce temps-là les apôtres ne faisaient pas de vieux os sur la terre de Chine. Au mois de novembre 1839, obligé de fuir devant la persécution, M. Perboyre fut livré aux satellites par le catéchumène qui devait protéger sa retraite. Donc trahi, comme son Maître, par l'un des siens, il fut jeté tout d'abord dans la prison de Kou-tchin, dans la province du Hou-pé.

Après l'avoir appliqué à d'affreuses tortures, on le conduisit de tribunal en tribunal jusqu'à celui de Ou-tchang-fol. C'est là qu'il fut jugé, condamné et mis à mort, le 11 septembre 1810.

On peut juger à quel degré d'épuisement le confesseur de la foi était arrivé durant ce long martyre.

Cependant, tout faible qu'il fût, il était pour tous les mandarins le sujet d'une terreur incroyable. Ils étaient convaincus qu'ils avaient affaire à un magicien hors pair, et s'attendaient à ce qu'il leur jouât d'un moment à l'autre quelque bon tour et disparut subitement de son cachot.

Pour réduire à l'impuissance sa science supposée, ils eurent recours aux médecins de Ou-tchang-fou. Ceux-ci découvrirent et déclarèrent que le sang de chien était le remède le plus efficace pour neutraliser les opérations magiques. En conséquence, on fit souvent avaler au martyr des bols de sang de chien tout chaud et tout fumant.

M. Mesnard, missionnaire en Mongolie, fut quitte de l'accusation de magie à meilleur compte. Il n'eut à subir que des tracasseries. Elles ne manquèrent cependant ni de pittoresque, ni de danger.

Ces événements se sont passés dans l'arrondissement de Tchao-iang. Nous en extrayons l'exposé du récit qu'en fit, le 18 janvier 1858, M. Mesnard lui-même, lorsqu'il était en captivité à Jee-ho.

A cette époque les calomnies contre les missionnaires qui étaient le plus accréditées dans le peuple les représentaient un peu sous les traits des sorcières européennes du moyen-âge.

La nuit ils vont, disait-on, sous la forme de spectres, couper les cheveux des hommes pendant leur sommeil ; ils coupent aussi les ailes des poules ; ils achètent de petits enfants, dont ils arrachent les yeux et le cœur, et dont ils tirent le sang pour en composer des charmes.

Ils ont des canards blancs, des chiens et des ânes noirs, et autres objets qui servent à leur art magique.

Ils achètent quantité de peaux d'ânes, qu'ils découpent en forme humaine et qu'ils mettent fermenter dans de grands vases, après quoi ils peuvent les animer à l'aide du sang des enfants mélangé avec celui des canards blancs, des chiens et des ânes noirs ; de plus ils peuvent les ranger en bataille, et leur faire livrer des combats.

Tout leur est bon pour accomplir en un clin d'œil les plus grands voyages ; ils montent à cheval sur des bancs de bois qui les transportent en Occident, et les ramènent en l'espace d'une nuit, chargés d'or et d'argent.

C'était le manche à balais de nos antiques sorcières, un peu élargi pour la commodité du voyage.

A ces accusations générales s'en joignaient d'autres plus précises, mais non moins absurdes.

Un païen, inspiré par le démon, racontait qu'il s'était faufilé au milieu des néophytes et avait réussi à pénétrer dans la chapelle des chrétiens. Le missionnaire, affirmait-il avec impudence, lui avait demandé s'il désirait se faire catholique.

Il avait répondu qu'il voulait bien, mais que sa femme s'y opposait.

Le missionnaire lui avait dit alors de lui apporter un cheveu de la tête de son épouse, et qu'aussitôt l'empêchement serait levé.

Soupçonnant quelque diablerie, et craignant que sa femme ne fût ensorcelée, le païen avait apporté un crin de la queue d'une vache. Mais le prêtre l'avait trouvé un peu gros pour un cheveu d'être humain.

L'idolâtre, pour s'excuser, lui avait expliqué que son épouse était très méchante, et qu'il n'avait pas osé lui arracher un seul cheveu.

Eh bien ! lui avait répliqué le missionnaire, prends cette ficelle rouge et attache-la à la tête de ta femme !

Le païen, craignant toujours que sa chère moitié ne fût victime de quelque magie, en bon et fidèle époux, avait attaché la ficelle rouge à la queue d'une vache, laquelle, prise aussitôt de fureur, s'était mise à courir en mugissant droit vers le village où habitait M. Mesnard, et était venue se briser la tête contre la porte de la mission.

Ces racontars, tout absurdes qu'ils paraissent, étaient cependant acceptés des païens comme paroles de vérité.

Sur ces entrefaites, une accusation directe de magie portée contre le missionnaire, en confirmant ces calomnies, vint mettre le comble à l'épouvante dans les campagnes, et jeta, dans les tribunaux et dans toute la ville, une alarme, une frayeur incroyables. Le commerce fut interrompu ; les mandarins civils et militaires se concertaient sur les mesures à prendre ; on parlait d'une levée extraordinaire de troupes ; les postes s'organisaient comme à la veille d'une bataille : la consternation était générale.

Pour éclaircir les choses, les deux tribunaux civil et militaire envoyèrent des satellites visiter la mission.

Mais le chef de l'escouade militaire, parvenu à une lieue du village, fut saisi de panique et rebroussa chemin en criant qu'il avait été fasciné, qu'il s'était senti pris de vertige par la force des enchantements des Européens.

La députation du pouvoir civil fut plus courageuse, elle se dévoua corps et âme pour le salut du Céleste-Empire menacé de tomber au pouvoir des hommes à peau d'âne et osa se présenter à la porte de la mission.

La maison fut minutieusement visitée. On tira le plan des habitations et de la chapelle, et naturellement on les trouva très ordinaires et très modestes.

Dieu d'ailleurs prit soin lui-même de réfuter les calomnies accumulées contre ses serviteurs. Afin que la preuve de leur innocence fût plus évidente, il se servit, pour l'établir, d'un païen.

Cet homme avait, dans le temps, confié à un néophyte d'un village voisin de la résidence du missionnaire une petite fille âgée d'environ un mois. Ayant appris qu'elle était décédée peu de temps après, il conçut des soupçons sur le genre

de sa mort ; il ouvrit la fosse en présence d'une foule considérable tant de païens que de chrétiens ; la petite fille était enterrée depuis près de six mois.

On fut d'abord très touché, très édifié de voir là un cercueil, avec les lambeaux des habits dont on avait revêtu la défunte ; car, en Mongolie, les païens jettent les enfants morts dans les champs, pour être la pâture des animaux carnassiers.

Mais quel ne fut pas l'étonnement de tous les spectateurs de ne plus retrouver de ce petit cadavre que les yeux et le cœur encore intacts ; le reste du corps était entièrement décomposé. Ce fait, qui réfutait si bien la calomnie, fut attesté au tribunal par le père lui-même, à la grande admiration des mandarins.

Il semblerait que le résultat négatif de l'enquête, opérée à la mission par la délégation du tribunal civil, eût dû arrêter les racontars et la frayeur du public, comme aussi les tracasseries judiciaires. Il n'en fut rien.

Le tribunal, en effet, auquel l'accusation de magie avait été portée tout d'abord, l'avait transmise immédiatement à la cour supérieure de sa province, à Chen-iang, qui l'avait à son tour notifiée au tribunal de Jee-ho dont elle relevait elle-même hiérarchiquement.

Le silence gardé par les autorités locales, convaincues, après leur enquête, de l'innocence du missionnaire, parut suspect de vénalité aux tribunaux supérieurs.

Les deux cours de Jee-ho et de Chen-iang convinrent donc de députer chacune un mandarin, réputé fidèle et intègre, pour visiter de concert le local de la mission.

Le commissaire de Jee-ho ne fut ni plus ni moins qu'un membre de la famille impériale : le mandarin de la ville de Hata. Il vint, accompagné de trois autres magistrats importants, perquisitionner chez M. Mesnard le 29 octobre 1857.

Il était entouré d'une escorte imposante. Une foule innombrable de curieux venus de partout encombra le village et les collines environnantes. Jamais, dans le pays, on n'avait vu une aussi extraordinaire exhibition de magistrats.

Ayant abordé ces hauts dignitaires ornés de globules d'or et de cristal qui marquaient leur grade supérieur, M. Mesnard les introduisit dans sa chambre.

Là ces inspecteurs firent subir au missionnaire un interrogatoire en règle, qui ne témoignait pas de dispositions sympathiques, loin de là. Eux aussi croyaient aux bruits populaires, et étaient venus avec l'idée préconçue d'avoir affaire à un magicien de la pire espèce.

L'interrogatoire achevé, les juges se levèrent pour opérer la visite des appartements.

Pour leur laisser toute liberté d'inspecter à leur aise, M. Mesnard les pria de l'excuser de ne pas les accompagner, alléguant sa grande fatigue et son besoin de repos. Il ne se leva de son lit que lorsqu'ils revinrent pour perquisitionner dans sa chambre.

- Eh bien ! leur demanda-t-il, quelle trace de magie avez-vous trouvée ?

Ils répondirent par un sourire, puis prièrent aimablement le missionnaire de vouloir bien leur jouer de l'orgue, instrument qu'ils ne connaissaient pas, et dont ils furent émerveillés.

L'affaire ne s'arrêta pas là, car elle se compliqua d'autres questions étrangères à l'accusation primitive de magie, mais rien que pour ce qui regarde cette accusation, M. Mesnard subit, dans l'espace de deux mois, douze enquêtes officielles nommées tour à tour par deux provinces et huit arrondissements, sans compter les visites presque journalières de personnes privées qui venaient en foule, de tous côtés et même de fort loin, celles-ci pour s'assurer de l'état réel des choses, celles-là pour assister aux prétendues funérailles de chrétiens qu'on leur avait annoncés être morts de frayeur ou s'être pendus de désespoir ; sans compter non plus les investigations plus ou moins habiles de mandarins, chargés de missions secrètes, qui, sous un déguisement, couraient la campagne en prenant des informations et en recueillant les bruits populaires.

On se demandera à bon droit comment une accusation si extraordinaire, pour nous autres Européens, a pu causer une telle émotion parmi le peuple et mettre en mouvement un appareil judiciaire aussi compliqué.

Que la foule, facilement impressionnable en Chine comme partout ailleurs, ait cru facilement des fables, passe encore ! Mais les juges ? La race des magistrats n'est en général ni naïve, ni crédule...

La frayeur du populaire et les soupçons des mandarine s'appuyaient sur d'autres faits qui s'étaient accomplis dans d'autres circonstances.

En l'espèce, comme on dit en termes de Palais, ils ne furent pas justifiés, mais ils n'en étaient pas moins raisonnables et fondés en général.

Les sorciers en effet accomplissent en Chine des prodiges à peine croyables pour nous autres. Nous aurons l'occasion d'en citer plusieurs en nous basant, comme toujours, sur des témoignages précis faciles à vérifier. Nous verrons notamment, en 1876, une partie de la Chine frappée d'une terreur folle par des coupes mystérieuses de cheveux, d'ailes de poules, par des apparitions d'hommes de papier, etc.

Pour le moment, qu'il nous suffise de faire observer que, si les accusations portées contre M. Mesnard et contre les chrétiens en 1857 n'avaient pas été très importantes, capitales même pour l'avenir de la mission, Dieu ne se serait pas donné la peine de les réfuter par un miracle.

Ce que font les sorciers chinois, Mgr Faurie, dans son Journal de la mission du Kouy-tchéou, daté du 20 février 1867, va nous l'apprendre.

Bruno Kiong, le célèbre pharmacien de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, dit le missionnaire, était médecin, et toute sa famille avait, de père en fils, exercé cette profession depuis deux cents ans. Mais aux remèdes employés par la médecine, il ajoutait, avant sa conversion, des sortilèges dont il tenait la recette de son père.

Il préparait une sorte d'eau lustrale au moyen de formules et de cérémonies diaboliques qu'il n'a jamais voulu répéter, même pour me les faire connaître, tant elles sont, dit-il, abominables, et parce que, à l'époque de sa conversion, il promit à Mgr de Sinite de ne jamais révéler ces choses-là à personne. Cette eau ainsi préparée, il s'en lavait le corps, puis se

rendait au marché pour vendre ses drogues.

En vue d'attirer l'attention de la foule et d'achalander sa marchandise, il se déchirait avec un poignard les bras et la poitrine ; le sang coulait en abondance, et lui pourtant ne ressentait aucune douleur.

Il passait ensuite sur ses blessures un peu de l'onguent qu'il exposait en vente, et à l'instant les plaies étaient fermées. Il ne restait plus sur la peau qu'une suture blanche, absolument semblable à la cicatrice d'une blessure ordinaire.

J'ai visité moi-même sa poitrine et ses bras, je les ai trouvés littéralement criblés de cicatrices longitudinales toutes de la même forme.

Quand il avait terminé sa parade, il débitait son onguent, lequel n'était qu'une médecine fort commune.

Aussi avait-il la précaution de ne pas rester longtemps dans le même pays. Une seule séance lui fournissait une somme assez ronde, avec laquelle il menait quelque temps une vie oisive et licencieuse, sauf à recommencer sur un autre théâtre, lorsque l'argent était épuisé.

Il avait une recette également diabolique pour préparer une espèce d'eau. Quand il s'était lavé avec cette eau, il prenait impunément à pleines mains des charbons ardents et les tenait, sans se brûler, aussi longtemps qu'on le désirait. Il les mettait dans son sein, et ses habits mêmes n'en recevaient pas la plus légère atteinte. Tout cela il le faisait en plein marché dans le but d'attirer des clients.

Mgr Faurie demanda à Bruno Kiong s'il avait fait un pacte avec le diable pour avoir la puissance d'opérer ces prodiges. Il répondit que non ; que même, avant sa conversion, il ne savait guère ce que c'était que le démon.

Il suivait simplement, ajoutait-il, les instructions qu'il avait reçues de son père ; il en concluait que ces ingrédients et ces formules sont des espèces de sacrements diaboliques produisant leur effet *ex opere operato*.

Mgr Faurie déclare qu'il est lui-même assez porté à adopter la même opinion.

Comment, de médecin sorcier et charlatan qu'il était, Bruno Kiong est-il devenu chrétien et chrétien fervent ?

Il l'a raconté lui-même au même missionnaire en ces termes :

Me trouvant à Le-Tchorian, je fus appelé auprès d'un enfant malade. Je demandai une poule blanche pour offrir un sacrifice. Le maître de la maison me dit tout simplement :

- Voyez le malade et écrivez votre ordonnance. Mais point de superstition ! Nous n'en faisons pas, nous sommes chrétiens.

Je n'avais jamais entendu parler de la religion catholique, je demandai des explications, et je fus convaincu de la vérité. On me proposa d'adorer tout de suite. (L'adoration, nous le rappelons, est le premier acte de foi que l'on fait faire à tout païen qui désire embrasser le christianisme).

On m'enseigna, poursuivit Bruno Kiong, le signe de la croix, on alluma deux cierges sur l'autel domestique, on me fit mettre à genoux, et les prières de l'adoration commencèrent.

Au moment où je faisais le signe de la croix, un énorme globe de feu me tomba sur la tête et me renversa évanoui.

Les gens de la maison, qui n'avaient rien vu, me portèrent sur un lit et me prodiguèrent leurs soins. Je ne repris mes sens qu'au bout de deux heures ; mais j'avais perdu la mémoire de ce qui s'était passé ; elle ne me revint que lorsque je me retrouvai devant l'autel. On voulait me faire adorer de nouveau ; comme j'avais peur d'un second accident, je me retirai.

Deux ans plus tard, je rencontrai dans une auberge un baptiseur de la Sainte Enfance. Il me prêcha la religion chrétienne ; je lui racontai l'accident ; il me dit que c'était un dernier effort du diable pour me retenir dans ses filets, et m'assura que, si je persévérais, le démon ne pourrait me nuire. Il me fit promettre de venir le rejoindre à Tchong-kin où il devait se rendre pour une fête chrétienne l'Assomption. Il me présenta à Mgr de Sinite ; j'étudiai la doctrine chrétienne et je reçus le baptême sans que rien de fâcheux m'arrivât.

Les réflexions à faire sur l'eau consacrée au démon par des formules magiques ont été faites, et bien faites par celui même qui s'en servait ; ajoutons seulement, pour ce qui regarde la chute du globe de feu, que le démon s'est assez souvent manifesté sous cette apparence.

Les sorciers chinois, comme ceux de tous les pays du monde, n'ont en vue, comme but réel, que la satisfaction de leurs passions. Orgueil, paresse, gourmandise, amour des plaisirs marchent chez eux de pair. Mais pour satisfaire leurs vices, il leur faut de l'argent. Ils en gagnent au moyen de la divination, le diable mettant son intelligence et son habileté à leur service.

On leur prête beaucoup plus de merveilles qu'ils n'en accomplissent, mais l'exagération de leur renommée n'empêche pas qu'ils n'obtiennent réellement, par des moyens magiques, des résultats extraordinaires, humainement impossibles.

Chacun de ces sorciers a sa spécialité et il exerce son métier, non pas clandestinement, comme en Europe, mais au su et vu de tout le monde, non seulement dans les maisons particulières où on l'appelle, mais surtout dans les rues et sur les places publiques.

Les principaux modes de divination sont le *Kwo*, le *Vilain Diable*, le *Tabernacle*, le *Plat de riz* et le *Jeu Kouang*. Nous rapportons la façon dont ils se pratiquent, d'après les missionnaires de la province du Kiang-nan. Leurs observations ont eu lieu en 1873 et dans les années précédant immédiatement cette date.

Le *kwo* sert particulièrement à découvrir les voleurs, les adultères, les calomnieurs et ceux qui trament des complots.

Le sorcier qui pratique ce genre de divination emploie comme matériel : une idole représentant un diable porté sur une tortue, un livre de sorcellerie, une petite boule de cuivre, et une boîte au fond de laquelle est tracé un tableau de diverses combinaisons de lignes droites, continues et discontinues, réunies par groupes de quatre. C'est ce tableau qui s'appelle «Kwo» . Il est ainsi disposé :

\$ p. 167

Ces figures proviennent-elles de l'alphabet d'une langue abolie ? Qu'ont-elles signifié primitivement ? On l'ignore, et toutes les hypothèses peuvent être formulées à volonté sur ces combinaisons de lignes. Ce qui est certain, c'est que, actuellement, elles ne servent plus en Chine qu'à la divination.

Voici la façon dont le sorcier procède ordinairement, pour répondre aux questions qui lui sont posées.

Il installe son idole sur un petit autel et allume devant des bâtons d'encens. Puis il marmotte des formules qu'il comprend peut-être, mais qui sont incompréhensibles pour le consultant. Il prend à poignée la fumée d'encens et la jette vers l'idole pour, rendre hommage au démon.

Il fait encore beaucoup d'autres singeries, après quoi il ouvre sa boîte, place la petite boule de cuivre sur le Kwo, agite le tout fortement, puis le dépose sur l'autel devant l'idole.

Quand la boule s'est arrêtée d'elle-même, le magicien regarde sur quelle figure elle s'est posée, puis il consulte son livre et rend son oracle.

Il révèle aussi bien les secrets du passé que ceux du présent. Il prédit même l'avenir. Il répond à volonté sur ce qui s'est accompli, s'accomplit ou s'accomplira dans le monde des esprits comme dans le monde des mortels.

Comme il lui faut appuyer ses révélations par une preuve, il indique à son client ce qu'il porte caché dans sa manche ou dans sa poche.

C'est là, il est vrai, un tour de passe-passe, dont le moindre de nos prestidigitateurs se tirerait à son honneur, et nous n'affirmons nullement que les sorciers chinois ne se servent pas à propos de leur habileté de doigts et de langue pour extorquer de l'argent aux naïfs. Le démon étant le père du mensonge, il est évident que ses fils ont recours à la supercherie toutes les fois que cela leur est profitable.

Cependant il est des cas où les révélations du devin, par le Kwo, sont de telle nature qu'elles ne sont explicables que par une intervention diabolique.

Le Père Desjacques, missionnaire dans la préfecture de Song-kiang dans le Kiang-sou, partie méridionale du Kiang-nan, en cite un de ce genre.

Un homme de Song-kiang avait pour fils un prodigue, fumeur d'opium et joueur. Ce malheureux, pour assouvir ses passions, volait dans la maison paternelle tout ce qui se trouvait à sa portée. L'écrin où sa mère enfermait ses pierres précieuses ayant disparu, le dissipateur fut soupçonné d'être l'auteur de cette soustraction, mais il nia comme un beau diable, et l'on ne put le convaincre du vol.

Sur ces entrefaites le père reçut d'un de ses débiteurs une somme considérable. Pour la soustraire aux rapines de son fils, il s'imagina de faire croire qu'il l'avait perdue, qu'elle lui avait été dérobée. Dans ce but il la cacha pendant la nuit au fond d'une citerne creusée dans sa cour, puis perça un trou dans le mur de la maison pour donner à penser que les voleurs avaient emporté l'argent par cette brèche.

Dès le lendemain matin l'alarme est donnée. Le père se lamente plus fort que tout le monde. Il accuse même son fils de connivence avec les larrons.

Pour cette fois le prodigue était innocent. Aussi se mit-il en quatre pour découvrir les auteurs du vol.

Tout d'abord il va trouver le chef des voleurs de Song-kiang, lui explique son cas, l'accusation qui pèse sur lui, et le prie de lui révéler, contre honnête récompense, celui de ses hommes qui a fait le coup. Le chef des voleurs ne peut rien apprendre au prodigue, et cela pour une bonne raison.

Le fils s'adresse alors à la police. Elle n'en sait pas davantage. Impossible de rien découvrir.

A bout de ressources l'accusé prend avec lui un sien cousin pour servir de témoin, et s'en va consulter le Kwo.

Le sorcier, après avoir jeté de l'encens au nez de son idole, agité sa boîte et feuilleté son grimoire, déclare que la somme est dans la cour de la maison paternelle à dix mètres sous terre.

Les deux cousins se récrient :

- Vous vous moquez de nous. Les voleurs ont dû certainement sortir par où ils sont entrés, et emporter l'argent en lieu sûr ; comment l'auraient-ils enterré dans la cour, au centre de la maison ?

Le devin, sans se déconcerter, ajoute :

- Pour preuve de mon assertion, montrez le mouchoir que vous avez dans la manche ; il renferme trois pierres précieuses, et c'est tout ce qui reste de l'écrin de votre mère.

Le fils prodigue sent la rougeur lui monter au front et s'enfuit aussitôt. Le cousin n'a rien de plus pressé que de raconter l'aventure. On cherche l'argent dans la cour et on le trouve à dix mètres de profondeur, au fond de la citerne ; et l'auteur du vol de l'écrin, que l'on ne cherchait plus, est découvert par surcroît.

La prestidigitation ne saurait atteindre ce double résultat.

L'intervention du démon est encore plus manifeste dans le mode de divination connu sous l'appellation de « Vilain diable ». On n'y a recours que dans les cas désespérés, par exemple pour obtenir la guérison d'une maladie réputée mortelle, car il comporte fréquemment un pacte explicite conclu entre le consultant et Satan.

Le sorcier qui exerce cette sorte de magie a toujours, paraît-il, un air féroce, et la parole brève et dure. Son bagage est des plus simples : une peinture représentant le diable enlacé d'un serpent qu'il déchire entre ses dents, et une tige de cuivre portant enfilées une vingtaine de lames d'acier.

Le devin s'installe dans un carrefour, accroche sa peinture contre un mur et agite ses lames d'acier pour attirer l'attention des passants.

Un client se présente. Le sorcier lui tend sa main gauche et lui commande d'y déposer quatre pièces de menue monnaie : quatre sapèques.

Il les examine attentivement, puis se promène de long en large devant l'image, en agitant, d'une main, les lames d'acier, et, de l'autre, les sapèques, tout en marmottant des formules magiques.

De temps à autre, il s'arrête, considère de nouveau les sapèques, puis recommence sa promenade, son carillon et ses formules.

A la fin, cependant, il s'arrête. Quelquefois il dit au client :

- Il n'y a rien à faire.

Ou encore :

- L'esprit refuse de parler.

Et il rend l'argent.

Le plus souvent, il s'approche de l'oreille du consultant et lui dit en confidence :

- Je puis vous obtenir ce que vous demandez, mais à la condition que vous me céderez l'empire sur votre âme pendant un an.

Plus le cas est grave, plus le temps de cession est long ; parfois il est de deux et même de trois ans.

Si le malheureux client accepte ce pacte diabolique, le sorcier formule sa prescription. Elle doit être observée scrupuleusement ; sans quoi elle demeurerait inefficace, son inobservance pourrait même amener de plus grands maux que ceux dont le consultant désirait être guéri.

Dans les cas de maladie, le sorcier fournit lui-même le remède, et ce remède consiste toujours en pilules à prendre à certaines heures du jour et de la nuit pendant un temps rigoureusement déterminé.

On m'a raconté, rapporte le Père Desjacques, qu'un malade de Song-kiang, après avoir pris pendant quinze jours le remède d'un de ces magiciens, se croyait entièrement guéri, et se dispensa de suivre la prescription jusqu'au bout, c'est-à-dire pendant un mois.

Vers le vingtième jour il retombe malade, et se remet à prendre les pilules qu'il avait mises en réserve. Mais le mal cette fois ne fait qu'empirer.

N'osant plus s'adresser au devin dont il n'avait pas suivi exactement les prescriptions, il se fait conduire à Shang-hai pour en consulter un autre. Il se présente un peu timidement et remet ses quatre sapèques dans la main du magicien en lui disant :

- Guérissez-moi, je suis bien malade.

Le sorcier commence sa promenade en agitant ses lames d'acier et ses sapèques. Il n'a pas encore achevé le premier tour, qu'il revient brusquement et rend les sapèques :

- Vous avez, dit-il, manqué à la prescription ! Vous êtes perdu ; il n'y a plus de remède !

Le mode de sorcellerie appelé «Vilain diable» soulève la question de savoir si le démon peut guérir les maladies. Avec beaucoup d'autres auteurs, nous répondrons que cela est certain dans un grand nombre de cas, soit que la maladie ait une cause naturelle, soit qu'elle ait été produite par le diable lui-même.

Tout déchu qu'ils soient de leur primitive intelligence, les démons possèdent cependant une science plus grande que celle de l'homme. Ils connaissent les mystères de la nature et les secrets de l'organisme du corps ; de plus ils profitent d'une expérience vieille comme la terre elle-même et vaste comme le monde ; il n'y a donc rien de surprenant à ce qu'ils indiquent les remèdes capables de guérir.

Mais il est à remarquer que Lucifer, devenu le Mauvais par essence, ne produit un peu de bien que pour obtenir beaucoup de mal. Le pacte, usité dans la sorcellerie que nous venons de décrire, cet abandon de l'âme pour une longue période de temps en échange d'un soulagement qui ne durera peut-être pas aussi longtemps, est une nouvelle preuve de cette vérité fondamentale.

On consulte aussi le diable à l'aide d'un petit tabernacle portatif voilé, parfois vide et parfois occupé par une idole. Ce sont des sorcières qui exploitent ce mode de divination. On va interroger ces femmes chez elles, ou on les fait venir à domicile.

Le Père Desjacques assista un jour à l'une de ces consultations. La sorcière interrogée frappait à la porte du tabernacle, répétait à haute voix la question qui lui était adressée et priait le *Lao-ya*, c'est-à-dire le «Vieux Diable» de vouloir bien satisfaire la curiosité de son client.

Elle prêtait un instant l'oreille, comme pour écouter la réponse; puis se mettait à chanter sur un ton plaintif et cadencé en dévoilant l'avenir comme si elle eût raconté une histoire.

A chaque question, la sorcière interrogeait le tabernacle et répondait aussitôt en chantant.

Dès que le client se fut retiré, le missionnaire s'approcha et demanda à la sorcière si, lorsqu'elle interrogeait le *Tao-ya*, elle entendait une voix, ou si seulement elle recevait une illumination intérieure. Elle répondit :

- Si le *Lao-ya* ne me parlait pas, comment pourrais-je révéler ce que je ne sais pas ?

- Pourquoi donc alors n'entendons-nous rien ? reprit le Père.

- C'est que le *Lao-ya* parle fort bas dans l'oreille, et personne autre que moi ne peut l'entendre ; si je parlais tout bas à l'oreille d'une personne, vous n'entendriez pas non plus.

- Mais vous n'écoutez qu'un instant et vous parlez fort longuement. Comment cela se fait-il ?

- C'est que le *Lao-ya* parle très vite ; ensuite qu'il dit en peu de paroles ce que j'explique plus longuement pour le faire mieux comprendre à ceux qui m'interrogent, de même que, lorsque vous lisez une lettre, vous intercalez des explications à ce qui est écrit sur le papier. Si vous n'agissiez pas ainsi, vous ne seriez pas compris de l'auditeur.

Le missionnaire souleva le voile du tabernacle et examina attentivement l'intérieur, sans que la sorcière s'y opposât le moins du monde. Il n'y découvrit rien de particulier.

Un jour, deux séminaristes chinois eurent la curiosité d'aller écouter une de ces sorcières. Mais celle-ci eut beau frapper à la porte de son tabernacle, répéter les questions et tendre l'oreille ; le démon ne souffla mot.

Alors furieuse elle s'écria :

- Il doit y avoir ici des chrétiens. Il faut les chasser, si vous voulez entendre les oracles.

Pour ne pas causer un esclandre, les séminaristes s'éloignèrent.

Le Père Desjacques questionna des gens qui avaient consulté ces sorcières, et leur demanda quelles interrogations ils avaient posées, et quelles réponses ils avaient reçues. Il n'apprit rien de bien remarquable.

Contrairement aux moyens magiques précédents qui sont employés publiquement, la divination par le «Plat de riz» se fait dans le plus grand secret. Le magicien s'enferme dans une chambre avec son client, installe un plat de riz sur une table, se prosterne et récite des formules jusqu'à ce que, dit-on, un doigt invisible inscrive sur le riz des lettres mystérieuses.

Cette sorte de magie était en vogue en 1871 parmi les lettrés de Shang-haï et de Song-kiang. Les mandarins la défendaient, l'estimant probablement plus perverse que d'autres, et susceptible de causer des désordres.

On dit aussi que certaines sorcières prétendent se mettre en rapport avec les âmes des trépassés. Sans nous étendre en de longues explications, rappelons que, sauf de très rares exceptions, les âmes des morts ne reviennent pas ; mais que les démons, pour mieux attirer la confiance de ceux qui les consultent, et les tromper plus facilement, se présentent à eux sous le nom et les apparences des défunts.

C'est ce qui arrive en Europe dans les expériences de tables tournantes ; c'est aussi ce qui se passe avec les sorcières chinoises, si elles agissent sérieusement. Mais la nature de leurs révélations donne à penser qu'elles font, non pas de la magie, mais du pur charlatanisme.

C'est pour elles un moyen efficace de soulager la bourse de leurs crédules clients. Elles y réussissent en leur racontant que les trépassés se plaignent d'être négligés par les vivants et réclament de l'argent et des provisions de bouche.

Il va de soi que ces sorcières complaisantes, après avoir transmis aux vivants les doléances des morts, se chargent avec encore plus d'empressement de faire parvenir aux défunts l'argent et les provisions qu'on désire leur expédier.

Le *Jeu-Kouang* est une opération magique très usitée parmi les païens pour retrouver les objets volés ou perdus. Il est extrêmement rare que les chrétiens puissent y assister, car elle ne se fait qu'au milieu des ténèbres et dans le plus grand secret.

Cependant, en 1872, un chrétien du Pou-tong, qui avait le grade de lettré, et qui était précepteur d'un petit garçon nommé Hamo, dans la famille d'une commerçante païenne, fut témoin de cette cérémonie diabolique.

Il observa attentivement et raconta ce qu'il avait vu et entendu, au Père Palatre, missionnaire de la Compagnie de Jésus au Kiang-nan. Celui-ci le transmit en Europe dans une lettre datée de Ki- kan-tsen, le 24 juin 1874.

C'est de la narration du précepteur du Petit Hamo que nous extrayons les détails circonstanciés qui suivent, sur la façon dont se pratique le Jeu-Kouang.

En face du quartier américain de Sang-haï, à deux kilomètres de la rive gauche du fleuve Ouang-pou, habitait en 1872 une famille nommée Kio, qui faisait le négoce. Le chef de cette famille, Kio-zou-ioug, était mort en 1871, en laissant une maison de commerce considérable entre les mains de son épouse Kio-zao-ze.

Celle-ci fit à son mari, suivant la coutume chinoise, des funérailles splendides. Le 18 de la douzième lune, en 1872, elle en célébra l'anniversaire avec une magnificence exagérée. Plusieurs milliers de piastres, - la piastre chinoise valait alors six francs -, furent dépensées en ces deux cérémonies. La fortune de la veuve s'en ressentit fortement.

Pour comble de malchance, au moment où elle venait de faire ces dépenses, elle perdit deux cents cinquante piastres, soit quinze cents francs, qui furent volés dans sa maison. Ses commis ne purent, malgré leurs recherches, découvrir les voleurs.

- Il ne nous reste plus qu'à faire le Jeu-Kouang, dit Kio-zao-ze désolée.

Elle fit en conséquence prier secrètement le magicien de venir chez elle vers neuf heures du soir.

Le sorcier arriva à l'heure indiquée, mais en homme avisé et prudent, il posa ses conditions.

- Je ne ferai le Jeu-Kouang dit-il à la veuve, que si tu me donnes la dixième partie de la somme volée, c'est-à-dire vingt-cinq piastres, si le Jeu Kouang réussit.

Et comme il arrive souvent qu'il ne réussit pas pour des raisons indépendantes de ma volonté, je ne le commencerai que lorsque tu m'auras remis cinq piastres que je garderai comme salaire de mon travail.

Que ne ferait on pas faire à un commerçant pour recouvrer une somme volée, et surtout à une commerçante chinoise ? Kio-zao-ze accepta donc ces conditions. Elle consentit la commission de dix pour cent et remit les cinq piastres entre les mains du sorcier.

Une fois en possession de son salaire, il demanda encore si les lumières étaient éteintes dans les maisons environnantes. On lui répondit que tous les voisins étaient couchés et que personne ne viendrait troubler l'opération.

Cette recherche du secret n'est probablement pas inspirée au magicien seulement par le désir de voir ses sorcelleries réussir. Elle doit provenir en grande partie du souci de sa propre sécurité et de sa crainte des représailles de la part des voleurs découverts par le Jeu-Kouang.

Assuré du mystère et de la tranquillité, le sorcier se mit en devoir d'opérer.

Dans le salon de la famille entrèrent : le magicien, les deux premiers commis, Hamo, le fils de Kio-zao-ze, âgé de douze ans, et son précepteur. La coutume chinoise ne permettant pas aux femmes de se tenir dans le même appartement que les hommes, Kio-zao-ze assista à l'opération d'une chambre voisine, dont la porte, ouverte sur le salon, lui permettait de tout voir et de tout entendre.

Le sorcier prit une table, la plaça au fond du salon, en l'appuyant contre la muraille, et déposa dessus deux flambeaux rouges qu'il alluma.

Sur cette table, près de laquelle il s'assit, il étendit une bande de papier jaune, longue de trente centimètres et large de cinq. Saisissant son pinceau, il y écrivit quelques caractères à l'adresse du démon : il le pria de lui venir en aide pour

saisir l'âme du voleur. Il colla ensuite cette invocation sur la muraille entre les deux flambeaux et, pour la soustraire à tous les regards, il la recouvrit d'une large feuille de papier blanc, longue d'un mètre.

- Maintenant, dit-il, j'ai besoin d'un coq vivant. En avez-vous un dans la maison ?

- Hamo, dit Kio-zao-ze à son fils, va au poulailler et apporte un coq. Ne fais pas de bruit, saisis-le par le cou pour l'empêcher de crier et d'éveiller les voisins.

Hamo sortit, et, quelques minutes après, il rentrait et remettait au sorcier un coq qui fut attaché par une corde au pied de la table, avec ordre de se cacher dessous et de n'ouvrir le bec que lorsqu'on réclamerait ses services.

Le magicien demanda quelques poignées de riz sec et sept petites tasses en porcelaine.

Le riz, déposé sur la table en sept endroits différents et grains par grains, représenta bientôt sept caractères cabalistiques que personne ne pouvait déchiffrer. Ils étaient disposés de manière à former un triangle dont la base était tournée vers le mur, et la pointe vers l'opérateur, qui, sur chacun d'eux, plaça une tasse en porcelaine.

Puis le sorcier demanda :

- Avez-vous de l'huile et sept mèches pour allumer des lampes ?

On lui remit aussitôt un vase d'huile et une abondante quantité de mèches en moelle de jonc. Il versa de l'huile dans les sept tasses de porcelaine et y plongea les mèches qu'il alluma.

Ensuite, s'adressant à Hamo :

- Jeune chef de famille, pourrais-tu m'apporter une tasse d'eau froide ?

Hamo s'exécuta de bonne grâce. Le magicien plaça la tasse d'eau en dehors du triangle formé par les caractères de riz et les sept lampes allumées. Il tira ensuite d'une boîte qu'il avait apportée une cassolette à trois pieds, la déposa entre les deux flambeaux rouges et la remplit de petits morceaux de bois de sandal, auxquels il mit le feu. Une fumée odoriférante s'éleva en l'honneur de Satan.

Le sorcier se tourna vers la maîtresse du logis.

- Grande dame, dit-il, j'ai un service à te demander : nomme-moi toutes les personnes qui habitent ta maison.

Kio-zao-ze les nomma.

- Avant le vol, il y avait peut-être quelque étranger chez toi ?

- Oui ! Un homme de Tsang-so a couché ici la nuit qui a précédé la disparition des deux cent cinquante piastres.

- Si je ne craignais de t'offenser, je te prierais d'écrire tous ces noms et de me les remettre.

Kio-zao-ze écrivit les noms et les lui donna.

- Maintenant, grande dame, il est nécessaire d'apporter trente ou quarante piastres et de les déposer sur la table.

Cette demande parut bizarre à Kio-zao-ze.

- Je lui ai déjà donné cinq piastres avant qu'il ait travaillé, pensa-t-elle. Je lui en ai promis vingt-cinq s'il réussit. Et voilà qu'il m'en réclame encore ! Si cela continue, la somme entière y passera avant d'être retrouvée... si on la retrouve...

Elle répondit donc un peu sèchement :

- Il n'y a plus de piastres à la maison.

Le magicien ne se laissa pas décontenancer.

- Grande dame, répliqua-t-il du même ton, s'il n'y a plus d'argent chez toi, je me vois dans l'impuissance de continuer mon opération, car elle ne réussira certainement pas.

Kio-zao-ze se trouva fort embarrassée. Elle ne pouvait avouer qu'elle venait de mentir par défiance. Mais elle était habile. Elle découvrit un biais pour se tirer de ce mauvais pas à son honneur.

- Veux-tu des objets d'argent au lieu de piastres ? proposa-t-elle au sorcier.

- La forme m'est indifférente, pourvu que la matière y soit. Piastres, argent en lingot, objets en argent ; tout cela m'est également utile.

Kio-zao-ze alla chercher un écrin et déposa sur la table des bracelets et d'autres bijoux pour une valeur de quarante piastres.

Le magicien daigna déclarer :

- Cela suffit !

Et prenant le papier sur lequel étaient inscrits les noms des personnes qui étaient à la maison, et de l'étranger de Tsang-so, il le plaça sous la cassolette et le recouvrit avec les bijoux.

Le bois de santal était alors en flammes. Le sorcier prit un pinceau, l'humecta avec de l'encre, l'agita au-dessus de la cassolette et se mit à écrire des caractères dans le vide.

Après avoir tracé ainsi trois caractères, il prononçait des paroles inintelligibles, plongeait rapidement son pinceau dans les flammes et l'en retirait aussitôt. Il répéta vingt fois cette opération.

Il écrivit ensuite, sur une feuille de papier, des caractères que lui seul pouvait lire et comprendre, et les plaça sous la cassolette au-dessus des bijoux.

- Maître, dit-il ensuite au premier commis de la maison, veux-tu venir devant la table et faire cinq prostrations en regardant la cassolette ?

Le commis dut se prêter à cette cérémonie qui n'était probablement qu'un hommage rendu au démon.

Le sorcier se tourna vers Kio-zao-ze.

- Grande dame, peut-être vais-je t'offenser, en t'adressant cette demande ; voudrais-tu te prosterner cinq fois avec ton fils devant la cassolette ?

Kio-zao-ze et Hamo se soumirent, comme le premier commis, à l'invitation du magicien, et firent les cinq prostrations requises par les rites diaboliques.

Ils en auraient fait cinquante, si cela eût été nécessaire.

Lorsque Kio-zao-ze et son fils se furent relevés, le sorcier prit un fauteuil et le plaça à quatre pas de la table.

- Jeune chef de famille, dit-il cérémonieusement au petit garçon, je te prie de t'asseoir dans ce fauteuil et d'obéir à

tous mes ordres ; nous touchons au cœur de l'opération. Fixe les yeux sur le papier blanc que j'ai collé au mur, et qui recouvre l'inscription que tu m'as vu tracer, après avoir allumé les flambeaux rouges. Regarde-le sans discontinuer.

Le petit Hamo s'installa dans le fauteuil et ouvrit ses yeux tout grands, autant du moins qu'un Chinois peut les ouvrir.

Le devin reprit le pinceau, le trempa dans l'encre, écrivit des caractères dans le vide, puis, le plongeant rapidement dans la flamme du bois de santal, il prononça des paroles mystérieuses.

Il avait déposé sur un coin de la table une vingtaine de petites bandes de papier ; il les couvrit de caractères et les remit au même endroit.

Il se plaça ensuite entre la table et l'enfant, à qui il recommanda de fermer les yeux ; puis, prenant son pinceau, il l'agita en face des yeux de Hamo, traçant dans le vide une foule de caractères inintelligibles.

Cela fait, il prit une des petites bandes de papier, l'alluma à la flamme de la cassolette, l'agita de haut en bas en face de la grande feuille collée au mur, et, lorsque la flamme l'eut presque entièrement consumée, il la porta rapidement vers les yeux de l'enfant en prononçant des paroles qu'aucun des assistants ne put comprendre. Il répéta cette manœuvre jusqu'à ce que la dernière bande de papier fut brûlée.

Toutes ces cérémonies compliquées étant accomplies, il s'adressa de nouveau en ces termes au petit Hamo :

- Jeune chef de famille, nous sommes arrivés à la fin de l'opération. Attention ! Toi seul pourras voir ce qui va se passer. Les yeux de l'enfant ont seuls la vertu de découvrir ces choses mystérieuses.

Sur le grand papier collé au mur, des caractères vont s'écrire d'eux-mêmes. Regarde bien, tu pourras les lire.

Tu verras ensuite, sur le même papier, se dessiner, avec tout son ameublement, la chambre où les deux cent cinquante piastres ont été volées. Puis la porte s'ouvrira. Tu apercevras une personne entrer. Alors redouble d'attention. Tu me diras si c'est un homme ou une femme ; sa taille, son âge, ses habits te seront faciles à reconnaître ; elle ouvrira le coffre, y prendra les piastres et sortira. Attention !

Le jeune chef de famille commençait à trouver la cérémonie longue. Ses yeux se fermaient malgré lui. Néanmoins il fit un effort et les écarquilla avec un courage digne d'un plus beau spectacle.

Quant au sorcier, il était si certain du résultat de ses opérations qu'en l'attendant il alluma sa pipe à eau et se mit tranquillement à fumer. Après avoir tiré quelques bouffées, il interpella l'enfant.

- Vois-tu quelque chose ?

- Rien du tout ! Ni caractères, ni chambre.

- Patience ! Attendons un peu.

Au bout de cinq minutes, le fils de Kio-zao-ze rompit le silence.

- Je suis fatigué de tenir ainsi les yeux ouverts devant toutes ces lampes et ces chandelles allumées.

- Repose-toi un instant ; j'ai un moyen de hâter l'issue de l'opération.

Ce disant, le magicien trempa son pinceau dans la tasse d'eau froide et en aspergea la grande feuille de papier collée au mur. Puis, ouvrant sa boîte, il en tira de nouvelles bandes de papier sur lesquelles il traça des caractères, les alluma à la flamme du bois de santal, les agita comme précédemment de haut en bas, le long de la grande feuille, puis les porta rapidement vers les yeux de l'enfant.

- A présent, lui commanda-t-il, ouvre les yeux et regarde. Caractères, chambre et voleur, tout va paraître sur le mur.

Hamo se redressa, ouvrit ses yeux autant qu'il put, s'efforça pour voir, puis finit par déclarer :

- Je ne vois rien, absolument rien, ni chambre, ni voleur. A force d'écarquiller les yeux, tout me paraît trouble sur la table et sur le mur.

Le sorcier était déconcerté.

- Allons ! Un peu de patience ! dit Kio-zao-ze à son fils. La chose en vaut la peine. Il faut absolument retrouver ces deux cent cinquante piastres. Patience donc ! Et demain je te donnerai des sapèques pour tes menus plaisirs.

Quant à toi, ajouta-t-elle en s'adressant au magicien, recommence ton opération si cela est nécessaire.

Le devin vexé ne se le fit pas répéter. Il recommença jusqu'à dix fois.

Le petit Hamo, malgré la promesse des sapèques pour ses menus plaisirs, se sentait à bout de courage.

Il se tournait et se retournait sur son fauteuil devenu pour lui un instrument de torture. Il avait beau distendre ses paupières aux limites du possible pour un Chinois, il n'apercevait rien sur le papier. Les spectateurs non plus.

On était à l'époque des longs jours. La nuit s'avancait : il était près de deux heures du matin.

Les coqs du voisinage chantèrent. Celui que le sorcier avait attaché sous la table leur donna la réplique de son cocorico le plus retentissant.

Kio-zao-ze était fatiguée de sa veille et irritée de l'insuccès de l'opération.

- Le jour ne tardera pas à paraître, dit-elle sèchement. Il est inutile de rester ici plus longtemps. Retirons-nous.

Le magicien était tout déconfit, bien qu'il s'efforçât de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Sa réputation était gravement compromise par cet échec, d'autant plus qu'il avait, avant d'accomplir toutes ses manigances, exigé sa petite commission de dix pour cent du ton d'un homme sûr de son fait. Il y allait pour lui de l'intérêt de sa bourse.

Il proposa donc à la maîtresse de la maison de revenir la nuit suivante et s'engagea à recommencer le Jeu-Kouang sans exiger de salaire supplémentaire.

- Soit ! répondit Kio-zao-ze au sorcier. Reviens ce soir à la même heure qu'hier.

Là dessus chacun se retira et s'en fut se coucher, pas content et bien fatigué.

Le soir, à l'heure convenue, le salon de la commerçante s'ouvrit pour une nouvelle séance. Comme la veille, s'y trouvaient réunis : les deux premiers commis de la maison, Hamo et son précepteur. Kio-zao-ze se tenait dans la chambre attenante.

Mais cette fois le magicien arriva flanqué d'un sien confrère qu'il avait appelé à la rescousse. Il espérait qu'ils seraient plus forts et plus chanceux à deux que seul. Les païens partageaient aussi cette espérance.

Le sorcier qui avait opéré la veille se mit à l'œuvre.

Hamo s'assit dans le fauteuil au moment où il en reçut l'ordre, ferma puis ouvrit les yeux au commandement, regarda de toutes ses forces, puis finit par déclarer qu'il ne voyait rien.

Le magicien eut beau insister, l'enfant ne vit pas plus pour cela.

Cet échec déconcerta l'opérateur et les assistants.

Le second sorcier remplaça son confrère. Il apporta une attention scrupuleuse à ne négliger aucun détail de la cérémonie diabolique.

Hamo néanmoins n'aperçut aucun caractère, aucune image se dessiner sur la feuille de papier blanc collée contre le mur.

Les magiciens déclaraient n'y rien comprendre. Ils étaient à cent lieues de deviner le motif de leur insuccès.

Avec une persévérance digne d'une meilleure cause, ils recommencèrent leurs diableries une troisième fois, puis une quatrième.

Désespérant finalement de réussir, ils cherchèrent quel prétexte donner pour sauvegarder ce qui leur restait de réputation. Le premier sorcier découvrit un échappatoire.

- Grande dame, dit-il à Kio-zao-ze, il doit y avoir dans la maison voisine de la tienne un mort ou une femme sur le point d'être mère.

On sait que les Chinois n'enterrent pas leurs adultes décédés immédiatement après leur mort, mais les conservent très longtemps, soit dans leurs demeures, soit dans leurs propriétés, enfermés dans des cercueils très épais. Le magicien avait donc neuf chances sur dix de tomber juste, à moins qu'ayant pris ses renseignements à l'avance il ne fût encore plus certain de la réponse qui allait lui être faite.

Kio-zao-ze répondit franchement :

- Il y a dans la maison voisine un homme enfermé depuis longtemps dans son cercueil.

- Inutile alors de continuer, reprit le sorcier avec empressement. Dans le voisinage d'une femme sur le point d'être mère ou d'un mort, le Jeu-Kouang ne réussit jamais.

Aussitôt, ramassant leurs ustensiles, les deux compères plièrent bagages, et décampèrent au plus vite. On ne les revit plus dans cette maison.

D'où provenait réellement l'insuccès des magiciens dans une opération à laquelle les païens ont souvent recours, et qui réussissait ailleurs ?

D'autres faits semblables permettent d'assurer que leur échec en cette circonstance fut causé par la présence du précepteur d'Hamo, qui était chrétien, ou par la puissance des objets religieux bénits, croix, médailles ou chapelet, qu'il portait sur lui. Il est en effet avéré que la seule présence d'un catholique mêlé, même secrètement, à la foule qui entoure les devins de toutes sortes arrête ordinairement leurs opérations magiques.

Il est arrivé plus d'une fois, affirme le Père Palatre, sur le quai de Shang-haï, que des hommes voués aux sciences occultes ont vu leurs opérations échouer complètement, et ont plié bagages pour aller s'installer ailleurs en disant :

- Il y a ici dans la foule quelque chrétien ; je ne puis agir en sa présence.

Des séminaristes se sont parfois fait un jeu de s'arrêter devant les sorciers, aux jours de promenade, dans les rues ou sur les quais de Shang-haï. Il leur suffisait de faire en secret le signe de la croix ou de prononcer quelque pieuse invocation, pour mettre le démon en fuite et réduire à néant la puissance qu'il prête aux siens.

Si le Jeu-Kouang n'a pas réussi dans le salon de Kio-zao-ze, comme il réussit ailleurs, la cause n'en doit pas être rejetée sur le cadavre du voisin. Par sa seule présence, ou grâce aux objets de piété qu'il portait, le lettré a fait échouer toutes les manœuvres diaboliques des sorciers.

C'est aussi de cette connaissance de la puissance des chrétiens sur le démon que provenaient le mépris, le dédain de nos ancêtres pour Satan : sentiments qui se manifestent avec tant de force dans les anciens récits populaires d'Europe.

Quelques années après le fait que nous venons de rapporter, deux sorcières, la mère et la fille, furent plus habiles que leurs collègues du sexe fort venus faire le Jeu-Kouang chez Kio-zao-ze, et réussirent à se créer des revenus par leurs singeries. Il est vrai qu'elles avaient l'âge de l'expérience. La mère avait quatre-vingts ans, et la fille, cinquante.

Suivant le *Celestial-Empire*, journal de Shang-haï, elles eurent des visions et s'installèrent prêtresses d'une nouvelle secte, que l'on pourrait appeler «la secte de la Bonne Chère» à Cheou-tchang-hien, dans le Tché-kiang.

A certaines heures, le démon les inspirait et leur permettait de rendre des oracles.

Leurs adeptes se réunissaient dans un temple en ruines, dédié autrefois au dieu Ouei-tô. Autour de cette vieille pagode, s'élevaient des maisons couvertes de chaume. C'est là que les principaux membres de la nouvelle religion avaient établi leurs demeures.

Le jour, tout était calme et silencieux dans ces parages ; mais, la nuit, c'était autre chose. Par tous les chemins arrivaient en foule des Chinois de tout âge et de toutes conditions, des enfants, des adultes, des vieillards, des hommes et des femmes, des riches et des pauvres. Ils accouraient pour consulter les sorcières et aussi pour faire bombance.

En effet la particularité la plus remarquable de cette nouvelle secte était que l'on y buvait sec, mangeait ferme et absorbait force viandes. Elle condamnait l'usage exclusif des légumes, au contraire des autres associations religieuses chinoises, qui prêchent la sobriété, et en opposition plus spéciale avec la secte des Jeûneurs ou Mangeurs d'herbes, dont le nom seul indique le genre d'existence.

Au milieu de ces gens plus ou moins excités par la nourriture et la boisson, la mère et la fille se tenaient assises sur des sièges élevés, surmontés d'un dais, et entourées de cierges allumés, comme des idoles. Les anciens de l'association se prosternaient à leurs pieds, leur offraient de l'encens et les adoraient comme des incarnations du dieu.

Plusieurs de ces croyants affirmaient avoir des extases et jouir pendant ce temps de la contemplation de la Divinité. On les disait doués de puissance magique et capables de provoquer la folie par leurs philtres et leurs incantations. Très probablement ils les avaient expérimentés sur eux-mêmes, et... ils avaient réussi.

Quoi qu'il en fût de ce point particulier, les deux vieilles qui avaient inventé ce moyen de vivre dans l'abondance et les honneurs avaient, elles du moins, réussi, car elles voyaient le nombre de leurs adhérents augmenter rapidement et atteindre en quelques semaines le chiffre de sept cents.

En définitive, les deux conditions essentielles pour faire partie de la secte étaient d'aimer la ripaille et d'obéir aveuglement aux oracles et aux fantaisies des deux mégères.

Le signe extérieur d'adhésion à l'association était de ne pas porter de vêtements de soie, étoffe très commune en Chine, et de ne faire usage que de coton.

Beaucoup plus heureux, mais d'un bonheur véritable et durable, fut un nommé Kao, médecin, sorcier et diseur de bonne aventure, dans le département de Ouen-theou. Il appartenait à cette fraction de la secte des Jeûneurs qui apprend et honore la boxe à titre d'exercice religieux.

Leur but, en l'étudiant et en s'y perfectionnant, est de faire de bonnes œuvres en se mettant à même de défendre leurs amis, les innocents, et aussi leur propre vie, ce bien inappréciable qu'ils estiment à sa valeur.

Peut-être cette pratique, analogue au soin que nos anciens chevaliers apportaient à se fortifier dans le maniement des armes, est-elle pour beaucoup dans la pureté relative de leurs mœurs et l'énergie de leur caractère, et pour un peu dans leurs dispositions à se convertir au christianisme.

Kao, tout sorcier qu'il était, n'avait pas à se louer du démon qui lui jouait toutes sortes de mauvais tours. Il n'épargnait cependant pas les bâtonnets d'encens, les chandelles rouges et les sapèques en papier. Ces offrandes s'en allaient en fumée et ne produisaient aucun autre résultat. Le diable venait chez lui sous la forme d'un serpent ou d'un chien sauvage - et il n'était point permis de toucher à ces bêtes importunes - ou bien il s'emparait d'un membre de la famille.

Kao, exaspéré par ces obsessions et ces possessions, était cependant à bout de ressources magiques pour s'en délivrer, lorsqu'il fut appelé à titre de médecin au chevet d'un malade. C'est là qu'il découvrit le remède dont il avait besoin.

Il trouva chez son client un livre de doctrine chrétienne appartenant à la famille Peu. Il le lut. Ce fut pour son esprit naturellement droit une révélation.

Sans perdre de temps, il se rendit chez les Peu et leur parla de la découverte qu'il venait de faire. Les Peu l'engagèrent à se faire chrétien et lui prêtèrent un crucifix pour se défendre contre les entreprises du démon.

De retour chez lui, Kao détruisit ses idoles et suspendit l'image de Jésus-Christ au milieu de sa maison.

A partir de ce moment le diable eut peur et n'osa plus se manifester.

Cela fit du bruit et plusieurs amis de Kao résolurent d'embrasser la religion de Celui qui chassait les démons, et, dans ce but, de se rendre à la ville de Sa-kiao pour s'y faire instruire.

Mais à Sa-kiao il y avait des catholiques et des protestants. Les uns et les autres adoraient la Croix.

Quelle était la vraie religion de Jésus-Christ et comment le savoir ?

Pour résoudre ce point difficile, Kao et ses compagnons résolurent de consulter les sorts. Kao garda les abstinences d'usage, fit ses ablutions, revêtit ses plus beaux habits, puis, prenant deux morceaux de papier, il écrivit sur l'un : *Tieu-tchu-Kiao* pour la religion catholique, et sur l'autre : *Yesou-Kiao*, pour la protestante. Ces mots tracés, il roula les deux morceaux de papier et les déposa dans un vase.

Ensuite il se prosterna et pria Dieu en ces termes :

- Ciel et Terre, secours des malheureux, lumière des aveugles, daignez m'indiquer laquelle des deux religions est la vraie.

Ensuite il prit deux bâtonnets, car il se croyait indigne de toucher de ses mains des objets consacrés au Ciel et à la Terre, et tira du vase l'un des deux petits rouleaux.

Dieu ne regarda pas la forme de la prière de Kao, il considéra seulement la droiture de son intention et agréa sa demande.

Le papier ouvert portait les mots : *Tieu-tchu-Kiao*. C'était aux prêtres catholiques qu'il fallait s'adresser pour être instruit de la vraie religion de Jésus-Christ. Kao et ses compagnons, arrivés à la ville de Sa-kiao, se firent donc inscrire au nombre des catéchumènes catholiques.

Ce furent ces conversions qui marquèrent, vers 1880, l'introduction du christianisme dans le département de Ouen théou.

Un fait semblable quant au fond et au résultat, mais fort différent dans ses circonstances, s'accomplit à San-pao sé, station chrétienne du Su-tchuen oriental, en 1889. Il a été rapporté par le Père Mathan, missionnaire, à Mgr Clatagnon, son supérieur, vicaire apostolique de cette province.

A San-pao-sé vivait la nombreuse famille Lû. Elle avait été autrefois chrétienne, mais avait apostasié depuis de longues années. Toutes les tentatives faites par les missionnaires pour la ramener à la foi avaient échoué.

Les membres de cette famille qui avaient été baptisés dans leur jeune âge étaient morts les uns après les autres. En 1889 il ne subsistait plus de cette génération qu'une femme de soixante-dix ans, qui n'avait pas été baptisée, mais avait cependant reçu quelque connaissance du christianisme.

Elle était devenue impotente, percluse de tous ses membres, incapable, non seulement de se mouvoir sans assistance, mais même de se servir elle-même.

La vie lui devint bientôt à charge.

Il a été de mode à une certaine époque de vanter la piété filiale des Chinois. Elle est fort grande en effet, tant qu'il ne s'agit que de se prosterner devant les tablettes qui portent les noms de leurs ancêtres, et de leur offrir des lingots de papier argenté représentant de grosses sommes, mais quand il est question de leur prodiguer réellement des soins qui exigent du dévouement et occasionnent des dépenses, elle diminue tellement qu'elle se réduit souvent à néant.

C'est ce qui arriva pour la pauvre vieille de soixante-dix ans. On jugeait qu'elle durerait bien longtemps et on le lui faisait

durement comprendre. Elle eut tout le loisir, durant ses longs jours d'immobilité, de savourer la douleur de sa position.

Un jour, accablée d'ennuis plus encore que d'habitude, elle appelle deux de ses petits-fils et les charge d'aller consulter un sorcier pour elle.

Ils poseront de sa part au devin trois questions : Peut-elle guérir ? Par quels remèdes peut-elle guérir ? Au cas où elle n'aurait plus de soulagement à espérer, souffrira-t-elle encore longtemps ?

Les petits-fils se munissent de quelques sapèques pour payer la consultation, puis ils partent.

Ils n'ont pas à chercher longtemps. A l'entrée du village ils rencontrent un aveugle qui fait le métier de sorcier. Il est étranger au pays. C'est parfait. Sa réponse, dénuée d'intérêt personnel, n'en sera que plus précieuse.

Les petits-fils l'abordent et lui posent les interrogations indiquées par leur grand'mère. Le magicien fait ses simagrées, puis, au moment de répondre, hésite, s'arrête et finalement fait cette déclaration :

Ma réponse pourrait ne pas vous plaire et je courrais grand risque de perdre mon salaire ; veuillez donc me payer auparavant.

Les consultants s'exécutent et sont fort intrigués.

Le sorcier, ayant empoché ses sapèques, se décide à parler.

- Votre famille, dit-il, a été autrefois chrétienne. Pourquoi avez-vous abandonné votre religion ? Le vrai Dieu est irrité contre vous. Si votre grand'mère est affligée, s'il vous arrive même d'autres malheurs, n'en cherchez pas la cause ailleurs.

Les petits-fils, en entendant cette sentence, demeurent stupides. Le devin ne voulant pas ajouter un mot, ils s'en retournent à la maison conter l'aventure à leur grand'mère.

Celle-ci les écoute attentivement, réfléchit, puis finit par dire :

- Ce que le sorcier a dit, est vrai. Votre grand-père professait la religion chrétienne. Moi-même j'étais décidée à l'embrasser. Mais mon mari mourut avant que je fusse baptisée. Depuis lors, j'ai abandonné mes pratiques religieuses. Il y a des chrétiens non loin d'ici. Allez me chercher l'aînée des filles Lô. C'est une personne grave et instruite dans sa religion ; elle- nous dira ce que nous avons à faire.

La fille Lô se rendit au désir de la vieille femme.

Elle l'instruisit, la prépara, puis la baptisa.

Dieu, dans sa miséricorde, permit que ce sacrement régénérât non seulement son âme, mais aussi son corps, et la guérit, autant du moins que le comportait son grand âge. Ses membres paralysés recouvrèrent le mouvement. Elle reçut assez de force pour se servir elle-même et circuler dans sa maison. Tout le monde vit là un miracle. Ce prodige contribua puissamment à confirmer les nouveaux convertis dans la foi.

Pour peu que l'on y réfléchisse, l'histoire de cette vieille femme apparaît comme l'histoire même de la vieille Chine. Elle n'a pas été baptisée, en tant que nation, mais elle a reçu à plusieurs reprises quelque connaissance de la vérité. La voilà maintenant devenue impotente, perclue comme une paralytique, incapable non seulement de se défendre contre ses ennemis, mais même d'agir seule, d'emprunter quelques sous en dehors de son territoire sans passer par l'intermédiaire d'autrui.

Peut-elle guérir ? Par quels remèdes ? Si elle ne guérit pas, subsistera-t-elle encore longtemps ?...

A défaut de sorcier, un historien pourrait lui répondre :

Tu as repoussé le vrai Dieu. Il est irrité contre toi. Si tu as été affligée, si tu dois t'attendre à de nouveaux malheurs, n'en cherche pas la cause ailleurs...

Le ciel veuille que, par un miracle nouveau, la Chine se lève des ténèbres de la mort au milieu desquels elle est assise, et repoussant le démon, ses idoles, ses prêtres et ses sorciers, surgisse au soleil de la vérité...

Pater, adveniat regnum tuum !...

CHAPITRE X

LES JEÛNEURS OU MANGEURS D'HERBES. - CONFUSION VOLONTAIRE. - LE PÉ-LIEN-KAO. - FRANC-MAÇONNERIE POLITICO-SATANIQUE. - LES MONTAGNES DES NEUFS-DRAGONS. - UN DIPLÔME MAÇONNIQUE CHINOIS. - LES MOTS DE RECONNAISSANCE DE LA SECTE. - LE PROGRAMME DES SÉANCES NOCTURNES. - LA DIVINATION PAR LES NOUA. - LA SIGNIFICATION POLITIQUE DE LA NATTE CHINOISE. - 1768-1876. - LES MÉFAITS D'UN HOMME DE PAPIER. - DANS UN ATELIER DE SOIERIES. - TRAÎNÉES DE SANG DANS LES RUES. - LE VENT *KOUA-FONG*. - LES QUATRE CORDONNIERS. - CINQ CAS BIEN CONSTATÉS À NANKING. - NATTE RAPPORTÉE. - RECHERCHES DES MANDARINS. - LES AFFICHES RÉVOLUTIONNAIRES. - A SOU-TCHÉOU-FOU. - UN MEMBRE D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE ARRÊTÉ. - LES TACHES D'ENCRE. - LES FANTÔMES. - LES HABITANTS DE SOU-TCHÉOU EN FUITE. - TUMULTE D'UNE ARMÉE EN MARCHÉ. - LES POULES D'HO-LI-KI. - LE SCEAU MYSTÉRIeux À KIANG-YN. - CROYANCE DES PAÏENS À LA PUISSANCE DU SIGNE DE LA CROIX. - PRATIQUES BIZARRES. - LA NUIT À OU-SI, À TSE-HAONG. - LES HOMMES DE PAPIER PORTEURS DE SORTS. - A SHANG-HAÏ. - CISEAUX VOLANTS. - DANS LE QUARTIER EUROPÉEN. - LE CHAT NOIR. - LE CHAT NOIR DÉCAPITÉ. - PLUSIEURS PROVINCES TROUBLÉES. - LES FAUTEURS DES DÉSORDRES. - LES MOTIFS DE LA COUPE DES NATTES. - CALOMNIES CONTRE LES CHRÉTIENS. - PÊCHEURS ARRÊTÉS. - ÉMIGRATION EN MASSE. - LE CALME RÉTABLI.

De toutes les manifestations diaboliques dont la Chine fut le théâtre, la plus considérable, comme aussi la plus extraordinaire et la plus intéressante en elle-même, dans ses causes et dans son but, fut celle qui, en 1875 et 1876, troubla si profondément la ville de Nanking, s'étendit comme une traînée de poudre dans les contrées environnantes et bouleversa une grande partie de l'Empire du Milieu.

Ce fut une épidémie de prestiges et de terreur. Les auteurs en furent les membres de la société secrète du *Pé-lien-kao*, ou : «Religion du Nénuphar». Ces sectaires sont des Jeûneurs ou Mangeurs d'herbes, et s'adonnent avec passion à la magie.

Plusieurs se sont convertis au christianisme, sont devenus de fervents catholiques et ont fourni, sur les mystères de la secte, des renseignements fort curieux, que les missionnaires nous ont transmis, et que nous reproduisons ci-après.

Les Jeûneurs ou Mangeurs d'herbes s'appellent ainsi, parce qu'ils s'engagent à ne se nourrir d'aucun aliment ayant eu vie, ou pouvant devenir vivant. En conséquence, ils s'abstiennent de viande, de poisson, d'œufs.

Ils renoncent également à l'usage du vin, de l'alcool et des liqueurs. Les productions naturelles du sol doivent seules composer leur nourriture.

Les mandarins ont souvent poursuivi les Mangeurs d'herbes et se sont efforcés de détruire leur secte, les considérant avec raison comme des ennemis de l'ordre et de la tranquillité publics. Ils s'appuyaient, pour agir ainsi, sur des motifs parfaitement légitimes.

Par malheur, ces magistrats confondirent souvent les chrétiens avec eux, et les englobèrent dans les mêmes poursuites.

Quelques mandarins le firent peut-être de bonne foi, trompés par une certaine analogie de jeûnes et d'abstinences ; mais la plupart se trompèrent volontairement et sciemment, dans le but de perdre les chrétiens plus facilement et plus sûrement.

Sans rapporter tous les cas où cette confusion volontaire se produisit, nous citerons seulement l'accusation d'appartenir à la secte des Mangeurs d'herbes portée vers 1860, contre le prêtre chinois Jean-Baptiste Cheng et Paul Huo, professeur au séminaire de Yean-cia-ho, arrêtés tous deux dans cette localité ; et les reproches de même nature, suivis de persécutions locales, de jugements et de décapitations, adressés, en 1876, aux pêcheurs chrétiens du Sou-tchéou et d'autres provinces.

Que se cache-t-il donc sous les abstinences austères des Jeûneurs, pour justifier les poursuites du gouvernement chinois ? Les projets politiques les plus subversifs, servis par la magie et la rébellion.

Les empereurs et les mandarins, d'accord en cela avec le sentiment populaire, ont toujours considéré cette secte comme l'ennemi le plus redoutable de l'Empire du Milieu.

Officiellement ils la désignent sous le nom de «Pé-lien-Kao», ou «Religion du Nénuphar». Quelle que soit la branche de cette association à laquelle ils aient affaire, quel que soit le nom nouveau qu'elle prenne, ils l'appellent, eux, toujours «Pé-lien-Kao». Ils ne reconnaissent point dans l'empire d'autre société secrète que celle-là. Et ils ont raison, car, de quelques apparences changeantes qu'elle se couvre, la doctrine de cette association ne change pas.

Il en est de même en Europe et en Amérique pour la franc-maçonnerie. Qu'une de ses branches s'appelle Grand-Orient, Ecossisme, Carbonarisme, etc. ; ce n'est là qu'une différence extérieure de rite ; le fond et le but, pour celui qui sait, sont toujours les mêmes.

Le Pé-lien-Kao ressemble à nos sociétés secrètes en ce sens qu'il est une société politico-satanique s'abritant sous les dehors d'une association philanthropique, et qu'il possède un système analogue d'initiations et d'éliminations successives dont le but et le résultat sont d'opérer une sélection rigoureuse parmi ses membres.

Ceux qui appartiennent aux grades inférieurs ne connaissent de la secte que ce que leurs chefs veulent bien leur en laisser voir : ils s'imaginent naïvement qu'ils savent tout, et ne savent rien, ou pas grand'chose. Ils forment le troupeau condamné à l'obéissance passive, et destiné à périr, si c'est nécessaire, pour la réussite des plans de supérieurs hiérarchiques, dont ils ignorent les visées, les menées et souvent même les noms.

Dans les grades inférieurs du Pé-lien-Kao, il y a évidemment beaucoup de gens de bonne foi, de même que, dans la franc-maçonnerie, il y a beaucoup de jobards qui ne se rendent pas compte de la façon indigne dont ils sont exploités. Probablement même y en a-t-il beaucoup plus dans la secte chinoise que dans la nôtre, les païens n'ayant point, pour se défier d'une société secrète, les mêmes motifs que des hommes élevés au sein du christianisme.

Les membres du Pé-lien-Kao ont, comme nos Frères Trois-Points, des diplômes-passeports pour se recommander les uns aux autres, des mots de reconnaissance et des réunions mystérieuses auxquelles ne sont admis que les adeptes. Le démon y joue le rôle principal et s'y manifeste fréquemment sous une forme sensible.

Mais ce qui différencie profondément les Orientaux des Occidentaux, c'est la forme du recrutement à leurs sociétés. En Europe les affiliations se font isolément, par individu ; en Chine elles s'opèrent par groupes, par familles.

C'est par son chef que la famille se rattache à la vie sociale et politique, c'est par lui également qu'elle adhère au Pé-lien-Kao ; mais elle y adhère tout entière, hommes femmes et enfants. Les prières et les abstinences, de règle parmi les Mangeurs d'herbes, y sont observées, non pas isolément, mais en commun. Il en est de même pour les réunions secrètes : toute la famille y prend part.

Les membres du Pé-lien-Kao obéissent à un chef unique, véritable empereur occulte, qui règne sur ses affiliés, en attendant de remplacer la dynastie actuelle, et de commander à toute la Chine.

Ce qui fait sa force, c'est que, grâce au secret qui relie tous ses partisans, et à leur habitude de l'obéissance, il peut d'un moment à l'autre, et au jour où on s'y attendra le moins, susciter une révolution, ou tout au moins une rébellion.

Le quartier général de ce chef suprême, sa base d'opérations, est - ou tout au moins était en 1875 - au centre des montagnes des Neuf-Dragons. Ces montagnes s'élèvent à la jonction des trois provinces du Kiang-si, du Tché-kiang et du Fo-kien. Elles forment un rempart infranchissable autour d'une immense vallée très fertile, et ne peuvent être traversées qu'en trois points faciles à défendre.

Cette vallée est le refuge de tout ce que la Chine compte de bandits, d'assassins, de voleurs, de malandrins de la pire espèce, qui ont eu maille à partir avec la Justice, et préfèrent honorer les mandarins de loin que de près.

Aux portes de ses défilés expire le pouvoir de l'empereur du Céleste Empire et de ses représentants civils et militaires. C'est une petite Chine dans la grande.

A tout prendre, cette vallée joue, dans l'immense Empire du Milieu, le rôle que la Rome de Romulus joua autrefois en

Italie. La Louve du Tibre a fini par dévorer toute l'Italie ; les Neuf-Dragons conquerront peut-être un jour toute la Terre Jaune.

L'isolement dans lequel vit cette vallée du crime, cette immense Cour des Miracles, proportionnée à la grandeur de la Chine, a été créée par des événements tels qu'on n'en voit qu'en Extrême-Orient.

Au commencement du XIX^e siècle, cette vallée était déjà le réceptacle d'une foule de gens sans aveu, et le théâtre de grands désordres.

L'empereur Kia-king, qui régnait à cette époque, commanda au gouverneur du Kiang-si de pénétrer dans ce district et d'y rétablir l'ordre et le respect envers l'autorité impériale.

Le gouverneur réunit des magistrats, des officiers, une armée, et se dirigea vers les montagnes des Neuf-Dragons. Il parvint à l'entrée d'un de leur défilés et y établit son camp.

Ce chef d'armée, qui avait bien l'esprit chinois, réfléchit qu'il serait sot de s'exposer personnellement au danger de subir un échec, et peut-être même de recevoir quelque mauvais coup. N'avait-il pas des sous-ordres pour courir ces chances désagréables ? Il saurait toujours bien s'arranger, si ses subordonnés réussissaient, pour s'attribuer le mérite de leurs succès.

Ces considérations sagement chinoises faites, il donna énergiquement à ses officiers l'ordre de pénétrer dans la vallée et d'y rechercher courageusement les bandits qui s'y étaient réfugiés.

Mais les officiers n'étaient ni plus braves, ni plus imprudents que le chef qui les envoyait. Ils considérèrent la hauteur des montagnes, la profondeur des précipices, la réputation d'énergie des bandits avec qui ils risquaient de se trouver aux prises, et, ma foi ! ils revinrent au camp au bout de quelques jours d'une petite promenade hygiénique.

Ils mirent leur imagination à contribution et racontèrent au gouverneur, avec force détails terrifiants, que la contrée qu'ils venaient de visiter, était infestée d'animaux féroces et de serpents venimeux et absolument inhabitable pour les hommes.

Le gouverneur du Kiang-si les crut ou ne les crut pas, mais il ne se sentit pas le courage d'aller reconnaître par lui-même ce qu'il en était. Il prit son meilleur pinceau et envoya à l'empereur un mémoire dans lequel il conseillait de fermer ce district en établissant des postes militaires à chacun des défilés qui y donnaient accès, d'en interdire à tout venant l'entrée et la sortie, bref de l'isoler complètement des provinces voisines. C'était masquer le chancre et non le guérir.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que la Cour de Peking approuva ce singulier avis. On établit dans les gorges des postes militaires, qui naturellement n'empêchèrent personne de passer, et, depuis ce temps, c'est-à-dire depuis près d'un siècle, le district des montagnes des Neuf-Dragons, bien que situé au cœur même de l'empire, vit complètement indépendant, à l'abri de tout mandarin civil ou militaire.

Forcément, ce qui devait se produire se produisit, et le territoire fertile de la vallée devint, encore plus qu'avant, l'asile inviolé d'une population de réfugiés de plus en plus nombreux.

Tel est le fort central et le pivot de la puissance de la secte du Pé-lien-Kao. C'est dans ce vaste repaire que ses chefs ont dressé les plans de la conspiration qui a troublé, en 1875 et 1876, tant de villes et de campagnes ; c'est de cette forteresse que sont partis les émissaires secrets qui, par la mise en œuvre de moyens magiques, ont jeté l'épouvante dans des populations innombrables.

Ces émissaires portent avec eux, pour se faire reconnaître des affiliés à la secte et en obtenir logement, nourriture, aide et assistance de tout genre, un diplôme-passeport dont voici la reproduction :

Diplôme des émissaires de 1^a secte du Pé-lien-Kao p. 202 \$

Ce diplôme, dont l'original a été saisi sur un émissaire de la secte arrêté à Po-sé, au mois d'août 1876, était imprimé à l'encre bleue sur un morceau de toile blanche rectangulaire, long d'environ quatorze centimètres et large de dix.

Les représentations du Dragon Impérial qui l'entourent sur les quatre côtés, placées sur une pareille feuille, sont, pour les Chinois, un emblème essentiellement révolutionnaire.

Le Dragon Impérial en effet est un symbole exclusivement réservé à l'empereur, à son étendard, aux pièces qui émanent de lui. Le prendre pour emblème, c'est, pour un habitant de la Chine, s'emparer d'un titre qui n'appartient qu'au Fils du Ciel, vouloir s'égaliser à lui, faire en un mot acte de prétendant au trône impérial.

C'est bien ainsi d'ailleurs que le comprend le chef suprême du Pé-lien-Kao, puisqu'il aspire à remplacer la dynastie mandchoue par la sienne.

Plusieurs phrases inscrites sur ce diplôme présentent un sens si clair qu'elles n'ont besoin d'aucune interprétation. Faisons cependant remarquer que les mots :

«Frères affectionnés - Justice Il n'est point d'amitié plus grande que la nôtre - N'ayons qu'un cœur - Quand vous connaîtrez le commandement, agissez» présentent une grande analogie avec le vocabulaire franc-maçonnerie européen. Ils pourraient tout aussi bien figurer sur un diplôme émanant du Grand-Orient de France, que sur un passeport délivré par les chefs du Pé-lien-Kao.

Certains autres mots de cette pièce ont besoin d'explication.

Le nom de Hong, qui se trouve dans l'expression : «l'étendard de Hong» placée vers le haut du diplôme, est celui du premier chef de l'insurrection des Taï-pings qui, de 1850 à 1861, ont mis la dynastie régnante à deux doigts de sa perte. Les Taï-pings sont les pères des Mangeurs d'herbes actuels. Ceux-ci relèvent donc le drapeau des révoltés d'alors et combattent sous «l'étendard de Hong» pour la «justice», c'est-à-dire pour venger leurs prédécesseurs vaincus.

Les mots «Montagnes des Neufs Dragons» au milieu rappellent aux conjurés le lieu qui est comme leur capitale, en opposition à Péking.

Le nom de Kéfa, imprimé vers la droite, est celui d'un autre chef de rebelles.

«Zié-hong-dang», que l'on voit au milieu, au bas du rectangle intérieur, est un nouveau nom de la secte connu des seuls initiés.

Quant aux autres expressions, elles servent de mots de reconnaissance. Voici comment elles s'emploient.

Un membre du Pé-lien-Kao veut-il s'assurer que l'homme auquel il adresse la parole est un frère, un conjuré comme lui ; il le salue en lui disant :

«Hong-fo !» c'est-à-dire : «Je vous souhaite beaucoup de bonheur !»

Si l'homme abordé répond à cette salutation, lui aussi, «Hong-fo !» le premier continue :

- De quel pays êtes-vous ?

Le second, s'il est aussi membre de la secte, répond :

- Je suis «Yong-gni-siang-pao».

Ces mots ne désignent aucun lieu et sont de pure convention. Quand la réponse ne les exprime pas, le conjuré arrête là ses questions, car il sait certainement qu'il n'a pas affaire à un frère. Mais si le second répond qu'il est Yong-gni-siang-pao, le premier demande :

- D'où venez-vous ?

Un initié répond :

- «Je viens de Zang-Kiang-se-Keu».

Ce sont là des mots de convention comme les précédents.

Quand la réponse a été ainsi formulée, il est certain pour chacun des deux interlocuteurs, qu'ils appartiennent tous les deux au Pé-lien-Kao. Dès lors ils peuvent causer en toute sécurité et se communiquer leurs secrets.

Nous ferons pour ces formules la même observation que pour les maximes imprimées à leurs côtés sur le diplôme chinois : elles présentent une analogie frappante avec les phrases de reconnaissance de certains grades maçonniques d'Occident.

Les assemblées secrètes des Mangeurs d'herbes ont lieu la nuit. Les familles affiliées à la secte s'y rendent en compagnie. Les femmes et les enfants y assistent, aussi bien que les hommes, mais, durant le temps des cérémonies, les femmes y sont séparées des hommes. On a lieu de croire que la décence est observée, bien que les séances aient un caractère nettement diabolique.

Le programme de ces réunions doit évidemment varier, suivant qu'elles sont tenues par des membres de l'une ou l'autre des sectes qui se rattachent au Pé-lien-Kao ; mais il y a des motifs de penser que la cérémonie essentielle est la même pour toutes.

Au fond de la salle de réunion une table est dressée.

Elle porte, sur une petite estrade, une idole, entourée parfois des statuettes de divinités inférieures. Cette idole varie selon les sectes.

A ses pieds est placée une lampe appelée : «Tcham-chen-teng», c'est-à-dire : «lampe de la vie immortelle».

De plus, sur la table, sont installées une cassolette et deux grosses chandelles rouges ornées de caractères en papier doré.

Tandis que l'assistance est agenouillée dans le plus profond recueillement, le chef de l'assemblée appelé «Tchen-ngen -sié-seng» «maître des saints bienfaits» ou encore : «Tein-ngen-sié-seng» «maître des bienfaits du ciel» se prosterne devant la table, le visage tourné vers l'idole. Il récite des prières par versets et par répons dans lesquelles le peuple lui donne la réplique, comme les chrétiens le font aux vêpres.

Cette récitation est suivie, pour l'assistance, d'une espèce de méditation dans le plus grand silence, pendant lequel le chef continue seul la prière à haute voix.

Ensuite les chandelles rouges sont éteintes. Tous les regards se fixent sur la lumière de la lampe. La prière devient plus ardente.

Le chef se lève, se prosterne, se relave, puis se prosterne encore plusieurs de fois de suite. Il offre à l'idole six espèces de fruits.

Soudain la flamme de la lampe s'agite, change de couleur. Telle couleur annonce la prospérité, telle autre, des malheurs ; celle-ci présage des révolutions célestes ; celle-là, des changements politiques. Le chef commente ces divers phénomènes et fournit des explications.

Souvent des voix mystérieuses se font entendre et des fantômes apparaissent.

Puis les deux chandelles rouges sont rallumées, et la séance continue par des prières et d'autres exercices.

Vers deux heures du matin les Mangeurs d'herbes se séparent et retournent chacun chez soi prendre quelques heures de repos.

Dans ces réunions l'on consulte aussi le démon au moyen du pinceau magique et des Koua.

Ces Koua sont des combinaisons de lignes formant un système d'écriture dont un certain Fou-hi est l'inventeur.

Ces lignes sont des droites tantôt continues ou parfaites, appelées «yang» ; tantôt discontinues ou imparfaites, dénommées «yu».

A l'aide de ces deux principes, on combine quatre figures :

p. 208 \$ signifiant : la perfection ; l'imperfection ; —, une perfection moindre ; = une perfection encore moindre.

Ces combinaisons donnent à leur tour naissance à huit autres figures ; — qui représente le ciel ; la terre ; _ , le vent ; ` , le feu ; = , le tonnerre ; _ , l'eau ; _ , une montagne ; — , un cours d'eau..

Enfin, par la combinaison de chacune de ces figures deux par deux, on arrive au chiffre de soixante-quatre figures ayant chacune sa signification propre.

Confucius, le grand législateur de la Chine, s'imagina que ces signes symboliques cachaient de profonds mystères. Il chercha à les expliquer dans un ouvrage que l'on appelle l'I-King, le livre des transmutations.

C'est un livre sacré pour les Chinois. Mais si sacré qu'il soit, il n'en est pas plus clair. Les commentaires du philosophe sont aussi obscurs que les mystères qu'il voulait rendre compréhensibles.

Cette obscurité est une qualité essentielle quand il s'agit de magie. Aussi les sorciers, fabricants de pronostics, se sont-ils emparés des : koua et de l'I-King, comme d'excellents moyens magiques pour découvrir une quantité de choses passées, présentes ou futures.

Pour la même raison les francs-maçons chinois utilisent les koua comme emblèmes. Ils les disposent en cercle autour de certaines de leurs pièces à titre de symboles.

Les membres du Pé-lien-Kao se servent de la magie, non seulement pour la divination, mais aussi pour l'accomplissement de leurs menées politiques.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils agissent ainsi. Dès le XIII^e siècle, au commencement de la dynastie mongole des Yuen, deux membres d'une certaine famille Han, originaire de Loang-tcheng, dans le district de Tcheng-ting-fou, au Pé-tchi-li, furent exilés à la frontière de Leao-tong «pour avoir pratiqué les secrets magiques du Pé-lien-Kao».

Le détail de la toilette chinoise qui frappe le plus les yeux européens est la longue natte de cheveux qui pend dans le dos des natifs du Céleste Empire. Cette queue n'est pas seulement une mode, c'est un symbole politique.

Quand les Tartares Mandchoux s'emparèrent du pouvoir en Extrême-Orient et installèrent des princes de leur race sur le trône impérial de Péking, ils importèrent leurs coutumes en Chine et imposèrent aux vaincus, comme signe de soumission, l'obligation de porter la même coiffure qu'eux ; c'est-à-dire cette fameuse natte, vraie ou fausse.

La couper et s'accommoder les cheveux autrement, c'est donc, pour un Chinois, témoigner son mépris pour la dynastie régnante, se déclarer le partisan d'un prétendant au trône et s'afficher comme rebelle au pouvoir établi, au même titre que l'audacieux qui usurpe le symbole du dragon réservé exclusivement au Fils du Ciel.

Les troubles de 1875 et 1876 commencèrent par la chute mystérieuse d'un grand nombre de ces nattes.

Ce n'était pas la première fois que pareil fait se produisait d'une façon humainement inexplicable.

Déjà en 1768, au rapport du Père de Ventavon, missionnaire de la Compagnie de Jésus, pendant que la Chine était en guerre avec le Pégou, plusieurs se plaignaient qu'on leur avait coupé furtivement leur tresse.

Cette coupe était suivie, à ce qu'on disait, de défaillances, d'évanouissements, et même de mort, si on n'y apportait un prompt remède.

Or, malgré toute la diligence possible et les récompenses promises par l'Empereur, on ne put surprendre sur le fait aucun de ces coupeurs de nattes.

On rechercha alors toutes les différentes sectes tolérées dans l'Empire, et, comme il arrive ordinairement dans ces sortes de perquisitions, quelques chrétiens furent surpris et arrêtés dans une des provinces. Parmi leurs effets on trouva des calendriers catholiques, des crucifix, des chapelets, des médailles, des images.

La chose se fût réduite à quelques tracasseries, lorsqu'un président tartare, nommé Ki-ta-jen, profita de ces circonstances pour présenter à l'Empereur un libelle contre les chrétiens. Ce fut un motif pour les persécuter dans la capitale et dans les camps tartares.

A cent ans d'intervalle, les mêmes faits se reproduisirent, mais entourés de circonstances autrement considérables et extraordinaires. Ils eurent le même dénouement pour les chrétiens.

Vers la fin de 1875 un bruit se répandit dans la ville de Nanking. On disait qu'une image en papier découpé, représentant un petit homme de quelques centimètres de hauteur, parcourait en l'air les rues de la cité ; que, avec des ciseaux, il coupait les nattes et détachait un petit morceau d'étoffe au bas de la robe des femmes.

On ajoutait qu'un accident de cette nature présageait une mort certaine et prochaine.

La panique s'empara des habitants.

Pour bien comprendre les motifs de cette terreur, il faut se rappeler que les Chinois sont grands amateurs d'images en papier colorié. Ils s'en servent pour orner leurs demeures, tantôt à titre de simples motifs décoratifs, tantôt à titre d'emblèmes religieux ou de symboles magiques.

Ils sont persuadés - et les événements ont confirmé cette croyance - que ces figures de personnages ou d'objets peuvent servir aux magiciens de véhicules pour les sorts qu'ils lancent.

Les cas se multiplièrent et la frayeur augmenta. Les païens eurent recours aux prêtres des idoles et leur demandèrent un préservatif contre ces tracasseries qu'ils considéraient comme l'œuvre des sorciers.

Il y avait de l'argent à gagner pour les bonzes, un bon coup de commerce à faire en exploitant le public ; ils n'y manquèrent pas.

Ils composèrent différentes inscriptions avec des caractères dont personne ne comprenait le sens. Peut-être ne le comprenaient-ils pas plus eux-mêmes !...

Ces amulettes ne s'en vendirent que mieux. Tous les païens s'en munirent avec empressement. Les enfants la portaient sur leur calotte, les jeunes gens la collaient au fond de leur coiffure sous laquelle ils avaient bien soin d'enrouler leur natte ; les jeunes filles la cousaient sur les deux pans de leur robe.

Malheureusement ces talismans ne préservèrent ni les nattes, ni les robes, des atteintes des invisibles ciseaux. Il fallut en composer de nouveaux.

Les bonzes ne se refusèrent pas aux supplications de leurs clients, et s'empressèrent de fabriquer d'autres amulettes qui se vendirent aussi bien que les premières et furent aussi inefficaces contre les sorcelleries.

Le 30 mars 1876, au soir, raconte le Père Palatre, une jeune païenne, âgée de quinze ans, travaillait à l'écart dans un atelier de soieries, lorsque tout à coup elle vit entrer un homme noir d'une taille gigantesque, tenant un couteau d'une main et des ciseaux de l'autre. Elle poussa un cri ; sa mère accourut.

Il était trop tard ; le bas de sa robe était coupé et l'homme noir avait disparu.

Il revint le lendemain matin, vers dix heures, et entra par la fenêtre ; la jeune fille était encore seule ; il lui remit le mor-

ceau d'étoffe coupé la veille.

Celle-ci appela au secours. Sa mère et quelques ouvriers arrivèrent aussitôt.

L'homme noir s'était élevé jusqu'au plafond de la chambre, et la jeune fille le voyait distinctement.

Les ouvriers, pour effrayer ce mauvais génie et lui faire quitter la place, saisirent tout ce qui leur tomba sous la main, et se mirent à frapper la terre en poussant des cris.

Le personnage mystérieux s'agitait alors dans l'espace ; son -corps prenait parfois des proportions démesurées, et, quelques instants après, la jeune fille le voyait se rétrécir ; finalement il disparut à ses yeux et, à ce moment même, un petit homme de papier, n'ayant que six ou sept centimètres de longueur, tomba du plafond au milieu de la chambre.

Les ouvriers le foulèrent aux pieds et ne lui épargnèrent pas les coups ; ils finirent par l'emprisonner dans un vase de nuit.

Le bruit de cet événement se répandit promptement dans le quartier, et les curieux affluèrent pour voir l'homme de papier.

Ses vainqueurs le clouèrent sur le mur extérieur de leur maison; puis ils furent ennuyés de répondre aux mille questions qui leur étaient adressées. Pour se délivrer de l'importunité des visiteurs, ils déclouèrent l'homme de papier, le froissèrent entre leurs mains et le jetèrent dans un lieu immonde.

Le missionnaire confirme l'exactitude de son récit en ajoutant :

Un scolastique et un catéchiste de notre résidence se rendirent le jour même dans cette famille païenne. C'est de la bouche des témoins oculaires de ce fait diabolique qu'ils recueillirent les détails que je viens de raconter.

Le lendemain matin, 31 mars, un phénomène d'un autre genre vint augmenter la frayeur populaire.

Dans la grande rue qui conduit du Hang-si-men au palais du vice-roi, s'étendaient des traînées de sang.

Il n'y avait eu la nuit dans cet endroit ni meurtre, ni bagarre. Comment ce sang s'y étalait-il ? Qui l'y avait répandu ?

Personne ne le savait et tous crurent que c'était là le résultat d'une opération magique exécutée par les sorciers du Pé-lien-Kao. Il n'y eut pas de preuve contre eux pour ce fait-là, et pourtant tout le monde tomba d'accord pour les accuser.

En avril, la chute des tresses continue. Elle se produit partout et s'accompagne d'un phénomène constaté en Europe dans plusieurs autres cas de prestiges diaboliques.

Un coup de vent violent, appelé «koua-fong», frappe la victime au visage et lui enlève en même temps sa natte. Celle-ci n'est pas arrachée, mais coupée, non pas sur la nuque, mais dans le dos, aux deux tiers environ de sa longueur.

Celui à qui cela arrive, homme ou enfant, fille ou garçon, n'a plus, dit-on, d'autre ressource, pour éviter la mort prochaine qui lui est ainsi annoncée, que de se précipiter chez un perruquier et de s'y faire raser la tête complètement. Il perd ainsi les derniers vestiges du symbole de sa soumission à la dynastie Mandchoue.

A Nanking, en dehors de la porte du Sud, raconte le journal intitulé : *The Shanghai Courier and China Gazette* dans son numéro du 6 avril 1876, quatre cordonniers étaient à leur travail, lorsque tout à coup un vent violent passa sur eux et fit disparaître leurs nattes. Ils coururent chez un barbier qui les rasa complètement, de sorte que maintenant ils ressemblent à des prêtres bouddhistes.

Un homme de papier rouge a été mystérieusement posé sur une place publique, il y a quelques jours, et des milliers de curieux sont allés voir ce prodige. Il avait un pied de long. Dans la main droite il tenait des ciseaux de papier, et, dans la main gauche, une épée.

Les mandarins cherchent à découvrir le fond de ces mystères sans pouvoir y parvenir. On croit qu'ils ont un caractère politique. Les nattes indiquant la soumission aux Mandchoux, leur enlèvement constant et extraordinaire signifie que la volonté du ciel est de renverser la monarchie actuelle.

Le Père Ravary, missionnaire à Nanking, rapportait, le 12 avril, cinq cas bien constatés de tresses coupées qu'il n'était pas possible d'expliquer naturellement.

Le 8, au matin, un enfant qui lui était connu, ainsi que sa famille, se trouvait seul. Un coup de vent le frappe au visage et lui fait fermer les yeux. Il pense que c'est le koua-fong, porte la main à sa natte et la trouve coupée.

Hier matin, 11 avril, écrit le Père Ravary, un bachelier de notre école externe m'a dit que son neveu, enfant de douze ans, a eu la tresse coupée par un koua-fong. Le jour même il était rasé.

Ce matin, 12 avril, un visiteur, bachelier de la ville, me raconte qu'un de ses élèves, âgé de douze ans, quittait l'école en compagnie de deux autres enfants, pour aller dîner. Il a reçu le koua-fong. Sa natte a été coupée et on l'a rasé.

Le barbier de la maison nous dit qu'il vient de raser un autre enfant qui, accompagné de sa mère, marchait dans la rue. Il a reçu le koua-fong, puis sa tresse a été coupée.

Mais le cas le plus curieux cité par le Père Ravary est celui qui se passa à quinze pas de la mission, dans une famille de Mahométans qu'il connaissait parfaitement.

La religion du Prophète est tolérée en Chine et y compte un nombre considérable de fidèles.

Dans cette famille donc, le mercredi 11 avril 1876, vers cinq heures de l'après-midi, la seconde des filles, âgée de quinze ans, sortait de sa maison par une porte de derrière pour aller porter un vase d'eau à une voisine. Elle se heurte contre une pierre, chancelle sans tomber, reçoit le coup de vent... Sa tresse est coupée, a été enlevée, a disparu.

Elle se met à pleurer et à crier. Toute la famille accourt et mêle ses larmes aux siennes.

Le catéchiste du Père Ravary, nommé Sen, entend le bruit, survient à son tour et s'efforce de consoler cette famille désolée.

Mais quelqu'un affirme qu'il y a un moyen de rentrer en possession de la natte mystérieusement dérobée.

Pour obtenir sa restitution, il faut arracher quelques petites tresses de cheveux à la victime du larcin et les placer sous un vase de nuit.

On a recours à cette pratique étrange et, à la grande surprise de tous, le lendemain matin, jeudi 12 avril, la tresse coupée est retrouvée attachée à la partie supérieure du lit de la jeune fille.

Le Père Ravary, en apprenant ces faits extraordinaires, se rendit à l'école de la mission où les deux sœurs de la victime de l'accident étaient élèves. Elles lui confirmèrent ce qu'il avait entendu dire.

Les familles des cinq enfants frappés par le koua-long, partageaient la même opinion sur l'origine de cette mésaventure. Elles la considéraient comme une tracasserie du démon.

Comme on peut le penser, le gouvernement impérial rechercha les sorciers auteurs de ces troubles, mais ne put d'abord les découvrir, quelque vigilance que déploierent les mandarins.

Cependant l'on avait la conviction que les magiciens qui troublaient le repos public par la coupe des nattes appartenaient à la secte du Pé-lien-Kao, comme ceux qui, par des moyens diaboliques, avaient semé de traînées de sang la rue abouissant, à Nanking, au palais du vice-roi. Plusieurs faits vinrent corroborer cette opinion.

Les affiches révolutionnaires furent placardées en beaucoup d'endroits de la ville. Une, entre autres, fut collée nuitamment et secrètement sur toutes les places et même sur les murs du tribunal du vice-roi. Conçue en un style énigmatique pour nous autres Européens, elle était claire pour les Chinois. En voici le sens suivi de son explication :

«Les premiers ministres civils et militaires de l'empereur dans les trois provinces doivent connaître l'endroit où IL est enterré. C'est derrière le palais du vice-roi. Qu'ils aillent lui offrir un sacrifice».

«S'ils n'ont pas d'emploi, ils doivent se rendre aux montagnes des Neuf-Dragons pour se joindre au Jeune Législateur».

Le IL de la phrase «IL est enterré» désigne Hong, le chef de la révolte des Taï-pings, les prédécesseurs des sectaires du Pé-lien-Kao, le chef dont nous avons vu le nom figurer sur un diplôme-passeport, et sous l'étendard relevé duquel les conspirateurs de 1876 combattaient pour la «Justice», autrement dit : pour la «Revanche».

Ce Hong, devenu maître de Nan-King, avait établi sa résidence dans le palais du vice-roi. Il mourut quelques semaines avant la reprise de la ville, en 1861, par les troupes impériales. Son tombeau fut ouvert par les impériaux et son corps en fut retiré et brûlé en signe de mépris.

Mais ses partisans dirent ensuite que la sépulture ouverte n'était pas la sienne, que le corps brûlé n'était pas le sien, et que Hong continuait de reposer dans un tombeau dont l'emplacement était ignoré de ses ennemis, et n'était connu qu'à quelques hommes de son parti.

Quant aux montagnes des Neuf-Dragons, nous avons vu que c'était le fort central, le réduit de la secte du Pé-lien-Kao.

L'affiche dans son ensemble fut considérée comme une invitation adressée aux ambitieux entrepreneurs, mais sans situation, de se rallier «sous l'étendard de Hong» à son fils «le Jeune Législateur» et d'aller le rejoindre dans son repaire des montagnes des Neuf-Dragons.

Les manœuvres magiques : hommes de papier, coupe des nattes, etc., gagnèrent de proche en proche, et au mois de mai 1876, la disparition des tresses commença de jeter l'épouvante à Sou-tchéou, capitale de la province du Kiang-sou.

Le journal *The Shanghai Courier and China Gazette*, dans son numéro du 7 juin 1876, raconta - était-ce vrai ? était-ce faux ? - qu'un homme avait été saisi dans cette ville au moment même où il coupait une natte.

Conduit, dit le journal, devant un des mandarins supérieurs de Sou-tchéou-fou, il avoua franchement qu'il n'en était pas à son coup d'essai et que maintes fois il avait renouvelé cette opération ; mais il refusa énergiquement de faire connaître le motif de sa conduite.

Il appartenait, disait-il encore, à une société secrète dont il ne voulait point dire le nom.

Menacé de la torture et de la mort, s'il persistait à garder le silence sur ces deux points importants, il répondit au mandarin avec fierté :

- Prenez bien garde à la détermination que vous allez prendre, car il y a dans Sou-tchéou deux mille hommes qui appartiennent à la société dont je suis membre, et, si vous me faites le moindre mal, vous le paierez immédiatement de votre vie.

Ces paroles jetèrent l'épouvante dans le cœur du mandarin ; mais, reprenant son sang-froid, il déclara que cet homme était fou, et le renvoya en l'avertissant de ne plus troubler la paix du peuple par ses manies, car s'il ne tenait pas compte de cette recommandation, on le traiterait avec plus de sévérité.

Ce mandarin, comme on le voit, était le digne successeur du gouverneur du Kiang-si chargé, au commencement du XIX^e siècle, par l'empereur Kia-King, de rétablir l'ordre dans les montagnes des Neuf-Dragons.

Le souci de conserver un emploi honorable et lucratif s'alliait chez lui à une prudence toute chinoise. Comme un héros d'opérette, il s'était écrié avec conviction : «Voilà le moment de nous montrer, cachons-nous !»

On comprend qu'avec des magistrats aussi pusillanimes les révolutionnaires, décidés à tout, avaient beau jeu. Les tresses continuèrent donc de disparaître et les esprits de se troubler.

On raconta même que le neveu de l'un des plus grands mandarins de la ville avait perdu sa natte sans sortir du tribunal qu'il habitait.

Les fonctionnaires décidèrent alors des mesures contre les perturbateurs du repos public.

Mais ces perturbateurs étaient personnellement inconnus, et les mandarins se souciaient, en général, fort peu de risquer leurs précieuses existences dans des enquêtes par trop indiscretes et imprudentes.

Et puis on ne sait pas ce qui peut arriver. Le conspirateur d'hier est susceptible de devenir le maître de demain, et les fonctionnaires orientaux s'appliquent à l'art difficile de ménager la chèvre et le chou.

Ils rédigèrent et firent afficher, dans toutes les pagodes et hôtelleries, une proclamation qui défendait d'y héberger

pendant la nuit des hommes étrangers au pays. En outre ils ordonnèrent à la police de faire chaque soir des perquisitions dans les débits de thé et les fumeries d'opium pour y saisir les gens suspects.

Mais on conçoit combien, à moins d'imprudence extrême, il était facile d'échapper à ces défenses et à ces perquisitions, pour les émissaires du Pé-lien-Kao, qui comptaient des affiliés nombreux disséminés dans toutes les localités, et pouvaient, munis des passeports délivrés par les chefs de la secte, obtenir d'eux secrètement aide et assistance.

D'ailleurs les moyens magiques qu'ils employaient n'étaient pas faciles à combattre par les procédés ordinaires de coercition, à cause de leur nature même.

A la coupe des nattes s'ajoutèrent bientôt d'autres tracasseries diaboliques. Des hommes, des femmes, des enfants reçurent, sans s'en apercevoir, des taches d'encre au visage.

On ne savait d'où elles venaient, car on ne voyait personne les lancer. On disait que les personnes ainsi marquées étaient vouées à une mort certaine dans un bref délai, si elles ne parvenaient à faire disparaître ces taches, pendant que l'encre était encore humide.

De plus, au rapport du *The Shanghai Courier and China Gazette*, des 19 et 29 août 1876, cité par le Père Palatre, on voyait remuer dans les maisons on ne sait quel objet informe, qui prenait peu à peu les proportions d'un homme gigantesque et finissait par disparaître, après avoir glacé d'effroi les témoins de ce singulier spectacle.

Les hommes de papier continuaient, pendant ce temps, d'apparaître, et les nattes de tomber.

De plus, des monstres que le peuple appelait des démons oppressaient pendant la nuit les habitants de Sou-tchéou jusqu'à les étouffer.

Dans cette ville, pas plus qu'à Nanking, les inscriptions-amulettes des bonzes n'avaient produit aucun autre résultat que d'enrichir ceux qui les vendaient.

Pour les prêtres des idoles, ce résultat était évidemment fort satisfaisant ; il n'en allait pas de même pour les malheureux tourmentés par les sortilèges. Ils cherchèrent un autre remède à leurs maux et n'imaginèrent rien de mieux que de battre du tam-tam. Le son de cet instrument aussi bruyant que peu agréable - du moins pour des oreilles européennes - devait, leur sembla-t-il, mettre en fuite les diables et leurs malices.

Si encore ces pauvres gens avaient exécuté leur charivari le jour, ils n'auraient pas trop fait souffrir leurs voisins ; mais c'est précisément la nuit qu'ils choisissaient pour ce bel exercice.

Dès qu'une personne en proie à un cauchemar se réveillait en sursaut - et l'on peut s'imaginer que, dans une ville aussi peuplée que Sou-tchéou, et dans de pareilles perplexités, il y avait chaque nuit de nombreuses personnes dans ce cas - dès lors donc qu'une personne se réveillait après un mauvais rêve, elle se précipitait sur un tam-tam et le frappait d'un coup vigoureux pour signaler le passage du diable qui venait de la tracasser et de la réveiller.

Dans les maisons situées à droite, à gauche, devant et derrière celle habitée par le dormeur éveillé, on entendait le coup de tam-tam. On savait ce que ça voulait dire.

Comme on était persuadé que le meilleur moyen d'écarter le diable en excursion était de faire le plus de bruit possible, chacun attrapait le premier ustensile sonore qui lui tombait sous la main - ce n'était pas toujours un instrument de musique - et tapait dessus à tour de bras. C'était à qui ferait le charivari le plus extraordinaire pour écarter le démon de sa chambre et le repasser à ses voisins.

Le vacarme se communiquait de maison en maison jusqu'au bout de la rue, gagnait la voisine, s'étendait de proche en proche, gagnait tout le quartier en augmentant d'intensité, atteignait un autre groupe de maisons, faisait un grand tour par la ville, puis revenait par de nombreux détours à son point de départ, d'où il reprenait son élan avec une nouvelle vigueur.

Parfois la marche de cette épidémie de vacarme était scandée énergiquement par une salve de coups de pétards ou par l'explosion d'une boîte d'artifice.

Certains s'imaginaient en effet que l'aspect du feu et l'odeur de la poudre repousseraient, plus sûrement que le son du tam-tam, les hommes de papier et les esprits malfaisants de la maison où ils tenteraient de s'introduire et d'apporter la mort.

Et cette agréable musique durait sans interruption jusqu'au lever du jour...

Il y avait de quoi devenir fou et en effet le peuple entier de Sou-tchéou était affolé par la terreur.

Le journal *The North China Daily News* disait, le 30 août 1876 :

Les phénomènes qui précédèrent la prise de Jérusalem ne sont rien en comparaison de ceux qui se produisent dans cette malheureuse cité de Sou-tchéou.

Des familles abandonnent son voisinage et se retirent à Shang-haï pour sauver leur vie. Des gens ont été tués par le peuple, parce qu'on les soupçonnait de faire des enchantements.

De son côté le *Sen-Pao*, journal chinois imprimé à Shang-haï, racontait un fait extraordinaire :

Pendant une nuit, un bruit épouvantable se fit entendre en dehors de la porte Nantang-tze ; on eût dit des milliers de soldats qui approchaient, au milieu du cliquetis des lances, en vociférant leur cri de guerre : « Tue ! Tue ! »

Les marinières et les habitants du quartier se mirent tous à battre du tam-tam pour chasser les démons.

Ces clameurs cessèrent peu à peu, et allèrent se reproduire dans une autre direction.

Ailleurs un enfant apparut dans une maison, il tenait à la main un flambeau allumé et exécutait rapidement des mouvements circulatoires ; mais lorsque les voisins accoururent pour le voir, il avait disparu.

La nuit du 31 août a été une des plus insupportables de toutes, écrivait de Sou-tchéou un correspondant du *Shang-hai Courier and China Gazette*, et un grand nombre de personnes l'ont passée sans pouvoir fermer l'œil.

Dès le soir, des feux étaient allumés dans toutes les rues ; on apercevait, sur toutes les portes des maisons, des signes nouvellement tracés avec de la chaux ; le son du tam-tam retentissait de toutes parts ; on brûlait des pétards, et tous les habitants étaient plongés dans l'angoisse tant ils redoutaient le passage des esprits.

Toutes les proclamations publiées jusqu'à ce jour pour conseiller au peuple de se rassurer, de passer les nuits en si-

lence, au lieu de battre le tam-tam, sont absolument inutiles, et personne n'en tient compte.

Suivant le rapport très documenté et très détaillé du Père Palatre, Nankin et Sou-tchéou n'étaient pas les seules villes en proie à ces frayeurs inouïes. Tsing-pou, Tsang-zo, Ta-stang, Ou-si, Tsang-tchéou, Kiang-yn, Ta-yang, Tchen-kiang, Yang-tchéou, Kao-yeou, Ou-hou, Tai-ping-fou, Ning-kofou, Kouang-te-tchéou, Kien-ping, les bourgs du Kiang-sou méridional, les populations des bords du Kiang et du Canal Impérial rivalisaient de crainte et ne connaissaient guère de repos.

Les missionnaires qui parcouraient ces contrées, et les correspondants des journaux suivaient jour par jour les phases de cette crise effrayante de tout un peuple opprimé par les démons, affolé par une terreur sans précédent.

En juillet la chute des tresses atteignit Choueï-tong.

De plus à Ho-li-ki, en une seule nuit, toutes les poules eurent le bout des ailes coupé. Celles des chrétiens ne furent pas plus épargnées que celles des païens.

Le jour de l'arrivée du Père André à Ho-li-ki, ce fut une des premières choses qu'on lui annonça.

Pour lui prouver le fait, on lui apporta une des poules de la mission. Le Père l'examina et reconnut qu'effectivement les ailes étaient coupées comme avec des ciseaux.

Explique qui pourra cette étrange mutilation, opérée sans que personne ait rien vu ou rien entendu.

Comment aurait-elle été exécutée par des moyens humains sur tant d'animaux sans qu'aucun d'eux criât et sans que leurs propriétaires les aient entendus ?

Tout le monde sait pourtant quels cris perçants jette une poule qu'on saisit, et quelle révolution, quel tumulte assourdissant c'est dans une basse-cour, quand ce fait se produit.

Une intervention diabolique seule rend possible l'accomplissement d'une pareille tracasserie.

A Kiang yn des hommes virent leurs nattes coupées, des femmes perdirent leurs cheveux et furent tourmentées la nuit par des oppressions inexplicables.

De plus, chose étrange, elles reçurent sur le corps, à leur insu, un sceau semblable à celui des mandarins.

A Kiang-yn, comme partout ailleurs, ces accidents étaient considérés comme les annonces d'une mort prochaine. En attendant, plusieurs femmes, plus impressionnables que les autres, devinrent folles de terreur.

Les prêtres des idoles prolongeaient le plus qu'ils pouvaient le commerce si lucratif des talismans. Ils inventaient coup sur coup de nouvelles amulettes, et prétendaient, naturellement, que la dernière fabriquée était la plus efficace.

A la fin, le peuple, voyant que ces bibelots coûteux ne le préservaient d'aucune avanie, les rejeta et chercha quelque autre moyen de repousser les tracasseries des démons.

Les païens de Kiang-yn firent preuve en ces circonstances d'un certain bon sens. Se souvenant sans doute que les chrétiens chassaient les démons par le signe de la Croix, ils tracèrent, avec de la chaux, des croix sur les chemins, dans les rues et jusque sur la pagode de Zen-Ouang, le dieu protecteur de leur ville.

D'autres eurent recours à des pratiques bizarres dont une folle terreur peut seule faire comprendre l'emploi.

Le Père Philippe Ouang, prêtre chinois, écrivait le 2août :

La peur glace toutes les âmes. Depuis quatre jours, à la ville comme à la campagne, le peuple veille pendant la nuit. Dans tous les bourgs, dans tous les hameaux, on n'entend plus que le bruit du tam-tam que l'on frappe à coups redoublés pour chasser diables et lutins.

Les femmes, en désespoir de cause, s'attachent sur la tête le petit balai qui leur sert aux plus ignobles usages ; elles prétendent ainsi protéger leur chevelure ; et les hommes entrelacent dans leurs cheveux des branches ou des feuilles de pêcher.

A Ou-si les habitants, persuadés que les sorts, causes de tant de troubles, étaient apportés par des étrangers, émissaires des sociétés secrètes et commis-voyageurs en magie, résolurent, comme en beaucoup d'autres localités, d'interdire l'accès de leur ville à tous les voyageurs inconnus ou suspects. Ils formèrent un corps de volontaires et montèrent la garde à toutes les entrées de leur cité afin de saisir les sorciers qui leur rendaient la vie si malheureuse.

Un jour ils s'emparèrent de cinq hommes qui se présentaient à l'une des portes de leur ville. Trois d'entre eux portaient des couteaux. Que pouvaient être ces étrangers, sinon des malfaiteurs ? A quoi servaient leurs couteaux, sinon à couper des tresses ?

Aussitôt les volontaires, sans autre formé de procès, décapitèrent, séance tenante, les trois porteurs de couteaux. Quant aux deux autres, on les conduisit au tribunal. On les y interrogea.

Un peu de sang-froid étant revenu, on reconnut que ces individus étaient simplement d'inoffensifs bouchers, détenteurs d'instruments de leur profession..

Cette reconnaissance ne rendit malheureusement pas la vie aux trois infortunés qui avaient été aussi sommairement décapités.

Cette exécution n'améliora pas d'ailleurs le sort des habitants de Ou-si. Toute la nuit ce n'étaient que hurlements, retentissements de tam-tams, coups de fusils et même coups de canon, auxquels se mêlaient les sons plaintifs et lugubres des cornes signalant le passage des patrouilles. C'était à en tomber malade sans autre cause.

Sur les bords du lac Tié-sé-hou, à une trentaine de lieues de Ou-si, c'étaient, dans les campagnes, les mêmes terreur et le même vacarme.

A Tse-haong, la saisie, dans les premiers jours de septembre 1873, d'une barque païenne portant des diables de papier et de bois fut le signal de la consternation et du charivari.

Pétards, coups de fusil et tam-tams y firent dès lors rage du coucher au lever du soleil, le tout dans le but d'effrayer et de chasser les démons, et avec le résultat d'empêcher tout le monde de goûter le moindre repos.

A Yang-tchéou, dit le Père Palatre citant le numéro du 2 juin 1876 du *The Shangai Courier and China Gazette*, une

capture importante eut lieu.

Un vieillard, autrefois agent de police, se trouvait dans une auberge pour y passer la nuit, lorsqu'il vit arriver un homme d'assez mauvaise mine apportant une grande malle.

Ils occupaient tous les deux des chambres contiguës.

Durant son sommeil le vieillard fut réveillé par un léger bruit. Un homme de papier s'agitait au-dessus de sa tête.

Le vieillard s'aperçut alors que son voisin avait pratiqué un trou dans la cloison.

Poussé par la curiosité, il jeta un regard dans sa chambre à travers les fissures des planches, et fut témoin d'un singulier spectacle.

Le voyageur était assis devant une table sur laquelle il avait placé toute une collection de nattes, et il travaillait à découper des images de papier, en proférant des paroles magiques.

Le vieillard avertit les gens de l'auberge. L'on s'empara immédiatement du sorcier et de sa caisse qui renfermait des ciseaux, des vrilles et d'autres instruments, ainsi qu'une cargaison complète de papiers-esprits.

Ce malfaiteur fut conduit chez le mandarin voisin, et le vieillard reçut les remerciements les plus flatteurs de la foule qui le félicitait d'avoir délivré la ville de l'invasion de ces mauvais esprits.

Cette capture, ajoute le Père Palatre, causa une véritable joie aux habitants qui, depuis quinze jours, étaient aux prises avec la peur.

Shang-hai connut aussi les tracasseries diaboliques.

Les nombreuses factoreries européennes établies dans cette grande ville de deux cent soixante-dix-huit mille habitants, centre principal du commerce entre la Chine et l'Occident, n'empêchèrent nullement les prestiges magiques de s'accomplir. Les rives du Yang-tsé-kiang en furent témoins tout aussi bien que les localités de l'intérieur du continent.

Au contraire, la présence des Européens dans ce port permit de mieux constater qu'ailleurs les ravages exercés par les pratiques des sorciers.

Les récits, rapportés par les voyageurs, des faits qui affligeaient Nanking et Sou-Tchéou avaient jeté à l'avance la terreur dans la ville. On ne s'y entretenait que de la coupe mystérieuse des nattes et autres sortilèges, et les Chinois ne savaient quelle bonne mesure prendre, pour préserver leur précieuse tresse de toute avanie.

Les uns la ramenaient sur leur épaule et la tenaient constamment à la main, les autres la cachaient sous leurs chapeaux, beaucoup la roulaient en couronne autour de leur tête.

Le 19 mai, le journal *The Shanghai Courier and China Gazette* signala l'apparition et la capture d'un esprit-papier.

Il a été saisi au vol, imprimait ce périodique, sous la forme d'une paire de ciseaux de papier. Un bonze l'a découvert dans le voisinage de l'hôtel de ville français, et, l'ayant immédiatement reconnu, il s'est empressé de le signaler.

La foule, attirée par ses cris, s'est mise à la poursuite des ciseaux.

Le bonze s'en est emparé au moment où ils tombaient à terre, et les a emportés dans une maison de sa connaissance ; plusieurs milliers de curieux le suivaient.

La coupe des tresses existe maintenant dans les quartiers européens ; un domestique a perdu la sienne ce matin, dans la rue de Han-Keou, en face de la maison Reiss et C^{ie}...

On vend un talisman dans une boutique de la rue Ho-nan. Il est composé de mots d'origine hindoue ; et l'on croit qu'il renferme un sens secret en rapport avec les complots de la secte du Nénuphar Blanc et intelligible seulement pour les initiés.

Quoi qu'il en soit de la vérité de cette assertion, il est certain qu'il règne une grande agitation parmi le peuple.

Le 22 mai, un autre journal anglais, *The North China Daily News*, imprimait :

Si quelqu'un doute encore de l'existence de la coupe des nattes parmi les Chinois, il pourra s'en convaincre en apprenant qu'hier, dans l'après-midi, un Européen, qui marchait à peu de distance d'un jeune homme dans la rue de Ou-song, a vu tomber une partie de sa tresse sans l'action apparente, croyons nous, d'aucun agent extérieur. Un attroupement considérable se forma autour du jeune homme, et le témoin du fait s'esquiva, car il craignait d'être impliqué dans cette affaire.

Le phénomène de la chute des nattes se produisit fréquemment et pendant longtemps à Shang-haï, puis céda la place aux Hommes de papier et aux diables oppresseurs qui rendirent à beaucoup les nuits très pénibles.

Les terreurs qui en résultèrent causèrent même des troubles qui nécessitèrent l'intervention de la police.

Dans la nuit du 10 au 11 septembre 1876, un charpentier se sentit oppressé pendant son sommeil par un grand chat noir qui pesait sur sa poitrine et sa gorge, et l'étouffait. Il se réveilla, saisi de frayeur, raconta l'aventure à sa femme et s'enfuit de sa maison.

Cette nouvelle se répandit rapidement, raconte le *North China Daily News*, et mit tout le quartier en émoi. Plusieurs centaines d'individus se mirent à la recherche du charpentier et du chat noir oppresseur.

Un agent de police européen s'efforça de rassurer la foule, en parlant du ridicule de cette affaire ; il échoua.

Quelques hommes et une vieille femme soutinrent que les esprits étaient cause du malheur en question ; celle-ci affirma qu'elle avait vu quelqu'un lancer des hommes de papier, et du doigt elle désigna le coupable.

Ce malfaiteur, effrayé du danger qui le menaçait, s'enfuit en toute hâte vers le quartier français ; il y fut poursuivi et allait être tué par le peuple, s'il n'était parvenu à s'échapper.

Deux autres individus, accusés comme lui d'avoir lancé des hommes de papier, furent saisis et enfermés à la station de police de Louza. L'un d'eux était porteur d'un billet de soldat.

Tous ces troubles disparurent avec la nuit, et la police prit des mesures pour les empêcher de se renouveler.

Elles ne réussirent pas, pour ce jour-là du moins, car le numéro du 12 septembre du même journal anglais racontait que l'agitation causée par les hommes de papier, s'était renouvelée dans la nuit suivante, c'est-à-dire dans la nuit du di-

manche au lundi.

Elle était encore plus grande que la veille, et s'étendait sur un espace plus considérable. Les rues de Ou-si et du Hou-pé en étaient les deux centres principaux.

Un vieillard, habitant la première de ces rues, sortit de sa maison en déclarant solennellement qu'elle venait d'être visitée depuis quelques minutes seulement par l'inévitable chat noir, et qu'on le trouverait à peu de distance si on voulait le chercher.

Les voisins et d'autres personnes se mirent à l'œuvre, battirent le tam-tam, frappèrent sur tous les instruments de fer qui leur tombèrent sous la main, et firent un vacarme plus facile à imaginer qu'à décrire. On n'apercevait que des lanternes levées en haut ou abaissées jusqu'à terre dans toutes les directions.

Personne ne put mettre la main sur le chat ; la police seule fit une capture : elle saisit le vieillard auteur de ce désordre et le conduisit à la station de Louza, où il passa le reste de la nuit.

La foule qui l'accompagnait était si nombreuse qu'elle remplissait presque toute la rue de Chan-si.

Le lendemain il fut conduit devant le magistrat chinois de la Cour mixte.

Le juge Chen, fort embarrassé en entendant le récit de l'accusé, resta quelques minutes silencieux. Il démontra ensuite au vieillard que l'apparition de ce chat noir n'avait rien de nuisible, et il le congédia.

Dans la rue de Hou-pé, on avait continué de battre le tam-tam jusqu'au point du jour.

Après avoir semé la terreur dans le quartier anglais, les hommes de papier pénétrèrent sur le territoire occupé par les factoreries françaises, sur la Concession Française, comme on nomme ce groupe d'habitations, et y continuèrent de plus belle leurs exploits nocturnes. L'ordre public en fut de nouveau troublé.

Aux méfaits des hommes de papier porteurs de sorts, succédèrent les oppressions causées par le fameux chat noir.

Les désordres amenés par toutes ces sorcelleries augmentèrent. Il fallait décidément y mettre un terme.

La police de Shang-haï, n'étant pas assez habile pour découvrir les auteurs de ces mauvaises farces diaboliques, s'en prit à leurs victimes.

Ce n'était peut-être pas très logique, non plus que très juste. En Europe on eût crié à l'arbitraire et l'on n'eût pas eu tort. Mais en Chine on n'y regarde pas de si près, surtout avec le peuple.

Tous les infortunés qui avaient été tourmentés par les maléfices, et qui avaient l'imprudence de s'en plaindre, furent arrêtés et condamnés à porter sur leurs épaules pendant un certain temps l'instrument de supplice appelé : cangue.

Le prétexte que les mandarins donnèrent pour motiver ces condamnations, fut que les malheureux, par leurs racontars et leurs jérémiades, avaient jeté l'alarme dans la population.

Bien plus, pour tourner leurs plaintes en ridicule, on représenta sur leur cangue l'image d'un chat noir décapité, entouré de cette inscription peu flatteuse : «Un méchant homme qui a dit des mensonges».

En outre on les obligea de stationner, l'instrument de leur supplice au cou, dans les rues et les carrefours où on les avait surpris en train de raconter leurs mésaventures.

Ces exemples retinrent la langue de ceux qui avaient souffert des mêmes tracasseries diaboliques. Dans la crainte de subir un pareil sort, ils se résignèrent à supporter en silence les avanies qu'ils s'empressaient auparavant de publier.

Ces mesures des mandarins produisirent un bon résultat. Chacun cachant soigneusement ses tracas, on finit par dormir tranquillement la nuit, et, le jour, par vaquer à ses affaires avec moins de préoccupations et de craintes.

Quant aux auteurs des méfaits, ils cessèrent peu à peu de recourir à leurs sorcelleries et de jeter des sorts, soit qu'ils fussent au bout de leur science de magiciens, soit qu'ils jugeassent inutile de continuer des pratiques qui, restant secrètes, ne causaient plus ni paniques générales, ni désordres dans la rue.

D'après le Père Palatre, que nous avons suivi dans cette étude, les provinces du Kiang-nan ne furent pas les seules exposées à la coupe des tresses et aux autres vexations que nous venons de raconter ; les provinces du Hou-kouang, du Kian-si, du Tché-kiang, du Fo-kien, du Pé-tchi-ly et Pékin même en souffrirent cruellement et connurent de longs jours et de plus longues nuits de terreur et d'angoisse.

Que les coupables de ces troubles aient été les membres de la secte du Pé-lien-Kao par leurs manœuvres magiques, cela n'a fait de doute pour personne en Chine, en 1876.

Le vice-roi des deux Kiang et les mandarins soumis à sa juridiction ont affirmé et même publié hautement dans leurs proclamations que les perturbateurs du repos public étaient les sectaires de la religion du Nénuphar Blanc. Le peuple pensa sur ce sujet exactement comme ses magistrats.

Mais pour quels motifs les membres du Pé-lien-Kao recouraient-ils ainsi à la magie pour causer ces troubles ?

Pourquoi, plus particulièrement, employaient-ils leur science de sorciers à priver leurs compatriotes de la tresse de cheveux, qui fait, à leur sens, le plus bel ornement de leur jaune beauté ?

Leurs motifs étaient de plusieurs sortes. Ils en avaient de naturels d'abord, de surnaturels ensuite.

Ils comptaient profiter des désordres produits par la terreur, pour organiser à leur aise une rébellion, puis une révolution, et parvenir ainsi à renverser la dynastie mandchoue actuellement régnante.

S'ils s'attaquèrent de préférence aux nattes, c'est parce qu'elles sont, ainsi que nous l'avons expliqué précédemment, les emblèmes le plus apparents de la soumission des Chinois à la dynastie en possession du trône ; c'est aussi parce qu'ils avaient besoin, pour la réussite de leurs projets, d'âmes de morts.

Eu effet, les membres de la secte du Pé-lien-Kao croient, dit-on, que, pour devenir invulnérables dans les combats, ils doivent être protégés par des âmes, devenues comme leurs anges gardiens, ou plutôt comme leurs démons familiers, qui écartent d'eux les blessures mortelles.

Les sorciers de la secte préparaient une levée d'âmes qu'ils avaient l'intention de mettre à la disposition de l'armée des conjurés.

Le principal mode de ce recrutement étrange était la coupe des tresses, obtenue par des procédés magiques. Cette coupe devait, dans leur idée, amener la mort de la victime au bout de trois jours.

Ce terme expiré, les âmes, délivrées des entraves du corps, tombaient en la possession du grand chef du Pé-lien-Kao. Celui-ci n'avait plus alors qu'à les mettre à la disposition de ses soldats.

Protégés par ces âmes, les conjurés, n'ayant plus à craindre les coups de leurs ennemis, devenaient invincibles. Dès lors aucune armée impériale n'eût pu mettre obstacle à la réalisation des plans du Nénuphar.

Aucun bataillon n'eût réussi à empêcher le maître des montagnes des Neuf-Dragons de s'emparer de Péking.

Cette croyance des sectaires du Pé-lien-Kao est assurément extraordinaire. Elle nous paraît même, à première vue, fort étrange.

Mais il ne faut pas juger des Chinois sur les Européens, des païens sur les chrétiens, des orientaux, fervents de la magie et des sciences occultes, sur les occidentaux qui les méprisent. Origine, éducation, croyances, instruction, tout les sépare.

Ensuite nous ferons observer que la croyance des sectaires du Pé-lien-Kao procédait de la croyance, vieille comme le monde et universelle, à la doctrine de la compensation, de la satisfaction, de la réparation.

Ces conjurés avaient l'intention de lever l'étendard de la révolte, de commencer une lutte à main armée. Ils ne pouvaient évidemment le faire sans s'exposer à périr.

En donnant par avance à la mort, à l'aide de procédés magiques, un nombre considérable de victimes, ils comptaient que la Grande Moissonneuse, ayant réuni sa gerbe, les épargnerait.

De plus le véritable Grand Maître occulte du Pé-lien-Kao, aussi bien que de toutes les autres sociétés pratiquant les sciences secrètes, n'est autre que Lucifer.

Le Révolté par excellence a-t-il perdu tout espoir de prendre sa revanche sur Dieu et de remonter à sa place au ciel ?

Il fait croire à ses adorateurs que non. Il l'a persuadé aux descendants des Taï-pings, qui rêvent, eux aussi, de prendre une revanche : celle de la défaite de leurs prédécesseurs ; et de renverser le trône impérial de la dynastie mandchoue.

Or, en se basant sur les croyances secrètes d'autres sectes, rien n'empêche de croire que les chefs suprêmes du Pé-lien Kao partagent la doctrine de certains grades élevés de la franc-maçonnerie occidentale.

Suivant cette doctrine, Lucifer sera en mesure de prendre sa revanche sur Dieu le jour où le nombre des morts tombés en enfer surpassera, ou tout au moins égalera, joint à celui des démons, le nombre des anges restés fidèles joint à celui des saints.

En lui procurant des âmes par des moyens magiques, les sorciers chinois lui recrutaient des soldats et concouraient à son but : arracher à Dieu ses créatures et le faire maudire par elles éternellement...

Cependant, soit à cause des mesures de police, soit à cause d'autres obstacles, les conspirateurs de 1876 ne réussirent pas dans leurs menées. Ils troublèrent une grande partie de la Chine, mais ne la révolutionnèrent pas.

Peut-être n'exécutèrent-ils cette année-là qu'un essai préparatoire de leurs moyens, se réservant de les appliquer de nouveau plus tard et d'en pousser les conséquences jusqu'au bout.

Les terreurs et les désordres de 1876 amenèrent pour les chrétiens les mêmes conséquences que les événements de 1768, c'est-à-dire : la persécution.

Les catholiques, après les sectaires du Pé-lien-Kao, furent dénoncés comme les auteurs de toutes ces sorcelleries. Ce qui en fournit le prétexte, ce furent les images saintes possédées par les chrétiens.

Les païens, n'en comprenant pas la signification, s'en effrayèrent et les considérèrent, de bonne ou mauvaise foi, comme des emblèmes magiques.

Leur colère éclata surtout contre les pêcheurs. Ceux-ci avaient sur leurs barques des rameaux bénits, ornés, suivant la coutume de la mission, de figures d'anges en papier découpé, d'images de Notre Seigneur et de la Sainte Vierge.

Aux yeux des païens, ces objets devinrent autant de personnages ou de démons, doués d'une puissance magique et obéissant aveuglément aux caprices haineux des chrétiens qui se faisaient un jeu de les lancer en l'air pour nuire au peuple.

Le 26 août 1876, auprès de Se-kia-tsen, dans la préfecture de Sou-tchéou, des paysans, soupçonnant que quatre barques de pêcheurs chrétiens contenaient des hommes de papier, les arrêtèrent et s'emparèrent de ceux qui les montaient.

Hommes, femmes et enfants furent garrottés et conduits au village sur leurs propres barques.

On fouilla les embarcations avec soin et l'on découvrit des objets de piété et, entre autres, des anges en papier tombés d'un vieux rameau desséché.

A cette vue les païens ne voulurent plus douter qu'ils n'eussent affaire à des magiciens. Ils conduisirent les chrétiens à Sou-tchéou et les livrèrent aux mandarins.

Les infortunés furent interrogés et torturés.

En vain le missionnaire résidant à Sou-tchéou s'efforça-t-il de démontrer l'injustice de l'accusation portée contre eux et d'obtenir leur mise en liberté. Ce fut peine perdue.

Le 11 septembre, trois de ces malheureux furent décapités comme coupables d'avoir lancé des sorts par le moyen d'hommes de papier.

Cette triple exécution se fit sous le contrôle des autorités chinoises, et, comme en 1768, il se trouva un magistrat pour envoyer à la cour de Péking un mémoire justificatif de la persécution.

Le 22 février 1877, en effet, la *Gazette de Péking*, organe officiel du gouvernement impérial, publia un rapport dans lequel Ou-yuen-ping, gouverneur général du Kiang-sou, prétendait démontrer la justice de la procédure suivie contre les trois infortunés.

Les autres pêcheurs chrétiens, saisis de frayeur, n'avaient pas attendu le résultat du procès pour prendre des mesures de précaution. Ils prévoyaient trop bien qu'étant donnée la surexcitation générale des esprits l'issue du procès ne serait pas heureuse.

Aussi, dès qu'ils connurent l'arrestation du 26 août, s'empressent-ils de mettre de la distance entre eux et ceux qu'ils redoutaient.

Le 30 environ soixante-quinze familles venant des chrétientés de Sou-tchéou, de Yang-ka-kiao et de Kouen-se, arrivèrent à Si-ka-wei où elles comptaient être à l'abri de la persécution.

Ce mouvement d'émigration s'accrut même et le nombre des barques atteignit le chiffre de deux cent soixante-huit. Cent vingt-huit d'entre elles s'arrêtèrent à Si-ka-wei ; les cent quarante autres se rendirent à Shang-haï.

A Ou-si, dit le Père Palatre, les pêcheurs se trouvèrent dans une situation très critique. Trois cents de leurs barques stationnaient en face de l'église de Sé-li-kiao ; elles avaient tout à redouter de la fureur des païens et ne pouvaient s'écarter pour jeter leurs filets.

Ce désœuvrement amena la misère ; l'argent fit défaut aux pêcheurs et le riz leur manqua ; les missionnaires et quelques chrétiens charitables durent les nourrir.

Cet état de choses se prolongea environ six semaines.

Après maints pourparlers avec les mandarins, les barques, munies de passeports, eurent la liberté de gagner leurs stations de pêche et de se livrer à leurs travaux habituels.

Les pêcheurs d'ailleurs ne furent pas les seuls chrétiens persécutés sous les mêmes prétextes. Un catholique, appartenant à une autre profession, fut même décapité à Nanking, le 31 janvier 1877, comme prétendument coupable d'avoir coupé des tresses.

Enfin le calme se rétablit petit à petit pour tout le monde et, de cette épidémie de prestiges diaboliques, unique peut-être dans l'histoire, ne survécurent plus que le souvenir et la crainte de la voir un jour ou l'autre se renouveler par les manœuvres des sorciers du Pé-lien-kao.

THIBET ET CORÉE

CHAPITRE XI

DANS LE THIBET : - LE LAMA. - A LA RECHERCHE D'UN DIEU. - L'ARC-EN-CIEL. - LA RÉPONSE DU TCHURTCHUN. - MANIFESTATION SPONTANÉE. - L'EXAMEN. - BOUDDHA EST MORT, VIVE BOUDDHA !... - LES DIEUX INCARNÉS. - LE PRESTIGE DU VASE D'EAU. - BOKTE QUI S'OUVRE LE VENTRE. - L'ARBRE DES DIX MILLE IMAGES. - LES PIÈCES DU PROCÈS. - LE PRODIGE TEL QUE L'A VU L'ABBÉ HUC EN 1845. - UN ARBRE UNIQUE. - LA VISITE DE M. GUELUY EN 1883. - PLUSIEURS ARBRES. - SUPERCHERIE DES LAMAS OU PRESTIGE DIABOLIQUE ?...

DANS LA CORÉE : - ENTRE DIEU ET SATAN. - LE MARTYRE DE MGR BERNEUX. - LA MARCHÉ SERPENTINE DU PALPONY. - RESPECT DES ANIMAUX SAUVAGES. - CROYANCE CONFIRMÉE PAR L'EXPÉRIENCE.

Le Thibet et la Corée forment, dans l'agglomération de peuples composant la Chine, deux contrées distinctes par leur sol également montagneux, par le caractère, la religion et les mœurs de leurs populations.

Placées aux deux extrémités de l'Empire du Milieu, le Thibet à l'ouest, et la Corée au nord-est, ces régions sont encore peu connues des Européens. Les missionnaires ont éprouvé de grandes difficultés pour y pénétrer et y prêcher l'Évangile.

Ce qui fait la force de Satan au Thibet, c'est l'organisation hiérarchique des prêtres des idoles ou lamas.

Ils y vivent d'une façon analogue à celle des religieux catholiques. Ils sont divisés en différents ordres, soumis à l'autorité de supérieurs généraux, ne se marient pas et habitent dans des couvents. Ils ont même emprunté au christianisme certaines cérémonies et jusqu'à des formes de vêtements sacerdotaux.

Il y a dans le lama deux hommes bien distincts : le ministre de Satan et l'homme sociable.

Quand il récite ses prières, qu'il accompagne d'un battement cadencé de tambour, écrivait M. Gabriel Durand, missionnaire apostolique au Thibet, ses traits contractés donnent à son visage un air de contenance qui effraie, sa voix prend un accent sépulcral, ses yeux roulent dans leurs orbites sans fixer aucun point ; on voit aisément que toute sa personne est sous l'influence d'un esprit malfaisant qui le mène.

Tout en lui est rebutant, tandis qu'il prie : son visage, ses yeux, sa voix, ses mouvements même.

Puis, quand sa prière est finie, et qu'il vient prendre part à la conversation, ses traits reprennent leur gaieté, ses manières s'assouplissent à toutes les formes de la politesse ; il salue gracieusement ; il rit d'une manière plus aimable encore.

Ce n'est plus alors le sorcier ou le ministre en fonction au temple ou à l'autel de Satan ; c'est l'homme poli et affable.

Les lamas pratiquent le Bouddhisme et sont répandus chez les Tartares Mongols aussi bien qu'au Thibet.

Un grand nombre de leurs couvents, ou lamasseries, sont placés sous le gouvernement direct du démon, gouvernement qu'il exerce au moyen des *Chabérons*.

Les Bouddhistes croient à la métempsycose, c'est-à-dire à la transmigration de l'âme, après la mort, d'un corps dans un autre.

Pour eux, non plus que pour les chrétiens, l'âme ne meurt pas. Seulement, au lieu de croire, comme nous, qu'elle va au ciel ou dans l'enfer, suivant ses mérites ou ses fautes, ils pensent qu'elle passe soit dans le corps d'un homme, soit dans le corps d'un animal, un certain nombre de fois avant de parvenir au degré de perfection qui lui permettra de s'unir à

Bouddha.

Comme on le voit, la métempsycose n'est qu'une déformation du dogme chrétien de l'immortalité de l'âme et de ses conséquences.

Mais cette déformation permet au démon de jouer un rôle prépondérant et véritablement extraordinaire dans le choix des supérieurs des lamasseries les plus importantes.

Les Bouddhistes, Tartares ou Thibétins, croient que ces supérieurs ne meurent pas véritablement, mais ne font que se transformer. Leur corps périt, mais leur âme transmigre dans une autre enveloppe humaine, et cette âme elle-même n'est qu'une émanation, une forme de leur grand dieu Bouddha.

Aussi, rapporte M. Huc, célèbre voyageur, quand un Grand Lama - un Talé-Lama - s'en est allé, c'est-à-dire quand il est mort, la chose ne devient pas pour la lamasserie un sujet de deuil. On ne s'abandonne ni aux larmes, ni aux regrets ; car tout le monde sait que le Chaberon, le Dieu incarné dont l'enveloppe mortelle s'est décomposée, va bientôt reparaître.

Cette mort apparente n'est que le commencement d'une existence nouvelle, et comme un anneau de plus ajouté à cette chaîne indéfinie et ininterrompue de vies successives ; c'est le prélude de la renaissance prochaine du même supérieur d'essence divine dans un autre corps humain plus jeune.

Lors donc qu'un Chaberon est mort, ses disciples se mettent en peine de découvrir l'endroit où leur maître ira se transformer et reprendre sa vie.

Si l'arc-en-ciel apparaît alors dans les airs, ils le regardent comme un signe de bon augure, que leur envoie leur ancien Grand-Lama pour les aider dans leurs recherches.

Tous les religieux bouddhistes se mettent en prière, et pendant que la lamasserie, veuve de son Chaberon, redouble ses jeûnes et ses oraisons, une troupe d'élite se met en route pour aller consulter le *Tchurtchun*, ou devin fameux dans la connaissance des choses cachées au commun des hommes.

On lui raconte que tel jour de tel mois lunaire, l'arc-en-ciel du Chaberon s'est manifesté dans les airs. Il a fait son apparition sur tel point, il était plus ou moins lumineux et a été visible pendant tant de temps. Puis il a disparu, en s'effaçant avec telle ou telle circonstance.

Quand le Tchurtchun a obtenu tous les renseignements nécessaires, il récite quelques prières, ouvre ses livres de divination, et prononce enfin son oracle, pendant que les lamas qui sont venus le consulter, écoutent ses paroles à genoux et dans le plus profond recueillement.

- Votre Grand-Lama, leur dit-il, est revenu à la vie dans le Thibet, à tant de distance de votre lamasserie. Vous le trouverez dans telle famille.

Quand ces religieux bouddhistes ont entendu cet oracle, ils s'en retournent en leur couvent, pleins de joie, annoncer la bonne nouvelle à leurs frères.

Mais il arrive souvent, dit M. Huc, que les disciples du défunt n'ont pas à se tourmenter pour découvrir le berceau de leur Grand-Lama. C'est lui-même qui veut bien les initier au secret de sa transformation.

Aussitôt qu'il a opéré sa métamorphose dans le Thibet, il se révèle lui-même. A un âge où les enfants ne savent encore articuler aucune parole, il déclare - ou, pour parler plus exactement le démon déclare par sa bouche - ce qu'il prétend être.

- C'est moi, dit-il avec l'accent de l'autorité, c'est moi qui suis le Grand-Lama, le Bouddha vivant de tel temple. Qu'on me conduise dans mon ancienne lamasserie. J'en suis le supérieur immortel.

Quand un enfant a parlé de la sorte, ses parents se hâtent de le faire savoir à la lamasserie intéressée.

Mais on comprend combien la supercherie, dans ce cas comme dans l'autre, serait facile ; aussi les lamas ont-ils recours à certaines précautions avant de reconnaître pour supérieur quelque enfant que ce soit.

Il leur faut d'autres preuves de sa mission diabolique que l'oracle du Tchurtchun, ou le récit des parents du bambin.

Cependant, dès que les Lamas ont découvert la résidence de leur Chaberon, ils manifestent la joie la plus vive. Les populations voisines la partagent.

Quand le fait se produit chez les Tartares, tout est en mouvement dans leurs tentes. On fait avec entrain les préparatifs d'un long voyage ; car c'est presque toujours dans le Thibet qu'il leur faut se rendre, pour aller chercher leur Bouddha, redevenu vivant sous une apparence humaine.

Le démon manque rarement, en effet, l'occasion de jouer ces pauvres gens un mauvais tour de sa façon, en les envoyant quêrer leur Chaberon dans des contrées lointaines et presque inaccessibles.

Tout le monde veut contribuer de son mieux à l'organisation du saint voyage.

Si le roi, ou le chef du pays, ne se met pas lui-même à la tête de la caravane, il envoie son propre fils ou un des membres le plus illustres de sa famille. Les grands du pays se font aussi un devoir et un honneur de prendre part au voyage.

Quand tout est enfin prêt, on choisit un jour réputé comme heureux et de bon augure, et l'on se met en route.

Quelquefois ces pauvres Mongols, après des fatigues incroyables parmi d'affreux déserts, finissent par tomber entre les mains de brigands qui les détournent des pieds à la tête.

S'ils ne meurent pas de faim et de froid au milieu des déserts, s'ils peuvent retourner jusqu'à l'endroit d'où ils sont partis, ils recommencent les préparatifs d'un nouveau voyage ; rien n'est jamais capable de les décourager.

Enfin quand, à force d'énergie et de persévérance, ils ont pu parvenir au Thibet, ils vont se prosterner devant l'enfant qui leur a été désigné.

Le jeune Chaberon n'est pourtant pas salué et proclamé Grand-Lama sans un examen préalable.

On tient une séance solennelle, où le Bouddha vivant est examiné devant tout le monde avec une attention scrupu-

leuse.

Où lui demande le nom de la lamasserie dont il prétend être le chef, à quelle distance elle est, et quel est le nombre des religieux qui y résident.

On l'interroge sur les usages et les habitudes du Grand-Lama défunt, et sur les principales circonstances qui ont accompagné sa mort.

Après toutes ces questions, on place devant lui divers livres de prières, des meubles de toute espèce, des théières, des tasses, etc.

Au milieu de tous ces objets, il doit démêler ceux qui lui ont appartenu dans sa vie antérieure.

Ordinairement, assure l'abbé Huc, cet enfant, à peine âgé de cinq ou six ans, sort victorieux de toutes ces épreuves. Il répond avec exactitude à toutes les questions qui lui sont posées, et fait sans aucun embarras l'inventaire de son mobilier.

- Voici, dit-il, les livres de prières dont j'avais coutume de me servir. Voici l'écuelle vernissée dans laquelle j'avais coutume de prendre le thé. Et ainsi de suite.

Sans aucun doute, les Mongols sont plus d'une fois les dupes de ceux qui ont intérêt à faire un Grand-Lama de ce marmot. Nous croyons néanmoins que souvent tout cela se fait de part et d'autre avec simplicité et de bonne foi.

D'après les renseignements que nous n'avons pas manqué de prendre auprès de personnes dignes de la plus grande confiance, il paraît que tout ce qu'on dit des Chabérons ne doit pas être rangé parmi les illusions et les prestiges.

Une philosophie purement humaine rejettera sans doute des faits semblables, ou les mettra sans hésiter sur le compte de fourberies lamaïques.

Pour nous, missionnaires catholiques, nous croyons que le grand menteur, qui trompa autrefois nos premiers parents dans le Paradis Terrestre, poursuit toujours dans le monde son système de mensonge. Celui qui avait la puissance de soutenir dans les airs Simon le Magicien peut bien encore aujourd'hui parler aux hommes par la bouche d'un enfant afin d'entretenir la foi de ses adorateurs.

Nous nous associons pleinement à l'opinion du célèbre explorateur de la Tartarie et du Thibet. Le ton de sincérité, la science et la prudence qui se manifestent dans ses écrits, de la première à la dernière page, ne nous permettent pas de douter de sa parole, surtout quand il traite une matière aussi importante, et qu'il fournit des affirmations aussi catégoriques.

Des enfants aussi jeunes que ceux qu'il cite ne peuvent parler ainsi qu'il le dit que sous l'inspiration du démon, soit qu'ils en soient possédés momentanément, soit qu'ils en soient possédés d'une façon permanente depuis leur naissance, ou peut-être même depuis leur conception.

D'autre part, ne se pourrait-il pas que certains démons se fassent adorer et servir depuis de longues années dans Les grandes lamasseries, en transigrant véritablement, pour ce qui les regarde, eux, d'un Chaberon mort, dans un Chaberon vivant ?

Nous ne voyons pas quelle objection sérieuse pourrait être faite à cette opinion.

Quoiqu'il en soit, dès que les titres du nouveau Chaberon ont été examinés et constatés, il est conduit en triomphe au couvent dont il doit redevenir Grand-Lama.

Sur la route qu'il suit, tout est en mouvement. Les Tartares arrivent par grandes troupes se prosterner sur son passage et lui présenter leurs offrandes.

Aussitôt qu'il est arrivé dans sa lamasserie, on le place sur l'autel, et alors, rois, princes, mandarins, lamas, tous les Tartares, depuis le plus riche jusqu'au plus pauvre, viennent courber le front devant cet enfant qu'on a été chercher à grands frais dans le fond du Thibet, et dont les possessions démoniaques excitent bientôt le respect, l'admiration et l'enthousiasme de tout le monde.

Il arrive aussi parfois que les Chabérons commencent leur carrière plus modestement dans une petite peuplade, entourés seulement de quelques disciples. Mais peu à peu leur réputation s'accroît dans les environs à la suite des manifestations diaboliques dont ils sont les sujets.

La petite lamasserie devient un lieu de pèlerinage pour les Bouddhistes. Les lamas voisins, spéculant sur la vogue et comptant sur des aumônes plus abondantes, viennent bâtir leurs cellules à côté, et ainsi le couvent acquiert d'année en année un développement plus considérable et finit par devenir célèbre dans la contrée, parfois même jusque chez les peuples voisins.

Ce n'est pas seulement au Thibet et dans la Tartarie que l'on rencontre des hommes possédés du démon et adorés de leur vivant comme des dieux.

Mgr Rizzolati, vicaire apostolique de la province du Hou-kouang, dans la Chine, écrivait le 25 novembre 1812 de U-cham-fu ces paroles qui apportent un appoint au récit de l'abbé Huc :

Dans plusieurs districts du Chan-si et du Chen-si, vers les confins de la Grande Muraille, comme aussi dans quelques villages de la province de Pékin, il est certains personnages, connus sous le nom de I-Huo-Foo, ou «dieux incarnés», qu'on adore même de leur vivant.

Ces espèces de lamas, qu'on ferait mieux d'appeler des démons incarnés, tant ils ont le génie et la puissance du mal, s'affranchissent impunément des devoirs les plus sacrés, sous prétexte que l'apothéose légitime leurs monstrueux excès, et n'en exercent pas moins sur la multitude fascinée par leurs prestiges, un empire aussi aveugle qu'absolu.

Les lamas des hauts grades possèdent des revenus et un casuel considérable qui leur permettent de vivre tranquilles.

Ceux des grades inférieurs, au contraire, sont obligés souvent de travailler de leurs mains. Quelques-uns s'adonnent à la sorcellerie et possèdent certains Sié-fa ou «moyens pervers», «moyens magiques», de gagner quelque argent.

L'abbé Huc, au cours de ses pérégrinations, rencontra un lama qui, au dire de tout le monde, remplissait à volonté un

verre d'eau au moyen d'une formule de prière.

Le missionnaire ne put jamais le décider à tenter l'épreuve en sa présence.

- Vous n'avez pas les mêmes croyances que moi, lui dit-il. Mes tentatives seraient non seulement infructueuses, niais encore m'exposeraient peut-être à de graves dangers.

Ce sorcier, instruit probablement par son démon familier, connaissait et redoutait le pouvoir du prêtre...

Un jour cependant il récita à M. Huc la prière de son sié-fa, de son enchantement.

C'est une invocation directe à l'assistance du démon.

Elle contient aussi la reconnaissance d'un pacte formel, d'une dette terrible à payer.

- Je te connais et tu me connais, disait le magicien. Allons, vieil ami, fais ce que je te demande. Apporte de l'eau, et remplis ce vase que je te présente. Remplir un vase d'eau, qu'est-ce que cela pour ta grande puissance ? Je sais que tu fais payer bien cher un vase d'eau, mais n'importe ! fais ce que je te demande, et remplis ce vase que je te présente. Plus tard nous compterons ensemble. Au jour fixé, tu prendras tout ce qui te revient.

Jésus-Christ, notre Maître à nous autres chrétiens, a promis de ne pas laisser sans récompense un verre d'eau donné en son nom et cette récompense sera éternelle.

Satan, pour remplir un vase d'eau et faire gagner quelques pièces de monnaie à son esclave, exige son âme à tourmenter durant l'éternité...

Malheureux ! trois fois malheureux, l'infortuné prêtre des idoles qui savait ce qu'il faisait, et avait cependant l'épouvantable courage de dire à son «vieil ami» :

- Je sais que tu fais payer bien cher un vase d'eau... mais n'importe ! Fais ce que je te demande... *Plus tard nous compterons ensemble. Au jour fixé, tu prendras tout ce qui te revient !...*

Quelquefois ces abominables formules restent sans effet. Le démon refuse de remplir le vase d'eau. Alors la prière du sorcier se change en injures et en imprécations contre le «vieil ami» qu'il invoquait un instant auparavant.

D'autres lamas ont recours à d'autres sorcelleries pour s'attirer renommée et fortune. Ils les pratiquent à domicile, en petit comité.

Les uns font rougir au feu des morceaux de fer et les lèchent impunément, les autres se font des incisions sur le corps, puis les effacent d'une manière prodigieuse, de telle sorte qu'il n'en reste plus la moindre trace. Toutes ces opérations doivent être précédées de la récitation de quelque prière.

L'épreuve du fer rougi ne nous semble pas impossible à exécuter par des moyens naturels, si elle dure peu de temps, le temps que l'humidité de la langue met à s'évaporer ; mais si elle dure plus longtemps, c'est autre chose, et une intervention surnaturelle devient nécessaire pour l'expliquer.

D'ailleurs, la circonstance de la prière précédant toujours ces sortes d'opérations prouve qu'elles se font sous la protection d'une puissance extrahumaine, et semble démontrer qu'elles ne réussissent que grâce à l'aide du démon.

Mais de tous les sié-fa, moyens pervers et prestiges diaboliques, le plus extraordinaire, le plus impressionnant, le plus merveilleux est celui des lamas Boktes.

Un jour que l'abbé Huc cheminait avec son compagnon, l'abbé Garbet, et son domestique, Samdadchiemba, sur les terres des Tartares Ortous, il rencontra de nombreuses caravanes suivant comme lui la direction d'Orient en Occident. Le chemin était rempli d'hommes, de femmes, d'enfants montés sur des chameaux ou sur des bœufs.

Le missionnaire en questionna plusieurs et leur demanda où ils se rendaient.

Tous répondirent qu'ils allaient à la lamasserie de Rache-Tchurin.

A leur tour, ces voyageurs interrogèrent l'explorateur et lui demandèrent si son voyage n'avait pas le même but.

L'abbé Huc répondit la vérité et déclara qu'il n'allait pas à Rache-Tchurin. Tous en parurent étonnés.

Ces nombreux pèlerins, raconte le missionnaire, la surprise qu'ils témoignaient, en nous entendant dire que nous n'allions pas à la lamasserie de Rache-Tchurin, tout servait à piquer notre curiosité.

Au détour d'une gorge, nous atteignîmes un vieux lama qui, le dos chargé d'un lourd fardeau, paraissait cheminer avec peine.

- Frère, lui dîmes-nous, tu es avancé en âge ; tes cheveux noirs ne sont pas aussi nombreux que les blancs. Sans doute ta fatigue doit être grande. Place ton fardeau sur un de nos chameaux, tu voyageras plus à l'aise.

En entendant nos paroles, le vieillard se prosterna, pour nous témoigner sa reconnaissance.

Nous fîmes aussitôt accroupir un chameau, et Samdadchiemba ajouta à notre bagage celui du lama voyageur.

Dès que le pèlerin fut déchargé du poids qui pesait sur ses épaules, sa marche devint plus facile et l'expression du contentement se répandit sur sa figure.

- Frère, lui dîmes-nous, nous sommes du ciel d'Occident et les affaires de ton pays nous sont peu familières ; nous sommes étonnés de rencontrer tant de pèlerins dans le désert.

- Nous allons tous à Rache-Tchurin, nous répondit-il avec un accent plein de dévotion.

- Une grande solennité sans doute vous appelle à la lamasserie :

- Oui, demain doit être un grand jour. Un lama Bokte fera éclater sa puissance ; il se tuera, sans pourtant mourir.

Nous comprîmes à l'instant le genre de solennité qui mettait en mouvement les Tartares Ortous.

Ce spectacle, quelque atroce et dégoûtant qu'il soit, est néanmoins très commun dans les lamasseries de la Tartarie.

Le Bokte qui doit «faire éclater sa puissance», comme disent les Mongols, se prépare à cet acte formidable par de longs jours de jeûne et de prière.

Pendant ce temps il doit s'interdire toute communication avec les hommes, et s'imposer le silence le plus absolu.

Quand le jour fixé est arrivé, toute la multitude des pèlerins se rend dans la grande cour de la lamasserie, où un grand autel est élevé sur le devant de la porte du temple.

Le Bokte paraît. Il s'avance gravement au milieu des acclamations de la foule, va s'asseoir sur l'autel, et détache de sa

ceinture un grand coutelas qu'il place sur ses genoux.

A ses pieds, de nombreux lamas, rangés en cercle, commencent les terribles invocations de cette affreuse cérémonie.

A mesure que la récitation des prières avance, on voit le Bokte trembler de tous ses membres et entrer graduellement dans des convulsions frénétiques.

Les lamas ne gardent bientôt plus de mesure ; leurs voix s'animent, leur chant se précipite en désordre, et la récitation des prières est enfin remplacée par des hurlements.

Alors le Bokte rejette brusquement l'écharpe dont il est enveloppé, détache sa ceinture, et, saisissant le coutelas, s'entrouvre le ventre dans toute sa longueur.

Il prend ses entrailles à deux mains et les étale devant lui.

Pendant que le sang coule de toute part, la multitude se prosterne devant cet horrible spectacle, et on interroge ce frénétique sur les choses cachées, sur les événements à venir, sur la destinée de certains personnages.

Le Bokte donne à toutes ces questions des réponses qui sont regardées comme des oracles par tout le monde.

Quand la dévote curiosité des nombreux pèlerins se trouve satisfaite, les lamas reprennent, avec calme et gravité, la récitation de leurs prières.

Le Bokte recueille avec sa main droite du sang de sa blessure, le porte à sa bouche, souffle trois fois dessus, et le jette en l'air en poussant une grande clameur. Il remet ses entrailles à leur place, passe rapidement la main sur la blessure de son ventre, et tout rentre dans l'état primitif, sans qu'il lui reste la moindre trace de cette opération diabolique, si ce n'est un extrême abattement.

Le Bokte roule son écharpe autour de son corps, récite à voix basse une courte prière, puis tout est fini, et chacun se disperse, à l'exception des dévots qui vont contempler et adorer l'autel ensanglanté que vient d'abandonner le saint par excellence.

A la suite de son récit, l'abbé Huc ajoute ces réflexions :

Ces cérémonies horribles se renouvellent assez souvent dans les grandes lamasseries de la Tartane et du Thibet. Nous ne pensons nullement qu'on puisse toujours mettre sur le compte de la supercherie les faits de ce genre ; car d'après tout ce que nous avons vu et entendu parmi les nations idolâtres, nous sommes persuadé que le démon y joue un grand rôle.

Au reste, notre persuasion à ce sujet se trouve fortifiée par l'opinion des Bouddhistes les plus instruits et les plus probes que nous avons rencontrés dans les nombreuses lamasseries que nous avons visitées.

Tous les lamas indistinctement n'ont pas le pouvoir des opérations prodigieuses. Ceux qui ont l'affreuse capacité de s'ouvrir le ventre, par exemple, ne se rencontrent jamais dans les rangs élevés de la hiérarchie.

Ce sont généralement de simples lamas, mal famés et peu estimés de leurs confrères.

Les lamas réguliers et de bon sens témoignent en général de l'horreur pour de pareils spectacles. A leurs yeux, toutes ces opérations sont diaboliques. Les bons lamas, disent-ils, ne sont pas capables d'exécuter de pareilles choses ; ils doivent même bien se garder de chercher à acquérir ce talent impie.

Quoique ces opérations démoniaques soient, en général, décriées dans les lamasseries bien réglées, cependant les supérieurs ne les prohibent pas. Au contraire, il y a dans l'année certains jours de solennité réservés pour ces dégoûtants spectacles.

L'intérêt est sans doute le seul motif qui puisse porter les Grands-Lamas à favoriser des actions qu'ils réprouvent secrètement au fond de leur conscience.

Ces spectacles diaboliques sont, en effet ; un moyen infaillible d'attirer une foule d'admirateurs stupides et ignorants ; de donner par ce grand concours de peuple une renommée à la lamasserie, et de l'enrichir des nombreuses offrandes, que les Tartares ne manquent jamais de faire dans de semblables circonstances.

Il existe au Thibet un arbre fameux connu sous le nom de Kounboun, nom formé de deux mots thibétains signifiant : «Dix mille images».

Cet arbre est-il, ou n'est-il pas un arbre merveilleux ?

Présente-t-il, ou a-t-il présenté des prodiges scientifiquement inexplicables et, par conséquent, probablement diaboliques ?

C'est un point sur lequel les savants ont beaucoup discuté. Les uns ont cru à l'intervention du démon, et les autres l'ont niée, certains même ont traité de fables les récits de ceux qui ont vu le Kounboun.

Fidèles à nos habitudes de stricte impartialité, nous mettrons sous les yeux des lecteurs les pièces du procès qui nous ont paru résumer le mieux les opinions diverses ; nous nous permettrons ensuite d'y ajouter nos propres réflexions en laissant à chacun la liberté de conclure dans le sens qui lui paraîtra le plus logique.

Tout d'abord deux mots d'explication. Le Bouddhisme a subi, au cours de son existence, des transformations.

Un des principaux réformateurs de cette religion fut Tsong-Kaba, né dans la tribu d'Amdo.

Ce pays, autrefois de nulle importance et totalement ignoré, acquit, depuis la réforme du Bouddhisme, une célébrité prodigieuse.

La montagne au pied de laquelle Tsong-Kaba reçut le jour devint un lieu fameux de pèlerinage.

Les lamas accoururent de toutes parts pour y bâtir leurs cellules. Peu à peu se forma une florissante lamasserie dont la renommée s'étendit au loin.

C'est en ce lieu que croît le Kounboun. Suivant la légende, il naquit de la chevelure de Tsong-Kaba, et porte des caractères thibétains sur ses feuilles et sur son écorce.

C'est sur ce point particulier que porte la discussion.

Voici ce qu'en dit l'abbé Huc, qui visita le Thibet et la Tartarie au cours des années 1844, 1845 et 1846 :
On doit naturellement s'attendre à ce que nous disions quelque chose de cet arbre.
Existe-t-il encore ? L'avons-nous vu ? Qu'offre-t-il de particulier ? Que, faut-il penser de ses feuilles merveilleuses ?
Voilà tout autant de questions qu'on est en droit de nous faire. Nous allons donc tâcher d'y répondre autant qu'il nous sera possible.

Oui ! Cet arbre existe encore ! Et nous en avons entendu parler trop souvent, durant notre voyage, pour que nous ne fussions pas quelque peu impatients d'aller le visiter.

Au pied de la montagne où est située la lamasserie, et non loin du principal temple bouddhique, est une grande enceinte carrée formée par des murs en briques.

Nous entrâmes dans cette vaste cour, et nous pûmes examiner à loisir l'arbre merveilleux dont nous avions déjà aperçu du dehors quelques branches.

Nos regards se portèrent d'abord avec une vive curiosité sur les feuilles, et nous fûmes consternés d'étonnement en voyant en effet sur chacune d'elles des caractères thibétains très bien formés; ils sont d'une couleur verte, quelquefois plus foncée, quelquefois plus claire que la feuille elle-même.

Notre première pensée fut de soupçonner, une supercherie des lamas ; mais après avoir tout examiné avec l'attention la plus minutieuse, il nous fut impossible de découvrir la moindre fraude.

Les caractères nous parurent faire partie de la feuille, comme les veines et les nervures ; la position qu'ils affectent n'est pas toujours la même ; on en voit tantôt au sommet ou au milieu de la feuille, tantôt à la base ou sur les côtés ; les feuilles le plus tendres présentent le caractère en rudiment ou à moitié formé ; l'écorce du tronc et des branches, qui se lève, à peu près comme celle des platanes, est également chargée de caractères.

Si l'on détache un fragment de vieille écorce, on aperçoit sur la nouvelle les formes indéterminées des caractères, qui déjà commencent à germer ; et, chose singulière, ils diffèrent assez souvent de ceux qui étaient par-dessus.

Nous cherchâmes partout, mais toujours vainement, quelque trace de supercherie ; la sueur nous en montait au front.

D'autres, plus habiles que nous, pourront peut-être donner des explications satisfaisantes sur cet arbre singulier ; pour nous, nous devons y renoncer. On sourira sans doute de notre ignorance, mais peu nous importe, pourvu qu'on ne suspecte pas la sincérité de notre relation.

L'Arbre des dix mille images nous parut très vieux ; son tronc, que trois hommes pourraient à peine embrasser, n'a pas plus de huit pieds de haut : les branches ne montent pas, mais elles s'étendent en panache et sont extrêmement touffues ; quelques-unes sont desséchées et tombent de vétusté ; les feuilles demeurent toujours vertes ; le bois, d'une couleur rougeâtre, a une odeur exquise et qui approche un peu de celle de la cannelle.

Les lamas nous dirent que, pendant l'été, vers la huitième lune, il produisait de grandes fleurs rouges d'une extrême beauté.

On nous a assuré aussi que nulle part il n'existait d'autre arbre de cette espèce, qu'on avait essayé de le multiplier par des graines et des bouturés dans plusieurs lamasseries de la Tartarie et du Thibet ; mais que toutes ces tentatives avaient été infructueuses.

Tel est le récit de l'abbé Huc.

Une quarantaine d'années plus tard, M. Gueluy, missionnaire belge, dans une lettre datée de Soung-chou-tchouang, le 13 décembre 1883, où il racontait sa visite à la lamasserie des «Dix mille images», donnait à son tour, de visu, la narration suivante, qui, comme on le verra, est fort différente de celle de l'abbé Huc :

Le carré, enfermé dans une barrière de bois, ne paraît pas avoir été cultivé cette année ; pas une fleur, pas trace d'un seul brin d'herbe.

Au milieu, quatre arbres, ou plutôt quatre branches, occupant moins d'un pied de diamètre à la base et ne dépassant pas quinze pieds de hauteur, croissent sur un espace assez restreint, éloignant tous leurs têtes desséchées du centre commun, comme pour ne pas se gêner mutuellement.

Déjà vous l'aurez compris, c'est l'arbre sacré lui-même que je vous décris.

Les premières branches sont assez basses, même l'une d'elles a été étayée, afin d'être hors de portée de la main du profane vulgaire.

L'écorce du tronc est rugueuse ; mais les jeunes branches lisses rappellent, à s'y méprendre, celles de nos cerisiers ; une légère écorce de couleur laiteuse se roule sur elle-même par intervalles, laissant à découvert une autre écorce d'un brun marron.

Nous y cherchons vainement des caractères ou quelque chose qui y ressemble.

Quelques feuilles sèches restent attachées aux branches. Elles sont moins rondes que nos feuilles de tilleul, et ressemblent plutôt par la forme aux feuilles de l'abricotier.

En ce moment, elles ne présentent aucun signe extraordinaire ni dans les nervures, ni dans les couleurs.

En nous éloignant, nous demandons à deux Chinois visiteurs :

- Est-ce là l'arbre sacré, dont on parle tant ?

- Oui, c'est bien cela, répondirent-ils.

Nous continuâmes notre visite, sans rencontrer ailleurs aucun autre arbre et, après avoir admiré le chœur général où se réunissent tout les lamas, nous reprîmes à la porte notre domestique et nos chevaux, et nous partîmes, persuadés qu'on nous avait joués ; nous ne pouvions avoir vu, ni l'arbre dont parle le Père Huc, ni même, croyons-nous, un arbre extraordinaire.

Notre domestique à la porte, entouré de curieux, n'a pas perdu son temps.

- Les prêtres, nous demande-t-il, ont-ils vu l'arbre miraculeux ?

- Des arbres ! Nous en avons bien vu quatre ! Mais ce qu'on pourrait uniquement y voir de miraculeux, c'est que ces

têtes chauves puissent encore porter vertes feuilles dans deux ans !

- Les prêtres ont bien vu l'endroit primitif, et l'arbre qui y végète, mais, pour voir le miracle, il faut aller dans une autre pagode, un peu plus bas, à l'angle de la rue que nous tournions tout à l'heure.

Descendant dans la rue de deux cents pas, nous arrivons vers une pagode plus petite, assez coquette et paraissant de construction plus récente. Elle forme le point de division de la rue en deux rues plus étroites.

Une avant-cour assez petite renferme, au milieu et sur les deux côtés, trois parterres, clôturés par des petits murs en briques.

Ici encore toutes les portes sont ouvertes.

En face de l'entrée un grand Bouddha doré, assis selon sa louable habitude, reçoit les adorations empressées des pèlerins mongols, mais ses parterres seuls arrêtent nos regards.

Celui du milieu a devant lui une grosse pierre presque informe élevant en obo sa pointe emblématique. Sa face en est noircie par l'huile des sacrifices ; ce qui a permis aux dévots serviteurs d'y fixer une vingtaine de sapèques en offrande à l'idole de bois. Sans cela on la croirait oubliée, puisqu'on lui tourne le dos pour saluer le Bouddha ventru.

Un arbre est derrière la pierre monumentale : c'est bien le même arbre, dont nous venons de voir quatre exemplaires ; mais celui-ci est plus petit, plus jeune, plus vigoureux ; en un mot, plus en état de faire des miracles, la peau des jeunes branches étant beaucoup plus lisse, plus impressionnable.

Détail curieux, ici comme plus haut, malgré la jeunesse du sujet la tête en est desséchée.

Vers le haut, détail qui mérite attention, cinq ou six trous secs, de trois à quatre centimètres de diamètre, assez rapprochés et s'ouvrant tous dans le haut.

Je voudrais examiner de plus près, mais l'enceinte est là et les lamas soupçonneux aussi !

Ici ! Ici ! Voici les caractères tant cherchés. Sur trois ou quatre branches, le brun-marron dont j'ai parlé plus haut a déteint jusqu'au café chicorée.

Ce sont bien des caractères et je les crois même thibétains, mais il n'y en a que deux par-ci par-là, et il reste beaucoup de blanc et de brun, comme vous l'entendez.

La supposition d'incision doit être écartée, l'écorce étant partout également lisse ; mais on dirait le plus souvent que le pinneau a manqué de fermeté ou que l'écorce a été revêche.

La plupart des caractères sont droits, c'est-à-dire dans le sens de la branche ; cependant plusieurs sont écrits transversalement.

Je connais mal les lois de la circulation de la sève, ou, voilà une bien singulière fantaisie de cette dernière de faire croître ainsi des caractères de travers.

Mais voici une autre fantaisie de cette sève mystérieuse. Le Bouddha lui a-t-il commandé de ne pas dépasser la hauteur commune des yeux du profane vulgaire ? Je le suppose ; mais ma taille est grande, et j'ai bon œil, grâce à Dieu !

Vers le haut ce parchemin d'un nouveau genre est bien aussi déroulé, mais le brun uniforme ne présente pas un seul caractère.

Les parterres de côté, de forme rectangulaire, renferment chacun trois sujets du même arbre. Ils sont identiques au premier, tant qu'à la forme, la croissance, la couleur, etc. ; ils n'en diffèrent que par la hauteur.

Les boutures multipliées de cet arbre unique sont sans doute trop jeunes pour faire des miracles, on n'y voit pas même la marque d'un premier essai !

Auront-ils leur tour plus tard ? C'est le secret des lamas !

Nous descendons entre deux longues files de boutiques de bric-à-brac installées là pour la fête, et nous parvenons à une auberge chinoise.

La foule des curieux se range bientôt de côté à l'arrivée d'un Pékinois bien mis et à l'air distingué. C'est un marchand, homme instruit, qui a passé dix ans dans ces contrées. Il parle de tout, excepté de l'arbre ; j'amène bientôt la conversation sur ce sujet.

- Autrefois, me dit-il, l'arbre aux caractères était vers la tour d'Argent ; aujourd'hui il est plus bas. Il n'y a de caractères que sur l'écorce, les feuilles n'en portent aucun. Si l'on enlevait cette première écorce, on verrait encore les caractères sur la seconde, dit-on.

L'arbre entre en sève au printemps, et les feuilles caduques disparaissent en automne. Il donne des fleurs blanches assez petites ; mais il ne porte ni fruit, ni baie.

- On dit, ajoutai-je, que les feuilles vertes portent des caractères.

- Aucun.

- Et qu'elles servent de panacée contre toutes les maladies.

- Contre certaines maladies, fit-il.

- Quelle maladie donc ?

- Contre... (*risum teneatis, amici*) contre... la toux, dit-on.

- Je veux en acheter quelques feuilles, où m'adresser ?

Chez les lamas, mais j'ignore s'ils en ont une provision. En tout cas ils administrent le remède eux-mêmes de peur que les mains des profanes ne souillent ces choses saintes.

- Cette essence d'arbre existe-t-elle ailleurs dans la contrée ?

- Nulle part.

Nous voulûmes relire sur place le passage du livre du Père Huc. Le missionnaire lazariste a passé trois mois à Kounboum, au sein de la lamasserie, et ses bonnes relations avec les lamas lui ont permis de voir à l'aise l'objet de son admiration.

Les détails qu'il donne sont tellement minutieux qu'il est impossible de nier qu'il ait vu ; mais ce qu'il a vu, mais ce qu'il raconte est tellement en opposition avec ce que nous avons vu, qu'il nous est impossible encore de dire que nous ayons

eu, les uns et les autres, devant les yeux des arbres et un prodige identiques.

Or, entre un missionnaire et des lamas, notre choix serait tout fait, et nous n'hésiterions pas à dire que ces derniers ont pu rendre un autre arbre héritier du prodige, ou plutôt de leurs artifices.

Et alors je dirais que les lamas ont dégénéré avec leur arbre autrefois fameux ! Il ne faut pas qu'ils soient en possession de bien grands secrets chimiques, pour opérer si grossièrement la déteinte que nous avons contemplée sans la moindre admiration.

Cependant nous ajoutons que de là à accuser le Père Huc de mauvaise foi il y a loin.

Telle est la version de M. Gueluy.

On voit qu'entre les deux récits existent de profondes divergences.

Nous voilà donc en présence de deux narrations écrites par des hommes que leur double caractère de prêtre et de missionnaire, c'est-à-dire de voyageurs ayant beaucoup vu, met à l'abri de tout soupçon de mensonge et de crédulité trop facile.

Tout, d'ailleurs, dans la façon dont l'abbé Hue a raconté ses explorations, accuse sa bonne foi et sa science.

La sincérité possède une simplicité et une force d'expressions, que la fiction éprouverait bien de la difficulté à atteindre, et le récit des choses qu'a vues ce voyageur est si intéressant en lui-même, qu'il n'a aucun besoin, pour se faire valoir, d'exagération.

Mais il y a une différence qu'il est utile de relever, entre la façon dont l'abbé Huc a vu, et celle dont M. Gueluy a pu voir.

Le premier a passé trois mois à Kounboum et y a vécu dans l'intimité des lamas, les coudoyant et les étudiant jour et nuit, il a donc eu le temps d'observer et de remarquer, et il le fit, pour le fameux arbre, avec une attention défiante qui lui faisait «monter la sueur au front».

Le second, au contraire, n'a fait qu'une courte visite, en passant, sous l'œil soupçonneux des lamas.

Il s'est écoulé une quarantaine d'années entre le séjour de l'abbé Huc et le passage de M. Gueluy.

Le premier a examiné un arbre unique, dont le tronc était si gros que trois hommes auraient eu de la peine à l'entourer de leurs bras, et qui produisait, dirent les lamas de l'endroit, de grandes fleurs rouges.

Le second a vu plusieurs arbres, dont le plus gros, composé de quatre tiges, occupait moins d'un pied de diamètre à sa base, c'est-à-dire mesurait un mètre de circonférence, et qui produisait, au rapport d'un commerçant chinois de Péking, de petites fleurs blanches.

Les différences entre les deux végétaux sont si grandes qu'il est bien difficile, ainsi que le constate M. Gueluy lui-même, qu'il ait eu devant les yeux l'arbre qu'avait examiné son prédécesseur.

D'ailleurs, en l'espace de près de quarante ans, le végétal qui déjà avait paru très vieux à M. Huc avait eu largement le temps de mourir et de faire place à un successeur de la même essence ou d'une essence différente.

Cette substitution admise, la question de savoir si les particularités remarquées à deux reprises à la lamasserie des «Dix mille Images» sont le fait d'une intervention diabolique ou d'une supercherie des lamas se dédouble.

On ne voit pas trop à l'aide de quel procédé il serait possible de peindre des caractères sur des feuilles, avec tant de perfection qu'ils semblassent faire partie de la feuille : «comme les veines et les nervures», qu'ils apparussent d'abord rudimentaires ou à moitié formés sur les feuilles le plus tendres, puis s'allongeassent et s'élargissent au fur et à mesure de la croissance des dites feuilles, jusqu'à devenir «très bien formés».

Quel adroit et patient travail de retouche il eût fallu exécuter, à chaque poussée de sève, pour remettre «au point», et cela secrètement, tant de petites peintures sur tant de feuilles suspendues en l'air, balancées au bout de leurs minces branchettes.

Feue Pénélope elle-même, de si patiente et si persévérante mémoire, y eût renoncé.

Comment aussi les lamas s'y seraient-ils pris pour peindre, sous l'écorce du tronc et des branches déjà couvertes de caractères, d'autres caractères que ceux tracés extérieurement ?

En vérité ! S'ils ont atteint de pareils résultats par des moyens naturels, ils ont accompli un tour de force aussi merveilleux que ceux réalisés par Satan.

Quant à l'arbre vu par M. Gueluy, dont l'écorce porte quelques caractères qu'il «croit même thibétains», nous ne voulons pas être plus affirmatifs que lui.

Nous nous contenterons de faire observer que la position des caractères, soit dans le sens de la sève, soit dans le sens transversal, ne constitue pas plus une preuve de la non-intervention du diable que de son intervention.

Si le démon peut - Dieu le permettant - faire dévier les lois de la végétation sur un arbre de façon à faire paraître des dessins sur son écorce, il peut aussi bien les dévier de façon à montrer ces dessins couchés que debout.

De même, cette position, à notre sens, ne confirme ni n'infirme l'ingérence d'une supercherie.

Adhuc sub judice lis est !... La discussion reste ouverte !...

La Corée est un pays à peu près totalement inconnu jusqu'à présent des Européens. Sa position géographique de longue presqu'île, protégée par des mers dangereuses, l'a mise à l'abri, jusqu'à ces derniers temps, de tout contact avec les autres peuples. Il est très difficile d'y entrer et d'en sortir.

Les correspondances que les missionnaires, une fois introduits dans ce repaire de l'idolâtrie, ont pu envoyer en Occident ont été très rares. On ne connaît donc que peu de choses sur la chrétienté de Corée, et toute son histoire se résume dans la longue liste de ses martyrs.

En 1801, le Père Tsoi, qui depuis 1791 administrait seul les six mille fidèles qui composaient cette église, reçut la récompense suprême de ses dix années d'apostolat et eut le bonheur de verser son sang pour Jésus-Christ.

Plus de trente ans ses chrétiens restèrent sans pasteur.

Ce ne fut pas faute d'en réclamer.

En 1811 et en 1817, ils envoyèrent en Chine des députés pour demander des prêtres.

C'était alors la grande disette d'ouvriers apostoliques causée par la Révolution Française. On ne put leur adresser de missionnaires.

En 1827 ils renouvelèrent leur démarche. Leur désir fut entendu. Mais on ne voyageait pas alors avec la rapidité d'aujourd'hui.

Ce ne fut qu'en 1835 que Mgr Bruguière, qui s'était offert pour ce poste périlleux, parvint en Mongolie aux portes de la Corée. Nouveau Moïse, il y mourut sans pouvoir pénétrer dans la Terre Sanglante qu'il regardait comme sa Terre Promise.

L'année suivante, Messieurs Mauband et Chastan furent plus heureux et s'introduisirent en Corée.

Mgr Imbert réussit également, en 1837, à forcer les portes de ce pays inhospitalier.

Leur apostolat, qui dura autant que la mission publique de Notre Seigneur Jésus-Christ, trois ans, fut d'une fécondité extraordinaire. En 1836, la Corée comptait 4.000 chrétiens ; en 1839 elle en comptait 9.000.

Ayant travaillé avec tant de succès, les trois missionnaires terminèrent leur vie, comme leur Maître, par le martyre, en 1839.

La persécution et la perspective de la mort, bien loin d'effrayer les pionniers du christianisme, ne firent, au contraire, qu'augmenter leur ardeur.

En 1866, douze missionnaires avaient réussi à s'établir en Corée. Ils y administraient 18.000 fidèles. Mais le gouvernement de la presqu'île, effrayé par les progrès des Russes qui s'approchaient de plus en plus de ses frontières, crut, en persécutant les chrétiens et leurs prêtres, détruire les alliés de ceux qu'il craignait.

Le 8 mars 1866, Mgr Berrieux, MM. Beaulieu, Dorie et de Bretenières furent mis à mort. Le 11, ce fut le tour de MM. Pourthié et Petit-Nicolas. Le 30 encore, Mgr Daveluy et MM. Huin et Aumaître furent martyrisés. Seuls MM. Ridet, Calais et Féron échappèrent aux bourreaux.

Quant aux fidèles, tous ceux qui avaient quelque influence furent massacrés.

En 1876, les missionnaires rentrèrent en Corée pour tenter encore de l'arracher au joug de Satan.

En 1878, Mgr Ridet fut découvert et arrêté. Mais le gouvernement commençait à craindre l'intervention de l'Europe dans ses affaires. Au lieu de décapiter Mgr Ridet comme ses prédécesseurs, il se contenta de le garder cinq mois en prison, puis de le faire reconduire en Chine.

Maintenant la présence d'ambassadeurs et de consuls européens à Séoul, la capitale de la Corée, rend plus difficile le retour des atrocités du passé, mais on ne peut prévoir encore les effets que produiront, au point de vue de l'évangélisation, les résultats de la victoire récente des Japonais sur les Chinois.

Malgré tant de persécutions, ou, pour parler plus exactement, à cause même de ces persécutions, l'église de Corée prit en un siècle un merveilleux accroissement.

En 1800, elle comptait, comme nous l'avons dit, 6.000 fidèles. Cinquante ans après, ce chiffre était doublé exactement. Quatre-vingt-onze ans plus tard, en 1891, il était plus que décuplé ; il s'élevait à 63.520.

Tels sont les fruits que produit la prédication de ceux qui ne craignent pas d'affronter la mort et de subir des supplices corporels pour la propagation de leurs idées.

Des péripéties de la lutte engagée en ces lointains pays entre Dieu et Satan, entre les missionnaires et les difficultés de toutes sortes, nous extrayons seulement deux faits caractéristiques.

Mgr Berrieux fut mis à mort le 8 mars 1866. Un détail de son exécution nous paraît présenter un sens diabolique et donner à son assassinat sa véritable signification de meurtre commis au nom de Satan par ses suppôts obéissants.

Ce détail nous est parvenu par la relation de M. Calais, un des trois missionnaires qui échappèrent à la persécution et purent se réfugier en Chine. Son récit a été envoyé, le 13 février 1867, du port de Shang-hai, en terre chinoise.

Près du village de Sai-nam-to, dit-il, à une lieue de Séoul, et près du fleuve, s'étend une vaste plaine sablonneuse destinée à l'exécution des criminels.

Une tente est dressée sur un des côtés de la plage pour recevoir le siège du mandarin qui-préside. Vers le milieu de l'arène, un grand mât s'élève, surmonté d'un drapeau blanc. Quatre cents soldats sont sous les armes ; l'escorte du mandarin est aussi fort nombreuse.

C'est là, au pied du mat, qu'on dépose le missionnaire. Après l'avoir débarrassé des cordes qui l'attachent, on le dépouille de ses vêtements, on lui lie les bras derrière le dos, on lui verse de l'eau sur la tête et le visage, puis on les saupoudre de chaux.

Ensuite l'exécuteur lui perce le cartilage des oreilles avec une flèche qui demeure de haut en bas fixée dans la plaie, lui passe deux longs bâtons sous les bras, et deux soldats saisissent les extrémités de ces bâtons.

Alors commence ce qu'on appelle en Corée : «la marche du palpong».

Trois porte-drapeaux et deux soldats, armés d'instruments de supplice, précèdent le condamné.

Derrière lui sont trois soldats armés de la même manière, et deux porte-drapeau.

Quatre-vingts soldats, la lance ou le sabre au poing, ferment cette marche funèbre.

Le cortège se meut en spirale, décrivant d'abord une grande ligne courbe qui se replie ensuite sur elle-même, par huit évolutions successives, de manière à se terminer près du mât, point central de l'arène.

Pendant l'exécution, une rangée de soldats contient la foule. Une seconde ligne intérieure est disposée en forme de fer à cheval devant la tente et l'escorte du mandarin. Ces soldats vont et viennent continuellement dans le même ordre, afin d'étouffer par le bruit de leurs pas les cris du patient.

Les cinq porte-drapeau et les cinq soldats, armés d'instruments de supplice, sont disposés aussi en fer à cheval. Enfin un petit cercle est formé par six hommes armés de coutelas. Ce sont les bourreaux.

Au signal donné par le mandarin, ils exécutent une danse sauvage en brandissant leurs coutelas et en poussant des

cris féroces autour de la victime agenouillée, la tête penchée en avant, les cheveux liés à une corde tenue par un soldat. Ils frappent sans interrompre leur danse.

Au troisième coup la tête de Mgr Berneux roule sur le sol ; soldats et bourreaux jettent un cri de triomphe.

A peine tombé, le chef sacré de l'évêque est relevé et placé sur une petite table.

On recommence la promenade du «palpong», mais en sens inverse pour porter cette tête au mandarin.

Elle est ensuite suspendue à un poteau au-dessus du tronc mutilé.

N'est-elle pas d'un symbolisme diabolique vraiment saisissant cette marche serpentine du «palpong» par laquelle les adorateurs de l'antique serpent viennent déposer, en le portant suspendu comme en croix, l'évêque catholique au pied du poteau de son supplice où ils le sacrifieront à la rage de l'enfer, et d'où, en imitant le mouvement du reptile qui se déroule, ils rapporteront sa tête en hommage au magistrat qui a commandé le meurtre agréable à Lucifer ?...

En Corée se produisirent aussi des faits providentiels que nous avons eu plusieurs fois l'occasion de constater dans d'autres pays, et qui démontrent le respect, humainement inexplicable, des animaux sauvages pour les missionnaires.

Le vendredi saint, 30 mars 1806, MM. Aumaître et Huin furent martyrisés à Sou-rieng. Leurs corps restèrent trois jours exposés sans défense sur le lieu de leur supplice. Les animaux carnassiers, très nombreux en ces parages, ne touchèrent pas à leurs dépouilles, jusqu'à ce qu'elles fussent recueillies et inhumées honorablement.

En 1878, pendant une persécution, M. Robert, missionnaire, alla visiter une chrétienté établie en pleine montagne. Celle-ci était en partie couverte de forêts coupées par des clairières. Dans les parties non boisées s'élevaient à perte de vue d'énormes rochers à pic qui servaient de repaires aux tigres.

La veille de l'arrivée du prêtre on entendit ces animaux rugir plus fort et plus longtemps que d'habitude.

- Ils rugissent pour la dernière fois, se dirent les chrétiens ; car, aussitôt le Père arrivé, ils n'habiteront plus ces parages.

Il en fut comme ils l'avaient dit. Le 9 mars 1878, il y avait un mois et demi qu'on n'y avait ni vu, ni entendu un seul tigre.

Par contre les habitants d'un village païen, situé au pied de la montagne, avaient vu, pendant ce temps, leurs porcs et leurs chiens emportés en plein jour, sous leurs yeux, par les fauves.

Les chrétiens, administrés par M. Robert, croyaient si fermement que la présence du missionnaire les préservait des attaques des animaux féroces qu'en sa compagnie ils se hasardaient à voyager la nuit, ce qu'ils n'eussent jamais osé entreprendre tout seuls.

Notre Seigneur n'a-t-il pas indiqué, parmi les signes auxquels on reconnaîtrait ses envoyés, leur puissance sur les bêtes nuisibles, lorsqu'il a dit, unissant dans une même expression les reptiles qui rampent sur la terre, et les dragons issus de l'enfer : *serpentes tollent !*

OCÉANIE

CHAPITRE XII

A NOUKAHIVA : PYTHONISSE VAINCUE. - A TAKOTO : UNE IDOLE QUI PRÉDIT SA CHUTE. - AUX ÎLES SANDWICHS : APPRENTI-MAGICIEN. - LE DIABLE JALOUX. - L'EXORCISME MAHITI. - «LE DIEU QU'ON FAIT SORTIR ET ENTRER». - «LE MAUNU, APPÂT DIABOLIQUE. - L'ENVOÛTEMENT. - LE SIGNAL DE L'ÉCLAIR. - TERRIBLE FIN D'UN CHINOIS ET DE SES DEUX AMIS. - EN NOUVELLE-CALÉDONIE : LE TEMPLE DU DOU. - «LE DOU S'ÉCHAPPE !» - LE FAISEUR DE TEMPÊTE DE L'ÎLE POOT. - L'AN MILLE DE L'ÎLE ART. - «LES CASES DE LA TEMPÊTE». - DEVANT LES CRÂNES DES ANCÊTRES. - A FUTUNA : LE MARTYRE DU BIENHEUREUX CHANEL. - LE COUP DE TONNERRE. - A WALLIS : LA DAME MERVEILLEUSE. - LES AÏTOUS. - A ROTOUMA : LA PRÉDICTION DE LA SORCIÈRE. - A LA NOUVELLE-GUINÉE : LE NÉPOU. - LA MALIRA. - LE VILLAGE D'ARAHA. - DÉFI AU SORCIER.

De toutes les parties du monde, l'Océanie fut la dernière à recevoir la lumière de la foi. Son évangélisation ne commença qu'en 1826 par l'envoi aux îles Sandwichs de trois missionnaires de la Congrégation des prêtres des Sacrés-Cœurs, dits de Picpus.

En 1833, le pape Grégoire XVI partagea en deux l'Océanie, d'un pôle à l'autre, en prenant comme limite de démarcation le 180° degré de longitude. Il forma ainsi deux vicariats : celui de l'Océanie Orientale et celui de l'Océanie Occidentale qu'il confia aux Maristes.

Mais ces vicariats étaient beaucoup trop étendus. On fut obligé de les diviser, puis de les subdiviser. De partage en partage on arriva à l'état actuel que voici :

Quatre congrégations évangélisent l'Océanie.

1° Les Picpuciens, qui administrent trois vicariats apostoliques aux îles Sandwichs, Tahiti et Marquises ;

2° Les Maristes, chargés des quatre vicariats de l'Océanie centrale, des îles des Navigateurs, de la Nouvelle-Calédonie et Fidji.

3° Les Missionnaires d'Issoudun, qui exercent leur ministère dans les deux vicariats de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Poméranie ;

4° Les Capucins, qui s'occupent des deux missions des Carolines Occidentales et des Carolines Orientales.

L'Océanie compte donc en tout neuf vicariats apostoliques et deux missions.

Les îles Sandwichs ou Hawaï, découvertes en 1778 par Cook, forment un groupe de huit grandes îles : Hawaï, Maui, Oahu, Kauai, Molokaï, Lauai, Nihau et Kahvolawe, accompagnées d'une centaine d'îlots. Honolulu, la capitale, est dans

l'île d'Oahu.

En 1820, les protestants Méthodistes y arrivèrent et convertirent le roi, la reine et tout le pays. Le résultat de leur présence fut le vice le plus effréné, que suivit une effrayante dépopulation. En 1823 il y avait dans l'archipel 142.050 habitants. En 1860 il n'y en avait plus que 67.800 ; en 1872, 56.872 !...

En 1827, commença l'évangélisation catholique. Les Méthodistes, craignant les prêtres Romains, les firent déporter, en 1831, en Californie et, pendant les quatre années suivantes, persécutèrent les catholiques. En 1836 et 1837, les missionnaires tentèrent de reprendre le travail d'évangélisation. La persécution redoubla. Enfin, en 1839, le commandant Laplace obtint du roi Kaméhaméha IV la liberté pour les catholiques. Depuis lors le nombre de ceux-ci a grandi rapidement. Il s'élève à 27.600 sur environ 90.000 habitants. Le dévouement du fameux Père Damien Deveuster, l'apôtre des lépreux de l'île Molokai, a beaucoup aidé à ce succès.

Le vicariat apostolique de Tahiti comprend les îles de la Société, l'archipel des Paumotous, les îles Gambier, Tubuai, de Cook et de Pâques, soit environ six cents îles ou îlots.

C'est en 1834 que les premiers missionnaires arrivèrent aux îles Gambier. Ils y trouvèrent des anthropophages vivant dans la paresse, la misère et tous les vices. Ils les transformèrent si bien que, quatre ans après, ils baptisèrent le roi de Mangareva avec ses quatre mille sujets.

A Tahiti, les missionnaires eurent beaucoup à souffrir de la part des Méthodistes qui s'y étaient installés avant eux, et surtout du fameux Pritchard. Pomaré V, ayant accepté, en 1880, l'annexion de son île à la France, le travail d'évangélisation devint plus facile et plus fructueux.

Les Paumotous sont une centaine d'îles madéporiques, très petites, habitées par des groupes de quatre-vingts ou cent sauvages n'ayant que la pêche comme ressource. La prédication catholique a commencé dans ces îles en 1819.

Les indigènes des îles Marquises étaient regardés comme les plus féroces cannibales de l'Océanie. En 1846, les missionnaires arrivèrent à Noukahiva, et, en quelques années, civilisèrent les habitants. Malheureusement pour les indigènes, la France, qui en avait pris possession en 1840, y établit, en 1848, un pénitencier. Les mauvais exemples des forçats corrompirent les habitants.

La puissance des missionnaires et des chrétiens dans ces îles se fit sentir dès les premiers temps de leur présence en imposant silence aux démons.

En 1839 M. François d'Assise Caret, vice-préfet apostolique de l'Océanie Orientale, racontait que deux néophytes de Mangaréva, se trouvant en voyage à Noukahiva, virent un soir beaucoup de monde se diriger vers la maison d'une femme-chef qui était malade : ils y allèrent aussi.

Une prêtresse s'y trouvait et devait rendre des oracles. Tout le monde s'attendait à voir le dieu descendre, entrer dans le corps de la pythonisse, et manifester sa présence par les signes ordinaires.

Nos deux néophytes firent le signe de la croix.

La foule resta longtemps dans l'attente, le démon ne venait point ; la prêtresse voulut faire ses contorsions ordinaires, elle n'y put réussir.

Nos deux néophytes qui, eux aussi, avaient été victimes autrefois des mêmes fraudes, demandèrent en riant quand donc il plairait au dieu de descendre.

On leur répondit que la chose aurait lieu quand le feu serait éteint. Le feu s'éteignit, l'esprit ne vint point.

Le peuple ennuyé se retira. Plusieurs disaient :

- Nos dieux sont partis, depuis que ces prêtres sont arrivés ; notre pays va peut-être passer au grand Dieu qu'ils annoncent.

En 1867 ou 1868, un bateau parti de Mangaréva aborda dans l'île Takoto, l'une des Paumotous. Quelques catholiques mangaréviens descendirent à terre. Ils cherchèrent à apprivoiser les naturels, et à leur donner quelque idée du grand Dieu des chrétiens, et leur annoncèrent que bientôt des missionnaires européens viendraient les instruire de sa parole.

Le grand-prêtre de Takoto leur répondit qu'ils le savaient déjà, car un jour qu'il offrait un sacrifice à son idole, celle-ci lui dit que bientôt tous les dieux de l'île deviendraient muets, et que toute la population de Takotu servirait un Dieu étranger, plus puissant qu'eux tous, qui leur serait annoncé par des prêtres vierges, vivant sans femmes, et portant de longues robes noires.

La prophétie s'est réalisée à Takoto, comme une autre semblable s'était réalisée au Mexique, comme aussi certains oracles analogues de l'antique paganisme s'étaient accomplis pour la plus grande gloire de Dieu et de ses apôtres.

Les missionnaires, en abordant aux îles Sandwichs, y trouvèrent, comme ils en ont trouvé dans tous les pays païens, des sorciers.

Celui qui voulait le devenir devait se procurer certains poissons sacrés, un cochon entièrement noir, ou quelque autre animal: coq ou chien. Muni de ces présents, il allait trouver un vieux magicien, offrait un sacrifice au démon et commençait une sorte de noviciat.

Le maître l'initiait à ses secrets et éprouvait sa vocation en lui confiant quelques maléices à exécuter. En cas d'insuccès, le postulant était renvoyé comme n'étant pas appelé de Satan. En cas de succès, son maître lui disait solennellement :

- Je te donne puissance en moi.

Ce qui signifiait que le nouveau sorcier acquérait des droits, non seulement sur le commun du peuple, mais encore sur les enfants et les plus proches parents de son initiateur.

Ces suppôts du démon étaient, et sont encore, extrêmement craints et abhorrés. S'ils sont chassés d'un village, ils ne

trouvent d'accueil auprès de personne, et sont obligés d'errer dans les bois et les montagnes. Naturellement ils cherchent à se venger de ces avanies par tous les moyens, les naturels et les surnaturels.

Ces magiciens, malgré la répulsion qu'ils inspiraient, étaient cependant appelés dans les familles pour pratiquer des exorcismes que l'on appelle en langue canaque : *mahiti*.

Ils avaient lieu surtout lorsqu'une personne, homme ou femme, passant pour avoir eu commerce avec le démon, devenait malade ou infirme peu de temps après son mariage. On supposait alors que Satan jaloux en était la cause.

À l'entrée du sorcier dans la case, le malade, disait-on, éprouvait d'horribles contorsions. Le magicien examinait le possédé, puis procédait à ses enchantements.

Il offrait des sacrifices de poissons sacrés, d'herbes et de plantes vénéneuses. Ces objets étaient, après cette offrande, considérés comme devenus sacrés, possédés.

Le sorcier en jetait dans le feu la plus grande partie, en holocauste propitiatoire, puis réunissait le surplus en un petit paquet qu'il suspendait dans la case à titre de talisman protecteur.

Pendant ce temps, le démon se plaignait qu'on venait le troubler et le chasser. Mais le magicien lui persuadait de sortir, et, au besoin, l'y contraignait par la menace.

Souvent le diable demandait à passer dans le corps d'une autre personne qu'il désignait, d'un nouveau gardien, d'un *kaku* en langue canaque. Et s'il en obtenait la permission du sorcier, il opérait son déplacement.

Les habitants des îles Sandwichs avaient même un terme pour désigner cette sorte de démon que l'on faisait ainsi changer de domicile volonté ; ils l'appelaient : « *ke akua hoonnauna, ke akua hokomokomo* ; le dieu qu'on fait sortir et entrer ».

Mais l'affaire ne se terminait pas toujours là. Il était des magiciens d'inégale puissance. La famille dans laquelle venait d'entrer le « dieu renvoyé » ne cherchait naturellement qu'une chose : se débarrasser au plus tôt de cet hôte incommode.

Pour cela elle s'adressait à son tour à un exorciste ; or, si ce dernier était plus puissant que le premier sorcier, il s'élevait une lutte magique entre eux, dont l'issue tournait au détriment du plus faible.

Le magicien envoyeur était alors condamné fatalement à périr misérablement avec toutes les personnes qui avaient coopéré à son maléfice.

Les Canaques assurent que c'est pour cette cause qu'on a vu souvent de nombreuses et puissantes familles disparaître entièrement.

Le pouvoir des sorciers était encore utilisé pour jeter des sorts mortels, des *Ka make anaana*, comme disent ces sauvages.

Aujourd'hui encore, écrivait en 1881 le Père Montiton, il est bien peu de maladies sérieuses qui ne soient attribuées par tous, infidèles, hérétiques et même catholiques, à une intervention diabolique, et pour la guérison desquelles on n'ait pas recours aux médecins devins du pays. Sur le nombre de ceux qui meurent, les trois quarts, au moins, croient nos insulaires, sont emportés par quelque maléfice.

Voici en quelles circonstances et de quelle manière on opérait :

Le Canaque est vindicatif ; si, par lui-même, il ne pouvait tirer vengeance d'une offense réelle ou supposée, si surtout il ne pouvait découvrir l'auteur ou le recéleur d'un vol quelconque, il avait de suite recours à la puissance diabolique des sorciers.

Ceux-ci commençaient par se livrer, le dixième jour de la lune, à de vaines observances d'astrologie judiciaire, d'hydromancie, de géomancie, d'aréomancie, etc., etc.

Ils exigeaient de la personne qui réclamait leurs services, un coq, un chien ou un cochon d'une couleur particulière, destiné à être offert en sacrifice au démon ; puis ils tâchaient de se procurer secrètement un objet ayant appartenu à la personne désignée à leurs maléfices, par exemple le ceinturon dont les indigènes se servent en guise de vêtement, ou bien une mèche de cheveux, quelques poils de la barbe. C'est ce qu'ils appelaient le *maunu*. Semblables à un appât, ces objets devaient fatalement attirer la vengeance du dieu.

Dès que le sorcier était entré en possession du *maunu*, il commençait la longue série de ses formules et cérémonies diaboliques, choisissant scrupuleusement pour cela les nuits où la lune était dans son croissant, ou dans son déclin.

S'il s'agissait de jeter un maléfice sur un grand chef, tous les magiciens de l'île ou de l'archipel recevaient une parcelle du *maunu*, et devaient opérer simultanément, car il ne fallait pas moins qu'une action commune de tous les démons pour arriver à faire périr les chefs qui étaient considérés comme étant de la lignée des dieux.

Voici comment ils procédaient.

- Qu'on apporte du bois ! criait d'une voix terrible le sorcier, du bois vert de *akia*, avec ses feuilles vertes ! Qu'on en apporte une grande quantité, avec d'autres bois également vénéneux.

On mettait le feu au bûcher préparé. Alors le magicien, prenant séparément cochon, chien, poisson, et autres présents destinés au sacrifice, en faisait successivement l'offrande à son dieu, qu'il appelait d'abord d'une voix lente et suppliante, puis d'un ton précipité et impérieux.

Lorsque le sorcier était censé avoir acquis par ces offrandes un droit à l'intervention de son démon, il plaçait, sur une planche jetée en travers du feu, le *maunu*, ou appât, qui représentait la personne destinée à l'anathème.

Il n'en brûlait chaque fois qu'une partie à petit feu, en ayant bien soin de conserver les cendres. C'était, alors que le sacrificateur, le corps agité d'horribles contorsions, vociférait, en chantant, d'infénales imprécations pour livrer au diable la vie de sors ennemi :

- Voici qu'il décline, ! Qu'il devienne pourriture ! Que son œil pourrisse ! Voici que ses yeux fourmillent de vers ! Que sa bouche et ses oreilles s'en remplissent ! Qu'à l'extérieur, et jusque dans ses parties les plus secrètes, il en soit dévoré ! Qu'elle soit éteinte, la prunelle de son œil ! Voici qu'il descend dans le lieu des ténèbres ! Voici qu'il pâlit, qu'il trébuche ! Ses yeux, ses oreilles sont dévorés...

Il continuait longtemps encore, et ses malédictions devenaient si horribles qu'on ne peut les rapporter décemment.

La tradition dit que le démon faisait connaître ordinairement qu'il agréait l'offrande, par l'apparition d'un éclair de feu qui se dirigeait sur la case de la personne anathématisée.

La victime tombait soudainement malade et elle mourait fatalement lorsque, la dernière parcelle du maunu ayant été consumée, le prêtre en jetait les cendres à la mer.

Si le signe attendu n'apparaissait pas, le sorcier avouait son impuissance, ou plutôt déclarait que l'individu n'était pas coupable, puisque son maunu n'avait pas été accepté par le dieu.

Souvent aussi l'auteur ou le recéleur d'un vol, en apprenant qu'il était livré aux mains des sorciers, venait, tremblant et contrit, avouer et réparer sa faute, et habituellement les choses en restaient là.

Lorsque les premiers missionnaires des îles Sandwichs tâchaient de désabuser les indigènes en leur disant que ces prétendus sorciers n'étaient que de misérables empoisonneurs, ils leur répondaient qu'ils savaient parfaitement distinguer la mort arrivée par suite d'un empoisonnement naturel, de celle qui était causée par un maléfice.

La mort, occasionnée par un mélange de auhuhu, akia ou autres plantes vénéneuses qu'on mangeait ou buvait sans s'en apercevoir, s'appelait, disaient-ils : «akua hanai», c'est-à-dire, «le dieu qu'on mange et qu'on avale, et qui fait mourir», tandis qu'ils nommaient «make anana» la mort que les sorciers procuraient au moyen de leurs maléfices diaboliques.

Le Révérend Père Joachim dit avoir particulièrement connu un brave Chinois de qui il recevait souvent une généreuse hospitalité dans ses courses apostoliques à Hawaï.

Ce Chinois avait un livre de religion de son pays, auquel il tenait énormément. Ce livre disparut soudain de sa maison. Croyant à un vol, il courut tout en colère chez un magicien pour lui en demander l'auteur, moyennant un cochon que le devin exigea.

Quelques jours après, le Chinois reçut la visite de deux de ses amis, parfaitement connus aussi du R. P. Joachim. Ils venaient lui rapporter son livre : ils l'avaient simplement pris dans l'intention de le lire.

Le propriétaire, reconnaissant alors son erreur, courut chez le sorcier pour tâcher d'arrêter le maléfice.

Mais celui-ci lui répondit qu'il était trop tard, que le sacrifice avait été accepté par le dieu dont il ne pouvait plus arrêter l'action.

Quelques semaines après, en effet, les deux Chinois se noyèrent misérablement en entrant dans le port de Honolulu, sur un canot qui sombra.

Le provocateur des maléfices, à l'influence desquels leur mort fut naturellement attribuée, crut voir, les nuits suivantes, des spectres horribles, et se noya lui-même, bientôt après, en tombant par accident du haut d'une cascade.

Les Maristes sont chargés de l'évangélisation des quatre vicariats apostoliques de l'Océanie Centrale, des îles des Navigateurs, de la Nouvelle-Calédonie et des îles Fidji.

Le Vicariat de l'Océanie Centrale comprend les îles Wallis et Futuna, Vavau, Hapai et l'archipel de Tonga. En 1837, le Père Bataillon débarqua à Wallis ; et, quelques jours plus tard, le Père Chanel mit le pied sur le sol de Futuna.

Or, résultat merveilleux, à Wallis, en 1842, tous les habitants étaient convertis. Ils étaient pourtant, cinq ans auparavant, renommés comme les plus corrompus de l'Océanie.

En 1870, la souveraine de ces îles, la reine Amélie, eut l'honneur de protester contre l'occupation de Rome par les Piémontais.

A Futuna, le Père Chanel fut martyrisé en 1841 ; un an après l'île entière était chrétienne. C'était le fruit des souffrances offertes pour leur salut par leur premier missionnaire.

La bénédiction de Dieu se manifesta visiblement sur ces deux îles où le catholicisme put produire ses effets civilisateurs. En 1837, la population de Wallis était de 2.000 âmes. Maintenant elle est de 4.100. A Futuna, elle était de mille habitants ; elle s'élève à quinze cents.

En 1888, ces îles ont demandé et obtenu le protectorat de la France.

Dans le vicariat de l'Archipel des Navigateurs, ou de Samoa, la prédication catholique a été entravée par les protestants ; cependant les missionnaires y comptent actuellement cinq mille fidèles.

La Nouvelle-Calédonie avec les îles qui en dépendent, les îles Belep, Nou, des Puis, etc., a reçu ses premiers apôtres en 1843. L'évangélisation a procuré des consolations aux Maristes.

Les deux cents îles qui forment le vicariat de Fidji étaient occupées par des anthropophages. Rotuma fut la première éclairée des lumières de la foi. Là encore la religion ne s'établit qu'au prix de la mort d'un de ses apôtres dans des circonstances, que nous raconterons.

En pénétrant en Nouvelle-Calédonie, les missionnaires trouvèrent ses féroces habitants courbés sous le joug du démon, exploités par les sorciers et livrés aux superstitions les plus cruelles.

Ils craignaient par-dessus tout le génie du mal qu'ils appelaient *Dou*. Ils se le représentaient sous la forme d'un géant aux proportions monstrueuses, doué d'une extrême obésité.

Ils croyaient qu'il ne peut faire de mal que la nuit, mais si, dans les ténèbres, il apercevait un voyageur sans arme, il ne l'épargnait pas.

Il était l'auteur des accidents, des maladies, des famines, de toutes les calamités. Sa puissance de mal faire devenait plus grande, si les lois étaient méprisées et surtout les chefs désobéis.

Un jour, vers 1853, le Père Fonbonne s'était égaré en faisant une promenade dans un bois. Il fut tiré de sa rêverie par la rencontre d'un édifice bizarre qui rappelait les temples élevés par les Africains de la Guinée à leurs fétiches.

Celui en face duquel se trouvait le Père Fonbonne était une enceinte circulaire formée de huit ou dix colonnes élevées, toutes chargées de banderoles en étoffes de couleur, et enjolivées à leur sommet de sculptures grossières. Chacune de

ces colonnes était surmontée, en forme de chapiteau, d'un gros bouquet de plumes.

Évidemment c'était un *tapou*, c'est-à-dire qu'il était interdit de passer outre, mais la curiosité l'emporta sur le respect dû aux lois du pays, et le missionnaire continua d'avancer.

Dans l'épaisseur d'un bois, à quelques pas des colonnes, on avait pratiqué une éclaircie. Au milieu de cette clairière, qui formait comme un temple mystérieux, était l'autel du sacrifice ou plutôt des offrandes.

Sur quatre pieux reposait horizontalement une claie en abois, formait un carré long d'environ six pieds sur huit à dix. Ce treillis était chargé de fruits de toutes les espèces, de taros, d'ignames, de cannes à sucre, etc. ; et tout autour étaient suspendues aux branches d'arbres, par des liens de lianes, de beaux poissons, des tortues et des oiseaux.

C'était un temple élevé au Dou et paré des cadeaux que lui avaient offerts les indigènes.

Le Dou, croient-ils, possède certains individus, et ils s'en prennent à eux des maux qui surviennent.

Le chef d'une famille était affligé d'un tic nerveux. On le jugea possédé. On le craignait et on le fuyait.

Mais un grand chef, Vatchouma, étant mort d'une façon imprévue, un cri d'indignation s'éleva de toutes les bouches :

- Le méchant esprit du Dou a tué Vatchouma.

En conséquence le pauvre homme au tic, puis bientôt après l'un de ses fils, furent impitoyablement massacrés.

A quelque temps de là, la population étant réunie pour une fête, un autre enfant de cette infortunée famille vint se mêler parmi la foule. Or, personne n'ignorait le sort qui l'attendait.

Une femme, qui en prit compassion, l'avertit de s'éloigner au plus vite. L'enfant prit le moment qu'il crut favorable, et disparut de l'assemblée.

Malheureusement on s'aperçut assez tôt de sa fuite, et aussitôt retentit cette clameur :

- Le Dou s'échappe ! Le Dou s'échappe !

Un chef se précipite à sa poursuite, lui darde sa lance de loin, et le perce de part en part.

D'autres accourent et achèvent de tuer à coups de casse-têtes le malheureux enfant que l'on emporta dans les bois, où l'on croit qu'il a été dévoré.

Ainsi partout Satan est semblable à lui-même. Il ne se plaît que dans les souffrances et la mort de ses esclaves.

A une cinquantaine de kilomètres de l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Calédonie sort de la mer l'île Art, qui fait partie du groupe de Bélep. Les habitants de cette île avaient un sorcier résidant sur un îlot voisin, dont la spécialité était d'exciter la tempête. Son pouvoir expira avec les progrès du christianisme, en avril et mai 1859.

Voici en quels termes le Père Lambert, l'un des deux premiers apôtres de la tribu de Bélep, fait le curieux récit des circonstances remarquables dans lesquelles s'accomplit la chute du pouvoir de ce magicien.

Vers la fin d'avril 1859, les habitants de l'île Art apprenaient la nouvelle que le faiseur de tempêtes, résidant à l'île Poot, venait de perdre son fils. Or, en pareil cas, il doit exercer sa puissance et exprimer son deuil en troublant la nature par les secousses d'un vent épouvantable qui renverse les cases, déracine les arbres, fait monter les eaux de la mer à une hauteur considérable, emporte les plantations, brise, saccage tout, et laisse le pays en proie à une horrible famine.

Les habitants de la tribu étaient dans l'appréhension et tremblaient d'avance.

Comment leur faire comprendre l'insanité de leur frayeur ? J'essayai de détromper le chef *Ouaoulo*, Amabili, en lui répétant que cet homme n'avait point le pouvoir qu'il s'attribuait. Fortifié par cet entretien :

- J'ai, s'écria-t-il, l'intention d'envoyer quelqu'un lui intimer l'ordre de faire le plus grand vent possible.

C'était délicat ! Cependant je n'hésitai pas.

- C'est bien, lui dis-je, mais tu feras mieux d'y aller, pour t'assurer que les choses se font en bonne forme et juger par toi-même de l'impuissance du sorcier.

La résolution du chef ne tarda pas à transpirer, et la frayeur montait comme un flot envahissant.

- Que disent tes gens ? lui demandai-je,

- Ils sont transis de peur. Ils prétendent que nous sommes fous de vouloir les faire mourir de faim.

Il fallait du courage au chef pour heurter ainsi toutes les croyances et s'isoler au milieu de la panique générale :

Sa constance resta extérieurement toujours ferme ; mais il était facile de voir qu'il n'était point rassuré.

- Et toi, lui dis-je, n'as-tu pas peur ?

- Oui, j'ai peur. Si tu savais comme c'est terrible. Ma pirogue toute neuve ne va-t-elle pas être mise en pièces et emportée ? J'ai fait faire le grand vent à l'occasion de la mort de mon pauvre père ; il détruisit tout, et les hommes n'avaient plus de quoi manger.

- Allons ! répliquai-je. Ne fais pas l'enfant et encore moins le païen. Si ta pirogue est brisée, nous t'achèterons une belle embarcation. Il est temps de voir qu'on vous trompe, ou que Satan n'a plus la même puissance qu'autrefois.

La résolution du chef est bien prise, mais nous trouvons convenable de commencer des prières pour le succès de cette affaire. Amabili s'embarque le 1^{er} mai et se rend à l'île Poot, chez le faiseur de tempêtes. Il expose sa mission et trouve notre homme tout désireux d'exercer sa puissance à l'occasion de la mort de son fils. Il n'avait été retenu que par la crainte d'aller contre les intentions du chef.

- Tu n'as rien à redouter, dit le chef, si tu fais ce que tu dois, pour que la tempête ait lieu ; mais, si tu refuses, je t'emène sur ma pirogue. Je veux savoir quelle est ta force sur le vent.

Notre Eole aussitôt va se mettre en mesure. Mais cet homme, si puissant sur les éléments, n'a pas même la force de se tenir sur ses jambes, car c'est un véritable cul-de-jatte. Il demande un délai de quelques jours ; il veut se construire une case pour n'avoir point à craindre la chute des arbres et la crue des eaux ; comme aussi pour donner aux autres le temps de prendre leurs précautions.

Le samedi suivant, 7 mai, Amabili vient me rendre compte de son voyage. Tout le monde est dans la stupeur. C'est l'an mille de Bélep, et chacun pense à prendre des mesures de sécurité.

Dès le lundi matin, à peu d'exceptions près, tous, hommes, femmes, enfants, se mettent à l'œuvre pour construire des

cases basses, mais solides, qu'ils appellent «*mouala ourou agne*, cases de la tempête».

Les uns cherchent les montagnes, les autres les ravins. Ceux-ci ébranchent un arbre, coupent la tige à hauteur voulue et construisent leur case sur ce tronc solidement enraciné ; ceux-là fixent un perchis autour de leur ancienne demeure, qu'ils attachent solidement avec des cordes ; enfin on en voit qui traînent leurs embarcations sur les hauteurs.

Tous les visages sont tristes ; et la démarche est abattue sous la double influence de la peur et de la fatigue.

Le vieil évocateur avait promis d'annoncer le moment solennel par un feu qu'on verrait briller la nuit dans l'autre île.

Nous arrivions vers la fin de la semaine, point de feu.

Le vendredi, Amabili envoie une pirogue dire au faiseur de tempêtes de se hâter, au risque d'être emmené prisonnier.

Notre homme demande encore cinq jours.

Le lundi, le *Styx*, navire à vapeur de l'État, jetait l'ancre au village de Ouala, en face de la mission.

Le T. R. P. Rougeyron, provicaire, et le R. P. Goujon, missionnaire à l'île des Pins, étaient parmi les passagers. Ils ont pu, avec les officiers, considérer tous ces vains étalages de sécurité.

Le docteur du bord, M. de Rochas, a consigné le fait sans détail, dans un volume sur la Nouvelle-Calédonie.

La tempête devait avoir lieu le mercredi. Or, ce jour fut marqué par un calme plat, comme nous n'en avions pas vu depuis longtemps dans l'île. Force fut au vieux cul-de-jatte d'avouer l'impuissance de ses manœuvres.

Cette tentative, complètement manquée, ne lui fit pas perdre l'espoir de réussir une autre fois.

Si quelques-uns pensèrent comme lui en cette circonstance, le plus grand nombre ouvrirent les yeux, et ce fut un rude coup porté à la superstition. A partir de cette époque, en effet, le progrès de la mission se dessina plus sensiblement.

Nous restâmes pourtant dans l'ignorance la plus complète sur la manière d'opérer pour faire la tempête.

Ce ne fut que vers la fin de l'année 1869 qu'il me fut permis de m'aboucher avec le vieux Paia qui, après quelques hésitations, consentit à me dévoiler son grand secret de famille.

Si j'eusse connu ou soupçonné le mode usité en pareil cas, aurais-je pu engager notre chef à pousser le sorcier à remplir ses fonctions ?

C'est, sans contredit, la cérémonie la plus grandiose et l'une des plus sataniques qui m'aient été exposées.

Au temps marqué pour l'exercice de ce prétendu pouvoir, tous les membres de la famille du vieil évocateur sont requis, tous doivent apporter leur contingent de travail, car longue et laborieuse sera l'opération.

Les acteurs commencent d'abord à se parer du costume réglementaire, badigeon noir sur le visage et la poitrine, avec ornements fixés à la tête et aux bras.

Ils se rendent ensuite dans le cimetière de famille, pour procéder à l'horrible toilette des crânes de leurs ancêtres, décharnés et blanchis par le temps.

On dirait qu'ils cherchent à les faire revivre, en les attifant de parures diverses. Ils colorent de noir la face et posent des coiffures, ornées de plumes, sur la partie supérieure de chaque boîte osseuse. Ils comptent, par ce moyen, se rendre les esprits plus favorables.

Mais quel spectacle à faire frissonner ! C'est en face de ce lugubre autel que sont manipulés les médiums et formulées les évocations sans fin pour déchaîner la tempête.

Rien d'étonnant qu'en pareilles circonstances et en pareils lieux Satan, *princeps aeris*, n'ait écouté parfois leurs prières, et ne se soit manifesté à eux par quelques signes approbateurs.

Les érudits rapprocheront avec fruit de ce récit celui que Virgile fait, au livre premier de l'Enéide, de la tempête suscitée dans la Méditerranée par Éole, sur la prière de Junon, dans le but de détruire la flotte des Troyens,

Ilium in Italiam portans victosque Penates

«Portant Ilium en Italie et ses dieux lares vaincus».

Ils penseront peut-être alors que, derrière les fictions de la poésie, se cachait le souvenir des réalités de la magie...

En Océanie d'ailleurs, comme dans l'antique Rome et dans la Chine actuelle et dans l'Hindoustan, Dieu répond aux prestiges diaboliques en glorifiant ses martyrs et ses fidèles par des faits miraculeux.

Voici celui qui se produisit à la mort du Père Chanel, d'après la notice officielle rédigée en vue de sa béatification.

Ce missionnaire, qui devait avoir le bonheur et l'honneur de rendre à son Maître le témoignage de son sang, naquit, le 24 juillet 1802, à Montrevel (Ain). Sa vie apostolique dura trois ans, cinq mois et vingt jours, du 8 novembre 1837 au 28 avril 1841.

Le roi de Futuna, Niuliki, irrité du progrès du catholicisme dans ses états, et surtout de la conversion de son fils Méitala, et, de plus, excité par Musumusu, son parent et son premier ministre, tint, le 27 avril 1841, un conseil dans lequel on résolut de faire la guerre aux catéchumènes.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Musumusu réunit quelques-uns des plus furieux ennemis du christianisme, surprend les catéchumènes dans leur sommeil, en blesse un grand nombre et court assouvir sa haine contre celui que les païens appelaient «l'auteur de la religion nouvelle».

Le R. P. Chanel était seul ; depuis quelques jours, il ne pouvait guère s'éloigner de sa demeure, ses pieds, meurtris à la suite de courses nombreuses sur les routes semées de corail aigu, le faisaient beaucoup souffrir.

Il avait envoyé ses catéchistes ordinaires, F. Marie Nizier et Thomas Booq, baptiser quelques enfants en danger de mort.

Apercevant Musumusu, le R. P. Chanel, qui connaissait les complots tramés contre sa vie, se dirigea vers lui :

- D'où viens-tu ? lui demanda-t-il.

- D'Asoa, répondit Musumusu

- Quel est le motif de ta visite ?

- Je veux un remède contre une contusion que j'ai reçue.

- Comment as-tu été blessé ?
- En abattant des cocos.
- Reste ici ; je vais te chercher un remède et panser ta blessure.

Pendant cet entretien, Filitika et Ukuloo, deux sauvages qui s'étaient joints à Musumusu, étaient entrés dans la case du missionnaire. Le Père les rencontra comme ils sortaient chargés de linge.

- Pourquoi, leur dit-il, venez-vous ici ? Qui vous a donné le droit d'agir en maîtres dans ma maison ?

Ils gardèrent le silence et jetèrent le linge loin d'eux.

Le reste de la troupe étant alors accouru, la scène prend un caractère plus alarmant. Musumusu pousse un cri féroce et interrompt le missionnaire qui représente à ses agresseurs la grandeur du crime qu'ils méditent.

- Pourquoi tarde-t-on à tuer l'homme ? demande-t-il.

A l'instant même, Umutauli, l'un des sauvages, brandit une énorme massue sur la tête du Père qui, en parant le coup, a le bras fracassé.

Filitika, qui se trouve derrière le missionnaire, le repousse violemment en criant :

«*Fai motake, mote !* Frappez promptement ; qu'il meure !»

Aussitôt Umutauli assène un second coup et lui fait à la tempe gauche une horrible blessure.

Filitika attesta que le R. P. Chanel s'écria à plusieurs reprises :

«*Mali fuai !* Très bien !»

Un troisième bourreau, nommé Fraséa, armé d'une baïonnette adaptée à une lance, se précipite sur le saint prêtre ; la baïonnette glisse, mais le bois de la lance frappe le R. P. Chanel et le renverse par terre. Ukuloo décharge sur lui plusieurs coups de bâton.

Puis, oubliant d'achever leur victime, ces furieux mettent au pillage la case du missionnaire et se disputent le linge, le mobilier, les images, les tableaux, les ornements sacrés, le calice et le saint ciboire.

Le P. Chanel se lève, et se met à genoux ; l'épaule appuyée contre une paroi de bambous, la tête baissée, il essuie de la main gauche le sang qui ruisselle sur son visage, et offre à Dieu le sacrifice de sa vie pour le salut de ses chers Futuniens et en particulier de ses bourreaux.

Un catéchumène, dont la conversion était peu connue encore, s'approche du martyr.

- Père est meurtri, dit-il.

Le Père le regarde avec bonté.

- Où est Maligi ? demande-t-il d'une voix presque éteinte.

Maligi était un vieillard qui lui était particulièrement dévoué.

- Il est à Alofi .

- Tu lui diras, ainsi qu'à mes autres amis, que ma mort n'est pour eux et pour moi qu'un grand bien.

Cependant Musumusu, le seul qui ne perde pas de vue le but principal de l'expédition, s'adressant aux pillards :

- N'êtes-vous ici que pour prendre des richesses ?

Et montrant le missionnaire couvert de sang :

- Pourquoi ne pas le frapper à mort ?

Comme on tarde à remplir cet ordre, il saisit une herminette, s'élance vers le missionnaire, et lui fend le crâne. Le martyr qui, de l'aveu même de ses bourreaux, n'a laissé échapper aucune plainte, tombe la face contre terre et rend son âme à Dieu.

A l'instant, bien que l'air fût calme et le ciel sans nuage, un coup de tonnerre retentit et fut entendu dans l'île entière.

Suivant la Sacrée Congrégation des Rites, c'était une voix divine qui reprochait à l'île de Futuna le crime qu'elle venait de commettre : «*Deus ipse, aere sereno, intonuit, omnemque insulam patratî criminis admonuisse visus est*».

N'est-ce pas qu'elle est touchante cette fin de missionnaire dont l'apostolat dura trois ans, comme celui de son Maître ?

Il voit s'approcher celui qu'il sait animé contre lui d'intentions meurtrières, et, comme Jésus-Christ au Jardin des Oliviers disant l'hypocrite Judas : «*Amice, ad quid venisti ?*» il lui demande : «Quel est le motif de ta visite ?» et, le croyant blessé, il va chercher un remède pour le panser...

Frappé, sa dernière parole est une parole de charité : «Tu diras à Maligi, ainsi qu'à mes autres amis, que ma mort n'est pour eux et pour moi qu'un grand bien !»

La prédiction se réalisa. Un an après, l'île de Futuna, tout entière était chrétienne.

Le missionnaire avait vaincu Satan.

A peu près à la même époque, à Wallis, le Père Fonbonne avait baptisé, en danger de mort, un jeune enfant qui se hâta de s'envoler au ciel avec sa robe d'innocence.

Selon l'usage du pays, le corps, comme s'il eût été endormi, reposait sur une natte au milieu de la case, et tout autour veillaient, assises en large cercle sur leurs jambes repliées, les nombreuses personnes de la famille.

C'était la nuit ; la faible lueur du foyer éclairait à peine l'habitation.

Tout à coup tous les yeux se portent à la fois d'un même côté. Un personnage étrange, et qu'ils ne peuvent définir, est apparu mystérieusement au milieu d'eux. C'est une femme parfaitement belle, vêtue d'une robe blanche bien plus riche que tout ce qu'ils ont jamais vu. A chaque main elle porte un globe de feu étincelant ; ses pieds ne touchent point la terre, et sa figure se perd dans une clarté si éblouissante qu'il est impossible d'y arrêter le regard, et par conséquent d'en distinguer les traits.

Le personnage mystérieux fait lentement le tour de la natte mortuaire, puis, après une pause de quelques moments vers la tête de l'enfant, disparaît, laissant tous ces pauvres gens ébahis.

Tel est le fait que rapportèrent, avec la même simplicité de détails et d'expressions, des naturels encore infidèles. N'ayant pas la moindre idée de semblables choses, ils ne donnèrent aucune interprétation religieuse à ce phénomène,

mais aucun d'eux ne varia en le racontant.

Ce qui les étonna le plus, c'est que personne, même les femmes, n'eut peur de cette apparition. Cela est surprenant en effet, quand on sait jusqu'où va leur pusillanimité à cet égard. Combien de fois le Père Fonbonne a-t-il vu, le soir, des insulaires s'élancer hors de leur case en poussant des cris affreux, et lui répondre, quand il les questionnait, que c'était un *Aitou*, c'est-à-dire un de leurs démons, qui venait de leur apparaître avec telle forme effrayante.

Un jour le jeune Wallisien que ce missionnaire avait auprès de lui souriait de ces visions en présence du grand chef en objectant que lui pourtant ne voyait jamais rien.

- Oh ! ne plaisante pas de la sorte, Soukini, répliqua la femme du grand chef, qui était chrétienne, ne sais-tu pas que l'eau du baptême fait fuir les Aitous ? Ainsi, moi, j'en voyais souvent autrefois ; je n'en vois plus depuis que je suis baptisée.

L'enfant avait parlé comme les esprits forts d'Europe, qui sont incrédules au sujet des manifestations diaboliques, parce qu'ils sont ignorants ; la femme du chef avait répondu en personne qui a étudié les causes, et connaît leurs effets.

Dans l'île Rotouma, l'une des Fidji, une vieille prêtresse des idoles, peu de temps avant l'arrivée des missionnaires, avait fait cette prédiction :

- Je vois arriver deux prêtres blancs ; leur religion est bien différente de la nôtre. Si l'un d'eux meurt ici, cette religion tiendra bon et renouvellera la face de l'île. Si aucun ne meurt, leur religion s'éteindra.

Ce fut ce qui arriva. Des deux apôtres de Rotounia, l'un, le Père Dezest, mourut en 1872, à la suite de privations indicibles et de fatigues sans nombre ; l'autre, le Père Trouillet, survécut et recueillit les fruits du sacrifice de son compagnon.

Les débuts des deux vicariats actuels de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Poméranie (jadis Nouvelle-Bretagne) furent enveloppés de difficultés. Le premier missionnaire qui tenta de s'établir dans ces parages, Mgr Epale, débarqua à San Cristoval, dans l'archipel Salomon, en 1815. Cinq jours après son arrivée, il fut assassiné par les insulaires.

En 1881, ces vicariats furent confiés aux Missionnaires d'Issoudun ; mais les Anglais, qui s'étaient déjà installés en Nouvelle-Guinée, y avaient fondé des comptoirs commerciaux et y avaient été suivis par des pasteurs protestants, s'opposèrent de tout leur pouvoir à l'introduction de prêtres français.

Ce fut seulement en 1885, au mois de juin, que Mgr Navarre réussit à y entrer. Trois mois plus tard, il en fut expulsé, mais, en février 1886, il y revint de nouveau et cette fois pour y rester.

La Nouvelle-Guinée ou Papouasie est la plus grande île du monde. Elle compte environ trois millions d'habitants. Ils étaient, et sont encore quand ils le peuvent sans danger, anthropophages. Néanmoins, les progrès du catholicisme y sont consolants. Il compte actuellement 700 fidèles.

Nous ne parlerons pas des missions des Carolines. Elles sont encore trop récentes pour avoir une histoire. On se souvient qu'au sujet de ces îles, qui sont au nombre de six cents, la guerre faillit éclater, il n'y a pas longtemps, entre l'Allemagne et l'Espagne. Sa Sainteté Léon XIII, pris comme arbitre, les a reconnues comme devant appartenir à ce dernier pays. Douze missionnaires capucins espagnols, partis de Barcelone en 1886, s'occupent de s'y établir et d'y planter la Croix civilisatrice.

Les nègres de la Nouvelle-Guinée ont, eux aussi, des sorciers. Ils les appellent *Népou*, et les croient capables de jeter le mauvais sort. Ce sort serait un esprit malfaisant qui s'attaquerait à l'homme désigné par le magicien, pour lui nuire ou lui donner la mort.

Le sorcier, au dire des indigènes, n'aurait qu'à regarder quelqu'un avec une intention malveillante, le toucher ou découvrir à ses yeux un serpent qu'il nourrit dans sa demeure, pour lui jeter un sort.

Ces sauvages ont une cérémonie mystérieuse qu'ils appellent la *Malira*, nom qu'ils donnent aussi au serpent. Ils sculptent des images en bois de cet animal.

Certaines sont assez bien exécutées et représentent des reptiles qui, déroulés, mesureraient huit ou neuf mètres de longueur. Elles sont peintes avec les couleurs que possèdent les indigènes, c'est-à-dire du blanc, du bleu, du noir et du rouge.

A certaines époques de l'année, les hommes de plusieurs tribus se réunissent devant l'un de ces serpents sculptés. Un chef prononce quelques paroles et pose, sur l'image de l'animal, de la chaux et certaines herbes qu'il distribue ensuite aux assistants. Quelquefois ils mâchent ces herbes qui paraissent produire en eux une sorte d'hallucination.

Les femmes sont sévèrement exclues de la *Malira*, et, du reste, elles sont convaincues qu'elles ne pourraient regarder le serpent sans s'exposer aux plus graves accidents. N'y aurait-il pas là une réminiscence des résultats de la faute originelle ?...

Quant aux hommes, ils refusent d'expliquer le sens de la cérémonie, ce qui, joint à l'indication fournie par l'emblème du serpent, donnerait lieu de croire qu'il est magique, c'est-à-dire diabolique.

Les habitants de la Nouvelle-Guinée ont une si grande peur des sorciers et des esprits *Népou*, porteurs de sorts, qu'ils admettent, pour s'en débarrasser, les moyens le plus radicaux et le plus opposés à leurs intérêts.

Il s'est passé, à ce sujet, au village d'Araha, un fait qui rappelle ce qui est arrivé aux villages de Dakan et des Rondiers, dans la Sénégambie.

D'après le témoignage des naturels, une grande mortalité fondit sur cette localité.

Les habitants crurent aussitôt qu'un *Népou* cruel s'était caché au milieu et avait résolu leur mort à tous. L'épouvante saisit les survivants qui, pour échapper à cet esprit redoutable, s'enfuirent de ce lieu maudit après l'avoir livré aux flammes.

Parmi les fugitifs, les uns se retirèrent dans les localités voisines, les autres se dispersèrent en divers lieux et fondè-

rent de nouveaux villages.

Une des choses qui surprirent le plus les sauvages fut le mépris dans lequel les missionnaires tenaient les sorciers et leurs maléfices. Les Pères réussirent à persuader aux indigènes que le Népou n'avait aucun pouvoir sur ceux qui étaient baptisés, et vivaient selon la loi de Dieu. Ils ajoutèrent qu'ils ne craignaient aucunement les magiciens et leurs démons, et même qu'ils avaient le pouvoir de chasser ceux-ci.

Les indigènes doutèrent d'abord.

- Si le Népou était ici, dirent-ils au Père qui leur tenait ce langage, le Père Navarre, tu ne parlerais pas ainsi.

- Eh bien ! répondit le missionnaire, dites à Péré, le Népou de Pinoupoka, de venir jeter un sort sur moi. S'il refuse, vous jugerez par là qu'il a peur de moi. S'il vient, accompagnez-le pour voir ce qui arrivera.

Or le nommé Péré s'est bien gardé d'affronter le prêtre catholique, malgré les sollicitations des sauvages. Et même, pour plus de précaution, quand le missionnaire va à Pénoupoka, le magicien s'arrange pour être absent.

Il fait comme son patron, le diable, il fuit devant la vérité...

MADAGASCAR

CHAPITRE XIII LES CONQUETES DU CATHOLICISME

La guerre récente entre la France et Madagascar, vient d'attirer l'attention sur cette île d'une manière toute particulière. De nombreux articles de revues et de journaux ont été publiés sur ce sujet. De gros volumes ont été édités, exposant par le détail l'organisation, les mœurs et les coutumes des Malgaches à l'heure présente. Nous nous contenterons donc de rappeler en quelques phrases l'histoire religieuse de l'île, antérieure aux années courantes, et de raconter les faits qui nous ont paru le plus typiques et le plus intéressants au point de vue diabolique.

La campagne actuelle d'évangélisation de Madagascar est la troisième entreprise par les missionnaires pour la conquérir à Jésus-Christ.

La première débuta au XV^e siècle. Les Dominicains et les Jésuites de Mozambique, partis de la côte orientale d'Afrique, furent les premiers apôtres de la grande île.

La chute de la puissance portugaise dans cette partie du monde arrêta les travaux de ces missionnaires.

Au commencement du XVI^e siècle, les Français occupèrent le nord de l'île et s'installèrent à Fort-Dauphin. Richelieu, comprenant l'importance de cette acquisition, encouragea les colons à s'y transporter.

Saint Vincent de Paul, cet humble si puissant en œuvres, y envoya plusieurs prêtres de la Mission pour subvenir aux besoins spirituels des émigrés et prêcher aux infidèles le Dieu de charité.

Malheureusement l'inconstance de la politique coloniale de la France à cette époque fit qu'au bout de cinquante ans tout projet d'extension à Madagascar fut rejeté. La mission fut abandonnée. C'était la fin de la deuxième campagne d'évangélisation.

A cette époque, comme de nos jours encore, l'île était occupée par trois races principales : par les Sakalaves sur la côte occidentale, les Betsiléos au sud, et les Hovas au centre.

Le roi de ces derniers, Radama I^{er}, surnommé le Grand par les Hovas, qui régna de 1813 à 1828, se montra favorable aux Anglais protestants. En 1820, Albion inonda Madagascar de prédicants appartenant à la secte méthodiste. Cette forme du protestantisme devint religion d'état et le roi en fut déclaré le chef.

Ranavalona I^{er}, veuve et successeur de Radama I^{er}, dans son long séjour au pouvoir, de 1828 à 1861, appliqua sa devise : « Madagascar aux Hovas ! » En conséquence elle réagit vigoureusement contre toute immixtion européenne, repoussa Français et Anglais, et soumit à son autorité les Betsiléos et toute l'île, à l'exception des Sakalaves de l'ouest, qui se mirent en 1840 sous le protectorat de la France.

Ce fut sous le règne de Ranavalona I^{er} que le catholicisme tenta, pour la troisième fois, de conquérir Madagascar. Un essai eut lieu en 1836. Il ne réussit pas complètement.

Enfin, l'île fut confiée à la Compagnie de Jésus. Le Père Jouen fut nommé supérieur de la mission, poste qu'il remplit de 1850 à 1871.

Il se rendit compte que toute prédication directe échouerait tant que la reine vivrait. Il se concentra donc dans une œuvre de préparation, se ménageant des accointances dans la société malgache, et attendit, prêt à tous les événements.

En 1861, Ranavalona mourut, et son fils Rakoto lui succéda et fut proclamé roi sous le nom de Radama II. Il connaissait les missionnaires et leur ouvrit les portes de Madagascar. Les travaux des Jésuites furent couronnés par d'immenses succès.

Cette progression très rapide du catholicisme porta ombrage aux protestants anglais. Passés maîtres en fait de menées souterraines et perfides, ils firent tant et si bien qu'ils eurent la joie de voir, en 1863, Radama étranglé et sa veuve, Rasohérina, proclamée reine, obligée de prendre le chef de la conjuration, qui avait assassiné son mari, pour premier ministre et pour nouvel époux.

C'est, en effet, un des articles le plus bizarres de la constitution hova, que le premier ministre doit toujours être l'époux de la reine, quand bien même il serait déjà marié auparavant. Sa première union est, dans ce cas, rompue sans ménagement. *Omnia ad imperium !*

Au bout d'un an de luttes intestines, l'assassin fut précipité du pouvoir et remplacé par son propre frère Rainilaiarivony qui devint à son tour l'époux de la malheureuse Rasohérina.

Après celle-ci, pour qui la royauté avait été l'occasion de longues et cruelles douleurs, Rainilaiarivony devint successivement le premier ministre et l'époux de Ranavalona II et Ranavalona III.

Cet homme était-dévoué corps et âme aux Anglais et aux protestants. C'est tout un, car, pour un Malgache, tout fidèle de la religion réformée appartient à la vieille Albion, et tout catholique est un Français.

Cette opinion n'est pas d'ailleurs spéciale à la grande île africaine, elle est courante en Asie, aussi bien dans les Echelles du Levant qu'en Chine, comme autrefois dans l'Hindoustan.

Malgré l'antipathie de Rainilaiarivony, le catholicisme, grâce à l'habileté et à la persévérance du Père Jouen et de ses collaborateurs, s'implanta définitivement à Madagascar et y prospéra jusqu'en 1870.

Le contrecoup des malheurs de la France y retentit douloureusement. Le gouvernement malgache profita des circonstances pour édicter des mesures persécutrices contre les catholiques et les missionnaires.

C'est en effet un fait historique véritablement remarquable, que tout malheur subi par la France produit des catastrophes dans le monde chrétien jusqu'aux confins de la terre.

Notre patrie est comme le pouls qui bat, de la circulation de la vie chrétienne dans le monde. Quand il va trop vite, le monde a la fièvre, il est en proie aux cauchemars, comme en 1793 ; quand il se ralentit, ainsi qu'en 1870, l'univers catholique perd de sa vitalité et l'apostolat de sa vigueur.

Du jour où la France cesserait d'être catholique et d'accomplir les œuvres du bras de Dieu sur la terre, elle serait rayée du nombre des nations et verrait sa mission civilisatrice transférée par la Providence à un autre peuple.

Après ces temps d'épreuve pour l'église de Madagascar, la marche en avant recommença avec le Père Cazet, successeur, en 1871, du Père Jouen, à la tête de la mission.

En 1880, c'est-à-dire une vingtaine d'années après l'implantation définitive de la foi dans l'île, on y comptait 80.905 fidèles, dont 23.490 baptisés et 57415 catéchumènes.

Cette disproportion, lui ne se retrouve peut-être aussi considérable dans aucune autre mission, vaut la peine d'être relevée. Elle a pour motif l'expérience que les Jésuites ont acquise du caractère malgache, inconstant par essence. Ils font attendre longtemps le baptême aux catéchumènes, afin de les fortifier dans le désir qu'ils en éprouvent, et de s'assurer de leur capacité de persévérance.

Un événement politique, une guerre, vint compromettre ces beaux résultats. Les Sakalaves qui, en 1840, avaient réclamé le protectorat de la France, se placèrent, en 1880, sous l'autorité de la reine des Hovas.

La France, ne pouvant obtenir par les moyens diplomatiques la reconnaissance de ses droits, et poussée à bout, se trouva dans la nécessité de déclarer la guerre au gouvernement de Tananarive. La lutte, commencée en 1883, se prolongea durant 1884 et 1885.

Dès le commencement des hostilités, les missionnaires furent chassés brutalement de leurs postes. Sur l'inspiration des protestants méthodistes, on les accabla d'outrages et de mauvais traitements durant le pénible trajet qu'ils durent faire, de la capitale de l'île à Tamatave, situé sur la côte et occupé par les Français. On leur dénia même le droit d'acheter des vivres dans les villages qu'ils traversèrent ; que disons-nous ? des vivres !... de l'eau même !...

Pendant les trois ans que dura la guerre, les catholiques madécasses conservèrent leur foi et leurs pratiques religieuses avec la persévérance la plus courageuse, bien qu'ils n'eussent malheureusement pas de clergé indigène. Sur plus de 80.000 qu'ils étaient, on ne compta pas plus de six cents défections.

Ce fut pendant cette lutte que le Père Cazet devint Mgr Cazet, et fut sacré évêque de la grande île africaine. Lorsqu'en 1886 il put rentrer dans sa mission, il eut la joie d'y retrouver son troupeau au complet, ou très peu s'en fallait, et de l'augmenter rapidement. En effet, en 1890, le chiffre s'en élevait à 98.425, dont 29.267 baptisés et 69.158 catéchumènes, ce qui, sur une population totale de cinq millions d'habitants, représentait un catholique sur cinquante païens ou hérétiques.

Telle était la situation de l'île au point de vue de la lutte entre la vérité et l'erreur, entre Dieu et Satan, lorsque se produisirent les événements que tout le monde connaît.

Quelles seront les conséquences du traité de paix signé récemment ? Espérons que ce sera le point de départ de la conversion en masse des habitants de Madagascar au catholicisme.

CHAPITRE XIV

LE RAMANENJANA EN 1863. - LES «MESSAGERS DE LA REINE». - L'INVASION DE TANANARIVE. - LA COMMISSION DE LA MORTE. - LE FILS DU ROI LUI-MÊME. - LE JOUR DES RAMEAUX. - LA PIERRE SACRÉE DE MAHAMASIN. - LA HAINE DE LA SOUTANE. - LA REVUE DU MARDI-SAINT. - A TRENTE ET UN ANS DE DISTANCE. - AUX SONS DE L'AMPOGA. - LE MÉNABÉ OU ROUGE-GRAND. - LA PETITE MADELEINE. - L'INCONSCIENCE DE LA MALADE. - A LA SUITE DE JONGLERIES. - AU COMMANDEMENT DU PRÊTRE. - «COMME UN TAUREAU ÉPOUVANTÉ». - LES FARY. - LA CRISE. - DÉLIVRANCE. - LE DEVIN OU MPISIKIDY. - AVEC DIX-SEPT PLUMES D'OISEAUX. - LE VÉNÉRABLE AUX LONGUES OREILLES. - UN DÉMONIAQUE QUI SE BRÛLE. - LA PETITE MORIBONDE. - LA PUISSANCE DU BAPTÊME CATHOLIQUE. - PORTRAIT DE PERSÉCUTEUR. - AU COU D'UN CHIEN. - PUNITION DIVINE.

En 1861, ainsi que nous l'avons dit un peu plus haut, la grande ennemie des blancs et des missionnaires, la reine Ravalona, mourut. Son fils, qui lui succéda sous le nom de Radama II, était, au contraire, très favorablement disposé en faveur de la religion catholique. Ce fut la cause de sa mort violente arrivée en 1863. Or quelque temps avant, se passa dans l'île un fait – ou pour parler plus exactement, une série de faits - qui présenta tous les caractères d'une épidémie de possessions diaboliques.

En lui-même il était scientifiquement inexplicable.

Les circonstances qui l'accompagnèrent étaient semblables à celles observées fréquemment dans les prestiges démoniaques.

Son but était essentiellement satanique, car il tendait à obtenir du roi la proscription du catholicisme.

Enfin ses résultats, soit directs, soit indirects, furent ceux ordinairement poursuivis et obtenus par l'action infernale :

les troubles publics, la rébellion, la révolution et l'assassinat.

Cette épidémie fut nommée «Ramanenjana». Ce mot signifie «tension».

Cette maladie étrange se déclara d'abord au sud de la province d'Emirne. Le bruit ne tarda pas à en parvenir jusqu'à Tananarive. Ce n'était dans le principe qu'une rumeur vague qui circulait parmi le peuple.

On assurait que des troupes d'hommes et de femmes, atteints d'une affection mystérieuse, montaient du sud vers la capitale pour parler au roi Radama II, favorable au catholicisme, de sa mère Ranavalona, qui détestait les blancs et leur religion.

Ces bandes, disait-on, s'acheminaient à petites journées, campant chaque soir dans les villages, et se grossissant le long de la route de toutes les recrues qu'elles faisaient sur leur passage.

Ces bruits durèrent un mois, puis tout à coup, au moment où l'on s'y attendait le moins, quelques jours avant le dimanche des Rameaux, le Ramanenjana fit irruption dans la ville royale.

Les convulsionnaires l'envahirent au nombre de deux mille et installèrent leur camp à Mahamasina, vaste plaine située au pied de la capitale, qui sert de Champ de Mars pour les exercices des troupes et les grandes assemblées populaires.

Ces forcenés y faisaient un tel tapage le jour et la nuit, qu'ils se faisaient entendre à plus d'une lieue, et empêchaient les gens paisibles de fermer l'œil.

Ils se répandaient de tous côtés ; on ne voyait qu'eux, on ne parlait que d'eux.

Cette maladie, écrivait en octobre de la même année 1883 le célèbre Père Jouen, agit spécialement sur les nerfs, et elle y exerce une telle pression qu'elle provoque bientôt des convulsions et des hallucinations, dont on a peine à se rendre compte au seul point de vue de la science.

Ceux qui en sont atteints ressentent d'abord de violentes douleurs à la tête, à la nuque, puis à l'estomac. Au bout de quelque temps, les accidents convulsifs commencent ; c'est alors que les vivants entrent en communication (?...) avec les morts . Ils voient la reine Ranavalona, Radama I^{er}, Andrian Ampoïnémérina et d'autres, qui leur parlent et leur donnent diverses commissions . La plupart de ces messages sont à l'adresse de Radama II.

Les Ramanenjana semblent spécialement députés par la vieille Ranavalona pour signifier à Radama qu'il ait à revenir à l'ancien régime, à faire cesser la Prière Catholique et à renvoyer les blancs, à interdire la présence des pourceaux dans la ville sainte, etc., etc., qu'autrement de grands malheurs le menacent et qu'elle le reniera pour son fils.

Un autre effet de ces hallucinations, c'est que ceux qui en sont atteints s'imaginent être chargés de pesants fardeaux qu'ils portent à la suite des morts : celui-ci se figure avoir sur la tête une caisse à savon ; celui-là, un coffre ; cet autre, un matelas ; ce troisième, des fusils, des clefs, des couverts d'argent, etc., etc.

Il faut que ces revenants aillent un train d'enfer, puisque les malheureux qui sont à leurs ordres ont toute la peine du monde à les suivre, et pourtant ils vont toujours au pas de course. Ils n'ont pas plus tôt reçu leur mission d'outre-tombe qu'ils se mettent à trépigner, à crier, à demander grâce, agitant la tête et les bras, secouant les extrémités du **lamba**, ou morceau d'étoffe, qui leur couvre le corps.

Puis les voilà qui s'élancent, toujours criant, dansant, sautant et s'agitant convulsivement.

Leur cri le plus ordinaire est : «*Ekala !*» et cet autre : «*Isahay maikia !*» ce qui signifie : «Nous sommes pressés !»

Le plus souvent une foule nombreuse les accompagne en chantant, claquant des mains et battant du tambour. C'est, dit-on, pour les surexciter encore davantage et hâter la fin de la crise, comme on voit le cavalier habile lâcher les rênes à son coursier fougueux, et, bien loin de chercher à le retenir, le presser au contraire de la voix et de l'éperon, jusqu'à ce que celui-ci, tremblant sous la main qui le mène, haletant, couvert d'écume, finisse par s'arrêter de lui-même, épuisé de fatigue et de forces.

Cette maladie frappe spécialement les esclaves, mais il est vrai de dire qu'elle n'excepte personne.

C'est ainsi qu'un fils de Radama et de Marie, sa concubine, s'est vu tout à coup en proie aux hallucinations du Ramanenjana ; et le voilà à crier, à s'agiter, à danser et à courir comme les autres.

Dans le premier moment d'effroi, le roi lui-même se mit à sa poursuite ; mais, dans cette course précipitée, il se blessa légèrement à la jambe, ce qui fit donner l'ordre de tenir toujours un cheval sellé et paré en cas de nouvel accident.

Les courses de ces énergumènes n'ont rien de bien déterminé. Parfois, poussés par je ne sais quelle force irrésistible, ils se répandent dans la campagne, qui d'un côté, qui d'un autre. Avant la Semaine Sainte, ils se rendaient sur les tombeaux, où ils dansaient et offraient une pièce de monnaie.

Mais le jour même des Rameaux (singulière coïncidence) une nouvelle mode a pris faveur parmi eux ; c'est d'aller dans le bas de la ville couper une canne à sucre ; ils l'emportent triomphalement sur leurs épaules, et viennent la placer sur la pierre de *Mahamasin* en l'honneur de Ranavalona.

C'est sur cette pierre, considérée comme sacrée, et peut-être consacrée autrefois réellement au démon, qu'à chaque nouvelle investiture royale on fait monter l'héritier du trône pour le présenter au peuple.

Devant cette pierre, on danse, on s'agit avec toutes les contorsions et convulsions d'habitude ; puis on dépose la canne avec une pièce de monnaie, et l'on revient, courant, dansant, sautant, comme on était allé.

Il y en a qui portent une bouteille d'eau sur la tête, pour en boire et s'en arroser ; et, chose assez surprenante, malgré tant d'agitations et d'évolutions convulsives, la bouteille se maintient en équilibre ; on la dirait clouée et scellée au crâne.

Il prit bientôt à ces énergumènes une nouvelle fantaisie, ce fut d'exiger que l'on mit chapeau bas partout où ils passaient.

Malheur à ceux, dit le Père Jouen, qui refusent d'obtempérer à cette injonction, si absurde qu'elle soit ! Il en est déjà résulté une lutte que le pauvre Radama a cru pouvoir prévenir, en infligeant une amende de cent cinquante francs aux récalcitrants.

Pour ne pas enfreindre cette ordonnance royale d'un nouveau genre, la plupart des blancs ont pris le parti de ne plus

sortir que tête nue.

Un de nos Pères s'est vu exposé à un cas beaucoup plus grave ; il ne s'agissait de rien moins que lui faire quitter sa soutane. Le Ramanenjana prétendait que la couleur noire l'offusquait.

Heureusement le Père put gagner le large et rentrer à la maison, sans être obligé de se mettre en chemise.

Les accès des convulsionnaires ne sont pas continus. Plusieurs, après avoir fait leurs simagrées devant la pierre sacrée de Malmassin, vont se jeter à l'eau, puis remontent tranquillement chez eux pour aller se reposer jusqu'à une nouvelle crise.

D'autres tombent quelquefois d'épuisement dans le chemin, ou sur la place publique, s'y endorment et se relèvent guéris.

Il y en a qui sont malades deux ou trois jours avant d'être complètement délivrés. Chez plusieurs, le mal est plus tenace et dure souvent près d'une quinzaine de jours.

Durant l'accès, l'individu atteint du Ramanenjana ne reconnaît personne. Il ne répond guère aux questions qu'on lui adresse.

Après l'accès, s'il se rappelle quelque chose, c'est vaguement et comme en songe.

Une particularité remarquable, c'est que, au milieu de leurs évolutions le plus haletantes, leurs mains et leurs pieds demeurent froids comme la glace, tandis que le reste du corps est en nage et la tête en ébullition.

Cette maladie diabolique est éminemment épidémique.

Le Mardi Saint, il devait y avoir grande revue à Soanerana. Lorsque les tambours battirent le rappel, mille soldats quittèrent brusquement les rangs et, pris par le Ramanenjana, se mirent à danser. Les chefs eurent beau crier, tempêter, menacer ; rien n'y fit. Il fallut renoncer à passer la revue.

Quelle peut être la cause de cette singulière maladie ? se demandait le Père Jouen. Ici chacun abonde dans son sens ; plusieurs l'attribuent purement et simplement au démon, qui s'est révélé là, comme il s'est révélé auparavant dans les tables tournantes, pensantes, etc.

Voilà pourquoi, peu soucieux de saluer cette diabolique majesté, beaucoup se sont résignés à marcher sans chapeau.

A trente et un ans de distance, en 1894 ; des faits analogues se sont reproduits. Cette fois-là, pas plus qu'en 1863, on ne douta que le démon fût l'auteur de la maladie.

Ceux qui en étaient atteints le pensaient et le disaient, et le Père Castels, missionnaire de la Compagnie de Jésus, qui fut le témoin et le narrateur de ces faits étranges et humainement inexplicables, ajoute à l'opinion des Malgaches l'autorité de sa science et de son expérience.

D'ailleurs, circonstance remarquable, caractéristique et décisive, le Menabé ou *Ramanenjava* ne peut être guéri que par la prière et l'eau bénite, les deux grands moyens qui, avec le baptême et les exorcismes, chassent le diable du corps des possédés.

Voilà près de deux mois, écrivait d'Arivonimamo, le 27 juillet 1894 ; le Père Castels, que nos villages et nos campagnes retentissent d'étranges concerts, avec battements de mains et roulements d'*amponga* ou tambour malgache.

Ces concerts à mesure rapide, mais à cadence uniforme, se font surtout entendre, matin et soir, à des heures réglées ; le matin, depuis le point du jour jusque vers neuf heures, et, le soir, depuis quatre heures jusque bien avant dans la nuit.

En voici la cause :

Il existe ici une maladie étrange et fort commune : on l'appelle *Menabé*. Il m'est impossible d'indiquer exactement le sens et l'étymologie de ce nom. A la lettre il signifie «rouge grand» ; c'est peut-être une allusion aux fantômes effrayants qui passent sous les yeux du malade aux heures de crise. Ce rapprochement permettrait de traduire Menabé par «colosse rouge, colosse aux regards flamboyants, colosse vêtu de flammes».

Le Menabé s'appelle d'un autre nom plus caractéristique : Ramanenjana ; et ce mot, dont l'origine est Henjana (raide, tendu), rappelle l'état extérieur du malade aux heures de souffrance, où son corps se raidit, se soulève et subit de violentes contorsions.

Dans la matinée du samedi 7 juillet, quelques-unes de nos ferventes chrétiennes arrivèrent précipitamment dans notre petit parloir, ou salle des remèdes, «tranompanafody», et, tout émuës, demandèrent de l'eau bénite :

- Est-ce pour vous, mes enfants ? leur demandai-je, inquiet.

- Non, c'est pour la petite Madeleine, dirent-elles, notre chère petite Madeleine qui est atteinte du Menabée.

- Allez, leur dis-je, portez-lui de l'eau bénite ; mais, je vous en prie, mes enfants, informez-vous tout d'abord d'une chose nécessaire à savoir. Hier au soir et ce matin encore, j'ai entendu tout près d'ici le roulement de l'*amponga* et les chants des jongleurs qui prétendent guérir du Menabé. C'est peut-être votre petite Madeleine que l'on soumettait à ce traitement ridicule et mortel. Informez-vous discrètement de ce qui s'est passé, et faites-nous savoir le résultat de vos démarches.

Les femmes à peine sorties, je soumetts le cas au Père Joseph de Villèle, mon compagnon d'apostolat, et nous décidons qu'il ne faut pas tarder d'aller en personne voir ce qui se passe.

J'y cours à l'instant, et je vois nos chrétiens avec la petite Madeleine, priant devant le Saint-Sacrement et demandant sa guérison. Les cheveux et le front de la malade étaient encore tout humides de l'eau bénite qu'on y avait versée, et, ce qui m'a frappé dès lors, c'est la conviction, profonde au cœur de nos chrétiens, que cette maladie se guérit surtout, et, pour mieux dire, uniquement par l'efficacité de l'eau bénite. Aussi, depuis quelques jours, notre principale occupation, à titre de médecins et de pharmaciens, est de distribuer de l'eau bénite aux nombreux chrétiens et même aux païens, qui viennent en demander.

La prière finie, le Père Joseph interroge paternellement la petite malade, pour savoir ce qui s'est passé : elle répond qu'une fois la crise commencée elle a perdu la liberté et la raison ; qu'elle ne se rappelle ni ce qu'elle a fait, ni ce qu'on a fait à ses côtés pendant la crise.

L'enfant repart. Nous espérions que la secousse ne se renouvellerait pas.

Le samedi et le dimanche se passent sans nouvelles, lorsque tout à coup, vers neuf heures du soir, on frappe à la porte de notre résidence. C'étaient quelques chrétiens, parents de la petite Madeleine, qui venaient appeler le Père di tout hâte :

- Mon Père, je vous en prie, ne tardez pas à venir ; Madeleine et ses deux cousines sont bien malades, nous craignons un malheur.

J'étais seul, je pars bien vite, et le cœur gros ; car Madeleine et ses deux cousines sont de nos élèves baptisées et de nos plus ferventes enfants.

Entré dans le tamboho (enclos de la maison), je compris à l'instant ce qui s'était passé. Les trois enfants étaient couchées à terre, sur une natte, et presque pliées en deux. Elles étaient immobiles, semblaient plongées dans le sommeil ; toutefois les yeux ouverts et presque effarouchés ne permettaient pas de croire à un repos réparateur ; c'était un état de prostration profonde, qui les rendait insensibles à l'âpreté du froid sous un clair de lune hivernal.

Près de la malade, se trouvaient le père, la mère et quelques parents, muets de crainte et de douleur ; tout autour, une foule nombreuse, accroupie, silencieuse et stupéfaite.

Un des spectateurs, que la présence du Père semblait incommoder, tenait en main une espèce de petit gourdin.

Fort bien, pensai-je, c'est le bâton du chef d'orchestre, destiné à donner le signal des jongleries traditionnelles.

Alors, prenant la parole avec un accent d'autorité paternelle :

- Tout d'abord, dis-je, je demande et j'exige qu'on écarte d'ici ceux qui ont pris une part active dans les scènes burlesques, exécutées malgré notre défense ; leurs pratiques suspectes, leurs criaileries et leurs tambours sont la véritable cause du malheur de ces enfants ; s'ils restent là, je ne puis consentir à soigner les malades.

Ils se retirent à l'instant, car ma voix était impérieuse ; et personne n'osa se plaindre ou résister.

Alors je m'inclinai devant la plus jeune des trois malades, et, versant un peu d'eau bénite sur son front, je l'appelai par son nom ; après quelques instants de silence, elle s'éveilla comme en sursaut et releva la tête.

- Mon enfant, lui dis-je, c'est le Père qui vient te voir.

- Merci, mon Père !

A ces mots, les deux autres malades sortent de leur profond assoupissement et regardent.

- Oui, c'est moi ; c'est le Père qui est à vos côtés.

- Merci, mon Père !

- Mes enfants, vous allez me suivre et entrer dans la maison ; il fait bien froid dehors.

Tout aussitôt elles me suivent, grelottantes de faiblesse et de froid. Je restai quelque temps auprès d'elles dans la maison ; je leur fis boire de l'eau bénite, puis deux cuillerées de vin sucré pour ranimer leurs forces défaillantes.

Après une demi-heure environ, elles avaient repris leur gaieté ordinaire et me faisaient promettre de venir les voir encore le lendemain matin.

De leur côté, le père et la mère s'engageaient, au moins de bouche, à ne plus renouveler les scènes grotesques et superstitieuses qui s'étaient succédé depuis deux jours, et dont voici un rapide aperçu.

Le malade est pris de frissons et de tremblements ; sa poitrine se soulève, tout son corps s'ébranle, et, comme entraîné par une force irrésistible, il se met à courir, au caprice de ses impressions.

A ces heures de surexcitation, le malade devient très vigoureux et très hardi. Ainsi, l'une de nos trois malades, enfant faible et timide, a gravi pendant la nuit, et presque en bondissant, un énorme rocher qui s'élève à pic sur la montagne.

Comme l'agitation se renouvelle à des heures fixes, les jongleurs et chanteurs se tiennent prêts, et, dès que le malade se soulève sur son séant, ils se mettent à l'œuvre.

Le bruit des tambours et des chants étourdit le malheureux, les jongleries le jettent dans un sorte d'ivresse, il perd toute conscience de son état.

Ahuri du tumulte et des scènes étranges qu'il voit à demi, et comme dans l'horreur d'un cauchemar, il devient, suivant l'expression de nos chrétiennes, «comme un taureau épouvante, *omby taitra ampo*», s'enfuit à toutes jambes et au hasard, se couche à terre, se relève en poussant des cris et fait mille contorsions.

A chaque fois que la crise reprend, ou semble devenir plus aiguë, c'est un nouveau tumulte, ce sont de nouvelles jongleries.

Cette farce sinistre dure parfois de longues heures et ne finit pas avant que le malade tombe épuisé de force et comme sans vie.

Ajoutons que cette comédie meurtrière se termine à peu près toujours par une jonglerie superstitieuse ; les chanteurs et les jongleurs prennent en main le Fary (canne à sucre) ; on le met aussi dans la main du patient qui l'accepte par obéissance inconsciente ou par instinct superstitieux ; puis on s'achemine, vers le tombeau des ancêtres pour leur présenter cette offrande, à titre de prière et d'adoration.

Et voilà l'étrange traitement que l'on venait de faire subir à nos chères enfants.

Le lundi, dans la matinée, une de nos chrétiennes vint m'apprendre qu'on avait vu les esclaves de la famille rentrer de la campagne, et porter les faay qui seraient probablement présentés le soir même aux mânes des ancêtres.

J'en conçus une profonde douleur, et, sur-le-champ, je me rendis à la maison des malades pour voir ce qu'il en était ; je trouvai les trois enfants seules au logis, et j'eus bien de la peine à retenir mes larmes, lorsque j'aperçus sur un meuble cinq ou six fary déjà préparés pour le défilé carnavalesque de la soirée.

- Mes enfants, leur dis-je, qu'est-ce donc que cela ?

- Ah ! mon Père, ce n'est pas nous qui les avons apportés ; ce sont les esclaves, et, lorsque la crise nous reprend, on nous fait faire malgré nous des choses que nous détestons.

- Mes enfants, ces fary doivent servir au culte des démons ; vous allez les brûler ou les jeter hors de la maison .

- Oui, nous allons les jeter au fossé, mais accompagnez-nous, mon Père.

Aussitôt fait que dit.

Cependant les pauvres enfants ne furent point à l'abri des pratiques superstitieuses qu'on leur imposait.

Les jongleries, le tumulte et la présentation du fary se renouvelèrent encore le soir et le lendemain.

L'épuisement physique et peut-être la mort de l'âme semblaient devoir être le dénouement nécessaire de cette affreuse tragédie.

Le Père Joseph étant revenu de ses excursions apostoliques, nous délibérâmes devant Notre Seigneur, et résolûmes de parler en maîtres. Les trois malades furent mandées chez nous :

- Vous êtes nos enfants, leur dit le Père Joseph ; nous vous gardons ici et nous vous soignerons dans une de nos cases ; allez tout de suite avertir vos parents que vous restez ici ; nous répondons de vous.

Grande fut alors la joie des enfants, et les parents n'osèrent pas résister à l'énergie de notre sommation.

Le soir, vers six heures., les enfants venaient de quitter la chapelle, où nos chrétiens se réunissent tous les soirs pour faire la prière en commun.

A peine rentrées dans la case-infirmierie, elles sentent venir la crise et demandent la présence du Père.

Le garde-malade m'appelle ; j'accours à l'instant et rassure les pauvres petites en leur promettant de les assister ; j'ai pu alors me rendre compte de la crise dans tout son développement.

Les frissons précurseurs durèrent environ cinq minutes ; leur violence alla toujours en croissant, jusqu'à produire des secousses qui faisaient bondir les malades.

Aux frissons succèdent les élancements de poitrine, qui prennent un caractère terrifiant, et leurs flancs semblent à chaque instant sur le point de se rompre ; puis, c'est le tour des convulsions et des balancements qui portent le buste de droite à gauche, comme une balançoire mue par un ressort puissant et rapide ; enfin les trois malades bondissent de leur couche pour gagner l'espace.

Quatre personnes avaient peine à les retenir ; ne pouvant saisir la porte, que nous couvrions de notre corps, elles bondissent vers la fenêtre pour s'échapper.

Alors ce sont des cris d'épouvante et de supplication :

- Il est là !... crient-elles. Il nous saisit ! ... Il nous emporte !... Non ! Non !... Empêchez-le... Je ne veux pas ! Je ne veux pas !... Ecartez-le... Il me tue, je meurs, je suis perdue...

Et les pauvres enfants repoussaient de leurs bras le spectre qui voulait les emporter, s'accrochaient à nos habits pour résister à ses violences, bondissaient pour échapper à ses poursuites. Nous leur suggérions de pieuses invocations : «Jésus, Marie, Joseph... Cœur Sacré de Jésus, ayez pitié de nous !»

A un moment l'une d'elles répéta la dernière invocation jusqu'à trois reprises, avec un accent de foi et de douleur qui nous arrachait des larmes.

Cette fois, pourtant, la crise ne dura qu'une demi-heure environ ; c'était comme un cri de rage poussé par le malin esprit, un essai de vengeance tenté par le génie du mal qui n'était plus maître dans la petite case, propriété du missionnaire.

Ce fut son dernier essai.

Le lendemain matin, les pères et les mères des enfants, plusieurs parents et amis se groupent dans la petite case pour voir si la crise va se renouveler à l'heure ordinaire. Les malades boivent quelques gorgées d'eau bénite et paraissent pleines de confiance.

Le Père, le garde-malade, les parents des malades, ceux même qui ne sont pas baptisés, tous à la fois tombent à genoux et récitent une courte prière à la Sainte Vierge ; la prière se termine par cette triple imprécation contre le diable : «Des embûches du démon, délivrez-nous, Seigneur !» et les pauvres malades prononcèrent cette triple invocation avec tant d'énergie qu'elles paraissaient n'avoir pas le moindre doute sur le caractère diabolique de cette maladie.

Ce matin-là, le soir du même jour, le lendemain, le surlendemain, les crises ne se sont pas renouvelées ; les malades étaient guéries, guéries par la prière, guéries par l'eau bénite.

Elles sont restées dans la petite case-infirmierie jusqu'au lundi matin, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel ; ce jour-là, elles se sont confessées, et deux d'entre elles ont reçu la Sainte Communion.

Le soir du lundi, elles revenaient à la résidence du Père, avec une nombreuse députation de parents, nous apporter un panier de riz, une corbeille de patates et une poule. Tous les fronts étaient rayonnants, et l'on ne savait comment remercier Dieu du bien fait au corps, et surtout à l'âme des enfants.

Cette guérison, dont la prière est l'unique agent, a produit la plus heureuse impression sur les chrétiens et même sur les païens du voisinage.

Elle a probablement déterminé une ordonnance officielle qui fait grand honneur à Raphael, notre premier gouverneur, et l'un de nos plus fervents catholiques.

Vendredi, en présence de la foule nombreuse réunie sur la place du Marché, il a lu à haute voix les textes de loi interdisant, sous peine d'amende et de prison, le culte des faux dieux ; et il a fait connaître sa résolution bien arrêtée d'appliquer la loi à tous ceux qui font revivre les coutumes superstitieuses des ancêtres, relatives au Menabé.

Quelques murmures se sont élevés dans la foule.

Vous voulez donc tuer nos malades ?

- Si vous avez des malades, consultez les médecins m'aggravez pas leur maladie par vos folies tapageuses.

- Les Pères ont sauvé trois malades, s'écrie l'un des auditeurs, un protestant de nos voisins ; ont-ils fait autre chose que les soustraire à votre ridicule traitement ?

Là-dessus les murmures commencent à s'apaiser. Depuis lors la peur inspire la sagesse et l'on n'entend plus le sinistre roulement de l'amponga.

Que penser de cette étrange maladie ? Nos chrétiens n'hésitent pas à l'appeler «diabolique», et ne veulent d'autre remède que l'eau bénite ; elle guérit à peu près toujours.

Nos enfants, interrogées sur la cause de leur épouvante aux heures de crise, disent qu'un affreux colosse voulait les

saisir :

Ramaitsoakanjo nous emporte ! Rajakimena nous enlève !...

Les obsessions diaboliques, les sortilèges, les superstitions et les vaines observances ne sont que trop fréquents à Madagascar, affirmait, dans sa lettre du 29 novembre 1892, un missionnaire bien placé pour observer les faits de cette nature, le Père Paul Camboué, de la Compagnie de Jésus, procureur à Tananarive de la Mission de l'île.

A l'appui de son dire, il racontait le fait suivant :

Au pays des Mandiavalo une femme, du nom de Rangory, était malade depuis plusieurs années. Après avoir essayé des soins de divers empiriques indigènes, elle alla consulter un fameux mpisikidy (devin) dans l'espoir qu'il lui indiquerait le vrai remède à son mal.

Le mpisikidy commença par ordonner à la malade de prendre dix-sept plumes d'oiseaux de dix-sept espèces différentes pour faire une sorte d'exorcisme ou faditra.

Puis, comme aucun soulagement ne s'ensuivit, notre homme prescrivit un traitement continu. Pendant un mois, la malade devait danser avec le mpisikidy. Après ce laps de temps Zanahapy (le fils du créateur) parlerait.

Le moment solennel approchait. Par ordre du mpisikidy, la maison fut tendue d'étoffes de soie ; la malade, revêtue de pourpre, exécuta une danse sur un bœuf volavita (animal qui doit posséder la particularité de taches blanches au front, au dos, à la queue et aux jambes).

Ce bœuf volavita immolé en sacrifice, l'esprit s'exprima par la bouche de la malade, à peu près en ces termes :

- Me voici, moi, Ingahibe lava sofina (le vénérable aux longues oreilles), je viens de chez les Bara. Tous les dieux de la terre sont mes fils ou mes petits-fils, et me sont soumis.

Et la malade d'imiter avec ses mains le mouvement des oreilles d'un bœuf.

Le démon reprit :

- Me voici, moi Audriamizararivo (le seigneur aux mille parts), roi des Sakalaves. J'arrive de Mojanga.

Et la malade de se mettre à danser la danse des hommes au grand ébahissement des assistants.

Survint ensuite l'énonciation des fady (prohibitions). La malade devait s'abstenir de la chair des bœufs abattus pour les funérailles ; elle ne mangerait ni viande de porc, ni volailles, ni piments, ni feuilles de manioc.

Personne ne toucherait aux aliments qui lui seraient destinés ; aussi devrait-elle toujours porter une cuillère et une assiette pour ses repas.

Enfin l'esprit déclarant que toutes les épouses des hommes lui appartiennent, le mari devrait la racheter en donnant un anneau d'argent et une coquille.

De plus, chaque mois, la malade devrait paraître, armée d'un fusil et d'un sabre, à une grande réunion.

Rangory fit tous ses efforts pour être fidèle à ces vaines observances. Chaque fois qu'elle manquait à l'une d'elles, le démon la faisait tomber en défaillance.

Cet état de choses durait depuis environ deux années, quand la Prière Catholique pénétra dans la région qu'habitait Rangory, en 1890.

Cette femme et son mari entendirent parler de l'impuissance du mauvais esprit sur ceux qui suivaient fidèlement cette Prière Catholique. Ils voulurent s'instruire et devinrent bientôt de fervents catéchumènes.

Dès lors, avant même qu'ils aient reçu le baptême, le démon cessa de les tourmenter.

Allant un jour visiter des parents dans une contrée fort adonnée aux diableries, ils virent un homme marchant sur des charbons ardents sans en éprouver aucun mal. Les deux catéchumènes ayant fait le signe de la croix, les charbons brûlèrent horriblement les pieds du malheureux démoniaque.

Après deux années d'épreuves, le missionnaire, témoin de leur zèle persévérant, les baptisa sous le nom d'Elisabeth et de Zacharie, le jour de la fête de l'Ascension.

Le baptême, non seulement donne la vie spirituelle à l'âme, mais encore guérit fréquemment le corps. C'est là un fait mille fois constaté dans les pays de mission, aussi bien dans les forêts glacées de l'Amérique du Nord que dans les plaines brûlantes de l'Afrique, dans les villes immenses de la Chine que dans les îlots de l'Océanie.

A Madagascar, il en est de même, et la bonté divine s'y manifeste par des miracles éclatants qui font pâlir les prestiges du démon, ce singe malfaisant.

En septembre 1872, le Père Brégère, missionnaire à Imerimandroso, vit arriver chez lui, un après-midi, sur les quatre heures, un chrétien de son village qui avait été, avant sa conversion, prêtre des idoles.

Cet homme entra et le salua en disant, suivant la formule malgache qui témoigne d'un grand respect :

- Que Dieu te protège ! Tu es notre père et notre mère et nous n'en avons pas d'autres. Donc voici ce que j'ai à te dire. Des gens de Fiéferanna, mes parents, viennent d'arriver, apportant une petite fille très malade.

- Eh bien ! lui demanda le Père Brégère. Pourquoi ne l'apportent-ils pas ici ?

- Je les en ai dissuadés et c'est d'après l'avis de tous ceux qui ont vu l'enfant. Le Père, leur ai-je dit, soigne et guérit bien les malades, mais il ne ressuscite pas les morts, et cette enfant est morte ou va mourir. Cependant comme ils ont insisté pour vous la présenter avant d'emporter son cadavre, je suis venu vous demander votre avis.

Le missionnaire répliqua :

- Apportez-la toujours ; nous verrons.

L'homme s'en retourna et quelques instants après il reparut, accompagnant une douzaine de personnes de sa famille, qui apportaient la petite malade.

Le missionnaire la regarda et crut voir un cadavre.

Son corps était raide, son regard éteint. Un souffle faible et fétide, qui s'échappait de sa bouche en putréfaction, témoignait seul d'un restant de vie.

Il lui en demeurait si peu que les parents qui l'avaient apportée avaient, durant le trajet de Fiéferanna à Imerimandroso soulevé jusqu'à sept fois le voile qui la recouvrait, pour s'assurer qu'ils ne portaient pas un cadavre.

Le missionnaire se fit expliquer l'origine de la maladie, son caractère et sa marche. Il fut vite convaincu que tout remède humain serait impuissant, et qu'il ne fallait plus songer qu'à sauver l'âme de la mourante.

Il parla dans ce sens aux parents et leur proposa de baptiser l'enfant.

Mais les Malgaches n'en voulurent pas tout d'abord entendre parler. Ils refusèrent. Le prêtre insista pour vaincre leurs objections.

Sachez, leur déclara-t-il, que le baptême catholique, non seulement ne fait pas mourir, mais que parfois même il rend la santé aux moribonds.

Cette parole fit impression sur ces pauvres païens ignorants. Ils s'écrièrent tous :

- Baptisez-la !

Le missionnaire ne se le fit pas dire deux fois. Il alla au plus vite chercher de l'eau et ondoya l'enfant.

O miracle ! A l'instant même la petite moribonde, se réveillant comme d'un profond sommeil, tourne vers le prêtre ses yeux tout à l'heure fixes et vitreux. Son regard n'est pas étonné. Il suit tous les mouvements du missionnaire. Elle étend le bras et, de sa main, saisit la sienne.

Le Père Brégère lui fait avaler quelques gouttes de l'eau de Saint Ignace. La bouche de la malade s'entrouvre.

Le missionnaire lui pose une question. Elle veut répondre, mais ne profère que quelques sons inarticulés.

Cependant la vie revient peu à peu sur sa face pâle et décomposée. C'est une véritable guérison opérée par le baptême. Aucun des assistants ne s'y trompe.

Les parents ne savent témoigner leur reconnaissance au Père. Quelques instants après, ils emportent leur enfant, lui cherchant un abri pour la nuit. Le chrétien qui les a amenés au missionnaire leur offre une case pour s'y reposer quelques jours. Ils acceptent.

Vers la nuit on vient annoncer au Père que la petite fille peut se tenir debout, qu'elle a parlé très distinctement et qu'elle demande à manger, ce qu'elle n'a pas fait depuis quatre jours.

Le lendemain matin le Père Brégère alla la voir. Il ne lui restait qu'un peu de faiblesse.

Le dimanche suivant elle assista à la messe, accompagnée de toute sa famille heureuse et reconnaissante.

Le bruit de cette guérison se répandit vite et tous, chrétiens, protestants et païens, louèrent. Dieu et admirèrent la puissance du baptême catholique.

Nous avons raconté comment les malheurs de la France en 1870 avaient eu leur contrecoup à Madagascar. La Fille Aînée de l'Église était dans les larmes, les chrétiens de la grande île africaine furent persécutés par ceux qui croyaient l'épée de la France à tout jamais brisée.

Le Christ est patient, parce qu'il a pour lui l'éternité ; parfois pourtant il frappe dès ce monde les coupables avec une promptitude effrayante ; c'est surtout quand ceux-ci ont manqué de respect à sa Mère.

En 1871, le Père Jouen, tout proche de la mort, écrivit à ce sujet une page magnifique. Nous ne pouvons résister au plaisir de la reproduire, et de raconter, avec le célèbre missionnaire, la revanche de la Justice divine sur un suppôt de Satan, sur un persécuteur.

Je ne citerai, dit le vénérable Père, qu'un seul fait qui s'est passé à la face du soleil, et dont tout Tananarive a été le témoin.

Parmi nos persécuteurs le plus acharnés se trouvaient les trois principaux chefs du gouvernement ; j'en excepte le premier ministre lequel, sans nous être très favorable, ne nous a jamais été ouvertement hostile.

Il n'est sorte d'entraves que ces trois chefs n'aient apportées à la propagation de la vraie foi, surtout lorsqu'ils ont vu l'ébranlement des campagnes.

Mais parmi eux il y en avait un qu'il faut placer au premier rang, et dans l'âme duquel le génie du mal semblait avoir soufflé toute sa rage. C'était littéralement le « *Saulus spirans minarum et cædis in discipulos Domini* ».

Le jour et la nuit, on le voyait parcourir les villages, escorté de nombreux satellites, soit pour s'opposer à la construction d'églises catholiques, soit pour empêcher nos adhérents de s'y réunir.

Les chefs étaient principalement l'objet de ses poursuites, parce qu'il connaissait leur influence sur les masses.

Aussi n'y avait-il sorte de moyens qu'il ne prît, pour paralyser leur action : argent et promesses, ou bien menaces de prison, de dégradation et même de mort.

Mais ce qui caractérisait spécialement ce nouveau Saul, c'était une haine de prédilection pour la Très Sainte Vierge ; son nom seul et la vue de ses insignes suffisaient pour le faire écumer de colère.

Un jour, ayant aperçu, au cou d'un de ses esclaves catholiques, un scapulaire et un chapelet, il les lui arracha violemment et les attacha au cou de son chien, à la grande risée de ses partisans présents à cette scène.

Le châtement suivit de près cet acte sacrilège. La nuit même le chien creva subitement. C'était un beau chien de Terre-Neuve, acheté plus de cinquante piastres, et auquel son maître tenait énormément.

Ce n'était là que le prélude de la justice divine.

Bientôt le persécuteur lui-même fut atteint d'un mal étrange, qui lui faisait rendre du sang par le nez, les oreilles et la bouche. Tout son corps se couvrit d'une sorte d'ulcère.

Quelques mois après, il expirait au milieu des plus affreuses convulsions, et en poussant des cris tels que ses esclaves eux-mêmes furent obligés de s'enfuir.

C'est ainsi que Marie vengea d'une manière exemplaire son honneur outragé et nous délivra de notre plus furieux ennemi.

Cette fin tragique a produit sur tous nos chrétiens la plus profonde impression. Il n'est personne qui n'y ait reconnu le doigt de Dieu, toujours facile au pardon quand on ne s'attaque qu'à lui, mais rarement indulgent pour les outrages com-

mis envers sa Sainte Mère.

Depuis lors, la plupart des chefs ont repris courage, et les populations se sont montrées plus empressées que jamais à réclamer des missionnaires.

TABLE DES MATIÈRES ET DES SOURCES

ASIE (Suite) BIRMANIE - SIAM

CHAPITRE PREMIER : L'ÉVANGÉLISATION

CHAPITRE II

DANS LA BIRMANIE : - Sort jeté. - L'effet d'un maléfice. - Charmeur de serpent.

(Les quatre Faits précédents ont été racontés par M. Bringaud, missionnaire des Carians, et publiés dans les *Missions Catholiques* en 1888.)

DANS LE ROYAUME DE SIAM : Les *Phi*. - Diables cuits et Diables crus. - Les statues des idoles habitations des démons. - Le Dieu d'or et le Dieu de verre. - Une idole enchaînée.

(Faits racontés par Monseigneur Bruguière, évêque de Capse, dans une lettre envoyée de Bangkok, en 1829, à M. Bousquet, vicaire général d'Aire, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1831).

ANNAM ET TONKIN

CHAPITRE III : LE SANG DES MARTYRS.

CHAPITRE IV

Consultation solennelle du démon. - A qui appartiennent les païens ? - Sorciers penauds.

(Les deux premiers faits ont été rapportés par M. Masson, missionnaire apostolique au Tonkin, dans sa lettre datée de Nhàn-hûa, le 2 juillet 1828, adressée à M. Ferry, supérieur du séminaire de Nancy, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1830.

Le troisième fait, arrivé en avril 1831, a été raconté par le même missionnaire dans sa lettre du 17 juillet 1831, au même destinataire, imprimée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1833).

Un enfant tonkinois de cinq ans qui comprend le latin.

(Fait arrivé en 1830, raconté par M. Marette, missionnaire apostolique au Tonkin, dans sa lettre du 17 octobre 1830, adressée au rédacteur des *Annales de la Propagation de la Foi*, et publiée dans cette revue en 1832).

Comment l'on devient sorcier. - L'initiation ordinaire. - L'enlèvement par le démon. - L'esprit familier.

(Faits racontés par M. Guerlach, missionnaire en Cochinchine Orientale, dans les *Missions Catholiques* en 1887).

L'évocation des nymphes. - Divination à l'aide d'une courge. - Formule d'évocation.

(Faits rapportés vers 1867 par Monseigneur Croc, provicaire au Tonkin méridional, et imprimés par les *Missions Catholiques* en 1869).

Treize catéchumènes attaqués. - Le diable catéchiste.

(Faits arrivés en 1876, racontés par Monseigneur Puginier dans une lettre expédiée du village de Diên-xa, dans le Tonkin occidental, et publiés par les *Missions Catholiques* en 1877.)

A la cime d'un arbre

(Fait arrivé en 1880-1881, rapporté par Monseigneur Croc, vicaire apostolique du Tonkin méridional, dans sa lettre du 15 août 1881, et publié dans les *Missions Catholiques* en 1882.)

Les chrétiens et les païens pendant les choléras, de 1832 et de 1887. - Le résultat immédiat d'un vœu au démon.

(Le premier de ces faits a été rapporté par M. Masson, missionnaire apostolique au Tonkin, dans sa lettre adressée à M. Ferry, supérieur du Séminaire de Nancy, datée du 20 août 1832, et publiée, l'année suivante, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*.

Le deuxième fait a été constaté par M. J. Robert, missionnaire au Tonkin occidental, et relaté, le 2 août 1887, dans sa lettre écrite à Ké-sà et imprimée, la même année, dans les *Missions Catholiques*.

Le troisième fait a été cité, le 10 octobre 1832, par M. Pallegoix, missionnaire au Laos, pays frontière de l'Annam, dans sa correspondance à sa famille, expédiée de la ville de Juthia et reproduite par les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1834).

Incendies attribués à des maléfices.

(Fait arrivé au village de Dink-chang en 1851, raconté par Monseigneur Retord, vicaire apostolique du Tonkin Occidental, dans sa lettre du 22 juillet 1853 à M. Berger, de Lyon, et publié dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1855.)

La Sainte Vierge et les anges au siège de Tra-kieu.

(Faits arrivés en septembre 1885 et racontés par M. Geffroy, missionnaire en Cochinchine Orientale, dans les *Mis-*

sions Catholiques en 1886.)

Statuette miraculeuse. - La persécution de 1874 sous l'Empereur Tu-Duc. - Les corps des Martyrs. - Le respect des tigres.

(Le premier de ces faits a été raconté par Monseigneur Puginier, vicaire apostolique du Tonkin Occidental, aux membres des conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans sa lettre du 8 mai 1873, publiée, l'année suivante, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*.)

Les autres faits ont été rapportés par Monseigneur Gauthier, vicaire apostolique du Tonkin Méridional, et publiés dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1875).

Punition providentielle de destructeurs d'églises. - La maison d'un persécuteur lapidée par les démons.

(Le premier fait s'est accompli à Kê-ngà ; le deuxième à Bât-doat. Ils ont été rapportés par M Retord, missionnaire apostolique en Cochinchine, dans une lettre à mademoiselle L. A. de Lyon, reproduite dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1837.)

Le dernier fait a été raconté dans la lettre de Monseigneur Pineau, vicaire apostolique du Tonkin méridional, aux directeurs du Séminaire des Missions Etrangères de Paris, sur les travaux de la Mission en 1887 et 1888, lettre publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1889.)

CHINE

CHAPITRE V : LES QUATRE CAMPAGNES.

CHAPITRE VI

Le célèbre Père Ricci et le palais hanté de Nanking.

(Fait extrait du Voyage en Tartarie et au Thibet par l'abbé Huc.)

La prédiction d'une possédée. - Le «Docteur Céleste». - Le bâton magique. - Epidémie de possessions dans une famille. - Ce qu'il y a dans le ventre d'une idole. - Conversions. — Inscription commémorative.

(Ces faits ont été racontés par deux missionnaires, d'abord par le Père Fouquet, de la Compagnie de Jésus, dans sa lettre écrite à Nan-chang-fou, capitale de la province de Kiamsi, datée du 26 novembre 1702, adressée à Mgr le duc de la Force, Pair de France, et publiée dans le tome V des *Lettres édifiantes et curieuses* ; ensuite par le Père de Chavagnac, de la même Compagnie, dans sa lettre au Père Le Gobien, datée de Fou-tchéou-fou, le 10 février 1703, et publiée dans les *Lettres édifiantes et curieuses* en 1711).

Meubles brisés, feu mystérieux, images monstrueuses. - L'orgueil des bonzes bafoué. - L'humilité victorieuse d'un chrétien. - Faits miraculeux.

(Faits extraits de la lettre du Père Fouquet citée plus haut.)

La crainte des démons. - Le signe de la Croix et les enchantements. - Cinquante maisons hantées.

(Faits extraits du Mémoire sur l'Etat des Missions de la Chine présenté en latin, à Rome, au R. P. Général de la Compagnie de Jésus, l'an 1703, par le Père François Noël, missionnaire de la même Compagnie, et depuis traduit en français et publié, en 1706, dans les *Lettres édifiantes et curieuses*.)

CHAPITRE VII

Les guérisons des possédés sont des causes fréquentes de conversions. - «Il n'y a que les Chrétiens qui puissent la guérir ! » - Battu par les démons. - Possédée depuis quatre ans, délivrée par une vierge. - Ouvrier tracassé par le diable depuis deux ans. - Obsédée à l'agonie. - L'institutrice du village de Sinenti.

(Faits extraits d'une lettre du Père Stanislas Clavelin, missionnaire au Kiang-yn, écrite en 1859 ; et d'une correspondance du Père Royer, datée du même district, le 15 janvier 1869, et publiée, la même année, dans les *Missions Catholiques*).

Catéchumènes possédés.

(Faits rapportés par Mgr Anouilh, vicaire apostolique du Pè-tché-ly occidental, dans sa lettre datée de Pao-ting-fou, hôtel de la Grande Miséricorde, le 16 janvier 1866, adressée aux membres des Conseils centraux de l'œuvre de la Propagation de la Foi, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1867.)

Une procession païenne. - Le tong-tse porte-parole des idoles. - Le *tapo* interprète.

(Faits arrivés en mai 1869, à Song-kiang-fou, dans le Kiang-son, et rapporté par le Père Palâtre, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan, dans sa lettre du 29 juin 1869, publiée la même année dans les *Missions Catholiques*).

La vertu de l'eau bénite. - Diables mandarins. — Le commandement d'une apparition. - Peut-être trop Riche.

(Le premier de ces faits est arrivé à la station de Saint-Etienne-hors-les-murs, au Kouy-tchéou, en 1867, et a été rapporté dans le journal de cette mission, à la date du 13 mars 1867 et publié dans les *Missions Catholiques* en 1869.)

Le second fait est arrivé à Nanking, en juillet 1869, et a été rapporté par le père Colombet, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan, dans sa lettre, datée de Nan-kiang, le 12 octobre 1869, et publiée, la même année, dans les

Une sorcière ruinée.

(Fait arrivé en 1870 dans l'île de Pé-hai-sso, dans le vicariat apostolique du Kiang-nan, et rapporté par le Père Bourdilleau, de la Compagnie de Jésus, dans sa lettre de Tse-ka (Sainte-Marie), dans le district de Hai-men, presque placée au nord de l'embouchure du Yang-tse-kiang, datée du 15 juin 1870, adressée à sa famille et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1871).

La femme d'un laboureur. - Les bonzes impuissants ; le dévouement des parents inutile ; la chasse aux démons. - La Vierge Song-kieu-kou victorieuse.

(Le premier de ces faits est arrivé dans la préfecture de Song-kiang et a été raconté par le Père Desjacques, de la Compagnie de Jésus, missionnaire du Kiang-sou, partie orientale du Kiang-nan, dans sa correspondance adressée à son frère publiée et publiée dans les *Missions Catholiques* en 1872.

Les autres faits, accomplis à Si-ouang-kaong, hameau du district de Tsinpou, dans la préfecture de Song-kiang, ont été rapportés par le Père Palatre, missionnaire au Kiang-nan, dans sa lettre datée de Talékiao, le 7 janvier 1873, adressée aux membres des Conseils centraux de l'œuvre de la Propagation de la Foi, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1873).

Le diable calomniateur.

(Fait arrivé en 1873 au Père Jean Fransoni, missionnaire au Hou-pè sud-ouest, raconté par lui dans la relation annuelle de ses travaux, et rapporté par le Père Alexis-Marie Filippi, provicaire de la même province, dans sa lettre datée de Kin-thiéou-fou, le 15 février 1874, adressée aux membres des Conseils centraux de la Propagation de la Foi et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1875.)

Un peintre idole vivante.

(Fait arrivé en 1876 à Lao-ho-kou et rapporté par le Père Pascal Billi, des Frères mineurs réformés, vicaire apostolique du Hou-pè septentrional, dans sa lettre, datée de la même localité, le 29 septembre 1876, et publiée dans les *Missions Catholiques* la même année.)

Deux petites filles étranglées par le diable.

(Le premier fait s'est passé en 1876 et a été rapporté par M. J. Noirjean, missionnaire en Mandchourie, dans sa lettre écrite de Païen-souon, dans la Province militaire de l'Amour, le 21 août 1876, adressée à M. Maury, directeur au séminaire des Missions Étrangères à Paris, et publiée, la même année, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*.

L'autre fait s'est accompli, en 1879, à Tien-kum, dans le vicariat apostolique du Chan-si ; il a été raconté par le Père François de Montérégio à Mgr Louis Moccagatta, des Mineurs Observantins, vicaire apostolique du Chan-si, qui l'a relaté dans sa lettre de Tai-iuen-fou, le 15 septembre 1879, publiée dans les *Missions Catholiques* en 1880.)

La paix nocturne rétablie.

(Fait rapporté par un missionnaire du district de Kieou-tsin-fou dans une relation rédigée par ordre de Mgr Ponsot, vicaire apostolique du Yun-nan, et publiée dans les *Missions Catholiques* en 1881).

L'origine de la station de Ngan-lin-tchéou.

(Fait arrivé à Ngan-lin-tchéou, rapporté par Mgr Fenouilh, vicaire apostolique du Yun-nan, dans sa lettre datée de Yun-nan-sen, le 1^{er} septembre 1887, adressée aux directeurs de l'œuvre de la Propagation de la Foi et publiée dans les *Missions Catholiques* en 1888).

Délivrance d'une jeune fille de douze ans.

(Fait arrivé dans le district de, Pin-tim-ciu, en 1889, rapporté par Mgr Grassi, des Mineurs observantins, coadjuteur de Mgr Moccagatta, vicaire apostolique du Chan-si, dans sa lettre du 16 juin 1889).

Possédée depuis huit ans.

(Le premier fait est arrivé à Nan-kan, dans le district de Te-ngan-fou, et a été rapporté par Mgr V. E. Cariassare, de l'ordre des Frères mineurs, vicaire apostolique du Hou-pè oriental, dans sa lettre publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1889.

Le second fait s'est passé à Sião-hô-tâng et a été rapporté par M. Maire, missionnaire au Yun-nan, dans son journal de voyage publié dans le même journal en 1890).

CHAPITRE VIII

Un français devenu divinité Chinoise.

(Fait arrivé entre Fong-siang et Hang-tchong, au XVII^e siècle, et rapporté par les *Missions Catholiques* en 1872).

Les bijoux d'un chrétien.

(Fait rapporté par le père Clavelin, de la Compagnie de Jésus, dans sa lettre datée de Ou ho, le 24 mai 1855, adressée au consul de France à Chang-haï, et publiée l'année suivante par les *Annales de la Propagation de la Foi*).

La sécheresse. - La promesse des chrétiens. - Anxiété. – Triomphe.

(Faits arrivés au Yun-nan et relatés par M. Huot, provicaire apostolique de la même province, dans sa lettre du 10 mai 1851, à Mgr Luquet, évêque d'Hesébon, publiée l'année suivante dans les *Annales de la Propagation de la Foi*).

Au foyer de l'ennemi. - Le miracle ou la mort. – La protection de la Providence.

(Faits arrivés à Thibet, à M. Krick, entre le village de Sommeu et le Brahmapoutre, et racontés par ce missionnaire dans sa lettre datée de Dacca (Indes), le 3 août 1852, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1854).

Un autel respecté par l'inondation.

(Fait arrivé à Lang-kouan, en Mandchourie, le 1^{er} août 1879, et raconté par Mgr Dubail dans les *Missions Catholiques* en 1880).

Un franc-maçon chinois. - Le vœu à la Sainte Vierge. - La source miraculeuse.

(Fait arrivé au Camp de Nicou, en 1884, raconté par le Père Chaffanjon, missionnaire au Kouy-tchéou, dans sa lettre du 1^{er} janvier 1885, à sa famille, publiée la même année dans les *Annales de la Propagation de la Foi*).

Une apparition au Kiang-nan.

(Fait arrivé à Tsou-kèu deû, dans la Sibérie Pontonnaise, en 1886, et raconté dans la lettre du Père Deffond, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan, adressée au Père Gilbert, de la même Compagnie, et publiée dans les *Missions Catholiques* en 1888).

Le Père Jean-Pierre Néel, martyr. - Insensibilité aux coups ; M. Verchère. - Le catéchumène Joseph Tchang-kouang-tsai, martyr. - Le néophyte Yu-yen-hou, martyr.

(Le premier fait est arrivé à Kay-tchéou, province du Kouy-tchéou, le 18 février 1862. Il a été rapporté par Mgr Faune dans les *Missions Catholiques* en 1876.

Le fait arrivé à M. Verchère s'est passé à Tai-gong et a été raconté par lui-même dans sa lettre, datée de cette localité, le 26 octobre 1867, adressée à Mgr Guillemain, préfet apostolique du Kouang-ton et du Kouang-si, publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1868.

Le fait relatif au catéchumène s'est accompli à Kutsin-fou, dans le Yun-nan, le 23 août 1867. Il a été raconté par M. Fenouil, le 7 octobre 1867, dans sa lettre à Mgr Ponsot, vicaire apostolique du Yun-nan, et reproduit dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1871.

Le fait arrivé au martyre du néophyte s'est produit dans la circonscription de la sous préfecture de Kien-tée, le 8 décembre 1869. Il a été raconté par le P. Seckinger, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan, dans sa lettre publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1870).

Fils d'apostats. - Un châtiment qui s'accomplit de génération en génération.

(Faits arrivés à Kiang-yn et à Kin-tong-kio, du XVIII^e siècle à nos jours, et racontés par le Père Pfister, en 1870, dans les *Missions Catholiques*).

La main de Dieu.

(Faits arrivés à Zao-chou, le 24 février 1856 ; à Si-liu-hien, du 25 au 26 du même mois, et en avril suivant, rapportés par M. Félix Gennevoise, missionnaire apostolique du Kouang-si, dans sa lettre, datée de Canton, le 9 avril 1868, adressée au supérieur des Missions étrangères, et publiée dans les *Missions Catholiques* en 1868.

Des faits qui suivent, les premiers ont été relatés dans la lettre de M. Vielmon, écrite de Kouy-yang à Mgr Faurie, le 21 mars 1870, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1871 ; les derniers ont été certifiés par Mgr Chauveau, vicaire apostolique du Thibet, dans sa lettre de Tâ-tzien-fou, du 17 décembre 1874, à M. H. Desgodins de Nancy, publiée dans les *Missions catholiques* en 1875.)

Le peintre et l'image de la Vierge.

(Fait arrivé à Tchong-kin et raconté par M. L. Blettery, provicaire du Su-tchuen oriental, dans sa lettre du 27 octobre 1876, à M. Clavelloux, curé de Mornant, publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1877).

«Tu n'iras pas plus loin !»

(Fait arrivé au district de Kieou-tsin-fou et rapporté par un missionnaire de ce district, qui l'a rédigé par ordre de Mgr Ponsot, vicaire apostolique du Yun-nan. Ce récit a été publié dans les *Missions Catholiques* en 1881).

CHAPITRE IX

Fables absurdes débitées sur les missionnaires. – La vertu du sang de chien.

(Fait arrivé à Ou-tchang-fou en 1840 et publié dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1889).

Accusation de magie. - Un brave à trois poils. - Justification miraculeuse. - Douze enquêtes officielles. - Un membre de la famille impériale s'en mêle.

(Faits arrivés dans l'arrondissement de Tchao-lang dépendant de la ville de Kin-tchéou-fou, racontés par M. Mesnard, missionnaire apostolique, dans sa lettre datée de Jeheo (Mongolie), lieu de sa captivité, le 18 janvier 1858, adressée à M. Albrand, supérieur du séminaire des Missions étrangères, et publiée dans le tome XXXI des *Annales de la Propagation*

de la Foi).

Eau lustrale diabolique. - Blessures guéries par sortilège. - Charbons qui ne brûlent pas. - Chute d'un globe de feu.
(Faits racontés par Mgr Faurie, le 22 février 1867, dans son «Journal de la Mission du kouy-tchéou», reproduit en 1869 par les *Missions catholiques*).

Les procédés magiques. - Le Kwo. - Un voleur découvert. - Le *Vilain Diable*. - La vente de l'âme. - Sans remède. - Les devineresses. - Le *Tabernacle*. - Le plat de riz. - Le *Jeu Kouang*. - La petite commission. - Un cérémonial compliqué. - Le magicien dans l'embarras. - Seconde séance. - Le mot de l'affaire.

(Les premiers de ces faits sont extraits d'un rapport écrit par le Père Desjacques, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-sou, dans la préfecture de Song-kiang, adressé à son frère et publié dans les *Missions Catholiques* en 1872.

Les faits relatifs au Jeu-Kouang se sont passés à Sin-zé-hou, près de Chang-haï, en 1872, et ont été rapportés par le Père Palâtre, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan, dans sa lettre datée de Ki-kang-tseu, le 24 juin 1874, reproduite dans les *Missions Catholiques* l'année suivante.)

La secte de la Bonne Chère.

(Fait arrivé à Cheou-chang-hien, dans le Tché-kiang, et raconté par le *Celestial-Empire*, journal de Chang-haï, et reproduit par les *Missions Catholiques* en 1876.)

Un sorcier esclave de sa science. - La réponse du sort.

(Faits arrivés dans le département de Ouen-tchéou et tirés des écrits de deux missionnaires ; premièrement : du rapport de M. Rizzi, de la Congrégation de Saint-Lazare, missionnaire au Tché-kiang, sur l'introduction de la religion chrétienne dans le département de Ouen-tchéou, daté de la chapelle de cette localité, et publié dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1880 ; secondement : d'une relation du Père Piauxt, missionnaire à Ya-tchéou-fou, envoyée par Mgr Marc Chatagnon, vicaire apostolique du Su-tchuen méridional, à la même revue qui l'a publiée en 1889).

La clairvoyance d'un aveugle.

(Fait accompli à San-pao-sé, dans le Su-tchuen oriental, en 1889, raconté par le Père Mathern, reproduit par Mgr Chatagnon et publié dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1891).

CHAPITRE X

Les Jeûneurs ou Mangeurs d'herbes. - Confusion volontaire. - Le Pé-lien-Kao. - Franc-maçonnerie politico-satanique. - Les montagnes des Neuf-Dragons. - Un diplôme maçonnique chinois. - Les mots de reconnaissance de la secte. - Le programme des séances nocturnes. - La divination par les Koua. - La signification politique de la natte chinoise - 1768-1876. - Les méfaits d'un homme de papier. - Dans un atelier de soieries. - Traînées de sang dans les rues. - Le vent *Kouâ-fong*. - Les quatre cordonniers. - Cinq cas bien constatés à Nanking. - Natte rapportée. - Recherches des mandarins. - Les affiches révolutionnaires à Sou-tchéou-fou. - Un membre d'une société secrète arrêté. - Les taches d'encre. - Les fantômes. - Les habitants de Sou-tchéou en fuite. - Tumulte d'une armée en marche. - Les poules d'Ho-li-ki. - Le sceau mystérieux à Kiang-yn. - Croyance des païens à la puissance du signe de la Croix. - Pratiques bizarres. - La nuit à Ou-si, à Tse-haong. - Les hommes de papier porteurs de sorts. - A Shang-haï. - Ciseaux volants. - Dans le quartier européen. - Le chat noir. - Le chat noir décapité. - Plusieurs provinces troublées. - Les fauteurs des désordres. - Les motifs de la coupe des nattes. - Calomnies contre les chrétiens. - Pêcheurs arrêtés. - Emigration en masse. - Le calme rétabli.

(Les faits racontés dans ce chapitre se sont passés en 1876 dans les provinces du Kiang-nan, du Hou-kouang, du Chian-si, du Tché-kiang, du Fo-kien, du Pé-tche-ly, etc., et principalement dans les villes de Nan-king, de Sou-tchéou, de Chang-haï, de Kiang-yn, de Ou-si, de Ho-li-ki, de Yang-tchéou, de Zi-ka-wei, de Péking, etc.

Ils ont été puisés aux sources suivantes :

Une lettre écrite en italien par Mgr Spelta, vicaire apostolique de Hou-pé et visiteur général de la Chine, datée de Han-kéou, le 16 mai 1861, adressée aux directeurs de l'œuvre de la Propagation de la Foi et publiée, traduite en Français, dans le tome XXXIV des *Annales de la Propagation de la Foi*.

Deux articles publiés dans les *Missions Catholiques* en 1873 et 1876.

Un rapport du Père Palâtre, missionnaire au Kiang-nan, daté de Zi-ka-wei, le 1^{er} décembre 1877, et reproduit l'année suivante par les *Missions catholiques*.

«L'Histoire générale de la Chine» par le Père de Mailla.

Une lettre adressée en 1769 par le Père de Ventavon, missionnaire de la Compagnie de Jésus en Chine, au Père de Brassaud.

Une lettre du Père Ravary, missionnaire à Nanking, des 12 et 13 avril 1876.

Une lettre du Père André, missionnaire, de Chouei-tong, du 12 juillet 1876.

Une lettre du Père Philippe Ouang, de Kiang-yn, dit 2 août 1876.

Une lettre du Père Pouplard, missionnaire à Ou-si, du 23 août 1876.

Le *Sen Pao*, journal chinois imprimé à Chang-haï, numéros des 18 et 21 août et 8 septembre 1876.

The Shanghai Courier and China Gazette, numéros des 6 et 15 avril, 17 et 19 mai, 2 et 7 juin, 19, 29 et 30 août, 1^{er} septembre et 11 novembre 1876.

The North China Daily News, numéros des 22 mai, 7 juin, 29 et 30 août, 11, 12 et 13 septembre 1876.

The Foochow -Herald, année 1876.

THIBET ET CORÉE

CHAPITRE XI :

DANS LE THIBET :

Le lama. - A la recherche d'un dieu. - L'arc-en-ciel. - La réponse du Tchurtchun. - Manifestation spontanée. - L'examen. - Bouddha est mort, vive Bouddha ! - Les dieux incarnés. - Le prestige du vase d'eau. - Bokte qui s'ouvre le ventre. (Les faits précédents sont extraits du *Voyage en Tartarie et au Thibet* du célèbre missionnaire, l'abbé Huc.)

L'arbre des dix mille images. - Les pièces du procès. - Le prodige tel que l'a vu l'abbé Huc en 1845. - Un arbre unique. - La visite de M. Gueluy en 1883. - Plusieurs arbres. - Supercherie des lamas ou prestige diabolique ?

(Ces faits sont tirés : premièrement, de l'ouvrage de l'abbé Huc cité plus haut ; secondement, d'une lettre de M. Gueluy, missionnaire belge au Kan-sou, datée de Soung-chou-tchouang, le 13 décembre 1883, et publiée dans les *Missions Catholiques* l'année suivante).

DANS LA CORÉE :

Entre Dieu et Satan. - Le martyr de Monseigneur Berneux. - La marche serpentine du Palpong.

(Fait arrivé à Sai-nam-to, le 8 mars 1866, et raconté par M. Calais, missionnaire en Corée, dans sa lettre datée de Shang-haï, le 13 février 1867, et publiée l'année suivante dans les *Annales de la Propagation de la Foi*. Le détail relatif à MM. Aumaître et Huin est tiré de la même source).

Respect des animaux sauvages. - Croyance confirmée par l'expérience.

(Fait arrivé en 1878 et rapporté par M. Robert dans sa lettre datée du 9 mars 1878, mais sans indication de lieu d'origine à cause de la persécution, adressée à sa famille et publiée dans les *Missions Catholiques* l'année suivante.)

OCÉANIE

CHAPITRE XII

A Noukahiva : Pythonisse vaincue.

(Fait rapporté par M. François d'Assise Caret, vice-préfet apostolique de l'Océanie Orientale, dans sa lettre datée de Vaithohu (Sainte-Christine), une des îles Marquises, le 1^{er} mars 1839, adressée à madame X***, et publiée dans le tome XII des *Annales de la Propagation de la Foi*).

A Takoto : Une idole qui prédit sa chute.

(Fait rapporté par le Père Albert Montiton, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs (Picpus), missionnaire aux îles Paumotous, et publié par les *Missions Catholiques* en 1874).

Aux îles Sandwichs : Apprenti magicien. - Le diable jaloux. - L'exorcisme *mahiti*. - «Le dieu qu'on fait sortir et entrer». - Le *Maunu*, appât diabolique. - L'envoûtement. - Le signal de l'éclair. - Terrible fin d'un Chinois et de ses deux amis.

(Faits rapportés par le Père Montiton, cité précédemment, et publiés dans les *Missions Catholiques* en 1881).

En Nouvelle-Calédonie : Le temple du *Dou*. - «Le *dou* s'échap-pe !»

(Faits extraits d'une lettre du Père Fonbonne, datée de l'archipel des Navigateurs, en 1853, adressée à M. Moyne, curé de Couson, et publiée, en 1855, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*).

Le faiseur de tempête de l'île Poot. - L'an mille de l'île Art. - «Les cases de la tempête». - Devant les crânes des ancêtres.

(Faits arrivés à l'île Art en 1859 et racontés par le Père Lambert, de la Société de Marie, l'un des deux premiers apôtres de la tribu de Bélep, dans les *Missions Catholiques* en 1880).

A Futuna : Le martyr du Bienheureux Chanel. - Le coup de tonnerre.

(Faits arrivés le 28 avril 1841 et extraits de la notice rédigée en vue de la béatification du Vénérable Chanel, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1889).

A Wallis : La dame merveilleuse. - Les Aïtous.

(Faits rapportés dans la lettre du Père Fonbonne, citée quelques lignes plus haut.)

A Rotouma : La prédiction de la sorcière.

(Fait raconté par le Père Trouillet à Mgr Vidal, mariste, vicaire apostolique des îles Fidji, dans sa lettre, datée de Levuka, le 18 août 1889, adressée à l'abbé Bourgeois, aumônier à Haubourdin (Nord) et publiée dans les *Missions Catholiques* en 1891).

A la Nouvelle-Guinée : Le *Népou*. - La *Malira*. - Le village d'Araha. - Défi au sorcier.

(Faits extraits du rapport du Père Navarre, des Missionnaires d'Issoudun, supérieur de la mission de la Nouvelle Gui-

née, publié par les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1887).

MADAGASCAR

CHAPITRE XIII

Les conquêtes du catholicisme.

CHAPITRE XIV

Le *Ramananjana* en 1863. - Les «Messagers de la Reine». - L'invasion de Tananarive. - La commission de la Morte. - Le fils du roi lui-même. - Le jour des Rameaux. - La pierre sacrée de Mahamasin. - La haine de la soutane. - La revue du Mardi-Saint.

(Faits arrivés à Tananarive, en 1863, et rapportés par le Père Jouen dans sa lettre, commencée en mer le 15 octobre 1863, adressée aux membres des deux conseils de l'œuvre de la Propagation de la Foi, et publiée en 1864 dans les *Annales de la Propagation de la Foi*).

A trente et un ans de distance. - Aux sons de l'*Aniponga*. — Le *Ménabé* ou *Rouge-Grand*. - La petite Madeleine. - L'inconscience de la malade. — A la suite de jongleries. - Au commandement du prêtre. - «Comme un taureau épouvanté». - Les Fary. - La crise. - Délivrance.

(Faits arrivés dans le district d'Arivonimamo, en 1894) et racontés dans une lettre du Père Castets, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Madagascar, datée d'Arivonimamo, le 27 juillet 1894, et publiée en 1895 dans les *Annales de la Sainte-Enfance*).

Le devin ou *Mpisikidy*. - Avec dix-sept plumes d'oiseaux. - Le Vénérable aux longues oreilles. — Un démoniaque qui se brûle.

(Faits arrivés au pays des Mandiavalo et racontés par le R. Père Paul Camboué, de la Compagnie de Jésus, procureur à Tananarive de la mission de Madagascar, dans sa lettre aux Présidents des Conseils centraux de l'œuvre de la Propagation de la Foi, datée de la même ville, le 29 novembre 1892, et publiée l'année suivante dans les *Annales de la Propagation de la Foi*).

La petite moribonde. - La puissance du baptême catholique.

(Fait arrivé à Imerimandroso, en septembre 1872, raconté par le Père Brégère, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans sa lettre du 8 novembre 1872, adressée au Père Cazet, et publiée l'année suivante dans les *Missions Catholiques*).

Portrait de persécuteur. - Au cou d'un chien. - Punition divine.

(Fait arrivé à Tananarive, raconté par le Père Jouen, de la compagnie de Jésus, préfet apostolique de Madagascar, dans sa lettre datée de Tananarive, le 20 mars 1871, adressée aux membres des conseils centraux de la Propagation de la Foi, et publiée, la même année, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*).

NOTE. - Pour les dates relatives à la fondation des missions et à leur histoire, ainsi que pour le nombre des chrétiens dans chacune d'elles, nous avons suivi les indications données par M. Louvet, dans son remarquable ouvrage : «*Les Missions catholiques au XIX^e siècle*», estimant que cet auteur était le mieux placé, par sa situation personnelle et par ses relations, pour avoir les documents les plus exacts.